Général G. FAURE-BIGUET

HISTOIRE

DE

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

SOUS LA

Domination Musulmane

PARIS
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire
10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)

PRÉFACE

L'histoire de l'Afrique septentrionale sous la domination musulmane est aujourd'hui élucidée grâce aux travaux d'éminents savants qui ont mis à profit tout ce que les auteurs arabes nous ont laissé à ce sujet. Cependant peu de personnes la connaissent bien, et cela se conçoit.

La nature a tellement isolé cette partie du globe, que les événements intérieurs qui s'y sont passés pendant ces douze cents années ont eu peu de répercussion sur notre monde européen; ils nous intéressent peu. On ne connaît généralement bien que ceux qui ont été pour ainsi dire extérieurs, tels que les invasions d'Espagne et de Sicile, les courses des corsaires turcs, etc. Les autres événements, ceux qui n'ont pas dépassé les limites de l'Afrique, ont été sans influence sur l'histoire de l'humanité. Pendant que nous passions des guerriers de Charles-Martel aux armées de Napoléon, à travers les siècles de Léon X et de Louis XIV, l'Afrique restait dans l'immobilité propre aux pays musulmans. Les anciens Arabes de Ocba ben Nâfi' différaient sans doute peu de ceux d'Abd el Câder. Les Touâreg peuvent nous donner une idée assez exacte des Almoravides.

Enfin cette histoire est à la fois compliquée et mo-

notone; au milieu d'une interminable série de guerres, les dynasties succèdent aux dynasties toujours par les mêmes procédés. L'uniformité des noms arabes augmente la confusion : on voit les Abou Yoûçouf Yacoûb et les Abou Yacoûb Yoûçouf se succéder pendant plusieurs générations.

Tout cela excuse un peu une certaine indifférence. Cependant nous ne pouvons plus nous désintéresser des faits dont le souvenir se rencontre à chaque pas sur une terre qui nous appartient désormais.

L'histoire de ce pays a été faite d'une manière aussi claire que complète par M. Mercier, dont le grand ouvrage devrait être connu et étudié par toutes les personnes qui, par profession ou par goût, s'intéressent à l'Algérie. Mon ouvrage, plus modeste, s'adresse aux lecteurs auxquels manqueraient le temps ou le courage nécessaires pour approfondir cette étude.

J'ai cherché, en négligeant beaucoup de détails, à mettre un peu de synthèse dans cette longue et monotone série de faits. J'ai tâché d'en faciliter le souvenir en la divisant en périodes, en y créant des points de repère, où le lecteur peut s'arrêter un instant, et d'où il peut, comme d'un de ces refuges placés dans nos quartiers populeux, jeter un coup d'œil sur le terrain déjà parcouru avant de s'engager dans celui qui s'ouvre devant lui.

Ce travail ne pouvait contenir aucun fait nouveau. Les auteurs arabes dont j'ai pu profiter, le Bayân, le Cartâs, Merrâkchi, Ibn Khaldoûn, le cheikh Abou Râs, etc., ont déjà été exploités par des critiques bien plus autorisés que moi. Je ne puis que renvoyer à ces œuvres,

ou à leurs interprètes européens, MM. Dozy, Amari, Bargès, Berbrugger, Mercier, etc., le lecteur désireux d'approfondir telle ou telle partie de cette histoire.

Ce serait manquer à toutes les traditions que de ne pas dire un mot du système de transcription adopté pour les noms propres. S'il y avait un système adopté par tout le monde, je m'y serais naturellement conformé ; mais il n'en est rien, et cela se comprend aisément. Une bonne transcription devrait à la fois respecter dans la mesure du possible la prononciation, et permettre de reconnaître toutes les lettres arabes qui composent le mot. Ces deux conditions sont malheureusement incompatibles ; de là une grande variété dans les modes de transcription suivant que l'on attache plus d'importance à l'une ou à l'autre de ces conditions. Les orientalistes s'attachent de préférence à la seconde. J'ai pensé que, dans un ouvrage destiné à des lecteurs dont une partie peut ne pas connaître la langue arabe, il valait mieux s'attacher à la prononciation. Augustin Thierry considérait la bonne prononciation des noms propres comme très utile à la vérité de la physionomie historique. J'ai donc sacrifié quelquefois la considération plus secondaire de la distinction des lettres.

Ainsi on représente assez volontiers le *sin* par *s* et le *çad* par *c*. Mais quand l's est entre deux voyelles, nous lui donnons en français le son du *z*. Pour éviter cet inconvénient, on redouble assez souvent l's : Moûssa au lieu de Moûsa. Mais il y a également inconvénient à prononcer double en arabe une consonne qui est simple. Dans ce cas je renonce à la

distinction du *sin* et du *çad* et je représente le *sin* par *ç* : Moûça, Youçouf. Par contre, la distinction du *kef* et du *câf* peut toujours être faite : en France, le *q* est généralement affecté au *câf*; en Espagne, c'est tout le contraire. Je représente le *kef* par *k* et le *câf* par *c*, *q* ou *qu*, selon que l'exigent nos habitudes orthographiques : Câder, Queis, Ishaq.

Les voyelles longues, qu'il est si important de marquer en arabe, sont distinguées par un ^ : Moûça, Youçouf.

Il servirait à peu de chose d'avoir une bonne orthographe si l'on ne donnait la manière de s'en servir. A cet égard la règle est très simple : prononcer toutes les lettres ; ne laisser aucune lettre muette et éviter par-dessus tout nos voyelles nasales *an*, *en*, *in* ; prononcer toujours comme *ane*, *ène*, *ine* (1).

Un jour quelqu'un me parlait d'un soldat qui avait été en garnison à Indran ; j'avoue qu'il me fallut assez longtemps pour comprendre qu'il s'agissait de Aïn-Draham.

---

(1) Le *R*, qui représente le *gh* des orientalistes, est, dans le nord de l'Afrique, une *R*, fortement grasseyée.

CHAPITRE PREMIER

PÉRIODE ANTÉRIEURE A L'ISLAMISME

Le Nord de l'Afrique a été occupé de temps immémorial par des populations qui ont fini par former une race spéciale à laquelle, depuis l'invasion musulmane, on a donné le nom de berbère. Cette race est loin d'avoir un caractère ethnographique uniforme; elle présente, au contraire, de nombreuses variétés résultant vraisemblablement des mélanges qui se sont faits depuis des époques très éloignées, par suite des invasions venues du dehors. Les Cabyles blonds du Djerdjra, les montagnards marocains presque mulâtres, les Touâreg sont assurément des types très différents. Cependant ces divers rameaux ont toujours été réunis par un ensemble de caractères communs, au premier rang desquels il faut mettre la langue; malgré leur variété, les différents dialectes berbers sont les rameaux d'une langue unique (1).

Depuis la conquête française, les Berbers nous ont d'abord été connus par les habitants de la Grande Cabylie. Cela a donné lieu, au début, à une erreur assez répandue : on s'est imaginé que le Berber était attaché au sol, tandis que l'Arabe était nomade. En réalité, les indigènes du Nord de l'Afrique ont eu de tout temps un genre d'existence variable suivant les exigences des régions habitées par eux : ceux du Tell, cultivateurs attachés au sol, ceux des hauts plateaux et

---

(1) Certains auteurs arabes font une distinction entre les Berbers proprement dits et les Zenata. Cette distinction, fondée sur une de ces considérations de généalogie où excellent les Arabes, est sans valeur. Les Zenata ou Zenètes (Cinithii des anciens) étaient une fraction de la vieille race aborigène. Leur nom est passé en français sous la forme genêt d'Espagne.

de la partie nord du Sahara, pasteurs nomades; ceux de la partie sud du Sahara, pillards incorrigibles. Un même sentiment a toujours été commun à toutes ces populations : l'amour de l'indépendance, héritage transmis de génération en génération, et favorisé par la nature du pays.

Aussi l'histoire de cette région jusqu'à l'arrivée des musulmans n'a-t-elle été qu'une longue suite d'oscillations entre les envahisseurs étrangers d'une part, et les Berbers de l'autre : ces derniers, plus ou moins refoulés par les invasions venues du dehors, mais revenant toujours à la charge, et finissant par acculer la domination étrangère à la côte et par en faire disparaître les traces. Les Romains, avec leur puissance organisatrice, trouvèrent moyen d'établir un état de choses assez durable; cependant leur domination finit par subir la loi commune, et par disparaître sous les assauts réitérés de la population indigène.

La nature du pays, peu favorable aux invasions, augmentait cette incroyable force de résistance des indigènes. En effet, le Mag'rib est une presqu'île entourée de tous côtés par la mer ou par le désert. Les côtes sont généralement difficiles et dépourvues de ports; le désert est infranchissable; quant à l'isthme qui relie la presqu'île aux autres continents, il est formé par le littoral désert de la Cyrénaïque. Le terrain s'élève rapidement à partir de la mer jusqu'aux montagnes qui, sous les noms d'Atlas, djebel Amour, Ouarensenis, Aourès, etc., courent parallèlement à la côte et séparent le versant méditerranéen de celui du Sahara. Ces montagnes forment comme le réduit de la forteresse, réduit où se retiraient les indigènes refoulés par l'envahisseur, mais d'où ils redescendaient à la première occasion pour repousser à leur tour les conquérants.

Cependant les deux extrémités du Mag'rib sont deux points relativement faibles.

A l'est, les montagnes s'abaissent et viennent mourir dans le golfe de Gabès; de ce côté, le pays se présente en quelque sorte de flanc à l'envahisseur; la Medjerda lui ouvre une voie de pénétration parallèle à la direction générale de la côte; le pays est fertile. Aussi est-ce toujours cette région qui a été la première occupée par les étrangers; c'est celle où ils

ont concentré leurs derniers efforts de résistance contre les indigènes. On y arrive, soit par mer comme l'ont fait les Romains, soit par la Cyrénaïque, comme l'ont fait les Arabes. Cette dernière route n'est praticable que pour des armées peu nombreuses. Aussi a-t-il fallu des circonstances toutes particulières pour assurer le succès définitif des Arabes. Malgré ces circonstances favorables, il est probable que les Berbers auraient fini par repousser l'invasion arabe s'ils avaient pu unir toutes leurs forces; mais la difficulté de communications dans le sens parallèle à la côte, et plus encore les dissenssions des Berbers, ont toujours empêché cette union, en sorte que les Arabes, arrivant de l'Est, ont abordé leurs ennemis successivement, les ont battus, non sans des luttes acharnées, et ont donné le temps d'agir au grand allié qui combattait pour eux, à la religion musulmane.

A l'ouest, le voisinage de l'Espagne facilite les débarquements; mais l'envahisseur se trouve immédiatement dans un pays des plus difficiles, le Maroc; aussi verrons-nous que la seule invasion sérieuse qui soit venue de ce côté, celle des Vandales, ne s'y est pas arrêtée : elle a gagné immédiatement l'extrémité opposée, c'est-à-dire Carthage, où elle s'est installée, laissant le flot des indigènes se refermer derrière elle sur tout le terrain qu'elle venait de traverser.

Ces lois historiques vont être mises en évidence par un rapide coup d'œil sur l'histoire de ce pays depuis la domination romaine jusqu'à l'invasion musulmane.

Domination romaine.

Les Romains avaient une politique coloniale sans scrupules, mais d'une efficacité admirable, et qui a dû certainement faire l'objet des méditations des hommes d'État anglais. Ils commençaient par chercher à mettre un pied chez leurs voisins, autant que possible à titre d'alliés; ils venaient au secours de ces imprudents amis avec lesquels ils concluaient volontiers des traités; puis, après les avoir aidés à se débarrasser de voisins gênants, ils faisaient naître une occasion de violer le traité : l'allié de la veille passait au rang de sujet. La protection de ces nouveaux sujets donnait lieu à de nou-

velles alliances, puis à de nouvelles conquêtes, et ainsi de suite. Mais, avec leur grand sens pratique, ils laissaient une bonne part de *self-government* à leurs nouveaux sujets à mesure que la fidélité de ceux-ci devenait suffisamment assurée.

L'application de cette politique les avait amenés à conquérir complètement l'Afrique septentrionale, après avoir soutenu successivement les rois Syphax, Massinissa, Juba II et les rois de Mauritanie. Cette conquête était effectuée, sinon complète, en l'an 40 de J.-C., et le pays était divisé en cinq provinces :

Deux, régies par des proconsuls : Cyrénaïque; province proconsulaire, Ifriquiya des Arabes;

Une, régie par un légat : Numidie (province de Constantine);

Deux, régies par un procurateur : Mauritanie césarienne, capitale Césarée (Cherchell); Mauritanie tingitane, capitale Tanger.

Ces deux dernières étaient séparées par la Malva (Moulouya).

L'énergie et l'habileté des nouveaux maîtres leur permit d'installer des colons dans le Tell et de s'assimiler une partie des indigènes de cette région, surtout dans l'est; mais ceux de la partie montagneuse, surtout dans l'ouest, restaient frémissants, et prêts à profiter de toutes les occasions pour secouer le joug étranger.

Pendant toute la période qui s'étendit jusqu'à l'invasion musulmane, les soulèvements furent incessants; la religion y eut peu de part. Au moment de la conquête romaine, les habitants appartenaient en partie à la religion des Mages adorateurs du feu; plusieurs tribus se firent juives, principalement dans l'Aourès; le christianisme se répandit parmi les indigènes latinisés. C'est seulement parmi les chrétiens que la religion occasionna des luttes. Les Donatistes et plus tard les Ariens furent la cause de guerres acharnées dont les indigènes ne manquèrent pas de profiter. Voici l'énumération rapide de ces soulèvements :

En 150, révolte générale accompagnée du pillage des colonies. Les indigènes passent le détroit de Gibraltar et vont piller le nord de l'Espagne.

En 222, révolte de la Césarécnne. La Numidie lui succède et est soumise en 270 par Probus; puis vient le tour de la Grande-Cabylie qui, alors comme de nos jours, était restée longtemps impénétrable; son soulèvement dure dix ans, jusqu'en 297. Pour en prévenir le retour, le vainqueur, Maximien Hercule, sépare ce pays turbulent du reste de la Césaréenne et en forme une province spéciale sous le nom de Mauritanie sitifienne (Sétif).

Dès le début du siècle suivant, la paix religieuse commence à être troublée; la religion chrétienne, étant devenue prédominante, est divisée par la scission des Donatistes.

En 272, la Numidie et la Cabylie se révoltent sous la direction d'un Berber latinisé nommé Firmin, qui soulève les Donatistes; la guerre dure trois ans. Gildon, frère de Firmin, est placé par les Romains à la tête du pays; mais il était resté Berber au fond du cœur, et bientôt, s'appuyant sur ses compatriotes, il se rend indépendant. Les Romains envoient contre lui des troupes à la tête desquelles ils mettent Marcezel, autre frère de Gildon. Ce dernier est vaincu et la révolte comprimée pour quelque temps.

Une persécution s'ouvre alors contre les Donatistes; les tribus indigènes en profitent pour se soulever de nouveau, et pousser vers le Nord les colons romains dont le territoire se restreint de plus en plus.

Invasion vandale (428).

Le Ve siècle fut marqué par l'invasion vandale. En 428, le gouverneur Boniface, voulant se débarrasser du poids du pouvoir central, pensa à faire appel aux Vandales d'Espagne et à partager l'Afrique avec eux. Il entama, dans ce but, des négociations avec leur roi Genseric; il fut convenu que ce dernier aurait l'Ouest, c'est-à-dire les trois Mauritanies, tandis que Boniface garderait la Numidie et la province; mais il allait apprendre à ses dépens qu'on ne doit jamais appeler à son aide un voisin plus fort que soi. Genseric franchit le détroit, traversa les Mauritanies et vint occuper précisément le territoire le plus tentant, celui que son imprudent allié avait voulu se réserver. Quant aux Mauritanies, trop difficiles à

garder, les Vandales les laissèrent réoccuper par les Berbers, qui en firent à peu près disparaître les colons romains.

Campagnes de Bélisaire (533).

Cet empire éphémère ne devait durer qu'un siècle. En 533, l'empire eut un retour de fortune : Bélisaire, débarqué au nord de Gabès, vainquit et prit le souverain vandale, et renversa d'un seul coup ce fragile édifice; il poussa ensuite jusqu'à Tanger sans rencontrer grande résistance, mais sans soumettre réellement le pays; à l'exception de quelques places du littoral où il laissa des garnisons, il ne conquit que l'empire vandale, c'est-à-dire la Numidie et la province. Partout ailleurs les tribus étaient à peu près indépendantes.

Bientôt eut lieu dans l'Aourès un premier soulèvement secondé par les Ariens, et difficilement réprimé par le gouverneur Salomon.

En 543, soulèvement des Louâta en Tripolitaine; ils envahissent la Numidie. Salomon est battu et tué près de Tebessa. Désordre et pillage général.

En 546, l'empire a encore un petit retour de fortune grâce à Jean Troglita, qui, après avoir débarqué avec des renforts, finit par triompher des indigènes après quatre années de lutte; mais bientôt la guerre recommence. En 570, le préfet Amabilis est tué; le terrain se resserre de plus en plus autour des Grecs. Gansal, roi des Maures, s'empare de Césarée et enfin, en 593, les Berbers viennent assiéger Carthage, sans toutefois pouvoir s'en emparer.

Le VI^e^ siècle avait vu le territoire de l'empire se rétrécir vers l'extrémité de l'Ifriquiya pendant les luttes qui avaient suivi la conquête de Bélisaire. Le VII^e^ vit ce resserrement s'augmenter encore, et finalement la puissance grecque balayée par l'invasion musulmane.

Situation au moment de l'apparition de l'islamisme.

En 620, trois ans avant l'hégire, les Wisigoths d'Espagne, passant le détroit, s'emparèrent des principales villes de la Tingitane; c'est ainsi que Ceuta fut mis sous les ordres du

fameux comte Julien qui devait être l'instigateur de l'entrée des musulmans en Espagne (1).

Quelque temps après, ce qui restait de la domination impériale se divisa : le patrice Grégoire se rendit indépendant à Suffetula (Sbitla). Il ne resta plus à l'empire que Carthage et quelques villes. Un effort un peu énergique venu du dehors devait facilement faire disparaître ces vestiges de l'empire romain.

C'est à ce moment que l'islamisme entra en scène. On pourrait s'étonner qu'il ait réussi à soumettre ces Berbers si longtemps indomptables, alors que les Arabes arrivant par la Cyrénaïque ne pouvaient amener que des armées d'un effectif médiocre. Leur victoire finale s'explique cependant assez facilement. D'abord ce ne fut pas le triomphe des Arabes, ce fut celui de l'islamisme. Les Berbers résistèrent longtemps, plutôt par esprit d'indépendance que par répugnance pour la nouvelle religion. D'après les historiens arabes, ils apostasièrent douze fois. Leur ferveur religieuse avait toujours été médiocre; la loi de Mohammed avait pour eux l'attrait qu'elle offre à tous les peuples peu civilisés; il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils l'aient acceptée sans difficulté quand ils la connurent. En second lieu, la conquête de l'Espagne, qui donnait satisfaction à leurs instincts pillards, fut un puissant dérivatif à leurs velléités de révolte.

Enfin, il faut remarquer que si les indigènes finirent par accepter la religion des Arabes, il n'en fut pas de même de leur souveraineté politique. Ils restèrent au contraire les maîtres. La plupart des dynasties qui régnèrent sur le pays : les Zirites, les Hammadites, les Almoravides, les Almohades, les Mérinides, etc., étaient berbères. Yar'moracen, roi de Tlemcên en 1280, ne savait pas un mot d'arabe; le grand conquérant Almoravide Yoûçouf ben Tachfin le parlait très mal.

---

(1) Suivant Dozy, les villes du littoral de la Tingitane avaient été occupées non par les Goths, mais par les Grecs. Julien aurait donc été gouverneur de Ceuta pour le compte de l'empereur; mais, en fait, il était à peu près indépendant et il entretenait ses principales relations avec son voisin, le souverain goth de Tolède. D'après certains auteurs arabes, Julien était gouverneur d'Algéziras et de Ceuta, pour le compte des Goths, ce qui expliquerait assez bien son histoire.

Quant aux dynasties arabes, les Edricites, les Obéidites, les Chérifiens, leurs membres ne durent le pouvoir qu'à leur caractère religieux de descendants du Prophète.

Ce fut seulement quatre siècles après la conquête qu'une véritable population arabe s'introduisit en Afrique grâce aux dissensions des indigènes, et parvint à s'établir dans le pays en appuyant successivement les différents partis qui l'appelaient à leur aide. Ces tribus ne fournirent jamais une dynastie régnante; elles ne possédèrent pas, à proprement parler, le pouvoir politique; elles n'en furent que plus fortes pour s'infiltrer au milieu des indigènes, pour s'y faire place en jouant des coudes, s'il est permis d'employer cette image vulgaire. L'influence de la religion, si étroitement liée à la langue et à la législation, amena à leur contact la transformation et l'arabisation de certaines tribus berbères. Les autres plus préservées du voisinage des nouveaux venus, conservèrent énergiquement leur langue, leurs mœurs et leurs coutumes en tant qu'elles n'étaient pas contraires à la doctrine musulmane. Les plus réfractaires, tels que les Cabyles du Djerdjra, conservèrent même certaines coutumes contraires à la législation de l'islam, notamment pour les héritages; leur langue, restée berbère, reçut cependant un assez grand nombre de mots arabes.

Les seuls étrangers qui aient implanté leur domination d'une manière durable dans le pays furent les Turcs. Ils arrivèrent à leur heure; il y avait près de huit cents ans que l'islamisme était établi en Afrique; il y était devenu indéracinable. Les chrétiens venaient de s'emparer de nombreux points des côtes, et devenaient menaçants pour le pays. Les Turcs se présentaient donc comme les défenseurs de la foi. D'ailleurs, ils ne tentèrent pas de coloniser; avec une habile politique, ils se bornèrent à occuper des points solides. Leur action sur le reste du pays se bornait à faire rentrer l'impôt avec l'aide des auxiliaires qu'ils avaient su se faire dans la population, et non sans avoir à lutter contre de fréquentes révoltes. Aussi, quand leur domination fut renversée, disparurent-ils du jour au lendemain, sans laisser d'autres vestiges que quelques vagues souvenirs aujourd'hui complètement effacés.

Division en époques.

Pour faciliter l'étude de l'histoire de ces douze siècles, nous allons chercher à les diviser en quelques périodes correspondantes chacune à une situation nettement déterminée.

Au début, l'Afrique faisait partie de l'empire des Khalifes d'Orient : première époque.

Pendant les derniers siècles, la domination turque a créé un ordre de choses nouveau et tout particulier : dernière époque.

Entre ces deux époques extrêmes, l'Afrique s'est trouvée une seule fois réunie sous un même sceptre, celui des Almohades.

Cette puissante dynastie avait été précédée par celle des Almoravides; ceux-ci n'ont pas, il est vrai, possédé toute l'Afrique mais leur puissance, l'analogie de leur histoire avec celle des Almohades à laquelle elle est intimement liée, nous amènent à les réunir en une même époque bien nettement tranchée.

Ces trois points de repère nous permettent de diviser l'histoire de l'Afrique en cinq époques :

1re *époque :* conquête musulmane, domination des Khalifes d'Orient, 640 à 802.

2e *époque :* dynasties diverses : Ar'labites, Fatimites, Zirites, Hammadites dans l'est; Edricites, Midrarites, Rostemides, Khalifes d'Espagne dans l'ouest, 802 à 1055.

3e *époque :* Almoravides et Almohades, 1055 à 1269.

4e *époque :* dynasties diverses : Hafcides dans l'est, Merinides et Zeyanites dans l'ouest, 1269 à 1510.

5e *époque :* Turcs et sultans chérifiens du Maroc, 1510 à 1830.

Le tableau ci-après donne quelques renseignements généraux sur ces diverses dynasties :

Tableau sommaire des dynasties pendant les cinq époques.

Première époque (Khalifes d'Orient).

Gouverneurs arabes.
Capitale : Caïrouân.
De Oeba ben Nâfi..... 666
à Mohammed ben Mocâtel, frère de lait de Haroûn er Rachîd ; cède la place aux gouverneurs Ar'labites..... 799

Deuxième époque (dynasties diverses).

Midrarites : Berbers tirant leur nom de Midrar, l'un d'entre eux.
Capitale : Sidjilmâça.
De Abou'l Câcem Semr'roûm ben Ouâçoûl..... vers 758
à el Yaça ben Midrâr, renversé par les Fatimites..... 909

Rostemides : Berbers Haouâra. Les souverains étaient de race arabe.
Capitale : Tiharet.
de Abder Rahmân ben Rostem..... 761
à Aeclân ben Abi Aeclân, renversé par les Fatimites..... 909

Edricites : Arabes descendants d'Ali.
Capitale : Fès.
de Edris I. 788
à Hacen Kennoûm, renversé par les Omeyades d'Espagne..... 974

Gouverneurs ar'labites : Arabes.
Capitale : Caïrouân.
de Ibrahim I ben el Ar'leb..... 799
à Ziâdet Allah III, renversé par les Fatimides..... 910

Obeidites ou *Fatimites*. (Ce dernier nom vient de Fatima, fille du Prophète.) Arabes chérifs s'appuyant sur les Berbers Ketâma.
Capitale : Caïrouân.
de Obeid Allah le Mahdi..... 910
à Abou Temim Maâd el Moizz; se transporte en Egypte..... 972

Zirites : Berbers Çanhâdja.
Capitale : Caïrouân.
de Bologguin ben Ziri ben Menâd..... 972
à el Hacen ben Ali, renversé par les Normands bientôt remplacés par les Almohades. 1148

Hammadites (de la même famille que les précédents).
Capitale : Calaa des Beni Hammâd, puis Bougie.
de Hammâd ben Bologguin ben Ziri..... 1014
à Yahia ben el Aziz, renversé par les Almohades..... 1152

Gouverneurs Zénètes : Mor'râoua et exceptionnellement Ifrinites, les uns et les autres Berbers Zenâta, gouvernent d'abord pour le compte des Omeyades d'Espagne, puis pour leur propre compte.

Capitale : Fès.
do Ziri ben Atiya..... 974
à el Câcem ben Mohammed renversé par les Almoravides..... 1068

Beni Khazroun : Berbers Mor'râoua.
Capitale : Sidjilmâça.
de. . ..... vers 971
à Ibn Ouandin, renversé par les Almoravides..... 1053

Troisième époque (Almoravides, Almohades).

Almoravides : Berbers Lemtôuna, fraction des Çanhâdja.
Capitale : Merrâkech.
do Yôuçouf ben Tachfin..... vers 1068
à Ishaq ben Ali, renversé par les Almohades..... 1147

Almohades : Berbers Meçmoûda. (La famille régnante est seule, par exception, Koumite, Berbers des environs de Rachgôun.)
Capitales : Merrâkech et Fès.
de Abd el Moumen ben Ali..... 1145
à Abou'l Ola Edris el Ouatiq dit Abou Debbôus, renversé par les Mérinides. 1260

Quatrième époque (dynasties diverses).

Mérinides : Berbers de la tribu des Beni-Merin (Zénètes).
Capitale : Fès.
do Abou Yahia Abou Bekr, troisième fils d'Abd el Haqq..... 1244
à Abou Haçoûn, tué en..... 1354
et remplacé par un chérif Saadien (1).

Zeyanites, appelés aussi *Abd el Ouadites* : Berbers de la tribu des Abd el Ouad (Zénètes).
Capitale : Tlemcen.
do Yar'morâcen ben Zeyân..... 1235
à Mouley Hacen, renversé par les Turcs..... 1554

Hafcides : Meçmôuda, berbers marocains. La famille régnante appartenait seule à cette tribu et avait servi les Almohades.
Capitale : Tunis.
do Abou Zakaria, fils de Abou Hafs Omar..... 1230
à Mouley Mohammed, renversé par les Turcs..... 1574

Cinquième époque (Turcs et Sultan du Maroc).

Saadiens : Arabes chérifs venus de l'Yemen ; tirent leur nom d'une tribu arabe.

---

(1) En réalité, la dynastie mérinide expira en 1470, et fut remplacée jusqu'en 1551 par celle des Beni-Ouattas ; mais on confond généralement cette dernière avec celle des Mérinides, avec laquelle elle présente une communauté d'origine.

Capitale : Maroc, puis Maroc et Fès.
do Abou Abdallah Mohammed el Câïm..... vers 1500
à Mouley Ahmed el Abbas, tué par des parents non chérifiens, les Chabbânât. 1659

Haçanides : Arabes chérifs venus de l'Yemen ; tirent leur nom d'un nommé Haçan qui figure dans leur généalogie.
Capitales : Maroc, Fès, Miknès.

do Mouley er Rachid ben Mohammel el Hâdj..... vers 1665

Règnent encore.

PREMIÈRE ÉPOQUE

L'Afrique dépend des Khalifes d'Orient.

Nous subdiviserons cette époque en deux périodes : la première, qui est celle de la conquête, s'étend du début de l'invasion musulmane en Afrique à l'invasion de l'Espagne (640 à 710); la seconde s'étend de l'invasion de l'Espagne à la fondation de la dynastie des gouverneurs Ar'labites, qui met fin à la domination des Khalifes (710 à 802).

CHAPITRE II

DE L'INVASION DE L'AFRIQUE A L'INVASION DE L'ESPAGNE (640 à 710)

Situation de l'Afrique.

La conquête arabe proprement dite dura soixante-dix ans et ne compri t pas moins de sept expéditions, dont trois aboutirent à des désastres. Les événements auraient certainement marché beaucoup plus vite si les musulmans d'Orient n'avaient été presque constamment occupés par les guerres meurtrières auxquelles donnait lieu chaque ouverture de succession au khalifat.

On a vu qu'en 630 les débris de la puissance impériale en Afrique s'étaient divisés en deux tronçons : d'une part le patrice Grégoire indépendant à Suffetula; d'autre part Carthage et quelques autres villes appartenant encore à l'empire.

En 640, sous le khalifat de Omar ben el Khattâb, une armée arabe, commandée par Amer ben el Aci, avait rapidement conquis l'Egypte; elle était ensuite passée en Cyrénaïque et en Tripolitaine et s'était arrêtée après avoir imposé une énorme contribution aux habitants. Grégoire était resté immobile à Suffetula. C'était un prélude aux expéditions qui allaient fondre successivement sur le Mag'rib.

Première expédition. — Abdallah ben Saad (644).

En 644, sous le khalifat d'Otmân, Abdallah ben Saad, qui avait remplacé Amer ben el Aci en Egypte, s'avança vers l'ouest à la tête d'une armée de 20.000 hommes. Cette fois, le danger réunit momentanément tous les partis, y compris les Berbers de l'Est, sous le commandement de Grégoire. Celui-ci attendit les Arabes dans la plaine de l'Acôuba, devant Suffetula; après une bataille de plusieurs jours, il fut vaincu

et tué. On raconte que, pour stimuler l'ardeur de ses troupes, il avait, avant le combat, promis la main de sa fille et cent mille écus à celui qui lui apporterait la tête du chef ennemi. La malheureuse jeune fille devint la proie du vainqueur, et se suicida, dit-on, pour éviter l'humiliation de l'esclavage.

Les Arabes pillèrent le camp et la ville; puis, marchant où les poussait l'amour du butin, ils s'avancèrent dans le Djerid qui, à cette époque, était riche et bien peuplé. Quand ils furent rassasiés de pillage, ils revinrent sur leurs pas et regagnèrent l'Egypte chargés des dépouilles du pays, auxquelles s'était ajoutée une forte contribution payée par les Grecs de Carthage pour écarter le fléau.

La razia avait été tellement fructueuse qu'on devait s'attendre à la voir se renouveler l'année suivante; mais les Arabes, occupés par les guerres acharnées dont l'Orient était le théâtre, laissèrent le calme au Mag'rib pendant vingt et une années.

Deuxième expédition. — Moaouïa ben Hodeidj. Fondation de Caïrouân (665).

En 665, sous le khalifat de Moaouïa Abou Sofiân, eut lieu une seconde expédition dirigée par Moaouïa ben Hodeidj. Elle eut, comme la première, le caractère d'une razia, mais fut suivie d'une occupation restreinte. L'empire avait envoyé de Byzance quelques troupes sous le commandement de Nicéphore. Moaouïa les battit complètement près de El-Djem. Les débris des vaincus se rembarquèrent, et il n'y eut plus de résistance en dehors des villes. Les Arabes, encore malhabiles à la guerre de siège, ne tentèrent pas de s'emparer des places fortes. L'Ifriquiya devint province arabe dépendant de l'Egypte, sous le commandement du célèbre Ocba ben Nafi', qui construisit Caïrouân en 667. La construction dura cinq ans; le palais et la mosquée furent édifiés avec un grand luxe; aussi la ville fut-elle d'abord surnommée la troisième merveille de l'Islâm. Plus tard elle reçut le nom de ville sainte, titre qui convenait bien à la première ville musulmane construite dans le Mag'rib. Ce fut pendant longtemps la capitale de cette région.

Ocba fut presque aussitôt remplacé par Abou'l Modjâher, qui eut à réprimer la première révolte. Il s'avança dans l'ouest jusqu'à l'Isser, non loin de Tlemcen, où il battit les indigènes et prit leur chef Coceila ben Lemezm. Ce chef, qui joua un rôle important pendant les années suivantes, était chrétien ou juif; après une conversion douteuse à l'islamisme, il se lia avec Abou'l Modjâher et revint avec lui à Caïrouân. Les Berbers commençaient à embrasser l'islamisme.

Troisième expédition. — Ocba ben Nâfi' (682).

Sous le khalifat de Yazid, Ocba fut nommé gouverneur pour la seconde fois. Il entreprit aussitôt une campagne vers l'ouest. Il eut soin d'emmener avec lui son prédécesseur Abou'l Modjâher ainsi que Coceïla; la liaison de ces deux hommes lui inspirait des soupçons. Coceïla était traité en prisonnier et abreuvé d'affronts. Ocba exigea pour la première fois la conversion des vaincus; il prit d'abord par le sud, traversa l'Aourès, puis le Zâb, où il remporta une première victoire sur les Berbers; il les battit une seconde fois près de Tihâret, et arriva à Tanger où il eut une entrevue pacifique avec le comte Julien. Il laissait derrière lui, sans les assiéger, les rares places fortes qu'il rencontrait.

De là, tournant au sud, il s'engagea dans l'Atlas; les rudes montagnards Meçmouda le mirent un moment en péril; mais il fut dégagé par les Zenâta du Mag'rib central. Une partie de son armée était berbère. Déjà les indigènes se combattaient les uns les autres. Il pénétra dans le Sous citérieur et fut arrêté par l'Atlantique. C'est alors que, donnant un exemple que Fernand Cortez devait suivre, sept siècles plus tard, il poussa son cheval dans la mer, et prit Dieu à témoin de l'accomplissement du serment qu'il avait fait de ne s'arrêter que quand il n'aurait plus d'ennemi à combattre.

Ocba revint ensuite vers l'est avec un immense butin; d'après les historiens arabes, il licencia en route presque toute son armée. Peut-être les Berbers, qui formaient une grande partie de cette armée, furent-ils renvoyés dans leurs foyers avec leur part de butin; peut-être aussi Ocba avait-il envoyé directement une partie de ses troupes à Caïrouân.

Quoi qu'il en soit, au moment où il passait à Tobna, avant d'arriver au pied de l'Aourès, n'ayant plus avec lui que quelques centaines de cavaliers, il fut attaqué par les Berbers, prévenus, dit-on, secrètement, par Cocila; il fut tué et sa petite troupe exterminée. Il fut enterré à l'endroit qui s'appelle encore Sidi-Ocba (1).

A la nouvelle de ce désastre, le sous-gouverneur de Caïrouân s'enfuit à Barca. On voit combien la domination arabe était encore chancelante. Cocila entra en vainqueur à Caïrouân, se hâta d'abjurer, et régna tranquillement pendant cinq ans, grâce aux guerres qui agitaient alors le Levant. Pendant ce temps, les débris des Grecs s'étaient réfugiés dans quelques places de l'Aourès et de l'Ifriquiya, Ils étaient désormais sans force et nécessairement alliés aux Berbers.

Quatrième expédition. — Zoheir ben Queis. — La Kahina (688).

En 688, sous le khalifat de Abd el Malik ben Meroudn, Zoheir ben Queis, qui était resté à Barca, entra en Ifriquiya. Le malheureux Cocila fut vaincu et tué dans la plaine de Mafés (Mems près de la Medjerda). Zoheir, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, parcourut le Mag'rib dans toute sa longueur et s'avança jusqu'à Oulili, un peu à l'est de l'emplacement actuel de Fès. Mais, à peine était-il passé, que les Berbers se soulevaient de nouveau. Jugeant sans doute ses forces insuffisantes, il reprit le chemin de l'Orient; mais, pendant son expédition, les Grecs de Byzance avaient fait une descente à Barca. Cette manœuvre habile avait coupé la retraite de Zoheir, qui, surpris à son retour, fut tué avec tous ses compagnons.

Le pouvoir laissé vacant par la mort de Cocila fut alors saisi d'une main ferme par une femme, Dimmia ou Dimia bent Tabet, surnommée la Kahina, appartenant à une famille noble de la tribu juive des Djezâoua. Sa capitale était Bar'aïa, aujourd'hui Csar Bar'aï; c'était une ville importante située

---

(1) Telle est la version des historiens de l'Ouest. Suivant ceux de l'Est, il serait revenu jusqu'en Ifriquiya et aurait été tué près de Barca.

sur les contreforts septentrionaux de l'Aourès; elle avait été fortifiée par les Byzantins à l'époque de Salomon, successeur de Bélisaire. On a comparé la Kahina à Jeanne d'Arc; cette comparaison est juste si on ne considère que le patriotisme et la fin malheureuse des deux héroïnes. Toutefois, il convient de dire que la reine de l'Aourès avait trois enfants. A son appel, les querelles de ses compatriotes s'apaisèrent pour un temps.

Cinquième expédition. — Haçan ben Noman (689).

Les Arabes avaient à cœur de venger les deux échecs éclatants qui les avaient chassés du Mag'rib. En 689, Haçan ben Noman, gouverneur de l'Egypte, entra en Ifriquiya, s'empara de quelques-unes des places restées aux Grecs, puis marcha contre son ennemi le plus sérieux. La Kahina l'attendait dans l'Aourès, avec tous les contingents berbers accourus à sa voix. La rencontre eut lieu près de l'oued Merkiana, Haçan fut complètement vaincu et vigoureusement poursuivi. Il parvint à se retirer à Barca avec les débris de ses troupes. La Kahina victorieuse traita généreusement ses ennemis tombés entre ses mains; elle vint jusqu'à la côte, entra à Carthage, puis retourna à Bar'aïa au milieu de l'enthousiasme de ses sujets (1).

Sixième expédition. — Haçan ben Noman. Mort de la Kahina (693).

Les troubles de l'Orient assurèrent encore quelques années de tranquillité au Mag'rib; mais, en 693, ces troubles s'étant apaisés, le khalife Abd el Malik voulut prendre sa revanche et confia une nouvelle armée à Haçan ben Noman avec ordre de vaincre à tout prix la Kahina : « Sa tête ou la tienne »,

(1) Le Bayân nous apprend à ce sujet un singulier trait des mœurs berbères. Parmi les prisonniers arabes se trouvait un nommé Khâled ben Yazid, pour qui la Kahina se prit d'amitié, et qui paraît avoir été de l'âge de ses fils. Elle résolut de l'adopter; cette opération conférait des droits importants à l'adopté, et se faisait par l'allaitement ou par le symbole suivant : la mère faisait une bouillie de farine, la mettait sur son sein et la donnait ensuite à manger à l'enfant adoptif. C'est ce que fit la Kahina. Khâled l'en récompensa bien mal par les conseils qu'il donna plus tard à ses compatriotes.

tel fut l'ordre net et laconique que reçut Haçan. Mais, hélas! la dissension se mit parmi les Berbers; plusieurs chefs traitèrent secrètement avec les musulmans. Haçan s'empara de Caïrouân, de Carthage et marcha vers l'Aourès où l'attendait son indomptable ennemie. La Kahina avait décidé à un sacrifice héroïque les Berbers restés fidèles; elle fit faire le vide devant l'armée envahissante; les moissons, les forêts, tout fut incendié. Néanmoins les musulmans s'avancèrent jusqu'auprès de Bar'aïa, où l'héroïne de l'Aourès fut tuée après une défense désespérée. Cette fois les Arabes étaient implantés dans le pays; ils ne devaient plus abandonner Caïrouân, qui servit depuis lors de point de départ à leurs expéditions vers l'Ouest. Les Byzantins quittèrent le pays, ou allèrent occuper quelques oasis du Djerid, où ils s'éteignirent.

Septième expédition. — Moûça ben Noceir (703).

Au commencement du VII[e] siècle, le khalife El Oualid envoya en Afrique, avec le titre de gouverneur indépendant, Mouça ben Noceir, qui devait s'illustrer par la conquête définitive du Mag'rib et par celle de l'Espagne. Ce commencement du VIII[e] siècle marque l'époque de l'expansion la plus prodigieuse de l'islamisme vers l'Ouest. Une trentaine d'années seulement séparent l'arrivée de Moûça en Afrique de la bataille de Poitiers.

Le khalife avait donné à son lieutenant des forces considérables. Moûça commença par s'emparer de Saquiôuma, au sud-est de Tripoli; suivant les historiens arabes, la part du khalife dans le butin fait à cette occasion aurait été de 100.000 esclaves.

Le vainqueur s'avança ensuite vers le Mag'rib extrême, soumit successivement les R'omâra du Rif, les Meçmoûda de l'Atlas; puis il s'enfonça dans le Soûs, soumit le pays jusqu'au Drâa, revint au nord par Sidjilmâça vers Ceuta, qu'il ne put enlever au comte Julien; mais il s'empara de Tanger et y laissa comme gouverneur le Berber Tariq ben Ziân, qui devait le premier envahir l'Espagne. Il revint ensuite à Caïrouân en 707.

Pendant ces huit années, l'islamisme avait fait son œuvre; il était maintenant accepté par la majorité des Berbers. Avec une politique habile, Moûça recrutait chez eux la majeure partie de ses troupes, et confiait le poste de gouverneur à des indigènes sûrs. Ce fut lui qui fit régner définitivement l'islamisme en Afrique. Les luttes politiques n'étaient pas terminées, mais la conquête de l'Espagne allait donner, pour un certain temps, un autre cours aux idées.

CHAPITRE III

DE L'INVASION DE L'ESPAGNE A LA FONDATION DU ROYAUME AR'LABITE (710 à 802).

Résumé de cette période.

De 710 à 740, toute l'attention de cette partie du monde musulman se porta sur la conquête de l'Espagne; ce pays dépendit d'abord du gouverneur de l'Ifriquiya. En 747, l'Espagne devint indépendante. En même temps, tout l'ouest du Mag'rib s'affranchissait de la domination arabe. En 750, au moment de la chute des Omeyades d'Orient, les khalifes ne possédaient plus que l'Ifriquiya proprement dite; presque aussitôt les tribus de l'Ouest s'organisèrent en petits royaumes indépendants : Edricites, Midrarites, Rostemides, etc., dont l'existence se prolongea pendant une partie de l'époque suivante.

Situation de l'Espagne.

Les Goths, qui avaient pénétré en Espagne au commencement du v^e^ siècle, avaient fini, après soixante années de guerres sanglantes, par devenir les maîtres du pays à la chute de l'empire d'Occident, et y avaient établi une monarchie dont le siège fut fixé à Tolède. Mais leur souveraineté était loin d'être solidement assise. Ils étaient Ariens et le fond de la population était resté catholique; de là des soulèvements incessants. Les impériaux étaient restés maîtres d'un certain nombre de places dans le sud, en Andalousie et en Portugal. Après une lutte assez vive entre eux et les Goths, une paix boiteuse s'était faite en 612, aux dépens des Juifs, fort nombreux dans les provinces méridionales. Les impériaux en obtinrent l'expulsion. Peu après, sous le règne de Suintila,

les Goths parvinrent à chasser les impériaux de leurs dernières places.

Comme après toutes les conquêtes germaniques, les vainqueurs orgueilleux étaient restés isolés de la population. Les femmes espagnoles auxquelles ils s'unissaient ne recevaient pas le titre d'épouses. Ces lois d'isolement furent abolies vers le milieu du VII[e] siècle seulement.

Les Goths avaient devant eux : au nord, les Basques et les Galiciens, véritables Berbers espagnols, toujours prêts à se soulever pour leur indépendance; au centre et dans le sud, des populations catholiques médiocrement disposées, et des Juifs qui les haïssaient franchement.

Telle était la situation du pays en 709, au moment où les conquérants musulmans, ayant établi l'islamisme dans le Mag'rib, allaient nécessairement diriger leurs convoitises vers l'Andalousie, ce beau pays dont ils apercevaient les côtes et qui leur promettait de faciles et fructueuses razias.

Pour comble de malheur, la dissension se mit dans la monarchie des Goths. Le roi Witiza ayant été renversé en 709, le pouvoir fut donné à Roderic, duc de Cordoue, qui n'était pas de la famille royale, au détriment des fils ou parents de Witiza.

Le Comte Julien. — Expédition de Tarif (710).

Les circonstances qui précédèrent l'entrée des musulmans en Espagne sont assez obscures et ont donné lieu à de nombreuses controverses. On a été jusqu'à nier complètement l'existence du comte Julien. Cependant on peut admettre, en s'appuyant sur l'autorité de Dozy, le récit suivant comme vraisemblable dans son ensemble.

Le comte Julien, gouverneur de Ceuta, avait, suivant l'usage des familles nobles, envoyé sa fille Florinde à la cour de Tolède pour compléter son éducation. Roderic s'en éprit et en abusa. Julien, furieux de cet outrage, et d'ailleurs partisan de la famille royale détrônée, jura de se venger et tint parole. On a vu que, dès 681, il avait eu une entrevue pacifique avec Ocba. Ceuta était une place trop forte pour les moyens d'attaque des musulmans; c'était le seul vrai port de

la région; les Arabes l'ont toujours appelée la clef de la guerre sainte (1). Aussi, après une tentative infructueuse contre elle, Moûça était-il entré en relations avec Julien, qui l'engagea à envahir l'Espagne. Il est probable que Moûça vit également à Ceuta les deux prétendants Sixbert et Oppas ou leurs émissaires (709). Tout cela le décida à demander au khalife El Oualid l'autorisation d'envoyer des troupes au delà du détroit.

Le khalife, dont les notions géographiques étaient assez vagues, autorisa l'envoi d'une simple reconnaissance, mais avec défense d'exposer la vie des musulmans dans une expédition maritime lointaine. Moûça envoya donc quelques centaines d'hommes sous le commandement d'Abou Zôhra Tarif. Cette petite troupe, embarquée sur quatre navires, prit terre près d'Algéziras (juillet 710), battit le pays sans rencontrer de résistance et revint chargée de butin. Ce coup de main paraît ne pas avoir attiré l'attention de Roderic.

Campagne de Târiq (710).

En présence d'un si heureux résultat, Moûça se hâta d'organiser une expédition plus sérieuse qui, en outre du butin, lui offrait un dérivatif pour l'humeur avide et batailleuse des Berbers.

La petite armée, forte de 7.000 hommes et composée surtout de Berbers, fut mise sous les ordres de Târiq ben Ziân, qui était lui-même Berber, d'autres disent Persan. Elle débarqua dans la baie d'Algéziras en 710. Les musulmans n'ayant encore que leurs quatre navires, il fallut faire plusieurs voyages pendant lesquels Târiq réunit ses troupes sur le rocher de Gibraltar, ce fameux peñon, présent funeste fait à l'Espagne par la nature, et objet de l'avide convoitise des étrangers. Târiq s'avança ensuite en pillant le pays.

Cette fois, Roderic n'eut plus de doute sur la grandeur du

---

(1) Ceuta servit de point de départ ou d'appui à la plupart des expéditions contre l'Espagne. Elle fut prise par les Portugais en 1415. Cette perte fut amèrement déplorée par les Musulmans. On verra, en 1590, le sultan Ahmed el Dahabi déclarer que, par cette perte, Dieu avait fermé la porte de l'Espagne.

péril. Abandonnant le nord de l'Espagne, où il guerroyait contre les Basques, il s'empressa de réunir une armée nombreuse et de marcher contre l'envahisseur. Târiq reçut de son côté quelques renforts qui portèrent son armée à 12.000 hommes. Malgré la grande supériorité numérique des Goths, il marcha à leur rencontre. La bataille, connue sous le nom de Guadalete, se livra en réalité sur les bords de l'oued Bekka, aujourd'hui rio Salado. Jusque-là, la guerre n'avait eu que le caractère d'une simple expédition de pillards. Personne, pas même Târiq, ne croyait encore à une guerre de conquête. Les partisans de l'ancienne famille royale qui étaient dans l'armée de Roderic ne soupçonnant pas l'immense portée de la défaite, firent défection. L'armée chrétienne fut complètement vaincue. Roderic disparut; c'en était fini de la monarchie des Goths. Cinq siècles plus tard, sur le champ de bataille de Las Navas de Tolosa, une défection analogue de certains généraux musulmans amena des résultats semblables pour l'islamisme, et prépara la revanche définitive des chrétiens. Combien il est rare que l'on profite des leçons répétées données par l'histoire!

A la nouvelle de cette victoire, Moûça se hâta d'ordonner à son lieutenant de s'abstenir de toute guerre de conquête, et de se borner au programme primitivement arrêté. Mais les événements entraînaient Târiq et son armée; bientôt il eut soumis toute l'Andalousie, une partie du territoire de Murcie, et enfin il entra dans la capitale, à Tolède. C'était bien une conquête; mais, chose remarquable, elle se fit presque sans effusion de sang. Les chrétiens acceptaient sans grande difficulté une domination qui les débarrassait de celle des Goths. Les Juifs l'accueillaient avec joie.

Campagne de Moûça (712).

Cependant Moûça, ne voulant pas laisser à Târiq la gloire d'une conquête qu'il voulait se réserver, réunit une seconde armée et passa à son tour en Espagne en 712. Après une campagne qui dura près d'un an, il soumit la partie sud-ouest de la péninsule et arriva à Tolède, où il rencontra Târiq,

qu'il traita de la manière la plus humiliante. Puis il continua jusqu'aux Pyrénées.

Mais Târiq allait être vengé. Le khalife Oualid, jaloux à son tour des succès de Moûça, excité sans doute par les amis de Târiq, ordonna à Moûça de venir se justifier à Damas. En 715, le vice-gouverneur quitta l'Espagne, après y avoir laissé le commandement à son fils Abd el Aziz, et se présenta devant son souverain.

Les immenses présents qu'il apportait ne purent désarmer le khalife. Moûça fut destitué et dépouillé de tout.

L'année suivante, son fils Abd el Aziz était assassiné en Espagne, et sa tête embaumée était apportée à la cour de Damas où elle fut mise sous les yeux de l'infortuné Moûça, qui expira peu après à la Mekke. Telle fut la fin misérable de cet homme illustre qui avait donné l'Afrique et l'Espagne à l'islamisme.

Premiers successeurs de Moûça ben Noceir (715 à 40).

Le nouveau gouverneur de l'Afrique fut Mohammed ben Yazid, qui enleva tout ce qui restait de pouvoir aux fils de Moûça ben Noceir.

En 717, Soleïmân ben Abd el Malik succéda à son frère le khalife El Oualèd. Presque aussitôt il nomma gouverneur d'Afrique Ismaïl ben Abdallah, petit-fils de cet Abou'l Modjâher que l'on a vu figurer dans l'expédition de 667. L'Espagne continua d'être administrée par des généraux ou émirs dépendants du gouverneur d'Afrique.

En 720, le khalife Yazid II ben Abd el Malik nomma un nouveau gouverneur, Yazid ben Abi Moslem. Celui-ci traita très durement les Berbers, même ceux qui formaient sa garde. Il s'attira tellement leur haine qu'il fut assassiné. L'attention se portait toujours vers l'Espagne, bien que les musulmans vinssent d'éprouver un échec sérieux devant Toulouse (721).

Le gouverneur suivant fut Bichr ben Çafouân. C'était un Kelbite; il favorisa ses contribules aux dépens de leurs éternels ennemis les Quiciites, et commença ainsi à exciter des dissentiments parmi les Arabes. Il apaisa quelques séditions

et fit encore acte d'autorité en Espagne en y envoyant comme émir Anbâça.

En 724, le nouveau khalife Hichâm ben Abd el Malik confirma Bichr dans ses fonctions. Celui-ci fit une expédition en Sicile (727); c'était la première fois que les musulmans paraissaient dans cette île; puis il mourut après s'être désigné un successeur. Cette première velléité d'indépendance des gouverneurs fut mal accueillie par le khalife Hichâm, qui désigna cette fois un Queïcite, Obeida ben Abd er Rahmân, pour succéder à Bichr. Obeida s'empara de vive force de Caïrouân, malgré la tentative de résistance de son compétiteur. Alors commença contre tout ce qui était kelbite une violente réaction qui s'étendit jusqu'en Espagne. Les Arabes se déchiraient de leurs propres mains, préparant ainsi le terrain à la révolte des Berbers. Les choses allèrent si loin que, pour rétablir la paix, le khalife remplaça d'abord l'émir d'Espagne et nomma lui-même à ces fonctions le célèbre Abd er Rahmân ben Abdallah qui devait être vaincu à Poitiers. Puis, en 732, l'année même de cette bataille, le khalife destitua Obeida.

Le gouvernement fut d'abord exercé par intérim par Ocba ben Codâma, qui fut remplacé en 734 par un autre Queicite, Obeid Allah ben el Habhâb. Ce dernier laissa les Kelbites en paix, mais ce fut pour tourner sa mauvaise humeur contre les Berbers. Il envoya dans le Soûs une expédition qui revint par le Sahara où elle soumit les Cinhâdja au litam (voilés) qui jusque-là étaient restés réfractaires à l'islamisme.

Il continua à nommer les gouverneurs d'Espagne; en 740, il envoya en Sicile une expédition commandée par un de ses généraux, El Habib, dont nous verrons le fils Abd er Rahman devenir lui-même plus tard gouverneur d'Ifriquiya. La domination arabe semblait plus solide que jamais; mais depuis longtemps le feu couvait chez les Berbers. L'extension des doctrines religieuses des Khâredjites parmi eux excitait encore leurs instincts d'indépendance. L'absence des troupes envoyées en Sicile leur fournit l'occasion attendue.

Commencement des révoltes des Khâredjites (740 à 742).

Les Khâredjites soutenaient au début, comme les Chiaïtes, la supériorité de la descendance d'Ali et de Fatima, fille du Prophète. Puis ils s'étaient séparés des Chiaïtes, et, tandis que ceux-ci soutenaient que le khalife ne pouvait être pris légitimement que dans cette descendance, les Khâredjites soutenaient, au contraire, qu'il pouvait être pris parmi tous les musulmans indistinctement, même en dehors de la tribu de Coreich. C'était une réaction de l'esprit démocratique des anciens Arabes contre la nouvelle noblesse religieuse qui s'était constituée parmi les compagnons du Prophète sous le nom de défenseurs, auxiliaires, etc. Cette doctrine devait plaire aux néo-musulmans, froissés par l'insupportable orgueil de la nouvelle noblesse; il était naturel qu'elle se répandit rapidement chez les Berbers.

Les Khâredjites faisaient une guerre impitoyable à tout ce qui n'appartenait pas à leur secte; comme signe distinctif, ils se rasaient la tête; dans le combat, ils attachaient des feuillets du Coran à leurs lances pour montrer qu'ils n'acceptaient d'autre suprématie que celle du livre saint.

Le mouvement des Berbers commença dans l'Ouest; les révoltés mirent à leur tête un nommé Meïçara, qui avait été simple porteur d'eau à Fès. Ils s'emparèrent de Tanger, puis du Soûs, et la révolte se propagea dans l'Est.

Obeid Allah rappela en toute hâte son expédition de Sicile, et ordonna à son lieutenant d'Espagne, Ocba, de lui envoyer des secours. C'est ainsi que l'Afrique cessa pour longtemps d'envoyer des soldats au delà du détroit, et que l'insurrection khâredjite contribua puissamment à arrêter l'expansion de l'islamisme en Europe. Les mesures énergiques prises par Obeid Allah furent d'abord couronnées de succès. Son armée, commandée par Khaled, battit les insurgés qui se retirèrent à Tanger, où ils tuèrent leur chef Meïçara. Mais bientôt les Berbers prirent une revanche éclatante à la journée des Nobles, où Khaled fut tué et son armée exterminée. Les troupes qui avaient été rappelées de Sicile, sous le comman-

dement de El Habib, s'arrêtèrent près de Tâhort (1), sans oser avancer plus loin (741).

Le khalife Hichâm, furieux de ce désastre, commença par destituer Obeid Allah, puis il envoya en Afrique une armée recrutée en Syrie, sous les ordres de Kolthoum ben Ayâd. La haine profonde qui régnait entre les Arabes de Syrie et ceux d'Arabie allait produire des effets désastreux, et nous allons la voir se poursuivre jusqu'en Espagne, où elle fit verser des torrents de sang.

Kolthoûm prit, au passage à Cairouân, quelques troupes disponibles, et vint rejoindre près de Tâhort le reste de l'armée, commandé par El Habib. Les deux troupes arabe et syrienne faillirent en venir aux mains. Cependant, en présence du danger commun, elles marchèrent ensemble contre les Berbers. La bataille eut lieu à Bakdoura, sur l'oued Sebou. Kolthoûm et El Habib furent tués; les deux armées alliées furent séparées pendant le combat. Les débris des Arabes, vigoureusement poursuivis, se retirèrnt à Cairouân : quant aux Syriens, ils gagnèrent Ceuta et s'y fortifièrent (742).

A cette nouvelle, les Khâredjites de l'Est se soulevèrent à leur tour, sous le commandement de Okkâcha ben Ayâd. En présence de cette insurrection formidable, le khalife envoya en Afrique Handala ben Cefouân, gouverneur d'Egypte.

Handala, à peine arrivé à Caïrouân, mit habilement en pratique une des règles fondamentales de la stratégie. Ses ennemis étaient divisés en deux masses : l'une, commandée par Okkâcha, s'était avancée jusqu'à El-Carn, entre Djeloûla et Caïrouân; l'autre, sous le commandement d'Abd el Ouahed, était dans le Zâb. Sans leur laisser le temps de se concentrer, le gouverneur attaqua Okkâcha, le battit et le prit. L'autre armée insurgée s'avança jusqu'à Tunis et y entra; mais, quelques jours après, elle rencontrait Handala à El-Asnam, près de Djeloula. Abd el Ouahed fut vaincu et tué (742). Les Arabes restèrent maîtres de l'Est, mais l'Ouest leur avait définitivement échappé.

---

(1) Tâhort était près de la moderne Tiharet, qui fut fondée quelques années plus tard.

Les Syriens passent en Espagne (742).

Pendant ce temps, la lutte des Berbers Khâredjites s'était propagée en Espagne. L'émir Abd el Malik, malgré sa haine de race contre les Syriens, n'eut d'autre ressource que d'appeler à son aide ceux qui s'étaient réfugiés à Ceuta après la journée de Bakdoûra. Les Syriens passèrent en effet en Espagne, se joignirent aux Arabes, battirent les Berbers en trois rencontres, puis, comme il arrive si souvent, les auxiliaires se tournèrent contre ceux qui les avaient appelés; ils prirent l'émir Abd el Malik et le mirent à mort. A la fin cependant, après bien du sang répandu, l'intervention du gouverneur d'Afrique Handala rétablit l'ordre. Il envoya en Espagne un nouvel émir, Abou'l Khattar (1), qui parvint à se faire écouter. Les Syriens reçurent des terres en Andalousie et finirent par se déclarer satisfaits. C'est alors que Séville, occupée par une tribu originaire de Hams (Hemesse), reçut le nom de cette dernière ville. Toutefois, ce nom ne prévalut pas, et les Maures rendirent bientôt à Séville son nom latin arabisé, Ichbîlia.

Abder Rahmân s'empare des fonctions de gouverneur (743).

En 743, à la mort du khalife Hichâm, quatre khalifes se succédèrent dans l'espace d'un an : Oualid II, Yazid III, Ibrahîm et Merouân II. Ces événements laissaient la carrière libre aux prétendants en Afrique et en Espagne. Le général africain El Habîb, dont on a vu la mort l'année précédente, avait laissé un fils, Abd er Rahmân, qui, après le désastre de Bakdoura, s'était réfugié en Espagne avec quelques troupes et avait pris parti contre les Syriens. Après la pacification, trop compromis pour rester en Espagne, il était revenu en Ifriquiya pour y chercher fortune. A la mort de Hïchâm, il s'empara des fonctions de gouverneur d'Afrique, en remplacement de Handala, qui, intimidé, lui céda le pouvoir. Il soumit ensuite ceux des Berbers et des Arabes qui refu-

(1) Il ne faut pas confondre cet Abou'l Khattâr avec un autre personnage du même nom qui paraîtra quelques années plus tard en Afrique.

saient de le reconnaître. Les khalifes, tout occupés de se disputer la succession au trône, n'eurent garde de faire opposition et, après la chute de la dynastie Omeyade en 750, Abd er Rahmân fut confirmé par les Abbacides. C'était un premier pas dans la voie de l'indépendance des gouverneurs.

L'Espagne devient indépendante (747).

Pendant ce temps, l'Espagne était devenue indépendante Une haine de race entre Arabes Queicites et Yemenites avait éclaté en 745. L'émir Abou'l Khattâr avait été renversé et, pendant deux ans, on s'était disputé le pouvoir. En 747, Abou'l Khattâr, définitivement battu à Secunda, sous les murs de Cordoue, fut pris et mis à mort. Çomaïl et Youçoûf se partagèrent le pouvoir. L'Espagne avait échappé pour toujours à la suzeraineté des khalifes d'Orient.

Ainsi, un demi-siècle avait suffi pour ébranler profondément la domination arabe en Afrique. En revanche, l'islamisme y était établi pour toujours.

Principales tribus (750).

En 750, au moment où les Abbacides succédaient aux Omeyades en Orient, et installaient leur siège à Damas, l'ouest de l'Afrique était, comme on l'a vu, devenu indépendant. La vieille organisation républicaine des tribus berbères commençait à se transformer par l'apparition successive de dynasties où le pouvoir était à peu près héréditaire. Les tribus les plus en vue étaient :

Sur le versant de l'Atlantique, les Ber'rouâta, qui formaient une grande secte dont la religion différait profondément de l'islamisme et avait un caractère franchement berber et national; ils avaient un Coran spécial, écrit en berbère; le fondateur de la secte était un Espagnol nommé Çalah ben Tarif, qui s'était fait passer pour prophète et avait largement exploité la crédulité des indigènes;

Les Miknâça, s'étendant du nord au sud à partir de la

Moulouya, et qui allaient fonder un royaume spécial à Sidjilmâça (1);

Les Zenâta, dont une fraction, les Beni-Ifren ou Ifrinites, venaient de fonder Tlemcen.

Mort d'Abd er Rahmân. — Guerre civile (755).

Après avoir pacifié l'Est, le gouverneur d'Ifriquiya, Abd er Rahmân, marcha contre les Berbers de l'Ouest, obtint des succès importants, entra à Tlemcen; mais, en réalité, il n'obtint qu'une soumission momentanée.

De retour à Caïrouân, il voulut profiter de ces succès et du changement de dynastie en Orient pour se rendre tout à fait indépendant; mais les temps n'étaient pas encore mûrs. Pour se débarrasser de ce lieutenant récalcitrant, le khalife Abou Djafar el Mançoûr eut recours à l'assassinat. Les propres frères du gouverneur, El Yâs et Abd el Ouârit, se chargèrent de l'exécution. Un soir, tout en causant familièrement avec Abd er Rahmân, qui tenait un de ses enfants sur ses genoux, El Yâs le poignarda (755).

Ce meurtre devait nécessairement amener une guerre de famille. La victime avait un fils, El Habib, qui, à son tour, tua El Yâs en combat singulier (756). Restait l'autre meurtrier, Abd el Ouârit, qui se réclamait du khalife. Se trouvant momentanément le moins fort, il se retira chez les Ouerfedjoûma. Ceux-ci, qui étaient Khâredjites, saisirent avec ardeur l'occasion qui s'offrait; ils marchèrent sur Caïrouân et, après avoir battu El Habib, ils pénétrèrent dans la ville sainte; ils la livrèrent au plus affreux pillage et à des profanations qui ont laissé une profonde impression dans la mémoire des musulmans. Suprême outrage, les mosquées furent transformées en écuries! Il ne fut plus question d'Abd el Ouârit. Quant à son neveu et compétiteur, El Habib, après quel-

---

(1) Sidjilmâça, dont le nom revient à chaque instant dans l'histoire, était à l'emplacement actuel de Tafilala. Elle eut le triste privilège d'être la ville d'Afrique la plus souvent prise d'assaut et mise à sac. Elle l'emporte même sur Caïrouân sous ce rapport.

ques succès passagers, il fut définitivement vaincu et tué dans l'Aourès (757). Pour le moment, l'autorité du khalife était complètement effacée en Afrique.

Fondation du khalifat en Espagne (755).

Pendant ce temps, un événement important s'était passé en Espagne : Abd er Rahmân ben Moaouïa, qui fut surnommé Ed Dâkhil, était entré à Cordoue, où il allait fonder la dynastie omeyade. Il suffira de mentionner ici sommairement les circonstances de son passage à travers l'Afrique.

Après la chute des Omeyades d'Orient, les khalifes abbâcides avaient poursuivi l'extinction de la race de leurs prédécesseurs avec un soin minutieux. Cependant, quelques victimes avaient échappé à leurs recherches. Abd er Rahmân, réfugié d'abord dans une ferme sur la rive gauche de l'Euphrate, avait échappé au fer des assassins. Après avoir traversé le fleuve à la nage et avoir vu décapiter son jeune frère sous ses yeux, il avait gagné l'Afrique avec deux affranchis, dont l'un, le fidèle Bedr, devait jouer un rôle important dans son entreprise d'Espagne. Il avait rencontré à Caïrouân quelques-uns de ses parents également réfugiés en Afrique, et qui espéraient, comme lui, y relever la fortune des Omeyades (750).

Mais l'autre Abd er Rahmân, le gouverneur fils de El Habîb, qui à ce moment tenait en apparence pour les Abbâcides, était d'autant moins disposé à favoriser une restauration de leurs adversaires qu'il songeait à se rendre indépendant. Il fit donc décapiter les malheureux Omeyades, et le jeune Abd er Rahmân dut encore une fois son salut à la fuite.

Il erra pendant cinq ans; il chercha d'abord asile à Barca, puis à Tâhort, puis chez les Miknâça, et enfin chez les Nefza, du côté de Ceuta. C'est de là qu'il envoya le fidèle Bedr tâter le terrain en Espagne et lui recruter des partisans. Enfin, en 755, il s'embarqua en un point de la province d'Oran appartenant aux Mar'ila. La même année, il entrait à Cordoue.

Cet événement n'eut cependant pas une grande influence sur les affaires d'Afrique. Les relations que le Dâkhil y avait

liées avec les tribus berbères lui permirent d'en tirer des volontaires avec lesquels il forma sa garde. Mais les grandes immigrations de Berbers en Espagne avaient cessé; elles ne devaient recommencer que deux siècles plus tard, avec les Almoravides.

Guerres des Khâredjites Ibadites (759 à 61).

On a vu que la prise de Caïrouân par les Ouerfedjoûma avait anéanti pour un temps l'autorité du khalife d'Orient en Afrique. Mais le moment de la disparition définitive de cette autorité n'était pas encore venu. Les Ouerfedjoûma ne tardèrent pas à trouver des ennemis parmi les Berbers eux-mêmes, et, qui plus est, parmi les Khâredjites. Certaines tribus d'Ifriquiya, les Haouâra et leurs voisins, appartenaient à une variété de la secte khâredjite appelée Ibâdite. Sous le commandement d'un des leurs, appelé Abou'l Khattâb, ils attaquèrent les Ouerfedjoûma, les chassèrent de Caïrouân et s'emparèrent de tout le pays jusqu'à Tripoli, où Abou'l Khattâb établit sa capitale. Caïrouân, humiliée, ne reçut qu'un simple lieutenant (759). Abou'l Khattâb y plaça un certain Abd er Rahmân ben Rostem, qui fut plus tard le fondateur de la dynastie Rostemide à Tiharet.

En 760, le gouverneur d'Égypte Ibn Achât tenta de rétablir l'autorité du khalife, son maître, en envoyant une armée contre les Ibadites; mais ceux-ci remportèrent une victoire complète à Meikdas, à l'orient de Tripoli. Cependant, leur triomphe fut aussi éphémère que l'avait été celui des Ouerfedjoûma.

En 761, le khalife Abou Djafar el Mançoûr réunit une armée d'environ 40.000 hommes. Parmi les généraux se trouvait El Ar'leb ben Sâlem, qui devait donner son nom à la dynastie des gouverneurs Ar'labites. Le khalife donna le commandement en chef au gouverneur d'Égypte Ibn Achât, qu'il investit également par avance du gouvernement d'Afrique. On peut supposer qu'il lui fit des recommandations analogues à celles que le khalife Abd el Malik avait faites à son gouverneur d'Égypte en 693. Toujours est-il qu'Ibn Achât s'acquitta habilement de sa mission. Arrivé près de Sort, à

l'est de Tripoli, il rencontra Abou'l Khattâb à la tête d'une armée formidable, à laquelle les Khâredjites de l'Ouest eux-mêmes avaient fourni des contingents. Ibn Achât feignit d'abord la retraite pendant plusieurs jours, puis, revenant à l'improviste sur ses ennemis surpris, il en fit un massacre épouvantable. Abou'l Khattâb fut tué.

Les Rostemides à Tiharet (761).

Le fragile édifice élevé par les Ibâdites fut renversé du coup. Abd er Rahmân ben Rostem, obligé de quitter Caïrouân, émigra vers l'Ouest avec les débris des Khâredjites Ibadites, et alla fonder Tiharet, près de l'ancienne Tâhort. Il en fit le siège de la dynastie des Rostemides, à laquelle il donna son nom (761).

Suite de la guerre des Khâredjites. — El Ar'leb ben Sâlem (762 à 91).

Ibn Achât, continuant sa marche victorieuse, entra à Tripoli, puis à Caïrouân, où il s'installa comme gouverneur (762). L'autorité du khalife était rétablie après une éclipse de cinq ans.

En 765, une sorte de révolution de palais renversa Ibn Achât, qui fut remplacé par El Ar'leb ben Sâlem. Le nouveau gouverneur était un homme distingué. Il eut tout d'abord à lutter contre les Ifrinites de Tlemcen, ces éternels ennemis des Arabes orthodoxes. Il s'avança dans ce but jusque dans le Zâb; rappelé devant Caïrouân pour y combattre un compétiteur rebelle, il livra devant cette ville un combat où il écrasa son adversaire, mais où il périt lui-même (767).

Son successeur, nommé par le khalife, fut Omar (1) ben Hafs, dit Hezarmed, dont le sort fut à peu près le même. A peine arrivé à son poste, il eut à lutter contre les Khâredjites de l'Est, commandés par Abou Hâtem Yacoûb, puis contre ceux de Tiharet, commandés par Ibn Rostem, et contre les Ifrinites de Tlemcen, commandés par Abou Corra. Omar s'avança dans le Zâb jusqu'à Tobna, qui paraît avoir été une

(1) Certains auteurs l'appellent Amrou.

place assez importante à cette époque. Après avoir adroitement semé la division entre ses ennemis, il obtint quelques succès sur Ibn Rostem; mais son absence de Caïrouân avait permis à Abou Corra d'arriver jusque sous les murs de cette ville. Le gouverneur dut revenir précipitamment dans sa capitale. Bientôt assiégé par les contingents réunis de l'Est et de l'Ouest, commandés par Ibn Rostem et Abou Corra, il fut tué dans une sortie et Caïrouân tomba pour la seconde fois au pouvoir des Khâredjites.

Ce second désastre ne découragea pas le khalife El Mançôur. Dès l'année suivante (772), il réunit une nouvelle armée et l'envoya, sous le commandement de Yazid ben Hâtem, contre les incorrigibles rebelles. La situation s'était un peu compliquée à Caïrouân; une partie des anciens Arabes, et notamment les partisans de cet Abd er Rahmân ben el Habîb qui s'était proclamé indépendant et avait été assassiné en 755 (p. 39), ne voyaient pas d'un bon œil l'arrivée du représentant du khalife. Quelques chefs arabes avaient pris le parti de Abou Hâtem; parmi eux se trouvait un petit-fils de cet Abd er Rahmân, qui portait le même nom que son aïeul.

Malgré ces circonstances défavorables, Yazid s'avança contre son ennemi, qui s'était retranché dans le djebel Nefouça; après une série de combats sanglants, les Berbers Haouâra furent vaincus; Abou Hâtem fut tué; ses partisans furent poursuivis avec une implacable rigueur et l'autorité du khalife fut encore une fois rétablie à Caïrouân (772). Pendant une année encore, les Berbers khâredjites tentèrent le sort des armes; mais leurs soulèvements furent noyés dans le sang. A la fin, écrasés, mais non soumis, ils se tinrent tranquilles, et ce malheureux pays jouit d'un peu de repos jusqu'à la mort de Yazid, qui eut lieu en 787. Jamais on n'avait vu une période de paix aussi longue. Pendant ce temps, plusieurs khalifes s'étaient succédé; en 787, le trône était occupé par Haroûn er Rachid.

La mort du gouverneur fut le signal d'une révolte des Khâredjites. Ce fut au tour des Nefzâoua. Daoûd, fils de Yazid, qui avait pris les fonctions de gouverneur par intérim, vint à bout de les soumettre. Quand arriva le nouveau gouver-

neur, Roûh ben Hâtem, frère de Yazîd, tout était rentré dans l'ordre. Roûh était âgé et mourut en 791.

Révolte des Arabes (791 à 95).

Le khalife le remplaça par Nasr ben el Habîb, puis, en 793, par El Fadl, fils de Roûh. La courte période de repos dont avait joui l'Ifriquiya touchait déjà à son terme; mais, cette fois, la révolte devait venir du côté des Arabes. Les gouverneurs, isolés dans un pays hostile, avaient été obligés de s'appuyer sur des milices permanentes, composées en grande partie de Syriens. Comme toutes les troupes mercenaires, ces milices devenaient indisciplinées dès qu'elles cessaient d'être tenues par une main de fer. Dans les provinces éloignées, dans le Zâb par exemple, se trouvaient des milices berbères toujours prêtes à marcher avec enthousiasme quand il s'agissait d'aller piller une ville arabe. Peu après l'arrivée de El Fadl, un soulèvement éclata dans la milice syrienne de Tunis; cette ville toute récente était déjà fort importante. A la tête des révoltés était le chef de la milice, Abdallah ben Djeroûd. Le gouverneur El Fadl voulut les combattre; mais il fut battu, puis massacré par ses propres soldats (794).

Abdallah ben Djeroûd tenta de lui succéder et s'installa à Caïrouân; mais la plupart des gouverneurs de places fortes refusèrent de le reconnaître. Un des plus importants, El Ola, qui occupait le Zâb, marcha sur Caïrouân avec ses Berbers avides de pillage. En même temps, le khalife Haroûn avait nommé un nouveau gouverneur, Hartema ben Ayân. Ce dernier s'arrêta prudemment à Barca et envoya en avant son lieutenant Yahia ben Hacen. Entre ces deux dangers, Ibn Djeroûd choisit celui qui lui parut le moindre; il s'enfuit et alla se rendre à Yahia. El Ola, arrivé premier à Caïrouân, y entra en vainqueur avec ses Berbers, et Yahia, arrivé peu après, eut beaucoup de peine à se débarrasser de ces auxiliaires incommodes (795).

Mohammed ben Mocâtel (795 à 99).

Hartema ben Ayân régna pendant deux ans au milieu de difficultés toujours croissantes, et, en 797, le khalife Haroûn

le remplaça par son propre frère de lait, Mohammed ben Mocâtel. C'était le meilleur choix qu'il pût faire pour ruiner définitivement ses affaires en Afrique. Dans une situation qui demandait de l'habileté et de la vigueur, Ibn Mocâtel n'apportait que de l'indolence et une sotte présomption.

Une première révolte des milices fut réprimée; mais, en 799, une seconde révolte éclata dans la milice de Tunis. Les rebelles, commandés par Temân ben Temîm, marchèrent sur Caïrouân et battirent complètement Ibn Mocâtel qui dut se retirer honteusement à Tripoli (799).

Ibrahim ben el Ar'leb (800).

C'est à ce moment qu'entra en scène un homme remarquable, Ibrahîm, fils de l'ancien gouverneur El Ar'leb, qui était mort en 767. Au moment de la déroute d'Ibn Mocâtel, Ibrahim était gouverneur du Zâb. On a déjà vu, quatre ans auparavant, le gouverneur de cette province, El Ola, jouer un rôle important lors de la révolte des milices d'Ibn Djeroûd. De même que son prédécesseur, Ibrahîm refusa de reconnaître l'usurpateur Temâm; il entra à Caïrouân, y rappela le triste Ibn Mocâtel, et Temâm, complètement battu, renonça à ses prétentions (800).

Ces vicissitudes des gouverneurs d'Afrique auraient pu durer longtemps encore, si Haroûn er Rachîd ne s'était décidé à une sage mesure politique. Tout d'abord, il rappela l'inepte Ibn Mocâtel, et lui donna pour successeur cet Ibrahim ben el Ar'leb, qui venait de se montrer si bien à hauteur de la situation. Mais l'Afrique ne lui rapportait rien; au contraire, elle exigeait des expéditions ruineuses, souvent désastreuses, qui compromettaient de plus en plus le prestige du khalifat. Haroûn se décida à renoncer à la souveraineté effective, et confia à Ibrahîm une sorte de royauté héréditaire sous la simple condition du paiement d'un tribut annuel. Ce fut le régime des gouverneurs Ar'labites. Le lien qui unissait l'Afrique au khalifat devenait si léger qu'il se faisait à peine sentir. Par cela même, il devenait plus durable.

Situation dans l'Ouest. — Edricites (788).

Tous ces événements avaient été sans influence sur ce qui se passait dans l'Ouest. Pendant les dernières années du VIIIe siècle, plusieurs dynasties s'y étaient tranquillement fondées. On a déjà vu celle des Rostemides. La principale était celle des Edricites, où les souverains seuls étaient de race arabe.

Après la défaite des descendants d'Ali, gendre du Prophète, à Fedj en 787, le sort des membres de cette famille avait présenté beaucoup d'analogie avec celui des Omeyades. Les Alides avaient été impitoyablement recherchés. L'un d'eux, Edris ben Abdallah, arrière-arrière-petit-fils d'Ali, s'était réfugié en Afrique. Comme pour compléter sa ressemblance avec Abd er Rahmân ed Dâkhil, il était accompagné d'un affranchi nommé Rachîd. Pour mieux cacher leur identité, ce serviteur fidèle feignait d'être le maître. En 788, ils arrivèrent à Oulili (très près de l'emplacement actuel de Fès). Edris parvint à se faire accepter par les Berbers comme héritier légitime du Prophète, et à se faire proclamer roi. Son petit royaume s'étendit rapidement, la même année, par l'adhésion des tribus voisines. Dès qu'il eut les forces suffisantes, Edris entra en campagne contre ses voisins. Il y avait alors dans l'Atlas quelques fractions de tribus restées chrétiennes, juives ou idolâtres. Edris fit disparaître ces vestiges des anciennes religions. Il s'avança jusqu'à Tlemcen, où il reçut la soumission des Beni-Ifren.

Cette royauté, malgré son éloignement, portait ombrage aux Abbâcides, à cause de son caractère religieux. Qui sait où pouvaient s'arrêter les destinées de ce descendant du Prophète, si les événements le favorisaient? Envoyer une armée contre lui était trop coûteux, et même impossible : le triste succès des campagnes d'Ifriquiya ne le montrait que trop. Haroûn trouva plus sûr d'envoyer un assassin qui, après s'être présenté à Edris comme médecin, parvint à l'empoisonner. Ce fut, suivant les uns, au moyen du parfum d'une essence; suivant d'autres, avec un cure-dents destiné à com-

battre le mal de dents; ou bien encore au moyen d'un plat d'anguilles (1).

L'affranchi Rachîd, dont on ne saurait trop admirer la fidélité, poursuivit l'assassin, le rejoignit près de la Moulouya, lui coupa la main et fut lui-même blessé; mais l'épuisement de son cheval ne lui permit pas de pousser plus loin la poursuite; l'assassin revint manchot à Baghdad.

Il fallut ensuite songer à la succession. Edris ne laissait pas de fils; mais une de ses femmes, une Berbère nommée Khenza, était enceinte. Rachid obtint qu'on attendit l'époque de l'accouchement; il se trouva que l'enfant fut un garçon d'une ressemblance merveilleuse avec son père. Les Berbers, enthousiasmés, le proclamèrent roi sous le nom d'Edris ben Edris. La dynastie Edricite était fondée.

Petites dynasties dans l'Ouest.

A peu près en même temps, se formaient dans l'Ouest quelques autres petites dynasties : à Sidjilmâça, vers 758, les Midrârites, Berbers Miknâça qui tirent leur nom de Midrar, l'un d'entre eux; à Tiharet, vers 761, les Rostemides, dont on a vu les commencements; à Nakoûr, un très petit royaume qu'un nommé Çalah ben Mançoûr avait trouvé moyen de se tailler chez les Berbers Ç'anhâdja et R'omâra de la côte à l'époque de la conquête.

Ainsi, à la fin du VIII^e^ siècle, la situation de l'Afrique peut se résumer ainsi : l'Est, sous la dynastie des gouverneurs Ar'labites qui vient de se fonder, n'est plus rattaché au khalifat que par un léger tribut annuel; la population, en grande partie berbère, comprend cependant un noyau arabe dans l'Ifriquiya proprement dite, indépendamment des milices, qui sont toutes Arabes. Le Centre et l'Ouest, autrement dit les Mag'rib moyen et extrême, sont occupés par des tribus berbères qui ont commencé à s'organiser en royaumes; l'histoire de ces royaumes va se prolonger pendant l'époque suivante.

---

(1) Le Cartâs, qui admet la version du plat d'anguilles, en donne comme preuve le relâchement qui fut observé dans certaine partie du corps d'Edris pendant sa maladie, symptôme qui n'a jamais été signalé par aucun de nos médecins légistes. On voit que les preuves de l'empoisonnement sont assez vagues.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE

KHALIFES D'ORIENT.

Omeyades.

Moaouïa Abou Sofiân	660
Yazîd ben Moaouïa	680
Moaouïa ben Yazid	684
Merouân ben el Hakem	684
Abdel Malik ben Merouân	685
El Oualid ben Abd el Malik	705
Soleïmân ben Abd el Malik	715
Omar ben Abd el Aziz	715
Yazid ben Abd el Malik	720
Hichâm ben Abd el Malik	723
El Oualid ben Yazid	743
Yazid ben el Oualid	744
Ibrahim ben el Oualid	744
Merouân ben Mohammed ben Merouân	744

Abbacides.

Abou'l Abbâs Abdallah ben Mohammed es *Seffah*	752
Abou Djafar el *Mançour*	753
Abou Abdallah Mohammed el *Mahdi*	775
Moûça ben Mohammed *el Hâdi*	785
Haroûm *er Rachid*	786
El Amin Mohammed ben Zobeïda	799 à 814

ÉMIRS D'ESPAGNE

Emirs lieutenants des khalifes d'Orient.

Târiq ben Zyân	711
Moûça ben Noceïr	712
Abdel Aziz ben Moûça	713
Eyoûb	716
El Horr ben Abdallah	716
Ec-Çamh ben Malik	719
Abder Rahman el R'afequi	721
Anbaça ben Soheïm	721
Hodeïra	726
Yahia ben Salama	726
Hodeïfa ben el Ahouas	727
Otman Abou Nesa	728
El Heïtem	729
Mohammed ben Abdallah	729
Abder Rahman el R'afeki	729
Abdel Malik ben Catân le Fihrite	732
Oceba ben el Hadjadj	736
Abd el Malik le Fihrite	741
Baldj ben Bachir	742
Talba	743
Youçouf le Fihrite	743

Emirs Omeyades.

A Abder Rahman ed Dâkhil	755
B Hicham I, fils de A	788
C Hakem I, fils de B	796 à 832

ÉMIRS D'AFRIQUE.

dépendants de l'Égypte	Oceba ben Nafi	669
	Abou'l Modjaher	675
	Oceba ben Nafi (deuxième fois) *tué*	681
	Zoheir ben Queis *tué*	683
	Haçan ben Noman	697
	Moûça ben Noceir *destitué*	705
	Mohammed ben Yazid	715
	Ismaïl ben Abdallah	718
	Yazid ben Abi Moslem, *assassiné*	720
	Bichr ben Cefouân	721
	Obeïda ben Abd er Rahman *destitué*	728
	Oceba ben Codama	732
	Obeid Allah ben el Habbab, *destitué*	734
	Koltoûm ben Ayâd	741
	Hendala ben Çofiân	742
	Abd er Rahman ben Habib, *assassiné*	744
	El Yâs ben Habib *tué*	755
	El Habib ben Abd er Rahman, *tué*	756
	Mohammed ben Achât	761
	El Ar'leb ben Salem *tué*	765
	Omar ben Hafs Hazarmed, *tué*	768
	Yazid ben Hâtem	772
	Daoûd ben Yazid	787
	Roûh ben Hâtem	788
	Nasr ben el Habib	791
	Fadl ben Roûh *massacré*	793
	Hertema ben Ayân	795

Mohammed ben Mocatel..... 797
Ibrahim ben el Ar'leb..... 800
(Premier Ar'labite.)

ROIS DE LÉON

Pelayo. . ..... vers 716
Favila. 737
Alonso le Catholique..... 739
Froila. 757
Aurelio. 768
Silo. 775
Mauregato. 783
Bermudo I..... 789
Alonso II le Chaste..... 791 à 842

ROIS DE FRANCE

Charles Martel, duc d'Aquitaine. 715
Pépin et Carloman..... 741
Pépin le Bref, roi..... 752
Charlemagne. . . .. 768 à 814

Afrique.

DEUXIÈME ÉPOQUE

De l'avènement des Ar'labites à celui des Almoravides (802 à 1067)

Aperçu général de la deuxième époque.

La deuxième époque, pendant laquelle l'Afrique est constamment partagée entre plusieurs dynasties, peut elle-même se subdiviser en deux périodes, qui durent chacune un siècle :

La première comprend le IXe siècle; elle s'étend de la fondation de la dynastie Ar'labite à Caïrouân à sa chute (802 à 920). Ce siècle fut un peu moins agité que le précédent. Soit sagesse, soit impossibilité de faire autrement, les deux principaux Etats qui occupaient les extrémités du Mag'rib, les Ar'labites à l'est, les Edricites à l'ouest, se laissèrent mutuellement en paix. Les Ar'labites, qui étaient les plus puissants, trouvèrent bientôt en Sicile un débouché à leur activité. A la fin de cette période, ils sont renversés par les Obeidites ou Fatimites, qui renversent également les Midrarites et les Rostemides, et ne laissent subsister dans l'Ouest que les Edricites.

CHAPITRE IV

PREMIÈRE PARTIE DE LA DEUXIÈME EPOQUE, DU COMMENCEMENT A LA FIN DE LA DYNASTIE AR'LABITE (802-910)

Ibrahim ben el Ar'leb (800 à 812).

A peine en possession du pouvoir, le premier gouverneur Ar'labite, Ibrahim I^er^ ben el Ar'leb, s'occupa des mesures nécessaires pour le consolider. Les milices arabes étaient son seul appui; mais elles étaient redoutables par leur indiscipline. Ne pouvant les licencier, il leur opposa une nouvelle milice formée de nègres, puis il fit construire, non loin de Caïrouân, la forteresse de El-Abbâcia, où il mit ses trésors en sûreté.

Il pensa ensuite aux Edricites et chercha à se débarrasser d'un voisin qui pouvait devenir gênant. Son suzerain Haroûn avait fait assassiner Edris I^er^; pour lui, il ne s'en prit pas au jeune Edris II, qu'il jugea sans doute inoffensif; mais il fit assassiner son tuteur et ministre, le fidèle Rachid; puis il se hâta d'annoncer cette bonne nouvelle à son suzerain.

A l'intérieur, les événements montrèrent bientôt la sagesse des mesures de prévoyance prises par Ibrahim. Elles lui permirent de faire face aux révoltes qui se succédèrent rapidement.

En 802, première révolte qui fut réprimée assez facilement; en 809, révolte à Tripoli; en 811, nouvelle révolte de la milice, tellement grave que Ibrahîm dut quitter Caïrouân et se réfugier dans son nouveau château; de là, il parvint ensuite, avec de l'argent, à faire rentrer les mutins dans le devoir.

Ce fut ensuite Tripoli qui se révolta pour la seconde fois;

Abou'l Ablès, fils d'Ibrahîm, soumit la ville au moyen d'une armée de Berbers Haouâra mercenaires; mais ces mêmes mercenaires se soulevèrent à leur tour, et saccagèrent Tripoli. Battus et mis en fuite, ils revinrent encore une fois sous les ordres du roi de Tiharet, Abd el Ouahab, fils d'Abd er Rahmân ben Rostem.

On se rappelle que Ibn Rostem, obligé de quitter Caïrouân en 761, était allé fonder le royaume de Tiharet avec des contingents Haouâra. Il était tout naturel que son successeur trouvât des auxiliaires parmi ceux de ses compatriotes restés en Ifriquiya. Abd el Ouahab, jugeant l'occasion favorable, avait filé le long des hauts plateaux et était venu assiéger Abou'l Ablès dans Tripoli.

Sur ces entrefaites, Ibrahim mourut (812), laissant trois fils : Abou'l Abbès, Ziâdet Allah et Abou Ïcal, qui devaient tous les trois régner successivement.

Abou'l Abbès (812).

Abou'l Abbès jugea prudent de faire la paix avec le roi de Tiharet; il lui abandonna une partie des pays voisins de Tripoli et revint à Caïrouân. On peut juger par là de la force de la dynastie rostemide à cette époque, et de l'enchevêtrement des possessions des souverains du Mag'rib.

Abou'l Abbès mourut en 817, en laissant la mémoire d'une détestable administration; mais son règne fut tranquille, sans doute parce qu'il laissa faire aux milices tout ce qu'elles voulurent.

Ziâdet Allah Ier (817).

Son frère Ziâdet Allah Ier lui succéda. Pendant son règne, qui dura vingt et un ans, il se montra d'abord violent, cruel et ivrogne. Cependant, il ne manquait pas de talents, qu'il sut montrer pendant la seconde partie de son règne, surtout dans la préparation de l'expédition de Sicile. Peut-être était-il exaspéré par l'indiscipline de la milice; son frère avait tout permis, il voulut tout réprimer. En 822 et 823, deux révoltes successives furent sévèrement punies. Une troisième

révolte, plus grave, vint de Tunis, que nous verrons servir fréquemment de point de départ aux rébellions jusqu'au jour où les vice-rois s'y fixèrent.

Le chef des mutins était un milicier nommé Mançour ben Nacer. Il était retiré dans son château près de Tunis, occupé à préparer la révolte, quand Ziâdet Allah voulut le faire arrêter. Mançour endormit adroitement la vigilance des soldats envoyés pour le saisir en leur distribuant du vin; puis, s'échappant de son château, il provoqua un soulèvement général de la milice; la petite armée envoyée de Caïrouân par Ziâdet Allah fit défection sur les bords de la sebkha de Tunis; ses soldats se joignirent à ceux de Mançour, qui bientôt s'empara de Caïrouân.

Mais Ziâdet Allah, retiré dans son château de El-Abbâcia, ne perdit pas courage; avec l'aide de sa garde nègre et de quelques fidèles, il combattit les rebelles et finit par rentrer à Caïrouân. Cependant tout n'était pas terminé; Mançour, après avoir battu un des généraux du vice-roi, rentra en vainqueur à Tunis.

A partir de ce moment, Ziâdet Allah, instruit par ces épreuves, sembla vouloir faire oublier ses maladroites cruautés. On l'a vu montrer du courage et de l'habileté pour rentrer à Caïrouân; chose bien plus étonnante, il montra de la clémence. D'ailleurs, la division qui se mit parmi les miliciens insurgés vint à son aide. Mançour fut battu et tué par un de ses propres lieutenants. La révolte continua en s'affaiblissant dans ses propres dissensions, et s'éteignit en 828. Ziâdet Allah avait contribué à ce résultat par quelques actes d'habile clémence.

Expéditions antérieures contre la Sicile.

Cet apaisement permit au vice-roi de tourner son attention vers la Sicile et de préparer les expéditions qui devaient aboutir à la conquête de l'île. La position de la Sicile la destinait à servir de point de départ pour les luttes entre les musulmans d'Afrique et les chrétiens. C'est de la Sicile qu'étaient parties deux expéditions heureuses des Grecs : l'une en 688 sur Barca, dans laquelle avait succombé Zoheir ben

Queis; l'autre en 697 sur Carthage. Elle avait été ensuite, de la part des musulmans, l'objet de nombreuses attaques dont voici l'énumération sommaire :

En 703, expédition partie d'Egypte;

En 701 et 705, expéditions parties d'Ifriquiya, sous le gouvernement de Moûça ben Noceir;

En 727, expédition du gouverneur Bichr;

En 728, traité de paix, aussitôt rompu;

En 740, campagne de El Habib. Ce général avait avec lui son fils Abd er Rahmân, qu'on a vu jouer un rôle important en Espagne (p. 37) et en Afrique, où il devint gouverneur (p. 38). Le jeune Abd er Rahmân s'était distingué et avait, dit-on, planté son épée dans la porte de Syracuse;

En 752, nouvelle expédition dirigée par ce même Abd er Rahmân;

En 805, Ibrahîm bel el Ar'leb avait renouvelé l'ancien traité de paix et conclu une trêve de dix ans;

En 813, Abou'l Abbès avait envoyé sur les côtes de Sardaigne une flotte importante qui avait été détruite par une tempête;

En 819, razia en Sicile commandée par un parent du vice-roi.

Toutes ces expéditions avaient eu pour but le pillage bien plus que la conquête. Les musulmans s'étaient toujours bornés à occuper un point de la côte pour en faire la base de leurs opérations.

A toutes ces entreprises, il faudrait encore ajouter celles des musulmans espagnols, qui avaient généralement pour but les Baléares, la Corse et la Sardaigne.

Les Ar'labites en Sicile. — Açad ben el Fourât (827).

Au moment où nous sommes arrivés (827), la Sicile, malgré plusieurs révoltes, dépendait encore de l'empire grec. Le gouverneur s'appelait Pilata ou Platha. Les sujets de mécontentement ne manquaient pas; un riche Sicilien nommé Euphémius se mit à la tête d'un soulèvement.

Comme on cherche toujours une cause romanesque aux événements historiques, on a donné ici deux versions, dont

l'une rappelle l'histoire du comte Julien à Ceuta. Selon l'une, Pilata aurait enlevé la fiancée d'Euphemius pour la donner à un rival; suivant l'autre, au contraire, Euphemius aurait mérité un châtiment sévère pour avoir enlevé d'un couvent une religieuse dont il était épris, et c'est ce qui l'aurait poussé à la révolte. La seule chose certaine, c'est qu'il fut battu et obligé de se réfugier en Afrique. Là, il pressa vivement le vice-roi de conquérir la Sicile, en promettant de l'aider de tout son pouvoir.

Ziâdet Allah réunit une sorte de conseil de guerre, ce qui était assez rare, et prit l'avis des savants. L'expédition fut décidée, et le cadi de Caïrouân, Açad bel el Fourât ben Sinân, en fut nommé chef. C'était un homme d'un caractère énergique, et en même temps un savant, auteur de plusieurs ouvrages estimés. On cite de lui ce jeu de mots sur son nom, qui peint son caractère altier : « Je m'appelle Açad (lion), c'est le plus fort des animaux; mon père s'appelait Fourât (l'Euphrate), c'est le plus puissant des fleuves; mon aïeul s'appelait Sinân (lance), c'est la plus redoutable des armes. »

L'escadre, forte d'une centaine de voiles et portant environ 10.000 hommes, partit de Sôuça et vint débarquer à Mazara. Nous ne suivrons pas cette expédition en dehors de l'Afrique; il suffira de dire qu'après la mort d'Açad, les musulmans ayant éprouvé des revers, Ziâdet Allah envoya en 830 une nouvelle armée de 30.000 hommes, et qu'en 831 Palerme tomba au pouvoir de ses troupes.

Vers 828, il y eut une petite alerte sur les côtes d'Afrique. Boniface, comte de Lucques, avait voulu venger les ravages commis en Corse par les corsaires musulmans. Il réunit dans ce but une petite flotte; mais, n'ayant pas rencontré ses ennemis, il descendit jusqu'en Afrique et vint débarquer entre Utique et Carthage; après avoir ravagé autant que possible le pays voisin, il se hâta de se retirer.

Abou Eïcal el Ar'leb (838).

Ziâdet Allah étant mort en 838, fut remplacé par son frère Abou Eïcal el Ar'leb. Le nouveau vice-roi avait beaucoup des qualités de son frère, sans en avoir les défauts. Il

s'attacha surtout à introduire la régularité dans l'administration. Cette préoccupation, bien rare chez un prince musulman, lui valut un règne tranquille et prospère, ce qui ne l'empêcha pas de donner ses soins à l'expédition de Sicile et de lui envoyer des renforts. Ce règne et le suivant marquent l'apogée des Ar'labites.

Abou'l Abbès II (841).

Abou Ëïcal mourut en 841; trois de ses fils régnèrent successivement. Le premier fut *Abou'l Abbès II* Mohammed. Son règne dura quinze ans et fut plus agité que le précédent. Le nouveau souverain commença par s'adonner aux plaisirs dans sa bonne ville de Caïrouân.

Il avait un frère, Abou Djafar, animé des mêmes goûts, mais ambitieux et énergique. Abou Djafar trouva des mutins pour se mettre à leur tête, renversa les ministres de son frère, dont l'un fut tué, se fit nommer ministre à leur place et exerça le pouvoir d'une manière absolue. Abou'l Abbès n'en garda que l'apparence avec le vain titre de vice-roi. Cette situation lui fit faire un retour sur lui-même et, tandis qu'Abou Djafar se livrait à tout son goût pour le plaisir, le vice-roi préparait sourdement les moyens de ressaisir le pouvoir. En 846, on vit ce singulier spectacle d'un souverain conspirant avec ses propres sujets pour renverser son ministre. Le complot réussit parfaitement; Abou Djafar, arrêté dans son palais à Caïrouân, fut exilé en Orient, et Abou'l Abbès, instruit par l'expérience, termina assez paisiblement son règne, après avoir fait contre ses voisins de l'Ouest, les Rostemides, une petite tentative sans grand succès. Il eut également à réprimer une révolte à Tunis, qui devenait décidément un foyer de sédition.

La lutte des deux frères s'était terminée presque en comédie. En 755, dans la même ville, la rivalité de deux frères avait amené une sombre tragédie lors de l'assassinat d'Abd er Rahmân ben Habib par son frère (p. 39)). A l'avenir, les luttes entre frères, et, hélas! aussi entre père et fils, deviendront fréquentes au point d'en être fastidieuses. La cause en est dans l'incertitude de la loi d'hérédité chez les musulmans

et, par-dessus tout, dans le relâchement du lien de famille résultant de la polygamie et de la facilité du divorce.

Successeurs d'Abou Eïcal (836 à 75).

Nous passerons rapidement sur les règnes des deux autres frères d'Abou Eïcal, qui se succédèrent : *Abou Ibrahim Ahmed*, de 856 à 863, et Abou Mohammed *Ziâdet Allah II*, de 863 à 864. Ces deux princes montrèrent les qualités ordinaires des Ar'labites. En 859, Ziâdet Allah, qui n'était encore que général de son frère, réprima une révolte des Berbers du côté de Tripoli. La guerre continua en Sicile, où les généraux dépendaient toujours du vice-roi ar'labite. De même que dans leurs autres conquêtes, à mesure que les musulmans s'affermissaient dans l'île, la division se mettait parmi eux.

En 864, le jeune Abou Abdallah Mohammed, plus connu sous le nom d'*Aboul Raraniq* (1), monta sur le trône; c'était un fils d'Abou Ibrahim Ahmed. Sous son règne, les Berbers du Sud recommencèrent à s'agiter, surtout dans le Zab et le Hodna. Les généraux ar'labites les châtièrent d'abord rudement; mais, à la fin, ils subirent un échec complet dans le Hodna. La dynastie ar'labite commençait à être ébranlée.

Ibrahim II (873).

Abou'l Raraniq mourut en 875. Il désirait ardemment laisser le pouvoir à son fils; mais c'était un enfant de 4 ans, et ce fut *Ibrahim II* ben Ahmed, frère d'Abou'l R'araniq, qui lui succéda. C'était un caractère fortement trempé, un prince habile, énergique, mais d'une cruauté terrible. Ses premiers actes furent imités de ceux de son aïeul Ibrahim Ier, le fondateur de la dynastie. Le château de El-Abbâcia ne lui paraissant pas convenable, il en fit construire un autre, la Raccâda, plus rapproché de Caïrouân. Il eut ensuite à réprimer une mutinerie de sa milice nègre; il le fit avec une impitoya-

(1) L'homme aux grues; ce surnom lui venait de son amour pour la chasse.

ble rigueur, et remplaça cette garde par une autre milice de la même garde (878).

Ce fut ensuite sa frontière de l'Est qu'il eut à défendre contre une attaque du fils du gouverneur de l'Egypte Ibn Touloûn. Une armée envoyée à l'est de Tripoli fut complètement battue par les Egyptiens (879). Mais le secours vint d'où on ne l'attendait pas ; les Berbers du djebel Nefoûça, marchant pour leur compte contre ces envahisseurs étrangers, les battirent à leur tour et les forcèrent à regagner précipitamment l'Egypte. On peut juger de ce qui restait de l'autorité du khalife d'après ce qui se passait ainsi entre deux Etats soumis nominalement à sa suzeraineté.

D'autres soulèvements de Berbers se produisirent encore jusqu'en 882. Ils furent réprimés avec la plus grande rigueur.

Pendant une douzaine d'années, la tranquillité et la terreur régnèrent dans le pays. En 891, une violente révolte éclata à la fois à Tunis et tout autour de Caïrouân. Ibrahim sut faire face au danger avec son énergie habituelle; après de sanglants combats, la révolte, acculée dans Tunis, y fut écrasée et se termina par d'effroyables massacres (1).

A cette occasion, Ibrahîm transporta le siège de son gouvernement à Tunis. Le désir d'être mieux à même de réfréner la turbulence des habitants de cette ville fut sans doute pour quelque chose dans cette détermination; mais il est certain aussi que, depuis le commencement de la période des guerres maritimes, Tunis était mieux placé que Caïrouân pour les relations avec la Sicile.

---

(1) Les auteurs arabes s'étendent complaisamment sur les cruautés d'Ibrahim. Dans cette répugnante liste, nous choisirons seulement le crime le plus monstrueux. Ibrahim avait beaucoup d'enfants et avait donné l'ordre de tuer toutes les filles qui lui naîtraient. Sa mère, la seule personne qui osât quelquefois le contredire, avait élevé secrètement seize de ces jeunes filles. Un jour, saisissant un moment qu'elle crut favorable, elle présenta ces enfants à leur père, en nommant la mère de chacune d'elles. Ibrahîm les trouva charmantes, se retira et ordonna à un esclave nègre de lui apporter les seize têtes, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Expédition d'Egypte (896).

Ibrahim se jugea alors assez fort pour porter ses armes au dehors et se tourna contre l'Egypte, avec laquelle il avait un compte à régler depuis l'expédition du fils d'Ibn Touloûn. Il se mit personnellement à la tête de son armée, et se dirigea d'abord vers Tripoli. Pour y arriver, il dut passer sur le corps à une armée de Khâredjites révoltés du djebel Nefoûça; il leur infligea une dure leçon et entra à Tripoli, où il marqua son passage en mettant à mort le gouverneur, un de ses parents. Il continua ensuite vers l'Est. Toutes ces cruautés, et sans doute aussi la dureté d'Ibrahim envers ses troupes, avaient excité un tel mécontentement que la désertion se mit dans son armée; au bout de quelques étapes, les effectifs étaient tellement réduits qu'il dut renoncer à son expédition et rentrer à Tunis.

Abdication d'Ibrahim (901).

Les vice-rois aghlabites n'étaient pas des hommes ordinaires,et Ibrahim moins encore que les autres. Après avoir poussé à l'extrême limite la férocité maniaque, nous allons le voir terminer son règne de la manière la plus inattendue.

Le bruit de ses cruautés et quelques plaintes étaient parvenus au khalife Moktadid, qui régnait alors à Baghdad. Bien que, depuis longtemps, les khalifes n'eussent plus d'autorité sur leur vassal d'Afrique, Moktadid voulut donner satisfaction aux plaintes des Tunisiens; il envoya un messager chargé d'inviter Ibrahim à déposer le pouvoir dont il usait si mal, et à abdiquer en faveur de son fils (901). On devait croire qu'Ibrahim ferait couper la tête au porteur d'un si insolent message. Loin de là, il affecta de le recevoir avec les plus grands honneurs, et rappela son fils Abou'l Abbès, qui guerroyait en Sicile, pour lui remettre la couronne.

Sans même l'attendre, il partit en pèlerinage; mais son naturel impétueux reprenant le dessus, il s'embarqua pour la Sicile. Débarqué à Trapani, il saisit d'une main vigoureuse le commandement de l'armée et s'empara d'assaut de

Taormina, dont les habitants furent massacrés. Il passa ensuite en Italie et vint mettre le siège devant Cosenza; là il mourut, atteint par une épidémie qui régnait dans l'armée. Il avait avec lui son petit-fils Ziâdet Allah, fils d'Abou'l Abbès Abdallah. Bien qu'il eût déjà abdiqué en faveur de ce dernier, il désigna, dit-on, au moment de mourir, le jeune Ziâdet Allah pour lui succéder; si le fait est vrai, ce qui est fort douteux, il n'eut pas la main heureuse. Ziâdet Allah, plus pressé d'aller occuper le trône que de prendre Cosenza, se hâta de conclure la paix et de rentrer en Tunisie.

Certains auteurs attribuent à l'abdication d'Ibrahîm un motif politique assez vraisemblable. Préoccupé des progrès des Chiaïtes, que nous allons voir entrer en scène, il aurait compris que sa personne était un obstacle à l'union nécessaire contre ce nouvel ennemi, et se serait retiré pour laisser la place libre à son fils. Si ce motif est vrai, cela rend tout à fait improbable la désignation *in extremis* de Ziâdet Allah, car Ibrahîm n'ignorait pas que si quelqu'un était capable d'arrêter les Chiaïtes, c'était son fils et non son petit-fils. Les événements vont le prouver.

Abou'l Abbès III. — Origine des Chiaïtes.

Dès son arrivée à Tunis, *Abou'l Abbès III* Abdallah eut à s'occuper des progrès des Chiaïtes. Quelques mots sur la naissance de cette secte en Afrique sont nécessaires.

Après le désastre des partisans de la famille d'Ali à Fedj, les membres de cette famille restés vivants s'étaient cachés. On a vu l'histoire de l'un d'eux, Edris, fondant un royaume dans l'ouest du Mag'rib. En Orient, les Chiaïtes s'étaient divisés en plusieurs branches qui se recrutaient secrètement des partisans. L'une de ces branches, fixée en Syrie, envoya des émissaires en Afrique. L'un d'eux, *Abou Abdallah* el Noceïr, avait trouvé un excellent accueil chez les Ketâma, qui occupaient toute la région entre Sétif et la mer (891). C'était un homme remarquable, auquel il était réservé de renverser la dynastie ar'labite et d'y substituer celle de ses maîtres, les Obeïdites ou Fatimites. Les Ketâma adoptèrent avec empressement sa doctrine. Elle était tout l'opposé de celle des Khâ-

redjites, puisque ceux-ci voulaient que l'imâm pût être choisi entre tous les musulmans sans distinction, tandis que les autres restreignaient ce choix aux descendants du Prophète par Fatima et Ali. Il en résulta plus tard des rivalités violentes entre ces deux sectes. Cependant, elles trouvèrent l'une et l'autre un terrain favorable chez les Berbers, car ceux-ci haïssaient par-dessus tout l'aristocratie arabe. Or, la doctrine chiaïte leur donnait satisfaction, car elle ne leur amenait que des individualités isolées. C'est ce qui avait fait la fortune des Edricites dans l'Ouest.

La nouvelle secte avait commencé à se développer sous le règne d'Ibrahîm II ben Ahmed. Le terrible vice-roi était peu disposé à tolérer des nouveautés chez lui; il avait donc envoyé l'ordre à Abou Abdallah de cesser sa propagande, et avait fait appuyer cet ordre par quelques troupes, mais sans succès. Son attention fut détournée par d'autres révoltes plus importantes; la secte continua à se développer chez les Ketâma et dans les tribus voisines. Suivant l'usage musulman, cette expansion se faisait autant par l'épée que par la persuasion.

En revenant de Sicile pour monter sur le trône, Abou'l Abbès Abdallah trouva les choses en cet état. Le chef des Chiaïtes venait même de s'emparer de Mila, au nord de Constantine. Le nouveau vice-roi jugea nécessaire d'envoyer contre lui une armée commandée par son propre frère; celui-ci repoussa d'abord les Chiaïtes et les força d'évacuer Mila; mais là se bornèrent ses succès; il ne put empêcher Abou Abdallah de s'installer solidement dans le pays montagneux, où il établit sa capitale à Guedjal (902). L'année suivante, les Ar'labites firent une nouvelle campagne, mais sans plus de succès.

Cependant, Abou'l Abbès aurait peut-être fini par triompher de ce danger. C'était un prince distingué, qui s'était brillamment montré en Sicile; il avait l'énergie de son père, sans sa cruauté; il possédait les belles qualités fréquentes chez les princes de sa race. Son fils Ziâdet Allah, au contraire, avait hérité de la férocité d'Ibrahîm et du goût pour le plaisir qui avait été trop développé chez quelques Ar'labites; ce goût allait chez lui jusqu'à la débauche crapuleuse.

Dès son retour du siège de Cosenza, il avait songé à détrôner son père, qui l'avait emprisonné dans sa maison. En 903, deux serviteurs d'Abou'l Abbès, voulant se faire des titres aux bonnes grâces du jeune prince, tranchèrent la tête de leur maître pendant son sommeil.

Ziâdet Allah III. — Progrès des Chiaïtes (903 à 09).

A peine sur le trône, Ziâdet Allah trouva devant lui les Chiaïtes plus menaçants que jamais. L'imâm de la secte étant mort en Syrie, son fils Obeid Allah était venu en Afrique, seul pays où sa cause eût trouvé de nombreux adhérents. Venu pour fonder une dynastie, il voyageait avec un seul compagnon, en se dissimulant de son mieux pour échapper à ses ennemis, comme avaient fait Abd er Rahmân ed Dâkhil et Edrîs, et comme le font encore souvent les chefs des diverses sectes de Khoûans. Seulement, pour une cause qui n'est pas bien expliquée, il ne se rendit pas immédiatement auprès de son lieutenant Abou Abdallah. Peut-être fût-ce pour ne pas causer la perte de son compagnon de route, qui était tombé au pouvoir de Ziâdet Allah III. Il se mit à parcourir le Hodna et passa vers l'Ouest, où il finit par être retenu prisonnier à Sidjilmâça. Il laissait à Abou Abdallah le soin de lui conquérir un royaume; il l'en récompensa plus tard en le faisant mettre à mort.

Abou Abdallah, dont les partisans devenaient chaque jour plus nombreux, étendit ses conquêtes dans la région de Constantine, puis dans le Zab et dans l'Aourès. En 907, Ziâdet Allah III voulut marcher en personne contre l'ennemi; mais, après quelques étapes, il rentra honteusement dans son château de Raccâda. C'était du reste ce qu'il avait de mieux à faire, car il avait eu la bonne chance de trouver dans sa famille un bon général nommé Ibrahim. Après avoir soumis l'Aourès, Abou Abdallah s'avança contre Ibrahim, qui l'attendait à Lorbos. La fortune eut encore un dernier sourire pour les Ar'labites : Ibrahim remporta une victoire complète. Mais la cause des Chiaïtes était déjà trop forte pour être ruinée par cet échec. Bientôt Abou Abdallah reprit l'offensive; il soumit de nouveau tout l'Aourès, et, en 909, à la

tête d'une nombreuse armée, il vint prendre sa revanche dans les plaines de la Tunisie.

Cette fois, Ibrahim, n'étant plus en force, fut vaincu et rejeté sur Caïrouân. Son indigne maître Ziâdet Allah, voyant la partie perdue, abandonna son château de Raccâda, non sans avoir marqué son départ par plusieurs actes de cruauté, et se retira à Tripoli, où le brave Ibrahim le rejoignit après avoir tenté tous les moyens de conjurer la mauvaise fortune (909). La dynastie ar'labite était effondrée.

Edricites. — Fondation de Fès (798 à 917).

Nous allons maintenant revenir en arrière d'un siècle pour mieux suivre les destinées du royaume édricite et des autres pays de l'Ouest.

On a vu (p. 47) que le jeune Abou'l Câcem Edris, fils d'Edris Ier, avait été acclamé par les Berbers et avait succédé à son père dans sa capitale d'Oulili (793). On a vu également (p. 52) comment le vice-roi d'Ifriquiya Ibrahim ben el Ar'leb avait fait assassiner le fidèle Rachîd, qui était à la fois le ministre et le précepteur d'Edrîs II.

Cette perte ne nuisit point au jeune roi, qui n'avait que 11 ans, mais qui se mit à gouverner avec une précocité surprenante. Deux ans plus tard (805), sa capitale avait déjà réuni un grand nombre d'Arabes qui fuyaient les désordres sanglants de l'Ifriquiya ou de l'Espagne. Edrîs, qui était presque seul à parler sa langue dans son royaume, les accueilit volontiers; mais sa capitale était trop petite et ne lui plaisait pas : il résolut d'en construire une autre. Après deux années de recherches, il se décida pour l'emplacement actuel de Fès, à cheval sur un affluent de l'oued Sebou. Les chroniqueurs ne tarissent pas en éloges sur ce site merveilleux : l'eau, abondante, y est douce et légère; elle guérit la pierre et, bue à jeun, elle rend plus agréable le plaisir des sens. Edris acheta régulièrement le terrain, et la ville reçut le nom de Fès.

L'origine de ce nom est expliquée de plusieurs manières : suivant les uns, il vient du mot *fès* (pioche), parce qu'en creusant le sol pour les fondations des murailles, on trouva une

pioche, ou bien encore parce qu'Edris, ayant voulu donner l'exemple et mettre la main au travail, les ouvriers enthousiasmés lui firent cadeau d'une pioche d'or; suivant d'autres, ce mot vient de *Fers* (Persan), parce qu'on était convenu de donner à la ville le nom du premier homme qui viendrait à passer; ce fut un Persan qui ne prononçait pas les *r;* on entendit mal et on crut qu'il s'appelait Fès. Enfin, on prétend qu'il y avait autrefois là une ville appelée Sef; le fait fut attesté par un ermite chrétien âgé de 150 ans qui habitait là, et Edris voulut conserver le nom tout en changeant l'ordre des lettres (1).

La nouvelle ville se trouva divisée par l'oued en deux parties qui reçurent les noms de Adoua el Caïrouânyin et Adoua el Andalous (rives des Caïrouâniens et des Espagnols), en raison de leurs populations respectives. Le second quartier reçut 8.000 Cordouans qui avaient été expulsés d'Espagne par l'émir El Hakem vers 815, après la révolte du faubourg. La distinction de ces deux parties de la ville a amené plusieurs fois des luttes sanglantes dans l'intérieur de Fès.

Aux qualités de l'administrateur, Edris joignait celles non moins nécessaires du guerrier. A plusieurs reprises, il partit en campagne, soit pour affermir son pouvoir parmi ses sujets, soit pour razier vigoureusement ses voisins. Il soumit le pays des Mecmoûda, dans l'Atlas, jusqu'à Ar'mât. Il se rendit à Tlemcen, où il séjourna trois ans et où il a laissé de grands souvenirs. Enfin il mourut à l'âge de 35 ans, étouffé, dit-on, par un grain de raisin. Pour couronner cette carrière si bien remplie, il laissait douze fils adultes, et sans doute aussi quelques filles (828). Trois de ces fils, Mohammed, Omar et Câcem devaient occuper le trône, par eux-mêmes ou par leurs descendants. Omar fut aussi l'aïeul des deux Edricites surnommés Mostain et Mortada, qui disputèrent le pouvoir aux Omeyades en Espagne de 1016 à 1023. La dynastie avait jeté son plus grand éclat et allait décliner rapidement.

(1) Nous n'avons cité toutes ces étymologies que pour montrer combien, en pareille matière, il faut se méfier de la fertile imagination des Arabes. Et Dozy prétend que les Arabes n'ont point d'imagination! Il est vrai que l'auteur du Cartâs était Andalou.

L'aîné, Mohammed, succéda à son père. Cédant aux sollicitations de son aïeule Khanza, il divisa son royaume en gouvernements qu'il partagea entre huit de ses frères. Il se réserva Fès, où il garda ceux de ses frères restés sans emploi. Il pensait sans doute que les autres, isolés dans leurs commandements, auraient moins de facilités pour s'entendre dans le but de le renverser; mais il leur donnait la tentation de se rendre indépendants chacun chez eux. C'est ce qui arriva pour les gouverneurs de Temesna et de Tanger. Toutefois Mohammed sut se servir habilement d'un de ses frères, Omar, pour combattre les deux autres, et son règne s'acheva assez paisiblement en 836. Ses frères ou neveux gardèrent chacun leur commandement.

Nous passerons rapidement sur les souverains qui se succédèrent ensuite assez obscurément; ce furent :

En 836, Ali ben Mohammed, fils du précédent, qui monta sur le trône à l'âge de 9 ans; il est représenté comme ayant gouverné avec une admirable précocité, privilège de sa race. Il mourut en 848.

Yahia ben Mohammed, frère du précédent, qui eut un règne prospère.

Yahia ben Yahia, fils du précédent. Ses mœurs étaient dissolues; après avoir fait violence à une belle Juive, il mourut, dit-on, de remords dans une seule nuit. Il avait épousé sa cousine, fille d'Ali ben Omar ben Edris; elle fut sans doute étrangère à la mort si rapide de son mari; mais elle s'empressa d'en informer son père, qui accourut de son gouvernement pour recueillir la succession. La couronne passait donc à la famille d'Omar.

Ali ben Omar fut renversé par un aventurier espagnol, Abd er Rezzâq, qui pénétra dans Fès; mais il ne put conquérir que la rive des Andalous; celle des Caïrouaniens resta fidèle aux Edricites et fit appel à un fils de El Câcem.

Yahia ben el Câcem vint recueillir la couronne que son cousin Ali avait abandonnée en s'enfuyant. Il chassa l'usurpateur et régna jusqu'en 905, époque où il fut renversé par son cousin Yahia ben Edris, qui était gouverneur du Rif. Il fut tué dans un combat contre les partisans de son rival. Il avait reçu le surnom de *El Micdâm* (l'Audacieux).

Yahia ben Edris était petit-fils d'Omar; la couronne revenait donc pour la seconde fois dans la famille d'Omar. Il eut un règne prospère jusqu'en 917, époque où nous le trouverons aux prises avec les Fatimites dans la période suivante.

Situation de l'Ouest. — Miknaça et Mor'râoua.

Les autres royaumes : Rostemides de Tiharet et Midrârites de Sidjilmâça, avaient subsisté sans événements dignes de remarque.

A la fin de cette période, les souverains omeyades d'Espagne commencèrent à montrer des velléités d'agir en Afrique. Ils étaient sur le point d'échanger le titre d'émir contre celui de khalife. En 902, Abdallah ben Mohammed envoya une expédition qui fonda Oran.

Enfin, à côté de ces royaumes, on doit signaler deux importantes tribus dont la puissance allait grandissant : celle des Miknaça, déjà ancienne, s'étendant de l'embouchure de la Moulouia à Sidjilmâça, et celle des Mor'râoua, dont le chef Mohammed ben Khazer va jouer un rôle important au commencement de la période suivante.

CHAPITRE V

DEUXIÈME PARTIE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE

LES FATIMITES (910 à 972).

Situation à l'apparition des Fatimites. — Kˢ tâma, Canhâdja, Mor'râoua, Beni-Ifren, Mik_aça.

La deuxième période s'étend de l'établissement du royaume fatimite, succédant aux Ar'labites à Caïrouân, jusqu'à l'apparition des Almoravides dans l'Ouest. Ces cent cinquante années sont remplies par des luttes incessantes et assez confuses entre les dynasties qui se disputent le pays, luttes auxquelles prennent part les grandes tribus indépendantes. Tous ces événements se passent entre Berbers; il n'y a plus en Afrique d'autres Arabes que la personne des souverains fatimites et édricites, et quelques colonies autour de Caïrouân. Deux grandes influences se disputent le pays : à l'est, les Fatimites de Caïrouân, remplacés bientôt par les Zirites dans la même ville, et par les Hammadites à Bougie; à l'ouest, les Edricites, qui vont en s'affaiblissant, puis les Omeyades d'Espagne, dont l'influence grandit, au contraire, jusqu'au jour où la chute du khalifat de Cordoue la fait disparaître brusquement. Chacune des grandes tribus indépendantes est cliente de l'une de ces deux influences; mais elles sont loin de leur rester fidèles; on voit plus d'une fois les alliés de la veille se combattre le lendemain pour se réconcilier un peu plus tard.

Au début de cette période, le pays était ainsi partagé :

1° *Dynasties.* — A Caïrouân, les Fatimites ou Obéidites, à l'aurore de leur puissance, qui régnaient sur l'Ifriquiya,

l'Aourès, une partie de la province de Constantine et la Sicile;

A Tiharet, les Rostemides, qui disparaissent devant les Fatimites;

A Sidjilmâça, les Midrârites, plus solides en réalité qu'en apparence, tant à cause de leur éloignement qu'à cause des racines qu'ils avaient dans le pays; maintes fois chassés, ils reparaissent presque aussitôt;

A Nekour, une petite dynastie d'origine arabe sur le point de disparaître;

A Fès, les Edricites, déjà bien ébranlés, mais qui auront des retours de fortune grâce aux divisions de leurs adversaires.

2° *Tribus indépendantes.* — Les principales tribus ayant un rôle historique dans cette période sont :

Les Ketâma, qui ne sont pas à proprement parler indépendants, puisque ce sont eux qui viennent de fonder la dynastie fatimite et qui la soutiennent;

Les Canhaga (prononciation berbère) ou Canhadja (prononciation arabe), qui occupent le pays entre les Ketâma à l'est, le Djerdjra au nord et s'étendent jusque vers Tenès. Ils entrent en scène vers 1035 et seront toujours fidèles aux Fatimites;

Les Mor'râoua (Zenâta), qui occupent les hauts plateaux du Mag'rib central et s'avancent dans le Tell ou reculent selon les événements. Dans le premier cas, leur théâtre d'opérations sera généralement entre Tenès et Oran. Ils seront en principe ennemis des Fatimites et clients des Omeyades, sauf une courte volte-face;

Les Beni-Yfren (également Zenâta), qui étaient encore puissants autour de Tlemcen, bien qu'ils ne possédassent plus la ville elle-même. Ils seront également partisans des Omeyades, mais avec plus de variations que leurs frères les Mor'râoua, avec lesquels ils finiront par se brouiller complètement;

Les Miknâça, qui possédaient le pays depuis l'embouchure de la Moulouya jusque vers Sidjilmâça; cette ville ne leur appartenait pas; mais la dynastie midrârite, qui y régnait, était originaire de leur tribu; ils seront d'abord partisans des

Fatimites jusqu'en 931, époque à laquelle une partie d'entre eux fait volte-face et se déclare pour les Omeyades.

Les Ber-rouâta, secte religieuse berbère très farouche qui habitait le versant de l'Atlantique à hauteur de Salé. Ils n'interviendront pas dans les affaires générales du pays, mais ils figureront dans l'histoire par leurs guerres sanglantes contre leurs voisins.

Il y avait encore d'autres tribus importantes, telles que les Megmoûda dans l'Atlas marocain; nous n'en parlerons pas, parce qu'elles eurent peu ou point d'influence sur les événements généraux.

Aperçu de l'histoire de cette période.

Dans l'Est, les Fatimites eurent à supporter, de 944 à 947, la révolte khâredjite dite de l'Homme à l'âne, qui les mit à deux doigts de leur perte; mais ils se relevèrent vigoureusement et furent appuyés à cette occasion et depuis lors par leurs voisins les Ç anhâdja. Avec leur appui, ils firent plusieurs expéditions dans l'Ouest. A la fin, un roi fatimite, s'étant emparé de l'Egypte, s'y transporta en 972, en conservant la Sicile, mais en cédant ses possessions de l'Ifriquiya à son vassal le chef des Ç anhâdja, Ziri ben Menâd, qui fonda ainsi à Caïrouân la dynastie zirite. Celle-ci ne tarda pas à s'affranchir de la suzeraineté du souverain d'Egypte; après trente années de luttes souvent heureuses avec ses voisins de l'Ouest, elle se scinda vers l'an 1000 par suite de dissensions de famille. Il se fonda ainsi, à la Calâa des Beni-Hammâd, au sud de Bougie, une seconde dynastie de Ç anhâdja qui prit le nom de hammâdite; bientôt elle devint prépondérante et obtint de brillants succès dans l'Ouest. C'est alors (1049) que se produisit un événement ethnographique considérable : l'entrée en Ifriquiya, puis dans le reste du Mag'rib, des deux grandes tribus arabes de Hilal et de Soleim, venant d'Egypte. Grâce aux luttes qui divisaient les tribus berbères, les nouveaux venus pénétrèrent lentement vers l'Ouest, en s'infiltrant au milieu des populations indigènes; cet événement modifia profondément le caractère d'une partie des tribus berbères.

Pendant ce temps, à l'Ouest, la dynastie édricite, attaquée successivement par les Miknâça, puis par les Omeyades d'Espagne, après s'être alliée avec les uns et les autres, même aux Çanhâdja, ses ennemis mortels, finissait par être renversée par les Omeyades en 974. Les Omeyades, de leur côté, après avoir vu leur puissance s'accroître rapidement dans cette région, l'abandonnèrent à la chute du khalifat en 1016. Les tribus de l'Ouest, Mor'râoua et Beni-Yfren, se disputèrent alors le pays. Grâce à leurs dissensions, les Hammâdites s'emparèrent de Fès en 1062. Depuis quelques années, les Almoravides, qui allaient faire trembler l'Afrique et l'Espagne, étaient apparus dans le sud du Mag'rib.

Progrès des Fatimites. — Chute des Rostemides (910).

Après s'être rendu maître de Caïrouân (v. p. 64), le général des Chiaïtes, Abou-Abdallah, se dirigea vers l'Ouest pour aller délivrer son maître, Obeid Allah, qui était toujours emprisonné à Sidjilmâça. En passant, il s'empara sans difficulté de Tiharet, et fit mettre à mort le Rostemide qui y régnait; ce fut la fin de cette dynastie (910). Il vint ensuite assiéger Sidjilmâça, qui fut prise, pillée et incendiée. Obeid Allah, délivré, revint triomphant à Caïrouân, où il fit son entrée après avoir ajouté à son nom celui de Mahdi. Il se trouvait ainsi à la tête d'un empire puissant, comprenant une partie du Mag'rib central, toute l'Ifriquiya et la Sicile. Les Chiaïtes étaient encore dans la ferveur d'une secte religieuse à son début.

Obeid Allah. — Mort d'Abou Abdallah. — Fondation d'El-Mehdia.

C'était l'Orient qui attirait Obeid Allah, et il en fut de même de tous ses successeurs; il se considérait comme le khalife légitime; son objectif principal devait être le renversement des Abbacides. Mais des soins plus pressants l'empêchèrent de s'occuper immédiatement de la réalisation de ses désirs.

Dans l'Ouest, Tiharet avait été enlevé aux Fatimites par Mohammed ben Khazer, chef des Mor'râoua; mais il fut ensuite repoussé. Meçâla ben Habbous, chef des Miknâça, al-

liés des Fatimites, fut nommé en leur nom gouverneur de la ville; il soumit les pays voisins et obtint la reddition d'Oran, qui échappa ainsi aux Omeyades (v. p. 67).

Par contre, Sidjilmâça échappa aux Fatimites; la population soulevée massacra les Ketâma et rétablit un Midrarite. Les changements de ce genre devaient être fréquents dans cette ville, dont les habitants, constamment conquis, se soulevaient dès que leurs vainqueurs s'éloignaient.

L'accord ne pouvait durer longtemps entre Obeid Allah et le fidèle Abou Abdallah, qui lui avait donné un royaume. Les souverains n'aiment pas à trouver, en montant sur le trône, un ministre déjà puissant, et saisissent volontiers l'occasion de s'en débarrasser. Abou Abdallah, mécontent d'être laissé de côté, ayant ourdi quelques machinations, son maître employa un moyen radical et le fit assassiner; mais il lui accorda une sépulture honorable. Il fit ensuite reconnaître l'autorité fatimite en Sicile, ce qui eut lieu sans difficulté (911 et 912).

Il n'en fut pas de même en Afrique, où des révoltes éclatèrent de divers côtés. Une des plus sérieuses eut lieu chez les Ketâma, qui étaient mécontents du meurtre de leur chef Abou Abdallah et surtout de n'avoir pas obtenu le pillage de Caïrouân sur lequel ils comptaient; d'autre part, ils s'étaient rendus insupportables à tout le monde par leur insolence. Les habitants de Caïrouân et de Tripoli, qui les exécraient, massacrèrent tous ceux qui étaient dans ces deux villes, puis les Tripolitains se déclarèrent indépendants. Les Ketâmas répondirent à ces massacres en se soulevant et en se donnant un nouveau mahdi. Obeid Allah sut faire face à tout. Son fils Abou'l Câcem réprima d'abord le soulèvement des Ketâma; il prit le nouveau mahdi, qui fut mis à mort. Ce fut ensuite le tour des habitants de Tripoli, qui furent sévèrement châtiés.

Dans l'Ouest, les Fatimites avaient devant eux la grande tribu des Mor'râoua, qui allait être son ennemie pendant de longues années; mais ils trouvaient des alliés chez les Miknâça, rivaux des Mor'râoua.

Obeid Allah voulut, suivant l'exemple des Ar'labites, avoir sa capitale personnelle; la nouvelle ville à laquelle il donna

son nom, El-Mehdia, fut établie sur la côte, dans une petite presqu'île, où elle pouvait, en cas de malheur, recevoir des secours par mer. L'événement montra plusieurs fois tous les avantages de cette forte situation.

Expéditions en Égypte et dans l'Ouest. — Moûça bed Abi'l Afiya à Fès (914 à 21).

Le moment était venu de se tourner vers l'Orient ; pour cela, il fallait commencer par l'Egypte. Obeid Allah y envoya, en 914, sous les ordres de son fils Abou'l Câcem, une armée qui s'avança d'abord avec succès jusqu'à Alexandrie et le Caire (1). Mais l'arrivée de renforts commandés par l'eunuque Moûnes mit fin à ces succès. Abou'l Câcem fut battu et rejeté en Ifriquiya, pendant que la flotte fatimite était battue par des révoltés de Sicile. En effet, un soulèvement avait éclaté dans cette île. Obeid Allah parvint à y rétablir son autorité avec le concours des Byzantins (917).

L'insuccès de l'entreprise d'Egypte fit revenir Obeid Allah à ses projets sur l'Ouest. D'après ses ordres, Meçâla, chef des Miknâça à Tiharet, marcha contre la petite royauté de Nekour (917). Après un combat dans lequel le roi fut tué, Nekour fut pris, pillé et placé sous l'autorité fatimite ; mais, après le départ de Meçâla, les membres de la famille royale, qui s'étaient enfuis en Espagne, revinrent, chassèrent les Fatimites et se hâtèrent de se mettre sous la protection des Omeyades.

Sans abandonner ses projets sur l'Ouest, Obeid Allah revint à ses desseins contre l'Egypte. Une nouvelle expédition fut organisée sous les ordres d'Abou'l Câcem. Les Fatimites s'emparèrent d'Alexandrie et envahirent l'Egypte; ce fut encore l'eunuque Moûnes qui les repoussa. A la tête de contingents amenés d'Orient, il battit Abou'l Câcem et le rejeta au delà des frontières, tandis que sa flotte était également victorieuse à Alexandrie. L'expédition aboutit, pour les Fa-

(1) La capitale de l'Egypte s'appelait encore Fostât et ne reçut le nom de El-Cahira (Le Caire) que plusieurs années plus tard.

limites, à un désastre encore plus complet que le précédent (921).

Pendant ce temps, Meçâla le Miknâçi avait entrepris, en 920, une nouvelle expédition dans l'Ouest, cette fois contre les Edricites de Fès. Yahia ben Edris, qui régnait dans cette ville, fut battu; sa capitale fut prise et, pour y rentrer, il dut reconnaître la suzeraineté fatimite. Il perdit en même temps une partie de son territoire, car Meçâla laissa dans le pays son cousin Mouça ben Abi'l Afiya avec le gouvernement du territoire avoisinant Fès. Les Miknaça prenaient ainsi pied dans cette région.

Guerres dans l'Ouest. — Edricites. — Meçala, Mouça ben Abi'l Afiya. — Mohammed ben Khazer (921 à 33).

Cette situation dura peu. Dès l'année suivante (921), à la suite de dissentiments entre le gouverneur Mouça ben Abi'l Afiya et le roi Yahia ben Edris, Meçâla accourut de Tiharet, s'empara de Fès, et détrôna Yahia, qui se retira à Aeila. Cependant, la dynastie édricite ne devait disparaître définitivement qu'après plusieurs retours de fortune inespérés. Meçâla se porte ensuite sur Sidjilmâça, où le roi midrârite fut encore une fois remplacé par un gouverneur fatimite.

Les années suivantes furent marquées par une révolte dans le djebel Nefoûça et une troisième expédition en Egypte (922 et 923).

L'autorité fatimite paraissait bien établie dans l'Ouest; mais, en 921, Mohammed ben Khazer, chef des Mor'râoua, leva l'étendard de la révolte. Le fidèle Meçâla, soutien des Fatimites dans cette région, marcha contre lui; mais il fut vaincu et tué. Une seconde armée envoyée contre Ibn Khazer éprouva le sort de la première. Dès lors, les Mor'râoua dominèrent dans la région où s'élève aujourd'hui Oudjda, séparant ainsi les Miknâça en deux portions : ceux de l'Est, restés autour de Tiharet avec les descendants de Meçâla, étaient les moins puissants; ceux de l'Ouest étaient sous les ordres de Mouça ben Abi'l Afiya, resté gouverneur de Fès. Désormais, Mouça prendra le rôle important qui appartenait auparavant à son cousin Meçâla.

Les circonstances étaient favorables pour les Edricites : l'un d'eux, El Hacen, surnommé le Phlébotomiste (1), en profita pour rassembler quelques partisans et enlever Fès par surprise aux Fatimites (926). Moûça ben Abi'l Afiya accourut; mais il fut vaincu avant d'arriver à Fès, et El Hacen rétablit la royauté édricite indépendante sur une partie de ses anciennes possessions.

Comme un écho fidèle, Sidjilmâça échappait en même temps aux Fatimites. Cependant, le succès de El Hacen fut de courte durée. Au bout de quelques mois, une sédition qui éclata dans Fès permit à Moûça ben Abi'l Afiya de s'emparer de la ville. El Hacen, s'étant cassé la jambe en franchissant les remparts pour s'enfuir, mourut de sa blessure. Les Edricites disparaissaient pour la seconde fois de Fès; leurs partisans se maintinrent dans la région difficile du Rif, où leur capitale fut le château de Hadjer en Nasr. C'était, comme l'indique la signification même de ce nom, un vrai nid d'aigles.

La cause des Fatimites ne triomphait pas encore dans l'Ouest. L'échec qui avait amené la mort de Meçâla n'était pas vengé. Les Mor'râoua étaient puissants, et leur chef Mohammed ben Khazer venait de traiter avec les Omeyades. Ces circonstances décidèrent Obeid Allah à envoyer de ce côté une forte expédition aux ordres de son fils Abou'l Câcem. Selon leur habitude, les Mor'râoua, ne se sentant pas en forces, se retirèrent sur les hauts plateaux. Abou'l Câcem se mit en communication avec Moûça ben Abi'l Afiya, récolta des soumissions sur son passage, et revint à Caïrouân sans avoir joint Ibn Khazer. Il était rappelé, dit-on, par la crainte d'être supplanté par son frère.

Après le départ de l'héritier présomptif, Moûça ben Abi'l Afiya ne resta pas inactif; il alla d'abord soulever Nekour et en chasser la petite dynastie cliente des Omeyades (v. p. 73). Il s'avança jusqu'à Tlemcen, enlevant aux Edricites les possessions qui leur restaient de ce côté, et ne leur laissant que le pays voisin de leur repaire de Hadjer en Nasr. Si les

(1) Ce surnom provenait de la manière dont il avait frappé plusieurs de ses ennemis dans un combat.

Mor'râoua tentèrent d'entraver ces opérations, ce fut sans succès (931). Puis, brusquement, ce ch : qui venait de servir si bien les Fatimites, les abandonna et devint leur ennemi. Moûça traita avec les Omeyades et se déclara pour eux. La fraction des Miknâça, voisine de Tiharet, resta seule fidèle aux Fatimites. Il fallut près de deux ans à Obeid Allah pour remédier à cette défection.

En 933, une armée commandée par Homeid, un des Miknâça restés fidèles, s'avança contre Moûça ben Abi'l'Afiya. La rencontre eut lieu près de la Moulouya. Les Edricites, sortis de leur repaire de Hadjer-en-Nasr, firent une diversion sur les derrières de Moûça, qui fut battu. Homeid entra à Fès et y rétablit l'autorité fatimite. Les Mor'râoua ne cherchèrent pas à s'y opposer.

El Caïm succède à Obeid Allah. — Guerres dans l'Ouest. Influence des Omeyades (934).

En 934, Obeid Allah mourut, laissant le pouvoir à son fils Abou'l Câcem, qui prit le nom de *El Câïm* bi Amr Allah, sous lequel il sera désigné désormais. Selon l'usage, à la mort du souverain, des révoltes éclatèrent de divers côtés, dans le Mag'rib et à Tripoli. Moûça ben Abi'l Afiya sortit de sa retraite, décidé à se venger des deux ennemis qui avaient causé sa défaite. Il enleva Fès aux Fatimites, mit leur gouverneur à mort et marcha contre les Edricites, réfugiés dans leur château de Hadjer en Nasr.

El Câïm, qui avait dirigé trois grandes expéditions comme héritier présomptif, était préparé à faire face à ces multiples dangers. Il n'eut pas de peine à réprimer la révolte de Tripoli, dont l'instigateur fut mis à mort. Dans l'Ouest, il envoya une forte armée aux ordres de l'eunuque Meïçoûr. Ce personnage, qui avait de vrais talents militaires, commença par soumettre tous les révoltés de la région de Tiharet et d'Oran, et vint ensuite assiéger Fès. Comme le siège se prolongeait, El Câïm jugea nécessaire d'envoyer des renforts à Meïçoûr. La nouvelle armée s'empara, au passage, de Nekour, dont les rois, protégés des Omeyades, étaient encore rentrés après leur mésaventure de 929.

Au moment où Fès allait succomber, le chef des Edricites, El Câcem ben Edris, surnommé Quen'noûn, prévoyant bien qu'après la chute des Miknâça son tour viendrait, trouva avantageux d'abandonner la protection purement nominale des Omeyades, pour se tourner vers les Fatimites vainqueurs; c'était en même temps le moyen d'assurer sa vengeance contre les Miknâça et leur chef Moûça ben Abi'l Afiya son ennemi acharné. Meïçoûr accepta ces avances; Quennoûn reconnut la suzeraineté fatimite et reçut tout le pays avoisinant Fès. La ville, tombée au pouvoir des Meïçoûr, fut réservée aux Fatimites. Meiçoûr poursuivit ensuite Moûça et, après l'avoir battu, le rejeta dans le Sud (936).

Le soin de rétablir sa domination dans l'Ouest n'avait pas empêché El Câïm de diriger ses armes dans d'autres régions. L'année 935 fut marquée par de brillantes razias maritimes à Gênes et sur d'autres points de la Méditerranée; l'ordre fut rétabli en Sicile, et une troisième expédition envoyée en Egypte. Elle n'eut pas plus de succès que les deux précédentes; mais du moins elle se termina par une retraite honorable.

Ziri ben Menâd client des Fatimites. — Révolte de l'Homme à l'âne (912 à 16).

Ce règne si brillamment commencé allait se terminer au milieu des désordres causés par la révolte dite de l'*Homme à l'âne*, qui mit l'Ifriquiya à feu et à sang. Les Fatimites finirent par en triompher avec l'aide de la grande tribu des Çanhâdja. Il est temps, par conséquent, de présenter le nouvel élément qui entre en scène.

Les Çanhâdja du Tell, qu'il ne faut pas confondre avec les Çanhâdja au litam (voilés), ancêtres des Touâreg, occupaient la région comprise entre les Ketâma à l'est et Tenès à l'ouest, à l'exception d'un certain nombre d'enclaves appartenant à d'autres tribus; la principale de ces enclaves était le Djerdjra. Ils étaient indépendants; à l'époque où nous sommes arrivés, leur chef était Ziri ben Menâd, dont le nom, devenu illustre, fut donné à la dynastie zirite. Ce chef, jeune et habile, avait établi la prédominance de sa tribu sur les voisi-

nes, par d'heureuses razias, et venait d'établir sa capitale à Achir, dans le djebel Titeri. Il avait pour voisins à l'ouest les Mor'râoua, ennemis des Fatimites. La crainte de ces puissants voisins devait pousser Ziri à rechercher le patronage des Fatimites, et, en effet, les Çanhâdja leur furent toujours fidèles.

Nous allons maintenant faire connaissance avec l'Homme à l'âne, fauteur de la terrible révolte qui porte son nom. Abou Yazid Makhled ben Keïdâd était Zénète d'origine; il reçut son surnom à cause d'un âne qui lui fut donné pour monture. Ce fut le type accompli de ces personnages politico-religieux qui, sous des apparences débiles, cachent une âme indomptable et qui, avec un extérieur d'une pauvreté affectée, acquièrent une influence prodigieuse sur les populations musulmanes. Nous avons vu plusieurs personnages de ce genre dans nos guerres d'Algérie. Il était boiteux et contrefait. Il appartenait à la secte des Nekkariens, variété des Khâredjites. Il commença ses prédications vers 929 à l'âge de 51 ans, autour de Taquioûs, et au sud du pays de Castilia (1); mais il fut forcé de fuir. En 938, il fut fait prisonnier dans la même région; mais on le laissa s'échapper.

En 942, il réunit ses adhérents dans l'Aourès et reconnut pour la forme la suzeraineté des Omeyades par haine des Fatimites. Il fit un coup de main heureux sur Bar'aïa, et marcha ensuite sur Tebessa, El-Arbos et menaça Bedja. Comme il appliquait rigoureusement les doctrines khâredjites sur le pillage et le massacre, les rangs de ses adhérents grossirent rapidement.

Le danger grandissant chaque jour, El Câïm forma trois corps d'armée, en dirigea un sur Bedja, un autre sur Caïrouân, et garda le troisième en réserve à El-Mehdia. Abou Yazid battit le premier, s'empara de Bedja, et le livra au pillage; il battit une seconde fois le même corps et entra à Tunis (944). Il marcha ensuite sur Caïrouân; mais là il échoua. Bientôt renforcé par de nouvelles recrues, il revint à la charge, s'empara de Raccâda et assiégea Caïrouân. La

(1) Dans le sud de la Tunisie.

ville se rendit et fut horriblement pillée. Un peu après, l'eunuque Meïçoûr, le vainqueur de Moûça ben Abi'l Afiya, vint attaquer l'Homme à l'âne; mais il fut vaincu et tué. Abou Yazîd, resté maître du terrain, en profita pour faire ravager le pays de tous côtés; c'était le meilleur moyen d'entretenir l'ardeur de son armée et de voir augmenter ses forces.

El Câïm, enfermé dans El Mehdia, était dans une situation critique. Des renforts venus du pays de ses fidèles Ketâma, et soutenus par Ziri ben Menâd, le nouvel allié, vinrent faire diversion sur les derrières de l'armée des Nekkariens; mais ils ne purent empêcher Abou Yazid de venir assiéger El-Mehdia. C'est alors que se montrèrent tous les avantages de la position habilement choisie par Obeid Allah. La force de la position, la possibilité du ravitaillement par mer arrêtèrent les Nekkariens pendant plusieurs mois; à la fin, dégoûtés par ce long stationnement, ils abandonnèrent successivement leur chef pour aller piller chacun de leur côté; au bout de sept mois, Abou Yazid fut obligé de lever le siège. On a souvent dit que si, dès le début, il avait marché directement et rapidement sur Caïrouân, puis sur El-Mehdia, il aurait emporté ces deux villes et renversé la dynastie fatimite. Il mit, au contraire, entre chacune de ses victoires, un intervalle assez long pendant lequel il envoyait ses troupes ravager le pays; mais cette tactique lui était peut-être nécessaire pour maintenir dans l'obéissance ses troupes peu soucieuses des fatigues d'un siège. S'il échoua à El-Mehdia, c'est peut-être parce que le pays était tellement dévasté, que ses troupes indisciplinées devaient aller au loin chercher à la fois leur subsistance et la satisfaction de leurs instincts pillards.

A peine l'Homme à l'âne eût-il quitté El-Mehdia que ses partisans recommencèrent à affluer autour de Caïrouân, qui était restée en sa possession. Son fils Eyoûb put remporter une victoire sur les troupes fatimites jointes aux Çanhâdja, et reprendre Tunis que les Nekkariens avaient perdue.

Ismail el Mançour. — Fin de la révolte de l'Homme à l'âne (916).

En 916, Abou Yazid était venu assiéger Soûça; pendant que le siège se prolongeait, El Câïm mourut. Son fils Ismaïl, qui prit et mérita le surnom de El Mançoûr (le Victorieux), lui succéda. Tout d'abord il envoya par mer un secours à Soûça, qui fut dégagée. Abou Yazid, complètement battu, voulut se retirer à Caïrouân, mais cette ville lui ferma ses portes, et il dut se retirer dans le Sud, en abandonnant ses femmes, perte qui paraît lui avoir été fort sensible. Ismaïl rentra victorieux à Caïrouân.

Abou Yazid ne se décourageait pas facilement; il revint à la charge; mais, battu encore une fois, il se décida à traiter et à accepter la paix dans le but de rentrer en possession de ses femmes. A peine eut-il ce précieux trésor, qu'il rouvrit les hostilités.

Ismaïl se décida alors à marcher en personne et à ne plus déposer les armes avant d'en avoir fini avec son ennemi. Abou Yazid, mis dans une déroute complète, se réfugia d'abord dans l'Aourès, où toutes les portes se fermèrent devant lui; il se dirigea alors vers Tobna. Avant de continuer la poursuite, Ismaïl el Mançoûr voulut, à l'exemple de ses prédécesseurs, fonder une ville et lui donner son nom; ce fut la Mançoûria, située au sud de Caïrouân. Il se mit ensuite à la poursuite de son ennemi. Arrivé près de Tobna, il reçut un message de Mohammed ben Khazer, chef des Mor'-râoua; en sa qualité d'ennemi constant des Fatimites, Ibn Khazer avait toujours soutenu plus ou moins ouvertement les Nekkariens. En voyant s'approcher un adversaire aussi redoutable qu'Ismaïl, il jugea prudent d'abandonner l'Homme à l'âne et d'entrer en relations avec le vainqueur. Abou Yazid, à bout de ressources, s'enfonça dans le Sud.

Pendant qu'Ismaïl el Mançoûr était arrêté chez son vassal et allié Ziri ben Menâd, l'Homme à l'âne reparaît brusquement et vient attaquer Msila. Ismaïl accourt, le bat et le rejette dans les montagnes de Kiâna (917). Après de rudes combats qui durent plusieurs mois, Abou Yazid est blessé et refoulé dans sa citadelle; il y tient encore quelques mois

avec une indomptable énergie. A la fin, couvert de blessures, il est pris et meurt quelques jours après.

Ismail aurait bien voulu le garder pour son triomphe; il dut se contenter de le faire écorcher et empailler. Le mannequin, placé sur un chameau, figurait à l'entrée que fit Ismail dans sa bonne ville de Caïrouân en 948. Deux singes placés sur le chameau avaient été dressés à souffleter ce lamentable débris (1). Quelques mois plus tard, cette peau, envoyée en Sicile pour servir d'exemple, fit naufrage; elle fut recueillie et pendue à un arbre où les intempéries mirent fin à sa destinée. La persistance déployée dans la vengeance donne la mesure de la frayeur que l'Homme à l'âne avait inspirée à ses adversaires.

Ses deux fils tentèrent encore la fortune des armes dans le Sud, vers Tobna; mais ils furent battus par les Çanhâdja de Ziri ben Menâd joints aux généraux fatimites. Quelques mois après, une dernière tentative amena la capture de ces deux fils; ils furent mis à mort, et leur cause périt avec eux.

L'inimitié commune contre les Fatimites avait toujours rapproché l'Homme à l'âne du khalife d'Espagne auquel il avait envoyé des messagers porteurs d'un hommage tout platonique. Après la bataille où périt l'eunuque Meïçoûr, en 944, la tête de ce général fatimite fut envoyée à Cordoue, avec quelques autres trophées.

Avant de rentrer à Caïrouân, Ismail avait poussé une pointe jusqu'à Tiharet, en 947, en avait chassé le gouverneur omeyade, et avait consolidé sa puissance dans cette région, sans toutefois s'avancer plus loin vers l'Ouest. Il était toujours accompagné de son fidèle allié Zirid ben Menâd.

Règne d'El Moizz. — Rupture avec les Omeyades (953).

Ismail el Mançoûr mourut en 953. Son fils Abou Temim Maad prit le nom de *El Moizz* (li din Allah). Il s'occupa de

(1) Ce n'est pas la seule fois que des singes furent employés à cet usage. Quand un ennemi de marque était pris vivant, il arrivait assez souvent qu'avant de le mettre à mort, on le donnait en spectacle à la populace en le promenant dans les rues, coiffé de cornes et monté sur un chameau, de préférence boiteux. Quand on avait des singes dressés à souffleter le patient et à lui tirer la barbe, le spectacle était complet.

préparer une puissante expédition dans le Mag'rib extrême, où l'influence des Fatimites avait complètement disparu devant celle des Omeyades pendant la révolte de l'Homme à l'âne. Les Omeyades possédaient Fès et une grande partie du Rif qu'ils avaient enlevés aux Edriciles. Le gouverneur de Sidjilmâça, qui était un Miknâci, s'était déclaré indépendant. Yala ben Mohammed, chef des Beni-Yfren, très favorisé par les Omeyades, possédait sous leur suzeraineté le pays entre Tlemcen et Mascara, et s'était construit la capitale d'Ifgân, à l'ouest de cette dernière ville. A l'est des Beni-Yfren, se trouvaient les Mor'râoua jusqu'à Tiharet; mais leur chef Mohammed ben Khazer, ayant à se plaindre de ses anciens alliés les Beni-Yfren, et jaloux de leur faveur, venait de rompre avec eux, bien que les uns et les autres appartinssent à la grande famille des Zenâta. Il avait abandonné les Omeyades, ses patrons habituels, pour se tourner vers les Fatimites (954).

La rupture entre les deux souverains d'Afrique et d'Espagne était inévitable. Les hostilités commencèrent sur mer : en 955, la flotte sicilienne fit une razia près d'Almeria. En 956, ce fut le tour des Espagnols, qui firent une razia entre la Calle et Tabarca. Malgré le nouvel appui des Mor'râoua, il était difficile à El Moizz de lutter contre un adversaire aussi puissant que le khalife Abder Rahmân en Nâcer; heureusement pour lui, l'attention du khalife fut attirée vers le nord de l'Espagne et, en 957, le souverain fatimite put mettre ses projets à exécution.

Le commandement en chef fut donné à un habile général, Djouher, qui était un esclave chrétien affranchi. Djouher, renforcé par le vieil allié Ziri ben Menâd, le Çanhâdji et par le nouveau Mohammed ben Khazer le Mor'râoui dont la fidélité était plus douteuse, entra en campagne en 958. Il trouva d'abord sur son chemin les Beni-Yfren, commandés par leur chef Yala ben Mohammed. Ceux-ci furent vaincus; leur chef fut tué et sa tête envoyée à Caïrouân. Djouher vint ensuite assiéger Fès. Après une attaque infructueuse, il se rendit à Sidjilmâça; il renversa et fit prisonnier le chef qui s'y était rendu indépendant. De là, il revint à Fès, s'en empara et prit le gouverneur omeyade qui s'y trouvait. Ce fut en-

suite le tour des Edricites, dont le chef El Hacen ben Quennoûn dut, pour conserver les possessions qu'il avait encore dans le Rif, abandonner la suzeraineté des Omeyades, et reconnaître une fois de plus celle des Fatimites. Tout l'Ouest étant soumis, Djouher rentra triomphant à Caïrouân en 959.

Ces succès permirent à El Moizz de tourner toute son attention vers les événements importants qui se passèrent alors en Sicile et de commencer les préparatifs de la grande expédition qu'il méditait en Egypte. Il est à peine besoin de dire qu'à peine Djouher eut quitté le Mag'rib, les partisans des Omeyades, ou plus exactement les ennemis des Fatimites, relevèrent la tête. Vers 961, Sidjilmâça chassa le gouverneur fatimite, et rétablit un membre de la famille de ses rois, les Beni Ouçoûl. Ce genre d'événements se reproduit dans cette ville avec une telle persistance, qu'on est tenté de ne plus le mentionner. Les Edricites se rapprochaient sourdement des Omeyades. Avant que le mal fut plus grand, El Moizz renvoya Djouher dans le Mag'rib; la présence de ce général contint pour un temps les tendances des partisans des Omeyades. Enfin, en 969, El Moizz put mettre à exécution le projet si logtemps médité.

Expédition de Djouher en Égypte (969).

Djouher se mit en route pour l'Égypte à la tête d'une imposante armée. L'expérience des trois campagnes antérieures avait profité; l'expédition était préparée avec un soin minutieux. Les circonstances étaient d'ailleurs favorables; le pouvoir du khalife Abbacide de Baghdad, Abou'l Fadl el Motiâ n'était plus qu'une ombre. Il était écrasé sous la pesante main des Bouïdes; la Syrie et l'Égypte lui avaient échappé. Une seule victoire suffit à Djouher pour se rendre maître de l'Egypte, où les Fatimites furent immédiatement proclamés khalifes. En véritable homme de guerre, il comprit qu'il fallait profiter de la victoire, et achever ses ennemis en Syrie. Il envoya des troupes qui soumirent ce pays et s'emparèrent de Damas. En même temps il fondait à côté de Fostât, la

citadelle nommée El-Câhira, qui est devenue la ville actuelle du Caire.

Guerres dans l'Ouest. — Bologguin, fils de Ziri ben Menâd (970).

L'Égypte appartenait à El Moizz; il pouvait enfin y transporter le siège de son empire; mais la réalisation de ce rêve des souverains de sa race fut retardée de quelques années par les troubles qui éclatèrent en Afrique, et qui avaient été la conséquence de l'éloignement de Djouher.

On a vu qu'en 958 Mohammed ben Khazer, chef des Mor'râoua, avait abandonné les Omeyades, et tourné le dos à ses frères les Beni Yfren pour se rapprocher des Fatimites. Mais ce rapprochement ne pouvait durer. Après la mort d'Ibn Khazer, son petit-fils, Mohammed ben el Kheir revint à ses alliés les Beni Yfren et au parti des Omeyades. Parmi les généraux fatimites eux-mêmes, Djafar ben Hamdoûn, gouverneur de Msila, qui avait précédemment rendu de grands services à ses maîtres, commençait à être mécontent, et sa fidélité était chancelante. Enfin, quelques Nekkariens, débris de la révolte de l'Homme à l'âne, commençaient à s'agiter dans l'Aourès.

Ce furent ceux-ci qui se soulevèrent les premiers, vers 970. El Meizz les soumit assez facilement et confia le soin de les poursuivre à un homme que nous allons voir appelé à un rôle important, Bologguin, fils de Ziri ben Menâd.

La même année, les Mor'râoua, joints aux Beni-Yfren et autres Zenâta, se révoltèrent sous les ordres de leur chef Mohammed ben el Kheir; Ziri ben Menâd ne leur laissa pas le temps de gagner du terrain; il envoya contre eux son fils Bologguin; une bataille sanglante eut lieu près de El Botha. Les alliés furent écrasés, et leur chef Mohammed ben el Kheir se tua de sa propre main.

L'année suivante (971), un ancien serviteur des Fatimites se souleva à son tour; le gouverneur de Msila, Djafar ben Hamdoûn, proclama l'autorité des Omeyades et s'allia aux Zenâta, qui avaient une revanche à prendre. Le chef de ceux-ci était le Mor'râoui El Kheir, fils de Mohammed ben

el Kheir (1), mort l'année précédente. Les révoltés prirent l'offensive et attaquèrent Ziri ben Menâd et ses Çanhâdja. La victoire fut infidèle au vieil allié des Fatimites, qui fut vaincu et tué. Sa tête fut envoyée à Cordoue (2). Son fils Bologguin accourut, battit les alliés dans plusieurs rencontres en les poussant toujours devant lui dans le Zâb, puis du côté de Sidjilmâça, où finalement il s'empara de El Kheir ben Mohammed, qui fut mis à mort. Il poussa ensuite dans le Mag'rib extrême où il fit reconnaître la suzeraineté des Fatimites. Les Edricites durent encore changer de patrons.

El Moizz se transporte en Égypte (972).

La cause des Fatimites triomphait partout, depuis Damas jusqu'à Tanger. El Moizz jugea le moment venu d'accomplir son grand projet et de se transporter en Egypte, où l'appelait d'ailleurs la nécessité d'être plus à portée des événements de Syrie. Il pourvut au commandement de ses provinces en donnant à la Sicile, à Tripoli, à l'Ifriqiya, des gouverneurs spéciaux qui relevaient directement de lui. Pour ce dernier poste, il choisit Bologguin, fils de Ziri ben Menâd. Il lui changea son nom berber en celui de Youçouf; mais ce dernier nom n'a pas prévalu (3). En réalité, les gouverneurs fatimites, rattachés par un faible lien au khalife fatimite, ne pouvaient manquer de suivre l'exemple donné jadis par les Ar'labites, et de se rendre indépendants. C'était donc une nouvelle dynastie qui se fondait à Caïrouân pour recueillir l'héritage des Fatimites. Cette dynastie a reçu le nom de Zirite.

---

(1) Certains noms étaient pour ainsi dire héréditaires dans les familles; c'était le cas de El Kheir et surtout Khazer, chez les chefs Mor'râoua. Après la séparation de cette famille en plusieurs branches, on retrouvera ce dernier nom sous la forme Khazroûn qui, de même que Hafçoûn, Khaldoûn, etc., était une sorte d'augmentatif nobiliaire.

(2) Cette tête fut apportée par Djafar ben Hamdoûn, qui fut introduit solennellement par Almanzor, déjà personnage considérable à cette époque; elle resta attachée aux murailles du château pendant près de quarante ans. En 1009, lors du pillage de Cordoue par les Berbers, elle fut enlevée par un des fils de Ziri nommé Zâoui.

(3) Cependant, l'auteur du Bayân ne prononce jamais le nom de Bologguin. Il emploie toujours le surnom d'Abou'l Fotôuh.

Événements de l'Ouest. — Edricites. — Meçâla (910 à 29).

Pour terminer l'histoire de l'Afrique pendant le règne des Fatimites (910 à 972), il reste à compléter le récit des événements dont l'Ouest avait été le théâtre pendant ces soixante années. L'action de cette dynastie dans l'Ouest ayant été considérable, la plupart de ces événements nous sont déjà connus; une rapide récapitulation suffira pour faire connaître les autres et mettra un peu de lumière dans les compétitions confuses qui se disputèrent le pays.

Pendant toute cette période, l'Afrique occidentale fut constamment tiraillée entre l'influence des Fatimites et celle des Omeyades. Les premiers, moins puissants au fond que leurs rivaux d'Espagne, étaient mieux placés pour soutenir leurs prétentions. Aussi leur influence fut-elle toujours prépondérante après chacune de leurs expéditions; mais, dès que les généraux s'éloignaient, la plupart des vaincus se hâtaient de revenir aux Omeyades. Quant à ceux-ci, leur protection était constamment invoquée, précisément parce qu'elle était la moins dangereuse pour l'indépendance des protégés; ils restèrent en somme assez faibles; comme possession directe, il n'eurent qu'Oran pendant quelque temps, et les territoires qu'ils enlevèrent successivement aux Edricites de 931 à 953 : Ceuta, Tanger et une partie du Rif.

Les dynasties ou tribus qui se disputèrent le pays étaient : les Beni-Yfren (Zenâta), voisins de Tlemcen, clients fidèles des Omeyades; les Mor'râoua (Zenâta) et la principauté de Nekour, clients habituels des Omeyades, et exceptionnellement des Fatimites; les Miknâça, divisés en deux branches : celle de Tiharet, cliente fidèle des Fatimites, et celle de Fès, cliente des Fatimites d'abord, puis des Omeyades; enfin les Edricites, qui auraient bien voulu n'être vassaux de personne, qui préféraient au fond les Omeyades, comme moins dangereux, mais qui durent subir alternativement plusieurs fois, selon la fortune des armes, la suzeraineté des deux grands rivaux, jusqu'au jour où ce furent les Omeyades qui leur donnèrent le coup de grâce.

En 910, l'Edricite Yahia ben Edris régnait indépendant

à Fès, et il resta une dizaine d'années dans cette situation sans être troublé par ses voisins.

La même année, pendant que le Chiaïte Abou Abdallah, après avoir pris Tiharet était allé à Sidjilmâça délivrer son patron Obeid Allah, le chef des Mor'râoua, Mohammed ben Khazer attaqua Tiharet; il s'empara des faubourgs, mais finalement il fut repoussé et rejeté dans le Sud.

Après son arrivée à Caïrouân, Obeid Allah nomma gouverneur de Tiharet Meçâla ben Hamdoûn, chef des Miknâça, qui commença par enlever Oran aux Omeyades. En même temps, Sidjilmâça se soulevait contre les Fatimites et rétablissait un membre de la famille des Midrârites (p. 72).

En 917, Meçâla s'empara de Nekour, dont le roi fut tué dans le combat. Les membres de la famille royale s'enfuirent à Malaga, et, dès l'année suivante (918), quand Meçâla se fut éloigné, ils revinrent avec quelques secours octroyés par Abder Rahmân en Nâcer et réoccupèrent Nekour sous la suzeraineté des Omeyades (p. 73).

En 920, Meçâla attaqua les Edricites. Le roi Yahia ben Edris fut battu et obligé de reconnaître la suzeraineté fatimite. Meçâla lui prit une partie de ses États et mit à côté de lui, à Fès, son propre cousin Moûça ben Abi'l Afiya. Les Miknâça furent ainsi divisés en deux branches : celle de Tiharet et celle de Fès.

L'accord ne pouvait durer longtemps entre l'Edricite et Moûça. L'année suivante (921), Meçâla revint et chassa Yahia ben Edris, qui se retira à Acila. Meçâla se rendit ensuite à Sidjilmâça et y rétablit l'autorité fatimite.

En 924, Mo'hammed ben Khazer, chef des Mor'râoua, prit de nouveau les armes, battit et tua Meçâla et s'avança dans la région d'Oudjda, où sa tribu se fixa, séparant ainsi les Miknâça de Tiharet de ceux de Fès.

En 926, l'Edricite El Hâcen ben Mohammed, surnommé le Phlébolomiste, enleva Fès par surprise à Moûça ben Abi'l Afiya; mais son succès ne dura que quelques mois, et se termina par sa mort (p. 75). Les Edricites, chassés une seconde fois de Fès, restèrent cantonnés dans leurs possessions de la côte; c'est alors qu'ils construisirent leur refuge de Hadjer en Nas. Un auteur arabe, faisant allusion à leur affai-

blissement et à la situation de leur forteresse dont la cime se cachait dans les nuages, dit qu'à cette époque la race des Edricites se perdit dans les nuages.

Sidjilmâça échappa encore aux Fatimites.

C'est à cette époque que l'influence des Omeyades, jusque-là peu sensible, commença à se manifester sérieusement. Mohammed ben Khazer le Mor'râoui traita avec eux, reconnut leur suzeraineté et conquit pour leur compte le territoire compris entre Tenès et Oran. Mais, en 928, il se retira momentanément dans le Sud pendant l'expédition faite dans le Mag'rib par Abou'l Câcem, fils d'Obeid Allah (p. 75). Il resta ensuite effacé, quoique toujours partisan des Omeyades, et ne prit pas une part notable aux événements qui suivirent jusqu'en 951, où nous le verrons faire une brusque réapparition, accompagnée d'un changement de parti.

Mouça ben Abi'l Afiya (929 à 47).

L'année suivante (929), Moûça ben Abi'l Afiya, encore ami des Fatimites, commença à guerroyer pour leur compte; il enleva Nekour et prit une partie des possessions qui restaient aux Edricites. Ceux-ci, refoulés dans leur repaire, n'eurent d'autre ressource que de se mettre sous la suzeraineté des Omeyades, qu'ils achetèrent en leur livrant Ceuta (931). C'était payer bien cher une dangereuse protection.

En 931, Moûça ben Abi'l Afiya, abandonnant brusquement et pour toujours ses anciens patrons, se mit aussi sous la suzeraineté des Omeyades. Cette volte-face s'explique assez bien par des raisons d'ambition personnelle. La principauté de Nekour, prise par lui quatre ans avant, suivit naturellement sa destinée. Moûça devenait ainsi l'ennemi de ses cousins de Tiharet. En effet, en 933, Homeid, chef de ces derniers, marcha contre Moûça, le battit près de la Moulouïa et le chassa de Fès. On a vu (p. 75) que pendant le combat de la Moulouïa, les Edricites avaient pris parti contre Moûça, bien qu'ils fussent les uns et les autres, à ce moment, clients des Omeyades; mais cette communauté n'était rien en comparaison de l'inimitié personnelle qui les divisait.

L'année suivante (934), Moûça, mettant à profit la mort du

roi fatimite Obeid Allah, reprenait Fès et assiégeait les Edricites dans Hadjer-en-Nasr. Ces succès furent arrêtés par l'expédition faite dans l'Ouest par l'eunuque Meïgour, général du nouveau roi fatimite Abou'l Câcem el Câïm. Meïgour, enleva Oran aux Omeyades, reprit Nekour et vint assiéger Fès. Les Edricites jugèrent l'occasion favorable pour en finir avec leur ennemi, Moûça ben Abi'l Afiya. Pour cela il fallait opter. Leur roi El Câcem ben Edris, dit Quennoûn, n'hésita pas : il renonça à la suzeraineté des Omeyades pour accepter formellement celle des Fatimites; il aida ces derniers à reprendre Fès et reçut en récompense tout le pays conquis, sauf la ville même, que les Fatimites se réservèrent. Meïgour battit encore Moûça ben Abi'l Afiya, qui se retira dans le Sud et y mourut en 938, sans avoir pu reprendre l'offensive. Le rôle de cette branche des Miknâça était fini. L'influence des Omeyades était à peu près éclipsée. Parmi leurs partisans, les Miknâça de Fès étaient en fuite; les Zenâta (Mor'râoua et Beni-Yfren) gardaient une prudente réserve.

La révolte de l'Homme à l'âne, qui dura de 942 à 947, changea la situation, et les Omeyades en profitèrent largement. Ils réoccupèrent Fès et mirent un gouverneur à Tiharet; les Beni Yfren commencèrent à devenir leurs principaux alliés; Abd er Rahmân en Nâcer nomma leur chef Yala ben Mohammed gouverneur en son nom du Mag'rib central. C'est alors que ce chef se construisit sa capitale d'Ifgân (p. 82). Le gouverneur de Sidjilmâça, qui était un Miknâci, se rendit indépendant.

Lutte d'influence des Omeyades et des Fatimites (947 à 72).

Telle était la situation lorsque, en 947, le Fatimite Ismaïl el Mançour, débarrassé de l'Homme à l'âne, commença à rétablir les affaires de sa maison dans l'Ouest en reprenant Tiharet (p. 81). Son arrivée obligea les Beni-Yfren, qui étaient les plus rapprochés de cette ville, à reconnaître un instant sa suzeraineté; mais, aussitôt le danger passé, ils revinrent aux Omeyades.

Cette revanche des Fatimites éprouva un temps d'arrêt, et fut reprise seulement en 954 par El Moizz, fils d'Ismaïl el

Mançour. Dans l'intervalle, la situation des partis s'était encore modifiée dans l'Ouest.

En 949, après la mort de l'Edricite Quennoûn, son fils Abou'l Aïch Ahmed, dit El Fâdel, avait jugé prudent de se rapprocher des Omeyades et, en 952, il se déclara formellement pour eux; mais En Nâcer était un suzerain exigeant; il avait déjà Ceuta, il voulut aussi avoir Tanger; comme Abou'l Aïch prétendait le conserver, En Nâcer le lui enleva ainsi qu'une partie du Rif, le chassa de Hadjer en Nasr, et ne lui laissa qu'Acila. Abou'l Aïch se soumit (953). Il semble même avoir eu pour les Omeyades un véritable penchant; car il demanda l'autorisation d'aller faire la guerre sainte en Espagne; cette autorisation lui ayant été accordée avec empressement, il passa en Andalousie, où il fut reçu avec de grands honneurs, et mourut en combattant les chrétiens (954). Il eut pour successeur son frère El Hacen ben Quennoûn, qui fut le dernier des Edricites.

Ce gain fut compensé pour les Omeyades par la perte des Mor'râoua. Leur chef Mohammed ben Khazer était jaloux de la prépondérance prise par ses cousins les Beni-Yfren. En 954, il se déclara brusquement pour les Fatimites, auxquels il resta fidèle jusqu'à sa mort. Ce fut seulement son fils qui revint, seize ans plus tard, à leurs anciens suzerains les Omeyades.

A la suite de ces faits, la guerre éclata en 955 entre Fatimites et Omeyades. Ce fut seulement en 958 que le Fatimite El Moizz envoya dans l'Ouest une grande expédition; Djouher, qui la commandait, était accompagné du nouvel allié, le Mor'râoui Mohammed ben Khazer; il commença par battre et tuer le chef des Beni-Yfren, Yala ben Mohammed, reprit Sidjilmâça et s'empara de Fès, ainsi que du gouverneur omeyade. L'Edricite El Hacen ben Quennoûn eut l'humiliation de se soumettre encore une fois aux Fatimites. Basra lui fut assigné pour capitale; mais, aussitôt après le départ de Djouher, il revint aux Omeyades, non point certes par affection, dit l'auteur du Cartas, mais à cause de la crainte qu'ils lui inspiraient.

Les Fatimites triomphaient comme à la suite de chacune de leurs grandes expéditions; mais, comme toujours, dès que

leurs généraux avaient le dos tourné, le terrain leur échappait. Ce fut d'abord Sidjilmâça qui se révolta en 961, et rétablit un membre de la famille de ses anciens rois. Le retour de Djouher dans l'Ouest contint pendant quelques années ces velléités; mais, quand il quitta définitivement cette région, en 968, pour aller préparer la conquête de l'Égypte, le mouvement recommença : le nouveau chef des Mor'râoua, Mohammed ben el Kheir, petit-fils d'Ibn Khazer, se réconcilia avec les Beni Yfren pour s'unir à eux contre les Fatimites. Enfin, un Miknâci de la branche de Tiharet, par conséquent jusque-là allié des Fatimites, Djafer ben Hamdoûn, gouverneur de Msila, commença à se rapprocher des Omeyades ou, ce qui revenait au même, à se rendre indépendant.

Ce furent les Zenâta (Mor'râoua et Beni-Yfren) qui se révoltèrent les premiers, en 970, sous les ordres de Mohammed ben el Kheir; ils furent battus par Ziri ben Menâd et Mohammed se tua.

L'année suivante (971), nouvelle révolte sous les ordres de El Kheir, fils de Mohammed ben el Kheir, auquel se joignit Djafer ben Hamdoûn; les révoltés battirent et tuèrent Ziri ben Menâd; mais, la même année, Bologguin, fils de Ziri, les battit à son tour. El Kheir fut pris et tué. Djafar se réfugia en Espagne. Bologguin alla ensuite contraindre l'Edricite El Hacen ben Quennoûn à reconnaître encore une fois la suzeraineté fatimite (972).

Fin des Edricites (971).

Ainsi, au moment où les Fatimites allaient se transporter en Égypte, leur suzeraineté avait été rétablie sur la plus grande partie de l'Ouest. Nekour avait changé cinq fois de maître ou de suzerain, les Edricites six fois, et Sidjilmâça sept fois. La liste de ces changements est loin d'être épuisée. Cependant, pour les Edricites, ce fut le dernier, et il leur fut fatal. A la nouvelle de ces événements, le khalife El Hakem el Mostancir, furieux, envoya contre El Hacen ben Quennoûn une armée qui débarqua à Tanger (972). Une bataille sanglante eut lieu près de cette ville; les troupes du khalife

furent battues, leur général tué, et les débris rejetés dans la place. Cette défaite porta à son comble la fureur d'El Hakem; il envoya immédiatement une nouvelle armée, commandée par son meilleur général, R'aleb, avec l'ordre catégorique de vaincre ou de se faire tuer. El Hacen n'osa pas affronter cette armée, et courut se renfermer dans le château de ses pères, Hadjer-en-Nasr. R'aleb vint l'y assiéger et parvint, à force d'or, à détacher un grand nombre de ses partisans. A la fin, El Hacen capitula et fut transporté en Espagne avec tous les membres de sa famille (974). Telle fut la fin des Edricites. El Hacen devait bien revenir en Afrique onze ans plus tard; mais ce ne fut plus qu'un épisode sans conséquence.

R'aleb, vainqueur, s'empara de Fès et y restaura le pouvoir des Omeyades. C'est cette campagne qui commença à mettre en évidence le terrible chambellan des khalifes, Mohammed Ben Abi Amir el Mançour, le futur conquérant de Saint-Jacques-de-Compostelle. Il était simple employé des finances. El Hakem l'avait envoyé en Afrique pour mettre fin au gaspillage et aux dépenses énormes nécessitées par l'expédition. Pour le distinguer des autres El Mançour qui vécurent à cette époque, nous lui conserverons, à l'exemple de Dozy, le nom d'Almanzor, sous lequel les Espagnols nous l'ont fait connaître.

Avant de quitter les Edricites, il convient de signaler une différence essentielle qui les distinguait des Fatimites, bien que les uns et les autres se rattachâssent au Prophète par son gendre Ali. Les Fatimites se prétendaient seuls khalifes légitimes; leurs partisans les Chiaïtes formaient une secte religieuse tellement intolérante qu'ils mettaient à mort quiconque osait seulement dire que les deux khalifes Omar et Otmân valaient mieux qu'Ali. Les Edricites avaient un caractère moins exclusif; on pouvait être leur partisan et rester sounite orthodoxe. C'est peut-être pour cela qu'ils furent traités sans animosité par leurs ennemis; on prenait leurs biens sans scrupule, mais on avait pour eux les égards dus aux descendants du Prophète. Aujourd'hui encore, le nom du grand Edrîs est prononcé avec respect en Algérie.

CHAPITRE VI

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE
DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE

ZIRITES ET HAMMADITES (973 à 1067).

Commencements des Zirites. — Bologguin ben Ziri (973).

Pendant la fin du Xe siècle, la puissance des Omeyades en Afrique s'accrut par suite de l'entrée en scène d'Almanzor: la lutte entre leur influence et celle des souverains de l'Est devint plus vive. Pendant ces trente années, l'histoire des uns est si intimement liée à celle des autres qu'il ne nous est plus possible de les séparer.

Après le départ de El Moizz pour l'Égypte, Bologguin ben Ziri était resté gouverneur de l'Ifriquiya (974). En 977, il obtint du successeur de El Moizz la remise de la Tripolitaine, et la suppression du gouverneur spécial qui avait été nommé pour cette province. Dès lors, il était entièrement substitué en Afrique à ses anciens patrons; il ne conservait avec eux qu'un léger lien de vasselage, souvent plus utile que gênant, mais que ses successeurs devaient pourtant briser. La dynastie zirite était fondée; elle subsista pendant une quarantaine d'années dans son intégrité avant d'être déchirée par les divisions de famille.

Expéditions de Bologguin dans l'Ouest. — Sa mort (979 à 84).

En 979, Bologguin songea à regagner dans l'Ouest tout le terrain qu'il avait perdu les années précédentes. Voici, en

effet, ce qui s'était passé depuis sa grande expédition de 972 (p. 91).

Après le succès du général omeyade R'aleb en 974, le khalife de Cordoue avait partagé ses possessions d'Afrique entre l'ancien gouverneur fatimite de Meila, Djafar ben Hamdoûn, dont on a vu la défection en 971 (p. 91), et son frère Yahia. Les deux frères étaient en présence d'alliés turbulents, les Mor'râoua et les Beni-Yfren. Pour les occuper, en 970, Djafar envoya les premiers, sous les ordres d'un de leurs chefs, Khazroûn ben Felfoul, attaquer Sidjilmâça, qui était revenue au pouvoir d'un de ses rois midrârites. Sidjilmâça fut prise, et la tête du Midrârite envoyée à Cordoue. Djafar, de son côté, alla attaquer les Ber'rouâta, ces rudes pillards de la côte de l'Atlantique; il échoua, comme la plupart de ceux qui avaient tenté cette entreprise avant lui; il dut se retirer précipitamment, après avoir perdu une partie de ses troupes. La même année 970, à la mort du khalife El Hakem, Almanzor s'empara complètement du pouvoir en Espagne aux dépens du faible Hichâm. Bien que sa main de fer dût s'appesantir surtout sur les chrétiens d'Espagne, elle allait néanmoins se faire sentir en Afrique.

Bologguin se dirigea vers l'Ouest en 979. Les souvenirs de sa première expédition lui ouvrirent d'abord toutes les portes. Il entra à Fès sans difficulté, et tourna ensuite au sud pour attaquer les Mor'râoua concentrés autour de Sidjilmâça; leur chef fut tué et la malheureuse ville changea encore de maître. De là Bologguin revint au Nord, où un rassemblement plus sérieux l'attendait devant Ceuta. Un nombre considérable de Mor'râoua et de Beni-Yfren s'étaient réfugiés sous les murs de cette ville, où ils trouvaient la puissante protection d'Almanzor. Des renforts importants leur avaient été envoyés d'Espagne.

Bologguin n'osa pas les attaquer et tourna son dépit contre les Ber'rouâta, auxquels il infligea plusieurs sanglantes défaites. Ayant appris ensuite que, suivant l'usage, Sidjilmâça avait changé de maître pendant son absence, et qu'un Mor'râoui de la famille de Khazer nommé Ouanoudîn y avait pénétré, il se dirigea de ce côté. Son approche suffit pour faire

fuir le Mor'râoui. C'est alors que la mort le surprit dans les environs de Tlemcen (981).

Influence des Omeyades. — Almanzor. — Gouverneurs Zénètes à Fès.

Pendant ce temps, Almanzor avait habilement profité des dissensions des Berbers réunis autour de Ceuta, et de la difficulté qu'ils avaient à subsister, pour faire parmi eux d'excellentes recrues, et compléter ses effectifs. Sa manière de recruter et d'entretenir son armée rappelle tout à fait celle d'un autre grand condottiere, Wallenstein. L'ancien gouverneur fatimite de Meila, Djafar ben Hamdoûn, fut du nombre des chefs qui passèrent ainsi en Espagne. Il y rendit de grands services à son maître, mais, par cela même, il lui porta ombrage et Almanzor le fit assassiner (1).

A partir de la mort de Bologguin ben Ziri, l'influence des Zirites dans l'Ouest diminua considérablement. On a vu que les expéditions envoyées par les rois fatimites étaient plusieurs fois entrées à Fès. Bologguin lui-même y était entré dans son expédition de 979. Depuis lors, une autre expédition partie de l'Est et également commandée par un Bologguin, entra à Fès en 1062; mais elle ne partait plus de Caïrouân, et ne fut d'ailleurs qu'un fait isolé. Les provinces de l'Ouest restaient donc livrées à Almanzor, et comme sa politique n'était pas d'y exercer une souveraineté directe, sauf sur Ceuta et Tanger, le pouvoir échut, sous sa suzeraineté, à ses alliés les Zénètes (Mor'râoua et Beni-Yfren). Aussi allons-nous voir se fonder à Fès une dynastie ou série de gouverneurs appartenant à la première de ces tribus et exceptionnellement à la seconde; on l'appelle la dynastie zenète. Ces gouverneurs dépendirent d'abord du khalife d'Espagne, c'est-à-dire d'Almanzor, et devinrent indépendants à sa mort.

(1) On peut lire dans les *Musulmans d'Espagne*, de Dozy, les curieux détails de cette scène, qui prouvent combien le précepte coranique interdisant le vin était peu observé. Djafar n'était plus jeune, puisqu'il y avait plus de quinze ans qu'il était gouverneur; c'était un homme assez important pour porter ombrage à Almanzor, et cependant il s'était enivré dans un festin, et avait dansé de manière à exciter l'hilarité de tous les convives.

Le premier de cette série fut le Mor'râoui Ziri ben Atiya. Rien ne peint mieux la nature de ses rapports avec Almanzor que cette anecdote racontée dans le Cartas : au retour d'un voyage à Cordoue, où il avait été reçu avec de grands honneurs, au moment où il toucha le sol d'Afrique, il porta la main à sa tête en s'écriant :

« Maintenant, tu n'appartiens, ô ma tête ! »

Comme quelqu'un le saluait en lui donnant le titre de vizir, il répondit :

« Malheur à toi! Je ne suis pas vizir; je suis émir, fils d'émir. »

On comprend qu'avec de pareilles dispositions, ces gouverneurs se rendirent indépendants dès qu'ils le purent, c'est-à-dire à la mort d'Almanzor.

Tentative de restauration édricite de El Hacen ben Quennoûn (984).

L'année 984 fut marquée par une tentative de restauration du dernier des Edricites, El Hacen ben Quennoûn. Le khalife omeyade El Hakem, après avoir bien accueilli ce prince et sa suite, en 975, s'était lassé de payer les pensions qu'il leur avait accordées; sous un prétexte futile, il leur avait fait quitter le pays. El Hacen s'était retiré en Egypte, où le khalife fatimite l'avait très bien reçu en sa qualité d'ennemi de ses rivaux les Omeyades. En 984, alors que le faible Hichâm régnait à Cordoue, le khalife fatimite crut même l'occasion favorable et engagea El Hacen à retourner au Mag'rib. Il pria son vassal Bologguin ben Ziri de lui donner une petite troupe. Grâce à cet appui, El Hacen trouva d'abord des partisans chez les Beni-Yfren, dont la fidélité aux Omeyades était toujours chancelante.

Almanzor n'était pas homme à laisser durer ces velléités insurrectionnelles. Il envoya aussitôt contre El Hacen une armée commandée par son propre cousin Abou'l Hakem. El Hacen, abandonné de tout le monde, demanda encore une fois l'amân, qui lui fut accordé par Abou'l Hakem; mais, pendant qu'on le dirigeait sur Cordoue, Almanzor refusa de ratifier la capitulation et le fit décapiter. La tête de El

Hacen arriva seule jusqu'à Cordoue, et, comme Abou'l Hakem se plaignait très haut qu'on n'eût pas respecté sa promesse, Almanzor, qui ne tolérait pas plus la contradiction dans sa famille qu'ailleurs, le fit aussi décapiter (985).

Ziri el Mançour en Ifriquiya (985 à 88).

Le premier roi zirite d'Ifriquiya, Bologguin ben Ziri était mort l'année précédente (984). Il fut remplacé par son fils Abou'l Fatah Ziri el Mançoûr. Ce dernier commença par donner le commandement de ses provinces de l'Ouest à son frère Houeft, résidant à Achir, et à son oncle Abou'l Behâr, frère de Bologguin à Tiharet, qui marquait l'extrémité occidentale de ses Etats. En 985, il prescrivit à Houeft de faire une expédition dans le Mag'rib extrême.

Le gouverneur de Fès était toujours un fonctionnaire des Omeyades appuyé par les deux tribus zénètes alliées. Le chef des Mor'râoua était Ziri ben Atiya, dont le nom était destiné à devenir célèbre (1). C'était lui qui gardait la frontière; il battit Houeft, dont la tentative, ayant complètement échoué, ne fut pas renouvelée.

El Mançoûr eut ensuite à réprimer une révolte des Ketâma. Déjà, en 913, nous avons vu cette tribu se révolter contre la dynastie fatimite qu'elle avait fondée. Maintenant que les Fatimites avaient émigré, le pouvoir était aux mains des Çanhâdja, et les causes de mécontentement étaient encore plus vives. Le khalife d'Egypte crut devoir appuyer les réclamations des Ketâma par l'envoi de deux ambassadeurs. Sans se soucier de leur arrivée, El Mançoûr châtia rudement les révoltés, s'empara de leur chef Abou'l Fahm et le fit supplicier en présence même des ambassadeurs. C'était signifier énergiquement au khalife de n'avoir plus à se mêler des affaires de son vassal (988).

---

(1) Le rôle de Ziri ben Atiya, le Mor'râoui dans l'Ouest fut analogue à celui de Ziri ben Menâd le Çanhâdji dans l'Est. Ce dernier fonda la dynastie Zirite à Cairouân. Si on n'avait craint la confusion des noms, on aurait pu donner le même nom à la dynastie des gouverneurs Zénètes, fondée par Ziri ben Atiya à Fès et Oudjda.

Gouverneurs zénètes. — Ziri ben Atiya (993).

C'est à cette époque que se fonda, avec l'agrément d'Almanzor, la dynastie des gouverneurs zénètes dans le Mag'rib. Les deux grandes tribus zénètes étaient toujours en rivalité. Le chef des Mor'râoua était Ziri ben Atiya, celui des Beni-Yfren était Yeddou ben Yala. Ces deux chefs furent appelés à la cour de Cordoue. Ziri s'y rendit seul et fut comblé d'honneurs. C'est à son retour qu'il tint le propos caractéristique rapporté plus haut. Yeddou, dont la jalousie était allumée depuis longtemps, profita de l'absence de son rival pour attaquer Fès et s'en empara après une bataille dans laquelle le gouverneur omeyade fut tué (993).

Ziri ne perdit pas de temps pour venger cet affront; il marcha à son tour sur Fès, battit les Yfrinites, prit la ville et fit périr Yeddou, dont la tête fut envoyée à Cordoue. Les Beni-Yfren furent réduits pour longtemps à l'impuissance.

Vers la même époque, Abou'l Behâr, oncle de Ziri el Mançoûr et gouverneur de Tîharet, voulut se rendre indépendant. Devant les mesures menaçantes prises par El Mançoûr, il s'enfuit chez les Mor'râoua, auxquels il apporta le concours de ses partisans. De là, par lui-même ou par ses agents, il souleva l'Ouarensenis, une partie du Zâb, Médéa, etc. Almanzor, très satisfait de ces résultats, lui donna le gouvernement de la partie du Mag'rib central qu'il venait d'enlever à son ancien roi, en même temps qu'il donnait celui du Mag'rib extrême à Ziri ben Atiya. Mais la discorde ayant éclaté entre les deux collègues, Abou'l Behâr, battu par Ziri, se décida à faire amende honorable à son neveu. El Mançoûr l'accueillit bien et lui rendit son ancien gouvernement de Tîharet; mais ce gouvernement resta diminué de tous les territoires qu'Abou'l Behâr en avait détachés lui-même et qui restèrent au pouvoir de son rival. Quant à Ziri ben Atiya, il resta maître des deux Mag'rib avec Fès pour capitale. C'est alors que, frappé des inconvénients stratégiques de la position de cette ville, désireux peut-être aussi de se créer une capitale particulière comme la plupart des fondateurs de dynastie, il fonda Oudjda et en fit sa capitale (994).

Mort de Ziri el Mançour.

La même année, Ziri el Mançoûr, dont l'empire était ainsi entamé, mourut (991).

Rupture entre Ziri ben Atiya et Almanzor (991 à 98).

Ziri ben Atiya n'avait plus qu'un pas à faire pour s'affranchir complètement de la tutelle d'Almanzor. La rupture entre ces deux hommes était inévitable.

Ziri était affilié à la conspiration ourdie par la sultane-mère Aurore pour renverser le tout-puissant chambellan. Après avoir déjoué cette conspiration à Cordoue, Almanzor se tourna contre Ziri et envoya contre lui une armée commandée par son affranchi Ouadih. Telle était l'énergie de cet homme extraordinaire que, précisément au même moment, il organisait sa célèbre expédition de Saint-Jacques-de-Compostelle (996).

Ouadih, débarqué en Afrique, rencontra Ziri au nord de Fès et obtint d'abord quelques succès; mais Ziri étant parvenu à le repousser à son tour, Almanzor prit ses mesures pour en finir. Il envoya en Afrique une nouvelle armée commandée par son fils Modaffar, et vint s'installer en personne à Algéziras pour être à portée des événements.

Modaffar ayant fait sa jonction avec Ouadih, rencontra son ennemi non loin de Tanger, sur l'oued Mina. Une bataille acharnée s'engagea; au plus fort du combat, un esclave nègre de Ziri, qui avait à se venger de son maître, le frappa de trois coups de couteau à la gorge, et croyant l'avoir tué, alla en porter la nouvelle à l'ennemi. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les deux armées et amena la défaite des Mor'râoua. Ziri, malgré ses blessures, rallia une partie de son armée auprès de Miknès, et se disposait à reprendre l'offensive, quand il fut surpris par une troupe de cavalerie commandée par Ouadih en personne. Il échappa avec peine au désastre, et, sans pouvoir s'arrêter à Fès, s'enfuit jusque dans le Sahara (997).

A la suite de cette victoire, tout le Mag'rib fut replacé

sous l'autorité des Omeyades. Modaffar gouverna à Fès jusqu'en 998; il fut remplacé par Ouadih. Mais la carrière de Ziri ben Atiya était loin d'être terminée. A peine remis de ses blessures, il réunit ce qui lui restait de partisans et, confiant dans cette maxime que la guerre entretient la guerre, il se tourna contre ses autres ennemis, les Zirites Çanhâdja de Caïrouân; c'était le meilleur moyen de préparer sa réconciliation avec les Omeyades.

Luttes de Ziri ben Atiya contre les Zirites d'Ifriquiya; sa mort (998 à 1001).

A cette époque, le roi de Caïrouân était Bâdis, qui avait succédé à son père Ziri el Mançoûr. Ses oncles Houeft et Hammâd étaient ses lieutenants dans l'Ouest. Ziri ben Atiya les battit et vint mettre le siège devant Tiharet (998). Un instant obligé de se retirer devant Bâdis, il revint aussitôt après le départ du roi, s'empara de Tiharet, de Meila, d'une partie du Zâb et se conquit ainsi un nouvel Etat qu'il plaça sous la suzeraineté des Omeyades (1000). Almanzor oublia ou feignit d'oublier le passé et lui laissa d'autant plus volontiers le gouvernement du nouvel Etat, qu'il ne lui avait rien coûté. Peu après, Ziri mourut des suites des blessures qu'il avait reçues de son serviteur nègre (1001). Almanzor devait le suivre dans la tombe moins d'un an après.

Mentionnons pour mémoire que Sidjilmâça subissait toujours le contre-coup des événements qui survenaient dans le Nord. Ouanoudîn Mor'râoui, de la branche des Beni-Karzoûn, régnait dans cette ville. Au moment où Modaffar rétablit la domination omeyade dans tout le Mag'rib en 996, il envoya à Sidjilmâça un gouverneur qui chassa Ouanoudin. Quand Ziri ben Atiya rentra en grâce auprès d'Almanzor, celui-ci rendit aux Beni-Khazroûn leur gouvernement.

Le Zirite Bâdis en Ifriquiya; ses luttes avec ses oncles.

Les conquêtes de Ziri ben Atiya furent reprises l'année même de sa mort par les Zirites de l'Est. A partir de ce moment, les conflits devinrent rares entre les deux puis-

sances rivales de l'Est et de l'Ouest, suffisamment occupées chacune de leur côté. Nous allons donc suivre séparément l'histoire de chacune d'elles jusqu'à l'époque de l'apparition des Almoravides.

Le règne de Bâdis à Caïrouân, commencé en 996, fut agité par des guerres continuelles qui lui furent suscitées, pour la plupart, par des membres de sa famille. Malgré l'activité propre aux princes de sa race, il ne put empêcher un commencement de démembrement de l'héritage de son aïeul Bologguin. A son avènement, ses possessions s'étendaient de Tripoli à Tiharet. Parmi ses nombreux oncles (1), plusieurs avaient des gouvernements particuliers : dans l'Ouest, se trouvaient Ytoufft, Hammâd et cet Abou'l Behâr qui, sous le règne précédent, avait fait défection en 993, pour faire bientôt amende honorable. Pendant que Ytoufft et Hammâd résistaient de leur mieux à l'attaque dirigée contre eux, en 998, par Ziri ben Atiya, d'autres oncles du roi préparaient un soulèvement. Ils avaient avec eux un Mor'râoui rallié, Felfoul ben Khazroûn, gouverneur de Tobna.

Pendant que Bâdis accourait au secours de ceux de ses oncles restés fidèles, et faisait lever le siège de Tiharet, Felfoul ben Khazroûn, donnant le signal de la révolte s'était dirigé hardiment vers l'Est, avait assiégé Bar'aï dans l'Aourès et menaçait ainsi Caïrouân. C'était cet incident qui avait obligé Bâdis à revenir précipitamment dans l'Est, et qui avait permis à Ziri ben Atiya de s'emparer de Tiharet et d'une partie du Mag'rib en l'an 1000.

Les Mor'râoua à Tripoli.

L'apparition de Bâdis fit reculer Felfoul ben Khâzroûn qui fit sa jonction avec les oncles révoltés. Après une guerre de quelques mois, la révolte fut énergiquement comprimée

---

(1) Ziri ben Menâd avait laissé beaucoup d'enfants. Abou-Ras raconte qu'en 1029, Zâoui, cousin de Bâdis et seigneur de Grenade, étant venu à Caïrouân, fut salué par mille femmes, dont aucune, pour raison de parenté, n'aurait pu l'épouser. L'honneur de ce prodigieux accroissement de famille doit revenir aussi à Bologguin, car, d'après le même Abou-Ras, il avait 400 concubines qui lui donnèrent dans un seul jour dix-sept enfants.

en 1001. Pendant qu'au Nord Hammâd acculait à la mer les oncles rebelles, Bâdis suivait au Sud Felfoul ben Khâzroûn qui finit par gagner Tripoli. Bien que les khalifes fatimites d'Egypte eussent renoncé à nommer un gouverneur particulier pour cette province, ils avaient essayé à plusieurs reprises d'y faire sentir leur influence. Felfoul trouvait dans ce milieu divisé un terrain assez bien préparé; avec l'aide d'un certain nombre de Mor'râoua qui suivaient sa fortune, il s'y créa une petite souveraineté indépendante qu'il put transmettre à son fils Ouerrou en 1010. On voit quelle était à cette époque la puissance des Mor'râoua. Trois de leurs princes régnaient à la fois : Ziri ben Atiya au centre, Ouanoudîn ben Khazroûn à Sidjilmâça et Felfoul ben Ouanoudîn à Tripoli.

Les Hammâdites. — Fondation de leur Calâa (1001).

Après avoir écrasé la révolte de ses cousins, Hammâd se tourna contre les Mor'râoua. Zîri ben Atiya venait de mourir et d'être remplacé par son fils El Moizz. Hammâd balaya tout devant lui, et reprit en peu de temps la plus grande partie du territoire conquis par Ziri ben Atiya. Pour assurer sa sécurité, il fonda au nord de Meila, à peu près sur le méridien de Bougie, une forteresse qui devint célèbre sous le nom de Calâa des Beni-Hammâd (1001). Il s'occupa ensuite d'assurer son autorité dans le Zâb, la province de Constantine et une partie de celle d'Alger. Il devint indépendant de fait, et quand, en 1014, Bâdis voulut constituer pour son jeune fils El Moizz un gouvernement particulier dans ces provinces, Hammâd se déclara complètement indépendant. Il était d'usage que les souverains reconnussent la suzeraineté d'un khalife, afin d'avoir un nom à citer dans la prière du vendredi et de donner à leur propre autorité l'appui d'un caractère religieux. Hammâd choisit le khalife Abbacide de Bag'dad, dont la suzeraineté était assurément la moins gênante. Il rompait ainsi en visière avec la secte chiaïte, qui

---

(1) Il y avait à cette époque deux princes nommés El Moizz : un Mor'râoui, fils de Ziri ben Atiya, et un Zirite, fils de Bâdis ben Ziri. Quant à El Moizz, khalife fatimite, il était mort depuis plusieurs années.

avait créé les khalifes fatimites. Une violente réaction religieuse suivit cette séparation. C'était le commencement de la dynastie hammâdite de Bougie et du démembrement du royaume zirite de Caïrouân. Toutefois, Hammâd avait encore de dures épreuves à supporter avant que ce démembrement fût définitif.

Bâdis n'était nullement disposé à accepter un partage de ce genre; il marcha contre son oncle et, après l'avoir battu en plusieurs rencontres, il l'assiégea dans le Calâa; mais là il fut surpris par la mort (1016). Il fut remplacé par son fils El Moizz, encore enfant.

El Moizz succède à Bâdis. — Fondation du royaume hammâdite (1016).

Cet événement jeta un moment le trouble dans l'armée zirite, et Hammâd en profita pour regagner une partie du terrain perdu. Mais bientôt les généraux de El Moizz, amenant leur jeune maître avec eux, battirent El Hammâd, qui dut se renfermer encore une fois dans sa Calâa (1017). A la fin, soit que les généraux eussent manqué de persévérance, soit pour toute autre cause, on en vint à un accommodement. Hammâd conserva comme gouverneur toutes ses anciennes possessions; on y ajouta en plus, *in partibus*, tous les territoires qu'il pourrait conquérir sur ses voisins de l'Ouest. Ce titre de gouverneur déguisait à peine une royauté indépendante. La dynastie hammâdite était fondée. Il est vrai que le nouvel Etat constituait un boulevard puissant entre ce qui restait du royaume zirite à Caïrouân et ses ennemis de l'Ouest. En effet, Hammâd étant mort en 1028, son fils El Câïd, qui lui succéda, eut à repousser une attaque de ses voisins de l'Ouest, les Mor'râoua, commandés par leur roi, Hammâma.

Guerres de El Moizz avec les chrétiens et les Hammâdites (1016 à 45).

Le règne de El Moizz ben Bâdis, qui dura quarante-six ans, ne fut guère marqué que par une suite d'événements mal-

heureux. En 1026, il crut devoir venir au secours de la Sicile menacée par l'empereur d'Orient. Cette île dépendait nominalement des khalifes fatimites d'Égypte, qui se bornaient à envoyer le diplôme d'investiture au gouverneur. Les relations avec l'Ifriquiya étaient, au contraire, restées nombreuses. Des Berbers allaient souvent y chercher fortune. Les corsaires tunisiens s'alliaient à ceux de Sicile.

El Moizz équipa une flotte imposante, mais elle fut presque entièrement détruite par une tempête près de l'île de Pantellaria. Malgré cet insuccès, les flottes sicilienne et africaine continuèrent à faire des incursions dans la Méditerranée. A partir de cette époque, la guerre régna presque constamment entre les Africains et les Italiens, Pisans ou Génois.

En 1034, une flotte italienne vint piller Bône. L'année suivante, El Moizz envoya son propre fils Abdallah, avec quelques troupes, au secours du gouverneur de Sicile. Après la mort de celui-ci, Abdallah lui succéda; c'est ainsi que les Zirites prirent pied dans la Sicile, qui échappa complètement aux Fatimites d'Égypte.

En 1040, El Moizz rompit l'accord boiteux qui avait été établi avec son cousin le Hammâdite, et vint assiéger infructueusement El Caïd dans le Calâa. L'accord se rétablit ensuite tant bien que mal.

Rupture avec l'Égypte. — Invasion des Arabes hilaliens (1045-53).

En 1045, à la suite d'observations aigres-douces échangées avec les khalifes d'Égypte, El Moizz prit prétexte d'une dépêche injurieuse reçue de leur ministre pour rompre avec éclat les faibles liens qui l'attachaient encore à eux. Il reconnut les khalifes abbacides de Bagdad. La doctrine chiaïte fut définitivement abandonnée et les partisans de cette doctrine restés dans le pays furent en grande partie massacrés (1). Par une sorte d'ironie, et peut-être pour accentuer

(1) Le Bayân raconte à ce sujet une anecdote peu vraisemblable, mais qui donne une idée de la violence de ces haines religieuses. El Moizz avait été élevé par son vizir dans une haine secrète des doctrines chiaïtes. Un jour qu'il se rendait à la mosquée, son cheval buta; il était jeune et ne put retenir l'exclamation : « *Abou Bekr et Omar!* » Ces deux noms suffirent

son indépendance, le prince hammâdite El Caïd reconnaissait en même temps à la Calâa la suzeraineté des Fatimites, précédemment répudiée par son père.

Cette rupture devait avoir de graves conséquences pour l'Afrique. Le khalife fatimite se vengea en lançant sur ses voisins les tribus arabes de Hilâl et de Soleim, dont il était très embarrassé. Ces deux grandes tribus avaient été cantonnées en Egypte par les khalifes fatimites à la suite de leurs guerres en Asie. Bientôt ces hôtes affamés, habitués à vivre de pillage, étaient devenus très gênants. L'occasion de s'en débarrasser était excellente; le khalife la saisit avec empressement. Il donna à leurs chefs le Mag'rib à conquérir. Ce fut, comme nous l'avons déjà dit, la seule véritable invasion de population arabe, avec femmes, enfants et troupeaux, dans le nord de l'Afrique. Elle était facilitée par les haines des partis berbers qui se disputaient le pays; la langue arabe était déjà assez répandue pour créer un certain lien, grâce auquel les intrus finirent par pénétrer, par s'infiltrer au milieu des indigènes, souvent par la force, et par se faire une large place, sans cependant exercer jamais une domination politique. C'est peut-être là ce qui assura la durée de leur expansion.

L'invasion commença en 1049, sous la direction d'un Hilalien nommé Mounes ben Yahia; elle avançait lentement, vivant péniblement dans un pays pauvre et déjà dévasté bien souvent. Tripoli fut d'abord absorbé; la ville seule resta à Montacir, prince Mor'râoui des Beni-Khazroûn (1051).

Le roi zirite El Moizz, loin de soupçonner le danger, crut l'occasion bonne pour se venger de ses cousins les Hammadites, en détournant sur eux le flot dévastateur. Il conclut à cet effet un traité avec Mounes. Mais il n'était pas possible de contenir ces populations indisciplinées. Bientôt El Moizz comprit qu'il fallait se défendre; les premières troupes qu'il envoya contre les Arabes furent battues. Alors il se décida à réunir toutes ses ressources; il fit appel à ses voisins les

---

pour exciter la fureur des Chiaïtes présents, qui se précipitèrent pour le tuer, mais leurs ennemis secrets s'avancèrent pour défendre leur maître, et ce fut le signal du massacre qui s'étendit à toutes les provinces.

Beni-Khazroûn de Tripoli, et les Hammâdites de la Calàa. Son appel fut entendu. En 1053, à la tête de tous ses contingents, il vint attaquer une partie des Arabes qui s'étaient postés à Haïderân, près de Gabès. La fortune tourna contre lui.

La victoire des Arabes leur ouvrait le pays. Les Soleim conservèrent Barca et Tripoli, où Montacir ben Khazroûn s'estima heureux de traiter et de conserver la ville. Les autres envahirent aussitôt la Tunisie, et s'emparèrent de Caïrouân, qui fut pillée et saccagée. Comme au temps de l'Homme à l'âne, le souverain se réfugia à El-Mehdia pour laisser passer l'orage. Plusieurs petits chefs profitèrent de l'occasion pour se déclarer indépendants sur divers points de la Tunisie, ce qui facilita encore l'invasion.

Bologguin ben Mohammed le Hammâdite (1054 à 62).

Chez les Hammâdites, El Caïd était mort en 1054 et avait été remplacé par son fils Maheen. Après un règne de quelques mois marqué par des cruautés qui exaspérèrent tout le monde, il fut renversé et mis à mort par son cousin Bologguin ben Mohammed, qui prit sa place. C'était un homme cruel, mais énergique. Il parvint à empêcher les Arabes hilaliens d'entamer ses possessions dans le Tell; mais il ne put les empêcher de les tourner au sud par les Hauts-Plateaux, et à continuer vers l'Ouest leur marche lente, mais implacable, que l'on a souvent comparée avec raison à celle d'une bande de sauterelles.

Enfin, en 1062, Bologguin ben Mohammed fit dans l'Ouest une grande expédition dans laquelle il pénétra jusqu'à Fès. A son retour, il fut assassiné au Tessala, et cette expédition n'eut pas d'autre suite.

Gouverneurs zénètes. — El Moizz fils de Ziri ben Attiya (1001).

Nous sommes arrivés au moment où les Hammâdites allaient se trouver en contact avec l'invasion almoravide. Il est temps, par conséquent, de revenir dans la région de l'Ouest, où des événements importants s'étaient accomplis.

A l'époque où nous nous sommes arrêtés (1001) (p. 100), Ziri ben Atiya venait de mourir, laissant à son fils El Moizz, sous la suzeraineté des Omeyades, le royaume qu'il s'était conquis dans le Zâb, la province d'Alger, etc. Les Omeyades, très puissants, possédaient en propre le Mag'rib extrême, avec Fès pour capitale.

Tout d'abord, El Moizz ben Ziri perdit l'héritage de son père, qui fut rapidement repris par Hammâd le Ganhâdji, fondateur de la Calâa. El Moizz se tourna vers ses protecteurs les Omeyades. Almanzor venait de mourir (1002). Son fils Abd el Malik el Modaffar, qui lui succéda comme ministre, et qui avait hérité d'une partie de ses talents, accueillit bien la demande de El Moizz ben Ziri, en souvenir des services rendus par son père, et sans doute aussi pour se concilier les Mor'râoua, il lui donna le gouvernement de toutes les provinces restées aux Omeyades, y compris Fès, la capitale.

Disparition de l'influence omeyade (1008).

La mort de Modaffar, survenue en 1008, fut suivie de troubles au milieu desquels la dynastie omeyade finit par sombrer en Espagne, et dont le premier résultat fut d'anéantir pour toujours leur autorité en Afrique. El Moizz ben Ziri le Mor'râoui devint naturellement indépendant, et l'Ouest se trouva partagé entre deux branches des Mor'râoua : l'une à Fès, l'autre à Sidjilmâça, tandis qu'une troisième établissait une petite souveraineté à Tripoli (p. 102). C'est la première de ces branches que nous désignons sous le nom de dynastie zénète.

El Moizz chercha d'abord à s'agrandir aux dépens de ses parents les Beni-Khazroûn de Sidjilmâça; mais il échoua (1010), et ses rivaux gagnèrent même du terrain vers le Nord, dans la vallée de la Moulouya. Il mourut vers 1030, après une fin de règne assez tranquille, et eut pour successeur son cousin Hamâma ben el Moizz (1).

---

(1) Cet Hamâma était fils d'un autre El Moizz, frère de Ziri ben Atiya.

Luttes des Mor'râoua et des Beni-Yfren (1030 à 67).

L'orage qui fondit sur le nouveau souverain lui vint du côté des Beni-Yfren. Ce n'était pas la première fois que Mor'râoua et Yfrinites en venaient aux mains. Le chef de ces derniers était Temîm ben Zimour, homme rude et fanatique. Il avait tourné sa haine contre les hérétiques Ber'rouâta, qui occupaient toujours la région voisine de Salé. Après plusieurs campagnes heureuses, il se trouva assez fort pour braver les Mor'râoua et vint attaquer Fès. Hamâma, sorti à sa rencontre, fut complètement battu et dut se réfugier à Oudjda, où la prévoyance de son oncle Ziri ben Atiya lui avait ménagé un asile (1033). Temîm, maître de Fès, pilla et massacra les Juifs nombreux dans cette ville, et continua contre les Ber'rouâta ses expéditions, qu'il considérait comme une guerre sainte.

La dynastie des Mor'râoua fut donc remplacée momentanément à Fès par celle des Yfrinites; mais cette éclipse dura seulement six ans. Hamâma, réfugié à Oudjda, s'occupa de recruter des partisans; dans ce but, il se rendit à Tunis et fit appel aux Mor'râoua de cette région. Dès qu'il fut en force, vers 1039, il revint à Fès, en chassa Temîm et reprit la couronne. Il mourut environ un an après, et fut remplacé par son fils Doûnes.

Le règne de Doûnes fut paisible et dura jusqu'en 1060. A sa mort, il eut la funeste idée de partager ses Etats entre ses deux fils El Feloûh et Adjîcha, en assignant à chacun d'eux une des moitiés de Fès dont les deux quartiers étaient éternellement rivaux. Cette division fut néfaste; la lutte s'alluma immédiatement entre les deux frères. Tout le Mag'rib était en feu. C'est le moment que saisit le Hammâdite Bologguîn ben Mohammed pour faire son expédition de l'Ouest, dans laquelle il pénétra jusqu'à Fès (1062) (p. 106).

A la fin, El Feloûh, ayant été tué, son frère allait régner paisiblement quand l'approche des Almoravides arrivant du Sud lui fit remettre le pouvoir, en 1064, aux mains de son cousin El Moncer bel el Moizz, qui fut renversé en 1067 par les Almoravides.

Le moment de l'entrée en scène de nouveaux conquérants est arrivé.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE

AR'LABITES *(Arabes)*.

A Ibrahim I ben el Ar'leb.....	800	
Abou'l Abbâs Abdallah I, fils de *A*	812	
Ziâdet Allah I, fils de *A*.....	817	
B Abou Fical el Ar'leb, fils de *A*.	838	
Abou'l Abbâs Mohammed, fils de *B*.	841	
C Abou Ibrahim Ahmed, fils de *B*.	856	
Ziâdet Allah II, fils de *B*.....	863	
Abou'l R'aranig, fils de *C*.....	861	
D Ibrahim II ben Ahmed, fils de *C*.	875	
E Abou'l Abbâs Abdallah II ben Ibrahim, fils de *D*, *assassiné*.	902	
Ziâdet Allah III ben Abdallah fils de *E* (le dernier).....	903	909

FATIMITES EN IFRIQUIYA

(Arabes)

A Obeid Allah el Mahdi.....	910
B Abou'l Câcem el Caim, fils de *A*.	934
C Ismaïl el Mançour, fils de *B*.	946
Abou Temim Maad el Moizz, fils de *C*.....	953
Son départ pour l'Egypte.....	972

ZIRITES EN IFRIQUIYA

(Çanhâdja)

A Bologguin ben Ziri ben Menâd.	972
B Ziri el Mançour, fils de *A*...	984
C Bâdis, fils de *B*.....	996
D El Moizz, fils de *C*.....	1016
Temim, fils de *D*.....	1062
(La suite à la 3e époque.)	

HAMMADITES A LA CALAA

(Çanhâdja)

Hammâd, fils de Bologguin ben Ziri.	1014
El Câïd ben Hammâd.....	1028
Maheen ben el Câïd.....	1054
Bologguin ben Mohammed.....	1055
En Nacer ben Alennas.....	1062
(La suite à la 3e époque.)	

ÉDRICITES *(suite)*.

A Edris II ben Edris.....	763	
Mohammed ben Edris, fils de *A*.	828	
Ali ben Mohammed, fils de *A*.	836	
C Yahia I ben Mohammed, fils de *B*.	848	
Yahia II ben Yahia, fils de *C*..	»	
D Ali ben Omar, petit-fils de *A*.	»	
Yahia III ben el Câcem el Miedâm, petit-fils de *A*.....	*tué*	»
Yahia IV ben Edris ben Omar cousin de *D*.....	905 à	921
El Hacen ben Mohammed le Phlébotomiste.	926 à	927
Les Edricites au rocher de l'Aigle.		»
El Câcem ben Mohammed Quennoûn.		»
Abou'l Aïch Mohammed el Fâdel.		949
El Hacen ben Quennoûn (le dernier).	951 à	974

ZÉNÈTES A FÈS

(Mor'raoua ou Beni-Yfren.)

El Moizz, fils de Ziri ben Atiya	1002
Hamâma ben el Moizz.....	1030
Temim ben Zimour (Yfrinite).	1033
Hamâma (deuxième fois).....	1039
Doûnes ben Hamâma.....	1040
El Fetoûh et Adjicha, *tué*, fils de Doûnes.	1060
El Fetoûh (seul).....	1063

El Moncer ben el Moizz (dernier). 1061 1067
Tentative de restauration par Temim ben Moncer. 1068 à 1070

KHALIFES DE BAG'DAD

(Abbacides)

Mohammed ben Zobeïda el Amin. 799
Abdallah el Mamoûn..... 814
Abou Ishaq Mohammed el Motacim. 833
Haroûn ben Mohammed el Ouatiq. 842
Djafar ben Mohammed el Motawakkil. 848
Mohammed ben Djafar el Montacir. 861
Ahmed ben Mohammed el Mostaïn. 862
Abou Abdallah Mohammed el Motass. 866
Abou Abdallah Mohammed el Mohtadi. 869
Abou'l Abbâs Ahmed el Motamid. 870
Abou'l Abbas Ahmed el Motadid. 892
Abou Mohammed Ali el Mostakfi. 902
Abou'l Fadl Djafar el Moctadir. 908
Abou Mançour Mohammed el Câdir. 932
Abou'l Abbâs Mohammed er Râdi. 934
Abou Ishaq Ibrahim el Mottaqui. 941
Abou'l Câcem Abdallah el Mostakfi. 945
Abou'l Çacem el Fadl el Moti'. 946
Abou Bekr el Kerim et Taï... 974
Abou'l Abbâs Ahmed el Câdir. 991
Abou Djafar Abdallah el Câïm 1031 à 1075

(La suite à la 3e époque.)

SOUVERAINS MUSULMANS D'ESPAGNE

(Omeyades)

(avec intrusion de quelques Edricites).

(Suite des Emirs.)

El Hakem I ben Hichâm..... 796
Abder Rahman II ben el Hakem. 822
Mohammed II ben Abder Rahman. 852
El Moudir ben Mohammed..... 886
Abdallah ben Mohammed..... 888

Khalifes.

Abder Rahman III ben Mohammed en Nacer..... 912
El Hakem II el Mostancir..... 961
Hicham II el Moueïd (Almanzor est le vrai roi)..... 976
Mohammed II el Mahdi..... 1009
Soleïmân et Mostaïn..... »
Abder Rahman IV, Omeyade; Ali ben Hamoud, puis El Cacem ben Hamoud, Edricites, se disputent le trône. 1016 à 1023
Abder Rahman V el Mostadir. 1025
Mohammed III el Mostakfi.... 1023
Yahia ben Ali Edricite..... 1025
Hicham III ben Mohammed el Motadid. . ..... 1026 à 1031
Période des princes indépendants. . . .. 1031 à 1091

Chrétiens d'Espagne.

LÉON (suite).

Garcia. 910
Ordôno II. 914
Froïla II. 924
Alonso IV. 925
Ramiro II. 930
Ordôno III. 950
Ordôno IV. 955
Sancho le Gros..... 956
Ramiro III. 967
Bermudo II. 982
Alonso V. 999
Bermudo III. 1027

CASTILLE

(Comtes, puis rois.)

Fernand Gonzalez. . ..... »
Garci Fernandez. 970
Sancho Garcez. 995
Garci Sanchez. 1021
Sancho le Grand, roi de Navarre. 1023
Fernando I. 1031

LÉON ET CASTILLE

Fernando I de Castille..... 1037

Sancho II le Batailleur..... 1065

FRANCE

Charlemagne. 768
Louis le Débonnaire..... 814
Charles le Chauve..... 840
Louis le Bègue..... 877
Louis III et Carloman..... 879
Charles le Gros..... 884
Eudes. 887
Charles le Simple..... 898
Eudes et Raoul de Bourgogne. 922
Louis IV d'Outremer..... 936
Lothaire. 954
Louis V le Fainéant..... 986
Hugues Capet. 987
Henri I. 1031
Philippe I. . ..... 1060 à 1108

TROISIÈME ÉPOQUE

Almoravides et Almohades (1064 à 1269).

Aperçu général de la troisième époque.

La troisième époque présente des caractères tout spéciaux dans l'histoire de l'Afrique septentrionale. C'est le moment où, sous la main de chefs puissants, l'Afrique musulmane envahit de nouveau l'Espagne et inflige aux chrétiens de cruelles défaites. Les deux dynasties qui se succèdent pendant cette époque présentent des analogies frappantes : l'une et l'autre étaient berbères et venaient du sud du Maroc; elles avaient un caractère religieux d'où elles ont tiré leurs noms respectifs; chacune prétendait naturellement ramener la pureté de la foi. Leur durée fut la même, un siècle. Chacune d'elles s'éleva rapidement sous la main d'un homme remarquable et entra en décadence presque aussitôt après, pour s'écrouler sous les assauts de ses ennemis.

Quelques traits remarquables les différencient cependant : les Almoravides venaient de l'Extrême-Sud, des rives du Sénégal; ils étaient ignorants et farouches; leur effort fut surtout dirigé du nord au sud; leur chef évita de se laisser entraîner vers l'est; après avoir couvert tout le Mag'rib comme une vague immense, leur invasion se prolongea au nord et vint s'étaler sur l'Espagne où elle s'arrêta. Les Almohades venaient de moins loin; ils étaient originaires de l'Atlas; ils étaient plus cultivés; leur chef était lettré et même poète; son grand effort fut dirigé de l'ouest à l'est; après avoir conquis le Mag'rib comme son prédécesseur, il tourna à l'est et

conquit tout le pays jusqu'à Tripoli. C'est ainsi que l'Afrique septentrionale se trouva, pour la première et dernière fois, réunie sous un seul sceptre indigène.

Cette époque se divise naturellement en deux périodes correspondant aux deux dynasties.

CHAPITRE VII

DÉBUT ET APOGÉE DES ALMORAVIDES (1042-1106)

Origine des Almoravides.

Les Çanhadja au litam (voilés), dont les Touâreg actuels sont les descendants, occupaient un immense territoire au sud du Sahara, depuis l'océan Atlantique jusqu'au sud de R'adâmes. L'islamisme avait pénétré chez eux vers l'époque de la conquête de l'Espagne; mais ils le pratiquaient d'une manière très relâchée; ils épousaient jusqu'à dix femmes, et même plus quand leurs moyens le leur permettaient. Ils étaient fort pauvres et vivaient en grande partie de pillage, surtout aux dépens de leurs voisins les nègres du Soudan; le prétexte de la guerre sainte colorait ces razias. Ils se subdivisaient en un très grand nombre de tribus; une des principales étaient celle des Lemtoûna, qui va nous occuper.

Au commencement du XI^e^ siècle, un de leurs chefs ayant constaté, pendant le pèlerinage de La Mekke, combien ses compatriotes étaient grossiers et éloignés de la pureté de la foi, demanda à Sidjilmâça un prédicateur capable de réformer les mœurs. On lui envoya un saint homme, nommé Abdallah ben Yacin, qui se mit à prêcher avec la plus grande ardeur, mais avec peu de succès. Bien qu'il trouvât des adhérents, la majorité des Lemtoûna le trouvait gênant et ennuyeux. Abdallah se disposait à aller chercher chez les nègres des auditeurs mieux disposés, quand on lui conseilla de se retirer dans une petite île située au milieu d'un fleuve, et d'y fonder avec ses fidèles une sorte de monastère (*ribât*). Cet îlot paraît avoir été à l'embouchure du Sénégal, car on y arrivait à pied sec à l'heure de la marée basse. Bientôt le renom du saint s'étendit; les fidèles accoururent en foule

pour s'instruire, et leur chef leur donna le nom de *morâblin* (liés), dont nous avons fait *marabouts*, et les Espagnols *Almoravides*.

La majeure partie de ces adhérents étaient des Lemtoûna; c'est le nom qu'on leur donne habituellement, et qui sera pris à l'avenir comme synonyme d'Almoravides. Cependant, il y avait aussi parmi eux d'autres tribus Çanhâdja, notamment des Djidâla. Leur chef politique était un nommé Yahia ben Omar. Abdallah ben Yacîn resta directeur religieux avec le titre de câdi. En réalité, il était le véritable chef, comme le prouve l'anecdote suivante racontée dans le Cartas :

« Un jour, il dit à Yahia ben Omar :

» — Tu as mérité une punition.

» — Pourquoi donc?

» — Dépouille-toi d'abord pour recevoir la punition; tu le sauras ensuite.

» Yahia tendit docilement le dos et reçut vingt coups de nerf de bœuf; après quoi Abdallah lui dit :

» — Tu t'exposes trop dans le combat; un émir doit savoir se conserver; sa vie est celle de tous ses soldats; sa mort est leur perte. »

Quand le nombre des néophytes fut suffisant, Abdallah les engagea à appliquer les préceptes du Coran, c'est-à-dire à convertir les pécheurs de gré ou de force (1012). Les conversions, il est vrai, ne furent pas spontanées; il y eut résistance; mais les tribus Çanhâdja furent successivement battues; dès que l'une d'elles était soumise, elle augmentait le nombre des prosélytes. Tous ceux qui se présentaient individuellement recevaient des mains du maître cent coups de nerf de bœuf à titre de purification. Bientôt Abdallah ben Yacîn fut maître de toute la région; il se hâta de créer un trésor de guerre; pour l'alimenter, il fallait des contributions, et pour cela marcher au Nord.

Prise de Sidjilmâça (1053).

En 1053, des mécontents de Sidjilmâça appelèrent les Almoravides. On se plaignait de l'excès des taxes imposées par les Beni-Khazroûn, rois de cette ville; ils allaient jusqu'à

imposer les hommes qui s'asseyaient à l'ombre pendant l'été, et au soleil pendant l'hiver. Yahia accourut pour y mettre bon ordre. Le roi Ibn Ouanoudin sortit à sa rencontre, fut battu et tué. La ville fut prise, pillée et tous les Mor'râoua qui s'y trouvaient passés au fil de l'épée. Ce fut la fin de la dynastie mor'râoui des Beni-Khazroûn dans cette ville. Un gouverneur lemtoûni y fut installé.

Conquête du sud du Maroc (1056).

En 1056, Yahia fut tué dans un combat dans le Soudan, où il était allé faire des conversions. Son frère Abou Bekr lui succéda, toujours assisté de la direction d'Abdallah ben Yacin. Le nouvel émir reprit la marche vers le Nord, et confia le commandement de son avant-garde à son cousin Youçouf ben Tachfin, le futur vainqueur de Zalaca. Les Lemtoûna vainquirent et soumirent successivement les habitants du Sous et la grande tribu des Meçmoûda, qui habitait toujours l'Atlas. Puis vint le tour des Mor'râoua, qui occupaient Ar'mât (1057), puis celui des Beni-Yfren de Tedla. Les gens qui résistaient étaient exterminés; les autres se ralliaient à la pure doctrine de la Sounna et grossissaient le nombre des conquérants.

Après la prise de Tedla, Abou Bekr épousa une jeune femme nommée Zeïneb, d'une beauté et d'une intelligence remarquables, qui, suivant quelques-uns, était la veuve du gouverneur Mor'râoui d'Ar'mât. Il conçut pour elle une vive tendresse dont il lui donna plus tard une preuve singulière.

Les Lemtoûna se trouvèrent alors en contact avec les Ber'rouâta, ces rudes hérétiques de la région voisine de Salé, éternels ennemis des Mor'râoua et des Beni-Yfren. La lutte fut longue et terrible. A la fin, Abou Bekr eut raison des Ber'rouâta, qui furent exterminés ou dispersés. Leur secte, qui tenait ses voisins en échec depuis deux siècles, disparut. Abdallah ben Yacin avait été tué dans un des combats de cette longue guerre.

L'œuvre d'Ibn Yacin lui survécut. Cet homme présente un exemple remarquable de la puissance à laquelle peuvent arriver certains personnages religieux musulmans partis de

rien, et dont la morale offre un singulier mélange d'ascétisme et de relâchement. On a vu l'usage qu'il faisait du nerf de bœuf comme instrument de purification. Ses mœurs étaient très austères sous certains rapports. Pendant tout son séjour au Mag'rib, il ne mangea pas de viande et ne but pas de lait, parce que l'ignorance religieuse des habitants rendait leurs troupeaux impurs. Par contre, il usait largement du divorce; chaque mois, il épousait plusieurs femmes dont il se séparait ensuite. « Il n'entendait pas parler d'une jolie fille sans la demander en mariage. » A ce régime, il se serait promptement ruiné, s'il n'avait observé les principes d'une sévère économie : il ne donnait jamais plus de quatre écus de dot.

Abou Bekr se rend dans le Sud (1061).

Cependant une révolte avait éclaté dans l'Extrême-Sud parmi les Çanhâdja. Abou Bekr se prépara à aller la réprimer. Mais il ne voulut pas abandonner ses conquêtes; il divisa son armée en deux moitiés dont il laissa l'une à son cousin Yoûçouf ben Tachfin, pour continuer la guerre dans le Tell; il garda l'autre pour aller en personne combattre les révoltés. Avant son départ, ne voulant pas exposer sa chère Zeïneb à la dure existence du Sahara, ni au danger de devenir, en cas de malheur, l'épouse de quelque personnage grossier, il la répudia en l'engageant à épouser Yoûçouf ben Tachfin après le délai légal, ce qui eut lieu. Après ce trait chevaleresque, dont Zeïneb le récompensa bien mal, il s'enfonça dans le Sud. Ses expéditions contre les Çanhâdja et les nègres réussirent complètement. Pendant ce temps, Yoûçouf continuait à progresser lentement et s'occupait surtout à se constituer une solide armée.

Retour d'Abou Bekr. — Yoûçouf ben Tachfin et Zeïneb (1062).

Après ses succès dans le Sud, Abou Bekr revint très satisfait, prêt à reprendre le commandement et à remercier Yoûçouf d'avoir si bien répondu à sa confiance. Mais cela ne

faisait pas l'affaire de Youçouf; la belle Zeïneb, qui était une excellente conseillère, dit alors à son troisième époux :

« Quand ton cousin viendra, reçois-le avec impertinence, en le traitant d'égal à égal; mais, en même temps, offre-lui en présent beaucoup de ces choses qui ont tant de valeur dans le Sahara; il comprendra que c'est là sa place, et s'en ira. C'est un saint homme qui ne veut pas répandre le sang. »

Youçouf suivit ce conseil. Il reçut son cousin avec beaucoup de hauteur en présence de ses troupes rangées en bataille, et comme Abou Bekr s'étonnait de ce déploiement de forces :

« Je m'en sers, lui dit Youçouf, contre quiconque est malintentionné envers moi; mais, ajouta-t-il en lui montrant les chameaux qui s'approchaient chargés de présents et de provisions, je t'ai apporté toutes ces richesses afin que tu ne manques de rien dans le Sahara. »

Abou Bekr comprit et prit galamment son parti. Il mit pied à terre, et, avant de se séparer de son cousin, lui donna d'excellents conseils sur l'exercice du pouvoir qu'il venait, disait-il, de lui céder volontairement. Il reprit ensuite le chemin du Sud et y passa le reste de sa vie à faire avec succès la guerre sainte aux nègres. C'est dans un de ces combats qu'il fut tué en 1087.

Suite de la conquête du Maroc (1063 à 71).

Youçouf était en mesure de s'avancer vers le Nord. Nous avons vu qu'en 1062 le Hammâdite Bologguin était venu faire une incursion au Maroc, et était entré à Fès. L'approche de cet ennemi puissant paraît avoir inspiré une prudente réserve à Youçouf, qui resta sur la limite des hauts plateaux; mais, aussitôt après le départ de Bologguin, il reprit sa marche.

Après avoir conquis une partie du territoire des Mor'râoua et des Beni-Yfren, il songea à se construire une capitale, à l'exemple de la plupart des conquérants africains. La nouvelle ville fut Merrakech, qui resta capitale pendant toute la durée des Almoravides et des Almohades. De même que Edris l'avait fait à Fès, Youçouf voulut prendre lui-même part au

travail; on montre encore l'endroit des murailles où il préparait le mortier comme un simple maçon. Il marcha ensuite sur Fès, passa sur le corps à une réunion de tribus qui voulait lui barrer la route et s'empara une première fois de la ville. L'émir Mor'râoui El Moncer fut tué ou parvint à s'échapper; dans tous les cas, il disparut.

Pendant que Yoûçouf, continuant sa marche, s'approchait de la côte dans le pays des R'omâra, un fils de Moncer nommé Temim revint sur Fès, s'en empara et fit périr le gouverneur lemtoûmi qui y avait été laissé. Les Mor'râoua parvinrent à se maintenir dans Fès jusqu'en 1068, toujours harcelés par les tribus ralliées aux Almoravides, pendant que Yoûcouf poursuivait la conquête du reste du Mag'rib. Temîm, ayant été tué dans une sortie, fut remplacé par un autre Mor'râoui, El Câcem ben Mohammed, descendant de Moûça ben Abi'l Afiya, qui trouva encore moyen de remporter un brillant succès.

En 1068, Yoûçouf, ayant achevé de soumettre tout le Rif, vint en personne assiéger Fès; il rencontra sur sa route El Câcem, qui fut battu et tué. Fès fut prise d'assaut et pillée; on y fit un massacre effroyable de tous les Mor'râoua. Yoûçouf s'occupa ensuite de réparer la ville et de la fortifier; il fit disparaître les murs qui la divisaient en deux portions et qui avaient été la cause de sanglantes guerres civiles.

Les années suivantes furent employées à étendre les conquêtes et à les consolider par une bonne organisation Si les Lemtoûna étaient des guerriers rudes et à demi sauvages, il faut leur rendre cette justice qu'ils faisaient disparaître beaucoup d'abus; un de leurs préceptes était d'abolir tous les impôts qui n'étaient pas prescrits par la sounna.

Le Mag'rib extrême fut ainsi soumis et pacifié, à l'exception des places fortes de Tanger et de Ceuta, les deux seuls points que les Espagnols possédassent encore en Afrique, et qui appartenaient aux princes édrîcites hammoûdites de Malaga, qui prenaient le titre de khalifes.

Premier appel des princes andalous. — Prise de Tanger (1074 à 8i.)

En effet, à la chute du khalifat omeyade, l'Espagne musulmane s'était divisée en une multitude de petites principautés; suivant l'expression d'un historien, chaque coq avait voulu chanter sur sa branche. Alfonse VI de Castille en avait profité pour s'agrandir; la plupart des petits princes musulmans étaient devenus ses tributaires; ils se disputaient son alliance contre leurs voisins et coreligionnaires. La ruine de tous ces petits princes était imminente. Les plus puissants parmi eux étaient les rois de Séville et de Saragosse. A Séville régnait un prince brillant, type parfait du grand seigneur andalou, Motamid ben Abbâd, que ses malheurs et sa triste fin rendent justement intéressant.

Une première fois, en 1074, il fit appel aux Almoravides, dont la renommée commençait à remplir l'Espagne. Youçouf, sollicité de venir faire la guerre sainte, répondit qu'il ne pouvait rien tant qu'il ne posséderait pas Tanger et Ceuta, ce qui était assez vrai. Motamid lui proposa alors de l'aider en faisant bloquer ces villes par mer; en effet, en 1077, Youçouf envoya une armée qui s'empara de Tanger après une bataille sur l'oued Mina, dans laquelle le vieux gouverneur de la ville fut tué.

Satisfait de ce premier succès, Ibn Tachfin continua ses opérations en Afrique et s'empara successivement d'Oudjda, de Tlemcen (1079) et d'Oran. Il installa à Tlemcen un gouverneur nommé Mohammed (ou Youçouf) ben Tinamer (1) pour garder sa frontière de ce côté.

Monnaies de Youçouf ben Tachfin.

C'est dans cette période qu'il commença à renouveler et frapper à son nom toutes les monnaies. L'inscription qui figure sur le dinar est donnée d'une manière un peu différente par les divers auteurs. La voici exactement, d'après

(1) Ce nom est constamment écrit Beïamer dans un commentaire d'Abou Ras.

une de ces précieuses monnaies, trouvée il y a quelques années à Saint-Félix-de-Châteauneuf (Ardèche) :

D'un côté :

Il n'y a de Dieu que Dieu; Mohammed est son prophète. — L'émir Yoûçouf ben Tachfin.

De l'autre :

L'imâm Abdallah, émir des croyants. — Au nom de Dieu. Ce dinar a été frappé à Ar'mat en 438 (1045).

L'imam Abdallah était le khalife abbacide Abou'l Câcem Abdallah el Moctadi, mort l'année précédente (487). Yoûçouf avait reconnu sa suprématie spirituelle; aussi ne prend-il pas lui-même le titre d'émir des croyants, ni même celui d'émir des musulmans, qui lui était donné par ses sujets, mais simplement celui d'émir (1).

Campagne de Zalaca (1086).

Cependant le danger devenait chaque jour plus pressant pour les princes musulmans d'Espagne; Alfonse venait d'entrer à Tolède. Sur les instances de Motamid, ces princes se décidèrent à faire un appel collectif aux Almoravides, malgré la crainte d'introduire le loup dans la bergerie, crainte que l'événement justifia plus tard. Ce danger n'échappait pas à la perspicacité de Motamid, mais il s'y résigna. « J'aime mieux, dit-il, être, s'il le faut, chamelier en Afrique, que porcher en Castille. » Un sort plus cruel encore lui était réservé.

L'ambassade fut bien reçue par l'émir almoravide; mais il voulut d'abord compléter son programme en s'emparant de Ceuta, dont le gouverneur Dia ed Doûla était le fils du vieux gouverneur de Tanger mort lors de la prise de cette dernière ville. Ceuta fut emportée, et le malheureux Dia ed

---

(1) Ce dinar, qui est en ma possession, a été trouvé en terre avec une autre monnaie arabe; il est admirablement conservé, et a dû passer en très peu de mains. L'inscription est en caractères coufiques; elle a été lue par M. le commandant Demaeght, dont les Oranais se rappellent l'érudition et l'affabilité.

Dans la même commune, on a trouvé, dans un vieux mur, un groupe de monnaies françaises dont les dernières remontent à Louis XII.

Doûla mis à mort. Yoûçouf, complétement libre de ses mouvements, passa alors en Espagne avec une nombreuse armée, après s'être engagé envers les ambassadeurs à respecter l'indépendance de leurs maîtres (1086).

Nous ne le suivrons pas dans cette mémorable campagne qui est en dehors de nos limites. Il suffit de rappeler qu'elle aboutit à la bataille de Zalaca, livrée non loin de Badajoz, et où l'armée d'Alfonse VI fut à peu près exterminée. Les chefs andalous, engagés les premiers, lâchèrent pied, à l'exception de Motamid, qui soutint le combat avec la plus brillante valeur, et donna ainsi à Yoûçouf le temps d'exécuter le mouvement tournant qui amena le désastre des chrétiens. Motamid était aussi brillant poète que vaillant soldat; au plus fort du combat, ayant eu le bras cassé, sa pensée se reporta vers un de ses enfants, nommé Hichâm, et il improvisa un distique contenant un jeu de mots sur ce nom, dont le radical signifie briser les os. Tout le caractère andalou est là. Après la bataille, il se présenta couvert de sang devant l'émir, dont il reçut les félicitations.

Après ce triomphe, Yoûçouf ben Tachfin revint en Afrique pour surveiller l'administration de son empire; la mort d'un de ses fils, qu'il avait laissé à Ceuta, ne fut pas étrangère à cette décision. Il garda seulement Algéziras comme tête de pont.

Seconde campagne. — Chute des princes andalous. Mohammed ben Abbâd (1090).

Les princes andalous n'étaient pas de force à compléter l'œuvre commencée; bientôt Alfonse devint plus menaçant qu'avant. Il possédait, entre Murcia et Lorca, la forteresse d'Aledo, qui était pour les musulmans la pointe du fer toujours enfoncée dans la plaie. Motamid crut nécessaire d'appeler encore une fois l'Almoravide, et passa lui-même en Afrique pour le solliciter. Il n'eut sans doute pas beaucoup de peine à le décider, car Yoûçouf avait conçu une vive admiration pour ce beau pays d'Andalousie. Le dérèglement des habitants avait choqué son austérité religieuse. Quand il franchit le détroit, ses intentions secrètes étaient dirigées

aussi bien contre les princes maures que contre les chrétiens (1090). Cependant il alla assiéger Aledo, mais sans succès. C'est alors qu'il dévoila ses projets contre les petits rois musulmans. Il commença par les mettre en demeure de revenir à la pure doctrine, et d'abolir les impôts illégaux; pour se dégager de ses promesses envers eux, il se fit ensuite donner par les jurisconsultes une *feloua* qui les condamnait et lui donnait carte blanche.

Muni de sa feloua, Yoûçouf rentra au Maroc, laissant à ses généraux le soin de soumettre les princes. La plupart de ces petits hobereaux, Motamid lui-même, implorèrent le secours d'Alfonse. Tout fut inutile; en peu de temps la majeure partie de l'Espagne musulmane fut soumise aux Almoravides. Certains princes furent mis à mort, d'autres emprisonnés, quelques-uns laissés libres. Motamid seul mérite que nous nous intéressions à son sort; Dozy lui a consacré des pages émouvantes à la fin de son histoire des musulmans d'Espagne. L'infortuné monarque fut amené en Afrique, et tenu dans une dure captivité à Ar'mât, où il mourut en 1095. Chargé de fers, n'ayant pour subsister que le produit du travail de ses filles, qui filaient de la laine, il cherchait des consolations dans la poésie. On cite de lui des traits nombreux et vraiment touchants. Le poète Ibn el Lobbâna, qu'il avait jadis comblé de faveurs, étant venu le voir dans sa prison, Motamid réunit toutes ses ressources pour lui faire un modeste présent; il y joignit une charmante poésie dans laquelle il s'excusait de l'exiguïté de son cadeau. Ibn el Lobbâna renvoya le présent avec une pièce de vers où il disait :

« ... Puissé-je rester à jamais la victime du malheur si je reçois quelque chose d'un captif.... Ta générosité m'est mieux connue qu'à toi-même.... Pour pouvoir avec peu de choses donner beaucoup, tu as recours à des ruses inspirées par les généreux instincts.... »

Ces vers honorent également celui qui les a composés et celui qui les a inspirés.

Yoûçouf fit en Espagne une troisième expédition, dans laquelle il remporta de nouveaux succès, et vint, dit-on, jusque sous les murs de Tolède. D'après le Carlas, elle aurait eu

lieu en 1090, et c'est seulement plus tard que les princes andalous auraient été détrônés. Suivant d'autres, elle eut lieu en 1097, c'est-à-dire bien après la chute de ces princes. Cette dernière date est la plus probable; cela a d'ailleurs peu d'importance au point de vue de la marche générale des événements.

Relations avec les Hammâdites.

Pendant tout son règne, Youçouf ménagea toujours sagement ses voisins de l'Est, les Hammâdites. Cependant, en 1098, le gouverneur qu'il avait mis à Tlemcen, Mohammed ben Tinamer, attaqua le territoire des Hammâdites de connivence avec la tribu des Beni-Ouamennou, qui était chargée d'en garder la frontière occidentale. Il s'avança jusqu'à Alger, qu'il assiégea pendant deux jours. Le roi hammâdite, qui était alors El Mançour ben en Nâcer, commença par châtier rudement ses auxiliaires infidèles, les Beni-Ouamennou. Youçouf, qui voulait être tranquille de ce côté, apaisa son voisin et fit la paix. Les hostilités n'en continuèrent pas moins entre le Hammâdite et ses anciens alliés les Beni-Ouamennou.

En 1102, le nouveau gouverneur de Tlemcen, Tachfin ben Tinamer, qui avait succédé à son frère Mohammed, en profita pour renouveler ses attaques. Il fut bien puni d'avoir ainsi imprudemment attiré l'orage. El Mançour, furieux, marcha sur Tlemcen, culbuta les Almoravides près de Tessala et s'empara de la ville. Le sac était commencé quand Haoua (Ève), femme du gouverneur, se rendit près du vainqueur pour implorer sa clémence. Elle était revêtue des ornements distinctifs de sa race. Cette vue rappela à El Mançour la communauté d'origine qui l'unissait aux Lemtoûna; les uns et les autres étaient en effet des Çanhâdja. Il se laissa toucher, fit cesser le pillage et Youçouf arrangea encore une fois les choses en changeant l'imprudent gouverneur.

Mort de Youçouf (1106).

Le souverain almoravide était alors à l'apogée de sa puissance. Son règne s'acheva paisiblement, et il mourut en 1106, âgé de près de cent ans.

Cette figure historique mérite de fixer un instant notre attention. Youçouf ben Tachfin fut un grand conquérant, un fervent musulman, mais ce fut surtout un habile politique. On en trouve la preuve dans la façon dont il se débarrassa de son cousin Abou Bekr, dans la prudence avec laquelle il évita tout conflit sérieux avec les Hammâdites, dans la manière dont il posa ses conditions avant de s'engager dans la guerre d'Espagne, dans la fetoua qu'il se fit délivrer pour autoriser la dépossession des petits princes andalous. Comment ne pas se rappeler à cette occasion la fetoua demandée aux conseillers de la maison de Hohenzollern pour trouver à leur maître des droits sur les duchés? Quoi qu'en disent certaines personnes, l'histoire se répète souvent.

Malgré les succès et la prudence de Youçouf, la prospérité de sa dynastie lui survécut peu. L'homme qui devait la renverser était déjà né. En Espagne, les musulmans andalous haïssaient franchement les Almoravides. Ceux-ci avaient bien aboli certains impôts, mais ils avaient apporté une domination dure, barbare, extrêmement pesante pour une population civilisée, adonnée aux plaisirs et à la poésie. Youçouf lui-même n'était rien moins qu'un poète; il savait à peine l'arabe. Après la bataille de Zalaca, un poète andalou lui avait adressé une pièce de vers où, suivant la comparaison banale, le bonheur et l'adversité étaient figurés par les couleurs blanche et noire. Youçouf comprit vaguement que le poète lui demandait des filles blanches et noires. Ajoutez à cela que, dans ses dernières années, l'émir, tout absorbé par ses pratiques religieuses, avait négligé le détail des affaires et laissé ses généraux devenir de petits tyrans aspirant à leur tour à l'indépendance.

L'empire almoravide contenait donc déjà des éléments de ruine qui se développèrent rapidement. Nous venons de le voir en conflit avec ses voisins de l'Est que nous avions laissés

de côté. Revenons donc en arrière pour voir les événements qui s'étaient accomplis dans l'Ifriquiya depuis l'apparition des Almoravides.

Temim le Zirite (1063 à 1108).

Nous avons laissé l'Ifriquiya en 1063, au moment où le Hammâdite Bologguin, revenant de son expédition du Mag'rib, était assassiné par son cousin En Nâcer ben Alennas, qui revint à la Calâa et lui succéda (p. 107) (1063).

Les deux souverains de l'Est avaient été aux prises avec l'invasion arabe hilalienne, qui avait réduit le Zirite El Moizz à quelques places de la côte; Bologguin, au contraire, avait tenu les Arabes à distance dans le Sud, sans toutefois pouvoir arrêter leur marche vers l'Ouest.

Le Zirite El Moizz était mort en 1062, un peu avant Bologguin, et avait été remplacé par son fils Temim.

Le nouveau roi, à peu près bloqué dans El Mehdia par les Arabes, ne pouvait plus défendre ses provinces, dont plusieurs eurent recours à la protection des Hammâdites. C'est ainsi que Tunis, Souça, Sfax, et la province de Castilia lui échappèrent.

A défaut d'armée, Temim possédait le génie de l'intrigue; il sut diviser les Arabes, s'en concilier une partie, et chercha à s'en débarrasser en les envoyant, sous les ordres de ses deux fils, Eyoûb et Ali, faire la guerre sainte contre les Normands, en Sicile, où on se rappelle que les Zirites avaient pris pied sous le règne précédent (1063). Après des succès assez divers, les deux frères revinrent en Afrique avec ce qui leur restait de troupes vers 1068.

Temim profita d'une défaite infligée par les Arabes à son voisin le Hammâdite En Nâcer ben Alennas (1), et due en grande partie à ses propres intrigues, pour reprendre les places de la côte et Tunis (1066).

En 1072, une nouvelle tentative pour venir au secours des musulmans siciliens échoua. La flotte africaine fut battue devant Palerme.

---

(1) Ou R'alenuès.

En 1087, El-Mehdia fut prise et pillée par une flotte de Génois et de Pisans. Temim faillit être pris et dut payer rançon.

Une autre tentative du même genre, faite en 1105 contre El-Mehdia par une flotte chrétienne de nationalité inconnue, fut repoussée avec perte.

Ses dernières années furent un peu plus tranquilles, et il mourut en 1108, laissant à son fils Yahia un héritage bien compromis.

En Nâcer le Hammâdite. — Fondation de Bougie (1063 à 89).

Pendant ce temps, le trône des Hammâdites avait également subi des secousses, mais avait tenu bon.

En Nâcer ben Alennas, ayant succédé à Bologguîn en 1063, avait d'abord résisté assez bien aux Arabes hilaliens. Il profita même de la détresse où était son voisin le Zîrite pour s'approprier les places de la côte qui lui avaient offert leur hommage. Mais, en 1065, une fraction des Arabes s'étant alliée au petit prince Mor'râoui de Tripoli El Montacer ben Khazroûn, menaça le territoire hammâdite. En Nâcer, uni lui-même à une autre fraction arabe, s'avança contre ses ennemis à El-Orbos. Il subit un échec complet, à la suite duquel il perdit les places de la côte, et les Arabes envahirent ses Etats. Il eut beaucoup de peine à les éloigner. A la fin, autant par les négociations que par les armes, il les refoula dans le Zâb et le Hodna, qui devinrent complètement leur proie.

Pendant cette invasion, la Calâa avait été menacée plusieurs fois. En Nâcer pensa à construire une seconde capitale plus éloignée du Sud, qui était devenu le côté dangereux. Il choisit à cet effet l'emplacement de Bougie (1067). La nouvelle ville, embellie par En Nâcer et par son successeur, devint une cité florissante. Son nom s'est attaché à ses fondateurs, et l'on dit : les Hammâdites de Bougie.

El Mançour. — Bâdis, Hammâdites (1089 à 1105).

Le règne de En Nâcer s'acheva tranquillement grâce aux talents militaires de son fils El Mançour, qui réprima diverses révoltes et succéda à son père en 1089.

L'année suivante (1090), il transporta définitivement sa capitale à Bougie. Les premières années de son règne furent employées à combattre les révoltes de ses parents : d'abord son oncle, puis son cousin à Constantine, puis un autre cousin à Bône. Ces révoltes étaient à peine réprimées qu'un autre danger plus sérieux surgit du côté de l'Ouest. On a vu, dans l'histoire des Almoravides, que les Beni-Ouamennou, alliés des Hammâdites et chargés de la défense de leur frontière de l'Ouest, avaient fait défection et avaient appelé le gouverneur lemtoûni de Tlemcen, Mohammed ben Tinamer, qui s'était avancé jusqu'à Alger. El Mançour avait marché vigoureusement à sa rencontre et l'avait repoussé jusqu'à la frontière, où la paix s'était faite sur l'ordre de Yoûçouf ben Tachfin.

Après le retour d'El Mançour à Bougie, les Beni-Ouamennou reprirent les hostilités pour leur compte, et, finalement, infligèrent un rude échec à El Mançour. Le nouveau gouverneur lemtoûni de Tlemcen, Tachfin ben Tinamer, ne put résister à la tentation que lui offraient les circonstances. Profitant de l'absence de son maître, qui était en Espagne, il rouvrit les hostilités et vint s'emparer d'Achir. C'en était trop ; El Mançour se mit en campagne, rencontra Tachfin au Tessala, le battit complètement et vint assiéger Tlemcen. Nous avons vu comment la ville, dont le sac était déjà commencé, fut sauvée par le dévouement d'Eve, femme du gouverneur. Ce trait fait trop d'honneur à El Mançour pour ne pas être rappelé ici. Yoûçouf ben Tachfin conclut une seconde fois la paix (1102).

El Mançour vécut encore deux ans et termina son règne glorieux en 1104. Un de ses fils, aussi cruel qu'incapable, Bâdis, lui succéda et mourut l'année suivante (1105), heureusement pour ses sujets. Il fut remplacé par son frère El Aziz.

CHAPITRE VIII

FIN DES ALMORAVIDES, DES ZIRITES ET DES HAMMADITES. — DÉBUT DES ALMOHADES (1106 à 1163)

Ali ben Youçouf l'Almoravide (1106 à 24).

A l'époque où nous sommes arrivés, trois souverains viennent de monter sur le trône en Afrique : dans l'Ouest, l'Almoravide Ali ben Youçouf (1106). dans l'Est, le Hammâdite El Aziz (1105) et le Zirite Yahia (1107). Pendant près d'un demi-siècle, l'histoire de ces deux parties de l'Afrique restera séparée. C'est seulement en 1152, après la fondation de l'empire almohade, que l'orage parti de l'Ouest s'étendra vers les Etats de l'Est. Nous allons donc abandonner ces derniers pour donner toute notre attention aux graves événements qui vont changer la face du Mag'rib.

C'est précisément au moment de la mort de Youçouf ben Tachfin que commença à se montrer l'homme qui devait renverser sa dynastie.

Ali ben Youçouf régna d'abord tranquillement sur les vastes Etats que lui avait laissés son père. Il ne manquait pas de qualités militaires, nécessité primordiale à cette époque pour un chef d'Etat; il avait même des qualités que nous apprécions davantage aujourd'hui : il était juste et modéré; mais il n'avait pas hérité du génie politique de son père. Tout absorbé dans ses pratiques religieuses, il laissa se développer la nouvelle secte qui devait être fatale à sa dynastie, et que Youçouf n'eût pas manqué d'écraser dès le début sans le moindre scrupule.

Deux fois, en 1109 et 1119, Ali vint en personne prendre part à la guerre sainte en Espagne. Ses généraux y avaient

remporté la brillante victoire d'Uclès (1108), dans laquelle périt le fils d'Alfonse VI; mais elle fut balancée par quelques revers. Les Almoravides étaient toujours maîtres de la majeure partie de l'Espagne musulmane; ils occupaient les Baléares. Malgré la haine que leur portaient les Maures indigènes, leur situation en Espagne était encore solide.

En Afrique, leur pouvoir était incontesté. Le malheureux roi zirite de El-Mehdia, pressé par les Normands de Sicile, appela Ali à son aide. Rien n'était plus facile à l'Almoravide que de faire payer cher son secours; son père et bien d'autres n'y eussent pas manqué. Il envoya sa flotte ravager les côtes de Sicile (1122) sans rien exiger de son faible allié.

Au moment où il semblait le maître des destinées de l'Afrique, il fut brusquement attaqué par la nouvelle secte des Almohades, qui se formait depuis vingt ans.

Commencement des Almohades. — Ibn Toûmert, Abd el Moumen (1103 à 24).

Le fondateur de ce nouveau parti, nommé Mohammed ben Abdallah ou Ibn Toûmert, appartenait à la grande tribu des Maçmoûda, qui habitait l'Atlas marocain et dont nous avons déjà rencontré le nom plusieurs fois. Elle était de force à obliger ses voisins à compter avec elle; mais, jusque-là, elle n'avait pas eu une situation prépondérante, analogue par exemple à celle des Mor'râoua ou des Çanhâdja. Le moment d'entrer en scène était venu pour elle. Ibn Toûmert, de même que l'Homme à l'âne et tant d'autres personnages religieux, était disgracié physiquement; mais il avait une âme ardente, et, de plus, un esprit très subtil et une parole élégante. De 1103 à 1111, il avait étudié en Orient, et avait adopté en grande partie la doctrine de la secte acharite. A son retour, il se mit à prêcher d'abord à Tripoli, où il n'eut aucun succès, puis à El-Mehdia, où il commença à se faire quelques adhérents. De là il se rendit à Bougie (1117) et le nombre de ses adeptes grossit rapidement. Le roi hammâdite, qui n'aimait pas les nouveautés, voulut le faire arrêter; mais Ibn Toûmert s'enfuit à peu de distance, dans le village de Mellâla,

où il continua ses prédications sous la protection des Berbers, qui avaient pris ouvertement son parti. Ce village, auquel il affectait de donner un caractère prédestiné, devint le centre de sa doctrine.

A cette époque vivait à Tlemcen un jeune étudiant qui devait être un des plus grands hommes de l'Afrique : Abd el Moumen ben Ali. Il était né dans le pays occupé aujourd'hui par les Traras, entre Rachgoûn et Nemours. Son père était, dit-on, un potier. L'imagination arabe entoure toujours de merveilleux le berceau des grands hommes. Entre autres prodiges, on raconte qu'un jour, pendant que les parents d'Abd el Moumen étaient occupés à pétrir l'argile sur l'aire, un essaim d'abeilles vint se poser sur la tête de l'enfant couché dans son berceau, et le couvrit entièrement. Les parents, au désespoir, ne savaient comment chasser les abeilles, qui s'éloignèrent d'elles-mêmes au bout de quelque temps sans avoir fait aucun mal à l'enfant. Un devin, consulté à ce sujet, annonça au potier que son fils serait roi. Pour cette raison, ou pour toute autre, les parents avaient voulu, comme nous disons aujourd'hui, faire donner de l'éducation à leur fils, qui étudiait à Tlemcen quand le bruit des prédications d'Ibn Toûmert parvint dans cette ville. Les étudiants, toujours avides de nouveautés, s'éprirent de ces doctrines, et Abd el Moumen fut envoyé à Mellâla pour tâcher d'amener le prédicateur avec lui. Le jeune envoyé réussit parfaitement; à partir de ce moment, il voua à son maître une amitié et une fidélité qui ne se démentirent jamais.

Le petit troupeau des fidèles se dirigea à petites journées vers l'Ouest, semant la bonne parole sur son passage, souvent bien accueilli, quelquefois reçu à coups de bâton, sans jamais se laisser décourager. Arrivé à Tlemcen, Ibn Toûmert soutint une brillante controverse contre les savants de la ville. Habitué aux finesses des écoles d'Orient, il n'eut sans doute pas de peine à interloquer les docteurs de l'Ouest, zélés mais peu cultivés. Ceux-ci n'en furent que plus furieux. De là Ibn Toûmert continua vers la cour du Maroc, où il se mit à fulminer contre les abus, attaquant les plus hauts personnages et l'émir Ali lui-même. Un jour il morigéna durement la

propre sœur de l'émir, qu'il avait rencontrée sans voile dans la rue.

Ali ben Youçouf, toujours consciencieux, mit le réformateur en présence de ses docteurs, qui restèrent courts dans la discussion. Dans leur fureur, ils réclamaient la mort du novateur; mais Ali se borna à le chasser de la ville. Cette clémence, ou cette équité, comme on voudra l'appeler, fut fatale aux Almoravides.

Ibn Toûmert continua ses prédications, toujours suivi de ses fidèles, mais avec un succès médiocre, jusqu'au jour où il revint chez les Maçmoûda, dans sa tribu, où, contrairement au proverbe, il fut reçu comme un prophète (1121). Il trouva un excellent accueil auprès d'un cheikh maçmoûdi, nommé Abou Hafs Omar, qui resta pendant toute sa vie un des plus fermes champions de la nouvelle secte; ce nom doit être retenu, car c'est de lui qu'est descendue la florissante dynastie des Hafcides d'Ifriquiya. Par une sorte d'ironie du sort, avant que les Almohades existassent, le nom de leurs successeur était déjà marqué (1). Ibn Toûmert prétendit, comme bien d'autres avant et après lui, être le mahdi annoncé par Mohammed, et en prit le titre; il s'appelait Mohammed ben Abdallah, ce qui était une des conditions de l'emploi. Son ascendant sur ses rudes et crédules compatriotes devint bientôt immense; il les excitait contre les Almoravides en leur disant : « Ils s'appellent marabouts, mais leur vrai nom est *les voilés;* c'est le peuple décrit par le Prophète comme devant être exclu du Paradis, hommes qui paraîtront à la fin du monde avec des queues comme les vaches, dont les femmes seront ivres, nues et indécentes et auront des bosses de chameau pour tête..... » Il y avait cependant quelques mécontents; l'imâm les fit impitoyablement massacrer. Cette cruauté ne fit qu'augmenter le nombre et la ferveur des adhérents; la rigueur, qui est fatale aux faibles, réussit toujours aux forts.

(1) Il y eut plusieurs Abou Hafs Omar. Pour distinguer celui-ci, je l'appellerai le cheikh.

Fondation de Tinmellel (1121).

Comme il faut un nom pour donner corps à une réunion, le mahdi appela ses partisans Mouahidoûn (unitaires), dont nous avons fait Almohades. Certes, les Almoravides, ces pieux marabouts, étaient également convaincus de l'unité divine, et on s'étonnerait que la nouvelle secte ait pu trouver quelque chose à reprocher à la pureté de leur foi, si on ne savait que, dans les temps de ferveur religieuse, les masses se passionnent pour des subtilités que l'on ne comprend même plus dans les siècles où la foi est plus tiède.

Quelques succès militaires augmentèrent encore l'enthousiasme. Le gouverneur du Soûs, qui était venu attaquer Ibn Toûmert, fut battu, et, en 1124, l'imâm fut assez puissant pour se construire une Calâa, ou capitale, qu'il eut soin de placer dans une position inexpugnable, au milieu des montagnes, à Tinmellel. Plusieurs attaques contre ce nid d'aigles furent infructueuses.

Guerres avec les Almoravides (1124 à 42).

Enfin le mahdi se sentit assez fort pour aller attaquer en face les Almoravides. Vers 1127 il envoya une armée qui, après des victoires éclatantes, parvint sous les murs de Maroc, mais ne put s'emparer de cette ville. Le mahdi continua alors ses conquêtes autour de Tinmellel. En 1128, il envoya une nouvelle armée attaquer Maroc, et la confia à son fidèle Abd el Moumen, qui était devenu le gendre du cheikh Abou Hafs Omar. Après de brillants succès, les Almohades arrivèrent en vue de la ville; mais, cette fois, la fortune leur fut infidèle et ils furent défaits malgré les efforts de leur jeune général. On raconte qu'à la nouvelle de ce malheur, le mahdi, apprenant en même temps qu'Abd el Moumen avait échappé à la mort, s'écria : « Si Abd el Moumen est sain et sauf, nous n'avons perdu personne. » Telle était la confiance justifiée qu'il avait en son lieutenant.

Ibn Toûmert mourut peu après (1128); Abd el Moumen, qu'il avait désigné pour son successeur, lint cette nouvelle

cachée pendant près de deux ans; pendant ce temps, il prit toutes les décisions au nom de son maître. Quand son pouvoir fut bien établi, il prit ouvertement le commandement (1130). Il continua avec prudence la guerre sainte, en étendant son pouvoir dans le Sud, et en attendant le moment de pouvoir prendre une éclatante revanche sur les Almoravides. Ce furent ceux-ci qui lui en offrirent l'occasion.

L'émir Ali ben Youçouf, qui était très occupé de ses affaires d'Espagne, comprit enfin qu'un sérieux danger le menaçait vers le Sud. Avec une partie de ses troupes rappelées d'Espagne, il composa une armée dont il donna le commandement à son fils Tachfin, également revenu de la Péninsule (1138).

Tachfin voulut attaquer ses ennemis dans leur repaire à Tinmellel. Mal lui en prit : Abd el Moumen le laissa s'engager dans les montagnes; puis, fondant sur lui à l'improviste, il détruisit une partie de son armée. L'échec subi dix ans auparavant devant Maroc était vengé.

L'année suivante (1139), Abd el Moumen entreprit enfin la campagne qu'il méditait depuis longtemps, et qui devait se terminer, huit ans plus tard, par la chute complète de la dynastie almoravide. Il s'avança d'abord au nord dans le Rif, recueillant partout les soumissions, sans que l'armée almoravide, commandée par Tachfin, fût en mesure de s'y opposer.

Tachfin ben Ali l'Almoravide. — Apparition des Abd-el-Ouâd (1142).

En 1142, Ali ben Youçouf mourut et son fils Tachfin lui succéda. Vers cette époque commencèrent à entrer en scène trois nouvelles tribus, destinées à un rôle historique important : les Abd-el-Ouâd, les Todjin et les Beni-Merin. Ces tribus berbères, refoulées au sud par les tribus arabes hilaliennes, envahissaient le territoire des Beni-Ouamennou, qui occupaient la frontière occidentale du royaume hammâdite. Ceux-ci, brouillés avec leur suzerain, qui d'ailleurs n'était plus en état de les protéger, s'adressèrent aux Almohades. Abd el Moumen accueillit avec empressement ces ouvertures, et donna aux Beni-Ouamennou un renfort qui les aida à

repousser les Abd-el-Ouâd. Mais, de ce côté, Tachfin profita de l'occasion, et envoya un corps de troupe considérable à ces alliés que le sort lui offrait. Les Almoravides unis aux Abd-el-Ouâd rencontrèrent leurs ennemis à Mendès et remportèrent une éclatante victoire. Ce retour de fortune ne fut pas long. Abd el Moumen s'était avancé du Rif vers la région de Tlemcen, qu'il avait soumise, et se préparait à assiéger cette place, boulevard des Lemtoûna de ce côté. A la nouvelle de la défaite de son lieutenant, il accourut, battit les Almoravides qui étaient encore près du lieu du premier combat, reçut la soumission des Abd-el-Ouâd et revint à ses projets contre Tlemcen.

Tachfin ne pouvait laisser tomber cette place sans la secourir; mais il sentait son impuissance; aussi se décida-t-il à appeler ses voisins les Hammâdites. Devant le danger commun, le roi de Bougie, Yahia, lui envoya une armée qui vint le rejoindre sur la Saf-Saf. Le général Ganhâdji attaqua imprudemment Abd el Moumen et éprouva un échec complet. Pendant qu'il se retirait vers Bougie, les Beni-Ouamennou l'attaquèrent et achevèrent son désastre.

Mort de Tachfin à Oran (1145).

Ainsi, de tous côtés, la victoire se déclarait pour les Almohades. L'émir almoravide Tachfin, ne pouvant plus tenir la campagne et prévoyant la chute de Tlemcen, se réfugia à Oran et envoya son fils Ibrahim à Maroc pour soutenir la résistance des places de l'Ouest. Il pouvait espérer tenir à Oran, y recevoir par mer des secours d'Espagne grâce à sa flotte, et au besoin se réfugier dans ce dernier pays. Ses espérances ne se réalisèrent pas. Abd el Moumen vint assiéger la place; Tachfin, battu, essaya de s'échapper la nuit dans la direction de Mers-el-Kébir. Sa jument roula dans un ravin escarpé, près du village actuel de Sainte-Clotilde, et le malheureux se tua. Son cadavre fut retrouvé, et la tête envoyée par le vainqueur à Tinmellel, où elle resta suspendue à un peuplier (1145).

Prise de Fès et triomphe des Almohades (1146).

Abd el Moumen, maître d'Oran, revint à ses projets sur Tlemcen, qui tomba en son pouvoir en 1146 après un long blocus; puis vint le tour de Fès, qui fut pris la même année.

Contre les places munies de bons remparts, on n'avait guère d'autre action à cette époque que le blocus. Si l'on en croit le Cartas, Abd el Moumen fit arrêter par un barrage l'eau de l'oued qui traverse la ville. Quand il eut ainsi accumulé une grande masse d'eau en amont, il fit abattre le barrage; l'eau, en se précipitant, entraina une partie des murailles et noya un grand nombre d'habitants. Une fois la ville prise par ce moyen, le vainqueur fit massacrer tous les Lemtoûna. Dès cette époque, sans attendre d'avoir achevé la conquête du Mag'rib, Abd el Moumen envoya des troupes en Espagne, où il était urgent de recueillir la succession des Almoravides. L'amiral Ibn Meïmoûn s'était soumis à lui, ce qui lui assurait la mer. Tarifa, Algéziras, Jerez tombèrent immédiatement au pouvoir des Almohades; partout la population les accueillait; souvent elle chassait elle-même les Almoravides exécrés.

Dans le Mag'rib, Ceuta, Salé, Ar'mât furent pris successivement ou se rendirent. Restait la capitale, Maroc, où les Lemtoûna avaient concentré leur dernière résistance. Ils avaient déposé leur émir Ibrahîm et l'avaient remplacé par Ishaq, frère de Tachfin et dernier fils d'Ali ben Youçoûf; c'était encore un enfant. Après un blocus de onze mois et une défense désespérée, la malheureuse ville fut prise d'assaut; la moitié de la population avait déjà péri; le reste fut presque entièrement massacré. Le jeune Ishaq, petit-fils et dernier représentant de la famille du grand Youçouf ben Tachfin, fut décapité. L'empire des Almoravides n'existait plus (1147). Nous verrons bien, quarante ans plus tard, une révolte de Ibn R'âniya se colorer de leur nom, mais elle n'aboutit à aucun résultat durable.

Pendant les années suivantes, les généraux almohades continuèrent leurs opérations en Espagne, où la chute des Almoravides amenait la résurrection des petites principautés

fatales à l'islamisme. Pendant qu'Abd el Moumen feignait de porter son attention de ce côté, il se préparait en réalité à attaquer les provinces de l'Est, où régnait le plus grand désordre. La dynastie des Hammâdites était fort ébranlée. Celle des Zirites n'existait déjà plus.

Yahia ben Temim le Zirite (1107 à 16).

Nous avons laissé, en 1107, le roi zirite Yahia ben Temim dans une situation précaire à El-Mehdia, pressé entre les Arabes hilaliens d'une part, et les Normands de Sicile de l'autre. Le Hammâdite El Aziz bel el Mançour avait, au contraire, recueilli à Bougie un héritage florissant.

Yahia ben Temim régna sans encombre jusqu'à l'année 1116, où il fut assassiné. Il avait reconnu la suzeraineté des khalifes fatimites d'Égypte. Cette détermination s'explique assez bien : les Zirites, menacés de toutes parts et en particulier par leurs voisins les Hammâdites, n'avaient aucun appui à attendre de Bagdad, tandis qu'ils pouvaient espérer quelques secours de leurs protecteurs d'Égypte, espérance qui d'ailleurs ne fut pas justifiée.

Ali ben Yahia le Zirite. — Guerres contre les Hammâdites et les Normands (1116 à 21).

Ali, fils de Yahia, succéda à son père et dut aussitôt faire face de tous les côtés. Tunis était alors la pomme de discorde entre les Hammâdites et les Zirites. Le gouvernement y était devenu héréditaire dans la famille d'Ibn Khoraçân. Suivant les événements, le gouverneur faisait hommage aux Zirites, ou de préférence aux Hammâdites, qui étaient plus éloignés. C'est ce qui était arrivé pour ces derniers en 1117. Ali marcha contre Tunis et la fit rentrer dans le devoir. Ce fut ensuite le tour d'un prince révolté de Gabès, nommé Rafa, qui s'était allié au prince normand Roger II de Sicile. Cette même année 1117, Ali fut attaqué sur terre par Rafa et sur mer par la flotte de Roger; sa flotte éprouva un échec. Pour comble de malheur, pendant qu'il combattait courageusement contre Rafa, le roi Hammâdite vint reprendre Tunis,

où il recueillit une fois de plus l'hommage du gouverneur khoraçânite. Tout tournait contre le malheureux Zirite, quand il mourut en 1121, laissant le pouvoir à son fils El Hacen, âgé de 12 ans; ce devait être le dernier roi de cette race.

El Hacen dernier Zirite renversé par les Normands (1121 à 48).

En même temps, le Hammâdite El Aziz mourait et était remplacé par son fils Yahia, dernier roi de cette dynastie.

Contrairement à ce qu'on pouvait attendre, les Normands ne surent pas tout d'abord profiter de cette situation. Deux tentatives faites par eux contre El-Mehdia, en 1122 et 1123, furent énergiquement repoussées. Roger II, absorbé par les affaires d'Italie, ne put pas sur le moment venger ces deux échecs; il fit même la paix avec El Hacen, se réservant de prendre plus tard une éclatante revanche.

En 1135, le Hammâdite Yahia voulut s'emparer du peu qui restait à son voisin le Zirite et l'attaqua par terre et par mer. Le malheureux El Hacen, réduit aux abois, eut recours à la ressource des faibles ; il appela à son aide son ancien ennemi Roger II, qui en profita pour s'emparer de l'île de Djerba. Les années suivantes, il devint de plus en plus exigeant envers son faible allié et lui imposa sa suzeraineté. Cependant il lui laissait encore une ombre de pouvoir, se contentant d'attaquer ses voisins de Tripoli et du royaume de Bougie. Sa flotte était commandée par Georges d'Antioche, dont le nom est resté célèbre chez les Arabes.

En 1143, une grande expédition normande contre Tripoli échoua; mais, la même année et les suivantes, les côtes hammâdites furent pillées. En 1145, les Normands prirent l'île Kerkenna; enfin, en 1146, ils s'emparèrent de Tripoli et y laissèrent un gouverneur arabe. Le cercle se rétrécissait de plus en plus autour de El Hâcen. Une révolte qui avait éclaté à Gabès fournit à Roger II l'occasion d'en finir. Sous prétexte qu'on avait tué un de ses protégés, il envoya sa flotte devant El Mehdia. Toute résistance était impossible. El Hacen préféra abandonner la partie et se retirer. El Mehdia et successivement les autres places de la côte tombèrent au pouvoir

des Normands. Toutefois Tunis resta aux Hammâdites (1148).

Telle fut la fin de la dynastie zirite. El Hacen se retira à Alger, dans les Etats de son triste cousin Yahia, dont l'heure approchait aussi.

Les Almohades renversent les Hammâdites (1152).

Jusque-là, Abd el Moumen n'avait rien tenté contre ses voisins de l'Est; il était prudent comme Yoûcouf ben Tachfin, mais plus entreprenant; il attendait son heure. Ses préparatifs furent faits avec une habileté consommée. En 1151, il avait réuni une nombreuse armée près de Ceuta, avec l'intention apparente de passer en Espagne; il avait fait venir de la Péninsule des députés qu'il écoutait avec intérêt. Quand tout fut prêt, il se borna à laisser pour l'Espagne un corps de troupe aux ordres d'un de ses fils, et de son beau-père le cheikh Abou Hafs Omar; brusquement il se dirigea vers l'Est. Le roi hammâdite ne se doutait de rien. L'avant-garde almohade était déjà devant Alger que l'inepte Yahia ne soupçonnait pas encore le danger. Tout s'enfuyait devant Abd el Moumen, qui entra à Bougie sans avoir livré un combat sérieux. De là il envoya une expédition contre la fameuse Calâa des Beni-Hammâd, qui fut emportée après une vigoureuse résistance; selon l'usage, toute la garnison fut massacrée. Yahia s'était réfugié à Constantine; épouvanté par cette catastrophe, il fit sa soumission, et son royaume fut définitivement incorporé à la monarchie almohade (1152).

Abd el Moumen, toujours aussi prudent qu'énergique, ne jugea pas le moment opportun pour arracher la Tunisie aux Normands. Après un séjour de deux mois, il revint à Maroc. La fortune souriait partout à ses armes ; un de ses fils, Abdallah, qu'il avait laissé dans la région de Sétif, fut attaqué par de nombreux contingents d'Arabes hilaliens qu'il finit par mettre en déroute après une lutte acharnée de plusieurs jours.

Cependant, au même moment, une petite révolte éclata du côté où on l'attendait le moins. Abd el Moumen avait fait tuer et crucifier un descendant de son ancien chef et ami le mahdi.

Cet acte irrita les autres membres de la même famille, qui voyaient sans doute avec jalousie l'héritage d'un de leurs parents passer dans les mains d'un homme qui n'était même pas un Maçmoûdi. Abd el Moumen ne laissa pas à la révolte le temps de s'étendre. Il s'empara des chefs et les fit crucifier. Pour prévenir le retour de semblable événement, il fit recruter chez les Koûmia, dans sa propre tribu, un corps important qui lui servit dès lors de garde personnelle.

Abd el Moumen s'empare de la Tunisie et chasse les Normands (1160).

Cependant ses desseins sur l'Ifriquiya n'étaient qu'ajournés. Les chrétiens occupaient sur le flanc de ses Etats une position forp menaçante pour qu'il ne songeât pas à les en déloger. En 1153, une flotte partie de El Mehdia était venue piller Bône. Les populations musulmanes commençaient à se soulever contre l'infidèle; le moment était enfin venu.

Les préparatifs furent faits avec une prévoyance remarquable; les munitions de guerre et de bouche réunies en abondance, une flotte nombreuse équipée. Quand tout fut prêt, l'armée se mit en mouvement; sa marche fut un modèle de bon ordre et d'habiles dispositions. Aucun encombrement, aucun désordre; partout les subsistances assurées sans épuiser le pays. L'armée arriva d'abord devant Tunis; la ville se soumit. La petite dynastie des gouverneurs khoraçânites fut exilée. Les Almohades s'emparèrent ensuite successivement de Caïrouân, Soûça, Sfax, et vinrent enfin assiéger El-Mehdia par terre et par mer. De même qu'au temps de l'Homme à l'âne, cette place ne pouvait être prise que par le blocus. Abd el Moumen fit barrer la presqu'île de manière à rendre toute sortie impossible, et profita de la longueur du blocus pour soumettre tout le pays jusqu'à Tripoli et Barca. Les Normands se décidèrent enfin à tenter un effort vigoureux pour ravitailler la place par mer. La flotte almohade était commandée par Ibn Meïmoun, l'ancien amiral almoravide rallié. La victoire fut chaudement disputée; à la fin, elle se décida pour les musulmans. Les chrétiens, sans avoir éprouvé un désastre complet, furent obligés de se re-

tirer. La ville n'avait plus qu'à se rendre. Elle obtint une capitulation honorable (janvier 1160).

Les Almohades étaient donc maîtres incontestés de l'Afrique depuis Barca jusqu'à Ceuta, et de la plus grande partie de l'Espagne musulmane. Jamais empire n'avait paru aussi solidement établi dans cette partie du monde. Un siècle après, il n'en restait plus trace.

Fin du règne d'Abd el Moumen (1160 à 63).

Abd el Moumen employa les trois dernières années de son règne à se préparer à porter la guerre sainte en Espagne, où plusieurs princes indépendants, s'unissant aux chrétiens, avaient causé quelques revers aux Almohades. Il le fit avec toute la prévoyance et le soin méticuleux qu'il apportait dans la préparation de ses expéditions. Il commença par faire bâtir une ville et une forteresse sur le roc de Gibraltar, qui avait jadis servi d'asile momentané aux troupes de Tariq (1160). Il envoya des renforts en Espagne, et y passa lui-même pour prendre sur place les mesures opportunes, mais sans prendre encore le commandement. Son séjour ne dura que deux mois; il semble qu'il ait suffi pour ramener la victoire sous ses drapeaux, car son général, Abdallah ben Abi Hafs s'empara de Badajoz, de plusieurs autres places, et infligea une défaite au roi de Castille.

En même temps, Abd el Moumen faisait d'immenses préparatifs au Maroc. Quatre cents navires furent mis sur chantier en divers points de la côte. Des chevaux, des armes, des équipements furent réunis en quantités immenses. En 1163, l'émir fit un appel général aux armes dans tous ses Etats. La foule enthousiaste accourut se joindre à l'armée régulière. L'émir sortit de Maroc pour se mettre lui-même à la tête de cette immense armée. Jamais pareil orage n'avait encore menacé l'Espagne. Mais la mort saisit Abd el Moumen à ce moment.

Quand il sentit sa fin prochaine, il régla lui-même tous les détails de sa succession. Il laissait une nombreuse famille ; on nous a conservé le nom de dix-sept de ses fils et de deux de ses filles. Il désigna pour son héritier un de ses fils, Abou

Yacoûb Yoûçouf, qui était en Espagne, et fit partir lui-même les courriers dans toutes les directions pour annoncer cet événement. Il mourut âgé d'environ 63 ans, et fut enterré à Tinmellel.

L'islamisme perdit en lui un de ses plus grands hommes de guerre, et un de ses plus grands politiques. Avec des qualités analogues à celles de Yoûçouf ben Tachfin, il avait en plus un esprit très cultivé, il était poète et aimait à s'entourer de savants. Ses études de jeunesse avaient développé chez lui une extrême finesse, et cet esprit d'ordre et de prévoyance qu'il déploya d'une manière si remarquable dans la préparation de ses expéditions.

Si la mort ne l'avait pas surpris dans la plénitude de sa force, et s'il avait pu diriger contre les chrétiens l'expédition préparée avec tant de soins, de graves événements se seraient certainement produits en Espagne. La chrétienté échappa ainsi à un péril qu'elle ne soupçonna sans doute pas. Mais, lors même que ces événements se fussent réalisés, il est douteux que la durée de l'empire almohade en eût été prolongée. Les éléments de décomposition étaient latents, mais ils existaient déjà; rien ne pouvait arrêter leur développement.

CHAPITRE IX

APOGÉE ET FIN DES ALMOHADES (1163 à 1269)

Abou Yacoûb Yoûçouf; ses guerres et sa mort devant Santarem (1163).

Abou Yacoûb Yoûçouf, fils d'Abd el Moumen, recueillit sans trop de difficulté l'héritage de son père. Sans en avoir toutes les qualités, il était digne de lui succéder. C'était un prince sage, avisé et passionné pour la guerre sainte, qui lui fut fatale. Ses nombreux frères étaient pourvus de commandements; il prit pour ministre l'un d'entre eux, Abou Hafs, qui le servit toujours fidèlement. Deux de ses frères seulement, qui étaient gouverneurs, l'un à Bougie, l'autre à Cordoue, et le cheikh Abou Hafs Omar refusèrent d'abord de le reconnaître; mais cette mauvaise humeur céda la même année et ne se manifesta par aucun acte de rébellion.

En 1166, une première révolte éclata chez les R'omara et donna à l'émir l'occasion de marcher en personne; les insurgés furent vaincus et la tête de leur chef envoyée à Maroc. L'Afrique étant tranquille, Abou Yacoûb Yoûçouf put s'occuper des affaires d'Espagne, où les Almohades avaient devant eux plusieurs chefs musulmans alliés aux chrétiens. Le plus important et le plus dangereux de ses ennemis était l'émir de Murcie, Mohammed ben Saïd ben Merdnich. Yoûçouf commença par envoyer en 1169, sous les ordres d'un de ses frères, une armée de 20.000 (?) cavaliers qui débarqua à Tarifa. Il passa lui-même en Espagne en 1170 et y resta jusqu'en 1175, tantôt faisant la guerre sainte en personne, tantôt la dirigeant de Séville, son quartier général.

Ibn Merdnich étant mort, ses héritiers se soumirent à Yoûçouf, qui épousa la fille de son défunt ennemi. Il resta en-

suite huit années avant de retourner en Espagne. Pendant cette période l'Afrique fut assez tranquille. Les flottes italiennes firent une incursion sur les côtes de Tunisie; mais une révolte qui avait éclaté à Gafça, ayant amené Abou Yacoûb dans l'Ifriquiya, lui donna l'occasion d'entrer en arrangement avec le roi de Sicile, et la paix fut conclue de ce côté.

En 1183, la situation de l'Afrique étant assez assurée, permit à Youçouf de prendre une seconde fois la direction de la guerre sainte en Espagne. Il commença, comme la première fois, par y envoyer d'importants renforts; puis, en 1184, il passa lui-même le détroit à la tête du reste de l'armée. Une circonstance fortuite fit aboutir cette expédition à un échec complet. Les historiens chrétiens et musulmans en donnent, comme pour beaucoup d'autres faits, des versions très différentes. L'armée assiégeait Santarem, sur la frontière du Portugal. Suivant les Arabes, Abou Yacoûb, voyant le siége se prolonger, voulut changer le point d'attaque et déplaça une partie de ses troupes; en même temps, pour faire diversion, il ordonna à un de ses fils d'aller faire un coup de main sur Lisbonne; soit que ces mouvements aient été mal compris, soit que les troupes, mécontentes de la longueur du siége, aient saisi ce prétexte, le fait est qu'elles décampèrent pendant la nuit, et se mirent en retraite sur Séville, laissant l'émir seul avec sa garde particulière. Les assiégés firent une vigoureuse sortie; au bruit du combat une partie des troupes revinrent sur leurs pas et refoulèrent les chrétiens dans la place; mais il était trop tard, l'émir était blessé mortellement. Il mourut pendant la retraite, quelques jours après (1184). Les chrétiens disent simplement que le siége fut levé à la suite d'une sortie furieuse dans laquelle les musulmans furent mis en fuite et le miramolin fut tué. On comprend du reste assez bien que les chrétiens aient ignoré les détails de ce qui s'était passé dans le camp ennemi. Indépendamment de l'exagération habituelle aux deux partis, beaucoup de divergences peuvent s'expliquer de la même manière.

Abou Yacoûb Youçouf était âgé de 47 ans, et avait eu dix-huit fils, sans parler des filles. Somme toute, malgré l'échec final, son règne avait été assez heureux. Pendant sa durée, de grands événements s'étaient passés en Orient : les

Turcs avaient fait leur apparition sur la scène du monde. En 1171, après la chute des Fatimites, Çalah ed Din, le grand Saladin, venait de fonder en Egypte la dynastie des Eyoubites.

Yacoub el Mançour. — Révolte d'Ali ben R'aniya (1181).

Le successeur de Yoûçouf fut un de ses fils, Yacoûb, qui devait mériter le surnom de El Mançour. Il était en Espagne au moment de la mort de son père. Après y avoir vigoureusement rétabli les affaires, il repassa au Maroc où l'appelait la nécessité de recueillir l'héritage paternel, opération toujours un peu délicate en pays musulman. Son règne fut glorieux et jeta un dernier lustre sur la dynastie almohade. Cependant il vit le commencement d'une suite de révoltes soulevées au nom des Almoravides par les « Ibn R'âniya ». C'était une famille almoravide qui avait joué un rôle important en Espagne. Il y avait déjà eu un Ali et un Yahia qui avaient combattu les Almohades à l'époque d'Abd el Moumen, et dont les noms sont bien connus dans l'histoire d'Espagne. Il ne faut pas les confondre avec un autre Ali et un autre Yahia qui vont paraître en Afrique. Cette famille s'était retirée aux Baléares, et avait fini par se soumettre d'assez mauvaise grâce aux Almohades.

A la mort d'Abou Yacoûb Yoûçouf, ils crurent le moment favorable pour restaurer les Almoravides, ou tout au moins pour colorer leur révolte de ce prétexte; ils déposèrent leur chef Mohammed ben Ishaq ben R'âniya et le remplacèrent par un de ses cousins, Ali ben Yahia ben R'âniya. On rattache habituellement les noms de ces personnages à celui de leur aïeul, et l'on dit simplement : Ali ben R'âniya.

En 1185, Ali vint inopinément se présenter avec sa flotte devant Bougie. C'était un vendredi, à l'heure de la prière. On était en pleine paix; la ville fut surprise et pillée. C'est depuis lors, dit-on, que l'on prit l'usage de fermer les portes pendant la prière du vendredi. De là, Ali ben R'âniya rayonna aux environs, battit les généraux almohades et s'avança vers l'Ouest, jusqu'à hauteur de Miliana, accompagné de plusieurs tribus arabes, heureuses de saisir cette occasion

de piller. L'ennemi s'était ainsi introduit au cœur de l'empire almohade par un côté où on était loin de l'attendre. Yacoûb envoya du Mag'rib une armée et une flotte qui eurent raison de la révolte. Ali ben R'âniya fut rejeté dans le Sud, et son frère Yahia expulsé de Bougie où il était resté. Loin de se décourager, Ali contourna par le sud la province de Constantine, et se jeta sur le sud de la Tunisie, ralliant les partisans qu'avaient encore les Almoravides, les mécontents et les pillards.

A ce moment, l'Egypte appartenait à Saladin; il avait envoyé à Tripoli deux généraux qui n'avaient rien eu de plus pressé que de se déclarer indépendants. L'un d'eux portait le nom bien connu de Karacouch (1). N'étant pas assez forts pour rester isolés, ils s'allièrent à Ibn R'âniya, qui se trouva ainsi maître d'un petit royaume avec Tripoli pour capitale.

Yacoûb prit aussi les dispositions nécessaires avec sa décision accoutumée. Il conduisit lui-même une armée à Tunis (1187). Un de ses généraux fut d'abord battu par Ibn R'âniya; mais Yacoûb prit ensuite le commandement en personne et infligea à Ibn R'âniya et à ses alliés une défaite décisive, après quoi il reprit le chemin du Mag'rib. Il eut à ce moment une idée qu'il regretta plus tard : ce fut d'amener dans le Mag'rib une partie des tribus arabes qui s'étaient déclarées pour l'agitateur. Il favorisait ainsi le mouvement de pénétration des Arabes vers l'Ouest; il espérait être maître de ces tribus en les tenant sous sa main; elles furent au contraire pendant longtemps une cause de troubles.

En 1188, le célèbre cheikh Abou Medien mourut à Tlemcen et fut enterré dans la mosquée bien connue à laquelle il a donné son nom.

Cependant Ali ben R'âniya n'avait pas abandonné la partie; rejeté dans le sud de la Tunisie, il y trouva la mort dans un combat, et fut remplacé à la tête de ses partisans par son frère Yahia. Heureusement pour les Almohades, la mésintel-

(1) Ce nom de Karacouch, dont on a fait Karagous, est célèbre en Algérie. On connait les exploits de ce héros populaire, sorte de polichinelle ou de guignol approprié au goût musulman. Saladin avait un ministre de ce nom fort connu par ses excentricités ; bien qu'eunuque, c'est lui qui a donné son nom au personnage grotesque des ombres chinoises.

ligence se mit entre Yahia et son digne allié Karacouch. Après plusieurs brouilles et raccommodements pendant lesquels Tripoli changea plusieurs fois de maître, et fut chaque fois rudement mis à contribution, Karacouch fut battu, poursuivi et pris dans le Fezzân; son ancien allié le fit mettre à mort. Devenu libre de ses mouvements, Ibn R'âniya occupa Tripoli et s'empara de Gabès (1195).

Campagne d'Alarcos (1196).

Yacoûb se préparait à marcher une seconde fois pour combattre son ennemi, quand les mauvaises nouvelles reçues d'Espagne lui firent juger sa présence plus nécessaire dans la Péninsule. En effet, depuis son départ, les chrétiens n'avaient cessé de gagner du terrain. Alfonse IX avait même poussé jusqu'à Algéziras. Cette incursion, comme bien d'autres du même genre, n'impliquait nullement la possession du pays; mais elle prouvait que les musulmans, obligés de se tenir dans les places, étaient pour le moment hors d'état de s'opposer aux razias des ennemis. C'est alors qu'Alfonse IX envoya à Yacoûb un cartel ainsi conçu :

« Si tu as l'intention de me combattre, et s'il t'est difficile de venir avec ton armée, envoie-moi des navires, et j'irai te combattre sur ton propre terrain...., etc. »

El Mançour chargea son fils Mohammed, qui devait lui succéder plus tard, de faire la réponse. Mohammed le fit en renvoyant la lettre après avoir écrit au dos ce verset du Coran :

« Retourne vers ceux qui t'envoient; nous irons les attaquer avec une armée à laquelle ils ne sauraient résister...., etc. »

Yacoûb fut enchanté de la réponse et de la présence d'esprit de son fils. Hélas! l'auteur du cartel allait subir le désastre d'Alarcos; Mohammed, l'auteur de la réponse, devait subir plus tard celui de las Navas.

L'armée musulmane s'embarqua à Csar el Djouaz, point de départ habituel des expéditions, et débarqua à Algéziras, d'où elle marcha immédiatement dans la direction de Tolède. Les deux armées se rencontrèrent à Alarcos, non loin de Calatrava (1195); les chrétiens subirent une défaite aussi com-

plète et aussi sanglante que celle de Zalacca un siècle avant. Calatrava tomba au pouvoir des musulmans et les chevaliers de l'ordre se retirèrent provisoirement à Salvatierra. Yacoûb compléta son succès en ravageant le pays jusqu'à Salamanque; puis il revint à Séville, qui était toujours le quartier général des Almohades et qu'ils aimaient à embellir. Ce fut lui qui fit commencer la construction de la Giralda. Par une clémence bien rare à cette époque, il rendit la liberté aux prisonniers faits pendant la bataille.

Il rentra à Maroc en 1197 et mourut l'année suivante. On raconte qu'au moment de mourir, il dit :

« Il n'y a que trois choses que je regrette dans mon règne ; c'est d'avoir introduit au Mag'rib les Arabes d'Ifriquiya, car ils sont la cause de toutes les séditions; d'avoir bâti Rabat el Fath (près de Salé), pour laquelle j'ai épuisé inutilement le trésor public, et d'avoir rendu la liberté aux prisonniers d'Alarcos, car ils ne manqueront pas de chercher à se venger (1). »

Yacoûb el Mançoûr était un grand général; c'était aussi un prince éclairé, très préoccupé de l'administration de ses Etats; il fonda un hôpital à Merrakech et le dota convenablement. Il aimait à rendre la justice lui-même, et il en avait un sentiment assez vif, comme le prouve l'anecdote suivante : Deux hommes vinrent devant lui pour une contestation sur la valeur d'un demi-dirhem. L'émir ne dédaigna pas de prononcer lui-même la sentence, et y ajouta pour chacun des plaideurs quelques coups de bâton, afin de leur rappeler que pour une affaire aussi minime, ils auraient dû s'adresser aux juges ordinaires. Il n'était pas cruel; sa conduite envers les prisonniers d'Alarcos le montre suffisamment; cependant le fait suivant est bien caractéristique des mœurs familiales chez les princes musulmans de cette époque : Vers 1186, Yacoûb fut

(1) Quand plusieurs auteurs arabes racontent les mêmes faits, il est rare qu'ils soient d'accord. En général, M. Mercier donne une juste préférence à la version d'Ibn Khaldoûn.

Voici comment le Cartâs raconte la vie de Yacoûb : 1186, première expédition dans l'Est, suivie du déplacement des Arabes amenés au Mag'rib; — 1183 : première expédition en Espagne; — 1189 : seconde expédition dans l'Est, où il reste jusqu'en 1191 et tombe malade; — 1195 : seconde expédition en Espagne. Alarcos.

gravement malade, et l'on crut sa mort prochaine; son frère Abou Yahia prit aussitôt ses dispositions pour tâcher de lui succéder, et chercha à se faire des partisans en Espagne, où il se trouvait. Yacoûb étant guéri. Abou Yahia s'empressa de rentrer en Afrique pour le féliciter, et s'excuser d'avoir montré trop d'empressement à hériter. Yacoûb lui fit couper la tête en lui disant : « Je te condamne à mort uniquement à cause de ce qu'a dit le Prophète : Quand deux khalifes sont reconnus dans le même territoire, mettez le second à mort. »

Relations avec les chrétiens.

Les trois premiers souverains almohades avaient été les ennemis intraitables des chrétiens d'Espagne; mais leurs relations avec les autres nations chrétiennes et même avec le Saint-Siège avaient été loin d'avoir le même caractère. Déjà les Hammâdites avaient accordé aux Pisans des privilèges qui avaient attiré le commerce à Bougie, et en avaient fait une ville très florissante. Abd el Moumen avait surtout favorisé les Génois; ses successeurs avaient confirmé ces faveurs et en avaient accordé aux Pisans. Le commerce se faisait par Bougie et par les ports de l'Ifriquiya. On a vu que Yacoûb el Mançour avait fait la paix avec le roi de Sicile.

C'était précisément le moment où la lutte entre chrétiens et musulmans était très vive en Orient. Jusque-là, l'Europe s'était désintéressée de ce qui se passait en Espagne, de même que les souverains du Mag'rib étaient restés indifférents aux croisades d'Orient. Cependant, vers la fin de son règne, Yacoûb el Mançoûr avait envoyé à Saladin le secours d'une flotte, et nous allons assister en Espagne à une petite croisade organisée par le Saint-Siège, et aboutissant à l'événement le plus considérable peut-être de la lutte sept fois séculaire entre Maures et chrétiens, la bataille de las Navas.

Mohammed en Nâcer (1199).

Mohammed ben Yacoûb, surnommé En Nâcer, qui succéda à son père, n'était pas dépourvu de qualités. Il eut l'occasion de les mettre en œuvre dès son avènement. En 1199,

révolte chez les R'omâra, toujours prêts à saisir les occasions favorables; En Nâcer les soumit en personne.

Yahia ben R'âniya. — Campagne de En Nâcer à Mayorque et en Tunisie (1201 à 07).

Ce fut ensuite le tour de l'Ifriquiya. Indépendamment de Yahia ben R'âniya, qui tenait toujours la campagne, un nouveau prétendant nommé er Regragui avait passé en Tunisie, et avait pris El Mehdia. Il eut ensuite l'imprudence d'aller provoquer Yahia ben R'âniya du côté de Gabès; il fut battu et obligé de rentrer à El Mehdia, où il fut assiégé et pris par Yahia, qui le fit mettre à mort (1201).

Cette division entre les révoltés aurait dû être favorable aux Almohades; mais le gouverneur de Tunis, qui avait été très effrayé des entreprises de Regragui, eut le tort de croire Yahia moins redoutable et de lui prêter le secours de sa flotte pour le siège de El Mehdia. Après avoir profité de ce secours, Yahia n'en continua que de plus belle ses incursions, étendit son pouvoir jusque dans le Zâb, battit le gouverneur de Bougie et finalement vint mettre le siège devant Tunis, dont il s'empara. Le gouverneur, qui avait eu la malencontreuse idée de lui venir en aide, tomba entre ses mains (1203).

Il était temps que En Nâcer accourût pour sauver ses provinces de l'Est. Comme il avait une bonne flotte, il pensa sagement que pour battre plus sûrement son ennemi, il fallait lui enlever Mayorque, d'où il tirait encore des ravitaillements. Il réunit sa flotte à Alger; à son passage dans cette ville, il fit embarquer des troupes qui allèrent conquérir Mayorque. Il aurait, dit-on, conduit lui-même l'expédition. Il s'avança ensuite contre Tunis qui fut assiégée par terre et par mer et prise. De là, il vint assiéger El-Mehdia, entreprise toujours difficile, même avec le secours d'une flotte. Le siège fut vigoureusement poussé. En Nâcer fit mettre en batterie de puissantes machines. En même temps, un de ses généraux battait les contingents d'Ibn R'âniya du côté de Gabès. Le gouverneur d'El-Mehdia capitula, et Ibn R'âniya fut rejeté dans le Sud. Ce n'était pas encore son dernier mot. Pendant vingt ans encore, il allait tenir les Almohades en échec (1207).

Mohammed ben Abi Hafs, gouverneur de Tunis (1207).

Avant de quitter l'Ifriquiya, En Nâcer voulut y laisser un homme sûr et capable. On n'a pas oublié le cheikh Abou Hafs Omar le Maçmoûdi, compatriote et disciple d'Ibn Toûmert, qui avait fidèlement et habilement servi les deux premiers monarques almohades. En Nâcer avait auprès de lui un des petits-fils de ce cheikh, nommé Abou Mohammed Abd er Rahmân ben Abi Bekr ben Abi Hafs, qui lui avait déjà rendu de grands services; c'est lui qu'il choisit pour ce poste difficile, et il ne pouvait mieux faire. Cet Abou Mohammed était si éloigné de penser à se rendre indépendant qu'il exigea la promesse d'être rappelé dans le Mag'rib sa mission terminée, et, malgré les malheurs qui frappèrent les Almohades, il les servit toujours fidèlement. Mais il fut comme un anneau intermédiaire précédant la dynastie indépendante dont son fils fut le premier souverain, et qui reçut le nom de Hafcide du cheik Abou Hafs Omar, souche de la famille. On peut donc, en fait, considérer Abou Mohammed comme étant le fondateur de la dynastie, bien qu'il ne s'en soit jamais doute (1207).

Suite des révoltes d'Ibn R'âniya (1208 à 09).

Abou Mohammed ne tarda pas à voir reparaître l'infatigable Yahia ben R'âniya. Il lui infligea une défaite, près de Tébessa. Ibn R'âniya, blessé, échappa à grand'peine; mais, après avoir recruté de nouveaux partisans, il se dirigea vers le Mag'rib central, s'empara de Sidjilmâça et de Tiharet et fit un immense butin. A son retour, il rencontra Abou Mohammed qui le battit encore une fois, et reprit tout le butin (1208).

Une troisième fois, Ibn R'âniya réunit des partisans dans le sud de l'Ifriquiya et voulut tenter de marcher sur Tunis. Abou Mohammed ne lui en laissa pas le temps; il alla le battre près de Tripoli. Cette fois, le désastre fut tellement complet qu'Ibn R'âniya dut encore se retirer dans le désert et renoncer pour quelque temps à la lutte (1209).

Las Navas de Tolosa (1211).

Cependant, En Nâcer était tout occupé des affaires d'Espagne, où Alfonse IX avait repris avec succès la guerre contre les musulmans. En Nâcer, à l'exemple de son père, réunit une armée considérable et la fit passer par fractions successives en Espagne. Mais il n'avait pas les puissantes qualités de Yacoûb el Mançour. Il eut le tort de prendre pour homme de confiance son chambellan, Abou Saïd ben Djama, généralement haï et méprisé, dont les conseils le perdirent, et dont le nom est accompagné chez les auteurs arabes de l'épithète de Maudit. En 1211, l'émir passa en Espagne; il y prit le commandement de son immense armée, à laquelle se joignirent les troupes indigènes andalouses, et se rendit d'abord à Séville.

Du côté des chrétiens, à l'instigation du pape, il s'organisa une véritable croisade; les croisés ne rendirent pas grands services, car beaucoup d'entre eux, fatigués des lenteurs de la campagne, abandonnèrent l'armée avant la bataille finale. Les confédérés restèrent sous les ordres des rois de Castille, d'Aragon et de Navarre, le premier ayant le commandement en chef.

Deux événements dus à l'inepte Djama eurent des conséquences désastreuses pour les musulmans. A l'instigation de son chambellan, En Nâcer s'obstina à assiéger vainement Salvatierra, et perdit ainsi huit mois pendant lesquels les chrétiens purent augmenter leurs forces; le siège se prolongea pendant un hiver rigoureux, et occasionna beaucoup de désertions. Alfonse, informé de cet état de choses, jugea le moment venu d'entrer en campagne. Il commença par s'emparer de la forteresse de Calatrava, qui était défendue par un prince andalou très estimé, Abou'l Hadjâdj Youçouf ben Câdis. La place était mal pourvue, mais elle pouvait être facilement secourue. Ibn Câdis ne cessait de demander des secours. Ibn Djama interceptait les lettres et la place tomba. Quand En Nâcer apprit cette nouvelle, il entra dans une violente colère et fit décapiter Ibn Câdis sans écouter ses explications. Cette exécution cruelle et impolitique exaspéra la

noblesse andalouse; l'effet de cette rancune se fit bientôt sentir.

Enfin, les deux armées se rencontrèrent, le 14 juillet 1212, dans la haute vallée de las Navas de Tolosa. La bataille s'engagea furieuse, et dura assez longtemps sans qu'aucun parti obtint de supériorité signalée. En Nâcer avait encore intactes toute la cavalerie andalouse placée à une aile, et sa garde, composée de 10,000 nègres. Ces hommes s'enchaînaient les uns aux autres pour s'ôter toute possibilité de fuir. A un certain moment, une attaque désespérée du roi de Castille ayant produit du flottement parmi les musulmans, En Nâcer ordonna aux Andalous de charger sur le flanc des ennemis. Au lieu d'obéir, les Andalous tournèrent bride et s'éloignèrent du champ de bataille. Cette vue porta le découragement chez les autres combattants, qui commencèrent à fléchir. Aussitôt des hérauts furent envoyés par le roi de Castille pour interdire de faire aucun quartier; quiconque, disait-on, fera un prisonnier aura la tête tranchée ainsi que son captif. Alors commença un épouvantable massacre. La garde nègre résista longtemps; à la fin, D. Alvar Nuñez de Lara éperonna si vigoureusement son cheval qu'il vint tomber au milieu des noirs, qui furent rompus et massacrés jusqu'au dernier. Au dernier moment, En Nâcer parvint à s'échapper sur un cheval qu'on lui prêta. Telle fut la bataille de las Navas, appelée par les Arabes d'el Ocâb. Elle marque le commencement de la chute irrémédiable de l'islamisme en Espagne. Elle fut aussi le prélude de la chute des Almohades en Afrique.

En Nâcer, consterné, s'enfuit droit à Maroc, fit reconnaître comme héritier présomptif son fils Abou Yacoûb Yoûçouf el Mostancir, et chercha des consolations dans l'ivrognerie. L'année suivante (1213), il mourut empoisonné, dit-on, par ses ministres. Ainsi finit misérablement un règne dont on aurait mieux augure d'après ses débuts.

Abd-el-Ouâd et Merinides.

La dynastie almohade durera encore soixante ans et nous présentera encore des rois dignes du sang d'Abd el Moumen. Mais le règne d'En Nâcer l'avait frappée à mort. A partir de

ce moment, les cheikhs almohades prirent une influence désastreuse sur le choix du souverain. Déjà se montraient les deux tribus qui devaient, avec les Hafcides, se partager l'héritage de cette dynastie. C'étaient deux tribus zénètes : les Abd-el-Ouâd, d'où sortirent les Zeyanites, et les Beni-Merin, d'où sortirent les Merinides. Elles étaient remontées du Sud sous la pression de l'invasion arabe : les Abd-el-Ouâd, alliés assez fidèles des Almohades, dans la direction de Tlemcen; les Beni-Merin, leurs ennemis acharnés et beaucoup plus puissants que les Abd-el-Ouâd, dans la vallée de la Moulouya. Comme dans la plupart des tribus, le pouvoir, sans être à proprement parler héréditaire, restait toujours dans la même famille.

Les Beni-Merin étaient commandés par Abou Mohammed Abd el Haqq ben Mahiou, qui avait pris le pouvoir en 1196. A la suite du désastre de las Navas, ils s'étendirent sans se gêner, pénétrèrent dans le Rif et se mirent à razier avec succès leurs voisins. Une armée almohade envoyée contre eux les rencontra sur l'oued Nekour et fut complètement battue; les nombreux prisonniers almohades furent renvoyés nus, et rentrèrent à Fès sans autre vêtement que des feuilles de mechhala, ce qui valut à cette année le nom d'année des Mechhala (1216).

L'année suivante, Abd el Haqq trouva la mort dans un combat contre les Arabes Riah, combat où les Beni-Merin furent cependant victorieux. Il laissait quatre fils, qui régnèrent successivement sur leur tribu. Le premier fut Abou Saïd Otmân Aderr'al. Sa puissance s'accrut rapidement; personne n'osa essayer d'y mettre obstacle.

El Mostancir. — Révoltes de Ibn R'âniya (1221 à 24).

En Ifriquiya, la main ferme d'Abou Mohammed ben Abi Hafs avait maintenu la tranquillité. A sa mort (1221), El Mostancir eut la faiblesse de donner ce commandement important à un de ses cousins, Abou'l Ola Edrîs, qui était comme lui petit-fils de Yacoûb el Mançour. Aussitôt Yahia ben R'âniya, qui, depuis sa dernière défaite, s'était tenu caché dans le sud de l'Ifriquiya, reprit les armes. Abou'l Ola envoya des

troupes contre lui, mais Ibn R'âniya sut éviter le combat en se retirant dans le Sud. A trois reprises différentes, profitant de l'éloignement des Almohades, il recommença ses incursions et s'empara d'une partie du Zâb. Il était même parvenu, par une manœuvre habile, à pousser une pointe audacieuse sur Tunis, quand il fut atteint près de cette ville, à Medjdoûl, par les Almohades, battu et rejeté encore une fois dans le Sud (1224).

La même année, le jeune El Mostancir mourut à Maroc, dont il n'était jamais sorti pendant tout son règne. En s'amusant avec un taureau dans ses jardins, il fut tué d'un coup de corne. Son règne avait été marqué par un nouveau malheur en Espagne, où Alfonse IX avait remporté, en 1217, une victoire signalée au château d'Abou Dânis.

Règne d'Abd el Ouahed (1224).

Les cheikhs almohades proclamèrent alors un bon vieillard paisible nommé Abou Mohammed *Abd el Ouahed*, qu'ils déposèrent au bout de moins d'un an. Cette circonstance lui valut le surnom de El Makhlouâ (le Déposé). C'était un frère de Yacoûb el Mançour. Un fils de ce même Yacoûb, nommé Abou Mohammed Abdallah et surnommé *El Adel*, était alors gouverneur de Murcie. Sa mère était une captive chrétienne. Il refusa de reconnaître son oncle et, appuyé par une partie des Almohades d'Espagne, il somma les cheikhs de Maroc de le proclamer khalife. Les cheikhs, effrayés, demandèrent la démission du bon Abd el Ouahed, qui s'empressa de la donner. Pour plus de sûreté, ils le pendirent quelques jours après (1224).

El Adel. — Dernière révolte de Ibn R'âniya (1224 à 27).

Le nouveau souverain ne put pas venir immédiatement à Maroc; des troubles suscités en Espagne par ses parents l'en empêchèrent. L'un d'eux se fit même proclamer khalife à Baeza et reçut pour cela le surnom de Bayâchi. El Adel envoya de Séville, contre l'usurpateur, son frère Abou'l Ola Edris, qui régna plus tard sous le nom de El Mamoûn. Abou'l

Ola fut battu. Néanmoins, El Adel passa en Afrique pour s'assurer du khalifat, et laissa le gouvernement de l'Espagne à Abou'l Ola.

A peine arrivé, il eut à s'occuper de l'Ifriquiya; il en retira le commandement à Abou Zeid, qui avait succédé à son père Abou'l Ola (1), et le confia de nouveau aux Hafcides. Abou Mohammed ben Abi Hafs avait laissé deux fils : Abou Mohammed, surnommé Abbou, et Abou Zakaria. Le gouvernement de l'Ifriquiya échut au premier; le second dut se contenter de celui de Gabès. L'arrivée du nouveau gouverneur et le souvenir de son père donnèrent à réfléchir à l'éternel agitateur Ibn R'âniya, qui était prêt à entrer en campagne. Il préféra se tourner vers l'Ouest, ravagea le Mag'rib central, prit Alger, Miliana et enfin Bougie. Abbou s'avança aussitôt vers lui et, après l'avoir battu plusieurs fois, le rejeta dans le sud du Mag'rib (1227). Ce fut le dernier exploit d'Ibn R'âniya. Il vécut encore six ans, mais, abandonné de la plupart de ses partisans. Son rôle se réduisit à celui d'un chef de brigands. Nous ne parlerons plus de lui.

La même année, en Espagne, Abou'l Ola se révolta à son tour et se fit proclamer khalife sous le nom de El Mamoûn. Les cheikhs de Maroc, effrayés, renouvelèrent la manœuvre qui avait si bien réussi avec le pauvre Makhlouf; mais El Adel, plus récalcitrant, refusa sa démission. Les cheikhs n'en furent que plus empressés à l'étrangler (1227).

Règne malheureux d'El Mamoûn. — Yahia et el Moaïed lui disputent le pouvoir (1227 à 30).

Cet assassinat avait été commis dans le but de proclamer El Mamoûn, ce qui eut lieu en effet. Mais les cheikhs, redoutant la sévérité du nouveau khalife, et craignant d'être obligés de rendre compte de leurs crimes, changèrent d'avis et proclamèrent un jeune homme de 16 ans, un fils de En Nâcer nommé Abou Zakaria (ou Abou Soleïman) *Yahia* el Motacim.

(1) On voit qu'il y avait à la fois deux Almohades du nom d'Abou'l Ola Edris; l'un, qui fut gouverneur de Tunis et mourut dans cette ville en 1224; l'autre fut le khalife El Mamoûn.

Il y avait donc deux khalifes. El Mamoûn, ayant été proclamé le premier, se trouva avoir des partisans en Afrique. Son compétiteur n'en avait pas en Espagne; mais, dans ce pays, El Mamoûn avait encore devant lui El Bayâchi, qui n'avait pas renoncé à ses prétentions. En conséquence, El Mamoûn commença par rester en Espagne pour se débarrasser de El Bayâchi, qui fut vaincu, puis assassiné. Mais il fut remplacé par un autre concurrent, Mohammed ben Yoûçouf ben Hoûd, qui enleva la plus grande partie des possessions de El Mamoûn en Espagne et le battit près de Tarifa.

El Mamoûn, craignant de perdre à la fois l'Afrique et l'Espagne, se décida de passer au Mag'rib, après avoir traité avec le roi de Castille, et avoir obtenu l'envoi d'auxiliaires chrétiens en Afrique (1229). Les conditions furent : la cession de dix places en Espagne, la construction d'une église à Maroc et certaines libertés de conscience. Ce traité fut exécuté et, dans les années suivantes, les chrétiens combattirent avec les Almohades dans le Mag'rib.

Pendant ce temps, les partisans des deux khalifes n'étaient pas restés inactifs en Afrique. Yahia el Motacim, se sentant le plus faible et craignant quelque trahison des cheikhs, s'était retiré à Tinmellel, puis, reparaissant subitement à Maroc, il s'en était emparé (1229) et s'était aussitôt porté au Djebel Djeliz, position voisine de cette ville. En Ifriquiya. Abbou tenait pour Yahia; El Mamoûn donna le gouvernement au préfet de Gabès, Abou Zakaria, frère d'Abbou. Les deux frères entrèrent en lutte et Abou Zakaria fut vainqueur. L'Ifriquiya restait donc à El Mamoûn avec Abou Zakaria le Hafcide pour gouverneur; mais ce fut pour peu de temps. Deux ans après, cette province se séparait.

Pendant trois années, El Mamoûn lutta en Afrique, avec une énergie digne d'un meilleur sort, contre les ennemis qui l'attaquaient de tous côtés. L'exaspération qu'il devait éprouver peut atténuer l'horreur de certaines de ses cruautés. Derrière lui, l'Espagne musulmane passait presque entièrement aux mains de Ibn Hoûd; devant lui était son compétiteur Yahia. Les deux khalifes se rencontrèrent non loin de Maroc; El Mamoûn remporta une victoire complète et entra dans sa

capitale pendant que Yahia s'enfuyait dans les montagnes (1230).

El Mamoûn rapportait d'Espagne des idées de tolérance envers les chrétiens et surtout une haine implacable contre les cheikhs et les nobles almohades de Maroc, dont le revirement contre lui en faveur de Yahia l'avait profondément irrité. Dès son entrée à Maroc, il répudia la doctrine du mahdi et fit maudire sa mémoire. Quatre jours après, il réunit les nobles et les cheikhs, leur reprocha leurs crimes et, après leur avoir montré la lettre d'investiture qu'ils lui avaient envoyée à Séville, il les fit massacrer jusqu'au dernier, sans excepter un de ses neveux âgé, de 13 ans. 4.600 têtes furent exposées sur les murs de la ville. Il y en eut assez pour garnir toute l'enceinte.

Malheurs en Espagne. — Les Hafcides à Tunis. Les Abd-el-Ouâd à Tlemcen (1230 à 32).

Quelques mois après, il battait encore Yahia et ses montagnards et envoyait, dit-on, 14.000 têtes à Maroc. Mais, en même temps, une série de malheurs fondait sur la dynastie almohade. En Espagne, les chrétiens continuaient leurs conquêtes, et les provinces musulmanes passaient presque toutes au pouvoir d'Ibn Hoûd. Les Baléares étaient prises par D. Jayme le Conquistador. En Ifriquiya, Abou Zakaria le Hafcide reconnaissait le khalife Yahia, ce qui équivalait à une déclaration d'indépendance. Les Beni-Merin, plus audacieux que jamais, continuaient leurs déprédations. Enfin, une révolte avait éclaté à Tlemcen; l'ordre avait été rétabli grâce au concours des Abd-el-Ouad; El Mamoûn avait nommé gouverneur leur chef Djouber ben Yoûçouf. Ainsi entrait à Tlemcen cette tribu alliée des Almohades, et qui cependant, par la force des événements, allait y fonder une dynastie.

Enfin, en 1232, un frère d'El Mamoûn, Abou Mouça Amrân, se fit aussi proclamer khalife à Ceuta sous le nom d'El Moaïed. El Mamoûn étant allé l'assiéger, Yahia profita de la circonstance, descendit de ses montagnes et prit encore une fois Maroc, où son premier soin fut de démolir l'église chrétienne. El Mamoûn revint en toute hâte vers sa capitale. Arrivé sur

l'Oum-er-Rebia, il apprit que El Moaïed avait livré Ceuta à un maître plus puissant, à Ibn Hoûd. Cette place, assurée du secours de l'Espagne, devenait imprenable. Ce dernier coup du sort accabla El Mamoûn, qui mourut (17 octobre 1232). Son compétiteur Yahia lui survivait.

Rarement règne fut plus malheureux, et cependant El Mamoûn avait beaucoup des qualités de son père El Mançour. Les cheikhs almohades, dont il tira une si terrible vengeance, étaient pour beaucoup dans les catastrophes qui accablaient sa dynastie. Il est triste de constater aussi que celles des qualités que nous apprécions le plus chez El Mamoûn, sa tolérance, son esprit large et ouvert, furent en partie cause de ses malheurs.

Er Rachid. — Ses luttes avec Yahia (1232 à 42).

El Mamoûn laissait plusieurs fils enfants; trois d'entre eux, cependant, régnèrent successivement. L'aîné, âgé de 14 ans et nommé Abou Mohammed Abd el Ouâhed, était au camp. Les circonstances étaient peu favorables pour recueillir l'héritage paternel. La mère de cet enfant était une captive chrétienne qui sut très habilement mettre les généraux dans ses intérêts et leur fit proclamer son fils sous le nom de Er Rachîd. Un de ces généraux, appelé Francil, était le chef du détachement chrétien formant à peu près le tiers de l'armée. On se remit en route. Yahia, étant venu à la rencontre de son concurrent, fut battu et obligé de s'enfuir de Maroc, où Er Rachîd entra.

Le jeune khalife, bien conseillé, sut se concilier les cheikhs almohades; il se mit aussitôt à la poursuite de son rival, le battit encore une fois et en fut débarrassé pour quelque temps.

En 1235 se produisit la révolte de la tribu arabe des Kholtoût. Er Rachid, ayant à leur reprocher un acte de trahison, appela vingt-cinq de leurs chefs dans son palais et les fit décapiter. Cette exécution amena le soulèvement des Kholtoût, qui appelèrent Yahia et vinrent assiéger Maroc. Après une sortie malheureuse, Er Rachîd dut s'enfuir à son tour

dans le Sud, à Sidjilmâça, abandonnant sa capitale à Yahia, qui la pilla pour la seconde fois.

Après avoir refait ses forces, Er Rachid se dirigea d'abord sur Fès, puis sur Maroc. Yahia sortit à sa rencontre jusqu'à l'oued Oum-er-Rebia, où il éprouva une défaite dans laquelle la majeure partie de son armée d'Arabes et d'Almohades fut détruite. Pendant sa fuite, Yahia fut trahi par les siens, qui le tuèrent et envoyèrent sa tête à Er Rachid. Dès lors celui-ci fut assez tranquille jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 4 décembre 1242. Il se noya dans un bassin de son palais, on ignore dans quelles circonstances.

Du côté de l'Espagne, la situation ne s'était pas sensiblement modifiée. Il n'y avait plus guère que Séville qui tînt pour Er Rachîd. Celui-ci était en état d'hostilité avec Ibn Hoûd, qui possédait une grande partie de l'Espagne musulmane et Ceuta. Comme Er Rachîd n'avait aucun moyen d'attaquer cette place, il avait acheté l'alliance des Génois, qui vinrent l'assiéger en 1234 et 1235, mais inutilement. C'est vers cette époque (1238) qu'à la mort de Ibn Hoûd, son rival Ibn el Ahmar fonda le royaume de Grenade, et fit adhésion pour la forme à Er Rachîd, tandis que les princes de l'Espagne orientale faisaient hommage au nouveau roi hafcide d'Ifriquiya, en qui ils espéraient trouver un appui plus effectif.

Progrès des Beni-Merin et des Abd-el-Ouâd. Yar'morâcen ben Zeyân.

En Afrique, des événements importants s'étaient passés. Nous avons laissé les Beni-Merim touchant les restes de l'empire almohade à l'Est. Ils continuèrent à s'étendre sous les ordres de leur chef Otmân Aderr'âl, fils d'Abd el Haqq: ils prirent Miknès et s'avancèrent même jusqu'à Fès. Otmân mourut en 1241 et fut remplacé par son frère Abou Mahroûf *Mohammed* ben Abd el Haqq.

A Tlemcen, les Abd-el-Ouâd étaient sous les ordres de leur chef Djâber ben Yoûçouf, qui mourut dans une expédition en 1231. Il fut remplacé par son fils El Hacen, puis par son frère Otmân, qui furent successivement déposés au

bout de quelques mois, et enfin par Zegdân ben Zeyân, de la même famille. Ce nouveau chef, ayant été tué en guerroyant en 1235, fut remplacé par son frère Yar'morâcen ben Zeyân. C'est de lui que vient le nom de Zeyânite donné à la dynastie dont il fut le fondateur. Habile et énergique, il sut se créer une solide situation à côté de ses puissants voisins les Beni-Merin. Néanmoins, il était encore fidèle aux Almohades; mais cette fidélité allait être soumise à une rude épreuve.

Le Mag'rib central était revenu à l'état d'anarchie, et quelques petits Etats éphémères s'y étaient créés.

Abou Zakaria le Hafcide (1238 à 41).

En Ifriquiya, Abou Zakaria venait de fonder la brillante dynastie hafcide. On a vu (p. 161) qu'en 1238 il avait reçu l'hommage d'un certain nombre de princes musulmans d'Espagne. C'est à cette époque que Valence passa aux mains du Conquistador. Abou Zakaria s'assura d'abord de la Tripolitaine; il se mit ensuite en campagne vers l'Ouest en 1241 avec une nombreuse armée; il soumit sur son passage une partie du Mag'rib central, et arriva enfin devant Tlemcen. Malgré toute sa bravoure, Yar'morâcen ne put empêcher la ville d'être prise et pillée; il parvint à s'échapper avec quelques troupes dans une sortie, et finit par reconnaître la suzeraineté hafcide. Le khalife almohade n'avait rien pu faire pour soutenir son allié. Abou Zakaria avait ainsi atteint son but, qui était d'avoir un vassal puissant pour couvrir l'extrémité occidentale de tout le pays, qu'il comptait bien soumettre à son autorité. Cependant Tlemcen rentra au bout de peu de temps dans la sphère d'action du Mag'rib extrême, et les Hafcides n'intervinrent plus dans les affaires de l'Ouest jusqu'à la chute définitive de l'empire almohade. Nous les laisserons donc de côté provisoirement pour en finir avec la dynastie d'Abd el Moumen.

Es Saïd l'Almohade lutte avec les Beni-Merin. Perte de Séville (1242 à 48).

Le successeur de Er Rachid fut son frère Abou'l Hacen Ali el Motamid, surnommé Es Saïd (1242). Il était courageux, grand batailleur et était supérieur à tous les autres fils de El Mamoûn. Il eut immédiatement à lutter contre les Beni-Merin et contre une révolte qui venait d'éclater à Sidjilmâça. Il commença par celle dernière et en vint à bout. Se tournant alors contre les Beni-Merîn, il fut assez heureux pour leur infliger une sérieuse défaite sur l'oued Ybâch, à l'est de Fès. Le chef mérinide *Mohammed* ben Abd el Haqq fut tué et remplacé par son frère *Abou Yahia* Abou Bekr (1244). Les Merinides, un peu déconcertés, firent hommage aux Hafcides de Tunis.

Es Saïd, retenu par le soin de réprimer une seconde révolte, ne put poursuivre immédiatement son succès. Quand il fut en mesure de reprendre la guerre, il fit appel à l'ancien allié de sa famille, Yar'morâcen ben Zeyân, de Tlemcen. Celui-ci, répudiant l'hommage prêté quatre ans avant aux Hafcides, avait répondu à cette invitation. Cependant cet accord ne se maintint pas. Es Saïd, n'ayant plus à compter que sur lui-même, fit appel à tous ses fidèles, se réconcilia avec les anciens révoltés et parvint à réunir une armée assez considérable (1248). Son plan était d'attaquer ses ennemis successivement, d'abord les Beni-Merîn, puis les Abd-el-Ouâd de Yar'morâcen, et enfin d'aller reconquérir l'Ifriquiya. Il se dirigea d'abord sur Miknès, qui appartenait aux Beni-Merin et qui se soumit sans résistance. Il se rendit ensuite à Fès; là, il reçut l'hommage des Beni-Merin, qui se rappelaient encore leur défaite de l'oued Ybâch. Es Saïd donna à Abou Yahia le gouvernement du Rif, qu'il possédait déjà de fait.

Cette soumission était bien précaire; Es Saïd s'en contenta faute de mieux; il reçut un contingent de Beni-Merin et passa à la deuxième partie de son programme.

Yar'morâcen s'était porté à sa rencontre dans sa forte citadelle de Tamezdekt, non loin d'Oudjda. Es Saïd vint l'y

assiéger; pendant qu'il faisait avec son ministre une reconnaissance personnelle des abords de la place, il fut surpris par une sortie et tué. Yar'morâcen n'avait jamais été son ennemi; il fit donner à son corps une sépulture honorable à Tlemcen, près de celle du marabout Sidi bou Medien, puis il pilla son camp (1248).

Pour comble de malheur, pendant que les Almohades démoralisés battaient en retraite, les Beni-Merîn du Rif, ceux-là même qui venaient de faire leur soumission à Es Saïd, les attaquèrent à l'improviste et achevèrent de les disperser. La même année, Séville, la dernière possession des Almohades en Espagne, était conquise par Ferdinand III.

El Mortada l'Almohade (1248).

Es Saïd fut remplacé par un de ses parents, Abou Hafs Omar *el Mortada*, fils d'un frère de Yacoûb el Mançour. C'était un homme pieux, presque un ascète, passionné pour la musique religieuse. Son règne dura dix-huit ans, et fut complètement rempli par des guerres malheureuses contre les Merinides. La lutte n'eût certainement pas duré si longtemps, si El Mortada n'eût trouvé des alliés chez les Abd-el-Ouâdites de Tlemcen, qui, par jalousie contre leurs frères les Beni-Merîn, devinrent leurs ennemis acharnés.

Prise de Fès par les Beni-Merin. — Fondation de la dynastie merinide (1250).

Quelques jour après l'avènement de El Mortada, Fès tomba au pouvoir des Merinides. Abou Yahia avait enfin sa capitale. C'est de cette date, 1248, qu'on peut faire partir l'existence de l'empire mérinide. Abou Yahia continua à s'avancer vers l'Atlantique; mais, en 1250, les habitants de Fès s'étant soulevés, tuèrent leur gouverneur et proclamèrent l'Almohade. Abou Yahia, qui était en campagne, revint aussitôt; mais il trouva les portes closes et les habitants résistèrent énergiquement pendant sept mois. El Mortada ne pouvait les secourir; il fit appel à Yar'morâcen, qui s'empressa de faire une diversion en venant attaquer Tâza. A cette nou-

velle, Abou Yahia, laissant quelques troupes devant Fès, marcha contre les Abd-el-Ouâdites. Les deux armées se rencontrèrent à Isli, dont le nom a été illustré de nouveau de nos jours. Yar'morâcen fut vaincu et perdit tous ses trésors. Abou Yahia, vainqueur, revint vers Fès, qui capitula. Quelques jours après, sous prétexte que la rançon de la ville n'était pas payée assez vite, il fit décapiter six cheikhs qui avaient été les instigateurs de la révolte, et cela lui assura pour toujours la possession de sa capitale.

Luttes de El Mortada contre les Mérinides (1255).

Les quatre années suivantes furent assez tranquilles dans le Mag'rib. Mortada cherchait à réunir une armée qui lui permît de suivre l'exemple de son prédécesseur et d'attaquer les Mérinides; mais quelques révoltes l'en empêchèrent. Yar'morâcen guerroyait contre les tribus ses voisines. Enfin, en 1255, El Mortada, étant parvenu à réunir son armée, se dirigea vers Fès. Il rencontra les Beni-Merin, commandés par Abou Yahia, chez les Beni-Behloûl. Il éprouva une défaite complète dont il ne se releva pas.

Abou Yahia, victorieux, alla s'emparer de Sidjilmâça, conquête importante, car on se disputait toujours cette ville, capitale de la région du Tafilalet. Son attention fut détournée de son adversaire almohade par la reprise des hostilités avec les Abd-el-Ouadites. En 1257, Yar'morâcen tenta de réparer sa défaite de l'Isly et vint attaquer les Mérinides sur l'oued Selit; il fut encore battu. Une tentative pour leur enlever Sidjilmâça échoua également.

Yacoûb el Mançour le Mérinide (1259).

Abou Yahia, étant mort à Fès, fut remplacé par son frère *Abou Yoûçouf Yacoub* el Mançoûr, quatrième fils de Abd el Haqq. Le nouveau roi avait donc exactement les mêmes noms que Yacoûb el Mançoûr l'Almohade; il n'était pas indigne de porter ce grand nom, car il fut aussi un prince remarquable, qui éleva suffisamment la puissance mérinide pour faire disparaître les derniers vestiges de l'empire al-

mohade, et pour pouvoir aller porter la guerre sainte en Espagne.

Dès son avènement, il perdit Sidjilmâça; le gouverneur mérinide qui y avait été laissé se révolta ; il fut lui-même renversé et tué par la population; la ville fut gouvernée successivement au nom de El Mortada, puis de Yar'morâcen jusqu'en 1274, année où elle fut reprise par les Mérinides.

Abou Yoûçouf Yacoûb eut aussi à lutter, dès les premiers temps de son règne, contre Yar'morâcen, l'adversaire infatigable, mais malheureux, de sa race. Cette fois encore, Yar'morâcen fut vaincu à Keldemân, près de Tâza. Sa résistance dut être énergique, car Abou Yoûçouf, appelé ailleurs par quelques révoltes, lui fit proposer la paix, qui fut conclue en 1260.

A peine tranquille de ce côté, Abou Yoûçouf apprit que Salé venait d'être enlevé par surprise par les chrétiens. Il accourut aussitôt, reprit la ville, qui avait été occupée quatorze jours, et la fit fortifier (1).

Dernières luttes de El Mortada et des Mérinides. Bataille de l'Oum-er-Ridjleïn (1261).

Au milieu de tout cela, le nom de El Mortada paraît oublié. Le pauvre prince almohade se débattait dans une lutte contre les révoltés du Sous, où il n'éprouvait que des échecs. En 1260, il avait obtenu la paix de son puissant voisin le Mérinide; la limite de leurs Etats avait été fixée à l'oued Oum-er-Rebiâ. Cette paix ne dura pas; dès l'année suivante, les hostilités recommencèrent, El Mortada réunit ses dernières ressources et les deux armées se rencontrèrent dans le lit de la rivière frontière. La bataille fut encore fatale aux Almohades, et reçut le nom de journée de l'Oum-er-Ridjleïn (Mère aux deux pieds). Ce nom lui fut donné soit à cause de la forme de deux îlots qui se trouvaient dans le lit de la rivière, soit à

(1) Il se peut qu'il y ait eu à quelques années d'intervalle deux surprises de Salé par les chrétiens : l'un par les Italiens, Génois ou Pisans, l'autre par les Espagnols.

cause des traces que les pieds des comballants laissèrent sur le sable de ces îlots.

Abou Yoûçouf Yacoûb vint ensuite camper devant Maroc; tout paraissait perdu pour les Almodades. Cependant El Mortada fit faire une sortie par un de ses parents, Abou'l Ola Edris, surnommé *Abou Debbous* (l'Homme à la massue); c'était un homme énergique, qui parvint à repousser ou du moins à contenir les Mérinides; un fils d'Abou Yoûçouf fut tué dans le combat; il parait bien que l'avantage fut pour les Almohades, puisque le corps de ce jeune homme resta entre leurs mains. El Mortada le rendit à son père, qui renonça à ses projets et revint à Fès après avoir fait la paix (1262).

Abou Debboûs, dernier Almohade (1266 à 69).

En 1265, El Mortada crut, à tort ou à raison, qu'Abou Debboûs était en relation avec les Mérinides, et voulut le faire arrêter. Ce fut sa perte. Abou Debboûs s'enfuit à Fès; il fut bien reçu par Abou Yoûçouf, qui lui promit de l'aider à prendre Maroc, à condition de partager tout ce qui serait pris. Le marché conclu, Abou Debboûs s'occupa de recruter une armée parmi les Arabes. En 1266, il marcha sur Maroc appuyé par un corps de 5.000 Mérinides; après un seul combat, il entra dans la ville, où il avait des intelligences. Pendant qu'il entrait par une porte, El Mortada sortait par l'autre; mais, au bout de peu de temps, il fut pris et tué; sa tête fut envoyée à Maroc.

Abou Debboûs saisit aussitôt le pouvoir d'une main ferme. Tranquille pour le moment du côté des Mérinides, il se tourna contre la révolte du Soûs, qui avait rempli presque tout le règne de El Mortada. En une seule campagne, il soumit les révoltés, et rentra victorieux à Maroc (1267). Il y trouva un message par lequel Abou Yahia lui rappelait leur traité, et réclamait sa part de conquête. Abou Debboûs n'avait probablement jamais eu l'intention de tenir sa promesse; dans tous les cas, ses victoires lui donnaient de l'assurance : il refusa avec hauteur et se prépara à la guerre. Pour cela, il eut recours à Yar'morâcen, qui était toujours prêt quand il s'agissait d'attaquer les Beni-Merin.

Après avoir reçu la réponse d'Abou Debboûs, le sultan mérinide s'était mis en campagne et était occupé à ravager les environs de Maroc, quand il apprit que Yar'morâcen avait envahi ses Etats et les ravageait de son côté. Abou Yoûçouf abandonna alors Maroc, qui ne pouvait lui échapper, rentra à Fès, renforça son armée, et se dirigea à l'Est contre son vieil ennemi. Les deux armées se rencontrèrent sur l'oued Telar. Après un long combat, les Abd-el-Ouâdites éprouvèrent une défaite plus complète encore que les trois précédentes. Yar'morâcen s'enfuit après avoir perdu son fils aîné Omar, la plus grande partie de son armée et tout son camp (1268).

On peut s'étonner qu'Abou Yoûçouf n'ait pas cherché à profiter de son succès pour s'emparer immédiatement de Tlemcen; mais l'événement prouva plus tard que Yar'morâcen vaincu était encore un ennemi redoutable. Abou Yoûçouf préféra se retourner contre son ennemi almohade, et en finir une bonne fois avec lui. En conséquence, il rentra à Fès; peu de temps après, il se remit en campagne, arriva sur l'Oum-er-Rebiâ et se mit à ravager le pays. Son plan était habilement conçu pour attirer son adversaire loin de Maroc. En effet, Abou Debboûs ne put résister à l'appel de ses partisans, dont le territoire était dévasté. Il comprit sans doute que, s'il ne faisait rien pour les protéger, ils se tourneraient contre lui. Il sortit donc de Maroc à la tête de tout ce qui lui restait de troupes. Abou Yoûçouf commença par se retirer vers le Nord comme s'il battait en retraite, puis il fit un brusque retour offensif. La bataille se livra sur les bords de l'oued Ar'fou. Elle fut fatale à Abou Debboûs, qui fut tué. La tête du dernier Almohade fut envoyée à Fès (1269). Quelques jours après, Abou Yoûçouf entrait à Maroc; l'empire almohade n'existait plus.

Nous avons voulu suivre jusqu'à son dernier jour cette dynastie qui avait été si puissante. Nous devons maintenant nous tourner vers la région de l'Est, que nous avons perdue de vue depuis 1242 (p. 162).

Règne des Hafcides. Abou Zakaria et El Mostancir (1241 à 67).

Nous avons laissé (p. 162) Abou Zakaria de retour de son expédition de Tlemcen, dans laquelle il avait obtenu la soumission bien passagère de Yar'morâcen ben Zeyân. Son règne dura jusqu'en 1249. On ne peut en faire un plus grand éloge que de n'avoir ni révolte ni guerre à citer durant ces sept années. Ce fut une période de force et de prospérité pour l'Ifriquiya. Abou Zakaria avait reçu l'hommage de la plupart des Etats de l'Espagne orientale; mais il en était trop éloigné pour pouvoir leur donner une protection effective. En 1248, quand Séville aux abois et abandonné des Almohades fit appel au sultan hafcide, il ne fit rien pour venir à son secours. Il vivait en paix avec l'Italie, et avait même conclu un traité avec l'empereur Frédéric III, qui était tout à ses projets de croisade.

A sa mort, son fils Abdallah monta sur le trône; il prit un peu plus tard le nom d'El Mostancir, en même temps que le titre de khalife. Nous lui donnerons dès maintenant ce nom sous lequel il est connu. Le nouveau souverain vit d'abord les provinces de l'Europe orientale échapper à sa suzeraineté. C'était une perte bien légère; mais il eut aussi plusieurs révoltes à réprimer : ce fut d'abord un de ses cousins (1250), puis son propre frère Abou Ishâq qui souleva les Arabes Denaouïda de la région du Hodna (1255). El Mostancir triompha et punit sévèrement les séditieux. Abou Ishaq parvint à s'échapper et gagna l'Espagne. Nous le verrons, vingt-sept ans plus tard, reparaître en Ifriquiya et s'emparer du pouvoir. El Mostancir était alors le plus puissant parmi les souverains musulmans; il prit le titre de khalife que lui avait offert le grand chérif de la Mekke (1259). Les Mérinides eux-mêmes montraient à ce moment des velléités de reconnaître sa suzeraineté.

En 1260, nouvelle révolte des Douaouïda joints aux Riâh. El Mostancir eut quelque peine à les réduire parce que les révoltés s'enfonçaient dans le Sud devant ses colonnes. Enfin le khalife sut attirer par de fausses promesses les chefs Riâh dans une sorte de guet-apens, et les fit tous massacrer. Il

joignit ensuite les Riâh, les battit et s'empara de tous leurs biens. Cela mit fin à la révolte (1267).

Deux ans après le dernier des Almohades disparaissait.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE LA TROISIÈME ÉPOQUE (1055 à 1160).

Suite des ZENÈTES (Berbers) A FÈS

Dounes ben Hamâma.....	1040	
El Fetoûh et Adjicha, fils de Dounes.	1060	
El Fetoûh seul.....	1063	
Mancer ben el Moizz cousin du précédent (le dernier).	1064	1067

ALMORAVIDES

(Berbers Lentouna) Fès.

Abou Bekr ben Omar.....	1055	
Yoûçouf ben Tachfin.....	1061	
Ali ben Yoûçouf.....	1106	
Tachfin ben Ali..... *tué*	1142	
Ibrahim ben Tachfin (déposé).	1146	
Ishaq ben Ali, le dernier, *décapité*.	1147	

ALMOHADES

(Berbers Maçmoûda) Maroc.

Abd el Moumen ben Ali.....	1130	
Abou Yacoûb ben Yoûçouf, son fils, *tué* à Santarem.....	1163	
Abou Yoûçouf Yacoûb el Mançour.	1184	
Mohammed en Nâcer, *empoisonné*.	1199	
Yoûçouf el Mostancir, *tué par un taureau*.	1214	
Abou Mohammed Abd el Ouahed el Makhlouâ, *pendu*.....	1224	
Abou Mohammed Abdallah el Adel, *étranglé*.	1227	
Abou'l Ola Edris el Mamoûn (1).	1228	
Abou Mohammed Abd el Ouahed er Rachid, *noyé*.....	1232	
Abou'l Hacen Ali el Motamid es Saïd, *tué* à Tamezdekt....	1242	
Abou Hafs Omar el Mortada, *tué*.	1248	
Abou'l Ola Edris el Ouatiq dit Abou Debboûs, le dernier *tué*.	1266	1269

Suite des HAMMADITES (Berbers Çanhadja) A FÈS

El Moizz.	1016	
Temîm ben el Moizz.....	1062	
Yahia ben Temîm.....	1107	
Ali ben Yahia.....	1116	
El Hacen ben Ali, *renversé* par les Normands.....	1121	1148

Suite des HAMMADITES

(Branche de Bougie.)

Bologguin ben Mohammed.....	1055	
En Nâcer ben Alennâs.....	1062	
El Mançour.	1088	
Bâdis.	1101	
El Aziz.	1105	
Yahia, *renversé* par les Almohades.	1121	1152

(1) De 1223 à 1237, il y a un autre khalife, Abou Zakaria Yahia, fils de En Nâcer.

FRANCE

Louis VI.		1108
Louis VII.		1137
Philippe-Auguste.		1180
Louis VIII.		1223
Saint Louis.	1226	1270

CASTILLE

Fernando I.		1034
Sancho II lo Batailleur.....		1065
Alfonso VI, main percée (Zalaca).		1074
Doña Urraca (Alfonso I d'Aragon VII en Castille) (1).....		1109
Alfonso VIII Remondez.....		1126
Sancho III.		1157
Alfonso IX (las Navas).....		1158
Enrique I.		1214
Fernando III.		1217
Alfonso X lo Savant.....	1252	1284

ARAGON

Ramiro I.		1035
Sancho I (V en Navarre).....		1063
Pierre I.		1091
Alfonso I le Batailleur (VII en Castille).		1105
Ramiro II (le Moine).....		1134
Ramond Berenger.		1137
Alfonso II.		1162
Pierre II.		1196
Jaymo I lo Conquistador.	1213	1276

KHALIFES D'ORIENT

(Abbacides-Bag'dad).

Abou Djafar Abdallah el Caim		1031
Abou'l Câcem Abdallah el Moctadi.		1075
Abou'l Abbâs Ahmed el Mostadhir.		1094
Abou Mançour el Fadl el Mostarchid.		1118
Abou Djafar Mançour er Rachid.		1135
Abou Abdallah Mohammed el Moktafi.		1136
Abou'l Modaffar Youçouf el Mostangid.		1160
Abou Mohammed el Hacen el Mostadi.		1171
Abou'l Abbâs Ahmed en Nâcer		1179
Abou Nasr Mohammed ed Dâhir.		1225
Abou Djafar el Mançour el Mostancir.		1226
Abou Ahmed Abdallah el Mostacim.	1242	1258

(1) Pendant longtemps, il y a eu confusion dans la série des Alfonso de Castille, parce que certaines personnes refusaient au mari de Doña Urraca le numéro VII en Castille. Cette confusion n'existe plus depuis que le père du roi d'Espagne actuel a pris le nom d'Alfonso XII. Le mari d'Urraca doit être compté.

QUATRIÈME ÉPOQUE

De la chute des Almohades à l'apparition des Turcs (1269-1510)

Aperçu général de la quatrième époque.

Les trois dynasties qui viennent de se former presque simultanément disparaîtront de même à peu près en même temps et seront remplacées : celle des Mérinides, par les dynasties chérifiennes du Maroc en 1554; celles des Zeyânites et des Hafcides, par les Turcs en 1551 et 1574. Ces trois siècles sont remplis par des guerres incessantes sans gloire et sans intérêt; les souverains se succèdent rapidement, quelquefois tellement obscurs, que c'est à peine si l'histoire a conservé leurs noms. Bien que cette époque dure trois siècles, les événements s'y succèdent avec une telle monotonie qu'il est difficile de la subdiviser d'une manière rationnelle. Cependant, vers la fin de cette époque, une date remarquable doit fixer l'attention, c'est celle de la chute de Grenade (1492). Cette date, si fameuse à tous les points de vue, marquera le commencement des entreprises des chrétiens en Berbérie, entreprises qui furent le prélude de celles des Turcs.

De 1267 à 1344, date de la perte d'Algéziras par les Mérinides, cette dynastie fut prospère; elle porta la guerre sainte en Espagne et fit sentir le poids de ses armes aux Zeyânites. Les Hafcides, d'abord très prospères, ne tardèrent pas à se diviser en trois branches : Tunis, Bougie et Constantine, qui se réunirent plusieurs fois pour se séparer encore. Les Zeyânites en profitèrent pour s'agrandir à leurs dépens.

De 1344 jusque vers 1360, les Mérinides, ne pouvant plus

aborder en Espagne, se retournèrent vers l'Est et devinrent prépondérants. Ils chassèrent à plusieurs reprises de Tlemcen les Zeyânites, qui finirent toujours par y rentrer. Ils poussèrent même leurs conquêtes éphémères jusqu'à Tunis. Les Hafcides subirent une éclipse momentanée.

A partir de la fin du XIV^e^ siècle, les Mérinides commencèrent à décliner; les rois de Grenade en profitèrent pour mettre la main dans les affaires du Mag'rib, ce qui augmenta encore la confusion. Les Hafcides reprirent au contraire une certaine prépondérance, au point d'avoir même, pendant quelque temps, les Zeyânites pour vassaux.

CHAPITRE X

PRÉPONDÉRANCE DES MÉRINIDES (1629 à 1358)

Pendant la majeure partie de la période de prépondérance des Mérinides, de 1269, époque à laquelle nous sommes arrivés, jusque vers 1310, les deux grands royaumes de l'Est et de l'Ouest vécurent en assez bonne intelligence pour que nous puissions suivre leurs histoires séparément, en passant de temps en temps de l'une à l'autre. Au contraire, les deux Etats de l'Ouest furent constamment en guerre l'un contre l'autre et leurs histoires ne peuvent être séparées. Nous commencerons par eux.

Abou Yoûçouf Yacoûb.

Les Mérinides confinaient aux Abd-el-Ouâd, à peu près sur la Moulouya. Yar'morâcen ben Zeyân, roi de ces derniers, était l'adversaire aussi obstiné que malheureux des Mérinides. Nous l'avons déjà vu diriger contre eux quatre campagnes. Dans l'intervalle, il allait guerroyer dans le Mag'rib central, qui était à peu près revenu à l'indépendance, et qui était son véritable terrain d'expansion. Il avait de ce côté deux adversaires principaux : les Toudjin dans l'Ouarensenis, et la petite principauté des Beni-Mendil qui s'était formée du côté de Ténès. Cette dernière était une fraction de la grande tribu des Mor'râoua, bien déchue de son ancienne puissance.

Coup de main des Portugais sur El-Araïch (1270).

L'émir mérinide Abou Yoûçouf Yacoûb pensait à se venger de l'attaque dirigée contre lui par Yar'morâcen pendant

le siège de Maroc (p. 168); mais il avait d'abord à pacifier quelques parties de son empire. C'est à cela que furent employées les années 1270 et 1271. A la même époque, les Portugais vinrent ravager El-Araïch. Les chrétiens préludaient ainsi à l'attaque des côtes d'Afrique qui se généralisa deux siècles plus tard. Mais tant que les musulmans d'Afrique possédaient encore les deux têtes de pont de Tarifa et d'Algéziras, l'Espagne était encore dans l'impossibilité de rien entreprendre de ce côté.

Luttes des Mérinides et des Zeyânites. — Yar'morâcen (1271).

A la fin de 1271, Abou Yoûçouf se dirigea sur Tlemcen. Yar'morâcen vint à sa rencontre, comme en 1250, jusqu'à l'oued Isly; comme en 1250, il éprouva une défaite complète — c'était la cinquième — et se réfugia à Tlemcen. Abou Yoûçouf l'y suivit (1272). Cependant il ne crut pas pouvoir pousser à fond le siège d'une ville aussi forte. Après avoir reçu les plaintes et l'alliance des Toudjîn, qui étaient constamment en butte aux attaques de Yar'morâcen, il leva le siège et alla réduire les places de la côte entre Ceuta et Tanger. L'année suivante (1273), ce fut le tour de Sidjilmâça; on se rappelle que cette ville, après s'être révoltée contre les Mérinides, avait fini par se soumettre à Yar'morâcen (p. 166). Le siège fut long, mais enfin la ville fut prise par les Mérinides et la garnison massacrée.

Yar'morâcen, battu à l'Ouest, prit sa revanche habituelle sur ses voisins de la vallée du Chélif, qui ne manquaient jamais une occasion de se révolter.

Abou Yoûçouf en Espagne. — Bataille d'Ecija. Siège d'Algeziras (1275 à 79).

Abou Yoûçouf était ainsi maître de tout le Mag'rib extrême jusqu'à la Moulouya, frontière de ses voisins les Zeyânites. Dès lors, il pouvait se tourner du côté de l'Espagne. Il y était appelé instamment par le second roi de Grenade, Mohammed, fils du fondateur de ce royaume, Ibn el

Ahmar, et auquel on donne souvent aussi ce même nom d'Ibn el Ahmar.

Abou Yoûçouf envoya d'abord un premier corps sous les ordres de son fils Abou Zeyân, qui remporta quelques succès et ravagea le pays jusqu'à Jerez; puis, en 1275, il passa lui-même le détroit, après avoir eu la précaution de faire la paix avec Yar'morâcen. C'est dans cette campagne qu'il remporta la victoire d'Ecija sur le général espagnol D. Nuño de Lara, qui fut tué, et dont la tête fut envoyée à Grenade. Ibn el Ahmar, dont la politique tortueuse oscillait des Mérinides au roi de Castille, fit embaumer cette tête et l'envoya comme présent à Alphonse IX. A peu près en même temps, Ibn el Ahmar battait l'armée commandée par l'archevêque de Tolède; le malheureux prélat fut pris, et, comme on discutait à qui appartiendrait sa rançon, pour couper court à la dispute, on le massacra.

Abou Yoûçouf, victorieux, rentra en Afrique en 1276, après avoir conclu une trêve de deux ans. La durée de cette trêve ne fut marquée par aucune révolte, signe de prospérité assez rare pour être signalé.

En 1277, le sultan mérinide fit en Espagne une seconde expédition qui dura un an, pendant laquelle il remporta une victoire sur les bords du Guadalquivir et ravagea tout le pays jusqu'à Séville; mais, comme la première fois, il n'essaya pas d'assiéger cette ville et revint avec un butin immense. Cette campagne lui valut Malaga, qui lui fut cédé par un petit roitelet, mais qui fut aussitôt une pomme de discorde entre lui et le roi de Grenade (1).

En effet, Ibn el Ahmar va nous donner un nouvel exemple de sa politique ambiguë : jaloux des succès des Mérinides, jaloux surtout de voir Malaga entre leurs mains, il se rapprocha des deux ennemis d'Abou Youçoûf, Alphonse IX et Yar'morâcen. A la suite de ces intrigues, les Castillans vinrent mettre le siège devant Algéziras, pendant qu'Ibn el

(1) La première expédition est quelquefois comptée pour deux campagnes, parce qu'après la bataille d'Ecija, Yoûçouf revint à Algeziras, fit le partage du butin et en repartit au commencement de 1276 pour une seconde grande razia. Pour un motif analogue, l'expédition de 1277-78 est comptée pour trois campagnes.

Ahmar s'emparait de Malaga. En même temps, une révolte des Arabes Soſiân retenait Ibn Yoûçouf en Afrique. Le sultan, ainsi pressé de toutes parts, confia à son fils Abou Yacoûb, qui lui succéda plus tard, le soin d'aller au secours d'Algéziras; il se réserva celui de châtier les rebelles africains. Le siège d'Algéziras durait depuis plus de six mois; il y avait un an que les navires castillans tenaient la ville bloquée, quand Abou Yacoûb pût enfin venir à son secours. Ibn el Ahmar, effrayé sans doute des conséquences de son dernier revirement, avait envoyé ses navires renforcer la flotte africaine (1279). Après une victoire navale devant Algéziras, Abou Yacoûb délivra la ville, et chassa les chrétiens. Il ouvrit ensuite des négociations avec le roi de Castille dans le but de faire la paix aux dépens d'Ibn el Ahmar. Mais Abou Yoûçouf, toujours intraitable envers les chrétiens, refusa de ratifier la conduite de son fils; il rompit les négociations, rappela Abou Yacoûb et le remplaça par un autre de ses fils, Abou Zeyân.

Luttes entre Mérinides et Zeyânites. — 2e siège de Tlemcen (1280).

Il put alors se tourner contre Yar'morâcen, qui n'avait pas encore bougé, mais dont les allures étaient équivoques. Abou Yoûçouf lui offrit catégoriquement une alliance. Le vieux roi zeyânite répondit franchement qu'il était et serait toujours l'ennemi des Mérinides. Au commencement de 1281, Abou Yoûçouf envahit pour la sixième fois les Etats de son ennemi; Yar'morâcen vint encore une fois à sa rencontre jusqu'à la Tafna et fut battu; comme dans les autres expéditions, Abou Yoûçouf vint ensuite assiéger inutilement Tlemcen. Cette opération, comme la précédente, s'était faite avec le concours des Toudjin, venus de l'Ouarensenis.

Abou Yoûçouf passe pour la troisième fois en Espagne (1282).

En 1282, Abou Yoûçouf passa pour la troisième fois en Espagne; il y était appelé par Alphonse le Savant pour l'aider contre l'usurpation de son fils Sancho, tant était grande la discorde, aussi bien chez les chrétiens que chez les musul-

mans. Le sultan mérinide était tout à fait dans son rôle en acceptant des alliés chrétiens pour aller combattre d'autres chrétiens; mais que dire du roi de Grenade Ibn el Ahmar qui, par jalousie des Mérinides, s'allia avec Sancho? Abou Yoûçouf s'avança d'abord jusqu'à Cordoue, puis jusqu'à Tolède. Comme dans ses précédentes campagnes, il ne s'empara d'aucune ville; il fit, il est vrai, un butin considérable, mais ne fonda rien de durable. En 1283, il revint au Maroc après s'être réconcilié encore une fois avec Ibn el Ahmar.

Mort de Yar'Morâcen; son fils Otmân lui succède (1283).

Nous verrons plus loin qu'à cette époque Yar'morâcen s'était rapproché des Hafcides et avait marié son fils Otmân avec la fille d'Abou Ishaq, khalife de Tunis; après son échec de la Tâfna, il était allé, suivant son habitude, guerroyer dans le Mag'rib central, quand la mort le surprit dans la région du bas Chélif. Son fils Otmân lui succéda en 1283. Précisément à la même époque, un usurpateur s'emparait momentanément du trône des Hafcides. Un des derniers représentants de cette famille, Abou Zakaria, le beau-frère d'Otmân, se réfugiait à Tlemcen. La mort de Yar'morâcen délivrait les Mérinides d'un voisin que ses échecs multiples n'empêchaient pas d'être dangereux. Cette hostilité persistante contre une tribu zénète, sœur de la sienne, provenait, chez Yar'morâcen, d'une sorte de point d'honneur, dont il reconnut, à son lit de mort, les mauvais effets. On dit qu'il recommanda à son fils de ne pas suivre son exemple et de tourner tous ses efforts vers l'Est.

Quatrième expédition d'Abou Yoûçouf en Espagne; sa mort (1285 à 86).

Enfin, en 1285, Abou Youçoûf fit sa quatrième et dernière expédition en Espagne. Le vieux roi Alfonse le Savant était mort en 1284 et avait été remplacé par son fils Sancho. La campagne eut le même caractère que les précédentes : l'Andalousie fut ravagée mais aucune ville ne fut prise. A la fin, les deux partis, également las, firent une paix qui paraissait

sincère. Abou Yoûçouf leva le siège de Jerez, et la mort le surprit peu après à Algéziras (1280).

Ainsi disparaissaient à peu près en même temps du Mag'rib deux souverains illustres dont la physionomie mérite de fixer quelques instants nos regards. Tous deux furent à peu près constamment en guerre; c'était, à cette époque, la condition normale des Etats musulmans ou chrétiens; mais ni l'un ni l'autre ne fut sanguinaire. On ne peut leur reprocher aucun de ces actes de froide cruauté politique comme ceux qui ternissent la mémoire d'Abd el Moumen. Yar'morâcen était un guerrier rude, peu instruit, mais loyal; son inimitié impolitique contre les Mérinides partait d'un sentiment chevaleresque. Quant à Abou Youcoûf, ce fut un prince instruit et éclairé; il fonda des hôpitaux pour les malades, les lépreux et les fous; il fut loyal et même généreux envers Ibn el Ahmar et Yar'morâcen; jamais il ne combattit ce dernier sans y avoir été provoqué. Si son successeur eût imité cette sage conduite, bien du sang et bien des malheurs auraient été épargnés à cette partie de l'Afrique.

El Mostancir. — Croisade de saint Louis (1269 à 75).

Pendant que la paix semble assurée entre les deux nouveaux souverains de l'Ouest, profitons de ce calme trompeur pour nous reporter vers la dynastie hafcide qui, à peine plus âgée que les deux autres, vient déjà d'éprouver de rudes secousses.

Au moment de la chute des Almohades, le trône de Tunis était occupé par un prince distingué, Abdallah *el Mostancir*, fils d'Abou Zakaria. Il venait de triompher de la révolte des Douaouïda (1269) (p. 169). Son règne paraissait devoir être tranquille; il vivait en bonne intelligence avec le roi de France; les chrétiens continuaient à trafiquer dans les ports de Tunisie; la course des corsaires était loin d'être un fléau comme elle le devint depuis. C'est précisément à ce moment que saint Louis dirigea sa croisade contre Tunis.

On peut à bon droit s'étonner que le saint roi ait attaqué un prince musulman avec qui il vivait en bons termes, contre lequel il n'avait aucun grief et qui était complétement étran-

ger aux avanies subies par les chrétiens d'Orient. El Mostancir, l'eût-il voulu, ne pouvait rien ni pour ni contre les chrétiens. Si saint Louis fût parvenu à s'emparer de la Tunisie, il n'en aurait pas été plus avancé pour la protection des chrétiens d'Orient, et il aurait eu immédiatement sur les bras tous les musulmans du Mag'rib. Plusieurs raisons portèrent saint Louis à cette guerre malencontreuse et impolitique; les plus fortes furent certainement les sollicitations de son frère. Charles d'Anjou venait de s'emparer de la Sicile; il prétendait qu'à ce titre, le souverain de Tunisie était son tributaire et il réclamait plusieurs années de tribut arriérées. Outre ce motif d'ordre financier, il avait des motifs politiques non avoués, mais plus sérieux; il pouvait jusqu'à un certain point regarder les rois de Tunis comme ses ennemis; les musulmans de Lucera, qui avaient une communauté d'origine avec ceux de l'Ifriquiya, lui avaient été hostiles. Deux de ses ennemis, Henri et Frédéric de Castille, frères d'Alphonse IX, avaient été bien accueilis à Tunis; Henri, il est vrai, était en son pouvoir et tenu dans une étroite captivité depuis la bataille de Tagliacozzo; mais Frédéric était encore à Tunis. Enfin, si on tient compte du caractère ambitieux de Charles, il est permis de penser qu'il comptait faire tourner à son profit la conquête de l'Ifriquiya par les croisés. Maître de la Méditerranée depuis Tunis jusqu'à Corfou, il aurait eu une base solide pour ses projets ultérieurs et avoués du côté de l'Orient.

Cette campagne est trop connue pour qu'il soit utile d'en rappeler ici les détails. Les croisés, débarqués en juillet 1270 près de Tunis se fortifièrent dans les ruines de l'ancienne Carthage et n'en bougèrent plus. Un mois après, saint Louis était enlevé par la dysenterie. Au bout de quatre mois, les croisés furent heureux de traiter; El Mostancir eut la prudence de payer une rançon. Malgré la large place que cette expédition tient dans nos chroniques, on ne peut la considérer que comme un épisode sans conséquences de l'histoire de l'Afrique. Cependant, sur le moment, elle impressionna vivement les musulmans. On nous permettra de citer la version qu'ils donnèrent de la mort du saint roi. Cette fable montre bien leur amour incorrigible du merveilleux et, en

même temps, l'inquiétude que le voisinage des croisés causait à El Mostancir. Un jour, un savant se présenta au khalife et lui proposa un moyen de le débarrasser de son ennemi : « Le roi des Francs, lui dit-il, est d'une avidité insatiable; sans cela, serait-il venu chez nous tenter de faire du butin après sa mésaventure d'Egypte? Vois ce sabre dont la poignée est ornée de pierreries; quiconque en regarde la lame est frappé de mort. Ordonne à un de tes chambellans de le pendre à son cou, et envoie-le au roi des Francs sous prétexte de demander la paix. Dès que l'infidèle verra ces pierreries, il y attachera ses regards avec convoitise; ton envoyé observera ses regards; au moment de se retirer, il ôtera le sabre de son cou et l'offrira au roi, comme c'est le devoir de tout gentilhomme en pareil cas; puis il se retirera bien vite. A peine seul, le Franc admirera le sabre, le prendra en main et tirera la lame du fourreau; il tombera mort. » Ainsi fut fait, et c'est ainsi, ajoute-t-on, qu'Allah éloigna de l'Islam ce fléau.

El Ouatiq le Hafcide (1275 à 79).

Petit à petit, le Mag'rib central échappait aux Hafcides; la partie la plus occidentale était perpétuellement en butte aux attaques de Yar'morâcen. La partie la plus voisine de l'Est devenait indépendante; c'est ce qui était arrivé pour Alger. En 1275, une armée envoyée par El Mostancir s'empara de la ville, qui fut pillée et réduite à l'obéissance. Deux ans après, El Mostancir mourut (1277) après vingt-huit années d'un règne prospère, son fils Yahia lui succéda sous le nom de *El Oualiq*; mais il ne jouit pas longtemps de la situation florissante que lui avait léguée son père.

On se rappelle qu'Abou Ishaq, frère de El Mostancir, battu après une révolte en 1254, s'était retiré en Espagne (p. 169). Il était venu ensuite à la cour de Tlemcen; après la mort de son frère, quelques mesures maladroites prises par un ministre du nouveau roi, nommé Ibn Habbeber, lui fournirent l'occasion de reparaître en prétendant (1279). Il entra d'abord à Bougie; de là il se disposa à marcher contre son neveu El Ouatiq. Celui-ci mit en mouvement une armée commandée par un autre frère d'El Mostancir nommé Abou Hafs, que

nous verrons lui-même monter sur le trône de Tunis cinq ans plus tard. Ibn Habbeber conseilla à son maître de se défaire à la fois de son oncle et d'un autre général de l'armée nommé Ibn Djama; il crut faire un coup de maître en leur envoyant des instructions pour s'assassiner réciproquement. Cette ruse, plus grossière encore que perfide, n'eut aucun succès; elle eut pour résultat de faire passer Abou Hafs, Ibn Djama et toute leur armée au service du prétendant.

Abou Ishaq marcha sur Tunis et y entra sans rencontrer de résistance (1279). Ibn Habbeber fut d'abord le seul qui paya de sa tête le changement de roi. El Oualiq, espérant sauver la sienne, avait donné sa démission, ce qui lui valut le surnom de Makhlouâ (Déposé). Cependant, pour plus de sûreté, Abou Ishaq le fit mettre à mort avec ses trois fils, l'année suivante (1280).

Abou Ishaq le Hafcide (1279).

A un règne ainsi commencé, les révoltes ne pouvaient manquer. Ce fut d'abord le gouverneur de Constantine, Abou Beker ben Moûça, dit *Ibn el Ouzir*, qui voulut se rendre indépendant. Ne se sentant pas de force à réussir seul, il fit appel au roi d'Aragon, Pierre III, fils du Conquistador; il fut convenu que le roi chrétien viendrait débarquer à Collo. Mais Ibn el Ouzîr n'eut pas le temps de voir aboutir son plan. Au moment où la flotte catalane quittait l'Espagne, Ibn el Ouzîr était battu et tué sous les murs de Constantine par Abou Fâres, fils d'Abou Ishaq et gouverneur de Bougie (1282).

Pierre III d'Aragon à Collo (1282).

Pierre III n'en continua pas moins son mouvement, qui n'était en réalité que la première étape de la campagne qui devait donner les deux Siciles à l'Espagne. Un mois après, il débarquait à Collo; il y resta deux mois sans faire d'autre opération que de ravager les environs et sans qu'Abou Ishaq pût tenter de le repousser. La même année, il repartait pour aller conquérir la Sicile (1282).

C'est à ce moment que Yar'morâcen envoya demander pour son fils Otmân la main d'une princesse hafcide. Cette union eut donc pour résultat de créer des liens de famille entre les Zeyânites et les Hafcides.

Révolte d'Ibn Abi Amâra en Ifriquiya (1283).

Cependant une autre révolte plus sérieuse se préparait dans le sud de l'Ifriquiya. Un imposteur, nommé Ahmed ben Mezroûg *ben Abi Amâra*, avait imaginé de se faire passer pour un des fils de El Oualiq qui avaient partagé le triste sort de leur père en 1280. Les populations du Sud, crédules et toujours avides de nouveautés, l'avaient accueilli avec transport. Après une tentative infructueuse sur Tripoli, il avait été plus heureux à Gabès, et bientôt le nombre de ses partisans grossissant avec le succès, il s'était vu le maître de tout le sud de la Tunisie. Un fils d'Abou Ishaq, nommé Abou Zakaria, et que nous verrons à son tour régner quelques années plus tard, fut envoyé contre le prétendant. Son armée l'abandonna presque sans combat au sud de Caïrouân (1283). Abou Ishaq, ayant voulu marcher en personne avec ce qui lui restait de troupes, ne fut pas plus heureux; son armée l'abandonna également, il n'eut que le temps de s'enfuir à Bougie auprès de son fils Abou Fâres.

Malgré la victoire remportée par Abou Fâres lors de la révolte d'Ibn el Ouzîr, les relations du père et du fils n'avaient jamais été cordiales. Abou Fâres, mettant brutalement son père de côté, profita des circonstances pour se faire proclamer lui-même khalife sous le nom de Motamid. Mais il porta ce titre si peu de temps qu'il n'est pas compté dans la série des souverains hafcides. Après avoir réuni tous les contingents restés fidèles, il vint livrer bataille aux troupes de l'imposteur à Mermadjenna. Il avait avec lui son oncle Abou Hafs et tous ses frères, sauf Abou Zakaria, qui était resté à Bougie avec leur père Abou Ishaq. La fortune leur fut contraire. Abou Fâres et tous ses frères furent tués; Abou Hafs s'échappa seul et se réfugia du côté de Tebessa. De son côté Abou Ishaq, ayant tenté de fuir de Bougie avec son dernier fils, avait été pris, ramené dans cette ville et mis à mort

(1283). Quant à Abou Zakaria, il put s'échapper et se réfugier à Tlemcen auprès de son beau-frère Otmân qui montait sur le trône.

Division du royaume hafcide entre Tunis et Bougie (1284).

De toute la famille hafcide, il ne restait donc que deux membres en fuite : Abou Hafs et son neveu Abou Zakaria; l'année suivante, ils régnaient tous les deux. Abou Hafs ayant recruté des partisans dans la région de Tebessa marcha sur Tunis (1284), où l'imposteur s'était déjà fait exécrer par ses cruautés; Ibn Abi Amâra, abandonné de tous, renonça à se défendre et se cacha. Mais, bientôt reconnu, il fut mis à mort, et Abou Hafs proclamé khalife sous le nom de El Mostancir.

A cette nouvelle, Abou Zakaria, qui se considérait comme l'héritier légitime, quitta la cour de Tlemcen, trouva aussi moyen de se faire des partisans et se fit proclamer khalife à Bougie la même année 1284, sous le nom de El Montakheb. L'empire hafcide était donc divisé en deux royaumes, dont les capitales étaient : Tunis pour celui de l'Est et Bougie pour celui de l'Ouest.

Abou Zakaria pensa immédiatement à attaquer son oncle; mais il lui fallut quelque temps pour réunir des forces suffisantes. Ce fut seulement en 1286 qu'il put envahir l'Ifriquiya. Repoussé de Tunis, il obtint quelques succès dans le Sud; il ne tarda pas à être rappelé à Bougie par une diversion faite sur cette ville par son beau-frère Otmân, roi zeyânite de Tlemcen. En effet, Otmân avait pris — on ne s'explique pas trop pourquoi — le parti d'Abou Hafs; il avait même fait précédemment tout ce qu'il avait pu pour s'opposer au mouvement qui avait placé Abou Zakaria sur le trône de Bougie. En cette conjoncture, Abou Hafs avait demandé l'aide de son ami Otmán, et la pointe poussée par celui-ci sur Bougie suffit pour mettre fin aux projets ambitieux d'Abou Zakaria. Dès lors les deux rois hafcides vécurent en paix jusqu'à la mort d'Abou Hafs, qui survint en 1293. Pendant leurs dissensions, l'amiral Roger dell'Oria s'était emparé de l'île de Djerba vers 1284. Depuis lors, la tranquillité

fut seulement troublée en 1289 par une expédition des Catalans appuyés de quelques tribus arabes sur les côtes de la Tripolitaine et de Tunisie, expédition qui n'amena d'ailleurs d'autre résultat que le pillage de quelques points de la côte.

En Nâcer le Mérinide, Otmân le Zeyânite (1286).

Cette tranquillité va nous permettre de revenir au Mag'rib que nous avons laissé en 1286, après la mort des deux rois de Fès et de Tlemcen (p. 180). Le Mérinide Abou Yoûçouf Yacoûb el Mançoûr avait été remplacé par son fils Abou Yacoûb Yoûçouf en Nâçer, et le Zeyânite Yar'morâcen, par son fils Otmân.

Les affaires d'Espagne avaient alors pour les Mérinides une importance telle que le premier soin d'Abou Yacoûb fut de se rendre dans la péninsule. Après s'être entendu avec le roi de Grenade Ibn el Ahmar, il revint au Maroc, où il employa les années 1287 et 1288 à réprimer énergiquement quelques-unes de ces révoltes comme il s'en produisait habituellement à chaque changement de règne. L'une d'elles avait été fomentée par son propre fils Abou Amer.

Première expédition Mérinide contre Tlemcen (1290).

Pendant ce temps, à Tlemcen, Otmân, suivant les conseils de son père, avait fidèlement observé la paix avec les Mérinides, et avait porté tous ses efforts à l'Est contre les éternels révoltés : Oulad Mendil (Mor'râoua) à Ténès, et Toudjin dans l'Ouarensenis. Ces derniers formaient une tribu puissante; néanmoins, Otmân les réduisit à l'obéissance en deux campagnes. Mais on a vu que les Toudjin avaient été les alliés constants des Mérinides; leur défaite ne pouvait qu'irriter Abou Yacoûb qui reprochait en outre à Otmân d'avoir trop bien accueilli son fils révolté Abou Amer. Aussi, en 1290, Abou Yacoûb dirigea-t-il une grande expédition contre Tlemcen et vint-il assiéger la ville; puis, à l'exemple de son père, il se retira après avoir ravagé le pays. C'était la septième expédition des Mérinides contre les Zeyânites, et le troisième siège de Tlemcen.

Perte de Tarifa et d'Algeziras (1292).

Les choses restèrent en cet état entre les deux souverains; d'ailleurs la mauvaise tournure des affaires d'Espagne ne tarda pas à attirer d'un autre côté l'attention d'Abou Yacoûb. Les Mérinides n'avaient plus en Espagne que les places de Tarifa et d'Agéziras. Ibn el Ahmar continuait, peut-être par nécessité, sa politique à double face. La même année (1290), Abou Yacoûb passa en Espagne et ravagea le pays jusqu'à Jerez, puis revint au Maroc. Aussitôt, Sancho, roi de Castille, vint assiéger Tarifa; suivant les auteurs arabes, il aurait entrepris le siège avec l'appui d'Ibn el Ahmar auquel il aurait promis de remettre la ville; les auteurs espagnols ne font pas mention de cette circonstance. Quoi qu'il en soit, Tarifa, mal secouru, succomba en 1292; Sancho la garda pour lui, en se bornant à donner quelques petits châteaux à Ibn-el-Ahmar. C'était pour les Castillans un immense succès; pour la première fois ils prenaient pied sur le rivage, car Cadiz et Malaga appartenaient au roi de Grenade. Aussi Don Sancho décida-t-il d'y entretenir une flotte. Jusque-là les galères qui avaient combattu dans le détroit étaient toutes Aragonaises.

Ibn el Ahmar, furieux de sa déconvenue, fit une de ses volte-faces habituelles; il offrit à Abou Yacoûb son aide pour reprendre Tarifa. La ville était défendue par D. Alonso Perez de Guzman, qui y acquit le surnom de Guzman el Bueno, et qui est devenu célèbre par le sacrifice héroïque qu'il fit de la vie de son fils. Quelques années auparavant, Guzman avait été à la cour de Maroc, où il avait rendu des services pour la répression de certaines rébellions. Parmi les assiégeants, se trouvait D. Juan, le propre frère du roi Sancho, qui y acquit une triste célébrité, et qui aurait bien mérité de recevoir le surnom d'El Malo.

Tarifa resta aux mains des chrétiens et, pour récompenser Ibn el Ahmar de son secours, Abou Yacoûb lui céda Algéziras. Les Mérinides ne possédaient plus un pouce de terrain en Europe; cependant, ils ne devaient pas tarder à y reprendre pied, et leur intervention dans les affaires d'Espagne n'était pas finie.

Expédition mérinide contre Tlemcen. Quatrième siège (1295 à 97).

Après chaque campagne des Mérinides contre Tlemcen, on a vu les rois zeyânites de cette ville se tourner du côté de l'Est dès qu'ils avaient les mains libres, et prendre leur revanche sur leurs vassaux révoltés. C'est ce qui était arrivé après l'expédition de 1290; pendant que les Mérinides étaient occupés en Espagne, Otmân, roi de Tlemcen, était allé châtier les Beni-Mendil dans la région du Dahra. Leur chef Tâbet ben Mendil s'était réfugié à la cour des Mérinides (1295). Les mêmes causes qui avaient amené l'expédition de 1290 décidèrent Abou Yacoûb à attaquer encore une fois son voisin, mais cette fois avec l'intention bien arrêtée d'en finir et de réaliser l'entreprise vainement tentée si souvent, de s'emparer de Tlemcen. Mais telle était la force de cette place et le courage des Abd-el-Ouâd ses défenseurs, qu'une guerre de douze ans ne suffit pas encore pour amener sa chute.

Instruit par l'expérience, Abou Yacoûb conduisit ses opérations avec méthode et, avant d'attaquer la ville même de Tlemcen, il s'attacha à ruiner son ennemi par des razias. Les campagnes de 1295 et 1296 furent marquées par des expéditions de ce genre et par la prise d'Oudjda. En 1297, Abou Yacoûb vint enfin assiéger Tlemcen. Cette quatrième attaque des Mérinides fut encore sans succès; ils rentrèrent au Maroc après un siège de trois mois. Pendant ces trois années, dès que ses ennemis avaient le dos tourné, Otmân allait, suivant son usage, châtier, soit les Toudjîn, soit les autres tribus qui n'avaient pu ou voulu résister aux Mérinides.

Grand siège de Tlemcen (1299).

Ce fut seulement en 1299 que Abou Yacoûb put revenir à son entreprise, avec des moyens en rapport avec les difficultés. Au mois de mai, il vint à la tête d'une armée formidable camper sous les murs de Tlemcen. Alors commença le mémorable siège qui dura deux ans seulement de moins que celui

de Troie, et qui aurait abouti à la prise de la ville si le fer d'un assassin n'avait mis fin aux jours d'Abou Yacoûb. Tlemcen fut entourée d'un mur de circonvallation, et la ville de Mançoûra, dont on admire encore les vestiges, s'éleva pour les besoins de l'armée assiégeante. Cependant la rigueur de ce long blocus dut être trompée plusieurs fois; sans cela on ne s'expliquerait pas que la ville ait pu subsister pendant huit années.

Les assiégeants étaient assez tranquilles derrière leur ligne de circonvallation, Abou Yacoûb en profita pour détacher une partie de son armée vers l'Est. Il y était appelé par le sultan hafcide de Tunis, alors en guerre contre l'autre sultan hafcide, Abou Zakaria de Bougie. Il s'agissait en outre, pour les Mérinides, de s'annexer les possessions des Zeyânites dans le Mag'rib central. Les armées mérinides s'avancèrent ainsi jusqu'à Bougie et battirent les Bougiotes; elles ne purent s'emparer de la ville, mais elles reçurent la soumission des Toudjin et des Beni-Mendil. Ce ne fut pas sans quelque difficulté; ces tribus avaient invoqué le secours des Mérinides tant qu'il s'agissait de secouer le joug des Zeyânites; maintenant elles repoussaient obstinément le vainqueur qui en voulait à leur indépendance; mais elles furent obligées de se soumettre (1303).

Mort d'Otmân et de En Nâcer. — Levée du siége (1306).

En 1301, Otmân Ier mourut à Tlemcen et fut remplacé par son fils Abou Zeyân, sans que l'énergie de la défense en fût diminuée en rien.

Sur ces entrefaites, une puissante diversion se produisit en faveur des assiégés. Le roi de Grenade, qui était alors Mohammed III, se brouilla avec le sultan mérinide. Le siège de Tlemcen lui offrait une occasion favorable d'agir; il commença par s'emparer de Ceuta (1306) et lança dans le Maroc un prétendant de la famille mérinide appelé Otmân ben Abi'l Ola. Les R'omâra de la côte se déclarèrent en faveur du prétendant. Une fraction de l'armée assiégeante envoyée contre lui fut battue. Cependant Abou Yacoûb ne leva pas le siège;

il savait que la ville était à toute extrémité, et ne voulut pas perdre le fruit de huit années de patience.

Tlemcen était dans une situation affreuse. Le grand historien du Mag'rib, Ibn Khaldoûn, nous a conservé le souvenir de ces jours de deuil; tous les moyens de subsistance, même les plus répugnants, étaient épuisés; une partie de la population avait péri. Les femmes avaient demandé à être égorgées pour éviter le sort qui les attendait; Abou Zeyân y avait consenti; cet ordre allait être exécuté quand on apprit que Abou Yacoûb venait d'être assassiné par un de ses eunuques. Tlemcen était sauvée (1307).

Jamais peut-être on ne vit mieux qu'en cette circonstance les effets désastreux de l'absence de loi d'hérédité régulière dans les monarchies musulmanes. Abou Yacoûb avait deux fils : l'aîné, Abou Amer, qui avait été en révolte presque continuelle contre son père, était mort, laissant lui-même deux fils dont l'aîné s'appelait *Abou Tâbet* Amer et se trouvait dans l'Ouest. Le second fils d'Abou Yacoûb s'appelait Mançoûr Abou Sâlem; il était à Mançoûra. L'oncle et le neveu eurent immédiatement des partisans. Pour combattre son concurrent, Abou Tâbet n'eut rien de plus pressé que de demander l'alliance du roi zeyânite aux abois, en lui offrant non seulement de lever le siège, mais encore de lui rendre tout le reste de son royaume. On peut penser que cette proposition fut acceptée avec joie.

Abou Tâbet, roi mérinide (1306).

Abou Tâbet marcha contre son compétiteur, le battit et le fit poursuivre et tuer; il entra ensuite en vainqueur à Mançoûra, puis repartit vers l'Ouest. Il avait encore devant lui le prétendant venu d'Espagne Ibn Abi'l Ola qui était toujours dans le pays des R'omâra. Mais Abou Tâbet fut contraint de le laisser tranquille pour donner tous ses soins à la répression d'une autre révolte suscitée par son cousin le gouverneur de Maroc, et qui s'était rapidement étendue dans le Sud. Le rebelle, battu sur l'oued Oûm-er-Rebiâ, fut poursuivi dans le Sud. A la fin, grâce à de nombreuses exécutions, l'ordre fut rétabli (1308) et Abou Tâbet put se retourner contre Ibn

Abi'l Ola, qui avait profité de ce répit pour asseoir solidement sa puissance dans le Rif. Il avait battu toutes les troupes mérinides envoyées contre lui, et avait fini par s'emparer de Csar Ketâma.

Abou Tâbet arriva enfin avec toutes ses troupes disponibles, battit son concurrent, lui enleva successivement plusieurs places et finit par le rejeter dans Ceuta. On se rappelle que cette ville appartenait au roi de Grenade qui l'avait enlevée en 1306. Sa position était extrêmement forte; il était même à peu près impossible de s'en emparer tant qu'elle était secourue par mer. Néanmoins, Abou Tâbet en entreprit le siège; imitant la conduite de son père devant Tlemcen, il fit construire, pour les besoins de son armée, une nouvelle ville qui est devenue la ville actuelle de Tétouân (1). C'est à ce moment que la mort le surprit (1308).

Abou Rebiâ, roi mérinide. — Il reprend Ceuta (1308).

Cette mort eut exactement les mêmes effets que ceux produits l'année précédente par celle d'Abou Yacoûb. Deux prétendants surgirent : un oncle et un frère du sultan défunt. Le frère, nommé *Abou Rebiâ* Soléïmân, se débarrassa assez rapidement de son concurrent. Il était indispensable pour les souverains d'aller se faire reconnaître au plus tôt dans leur capitale, afin de prévenir les révoltes qui ne manquaient pas d'éclater en pareil cas; Abou Rebiâ leva le siège de Ceuta et se dirigea vers Fès. Ibn Abi'l Ola voulut en profiter pour le poursuivre l'épée dans les reins; mais, après quelques succès, il fut complètement battu; dégoûté du métier de prétendant, il repassa en Espagne.

L'année suivante (1309), Abou Rebiâ fut assez heureux pour reconquérir Ceuta sur le roi de Grenade Mohammed III; il eut recours pour cela à l'alliance du roi d'Aragon don Jayme, qui lui fournit les galères nécessaires. Le roi de

---

(1) Le Bayân mentionne une ville appelée Titaoûn qui paraît être la même que Tetouân et qui fut détruite vers 950, du temps des derniers Edricites, par suite de la jalousie des habitants de Ceuta, qui obéissaient alors à l'émir Omeyade d'Espagne.

Grenade recueillait les fruits de la faute qu'il avait commise en suscitant des embarras aux Mérinides et en leur prenant Ceuta. Il était alors en guerre avec les rois de Castille et d'Aragon, momentanément alliés; c'est ce qui valut à Abou Rebiâ le concours du roi d'Aragon, concours qu'il eût sans doute fallu payer bien cher en d'autres circonstances. Une fois maître de Ceuta, il céda aux sollicitations de Mohammed III et lui accorda encore son alliance.

Abou Rebiâ mourut en 1310, près de Tâza, au moment où il venait de réprimer une révolte. Son court règne avait été en somme assez heureux. Il avait eu la sagesse de vivre en paix avec les Zeyânites. Il eut pour successeur un de ses parents nommé Abou Saïd Otmân.

Abou Zeyân, roi zeyânite (1304 à 08).

Il est à peine besoin de dire qu'aussitôt le siège de Tlemcen levé, le roi de cette ville, Abou Zeyân I^er^, était entré en campagne vers l'Est. Ce n'était pas tout que les Mérinides lui eussent rendu leurs anciennes possessions; il fallait encore les faire rentrer dans l'obéissance. La campagne d'Abou Zeyân fut heureuse, et il mourut peu après son retour à Tlemcen, quelques jours seulement avant le Mérinide Abou Tâbet (1308). Il eut pour successeur son frère Abou Hammou I^er^.

Les deux royaumes hafcides de 1289 à 1309.

Avec le nouveau roi zeyânite de Tlemcen, va commencer une série de campagnes des Abd-el-Ouâdites contre l'empire hafcide. Il est temps, par conséquent, de revenir vers l'Est. Nous avons laissé vers 1289 l'empire hafcide divisé entre deux souverains : Abou Hafs à Tunis et Abou Zakaria à Bougie.

En 1295, Abou Hafs mourut; par un scrupule assez rare, bien qu'il eût un fils, il désigna pour son successeur, un fils de El Ouatiq nommé *Abou Acida* Mohammed. Celui-ci lui succéda en effet et, pour prévenir toute compétition, se hâta de faire mettre à mort le fils de son prédécesseur.

La discorde ne tarda pas à se mettre entre les souverains

hafcides. En 1299, Abou Acida prit l'offensive sans grand succès. On vit alors les deux hafcides demander l'alliance des rois de l'Ouest. Abou Acida s'adressa au Mérinide, et Abou Zakaria au Zeyânite; mais ce dernier ne put rien faire, car c'était le moment du grand siège de Tlemcen. On a vu que les Mérinides s'avancèrent jusqu'à Bougie, mais qu'ils ne purent s'en emparer (1300).

C'est à ce moment que mourut Abou Zakaria. Il fut remplacé par son fils *Abou'l Baca* Khaled. Celui-ci vécut en paix avec le roi de Tunis; c'est à peine si la bonne harmonie fut troublée par une courte rupture en 1305. Les deux monarques eurent même la sagesse de préparer le rétablissement de l'unité hafcide en concluant, en 1307, un traité qui assurait au survivant l'héritage de l'autre. Chacun d'eux était d'ailleurs occupé de son côté à réprimer des révoltes. Abou'l Baca ne put parvenir à conquérir Alger, qui s'était déclaré indépendant et que nous verrons bientôt passer au pouvoir des Zeyânites. Quant à Abou Acida, il eut à lutter contre une révolte religieuse du parti sounnite.

Abou'l Baca rétablit l'unité hafcide (1309).

Abou Acida étant mort le premier en 1309, Abou'l Baca se rendit à Tunis pour recueillir le fruit du traité conclu deux ans auparavant. Il devait inévitablement rencontrer un compétiteur; un parent d'Abou Zakaria nommé Abou Bekr avait été nommé khalife; mais il fut battu devant Tunis, fait prisonnier et mis à mort. Cette fin lui valut le surnom de *Chehid* (martyr) qui peut le distinguer si on le compte dans la série des rois hafcides. Abou'l Baca entra à Tunis, et l'unité de l'empire hafcide fut rétablie; elle devait durer à peine deux ans.

En effet, Abou'l Baca ayant lassé tout le monde par ses débauches et sa cruauté, son fils *Abou Yahia* Abou Beker fut proclamé roi à Constantine. Il se mit aussitôt en devoir d'occuper Bougie; mais, n'ayant pu s'entendre sur les conditions avec le gouverneur, il voulut employer la force; cela ne lui réussit pas. Il dut rentrer battu à Constantine; il y attendait avec anxiété l'attaque d'une armée venant de Tunis

et envoyée contre lui par son père, quand l'apparition d'un nouveau prétendant le sauva.

Nouvelle division du royaume hafcide. — Abou Yahia. Ibn el Lihyâni (1311 à 14).

Le nouveau venu était un petit-fils d'Abou Hafs et s'appelait Abou Yahia Zakaria *ben el Lihyâni*. C'était un homme âgé; mais les circonstances le favorisaient. Il était parti de Tripoli et se dirigeait sur Tunis à la tête de nombreux partisans. L'armée que Abou'l Baca avait envoyée pour combattre son fils à Constantine rétrograda en toute hâte pour couvrir Tunis. Une alliance fut bientôt conclue entre les deux Abou Yahia. Le fils d'Abou'l Baca revint à son entreprise contre Bougie; cette fois il prit mieux ses précautions; il attira le gouverneur au dehors, le fit enivrer, puis assassiner, après quoi il entra à Bougie (1311). Pendant les préparatifs de cette expédition, il avait demandé l'assistance du roi de Tlemcen, idée fâcheuse, car non seulement il n'eut pas l'occasion d'utiliser cette assistance, mais cette démarche n'eut d'autre effet que de lui attirer plus tard l'hostilité du prince dont il avait sollicité l'appui.

De son côté, Ibn el Lihyâni entra à Tunis après avoir battu les troupes d'Abou'l Baca, qui fut pris et mis à mort. L'empire hafcide était de nouveau divisé en deux parties : on conserve au roi de Bougie son nom d'Abou Yahia; pour distinguer le roi de Tunis, on l'appelle seulement Ibn el Lihyâni (1311).

Abou Hammou Ier, roi de Tlemcen. — Son intervention à Bougie.

Le nouveau roi de Tlemcen, Abou Hammou Ier, avait montré lors du siège de cette ville une énergie que nous qualifierions aujourd'hui de sauvage. C'était lui qui avait décidé son père à consentir au massacre projeté des femmes. Il passe pour avoir montré une habileté politique à la hauteur de cette énergie. Il y aura cependant quelques réserves à faire au sujet de cette habileté. Il commença par faire une

excursion dans le Mag'rib central pour confirmer les résultats obtenus par son frère (1308) (v. p. 192).

Les années 1311 et 1314 furent employées par Abou Hammou Ier à étendre et consolider sa puissance dans l'Est: Il quitta Tlemcen, soumit de nouveau ses vassaux turbulents, Mor'râoua de Tenès et Toudjin, et s'établit sur le Chélif pour surveiller de là les expéditions qu'il envoyait vers l'Est. Son général Meçamah s'empara d'Alger et de Dellis. Cette dernière ville devint la limite orientale de l'empire zeyânite.

On vient de voir qu'à cette époque l'empire hafcide était divisé entre deux souverains et que Abou Yahia avait demandé l'appui des Zeyânites. Abou Hammou Ier l'accorda avec empressement, mais non sans arrière-pensée. Ses troupes n'eurent pas besoin d'arriver jusqu'à Bougie, qui était déjà tombée entre les mains d'Abou Yahia. Alors Abou Hammou, interprétant le traité à sa façon, réclama Bougie pour lui et ordonna à ses troupes de s'en emparer.

L'expédition ne fut pas heureuse; Meçamah, qui la commandait, fut obligé de lever le siège; finalement il fut battu et obligé de rejoindre son maître sur le Chélif (1314).

Luttes entre Mérinides et Zeyânites. Siège de Tlemcen (1315).

A peine Abou Hammou Ier fut-il rentré à Tlemcen, qu'il fut attaqué par les Mérinides. Au lieu d'imiter la sage conduite de son prédécesseur, Abou Said était revenu au vieux système d'hostilité contre les Zeyânites; les prétextes ne manquaient jamais. Les Mérinides envahirent le territoire de Tlemcen et vinrent pour la sixième fois assiéger cette ville; le siège, mal préparé, n'avait aucune chance de réussir. Pour s'en débarrasser plus vite, Abou Hammou trouva le moyen de faire croire à une révolte de la part du frère du sultan mérinide. Si le fait n'était pas vrai, il était assez vraisemblable pour qu'Abou Said s'empressât de lever le siège et de rentrer dans ses Etats (1315).

Abou Said, roi mérinide. — Révoltes de son fils Abou Ali (1314 à 29).

Abou Hammou Ier ne s'était pas trompé de beaucoup. Ce n'était pas le frère d'Abou Saïd, mais son propre fils qui leva l'étendard de la révolte. Abou Said avait deux fils : l'aîné, Abou'l Hacen, qui lui succéda, et Abou Ali, pour lequel il avait une prédilection étonnante et qu'il avait désigné pour son héritier présomptif. Pressé d'assurer sa sécurité, il fit prendre les devants à ses deux fils; mais, à peine arrivé à Fès, Abou Ali se fit nommer souverain, réunit des troupes et marcha à la rencontre de son père, qui s'était arrêté en chemin à Tâza.

Abou Saïd fut battu, assiégé dans Tâza et contraint d'accepter un traité par lequel il abdiquait en faveur de son fils, en se réservant seulement le commandement de Tâza et de son territoire. Peu de temps après, une maladie grave d'Abou Ali changea la face des choses; ses partisans, croyant sa mort prochaine et craignant la vengeance du roi légitime, prirent les devants, abandonnèrent l'usurpateur et vinrent rejoindre Abou Said à Tâza. Celui-ci commença par déclarer héritier présomptif son fils aîné Abou'l Hacen, qui lui était resté fidèle, puis marcha sur Fès. Abou Ali fut obligé de se soumettre. Par une étrange faiblesse, son père consentit à lui octroyer le territoire de Sidjilmâça. Abou Ali alla s'y installer, et ne tarda pas à faire repentir son père de sa bonté (1315). Pendant les années suivantes, il s'attacha à étendre sa domination dans le Sud, et à créer une armée solide. En 1320, quand il se crut assez fort, il leva l'étendard de la révolte. Ses progrès furent d'abord assez lents, et le sultan Abou Said se tint sur la défensive.

En 1322, Abou Ali attaqua brusquement Maroc et, après s'en être emparé, fit massacrer toute la garnison. C'en était trop. Abou Said se décida enfin à agir; il se mit, avec son fils Abou'l Hacen, à la tête d'une armée, et marcha contre le fils rebelle. Les deux armées se rencontrèrent sur l'oued Oum-er-Rebiâ, rivière qui fut témoin de tant de combats. Abou Ali, complètement battu, s'enfuit à Sidjilmâça, et son père eut

l'incroyable faiblesse de lui en laisser le commandement. C'était préparer de ses propres mains une nouvelle révolte.

En 1329, Abou Said reçut une députation du roi hafcide Abou Yahia, qui sollicitait son secours contre les Abd-el-Ouâdites et les rebelles de l'Ifriquiya (v. plus loin p. 201).

Abou Hammou Ier intervient à Bougie. — Berhoûm (1314).

En effet, l'hostilité qui avait éclaté entre les Zeyânites et les Hafcides n'avait fait que s'accentuer. Aussitôt après la levée du siège de Tlemcen en 1314, Abou Hammou Ier avait repris l'exécution de ses projets contre le roi hafcide de Bougie. Il avait laissé Tlemcen aux soins de son fils Abou Tachfin, qui devait plus tard lui succéder, et était venu, comme la première fois, s'établir sur le Chélif. De là il envoya contre Bougie une armée commandée par un habile général, Mohammed ben Youçouf dit *Berhoûm*. Le siège était poussé vigoureusement, quand Abou Hammou commit la faute de destituer son général et de l'envoyer lui-même se rendre prisonnier à Tlemcen. Berhoûm obéit d'abord loyalement; mais bientôt il s'échappa et alla fomenter une révolte dans la région de Médéa. Abou Hammou quitta son poste d'observation pour marcher contre le rebelle; mais il fut battu près de Mazoûna. Berhoûm, victorieux, se constitua dans le Mag'rib central une petite royauté éphémère qu'il plaça sous la suzeraineté du roi hafcide de Bougie.

En apprenant ces mauvaises nouvelles, le successeur de Berhoûm dans le commandement de l'armée qui assiégeait Bougie, leva le siège, revint sur ses pas, et battit les insurgés près de Mouzaïa. Berhoûm, pris entre l'armée de l'Est et Abou Hammou qui venait de reprendre l'offensive, fut obligé de se retirer dans le Sud. Suivant la tactique des agitateurs, il reparut quand ses ennemis se furent éloignés, et reprit une partie du terrain perdu (1315).

Luttes entre Hafcides. — Abou Dorba (1315 à 17).

Le roi de Bougie Abou Yahia était jeune et entreprenant; dès que la maladresse d'Abou Hammou l'eut débarrassé de

ses ennemis de l'Est, il pensa à s'emparer des Etats de son allié Ibn el Lihyâni. Il commença par la région de l'Aourès et fit des campagnes heureuses en 1315 et 1316.

Ibn el Lihyâni n'était plus d'âge à combattre en personne. Après avoir vainement tenté de s'appuyer sur les tribus arabes du Sud, ce qui ne fit qu'augmenter encore la confusion, il prit son parti en philosophe, réunit le plus d'or possible, et se retira provisoirement à Gabès, laissant la défense de Tunis d'abord à un gouverneur, puis à son fils Mohammed *Abou Dorba*, qui, je ne sais pour quel motif, était en prison au moment du départ de son père.

Abou Dorba ne tarda pas à se faire proclamer khalife sous le nom de El Mostancir et organisa vigoureusement la résistance. Abou Yahia, après avoir remporté une victoire près de Beja, vint assiéger Tunis; mais il échoua et rentra à Constantine (1317).

Second rétablissement de l'unité hafcide (1318).

L'année suivante (1318), Abou Yahia reprit l'offensive, battit une seconde fois Abou Dorba près de Beja et s'empara successivement de Caïrouân et de Tunis, qui fut pillée. Il se mit ensuite à la poursuite d'Abou Dorba, le battit une troisième fois dans le Sud, et l'envoya rejoindre son père qui avait fui de Gabès à Tripoli. Enfin Abou Dorba, ayant reparu et s'étant avancé jusqu'à Caïrouân, fut encore battu et se réfugia à El Mehdia, où il se maintint pendant six ans, subsistant par la piraterie. Aussitôt El Lihyâni se retira à Alexandrie, abandonnant définitivement la partie. L'unité de l'empire hafcide était rétablie pour la seconde fois (1318); elle allait durer trente ans, mais non sans de fortes secousses. Cependant la Tripolitaine resta indépendante, ou plutôt dans l'anarchie.

Abou Tachfin succède à Abou Hammou Ier (1318).

Le sens politique du roi de Tlemcen, Abou Hammou Ier paraît s'être affaibli dans ses dernières années. En 1318, il commença à manifester une préférence extraordinaire pour

un de ses cousins et le désigna pour son héritier présomptif au détriment de son fils Abou Tachfin. Celui-ci, qui n'avait nulle envie de céder ses droits, entra dans une conspiration ayant pour but de détrôner le roi. Les conjurés, ayant Abou Tachfin à leur tête, pénétrèrent dans la chambre d'Abou Hammou et le tuèrent ainsi que le favori. Il parait qu'en ce qui concerne le roi, les intentions d'Abou Tachfin avaient été dépassées; du moins il en montra son mécontentement en tuant à son tour le chef des conjurés, après quoi il succéda à son père.

Son premier acte fut d'aller châtier le rebelle Berhoûm, qui s'était retranché à Toukal, dans l'Ouarensenis. Aussitôt Toukal pris, Berhoûm mis à mort et sa tête envoyée à Tlemcen, Abou Tachfin continua vers l'Est, soumettant toutes les tribus qui s'étaient révoltées; après être arrivé jusqu'à Bougie, il remit à plus tard l'attaque de cette place importante et revint à Tlemcen (1319).

Luttes entre Zeyânites et Hafcides (1321 à 29).

En 1321 et 1322, ses généraux firent contre les Hafcides deux campagnes dans lesquelles, il est vrai, ils ne prirent pas Bougie, mais ils gagnèrent du terrain de ce côté et assurèrent leur conquête en construisant plusieurs forts. Le Hafcide Abou Yahia, tout occupé de combattre des révoltés, n'avait rien pu faire pour repousser ces attaques.

En 1321, les Arabes de l'Ifriquiya s'étaient soulevés sous la conduite d'un chef almohade nommé Mohammed *ben Abi* Amrân. Les révoltés venant du Sud entrèrent à Tunis, d'où Abou Yahia s'enfuit à Constantine. L'année suivante (1322), Abou Yahia, ayant réuni une armée, marcha contre *Ibn Abi Amrân*, le battit et rentra à Tunis. Il se croyait en sûreté, avait procédé à un grand nombre d'exécutions et licenciait ses troupes, quand les insurgés reparurent brusquement. Abou Yahia dut encore quitter Tunis, où il avait séjourné seulement quarante jours, et se réfugia à Constantine.

Enfin, en 1323, il battit encore Ibn Abi Amrân et rentra pour la troisième fois à Tunis.

En 1324, il se forma une coalition entre tous les ennemis des Hafcides : Ibn Abi Amrân et ses Arabes, Abou Dorba qui était toujours à El Mehdia, et le roi de Tlemcen Abou Tachfin Ier, qui mit en mouvement une véritable armée. Ces deux derniers contingents, réunis avec une partie des Arabes, s'avancèrent vers Tunis, pendant qu'Ibn Abi Amrân était encore dans le Sud avec les Arabes de la Tripolitaine. Abou Yahia vint à la rencontre des premiers et remporta près de Mermadjenna une victoire si complète qu'Abou Dorba s'enfuit jusqu'à Tlemcen, où il mourut peu après.

Abou Yahia se retourna alors contre Ibn Abi Amrân et le battit à Chekka; après quoi il licencia une partie de ses troupes. Cependant il se tenait sur ses gardes. Les Arabes ayant reparu quelque temps après, Abou Yahia organisa avec une énergie remarquable les milices de Tunis, sortit à leur tête, rappela quelques troupes qu'il avait à Beja, et, grâce à ces mouvements combinés, il repoussa encore une fois ses ennemis. Mais les Arabes et les Zeyânites avaient la haine tenace. En 1325, une nouvelle expédition s'organisa à Tlemcen. Comme il fallait un prétendant, on choisit un fils de Ech Chehid (v. p. 193) nommé Ibrahim, et l'armée combinée se dirigea sur Constantine, où Abou Yahia était venu faire des enrôlements. On remarque, en effet, que la Tunisie ne lui donnait pas de troupes sûres; c'est toujours à Constantine qu'il venait lever ses troupes; c'est sans doute pour ce motif qu'il était obligé de les licencier une fois la campagne finie. Les Abd-el-Ouâdites commencèrent le siège de Constantine pendant que les Arabes, avec le prétendant, s'avançaient sur Tunis sans rencontrer de résistance. Arrivé dans cette ville, Ibrahim se fit proclamer roi; mais son succès dura peu. Constantine était à peu près imprenable; au bout de quelque temps, les Abd-el-Ouâdites levèrent le siège et rentrèrent à Tlemcen. Abou Yahia courut aussitôt à Tunis et y rentra pour la quatrième fois. Ibrahim et ses Arabes ne l'avaient pas attendu.

En 1326, les Abd-el-Ouâdites firent leur campagne habituelle, qui, cette fois, fut dirigée contre Bougie. Après plusieurs combats sanglants, où les succès furent partagés, ils

rentrèrent à Tlemcen sans avoir obtenu d'autre avantage que de dévaster le pays jusqu'à Bône.

Jusque-là, la fortune avait secondé les efforts d'Abou Yahia. En 1329, ses ennemis firent une nouvelle coalition sous laquelle il aurait succombé sans le secours des Mérinides. Abou Tachfin envoya contre lui une nouvelle armée à laquelle se joignirent les Arabes. L'ancien prétendant Ibrahim fut abandonné, — peut-être était-il mort, — et on lui substitua Ibn Abi Amrân.

Abou Yahia vint bravement à leur rencontre. La bataille eut lieu à Riâs, près de Mermadjenna; Abou Yahia fut vaincu, blessé, et put à grand'peine se réfugier à Bône d'où il gagna Bougie. Pendant ce temps, Ibn Abi Amrân entrait à Tunis, où il commença à régner collectivement avec le général abd-el-ouâdite. Il est assez probable que le bon accord des vainqueurs n'aurait pas duré longtemps; mais l'intervention des Mérinides vint changer la face des choses.

Diversion des Mérinides (1330).

Dans cette extrémité, Abou Yahia envoya à Fès son fils Abou Zakaria pour demander le secours d'Abou Said (v. (p. 197). Le roi mérinide n'avait pu voir sans ombrage son ennemi traditionnel le roi de Tlemcen devenir assez puissant pour attaquer victorieusement l'empire hafcide. Il promit de faire une diversion en venant attaquer Tlemcen; il négocia en même temps le mariage de son fils Abou'l Hacen avec une princesse hafcide. La diversion promise suffit pour faire revenir précipitamment les troupes abd-el-ouâdites qui occupaient Tunis. Abou Yahia marcha immédiatement sur sa capitale et y rentra pour la cinquième fois sans rencontrer de résistance (1330).

Aussitôt ce résultat obtenu, Abou Said avait retiré ses troupes de devant Tlemcen. Abou Tachfin Ier, redevenu tranquille de ce côté, envoya en 1331 l'expédition habituelle contre Bougie.

Abou'l Hacen roi mérinide (1331).

La même année, Abou Said mourut et fut remplacé par son fils Abou'l Hacen. Le nouveau roi était actif; bien que son règne ait été fécond en désastres, il ne manquait pas de capacité et était loin d'avoir la patience de son père. Allié aux Hafcides par son récent mariage, il fut indigné de la nouvelle attaque d'Abou Tachfin contre Bougie, et le somma de lever le siège de cette ville. Abou Tachfin répondit avec mépris à cette sommation (1332).

Aussitôt Abou'l Hacen réunit des troupes et vint s'installer au Tessala, à hauteur d'Oran, après avoir tourné Tlemcen de manière à couper les communications de cette place avec l'Est pendant qu'une autre armée se rendait par mer devant Bougie. Abou Yahia vint faire sa jonction avec ces troupes de secours; les deux armées réunies forcèrent les Abd-el-Ouadites à lever le siège de Bougie, les chassèrent devant elles, et leur enlevèrent tous les forts de la côte.

On est peut-être étonné qu'Abou Ali, qui était toujours à Sidjilmâça (p. 196), n'ait pas profité de la mort de son père pour se soulever; au contraire, il avait accablé son frère de promesses de soumission; mais, dès qu'il le vit engagé dans la guerre contre Tlemcen, il saisit l'occasion, leva le masque, et s'allia avec Abou Tachfin. Sans perdre de temps, Abou'l Hacen, dont la présence au Tessala était devenue inutile, marcha sur Sidjilmâça. Pour se couvrir contre une attaque de la part d'Abou Tachfin, il eut soin de laisser un corps d'armée posté à Taourirt. La malheureuse ville de Sidjilmâça fut encore une fois prise et pillée, et la garnison massacrée. Abou'l Hacen ne fut pas indulgent comme son père; il fit étrangler son frère rebelle. Pendant ce temps, Abou Tachfin avait bien tenté une diversion en faveur de son allié; mais il s'était heurté au corps posté à Taourirt et avait été battu.

Première campagne d'Espagne. — Prise de Gibraltar (1333).

Abou'l Hacen désirait vivement faire la guerre sainte en Espagne, à l'exemple de ses prédécesseurs. Si Tarifa était dé-

finitivement perdu pour les musulmans, ils avaient encore Algéziras. Le roi de Grenade avait plusieurs fois fait appel au sultan mérinide; mais la situation de ce dernier dans le Mag'rib n'était pas encore assez solide pour qu'il pût répondre à cet appel. Il se contenta d'envoyer deux expéditions : l'une en 1327, l'autre, sous les ordres d'un de ses fils, Abou Malik, en 1330. Dans cette dernière, Gibraltar tomba au pouvoir des Mérinides.

Septième siège et prise de Tlemcen (1337).

En 1335, Abou'l Hacen mit enfin à exécution ses projets contre Tlemcen. Il reprit le plan interrompu en 1307 par la mort d'Abou Yacoûb, vint s'installer dans les ruines de Mangoûra avec une nombreuse armée, entoura la ville d'une circonvallation, et en poussa le siège avec vigueur. En même temps, des corps d'armée détachés allaient soumettre toutes les tribus qui dépendaient des Zeyânites : Mor'râoua, Toudjin, etc.

C'était la septième fois que les Mérinides assiégeaient Tlemcen; le succès couronna enfin leurs efforts. Après un siège de deux ans, la ville fut emportée d'assaut, et le pillage commença; cependant Abou'l Hacen l'arrêta au bout de peu de temps. Abou Tachfin, blessé, avait été décapité pendant le sac (1337).

La monarchie zeyânite était renversée, mais non définitivement, car nous la verrons renaître et subir encore deux éclipses.

Deux des fils d'Abou'l Hacen, nommés Abou Abd er Rahmân et Abou Malik, s'étaient brillamment comportés pendant le siège de Tlemcen; le second était celui qui avait conduit l'expédition de 1330 en Espagne. En 1338, ces jeunes gens se révoltèrent. Leur rébellion fut assez facilement vaincue, et ils furent mis en prison. En 1339, Abou Abd er Rahmân, s'étant échappé voulut encore se révolter; mais cette fois il fut pris et mis à mort. Quant à son frère, une mort plus glorieuse lui était réservée.

Campagnes en Espagne. — Le Rio Salado (1340).

Abou'l Hacen ne se voyant plus d'ennemis en Afrique, jugea le moment venu d'aller faire la guerre sainte. En attendant qu'il pût se transporter lui-même en Espagne, il y envoya pour la seconde fois son fils Abou Malik, qui avait fait sa soumission. L'expédition fut malheureuse et se termina par la défaite de Vega Pagana, dans laquelle Abou Malik fut tué (1339).

Abou'l Hacen passa en Espagne l'année suivante (1340), après que sa flotte eut détruit la flotte commandée par l'amiral castillan Tenorio qui croisait dans le détroit. Il fit sa jonction avec le roi de Grenade Abou'l Hadjâdj, et alla en sa compagnie assiéger Tarifa. Bientôt les deux rois durent lever le siège pour faire face à l'armée chrétienne qui s'avançait sous les ordres des rois Alfonse X de Castille et Alfonse IV de Portugal. La bataille livrée sur les bords de Rio Salado fut un désastre complet pour les musulmans. Abou'l Hacen parvint à grand'peine à gagner Algéziras et de là le Mag'rib. Sa femme, la princesse hafcide Fatma, fut massacrée par les chrétiens pendant le pillage du camp (1340). Ce désastre, complété par la perte d'une bataille navale en 1342, mit fin pour toujours aux expéditions des musulmans d'Afrique en Espagne. Le roi de Grenade possédait bien encore Algéziras, qu'il perdit en 1344; mais les Mérinides, n'étant plus maîtres de la mer, ne purent plus envoyer en Europe que quelques faibles détachements à la dérobée. Nous ne nous en occuperons plus.

De retour en Afrique, Abou'l Hacen voulut renouveler ses liens de famille avec la dynastie hafcide, et demanda une sœur de la malheureuse Fâtma. Après quelques hésitations, Abou Yahia consentit et envoya sa fille dans le Mag'rib sous la conduite d'un de ses fils nommé El Fâdel (1340).

Mort du Hafcide Abou Yahia (1346).

La même année, Abou Yahia mourut. Il avait régné trente-cinq ans et fait preuve d'une rare ténacité, puisque nous

l'avons vu obligé de fuir quatre fois sa capitale. Depuis 1332, son règne avait été prospère; ce n'était pas une tâche facile que de réduire les révoltes qui surgissaient de tous les côtés. Cependant le pouvoir des Hafcides avait été rétabli petit à petit sur tout leur ancien empire. En 1338, Abou Yahia avait repris au roi de Naples l'île de Djerba qui appartenait aux chrétiens depuis 1284 (v. p. 185).

Abou Yahia avait de nombreux fils; l'aîné, Abou'l Abbès, était héritier présomptif, mais un de ses frères, nommé *Abou Hafs* Omar, s'empara du pouvoir. Abou'l Abbès tenta de renverser l'usurpateur; il entra même sans grandes difficultés dans Tunis. Mais, quelques jours après, Abou Hafs, qui s'était tenu caché, trouva le moyen de faire assassiner son frère et reprit le pouvoir, après quoi il fit horriblement mutiler et mettre à mort deux autres de ses frères qui avaient pris le parti de leur aîné (1310).

Abou'l Hacen prend Tunis (1347).

Cependant il restait un autre fils d'Abou Yahia, *El Fâdel*, qui était à ce moment dans le Mag'rib où il était allé conduire sa sœur, la fiancée du roi mérinide. Abou'l Hacen, qui avait eu, lui aussi, à souffrir de la perfidie d'un frère, prit facilement le parti d'El Fâdel. Bientôt il se dirigea vers l'Est avec son armée (1347). De toutes parts il reçut des soumissions et il entra sans résistance à Bougie et Constantine. Il nourrissait sans doute déjà l'idée de garder pour lui l'empire hafcide, car au lieu de remettre ces places à El Fâdel, il y mit des garnisons mérinides. Abou Hafs, généralement détesté, était hors d'état de résister à son puissant adversaire. Il se hâta de prendre la fuite avec quelques partisans; mais, rejoint près de Gabès par un détachement envoyé à sa poursuite, il fut pris et tué (1347).

La même année, Abou'l Hacen entra à Tunis et se contenta de donner à El Fâdel le gouvernement de Bône. Il garda pour lui l'empire hafcide et se trouva par conséquent maître de toute l'Afrique septentrionale. Cette brillante incursion, qui rappelait le beau temps des Almohades, devait être bien éphémère; par suite d'une série inouïe de revers, environ deux ans

plus tard, le maître de ce vaste empire ne possédait plus rien.

Bataille de Caïrouân; Abou'l Hacen ne conserve que Tunis (1348).

Abou'l Hacen avait emmené avec lui en Ifriquiya des contingents pris parmi les Abd-el-Ouâdites et leurs anciens vassaux : Mor'râoua et Toudjin. Les uns et les autres n'aspiraient qu'à secouer le joug mérinide. En outre, l'Ifriquiya était devenue la proie des tribus arabes hilaliennes qui s'étaient infiltrées dans tout le pays. Souvent en guerre entre elles, elles s'unissaient facilement contre un ennemi commun et étaient toujours prêtes à soutenir une faction. Elles avaient contracté des habitudes d'arrogance et de pillage qui les rendaient insupportables à leurs voisins. Abou'l Hacen voulait rétablir l'ordre dans ses nouveaux Etats. Il n'en fallait pas plus pour ameuter contre lui la grande majorité des Arabes. Ceux-ci, pour colorer leur révolte, choisirent comme prétendant un petit-fils du dernier émir almohade, Abou Debbous, qui exerçait le métier de tailleur. Cet obscur personnage se nommait Ahmed ben Otmân; il déposa l'aiguille pour prendre le sceptre. La foule des Arabes, ayant ce nouveau chef à sa tête, s'avança jusqu'au nord de Caïrouân. Abou'l Hacen vint à leur rencontre; mais, au moment de la bataille, il fut abandonné par la majeure partie de son armée, et subit un désastre comparable à celui du rio Salado (1348). Cependant, ayant pu rallier quelques troupes, il se réfugia à Soûça; de là, il se dirigea quelque temps après par mer sur Tunis, où il avait des partisans.

L'accord ne pouvait durer longtemps parmi les vainqueurs. Tout d'abord les Abd-el-Ouâdites, les Mor'râoua et les Toudjin se retirèrent chez eux dans un accord momentané, remettant à plus tard le règlement de leurs anciens différends. Les Arabes avec leur tailleur sultan vinrent assiéger Tunis. Peu à peu la discorde se mit parmi eux. Abou'l Hacen, débarqué à Tunis à la fin de 1348, parvint à augmenter si bien ces dissensions que les Arabes levèrent le siège et lui remirent Ahmed ben Otmân. L'infortuné prétendant fut mis à mort (1348).

Le Hafcide El Fâdel à Bougie (1318).

Cette restauration des Mérinides à Tunis n'était qu'apparente. La dynastie hafcide avait des racines trop profondes pour être extirpée si facilement. Aussitôt que El Fâdel, le fils d'Abou Yahia, avait appris dans son gouvernement de Bône le désastre de Caïrouân, il s'était proclamé khalife et avait successivement reconquis sans difficulté Bougie et Constantine; il avait fixé provisoirement sa capitale dans la première de ces villes.

Voici par conséquent quelle était, à la fin de 1348, la situation de l'Afrique. Abou'l Hacen à Tunis, acculé à la mer, sans autorité; l'empire hafcide partiellement rétabli avec Bougie pour capitale; les anciennes possessions des Zeyânites dans le Mag'rib central redevenues pour la plupart indépendantes; enfin, à Tlemcen, Abou Inân, fils d'Abou'l Hacen, régnant au nom de son père sur l'ancien royaume mérinide et sur ce qui restait du royaume zeyânite, mais tout prêt à répudier l'autorité paternelle. Pour compléter ce tableau, une armée abd-el-ouâdite revenant de l'Ifriqiya marchait sur Tlemcen, commandée par un chef zeyânite nommé Abou Saïd Otmân, qu'elle s'était donné, et qui était destiné à restaurer la royauté de sa famille.

Révolte du Mérinide Abou Inân (1348).

Pour augmenter la confusion, Abou Inân se révolta contre son père; son excuse, s'il pouvait en avoir une, serait d'avoir été habilement poussé par un membre de la famille zeyânite nommé Otmân ben Djemmâr. Cet intrigant, échappé au désastre de Caïrouân, revint secrètement à Tlemcen et fit croire à Abou Inân que son père était mort; il comptait bien profiter du trouble que ferait naître l'ouverture anticipée de cette succession pour restaurer à son profit la royauté zeyânite; l'événement lui donna raison. Abou Inân se proclama roi, et, quand on apprit qu'Abou'l Hacen vivait encore, il ne voulut plus se dessaisir de la couronne. Il eut d'abord à lutter contre des Arabes partisans de son père, car on trouvait de ces turbulents auxiliaires dans tous les partis.

Quand Abou Inân fut tranquille de ce côté, il lui fallut, selon l'usage, aller à Fès pour se faire reconnaître. C'est l'occasion qu'attendait Otmân, qui rallia tous les Abd-el-Ouâdites de Tlemcen et se proclama roi (1348). De son côté, Abou Inân entra à Fès après avoir battu et mis à mort le gouverneur resté fidèle à son père.

Première restauration Zeyânite : Abou Saïd Otmân (1318).

Cependant l'armée abd-el-ouâdite revenait de l'Ifriquiya sous les ordres d'Abou Saïd Otmân, qui comptait bien ne pas laisser à un autre le soin de restaurer le trône zeyânite. Quand il s'approcha de Tlemcen, son concurrent essaya bien d'envoyer quelques troupes contre lui; mais elles firent défection. Abou Saïd entra sans difficulté dans Tlemcen et fit jeter dans les fers son compétiteur, qui disparut pour toujours; puis il associa au pouvoir son frère Abou Tâbet qui lui rendit d'excellents services par ses talents militaires.

Telle fut la première restauration des zeyânites; mais leur pouvoir était bien restreint, car les tribus qui leur étaient jadis soumises avaient profité du désarroi pour se rendre indépendantes. En peu de temps Abou Tâbet parvint à réduire le pays compris entre Tlemcen et la Moulouya (1318).

Les deux nouveaux souverains mérinide et zeyânite étaient assez occupés chacun de leur côté pour être obligés d'ajourner leur querelle particulière. Abou Inân craignait le retour de son père; il accepta provisoirement les offres d'alliance d'Abou Saïd; chacun d'eux s'occupa alors d'asseoir son autorité.

Pendant ce temps, Abou'l Hacen ne restait pas inactif à Tunis. Etant parvenu à gagner l'alliance des Arabes daouâouida, il mit à leur tête un de ses fils, En Nâcer, pour aller combattre les deux souverains de l'Ouest. En Nâcer contourna le Tell par le Sud pour éviter les Mor'râoua et autres anciens vassaux des zeyânites momentanément réconciliés, ou du moins en paix avec leurs anciens maîtres. Le roi de Tlemcen se trouvait le premier sur la route; sans attendre son adversaire, Abou Tâbet s'avança à sa rencontre dans la

région du haut Chélif, et le battit, après quoi il continua à porter ses armes dans le Mag'rib central (1340).

Partage du royaume hafcide en trois parties. — Abou'l Hacen perd Tunis (1348).

Pendant que ces troubles agitaient les Etats de l'Ouest, le nouveau roi hafcide El Fâdel était aux prises avec des difficultés du même genre. Quand Abou'l Hacen avait fait son expédition de l'Est en 1347, il avait trouvé Bougie et Constantine gouvernées par deux princes hafcides qui étaient frères; il les avait traités avec beaucoup de distinction; mais il avait eu soin de les envoyer dans l'Ouest afin de les éloigner du pays qu'il méditait de s'approprier. Abou Inân n'avait aucune raison de les garder; il les renvoya chez eux. Ces deux personnages avaient conservé de l'influence dans leurs villes respectives; ils s'y rendirent et en reprirent possession. El Fâdel, ayant voulu s'y opposer, fut battu, fait prisonnier, puis relâché et renvoyé à Bône (1348). L'ancien royaume hafcide se trouva donc partagé entre trois princes de cette famille : Abou Abdallah Mohammed à Bougie, Abou Zeid Abd er Rahmân à Constantine, et El Fâdel à Bône. Le Mérinide Abou'l Hacen possédait encore Tunis mais il ne tarda pas à le perdre. La même année (1348), El Fâdel se mit à la tête de tous les contingents arabes qui avaient déjà combattu Abou'l Hacen et vint assiéger Tunis. Il fut dérangé de son entreprise par En Nâcer, fils d'Abou'l Hacen, qui revenait de son expédition malheureuse contre le roi de Tlemcen. Après avoir battu cet adversaire, El Fâdel se mit à sa poursuite et se trouva entraîné à parcourir le sud de l'Ifriquiya et le Zâb pour y rétablir son autorité. Il passa ainsi l'année 1349 et, au commencement de 1350, il entra à Tunis, d'où Abou'l Hacen s'était échappé par mer quelques jours auparavant.

El Fâdel ne jouit que quelques mois de son succès; il était complètement aux mains des Arabes, ses vizirs étaient pris parmi eux, et déjà on se disputait ce poste avec acharnement. Au bout de quelques mois on voulut lui imposer le retour d'un vizir puissant nommé Ibn Tafraguin, et finalement il fut renversé et mis à mort. On proclama roi son jeune frère

Abou Ishaq II Ibrahim sous la tutelle du vizir Ibn Tafraguin (1351). Immédiatement il fut attaqué par son parent Abou Zeid, de Constantine; les troupes de Tunis furent battues une première fois en 1351, puis une deuxième fois à Mermedjenna en 1352. La déroute fut complète, et Abou Zeid aurait certainement fini par prendre Tunis si les succès menaçants des Mérinides ne l'avaient forcé à rentrer dans sa capitale (1352).

Dernières luttes d'Abou'l Hacen avec son fils (1351).

La fortune devait s'acharner jusqu'à la fin contre le malheureux Abou'l Hacen. Pendant qu'il s'éloignait de Tunis par mer, il fit d'abord naufrage sur un petit îlot, où il faillit être enlevé par les tribus pillardes de la côte. Après avoir perdu bon nombre de ses compagnons, il parvint à gagner Alger, où il trouva des partisans. Cette ville avait été jadis soumise de force par les Abd-el-Ouâdites. Lors de la grande expédition d'Abou'l Hacen dans l'Est, elle avait reçu un gouverneur mérinide et était peu désireuse de retomber sous le joug zeyânite. Comment ce malheureux roi, dépourvu de tout, éloigné de son pays, parvint-il à recruter en peu de temps une armée? Il est probable que ce fut au moyen de beaucoup de promesses. Il trouva une partie de ces troupes chez les anciens vassaux des Zeyânites, notamment chez les Toudjin, qui s'étaient toujours alliés avec les Mérinides contre leurs anciens maîtres. Quand il se sentit assez fort, il s'avança vers l'Ouest, soumit une partie du pays qui avait été récemment conquis par Abou Tâbet, s'empara de Miliana et de Médéa et vint enfin se heurter à Abou Tâbet à Tinz'amrin, près du Chélif. Le sort fut encore fatal à Abou'l Hacen; il subit un troisième désastre qui, abstraction faite du nombre des combattants, égala ceux du rio Salado et de Caïrouân. Il perdit son fils En Nâcer, tout son camp et se retira désespéré dans l'Ouarensenis (1350).

Cependant il avait gardé de fidèles partisans. Bientôt il se remit en marche, et cette fois évitant prudemment le royaume de Tlemcen, il se dirigea sur Sidjilmâça qui lui ouvrit ses portes. Abou Inân ne tarda pas à arriver en personne pour

rétablir l'ordre. Abou'l Hacen s'enfuit dans le Sud. Sidjilmâça n'ayant pas résisté ne fut pas pillée.

Au bout de quelque temps, Abou'l Hacen revint sur Maroc, où il fut reçu avec enthousiasme, comme il l'avait été à Sidjilmâça; une petite armée se forma autour de lui. Fès commençait à s'agiter; Abou Inân y mit bon ordre par quelques exécutions, et se mit en marche pour aller combattre son père. Les deux armées se rencontrèrent sur l'Oum-er-Rebiâ, champ de bataille habituel entre Maroc et Fès. Celle d'Abou'l Hacen était de beaucoup la moins nombreuse. Le vieux roi subit une quatrième et dernière défaite (1351). Etant parvenu à s'échapper à grand'peine, il se décida à abdiquer en faveur de son indigne fils, et mourut presque aussitôt après de mort naturelle. Abou Inân lui fit de belles funérailles, et accorda une amnistie générale. Le moment était venu de faire de la conciliation.

Il y avait vingt ans qu'Abou'l Hacen était monté sur le trône; rarement on vit un règne plus tourmenté. Il avait vu se soulever successivement contre lui son frère et deux de ses fils, subi trois désastres complets, perdu sur le champ de bataille deux de ses fils, et à la fin c'était un autre de ses fils qui, dans une quatrième défaite, lui arrachait la couronne. Et cependant, au début de son règne, il avait fait preuve de talents politiques et militaires; on ne peut lui refuser la ténacité. Il avait su gagner l'affection de ses sujets, puisque à la fin les grandes villes de son royaume l'accueillaient à bras ouverts, quand son parti était déjà perdu; il aurait infailliblement péri à la bataille de l'Oum-er-Rebiâ sans le respect qu'avaient conservé pour lui les soldats de son fils. Une seule tache dépare son règne : sa conduite envers son beau frère El Fâdel; ce fut l'origine de ses malheurs.

Deuxième chute des Zeyânites (1352).

Il eût été bien étonnant qu'aussitôt son trône assuré Abou Inân ne se fût pas tourné contre son allié de la veille, le roi de Tlemcen; c'est en effet ce qu'il se hâta de faire. Abou Said avait employé l'année 1351 à soumettre ses anciens vassaux les Mor'râoua de la région de Ténès, dont la résistance avait

été si acharnée qu'ils avaient été presque entièrement détruits. En 1352, Abou Inân, après avoir fait des préparatifs proportionnés à la difficulté de l'entreprise, se dirigea vers Tlemcen; c'était la douzième expédition des Mérinides contre cette ville. Les deux frères zeyânites avaient eu le temps de lever de nombreuses troupes; une bataille acharnée se livra près d'Oudjda. La victoire appartint un instant aux Abd-el-Ouâdites; à la fin, elle passa aux Mérinides, et fut tellement complète que Tlemcen dut ouvrir ses portes. Abou Said avait été fait prisonnier; à peine arrivé à Tlemcen, Abou Inân le fit mettre à mort. Le royaume zeyânite était renversé pour la deuxième fois.

Abou Tâbet s'était échappé et avait gagné la région du Chélif, où il réorganisait quelques troupes; il fut poursuivi par un corps mérinide et encore battu. Resté presque seul, il chercha un refuge avec quelques parents sur le territoire des Hafcides. Les fugitifs parvinrent ainsi à Bougie. Le prince hafcide de cette ville, Abou Abdallah, ne voulut sans doute pas se brouiller avec le puissant roi mérinide; il semble même qu'il n'en était pas complètement indépendant. Le fait est qu'il livra aux Mérinides Abou Tâbet et ses compagnons. Un de ses parents, Abou Hammou, parvint à gagner Tunis. Nous le verrons, sept ans plus tard, faire la deuxième restauration zeyânite (1).

Après la prise de Tlemcen, Abou Inân avait continué vers l'Est, car son intention était non seulement d'entrer en possession de tout l'héritage des Zeyânites, mais encore de reprendre les projets de son père contre l'empire hafcide, qui était à ce moment dans la plus grande confusion. Il commença par Bougie; le prince de cette ville, Abou Abdallah, venait cependant de livrer les réfugiés zeyânites; cette condescendance ne lui servit de rien; il fut obligé de s'incliner devant la force et céda sa province en échange d'une promesse de dédommagement qui ne fut jamais tenue. Abou Inân, satisfait de ce premier succès, rentra à Tlemcen avec

(1) Plusieurs autres princes Zeyânites échappèrent également à la mort en s'enfuyant de divers côtés; car, sous le règne d'Abou Hammou, on verra reparaître comme prétendant un fils d'Abou Saïd, nommé Abou Zeyân.

Abou Abdallah et les prisonniers zeyânites; il fit mettre ces derniers à mort dès son arrivée (1352).

Luttes entre prétendants hafcides (1353 à 56).

Les années 1353 à 1356 furent remplies par une suite de chassés-croisés entre les princes qui se disputaient l'Ifriquiya. En 1353, Abou Inân envoya de nouvelles troupes à Bougie, où un soulèvement avait éclaté contre les Mérinides. Il en donna le commandement à son chambellan, qui s'appelait Ibn Abi Amer, comme le fameux Almanzor. C'était un général habile et énergique; il rétablit facilement l'ordre et s'occupa de commencer les hostilités contre le prince hafcide de Constantine, Abou Zeid. Après lui avoir infligé une défaite, il vint assiéger cette ville. Abou Zeid espérant se faire un parti parmi les Mérinides, s'était mis en apparence sous la suzeraineté d'un autre fils d'Abou'l Hacen nommé Abou Omar Tachfin, d'intelligence très bornée, qu'il avait proclamé roi. Effrayé par les succès d'Ibn Abi Amer, il s'empressa de lui livrer son fantoche (1354), que nous retrouverons dans quelques années à Fès.

Abou Zeid avait un frère nommé Abou'l Abbès auquel il avait donné un commandement important dans le Djerîd. Le nom de ce prince doit être retenu, car un brillant avenir lui était réservé. Il devait restaurer, seize ans plus tard, l'unité de l'empire hafcide. En 1354, Abou'l Abbès se crut assez fort pour aller attaquer pour son compte Abou Ishaq II dans Tunis; mais il échoua. Peu après, comme Constantine était de nouveau assiégée par les Mérinides, Abou'l Abbès, appelé par son frère, vint faire lever le siège de cette ville. Abou Zeid, ainsi délivré, reprit à son tour l'entreprise contre Tunis et alla attaquer cette ville. Aussitôt Abou'l Abbès profita de l'occasion et se fit proclamer roi de Constantine (1354). Abou Zeid, après avoir vainement tenté de s'emparer de Tunis, finit par se rallier au roi de cette ville, Ishaq II (1355).

En 1356, Ibn Abi Amer étant mort, son successeur vint de nouveau assiéger Constantine, mais encore sans succès; son expédition se termina même par un désastre.

Deuxième occupation mérinide de Tunis (1357).

Enfin, en 1357, Abou Inân, voyant que la conquête de l'empire hafcide était une œuvre plus difficile qu'il n'avait cru, se décida à marcher en personne avec une armée considérable. Ses grands préparatifs effrayèrent les défenseurs de Constantine, qui se soumirent. Cette province subit le même sort que celle de Bougie. Abou'l Abbès, n'ayant pas fait de résistance, fut traité avec distinction et envoyé dans le Mag'rib. Bientôt les adhésions qui accompagnent toujours le succès arrivèrent de tous côtés. Il ne restait plus à conquérir que Tunis; une expédition y fut envoyée par terre et par mer, et la ville se soumit sans résistance, pendant qu'Ibn Tafraguin emmenait le jeune roi Abou Ishaq II à Mehdia, dernier refuge des souverains de l'Ifriqui;a (1357).

Abou Inân reperd la Tunisie; sa mort (1358).

Abou Inân était dans une situation analogue à celle où s'était trouvé son père dix ans auparavant. Une cause semblable lui fit perdre en partie le fruit de ses succès. Il voulut, comme avait fait son père, mettre un frein aux exigences des Arabes; cela suffit pour les soulever immédiatement contre lui, et il fut obligé d'aller les combattre jusque dans le Zâb. Ibn Tafraguîn profita habilement de son absence pour réunir de nouveaux partisans. L'armée qu'il avait ainsi formée était devenue menaçante; quand Abou Inân voulut revenir en Tunisie, pour conjurer l'orage qui se préparait, son armée, lasse de la guerre, et travaillée par des intrigues politiques, l'abandonna et rentra au Mag'rib. Aussitôt Ibn Tafraguîn marcha sur Tunis, en chassa le gouverneur mérinide, et y réinstalla son jeune maître Abou Ishaq II (1357).

Abou Inân n'échappait pas à la loi commune aux souverains de cette époque. Déjà, en 1353, il avait eu à réprimer la révolte d'un de ses frères nommé Abou'l Fâdel qui s'était soulevé dans le Sous. Maintenant l'abandon de son armée coïncidait avec un complot ayant pour but de le détrôner. Force lui fut donc de rentrer à Fès; ce ne fut qu'en 1358 qu'il

put envoyer dans le Zâb une expédition destinée à confirmer les résultats déjà obtenus contre les Arabes de cette région. Cette expédition, appuyée par une habile politique, atteignit parfaitement son but.

Le monarque mérinide était donc maître de toute l'Afrique septentrionale, moins la Tunisie restée aux mains des Hafcides, quand il tomba gravement malade, ce qui occasionna une tragique révolution de palais. Il avait plusieurs fils : l'aîné, Abou Zeyân, qu'il avait désigné comme héritier présomptif, s'était fait détester; les cheikhs qui entouraient le trône résolurent de lui substituer un de ses frères nommé Es Saïd, âgé de 5 ans. Ils proclamèrent ce jeune prince dans le palais même du roi mourant et massacrèrent Abou Zeyân. Quelques jours après, comme Abou Inân tardait trop à mourir, on l'étrangla (1358).

CHAPITRE XI

DÉCLIN DES MÉRINIDES (1359 à 1394).

Compétitions mérinides. — Deuxième restauration zeyânite. Abou Hammou II (1359).

Dans les conditions où s'ouvrait la succession d'Abou Inân, les compétiteurs ne pouvaient manquer. En effet, trois candidats ne tardèrent pas à se disputer le pouvoir : le jeune Es Saïd, qui ne régna qu'un an sous la tutelle d'un vizir nommé El Hacen; un de ses parents éloignés descendant de Yacoûb el Mançoûr et nommé lui-même Mançoûr, bon soldat, mais médiocre politique, assisté d'un autre vizir nommé Mesaoûd ben Raho; enfin un frère d'Abou Inân, nommé Abou Sâlem, qui se trouvait en Espagne au moment de la mort du roi défunt et que nous allons voir finalement monter sur le trône.

Le premier effet de la mort d'Abou Inân fut la perte de Tlemcen et une seconde restauration des Zeyânites dans cette ville. Après le désastre de cette dynastie en 1352, on a vu qu'un membre de cette famille, nommé Abou Hammou, s'était réfugié à Tunis. Grâce à l'appui de plusieurs tribus arabes, il fut en mesure de se diriger sur Tlemcen en 1358, à la tête d'une armée, en contournant le Tell par le Sud. Il commença par soumettre les environs de Tlemcen; il battit une armée de secours envoyée par le vizir El Hacen, et entra enfin dans cette ville, dont la garnison mérinide fut massacrée (1359). Le vizir El Hacen ne voulut pas abandonner ainsi une aussi belle possession. Il dirigea sur Tlemcen une nouvelle armée commandée par Mançoûr et par le cheikh Ibn Raho, sans se douter que ces deux chefs allaient être : le premier un prétendant et le second son conseil. A l'approche de cette armée,

Abou Hammou II se retira prudemment de Tlemcen, qui retomba momentanément au pouvoir des Mérinides; il battit une partie de cette armée près d'Oudjda.

Sur ces entrefaites, Ibn Raho ayant levé l'étendard de la révolte et ayant marché sur Fès avec son candidat Mançoûr, Abou Hammou rentra sans difficulté à Tlemcen (1359).

Abou Sâlem, roi mérinide ; il attaque Tlemcen (1359).

Mançoûr pressait vivement le siège de Fès; il se considérait déjà comme maître du pouvoir, quand l'autre prétendant, Abou Sâlem, frère d'Abou Inân, vint débarquer dans le Rif, où il fut aussitôt entouré de partisans. Attaqué par les généraux de Mançoûr, il fut battu; mais cet échec retarda à peine son succès final. Le vizir El Hacen, voyant la partie perdue pour lui, se tourna du côté du nouveau venu et lui amena tous les partisans du jeune roi Abou Saïd. Mançoûr fut abandonné des siens, y compris son vizir Ibn Raho. Abou Sâlem entra sans résistance à Fès, où il fut proclamé roi (1359).

Il s'occupa tout d'abord d'assurer la stabilité de sa couronne, en exterminant ses rivaux. Mançoûr et son fils furent arrêtés et mis à mort; les autres membres de la famille royale furent transportés d'abord en Espagne, puis en Orient. Pendant ce second voyage, on les jeta tous à la mer; mais l'un d'eux, Abou Zeyân Mohammed, s'était échappé étant en Espagne. Nous le verrons monter sur le trône deux ans plus tard, et l'horrible maxime de Machiavel se vérifiera une fois de plus (1). El Hacen, mécontent de se voir laissé de côté, se révolta l'année suivante (1360), fut pris et mis à mort. Ibn Raho, plus prudent, resta fidèle au nouveau roi, se réservant de l'abandonner quand viendrait la mauvaise fortune.

Abou Sâlem put alors tourner son attention vers l'extérieur; la puissance des Mérinides avait beaucoup souffert de ces guerres civiles. Tlemcen était perdu; les autres villes,

---

(1) *Basta avere spenta la linea del principe che li dominava...*
...Debbe avere due rispetti : l'uno che il sangue del loro principe antico si spenga (*Principe*, Cap. III.)

précédemment conquises dans l'Est, Oran, Médéa, Alger, Bougie, Constantine, appartenaient toujours aux Mérinides, mais étaient prêtes à retourner à leurs anciens maîtres. Le plus pressé était de reprendre Tlemcen; Abou Sâlem se dirigea vers cette ville; à son approche, Abou Hammou II reprit la tactique qui lui avait déjà réussi; il se retira dans le Sud et vint attaquer les possessions mérinides de l'Ouest. Abou Sâlem, à peine rentré à Tlemcen, fut obligé de se retirer précipitamment pour défendre son propre territoire.

Abou Hammou II rentra dans sa capitale et, tranquille pour le moment du côté de l'Ouest, il s'occupa à reconquérir les anciennes provinces qui avaient été arrachées aux Zeyânites. Oran, Médéa, Alger, ou plutôt en recueillir la soumission. En même temps, Bougie tombait au pouvoir du roi hafcide de Tunis, Abou Ishaq II. De ce côté, il ne restait plus aux Mérinides que Constantine.

On se rappele qu'Abou Inân avait amené dans le Mag'rib deux princes hafcides dépossédés par lui : Abou Abdallah de Bougie en 1352, et Abou'l Abbâs de Constantine en 1357 (p. 212 et 215). Abou Sâlem voyant que les provinces de l'Est lui échappaient, y renvoya ces deux princes avec l'espoir de se servir d'eux plus tard pour regagner le terrain perdu (1360). Cet espoir ne se réalisa pas; les deux princes ainsi renvoyés vinrent combattre pour leur propre compte; ils n'appartiennent plus qu'à l'histoire des Hafcides, où nous les retrouverons un peu plus tard.

Paix avec Tlemcen. — Mort d'Abou Sâlem (1361)

Abou Sâlem avait eu la sagesse de faire la paix avec le roi de Tlemcen, et cette paix avait plus fait pour le rétablissement de son autorité qu'une campagne heureuse. Sa situation à l'extérieur était tranquille sinon prospère, quand il fut brusquement renversé par une révolution intérieure. Il avait pour ministre un personnage religieux nommé Ibn Merzoûq, qui s'était fait détester. Une conspiration fut ourdie à la fois contre le maître et le favori; la milice chrétienne y entra; bientôt le pillage du Trésor public ayant surexcité la rapacité des soldats sans la rassasier, Abou Sâlem se vit délaissé

de tous; c'est le moment que choisit Ibn Raho pour l'abandonner. Le malheureux roi s'enfuit; mais il fut bientôt reconnu et tué, sa tête fut rapportée à Fès (1361).

Compétitions mérinides. — Démembrement momentané. Le vizir Omar (1361 à 67).

Le véritable souverain de l'empire mérinide fut alors un des chefs de la conspiration nommé Omar, qui devint premier ministre et qui tyrannisa le Mag'rib pendant six ans, sous le règne nominal de trois rois qu'il nomma successivement. Le premier de ces rois fut Abou Omar Tachfin, frère d'Abou Sâlem, ce pauvre d'esprit qui avait déjà joué un rôle analogue à Constantine en 1351, et qui devait sans doute à sa nullité d'avoir été préservé d'une fin tragique (v. p. 213).

Pour se créer un appui dans le Sud, Omar eut ensuite recours à une combinaison politique assez singulière; il donna au chef de la tribu des Hentâtà, nommé Amer, le gouvernement à peu près indépendant de Maroc et lui envoya un fils du roi défunt nommé Abou'l Fâdel. Cette combinaison prépara la candidature d'Abou'l Fâdel au trône; cependant ce jeune prince n'y monta jamais.

Mais un autre prétendant ne tarda pas à se montrer; ce fut un neveu d'Abou'l Hacen, nommé Abd el Halîm, qui se trouvait à Tlemcen, et qui avait été reconnu par Abou Hammou II. Ainsi les rois zeyânites, ces anciens vassaux si souvent battus et dépossédés par leurs voisins, en étaient venus à présenter et à soutenir des candidats au trône des Mérinides. Abd el Halîm trouva de nombreux partisans parmi les ennemis d'Omar, à la tête desquels était un cheikh nommé Yahia ben Raho (1). Une révolte avait éclaté à Fès. Abd el Halîm vint assiéger cette ville en 1361; peu s'en fallut qu'elle ne tombât entre ses mains. Cependant il fut repoussé à la suite d'une vigoureuse sortie d'Omar, et se retira à Tâza, pendant qu'Ibn Raho allait organiser la révolte à Maroc.

Cependant Omar avait compris qu'il lui fallait, pour sou-

(1) Il ne faut pas le confondre avec Meçaoud ben Raho, qui a figuré dans le règne précédent.

tenir son parti, un roi plus sérieux que le pauvre Abou Omar Tachfin. En conséquence, il le déposa sans façon, et lui substitua un prince mérinide, Abou Zeyân Mohammed (1), dont le nom a déjà été prononcé. Ce prince, déporté en Espagne par Abou Sâlem en 1359, avait échappé par la fuite à la mort réservée à tous ses parents.

Une nouvelle tentative d'Abd el Halîm contre le vizir Omar échoua complètement. Le roi de Tlemcen Abou Hammou II, qui avait été le promoteur de sa candidature, ne pouvait pas grand'chose pour lui, tout occupé qu'il était de son côté par une révolte. Cependant il lui donna quelques renforts pris dans les tribus arabes, et grâce auxquels Abd el Halîm s'empara de Sidjilmâça. Il se fit alors un accord momentané en vertu duquel Abou Zeyân Mohammed resta roi à Fès, Abd el Halîm à Sidjilmâça, et Amer le Hentâti conserva le gouvernement de Maroc avec Abou'l Fâdel, fils du feu roi Abou Sâlem. La monarchie était démembrée; mais cette situation n'allait pas durer (1362).

La même année, Abd el Halîm fut renversé par les tribus qui l'avaient mis sur le trône, et remplacé par son frère Abd el Moûmen; il disparut de la scène politique. Omar profita aussitôt de ces troubles pour envoyer à Sidjilmâça une armée commandée par le général Meçaoûd ben Meçaï, qui s'empara de la ville. Abd el Moûmen se réfugia à Maroc auprès de Amer le Hentâti. Cependant le général vainqueur se retourna contre le vizir; il lui fallait un prétendant; il ne voulut pas prendre Abd el Moûmen, qu'il venait de déposséder; mais il prit un de ses frères nommé Abd er Rahmân. Cette tentative n'eut pas de succès; le nouveau sultan Abou Zeyân Mohammed prit le commandement de ses troupes et battit les rebelles sur l'Oum-en-Nâdja, non loin de Miknès (1363).

Ainsi deux vizirs régnaient : Omar à Fès, au nom d'Abou Zeyân Mohammed, et Amer le Hentâti à Maroc, où il avait sous la main deux prétendants mérinides, Abou'l Fâdel et

---

(1) Il y eut à cette époque deux princes Zeyânites nommés tous deux Abou Zeyân Mohammed et qui seront distingués par leurs surnoms : El Gobbi et Ibn Abi Saïd Otmân.

Abd el Moûmen, dont il se servait quelquefois, suivant les besoins de sa cause.

En 1365, Omar tenta de se débarrasser du rival qu'il s'était imprudemment donné; mais, après quelques échecs, il se décida à traiter avec Amer le Hentâti, et les choses restèrent en l'état de ce côté. Comme son jeune roi Abou Zeyân avait montré du talent, et manifestait des velléités de se débarrasser d'un ministre aussi encombrant, Omar le fit étrangler; après quoi il proclama un jeune fils d'Abou'l Hacen nommé Abd el Aziz (1365).

L'année suivante, Omar fit encore une tentative infructueuse contre Amer le Hentâti. Il se disposait à changer encore de roi; Abd el Aziz ne se montrait pas assez souple; le ministre avait tout préparé pour l'assassiner; mais le jeune roi, plus avisé que son prédécesseur, prit les devants, et fit mettre à mort son ministre. Omar trouva ainsi la juste punition de ses crimes. Ses principaux partisans partagèrent son sort (1367).

Abou Hammou II; il attaque Bougie (1366).

On a vu qu'en 1361 le roi de Tlemcen, Abou Hammou II avait appuyé les prétentions d'Abd el Halîm au trône mérinide; depuis lors il vivait en paix avec ses voisins de l'Ouest, assez occupé de son côté à défendre son trône. Il avait dans sa famille deux ennemis qui portaient tous deux le même nom que l'ex-roi de Fès : Abou Zeyân Mohammed. L'un, surnommé El Gobbi, avait pris le parti des Mérinides et avait été gouverneur de Tlemcen pour leur compte, à l'époque où Abou Sâlem avait occupé cette ville en 1360; l'autre était un fils de l'ex-roi zeyânite Abou Saïd Otmân, réfugié en Espagne après la mort de son père. Les Mérinides l'avaient rappelé pour l'opposer à Abou Hammou; il s'était soulevé en 1362, mais avait été battu et s'était réfugié à Tunis.

En 1364, ce fut le tour de El Gobbi; à la tête de nombreux partisans recrutés sur le territoire des Mérinides, il arriva dans la région de la haute Moulouya, battit les Abd-el-Ouâdites et vint assiéger Tlemcen; mais, la désunion s'étant mise

dans son armée, il fut obligé de se retirer chez les Mérinides.

Abou Hammou II crut alors pouvoir tourner ses armes contre les Hafcides. La discorde s'était mise entre les deux princes de Bougie et de Constantine, Abou Abdallah et Abou'l Abbès; le premier avait perdu la couronne et la vie (1366). Abou Hammou II, qui était son gendre, saisit cette occasion pour chercher à prendre Bougie sous prétexte de venger son beau-père. Il vint mettre le siège devant cette ville; cette entreprise fut désastreuse. Abou Zeyân ben Otmân, qui était à Tunis, se mit avec tous ses partisans au service du roi de Constantine et vint infliger sous les murs de Bougie une défaite si complète à Abou Hammou II que toutes les femmes du pauvre roi devinrent la proie du vainqueur. Abou Zeyân épousa immédiatement la plus jolie. Il profita ensuite de son succès pour se tailler un royaume dans les possessions zeyânites et s'empara d'Alger, de Médéa et de Miliana.

Heureusement pour Abou Hammou, le Hafcide Abou'l Abbès, tout occupé d'aller attaquer son parent de Tunis, ne pensa plus à lui, et il put regagner sa capitale pour se préparer à lutter contre Abou Zeyân Otmân. Il y employa les années 1367, 1368 et 1369; il subit encore plusieurs défaites; mais, grâce à sa ténacité, il était parvenu à raffermir un peu son pouvoir quand un nouvel orage fondit sur lui du côté des Mérinides.

Abd el Aziz rétablit l'unité mérinide (1368).

En effet, le jeune Abd el Aziz avait pris le pouvoir d'une main vigoureuse et n'avait pas tardé à rétablir l'unité de l'empire mérinide; les événements lui avaient d'ailleurs facilité cette tâche. La partie sud de l'empire était gouvernée à Maroc par Amer le Hentâti, accompagné des deux prétendants mérinides Abou'l Fâdel et Abd el Moûmen. L'exemple d'Abd el Aziz à Fès séduisit Abou'l Fâdel, qui voulut se débarrasser à la fois de son rival et de son ministre; il en vint bien à bout pour Abd el Moûmen; mais Amer, plus méfiant, s'échappa et offrit ses services à Abd el Aziz. Celui-ci n'eut

garde de refuser, et bientôt Abou'l Fâdel, abandonné d'une partie de ses partisans, fut pris, livré à son ennemi, et mis à mort (1368).

Quant à Amer, on peut croire qu'il se garda bien de se fier à son allié d'un jour; au contraire, retiré dans ses montagnes, il continua à combattre pour son indépendance et remporta même, en 1359, une victoire signalée sur un général d'Abd el Aziz. Enfin, en 1370, le sultan se mit personnellement en campagne; après une brillante expédition, il put s'emparer d'Amer, qui périt dans les tourments.

Amer avait sans doute jugé nécessaire d'avoir toujours un prétendant mérinide sous la main, car, après avoir perdu Abou'l Fâdel et Abd el Moûmen, il avait recueilli le pauvre Abou'Omar Tachfin, qui avait été deux fois roi et que le vizir Omar avait déposé avec tant de désinvolture (p. 220). Cette fois sa nullité ne le sauva pas et il fut mis à mort (1370).

Abd el Aziz prend Tlemcen; sa mort (1370 à 72).

Dès qu'il eut rétabli l'unité et la solidité de l'empire mérinide, Abd el Aziz revint à la politique traditionnelle de sa famille, d'hostilité contre les Zeyânites. La même année 1370, il marcha sur Tlemcen et y entra sans rencontrer de résistance. Abou Hammou II s'était enfui à El Bateha, dans la région d'Oran. La campagne fut continuée par un habile général mérinide, Abou Bekr ben Râzi, auquel un rôle important est réservé dans l'histoire de son pays, et qui rétablit l'autorité des Mérinides jusqu'à Alger inclusivement, en rejetant Abou Hammou dans le Sud; il employa l'année 1371 à réprimer quelques révoltes.

En 1372, Abou Hammou II, ayant voulu reprendre l'offensive, subit une nouvelle défaite; il avait renouvelé son harem perdu six ans auparavant sous les murs de Bougie; ces nouvelles épouses furent également perdues; Abou Hammou s'enfuit à peu près seul dans l'oasis de Tigourarin. Sa cause semblait à jamais perdue; mais bien des vicissitudes lui étaient encore réservées. Son ancien concurrent Abou Zeyân Mohammed ben Otmân voulut se soulever pour son compte

contre les Mérinides; également battu par Ibn Râzi, il s'échappa à grand'peine.

Restauration d'Abou Hammou II (1372).

Les affaires des Mérinides étaient donc en pleine prospérité; celles des Zeyânites semblaient perdues, quand Abd el Aziz mourut en 1372, laissant le pouvoir à son fils Es Saïd, encore enfant. Le vizir Ibn Râzi soutint le jeune prince; mais telle était en pareil cas la nécessité de rentrer à Fès pour assurer la transmission de la couronne, que cet événement suffit pour amener l'abandon de Tlemcen et la restauration de la royauté zeyânite. Les Mérinides étaient déjà partis de Tlemcen, et Abou Hammou y était proclamé, quand la nouvelle de ces heureux événements lui parvint dans l'oasis de Tigourarin; il en profita pour rentrer aussitôt dans sa capitale; c'était sa troisième rentrée (1372). Il eut immédiatement à combattre des rebelles et à lutter contre son parent Abou Zeyân Mohammed ben Otmân, qui reparut pour lui disputer la couronne; moyennant une certaine somme, il obtint le désistement de ce concurrent.

Compétitions mérinides. — Nouveau démembrement (1372 à 79).

Il est certain que la cour de Fès ne l'aurait pas laissé jouir longtemps de ce succès, si elle ne s'était trouvée elle-même dans un grand embarras par suite d'une querelle suscitée par le roi de Grenade Mohammed V. Les Mérinides possédaient encore Gibraltar. Pour leur enlever ce port, et sans doute aussi pour pouvoir mettre la main dans les affaires intérieures de l'Afrique, Mohammed V suscita deux prétendants mérinides : l'un, Abou'l Abbès Ahmed, fils de l'ancien roi Abou Sâlem, était en prison à Ceuta et fut mis en liberté à l'instigation du roi de Grenade; le gouverneur de cette place prit son parti, et il marcha sur Fès. L'autre, nommé Abd er Rahmân ben Ifelloucen, était petit-fils d'Abou Ali, ce mauvais fils qui n'avait cessé de combattre son père le sultan Abou Saïd et qui avait été mis à mort par son frère Abou'l Hacen en 1332 (p. 202). Celui-ci était en Espagne; d'après les re-

commandations du roi de Grenade, il devait reconnaître Abou'l Abbès comme roi de Fès, et recevoir en compensation une souveraineté à provenir du démembrement de l'empire mérinide. En même temps, le roi de Grenade parvenait à occuper Gibraltar (1373).

Ibn Râzi échoua également contre les deux prétendants; il fut battu par Abou'l Abbès, entre Miknès et Fès, et obligé de se réfugier dans cette dernière ville, où il fut assiégé par les deux prétendants réunis. En 1374, il capitula, Abou'l Abbès fut proclamé sultan à Fès, Abd er Rahmân reçut le Sud, avec Maroc pour capitale; le jeune sultan dépossédé Es Saïd échappa à la mort et fut envoyé à Grenade avec plusieurs membres de sa famille.

Une rupture entre les deux nouveaux souverains était inévitable. Elle tarda plus qu'on ne devait s'y attendre. Les circonstances étaient cependant favorables pour Abou'l Abbès; l'ennemi traditionnel de sa race, le roi de Tlemcen, Abou Hammou II, était occupé par des révoltes qui éclataient de tous côtés et auxquelles prenait part son parent Abou Zeyân Mohammed ben Otmân, malgré le désistement auquel il avait consenti en 1373. Mais Abou'l Abbès ne se sentait sans doute pas encore assez fort; il eut d'ailleurs lui-même à réprimer une révolte de l'ancien ministre Ibn Râzi, qui fut pris et mis à mort.

Abou'l Abbès rétablit l'unité mérinide (1382).

Enfin la guerre éclata en 1379; elle se poursuivit avec des interruptions pendant trois ans. A la fin, en 1382, Abd er Rahmân, ayant perdu Maroc, n'avait plus que la citadelle de cette ville où son rival le tenait étroitement bloqué. Le roi de Tlemcen, Abou Hammou, n'ayant à ce moment-là aucune révolte sur les bras, saisit l'occasion d'attaquer ses vieux ennemis les Mérinides, et vint assiéger Tâza. Mais il était trop tard; Abd er Rahmân, abandonné de tous ses partisans, chercha une mort héroïque en combattant jusqu'au dernier moment, seul avec ses fils. Ils périrent tous. L'unité de l'empire mérinide fut rétablie.

Abou Hammou II chassé de Tlemcen pour la quatrième fois (1383).

A cette nouvelle, Abou Hammou leva précipitamment le siège de Tâza et rentra à Tlemcen; sa diversion ne servit qu'à attirer sur lui la vengeance des Mérinides. A peine rentré à Fès, Abou'l Abbès organisa une expédition contre Tlemcen. Abou Hammou, fidèle à sa tactique, abandonna la ville pour la quatrième fois, malgré les supplications des habitants, et se retira dans la région du Chélif. Tlemcen ne put se défendre; c'était la sixième fois que les Mérinides y entraient; elle fut horriblement pillée et dévastée (1383).

Intrigues du roi de Grenade. — Chute d'Abou'l Abbès. Le vizir Ibn Maçal (1381).

Abou'l Abbès se préparait à poursuivre son ennemi, quand un nouveau coup de théâtre le renversa de son trône et rappela pour la quatrième fois Abou Hammou sur celui de Tlemcen. Le roi de Grenade, Mohammed V n'était pas satisfait de son protégé Abou'l Abbès. D'abord celui-ci s'était défait sans autorisation de son autre protégé Abd er Rahmân. En second lieu, Mohammed V, voulant avoir la main dans les affaires d'Afrique, avait intérêt à conserver le roi de Tlemcen. La chute d'Abou Hammou le mécontenta fortement.

Pour punir Abou'l Abbès, il lui suscita un concurrent dans la personne d'un fils d'Abou Inân, nommé Moûça, qu'il avait à sa cour. Il lui adjoignit un vizir habile nommé Meçaoûd ben Maçaï. Moûça débarqua à Ceuta, recruta des partisans avec une facilité surprenante et était déjà maître de Fès avant que la troupe envoyée de Tlemcen contre lui fût à moitié chemin (1384). Abou'l Abbès venait de quitter Tlemcen et marchait vers l'Est pour aller attaquer Abou Hammou dans sa retraite. Il revint précipitamment à l'Ouest; mais, abandonné de ses partisans, il n'eut d'autre ressource que de se confier à la générosité du vainqueur, qui le fit charger de chaînes et l'envoya à Grenade. Mohammed V lui rendit la liberté, tout en le conservant à Grenade. Il était de sa politique d'avoir toujours des prétendants mérinides sous la main (1384).

Le règne de Moûça ne dura que quelques mois. Il mourut de mort naturelle la même année, non sans avoir eu déjà à combattre une révolte.

Le vizir Ibn Maçaï, qui prétendait être le vrai souverain, fit d'abord proclamer un fils d'Abou'l Abbès nommé El Montacir; puis il changea d'avis et demanda à Grenade un autre Mérinide, El Oualiq. Celui-ci était fils d'un Abou'l Fâdel, que nous avons vu en 1353 se révolter contre son frère Abou Inân (p. 214). Il était par conséquent petit-fils d'Abou'l Hacen. Mohammed V l'envoya complaisamment. Mais l'intronisation du nouveau roi ne se fit pas sans difficulté. Redoutant sans doute de tomber sous la férule d'un ministre trop puissant, il se brouilla avec Ibn Maçaï. A la fin, cependant, l'accord se fit et le jeune El Montacir, qui était resté à Fès en attendant les événements, fut envoyé auprès de son père à Grenade, séjour des Mérinides en disponibilité (1386).

Restauration d'Abou'l Abbès (1387).

Ibn Maçaï triomphait; il eut l'imprudence de se brouiller avec le roi de Grenade. Mohammed V avait profité du changement de règne provoqué par lui pour garder Ceuta. Ibn Maçaï voulut reprendre cette forteresse. Aussitôt Mohammed V eut recours à son moyen favori : il envoya un prétendant, qui ne fut autre que l'ancien roi Abou'l Abbès. Il faut croire que celui-ci avait conservé des attaches dans le pays, car, dès son débarquement à Ceuta en 1387, il se trouva à la tête d'une armée. Cependant Ibn Maçaï résista si énergiquement qu'il mit un moment son adversaire à deux doigts de sa perte. Abou'l Abbès, réfugié dans les montagnes au sud de Tetouân, fut obligé d'attendre le résultat des soulèvements qui se produisaient de tous côtés en sa faveur. A la fin, après une guerre de huit mois, il fut en mesure d'assiéger Fès. Le vizir, à bout de ressources, se décida à capituler avec son souverain El Oualiq. Abou'l Abbès fit immédiatement tuer le vizir; quant à El Oualiq, il avait été expédié à Tanger à destination de Grenade, quand Abou'l Abbès, réfléchissant sans doute à sa propre histoire, le fit aussi mettre à mort (1387).

Abou Hammou II rentre à Tlemcen (1384).

Pendant ce temps, Abou Hammou II était remonté sur le trône. A la première nouvelle de la chute d'Abou'l Abbès, en 1384, il était rentré pour la quatrième fois à Tlemcen. Ce prince ne manquait pas de persévérance; mais il était un peu timoré. La facilité avec laquelle il abandonnait sa capitale avait bien pu passer au début pour de l'habileté; maintenant elle ressemblait trop à de la faiblesse. Son fils Abou Tachfin était d'un caractère différent. Energique et même violent, il désapprouvait la conduite de son père. Abou Hammou le redoutait; il imagina une combinaison qui, croyait-il, devait tout concilier : c'était de donner le gouvernement de Tlemcen à son fils et de transporter son trône à Alger. Abou Tachfin aurait été ainsi chargé de garder la frontière contre les Mérinides, libre à lui de défendre Tlemcen à outrance s'il le jugeait bon. Mais Abou Tachfin ne l'entendait pas ainsi, il rejoignit son père en route et l'obligea à rentrer à Tlemcen (1385). Le vieux roi ne renonça cependant pas à son idée; il entretenait à cet effet des correspondances secrètes avec ceux de ses fils restés dans le Mag'rib central. Abou Tachfin saisit ce prétexte. En 1387, il s'empara du trône et fit arrêter son père ainsi que tous ses parents suspects de fidélité. Ceux-ci restèrent emprisonnés à Tlemcen. Le roi fut envoyé à Oran.

Luttes d'Abou Hammou II et de son fils Tachfin; sa mort (1387 à 89).

Les fils d'Abou Hammou, qui étaient dans le Mag'rib central, n'approuvèrent pas ce coup d'Etat et se mirent en défense dans la région du djebel Titeri. Abou Tachfin s'était avancé pour les réduire; afin de ne rien laisser de suspect derrière lui, il envoya l'ordre de massacrer tous ses parents restés prisonniers à Tlemcen, et son père lui-même. L'ordre fut exécuté pour les premiers; mais la population d'Oran, outrée de tant de cruautés, mit Abou Hammou en liberté, et le vieux roi rentra pour la cinquième fois à Tlemcen. Mais il n'y trouva que la stérile sympathie qu'on accorde aux gens

faibles. Abou Tachfin revint précipitamment dans sa capitale. A son arrivée, personne n'osa soutenir le roi déchu. Abou Hammou abdiqua et s'embarqua pour le Levant; il n'avait pas dit son dernier mot (1387).

En effet, arrivé près de Bougie, Abou Hammou débarqua et se réfugia à la cour de Tunis. Le bon accueil qu'il y reçut, la certitude que ses autres fils soutenaient encore sa cause, le déterminèrent à tenter encore la fortune. Il faut lui rendre cette justice que, dans cette dernière tentative, il déploya une ténacité qui contraste avec ses défaillances précédentes. Il commença par se rendre à Alger qui lui était toute dévouée; puis, combinant ses mouvements avec ceux de son fils Abou Zeyân, qui occupait le Chélif, il gagna le Sud, recueillit des partisans et arriva dans la région d'Oudjda. Abou Tachfin, menacé à l'Est par son frère, à l'Ouest par son père, envoya une armée contre chacun d'eux; ces deux armées furent battues. Il abandonna alors Tlemcen, où Abou Hammou rentra pour la sixième fois (1388).

Abou Tachfin, voyant la partie perdue, s'adressa au sultan mérinide Abou'l Abbès, et lui promit d'être son vassal et son tributaire, s'il voulait l'aider à détrôner son père. Abou'l Abbès dut hésiter, car il devait se rappeler ce que lui avait coûté, cinq ans auparavant, l'attaque de Tlemcen et la brouille qui en était résultée avec le roi de Grenade, d'autant plus qu'il avait déjà quelque chose à se reprocher à l'égard de Mohammed V. Il avait négligé de lui rendre Ceuta, qu'il avait gardée après son débarquement l'année précédente. Mais les offres d'Abou Tachfin étaient si séduisantes, qu'il se décida à passer outre, et fit des réponses évasives aux observations du roi de Grenade. En 1389, il fit appuyer Abou Tachfin par une armée commandée par son fils Abou'l Fâres. Cette armée s'avança jusqu'à Tâza.

Fidèle à sa vieille tactique, Abou Hammou sortit de Tlemcen et alla s'établir au sud-ouest, près de Sebdou. Il était soutenu par tous ses fils restés fidèles. Tlemcen, tombée un moment au pouvoir des rebelles, fut reprise; mais le terme de la destinée du vieux roi était arrivé. Les Mérinides, qui étaient restés à Tâza, spectateurs des premières opérations,

se décidèrent à venir l'attaquer dans son camp. Leurs forces étaient très supérieures, et leur victoire fut complète. Abou Hammou fut tué, et sa tête portée à son fils Abou Tachfin. Un de ses fils fidèles fut fait prisonnier dans l'action et mis à mort.

Abou Tachfin, devenu enfin roi, entra à Tlemcen et n'eut plus qu'à exécuter les offres faites aux Mérinides (1389). Un de ses frères, Abou Zeyân, qui avait vigoureusement soutenu jusqu'à la fin la cause d'Abou Hammou dans la région du Chélif, fit une dernière et inutile tentative et se réfugia à la cour de Fès, où il fut bien accueilli. Il était destiné à recueillir la couronne paternelle.

Discordes entre Mérinides et Zeyânites. Mort des deux rois (1394).

Quatre années s'étaient écoulées tranquilles, quand, en 1393, une rupture éclata entre les rois mérinide et zeyânite. Abou'l Abbès dirigea aussitôt sur Tlemcen une armée commandée par son fils Abou Fâres; il s'avança lui-même jusqu'à Tâza. Précisément à ce moment Abou Tachfin mourut. Aussitôt, deux candidats plus expéditifs qu'Abou Zeyân se présentèrent : un jeune fils d'Abou Tachfin nommé Abou Tâbet, et un autre fils d'Abou Hammou, nommé Abou'l Hadjâdj Youçouf, qui était gouverneur d'Alger. Celui-ci accourut rapidement, exila ou fit tuer son jeune neveu et s'empara du pouvoir.

Mais cela dura peu de temps. Abou Fâres le chassa de Tlemcen, le poursuivit dans l'Est et soumit sans difficultés tout le Mag'rib central. Quelque temps après, le prétendant Abou'l Hadjâdj fut tué, et la pacification fut complète.

C'est alors qu'Abou'l Abbès mourut à Tâza (1393). Son intention avait d'abord été de remettre sur le trône de Tlemcen Abou Zeyân, fils d'Abou Hammou II, qu'il avait auprès de lui à Fès; puis il s'était ravisé; il est probable que la mort d'Abou Tachfin lui inspira l'idée de s'approprier tout le royaume zeyânite. Son fils Abou Fâres revint à des idées plus modérées. Il accourut à Fès pour l'inévitable voyage de succession et donna le trône de Tlemcen à Abou Zeyân (1394).

Abou Ishaq II à Tunis (1357).

Ces guerres incessantes entre les deux royaumes de l'Ouest, en les empêchant de chercher querelle à leur voisin de l'Est, nous ont permis de détourner un moment nos regards de l'empire hafcide que nous avons laissé en 1357, au moment où le retour forcé d'Abou Inân vers l'Ouest avait amené la restauration d'Abou Ishaq II et de son vizir Ibn Tafraguin à Tunis (p. 214). Les personnages qui vont se disputer le pouvoir nous sont pour la plupart déjà connus. On se rappelle qu'en 1349 Abou Inân avait renvoyé en Ifriquiya deux princes hafcides qui avaient été dépossédés par son père (p. 209) : Abou Abdallah Mohammed de Bougie, et Abou Zeid Abd er Rahmân de Constantine. Ce dernier, évincé par son frère Abou'l Abbès, s'était retiré à Tunis auprès d'Abou Ishaq II; un autre de ses frères, Abou Yahia, était également venu à la cour de Tunis, où il avait été envoyé comme ambassadeur de Constantine par Abou'l Abbès. Quand Abou Inân avait de nouveau attaqué les provinces hafcides en 1357, il avait envoyé dans le Mag'rib ces deux princes Abou Abdallah de Bougie, et Abou'l Abbès de Constantine. Tels sont les personnages qui vont jouer les principaux rôles dans la période qui s'ouvre en Ifriquiya.

En 1357, Abou Ishaq II régnait sur une partie de la Tunisie; Bougie et Constantine étaient encore aux Mérinides. Tripoli était indépendant et s'alliait avec les tribus du Sud, commandées par un chef nommé Ibn Mekki, résidant à Gabès.

Tout d'abord Abou Ishaq II eut à lutter contre une tentative de révolte d'Abou Yahia, ce frère d'Abou'l Abbès venu en ambassadeur à sa cour. Cette tentative échoua, et Abou Yahia se rendit auprès d'Ibn Mekki à Gabès, d'où il rejoignit plus tard son frère, quand celui-ci rentra à Constantine.

Abou'l Abbès à Constantine (1360).

En 1360, Abou Ishaq II reprit Bougie aux Mérinides, et s'y installa pour la défendre, pendant que son vizir, Ibn Tafraguin, restait à Tunis. C'est alors que le sultan mérinide Abou

Sâlem renvoya, comme on l'a vu en son lieu (p. 218), les deux princes hafcides, en chargeant Abou'l Abbès de lui conserver Constantine, et Abou Abdallah de reprendre Bougie. Ce double but ne fut pas atteint; Abou'l Abbès rentra bien à Constantine mais la garda pour lui. Abou Abdallah en aurait certainement fait de même s'il avait pu reprendre Bougie; mais il échoua. Il n'en resta pas moins prêt à renouveler sa tentative à la première occasion.

Abou Abdallah à Bougie. — Le royaume hafcide en trois parties (1364).

Ainsi, en 1360, l'empire hafcide était divisé en deux parties : Abou Ishaq II à Tunis et Bougie; Abou'l Abbès à Constantine. Chacun cherchait une occasion de s'agrandir. En 1363, Abou'l Abbès s'empara de Bône; en 1364, Abou Ishaq reprit l'île de Djerba, et la même année Abou Abdallah reprenait Bougie. L'empire était donc de nouveau divisé en trois parties, mais ce ne fut que pour peu de temps.

Le royaume hafcide en deux parties (1366).

Abou Abdallah, immédiatement attaqué par son cousin Abou'l Abbès, fut battu plusieurs fois. En 1366, il trouva la mort dans une dernière défaite, à la suite de laquelle Abou'l Abbès entra à Bougie à la satisfaction générale, car Abou Abdallah s'était fait détester. La ville fut remise par l'illustre historien Ibn Khaldoûn, qui était chambellan d'Abou Abdallah.

On a vu précédemment que le roi de Tlemcen Abou Hammou II avait voulu venger Abou Abdallah, dont il était le gendre. On n'a pas oublié qu'il avait été battu sous les murs de Bougie par un prince de sa propre famille, Abou Zeyân Otmân, et qu'il avait eu la douleur et l'humiliation de perdre son harem (1366).

Abou'l Abbès rétablit l'unité hafcide (1370 à 94).

Abou'l Abbès tourna aussitôt ses vues contre Tunis; mais, aussi prudent qu'habile, il attendait une occasion. L'événe-

ment le récompensa de sa patience. Abou Ishaq II, étant mort en 1369, fut remplacé par son fils encore enfant, Abou'l Baca, sous la tutelle de deux vizirs aussi inepies que cruels. L'habile Ibn Tafraguîn était mort depuis cinq ans. Abou'l Abbès bénéficia de la haine que s'étaient attirée les deux vizirs; après une courte résistance, il entra dans Tunis aux acclamations de la population, ce qui n'empêcha pas la ville d'être pillée. Il se montra humain envers le jeune roi détrôné et l'envoya par mer dans le Mag'rib avec sa famille. La fortune favorisa le vainqueur jusqu'au bout. Une tempête, qui engloutit le navire et tout l'équipage, le débarrassa d'un compétiteur probable pour l'avenir (1370).

Abou'l Abbès, resté seul maître de l'empire hafcide, régna jusqu'en 1394. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui, c'est que l'histoire de son règne tient en quelques lignes. Pendant vingt ans il s'occupa avec une patiente énergie à faire rentrer dans la soumission les parties de l'ancien empire hafcide qui s'étaient détachées; Ibn Mekki fut obligé de s'enfuir de Gabès. Le petit souverain de Tripoli, Ibn Tâbet, se soumit et se reconnut vassal; les tribus arabes, dont l'orgueil était devenu insupportable, furent successivement soumises. En 1384 et 1389, Abou'l Abbès s'avança dans le Sud pour les réduire à l'obéissance.

Les relations du roi hafcide avec les Etats maritimes italiens étaient généralement bonnes. Cependant, vers 1388, il eut le désagrément de perdre l'île de Djerba, enlevée par les chrétiens; à la suite d'incidents provoqués par les pirates, et qu'il n'était pas tout à fait maître d'empêcher, une petite croisade fut organisée par la Sicile et les républiques de Venise, Gênes et Pise. Djerba, conquise par les alliés, fut gardée par la Sicile.

En 1390, une nouvelle expédition, à laquelle la France prit part, vint mettre le siège devant El-Mehdia qui était l'objectif naturel de toute tentative de débarquement. La ville était sur le point de succomber, quand elle fut secourue par Abou'l Abbès, et les alliés découragés traitèrent successivement.

En 1393, une tentative des Siciliens contre Tripoli échoua complètement; ils perdirent, reprirent et perdirent encore

Djerba, qui conserva l'espèce d'indépendance à laquelle elle était habituée.

Mort d'Abou'l Abbès (1391).

Enfin, en 1391, Abou'l Abbès mourut après vingt-cinq années d'une prospérité due à sa politique prudente et ferme. Il avait supprimé des abus, fait régner l'ordre et la justice. L'édifice qu'il avait construit fut assez solide pour que l'unité de l'empire hafcide se maintînt pendant un siècle après sa mort. Les règnes de ce genre sont trop rares dans l'histoire de l'Afrique pour qu'on ne soit pas heureux de les signaler. Il fut remplacé par son fils Abou F'âres Azzoûz.

Vie d'Ibn Khaldoûn (1332 à 1406).

Au moment où chacun des trois royaumes d'Afrique voit un nouveau souverain monter sur le trône, nous pouvons faire une courte halte et consacrer quelques lignes à l'illustre historien Ibn Khaldoûn, dont le nom a été prononcé à l'occasion de la reddition de Bougie en 1366. Il habita toutes les cours d'Afrique et fut mêlé à tous les événements que nous venons de parcourir. Sa vie fera donc défiler rapidement tous les personnages qui ont déjà paru devant nous. Nous verrons en même temps comment les fonctionnaires s'y prenaient pour s'efforcer de conserver leurs emplois dans les nombreuses révolutions dont leur pays était le théâtre. Ce problème est de tous les temps. A ce point de vue, cette carrière aventureuse est pleine d'intérêt et peut donner lieu à d'utiles méditations.

Abd er Rahmân ben Khaldoûn (1) appartenait à une noble famille arabe passée en Espagne dès les premiers temps de la conquête, et qui s'était fixée à Séville, où elle avait occupé une position considérable; ses aïeux s'étaient vaillamment comportés à la bataille de Zalaca. Quelques années avant que Séville tombât au pouvoir de Ferdinand III de Castille

(1) Entre Abd er Rahmân et l'ancêtre Khaldoûn, il y eut plus de dix échelons intermédiaires que l'on supprime pour plus de brièveté.

(1248), cette famille avait abandonné l'Espagne et s'était fixée à Tunis, où elle avait occupé également de hauts emplois. Cette origine andalouse explique l'esprit politique et brillant de l'historien philosophe.

Ibn Khaldoûn naquit à Tunis en 1332, sous le règne d'Abou Yahia Abou Bekr. En 1352, sous Ishaq II, il obtint du ministre tout-puissant Ibn Tafraguin un emploi de secrétaire à l'armée; en cette qualité, il assista la même année à la déroute de Mermedjenna. En véritable homme politique, le succès l'attirait. Les triomphes des Mérinides lui donnèrent le désir de passer au Mag'rib. En conséquence, il se rendit dans le Zâb, puis à Tlemcen, où se trouvait Abou Inân, de retour de son expédition de l'Est. Là, il se lia avec le vizir Ibn Abi Amer et l'accompagna dans son expédition de 1353 contre Bougie.

L'année suivante, il fut appelé à Fès par Abou Inân, et reçut un emploi de secrétaire. C'est alors qu'il fit la connaissance du prince dépossédé de Bougie, Abou Abdallah, qui était à la cour mérinide (1354).

En 1356, cette liaison ayant inspiré des soupçons, il fut arrêté et resta en prison jusqu'en 1358. A la mort d'Abou Inân, le vizir le mit en liberté.

Il fallait s'orienter entre les prétendants. Ibn Khaldoûn eut la sagesse de s'attacher à Abou Sâlem, qui le nomma son secrétaire. Au bout de quelques années, à la suite de quelques déceptions d'ambition, il partit pour l'Espagne pour chercher fortune à la cour de Grenade; mais, auparavant, il envoya prudemment sa famille à Constantine. Mohammed V le connaissait; il avait eu l'occasion d'utiliser ses services pour se faire céder par les Mérinides la place de Ronda; il l'accueillit très bien, et, en 1361, l'envoya à Séville comme ambassadeur pour la ratification d'un traité de paix. Après avoir été très bien reçu dans le berceau de sa famille par Don Pedro le Cruel, il revint à Grenade et se décida à faire venir sa famille, qui s'embarqua à Honéïn et débarqua à Almeria.

Cependant, à la suite d'une légère brouille avec un vizir, il quitta l'Espagne en 1365 pour se rendre à Bougie auprès d'Abou Abdallah, dont l'amitié avait été cause de son empri-

sonnement quelques années avant. Le voilà donc revenu au service des Hafcides; il est nommé chambellan; il marche en personne pour faire rentrer l'impôt.

A la mort d'Abou Abdallah (1366), on voulait prolamer roi son jeune fils. Ibn Khaldoûn comprit que ce projet ne pouvait mener à rien et remit lui-même la ville au vainqueur Abou'l Abbès. Celui-ci, dit-il, l'accueillit bien. Mais Ibn Khaldoûn, ayant été desservi auprès de lui, se retira chez les Arabes Douaouïda, puis à Biskra. Aussitôt Abou'l Abbès fit arrêter Yahia, frère de l'historien.

Ibn Khaldoûn fit rapidement des connaissances parmi les tribus arabes. En 1368, il passa au service du roi zeyânite Abou Hammou II. Cependant il resta à Biskra comme agent politique du roi de Tlemcen, et se borna à lui envoyer son frère Yahia, qui était venu le rejoindre après s'être évadé de Bougie. Pour en finir de suite avec ce dernier, disons qu'il passa du service d'Abou Hammou à celui du mérinide Abd el Azîz, puis qu'il revint à celui d'Abou Hammou. Au bout de quelque temps, Ibn Khaldoûn voulut retourner en Espagne et vint à Honeïn pour s'embarquer. Pendant qu'il attendait un navire, il fut enlevé par ordre du sultan mérinide Abd el Aziz et amené devant lui. Dès qu'il fut relâché, dégoûté de la politique, il se retira à la mosquée de Sidi Bou Medien; mais, Abd el Aziz lui ayant proposé d'être son agent auprès des tribus arabes, il accepte et va s'installer à El-Batha (sur la rive droite de la Mina). De là il se rend à Biskra, travaillant toujours pour les Mérinides, et y établit son siège principal.

Il venait d'être rappelé à Fès à la suite d'intrigues, quand, en passant à Miliana, il apprit la mort d'Abd el Aziz (1372). A tout événement il continua sa route vers Fès; en passant près des sources de l'oued Za, il faillit être enlevé par ordre d'Abou Hammou, qui venait de rentrer dans sa capitale et qui, il faut le reconnaître, avait quelque sujet de se plaindre de sa fidélité. Echappé à grand'peine et en perdant tout son bagage, il arriva à Fès et fut bien reçu par le vizir Ibn Râzi, qui lui donna un emploi et un traitement.

Ibn Khaldoûn jouissait paisiblement de sa prébende à Fès; cette tranquillité fut de courte durée. Quand les deux préten-

dants, Abou'l Abbès et Abd er Rahmân vinrent ensemble assiéger la ville en 1374, tout le monde comprit que la cause du sultan Es Saïd était perdue. Les fonctionnaires se tournèrent vers le soleil levant et décidèrent de sortir de la ville pour aller saluer les deux prétendants. Quand ceux-ci se séparèrent, Ibn Khaldoûn, qui avait été assez mal accueilli par Abou'l Abbès, suivit Abd er Rahmân à Maroc. Il était trop perspicace pour ne pas voir que sa situation n'était pas sûre, et il pensa pour la troisième fois à aller en Espagne.

En effet, en 1374, il s'embarqua à Asfi et arriva à Grenade, où il fut d'abord bien traité. Mais, à la suite de quelques intrigues de cour, on le réembarqua purement et simplement et on le déposa à Honeïn (1375). Il est assez probable qu'on le regardait comme un agent secret d'Abd er Rahmân.

Il se retira d'abord à la mosquée de Sidi Bou Medien, son refuge habituel contre les dégoûts de la politique (1); mais il ne tarda pas à accepter l'offre que lui fit le sultan mérinide Abou'l Abbès d'être son agent auprès des tribus du Mag'rib central. Cependant il ne réussit pas au gré de ses désirs et se fixa près de Frenda, où il passa quatre années à travailler avec acharnement. C'est là qu'il composa les *Prolégomènes*.

Enfin, en 1378, il passa à Tunis. Le motif, dit-il, était le besoin d'avoir des bibliothèques à sa disposition pour ses recherches, et ce doit être vrai, car il devait difficilement trouver à Frenda les matériaux nécessaires à ses énormes travaux. Il fut reçu honorablement par Abou'l Abbès le Hafcide et obtint un emploi et un traitement. A la suite de quelques intrigues, le roi, qui allait partir en expédition en 1381, jugea bon de l'emmener avec lui. Il est vrai qu'il le renvoya quelque temps après; mais cette mésaventure lui avait été très désagréable. Pour en éviter une pareille qui le menaçait l'année suivante, il demanda et obtint l'autorisation de faire le pèlerinage. Il ne devait plus revenir en Tunisie. Il se fixa

(1) De même l'historien Saint-Simon allait faire une retraite à la Trappe quand il avait éprouvé quelque dégoût trop sensible à son chatouilleux amour-propre.

au Caire, où il exerça six fois les fonctions de câdi. Il se trouvait à Damas lors de la prise de cette ville par Tamerlan. Il parut devant le redoutable conquérant qu'il émerveilla par sa science. Il mourut au Caire à l'âge de 74 ans. Il avait été successivement au service des Hafcides trois fois, des Mérinides deux fois, du roi de Grenade deux fois, des Zeyânites une fois, et enfin du sultan mamlouk d'Egypte. Il n'aurait tenu qu'à lui, dit-il, de servir également Don Pedro le Cruel et Tamerlan.

CHAPITRE XII

PRÉPONDÉRANCE HAFCIDE. — CONQUÊTES HISPANO-PORTUGAISES (1391 à 1510).

Situation générale.

Un siècle nous sépare encore du moment où les conquêtes des Espagnols d'abord, puis des Turcs, vont amener des modifications profondes dans l'état de l'Afrique. Pendant ce siècle, les dynasties qui possèdent le pays vont continuer leur existence de luttes intestines. Cependant celle des Hafcides souffrira beaucoup moins de ce mal que les deux autres, et acquerra une prépondérance momentanée. Chez les Mérinides et les Zeyânites, les souverains se succèdent rapidement. Les documents sur cette période sont rares; l'histoire des Mérinides devient obscure et l'on serait tenté de s'en réjouir, tellement on est fatigué de l'éternelle répétition des mêmes intrigues et des mêmes drames. La faiblesse puis la connivence des gouvernements laisse se développer la course des pirates; ce fléau trouble les bons rapports avec les chrétiens et attire sur l'Afrique les armes des Portugais et des Espagnols.

Les trois princes montés sur le trône à cette époque étaient :

A Fès, Abou Fâres en 1393;

A Tlemcen, Abou Zeyân en 1391;

A Tunis, Abou Fâres Azzoûz en 1394.

Tous trois succédaient à leur père, coïncidence assez rare.

Abou Fârès Azzoûz à Tunis (1391 à 1431).

Abou Fâres Azzoûz suivit les traces de son père. Pendant un règne de quarante ans, il s'appliqua et parvint à abaisser la prépotence des Arabes. Ses relations avec l'extérieur furent bonnes. Cependant, en 1424 et 1431, deux expéditions parties de Sicile tentèrent de s'emparer de l'île de Djerba, mais infructueusement.

Sous la main ferme d'Abou Fâres, l'empire hafcide continua à acquérir une réelle prépondérance. Le désordre qui régnait dans les Etats de l'Ouest l'amena même à y intervenir. Voici, en effet, les principaux événements qui se succédèrent dans le Mag'rib à cette époque :

Prise de Tetouân et Ceuta par les Portugais (1415).

Dans le royaume mérinide, dont l'histoire est très incomplète, le souverain se laissa enlever Tetouân en 1399. Cette ville était le repère des pirates, dont les vaisseaux partaient du port voisin, de Martil. Le roi de Castille, Enrique II, s'empara de la ville et en déporta presque tous les habitants en Espagne. En 1414, le roi était un jeune homme indolent nommé Abou Saïd qui, en 1415, se laissa enlever de la même manière Ceuta par les Portugais, bien que la ville se fût énergiquement défendue. Trois ans après, en 1418, Abou Saïd tenta inutilement de la reprendre. Ces échecs répétés firent muliner le peuple de Fès, qui déposa Abou Saïd et le mit à mort. Jusqu'en 1423, nous ne savons rien de positif sur ses successeurs; deux de ses frères se disputèrent le pouvoir; c'est peut-être dans cet intervalle qu'un petit-fils d'Abou Inân, nommé Mohammed, se saisit de la couronne avec l'appui du roi de Tlemcen. En 1423, un fils d'Abou Saïd, nommé Abou Abdallah, monta sur le trône. Enfin nous savons qu'en 1431, moment de grand abaissement pour les Mérinides, le roi se nommait Ahmed.

Les sept fils d'Abou Hammou. — Intervention hafcide (1391 à 1431).

L'histoire de Tlemcen pendant cette période est mieux connue. Elle ne comporte pas moins de neuf changements de roi en vingt-sept ans. Abou Zeyân, monté sur le trône en 1391 comme vassal des Mérinides, eut d'abord un règne prospère; mais, en 1399, il rompit avec son suzerain, qui le fit détrôner par un autre fils d'Abou Hammou nommé Abou Mohammed Abdallah. Abou Zeyân, obligé de s'éloigner, fut tué pendant sa fuite.

Vers 1402, Abou Mohammed se brouilla à son tour avec son suzerain, qui le fit détrôner par un autre de ses frères nommé Abou Abdallah. C'était le quatrième fils d'Abou Hammou qui régnait. Les trois derniers étaient des princes habiles; leur règne fut prospère. Abou Abdallah mourut de mort naturelle en 1410.

Il fut remplacé par son fils Abd er Rahmân, encore enfant, qui, au bout de quelques mois de la même année 1410, dut céder la couronne à son oncle Mouley Said, cinquième fils d'Abou Hammou. Celui-ci n'avait pas le talent de ses frères; il avait beaucoup de goût pour le plaisir et la dépense. Ses folies mécontentèrent tout le monde. Le sultan mérinide de Fès en profita pour lui susciter comme concurrent un sixième frère nommé Abou Malek Abd el Ouahed, qui pénétra à Tlemcen en 1411. Celui-ci, habile comme ses aînés, et plus énergique, se tourna contre les Mérinides et leur imposa un roi de son choix, Mohammed, petit-fils d'Abou Inân. On a déjà vu, en 1361, dans un moment de grand abaissement des Mérinides, un roi de cette race devoir sa couronne à un Zeyânite, à un de ces vassaux si souvent battus.

Abou Malek régna jusqu'en 1424 et fut alors renversé par un de ses neveux, fils d'Abou Tachfin II, nommé Abou Abdallah Mouley Mohammed, appuyé par les Hafcides. En effet, Abou Fâres Azzoûz ne voyait pas sans inquiétude la puissance de son voisin s'accroître si rapidement; il trouva bon sans doute que le trône de Tlemcen fût occupé par un roi de sa main. Abou Malek, attaqué à l'improviste du côté de l'Est, où il ne redoutait rien, fut obligé de s'enfuir et de laisser

sa couronne à son compétiteur. Il n'y avait pas de secours à espérer de Fès; il se tourna donc du côté du roi hafcide qui venait de le renverser, et lui envoya son propre fils comme ambassadeur. Au retour de son ambassade, le malheureux jeune homme fut enlevé par les émissaires du roi Mohammed, amené à Tlemcen et mis à mort.

C'était une insulte pour Abou Fâres; il tenait peu sans doute à la personnalité du roi de Tlemcen, pourvu que celui-ci lui dût sa couronne. En conséquence, il abandonna son premier protégé et donna des troupes à Abou Malek, qui reprit Tlemcen en 1428. Deux ans plus tard, en 1430, Mohammed ayant reconstitué des forces dans le Dahra, où il s'était retiré, Abou Malek voulut aller l'attaquer, mais il fut battu et tomba entre les mains de son neveu, qui lui fit couper la tête. Mohammed remonta sur le trône.

Abou Fâres voulut venger son protégé. Il se mit lui-même à la tête d'une puissante armée et entra dans Tlemcen sans rencontrer de résistance sérieuse. Mohammed, qui s'était enfui au nord d'Oudjda, se laissa attirer par le vainqueur, qui le prit et le fit mettre à mort (1431).

L'intention d'Abou Fâres ne pouvait être de conserver le royaume de Tlemcen, il se borna à y mettre comme vassal un septième fils d'Abou Hammou, nommé Abou'l Abbès Ahmed. Non seulement les Mérinides ne purent rien faire pour empêcher une ingérence si contraire à leurs traditionnelles prétentions, mais, très affaiblis à ce moment, ils montrèrent la plus grande soumission envers le vainqueur.

Trois ans après, Abou Fâres mourait à Tunis (1434).

Nous venons d'assister pour la dernière fois à une de ces luttes si fréquentes entre les trois royaumes africains. Désormais, les Mérinides et les Zeyânites, affaiblis, seront absorbés par leurs luttes intérieures; les Hafcides auront encore une situation florissante jusqu'à la fin du XV^e^ siècle. Nous allons suivre séparément ces dynasties jusqu'à la chute de Grenade, en 1492, date à partir de laquelle les attaques des Espagnols sur les côtes d'Afrique inaugureront un nouvel état de choses.

Division du royaume mérinide (1431).

Vers l'époque de l'expédition du Hafcide Abou Fâres dans l'Ouest, l'empire mérinide se divisa de nouveau entre plusieurs princes dont les capitales furent comme jadis : Fès, Maroc et Sidjilmâça. Le premier était à la fois le plus puissant et le plus exposé aux attaques des chrétiens, qui possédaient déjà Ceuta, pris par les Portugais en 1415.

Attaques des Portugais (1437).

En 1437, Edouard Ier de Portugal tenta de s'emparer également de Tanger. Le corps expéditionnaire débarqua à Ceuta, et, de là, vint assiéger Tanger; mais les souverains mérinides avaient eu le temps de préparer la résistance. Bientôt les Portugais, pris entre la ville assiégée et l'armée de secours, se virent obligés, pour échapper à une destruction complète, de signer une capitulation en vertu de laquelle ils devaient rendre Ceuta. Toutefois, ils n'exécutèrent pas la capitulation, et l'infant D. Ferdinand, que les Mérinides avaient gardé en otage, succomba en prison.

En 1458, nouvelle expédition des Portugais, qui s'emparèrent de Csar-Masmouda et en restèrent maîtres malgré plusieurs tentatives des Mérinides pour reprendre cette place.

En 1463, Alfonse V de Portugal fit contre Tanger une nouvelle tentative qui avait Csar-Masmouda pour point de départ, et qui échoua. L'année suivante, les Portugais firent une descente sur les côtes de l'Atlantique, et se retirèrent après avoir détruit Dar Beïda (Casablanca).

Mérinides remplacés par les Beni-Ouattas (1470).

C'est à ce moment que prit fin la dynastie des Mérinides proprement dits, c'est-à-dire des descendants d'Abd el Haqq. Elle fut renversée en 1470 par un prétendant, Mohammed ben Ali ben Amrân, se disant Edricite, qui fut lui-même renversé en 1471 par Abdallah ben Mohammed, qui était fils d'un vizir des Mérinides et qui fonda la petite dynastie des Beni-Ouattâs. Celle-ci dura jusqu'en 1518, mais on la considère géné-

ralement comme une branche et une continuation des Mérinides, parce que ses membres étaient de la tribu des Beni-Merin et étaient peut-être liés par des liens de famille avec les descendants d'Abd el Haqq. Pour me conformer à l'usage, je continuerai à les appeler Mérinides. Leur histoire est fort obscure.

Tanger aux Portugais (1471).

Ces événements donnèrent aux Portugais l'occasion de prendre Tenger. Ils s'emparèrent d'abord d'Acila, sur la côte de l'Atlantique. Tanger était ainsi serrée entre deux places portugaises; il n'était plus possible de la secourir; elle se rendit également. Le nouveau sultan de Fès, heureux d'avoir recouvré son trône, fut obligé de reconnaître cet état de choses par un traité dont une clause fut une trêve de dix ans. Cette trêve fut assez bien observée. C'est pendant sa durée qu'eut lieu la prise de Grenade.

Chérifs saâdiens et haçanites.

En même temps commençaient à apparaître dans le Sud les Chérifs qui devaient hériter plus tard de la succession des Mérinides. Ils descendaient du Prophète par Ali, comme tous les Chérifs. Partis de Yanbo, port de l'Yemen, ils étaient venus dans le Mag'rib à la fin du xiiie siècle. Ils s'étaient subdivisés en deux branches dont chacune était appelée à fonder une dynastie : les Saâdiens, fixés dans l'oued Drâ, et les Haçanites à Sidjilmâça. Les uns et les autres avaient acquis une grande influence dans leur région.

Au commencement du xvie siècle le chef des Saâdiens était Abou Abdallah Mohammed, surnommé El Câim. Ce fut le premier d'entre eux qui joua un rôle politique. De 1509 à 1511, il reçut la soumission d'un grand nombre de tribus et entama ainsi le royaume mérinide par le Sud.

Quant aux Haçanites, ils tirent leur nom de El Haçen ben Câcem, le premier Chérif venu d'Orient à Sidjilmâça. Leur rôle politique commença plus tard. Ils étaient destinés à succéder aux Saâdiens. Les descendants règnent encore sur le

Maroc. On les appelle aussi Filali, de leur lieu d'origine Tafilala, qui est le nom actuel de Sidjilmâça.

Zeyânites (de 1431 à 1505).

Abou'l Abbès Ahmed, placé sur le trône en 1431 par le sultan hafcide, ne tarda pas à se voir attaqué par des membres de sa famille. Un de ses frères, nommé Abou Yahia, l'attaqua pendant plusieurs années, en prenant Oran, pour base d'opérations, mais sans parvenir à le renverser. Pendant ce temps, un fils de son neveu Abou Tabet, nommé Abou Zeyân Mohammed, mit à profit ces discordes pour se tailler dans l'est des Etats zeyânites, un royaume s'étendant de Ténès à Alger. Il avait à peine pris cette dernière ville en 1438, quand elle lui échappa par une insurrection où elle recouvra sa liberté et où il trouva la mort. Son fils Abou Abdallah Mohammed el *Motaouakkil* lui succéda avec Ténès pour capitale. Le royaume zeyânite était morcelé à son tour en deux parties.

En 1611, El Motaouakkil le réunit de nouveau en un seul Etat, après s'être emparé successivement de toutes les possessions de son parent et, en dernier lieu, de Tlemcen. Abou'l Abbès, ainsi détrôné, se retira en Espagne, d'où il revint peu de temps après pour tenter de reconquérir son royaume; mais il fut battu et périt dans le combat. El Motaouakkil régna jusqu'en 1473; il n'eut à réprimer que quelques séditions: ce fut une fin de règne tranquille pour cette époque.

Son fils Mohammed lui succéda et régna jusqu'en 1505.

Mort d'Abou Fâres Azzouz. — Les Hafcides (de 1431 à 91).

Abou Fârès Azzoûz, mort en 1431, fut remplacé par son petit-fils Mouley Abdallah, qui ne régna guère plus d'un an et mourut de mort naturelle.

Il fut remplacé par un frère d'Abou Fâres nommé *Abou Omar* Otmân, qui régna jusqu'en 1488. Il continua la politique d'Abou Fâres, entretenant de bonnes relations avec les chrétiens et tenant autant que possible en bride les tribus arabes. Cette dernière partie de sa tâche n'était pas facile; les

Arabes relevaient constamment la tête et en arrivèrent à lui infliger des échecs. Vers la fin de son règne, ou sous celui de son successeur, l'empire hafcide paraît s'être divisé de nouveau; les provinces de Bougie et de Constantine étaient gouvernées par des princes hafcides qui, en fait, étaient à peu près indépendants quoiqu'ils ne prissent pas le titre de roi.

Sous le même règne, vers 1460, Tripoli se sépara du royaume hafcide et devint indépendant. Le gouvernement qui s'y établit fut une sorte d'aristocratie républicaine.

Abou Omar, mort en 1488, fut remplacé par son petit-fils *Abou Zakaria Yahia*, dont le règne se passa à lutter contre les révoltes des Arabes.

En 1491, la couronne passa à *Abou Abdallah Mohammed*, cousin du roi précédent. Il y avait deux ans que Grenade avait succombé.

Chute de Grenade; ses conséquences (1492).

Nous voici arrivés à un point remarquable de l'histoire d'Afrique. La chute de Grenade va permettre à l'Espagne de porter ses armes sur les côtes de Berbérie, où les Portugais avaient déjà fait des conquêtes importantes. Celles des Espagnols vont s'étendre avec une rapidité qui semblerait devoir leur assurer une longue durée. Cette période d'expansion fut cependant très courte et se termina en 1512, à l'apparition des frères Barberousse. Comme le principal intérêt des événements d'Afrique pendant cette courte période réside dans les conquêtes hispano-portugaises, nous renverrons, pour la nomenclature des souverains musulmans, au tableau chronologique qui termine cette époque.

La première conséquence qui résulta pour l'Afrique de la chute de Grenade fut l'odieuse expulsion des Juifs d'Espagne, qui eut lieu la même année 1492, et qui amena au Maroc et dans les villes du littoral une multitude de ces malheureux. Le Portugal en retint un certain nombre au passage. Si les Israélites d'Afrique actuels proviennent en partie de cette émigration, comme cela paraît probable, on voit qu'ils se rattacheraient à la vieille race ibero-romaine à laquelle appar-

tenaient la plupart des Juifs d'Espagne, fort nombreux à l'époque de la conquête de ce pays par les musulmans.

L'expulsion des musulmans d'Espagne n'eut lieu que plus tard.

Conquêtes des Espagnols et des Portugais. — Melilla (1501).

En 1496, les rois catholiques envoyèrent une expédition s'emparer de Melilla, qui depuis lors n'a pas cessé d'appartenir à l'Espagne.

En 1501, les Portugais tentèrent sans succès de s'emparer de Mers-el-Kebir, qui appartenait au Zeyânite Mohammed.

En 1502, à l'expiration de la trêve entre les Mérinides et les Portugais, les hostilités recommencèrent. Les premiers firent une tentative contre Tanger, les seconds contre Casr-el-Kebir; l'une et l'autre furent infructueuses.

Mers-el-Kebir (1505).

Enfin, en 1505, le cardinal Jimenes organisa l'expédition qui devait s'emparer de Mers-el-Kebir et qui était le prélude du projet avoué de conquérir le nord de l'Afrique. Les troupes débarquèrent par surprise et sans difficulté sur la plage des Andalous; elles cernèrent rapidement le fort de Mers-el-Kebir, qui capitula au bout de cinquante jours de siège. Les secours venus de l'intérieur arrivèrent trop tard pour empêcher l'investissement.

Les Espagnols restèrent pendant quatre ans bloqués dans Mers-el-Kebir sans profiter de leur succès. Cette inaction était due aux conditions politiques de la Péninsule, et à la séparation momentanée qui s'était faite entre l'Aragon et la Castille. D'ailleurs l'attaque d'Oran n'était pas une entreprise aisée, la ville était bien fortifiée, et le terrain qui la sépare de Mers-el-Kebir très difficile. Une tentative faite en 1507 par le gouverneur pour se donner de l'air dans la direction de la Sebkha, amena un désastre complet.

La colonne de sortie était arrivée à l'improviste au sud des coteaux qui séparent Mers-el-Kebir de la Sebkha et avait

fait une razia heureuse; mais, au retour, elle fut cernée dans les ravins qui avoisinent Mers-el-Kebir et exterminée. Quelques hommes seulement échappèrent. La garnison prit une petite revanche en repoussant, quelque temps après, une attaque des troupes venues d'Oran.

Mazagràn. — Safi (1506).

Pendant ce temps, les Portugais ne restaient pas inactifs. En 1506, ils fondèrent Mazagràn. En 1507, Safi se soumit à eux; leur puissance sur la côte était déjà assez solide pour leur permettre de trouver des alliés qui se chargeaient de mettre à contribution les autres tribus voisines de Maroc.

Un nouveau sultan mérinide des Beni-Ouattàs, Mohammed el Mançour, étant monté sur le trône vers 1508, voulut inaugurer son règne en attaquant Acila. Il s'empara de la ville, mais ne put venir à bout de la citadelle, qui fut secourue par les flottes portugaise et espagnole.

Peñon de la Gomera (1508).

En 1508, une flotte venue d'Espagne s'empara de Peñon-de-Velez appelé de la Gomera (des R'omâra) pour le distinguer des nombreux Velez qui existent en Espagne. Ce rocher fut perdu un peu plus tard, puis repris par les Espagnols, à qui il appartient encore; il avait été occupé par les Portugais, qui l'avaient abandonné quelques années avant. Une convention entre les deux royaumes fixa en ce point la limite de leurs zones d'action respectives sur les côtes de la Berbérie.

Vers cette époque, un petit souverain qui s'était installé à Ténès se mit sous la protection de l'Espagne.

Oran (1509).

Enfin, en 1509, l'administration de l'Aragon et de la Castille ayant été réunie de nouveau dans les mains de Ferdinand par suite de la mort de son gendre Philippe le Beau, Jimenes reprit ses projets contre Oran et vint en diriger lui-même l'exécution. L'expédition dut en partie son succès

à un vent favorable qui l'amena en un jour sur les côtes d'Afrique; les contingents de secours n'avaient pas eu le temps de se rassembler. Les assiégeants, débarqués à Mers-el-Kebir, marchèrent aussitôt sur Oran et enlevèrent la ville, introduits, assure-t-on, par un Juif du côté où fut construit depuis le fort la Moune. La population fut presque entièrement massacrée (mai 1509). Cette première occupation d'Oran allait durer jusqu'en 1708.

Le premier capitaine-général fut Fernando de Cordoba, qui avait pris Mers-el-Kebir et qui fut depuis marquis de Comares. Son titre est resté gravé dans le souvenir des Arabes. Leurs auteurs donnent le titre générique de marquich aux capitaines-généraux. Ils leur donnent aussi quelquefois le nom de duk.

Bougie (1510).

L'année suivante (1510), la flotte commandée par Navarro quitta Oran et alla enlever Bougie au prince hafcide de Constantine, Abd el Aziz, à qui elle apartenait. Ce prince, rentré à Constantine, fut dépossédé puis tué par son frère Abou Bekr, qui dès lors se mit à harceler les Espagnols et les tint étroitement serrés dans la place.

Tripoli (1510).

La même année 1510, Navarro s'emparait de Tripoli après un combat sanglant dans lequel une partie de la population fut massacrée. Toutefois cette conquête ne fut pas conservée directement par l'Espagne; elle fut rattachée à la Sicile, qui appartenait au même roi. Les Turcs reprirent Tripoli en 1551.

Le Peñon d'Alger (1510).

Enfin Navarro vint prendre possession de la ville d'Alger qui, effrayée par le sort de Bougie, s'était soumise après la chute de cette dernière ville; il y fit construire le fort du

Peñon sur un des ilots rocheux qui ont valu à Alger son nom de El Djezaïr (les Iles).

De leur côté, les Portugais commençaient à trouver devant eux des adversaires nouveaux et redoutables dans les Chérifs saâdiens. Sâfi, attaqué en 1510 par les Mérinides, résista victorieusement.

Azemmor (1513).

En 1513, le roi Emanuel de Portugal dirigea contre Azemmor une grande expédition commandée par le duc de Bragance. Les troupes débarquèrent à Mazagrân et s'emparèrent d'Azemmor. Les attaques dirigées ensuite contre cette ville par le Chérif saâdien El Aradj, fils de El Caïm, furent repoussées.

Ainsi, en 1513, au moment où s'ouvrent les temps modernes, les Portugais et les Espagnols possédaient les principaux points des côtes de Berbérie. Ils semblaient destinés à s'emparer de tout ce pays, qui était en pleine décomposition politique; mais leurs progrès ne tardèrent pas à s'arrêter; non pas que ce fût leur dernier effort dans ce pays, — nous verrons les uns et les autres faire de vigoureuses tentatives pour étendre leurs conquêtes, — mais elles furent faites sans esprit de suite et la plupart d'entre elles aboutirent à des catastrophes.

Plusieurs causes contribuèrent à cet arrêt d'expansion : les complications dans lesquelles l'Espagne fut entraînée en Europe, la découverte de l'Amérique qui attira son attention vers le Nouveau Monde; enfin et surtout l'entrée en ligne de la puissance turque, dont les frères Barberousse formaient l'avant-garde, et qui s'étaient déjà heurtés aux Espagnols en 1512, comme on le verra dans l'époque suivante.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE

MÉRINIDES A FÈS

A Otman Ade'rr'al ben Abd el Haqq. 1217
Mohammed, frère de *A*..... 1239
B Abou Yahia Abou Bekr, frère de *A*..... 1244
Omar ben Abi Bekr, fils de *B*. 1258
C Abou Yoûçouf Yacoûb el Mançour, frère de *A*..... 1259
Abou Yacoûb Yoûçouf en Nacer, fils de *C*, *assassiné*..... 1280
D Abou Tabet Amer ben Abi Amer, petit-fils de *C*..... 1307
Abou Rebiâ Soleïman, frère de *D*. 1308
Abou Saïd Otmân, fils de *C*.... 1310
F Abou'l Hacen Ali, fils de *E*. 1331
G Abou Inân, fils de *F*, *étranglé*. 1348
Es-Saïd, fils de *G*, *jeté à la mer* (?). 1358
H Abou Sâlem Ibrahim, frère de *G*, *assassiné*..... 1359
Abou Omar Tachfin, frère de *G*, *tué*; Abd el Halim, neveu de *F*; Abou Zeyân Mohammed, petit-fils de *F*, *étranglé*. 1361
I Abd el Aziz, fils de *F*..... 1366
Es-Saïd II, fils de I, *détrôné*.. 1372
K Abou'l Abbès Ahmed, fils de *H*, à Fès; Abd er Rahman ben Ifelloucen, à Maroc, *tué* 1374
K Abou'l Abbès Ahmed (seul). 1382
Moûça, fils de *G*..... 1384
El Montaçir, fils de *K*..... 1384
El Ouâtiq, petit-fils de *F*, *tué*. 1384
K Abou'l Abbès Ahmed (deuxième fois). 1387
Abou Fâres, fils de *K*..... 1393
Mohammed. . . .. »
L Abou Saïd, *tué*..... 1414 à 1418
Ahmed. . . .. vers 1421
Abdallah, fils de *L*..... 1423
Mouley bou Azzoûn..... en 1458
Abdallah (ou Abdel Haqq?), fils de *L* renversé..... vers 1470

BENI OUATTAS.

M Abdallah ben Mohammed... 1471
Abou Mohammed el R'aleb, fils de *M*. 1501
N Mohammed el Mançour, fils de *M*. 1510
Ahmed ben Mohammed, fils de *N*, *tué*..... de 1530 à 1550
(Interruption par les Saadiens.)
Le chérif Saadien Mohammed el Mahdi. . ..... »
Abou Haçoûn, fils de *N*, *tué* 1551

ZEYANITES A TLEMCEN.

A Yar'moracen ben Zeyân..... »
B Otman I, fils de *A*..... 1283
Abou Zeyân I Mohammed, fils de *B*. 1304
C Abou Hammou I, fils de *B*, *assassiné*. 1308
Abou Tachfin I, fils de *C*, *décapité*. 1317
Première occupation mérinide. . . .. 1337 à 1348
Abou Saïd Otman, *tué*. 1348
Deuxième occupation mérinide. . . .. 1352 à 1359
D Abou Hammou II..... 1359
Troisième occupation mérinide. . . .. 1370 à 1373
D Abou Hammou II, *renversé* deux fois, puis *tué* en 1389... 1373
E Abou Tachfin II, fils de *D*... 1389
F Abou Tâbet Yoûçouf, fils de *E*. 1393
Abou'l Hadjâdj Yoûçouf, fils de *D*, *tué*..... 1393
Abou Zeyân, fils de *D*, *tué*..... 1394
Abou Mohammed Abdallah, fils de *D*. 1399
G Abou Abdallah el Ouâtiq, fils de *D*. 1401
Abder Rahman, fils de *F*..... 1410
Mouley Saïd, fils de *D*..... 1410
H Abou Malek Abdel Ouahed, fils de *D*, *décapité*..... 1411
I Abou Abdallah Mohammed, fils de *E*, *tué*..... 1424
H Abou Malek, une deuxième fois. 1428
J Abou Abdallah (deuxième fois). 1430
Abou'l Abbès Ahmed, fils de *D*, *tué*. 1431
K Abou Abdallah Mohammed el Motaouakkil, petit-fils de *F*. 1461

L Mohammed Tabeti, fils de *K* 1473
Abou Abdallah Mohammed, fils de *L*. 1505
Abou Zeyân, fils de *L*..... 1516
Abou Hammou III, fils de *K*.. 1516
Abou Zeyân, *rétabli* par Aroûdj, *pendu*. 1517
Abou Hammou III (deuxième fois). 1518

M Mouley Mohammed Abou Serhân, fils de *K*..... 1523
Abou Zeyân Ahmed (Turcs), fils de *K* ou de *M*..... 1541
Abou Abdallah Mohammed (Espagnols), *tué*. 1543
Abou Zeyân Ahmed (deuxième fois). 1543
Occupation turque. 1550

Hafcides (Meçmouda) en Ifriqiya.

A Abou Zakaria I. 1228
B Abou Abdallah el Mostancir,... fils de *A*..... 1249
C Yahia el Ouâtiq ou El Makhlouâ, fils de *B*, *tué*..... 1277
D Abou Ishaq I, fils de *A*, *tué*..... 1279
Ahmed ben Mezroug ben Abi Amâra, usurpateur, *tué*..... 1283

Tunis.

Abou Hafs el Mostancir, fils de *A*. 1284
Abou Acida Mohammed, fils de *C*. 1295
Abou Bekr ech Chehid, fils de *A*, *tué*. 1309

Bougie.

E Abou Zakaria II, fils de *D*.. 1284
Abou'l Baca Khaled, fils de *E*. 1300

Abou'l Baca Khaled (seul), *tué*..... 1309

Tunis.

Abou Yahia Zakaria el Lihyâni. 1311
Abou Dorba Mohammed..... 1317

Constantine et Bougie.

F Abou Yahia Abou Bekr..... 1311

F Abou Yahia Abou Bekr (seul)..... 1318
Abou Hafs Omar, fils de *F*, *tué*..... 1346
Abou'l Abbès, fils de *F*, *assassiné*..... 1346
Première occupation mérinide..... 1347

Tunis.

G El Fadel, fils de *F*, *tué*. 1349
Abou Ishaq II, fils de *F*. 1350

Constantine.

G El Fadel, fils de *F*..... 1318

H Abou Zeïd Abder Rahman. . 1348
I Abou'l Abbès, frère de *H*. 1351

Bougie.

Abou Abdallah Mohammed. . . 1318
Occupation mérinide. 1353

Occupation mérinide. 1357

K Abou Ishaq II (deuxième fois) 1357
Abou'l Baca II, fils de *K*..... 1369

I Abou'l Abbès (deuxième fois) 1360

Abou Abdallah, *tué*. 1361

I Abou'l Abbès (seul)..... 1366

I Abou'l Abbès (seul)..... 1370
L Abou Fâres Azzoûz, fils de *I*..... 1391
M Abou Abdallah, petit-fils de *I*..... 1431
N Abou Omar Otmân, frère de *M*..... 1435
O Abou Zakaria Yahia, petit-fils de *N*..... 1488
P Abou Abdallah Mohammed, cousin de *O*..... 1491

Tunis.

Q Mouley Haceu, fils de *P*..... 1520

Constantine.

Abd el Azir, *tué*..... 1510
Abou Bekr. 1511
Occupation turque. 1534

Q Mouley Haceu (deuxième fois), *aveuglé*. 1535
Ahmed Sultân, fils de *Q*..... 1542
Occupation turque. 1569
Mouley Mohammed. 1573
Occupation turque. 1574

PORTUGAL

Alfonse III. 1245
Denis I. 1279
Alfonse IV. 1325
Don Pèdre I le Justicier..... 1357
Ferdinand. . . .. 1367 à 1383
Roi de Castille..... 1383 à 1385
Juan I. 1385
Edouard I. 1433
Alfonse V l'Africain..... 1438
Juan II. 1481
Emanuel le Fortuné..... 1495
Juan III. 1521
Sébastien. 1557

CASTILLE

Alfonse X le Savant..... 1252
Sancho IV. 1284
Fernando IV. 1295
Alfonse XI. 1312
Don Pèdre le Cruel..... 1350
Enrique II de Trastamar..... 1369
Juan I. 1379
Enrique III. 1390
Juan II. 1406
Enrique IV. 1454
Isabelle la Catholique et Ferdinand. 1474
Philippe le Beau et Jeanne la Folle. 1504
Ferdinand le Catholique..... 1506
Charles-Quint. 1516

FRANCE

Philippe le Hardi..... 1270
Philippe le Bel..... 1285
Louis X le Hutin..... 1314
Philippe V le Long..... 1316
Charles IV le Bel..... 1322
Philippe VI de Valois..... 1328
Jean II le Bon..... 1350
Charles V. 1364
Charles VI. 1380
Charles VII. 1422
Louis XI. 1461
Charles VIII. 1483
Louis XII. 1496
François I. 1515

SULTANS TURCS

A Otmân ben Tog'rûl émir, vers. 1327
B Orkan, fils de *A*..... 1327
C Mourad I, fils de *B*..... 1359
D Abou Yazid (Bajazet), fils de *C*. 1385
E Soleïman, fils de *D*..... 1401
Mouça et *E* Mohammed I, fils de *D*, puis Mohammed I (seul). 1405
F Mourad II, fils de *E*..... 1421
G Mohammed II, fils de *F*..... 1451
H Abou Yazid, fils de *G*..... 1481
Selim I, fils de *H*..... 1512

CINQUIÈME ÉPOQUE

De l'apparition des Turcs à la conquête française (1510-1830).

Nous diviserons cette époque en trois parties :

La première, de 1510 à 1574, voit disparaître successivement les dynasties mérinide, zeyânite et hafcide; elle est témoin des grandes luttes entre les Espagnols et les Turcs; la dernière grande entreprise des chrétiens contre l'Afrique, l'expédition portugaise terminée par le désastre de l'oued Mekhazen, eut lieu seulement quatre ans plus tard, en 1578. En 1574, la prise de Tunis par les Turcs amène le renversement des Hafcides et donne au pays son assiette à peu près définitive.

La seconde, de 1574 à 1659, comprend toute la dynastie saâdienne au Maroc; sa fin est marquée par la chute de cette dynastie et par l'établissement des Aghas à Alger; cette dernière révolution, en affranchissant les Etats barbaresques du gouvernement de Constantinople, établit le régime politique qui durera jusqu'à la conquête française.

La troisième, de 1659 à 1830.

CHAPITRE XIII

PREMIÈRE PARTIE DE LA CINQUIÈME EPOQUE (1510 à 1574).

FIN DES MÉRINIDES, ZEYANITES ET HAFCIDES CONQUÊTE TURQUE

Situation générale.

Au moment où s'ouvre la période de la conquête turque, les trois dynasties qui se partageaient l'Afrique depuis trois siècles subsistaient encore, mais elles agonisaient.

L'autorité des Mérinides ne s'étendait pas au delà de la province de Fès; ils étaient pressés au nord par les Espagnols et les Portugais; à l'ouest par les Portugais; au sud, la nouvelle dynastie des Chérifs saâdiens était à son aurore et possédait le Sous avec Taroudent pour capitale.

De même le pouvoir des Zeyânites ne dépassait plus la région de Tlemcen; leur roi en était même venu à acheter la protection de Ferdinand le Catholique en lui payant tribut.

Les Hafcides possédaient encore Tunis et une petite partie de la Tunisie; un prince hafcide était maître de Constantine et de Bône.

Les Portugais et les Espagnols possédaient les points importants des côtes. Tripoli appartenait au vice-roi de Sicile.

Partout ailleurs les tribus vivaient indépendantes; il s'était formé de petites dynasties à Touggourt, à Koukou dans la Cabylie, à la Calaa des Beni-Abbès, dans la plaine de la Medjâna. Par l'effet du temps et sous l'influence des Arabes, il s'était fait de nouveaux groupements dans les tribus. L'arabisation d'un certain nombre de tribus berbères était un fait

accompli. En général, les Arabes faisaient sentir lourdement le poids de leur présence à leurs voisins, par lesquels ils se faisaient payer quelquefois un droit de protection. Cet état de choses se remarquait surtout en Tunisie.

Enfin la poudre venait de paraître sur les champs de bataille. L'usage des fusils devait se répandre dans les tribus; mais elles étaient condamnées à ignorer à peu près complètement celui de l'artillerie. Il en résultait une supériorité incontestable pour les puissances chrétiennes ou musulmanes, qui avaient du canon à leur disposition.

Aroudj Barberousse (1510 à 16).

Telle était la situation lorsque apparurent les frères Barberousse. Ces célèbres corsaires, Grecs d'origine, étaient trois frères : Aroudj dit Baba Aroudj, Kheir ed Dîn et Ishaq. Ce dernier, beaucoup moins connu que ses aînés, ne joua qu'un rôle très court et épisodique. Ils s'étaient déjà signalés par leurs courses dans l'Archipel, dont ils étaient originaires. Vers 1510, ils vinrent se fixer à Tunis pour en faire le centre de leurs courses, avec l'agrément du roi hafcide Abou Abdallah Mohammed auquel ils promirent une part du butin. Le roi accepta volontiers cette offre, qui remédiait un peu à la détresse de ses finances. Peu après les corsaires s'emparèrent de l'île de Djerba. Leur petite armée était formée d'un noyau de Turcs et de sacripants de tous les pays; elle vivait de la guerre et le succès en rendait le recrutement facile.

En 1512, le prince Abou Bekr, qui régnait à Constantine (v. p. 249), demanda le secours des Barberousse ou, pour mieux dire, du chef de la famille, Aroûdj, pour tenter de reprendre Bougie aux Espagnols. Aroûdj vint en effet attaquer cette place. Nul doute que, s'il l'eût prise, il l'eût gardée pour lui; mais il échoua et fut grièvement blessé.

En 1513, les Génois, sous prétexte de châtier les corsaires, envoyèrent, sous les ordres d'André Doria, une flotte qui s'empara de Djidjelli. Mais, l'année suivante, les Barberousse leur enlevèrent cette ville et en firent leur port d'attache. Dès lors, il renoncèrent à Tunis, et ne furent plus obligés de partager leur butin avec les Hafcides. Désirant aussi s'étendre

du côté de la terre ferme, ils nouèrent des relations avec les tribus cabyles et, en 1515, avec l'aide de ces nouveaux alliés, ils vinrent assiéger Bougie par terre et par mer. L'issue fut encore plus malheureuse que la première fois; ils furent obligés de brûler leurs vaisseaux et de rentrer par terre à Djidjelli.

Pendant deux ans, Aroûdj s'occupa à réparer ses forces et à consolider ses relations avec les populations voisines. Il s'allia avec Ahmed ben el Câdi, roi de Koukou en Cabylie, qui devait devenir plus tard son ennemi acharné. Ce petit souverain est resté populaire en Cabylie, sous le nom de Bouglouch. Pendant ce temps, Kheir ed Din continuait avec succès ses courses sur mer; il s'empara même de Dellys.

En 1516, Sâlem et Toumi qui gouvernait à Alger, appela les corsaires à son aide pour le délivrer de la garnison espagnole du Peñon, dont la présence était une douloureuse humiliation pour les Algériens. Aroûdj s'empressa de se rendre à cet appel et dirigea sa flotte sur Alger, pendant qu'il s'y rendait lui-même par terre à la tête d'une petite armée fournie en majeure partie par ses alliés. Chemin faisant, il s'empara de Cherchell, où s'était installé pour son propre compte un ancien corsaire de sa bande qu'il fit mettre à mort. A peine arrivé à Alger, il montra son intention bien arrêtée de garder cette ville pour lui, au grand désespoir des habitants. Au bout de peu de jours, il tua lui-même le malheureux Sâlem, qui l'avait appelé, et se proclama roi. Une conspiration ourdie contre lui dans la population fut punie avec la plus grande rigueur. Au milieu de tout cela, le Peñon, étant trop difficile à prendre, fut oublié.

Ce coup d'éclat eut un grand retentissement. L'Afrique se trouvait alors dans une situation assez analogue à celle de l'Espagne à l'époque des petits princes indépendants. Elle était émiettée en un grand nombre de petits États menacés par les progrès des chrétiens sur les côtes. Voici qu'un nouvel ennemi se dressait, menaçant pour leur indépendance. Chacun d'eux songea à chercher un protecteur du côté le plus favorable à ses intérêts.

Expédition de Diego de Vera à Alger (1516).

Pour le moment, Aroûdj était le plus dangereux pour Alger, Ténès et les autres villes du littoral. Elles s'adressèrent à l'Espagne, où l'insulte faite au Peñon avait été vivement sentie. Le vieux cardinal Jimenes, qui gouvernait depuis la mort de Ferdinand le Catholique, crut pouvoir prendre Alger comme il avait pris Oran sept ans auparavant, et fit partir une expédition commandée par D. Diégo de Vera. Elle aboutit à une catastrophe. Les troupes, débarquées près de la porte Bâb-el-Oued, avaient commencé les travaux d'approche, quand un coup de vent mit la flotte en danger. Au moment où les troupes commençaient leur retraite, Aroûdj les attaqua avec une telle impétuosité, qu'elles perdirent plus de la moitié de leur effectif; le reste se rembarqua à grand'peine, et une partie de la flotte fut détruite par la tempête (1516). Nous verrons plus tard trois autres expéditions espagnoles contre Alger aboutir à des désastres semblables pour des causes analogues.

Prise de Tlemcen par Aroudj (1517).

Après avoir laissé son frère Khéir ed Din au gouvernement d'Alger, Aroûdj profita immédiatement de sa victoire pour reprendre sa marche vers l'Est; il soumit successivement les populations de la Mitidjà et s'avança jusqu'à Tenès, dont il s'empara en 1517.

Il s'était ainsi rapproché des Espagnols d'Oran et du royaume de Tlemcen, qui semblaient devoir opposer une barrière à sa marche. Ce furent les Tlemceniens eux-mêmes qui favorisèrent ses progrès. Le vieux royaume zeyânite s'effondrait.

Le nouveau roi, Abou Hammou III, qui venait de succéder (1516) à son neveu Abou Abdallah, continuait à payer le tribut à l'Espagne. Cette humiliation, jointe à la présence des Espagnols à Oran, dans une ville qui avait appartenu si longtemps aux Zeyânites, exaspérait la population. Les mécontents soutenaient un prétendant, Abou Zeyân, frère du roi

précédent, qui était pour le moment en prison. Ce parti, c'est-à-dire toute la population, fit appel à Aroûdj, qui ne se fit pas prier.

Il organisa rapidement un corps expéditionnaire à Tenès et se mit en route en faisant un détour par le sud pour se mettre à l'abri de toute attaque venant d'Oran pendant la marche de flanc qu'il faisait autour de cette place. En passant à la Calaa des Beni-Rached, un peu à l'est de Mascara, il y laissa, pour assurer ses communications, un poste commandé par son jeune frère Ishaq, et s'avança rapidement vers Tlemcen, où il entra sans résistance. Abou Hammou III s'était enfui à Oran (1517).

Les habitants mirent aussitôt Abou Zeyân en liberté et le proclamèrent roi; mais leurs illusions ne furent pas longues. Comme à Alger, les soldats du corsaire se rendirent insupportables par leur insolence et leurs exactions; comme à Alger, Aroûdj s'empressa de faire périr le roi, sous le prétexte qu'il avait élevé la voix en faveur de ses sujets; le malheureux Abou Zeyân fut pendu avec tous ses fils; ses autres parents furent noyés dans un bassin. De nombreuses exécutions prévinrent toute tentative de soulèvement.

Ces effroyables cruautés exaspérèrent la population, qui se retourna vers les Espagnols. Le marquis de Comares, gouverneur d'Oran, sortant d'une trop longue inaction, se mit à la tête d'un corps expéditionnaire renforcé par de nombreux contingents arabes, et se dirigea d'abord sur la Calaa des Beni-Râched pour couper la retraite à son ennemi. La garnison résista courageusement; mais, à la fin, dut se rendre et fut massacrée malgré la capitulation. Ishaq, frère d'Aroûdj, subit le sort commun (1518).

Mort d'Aroudj (1518).

Quelques jours plus tard, Comares arriva devant Tlemcen. Aroûdj en avait organisé la défense avec une grande habileté. Malgré les dispositions hostiles de la population, il résista pendant six mois; quand la ville fut perdue, il se retira dans le Mechouar, et y aurait peut-être tenu longtemps encore, si les habitants n'avaient trouvé le moyen d'ouvrir les

portes aux Espagnols. Pendant que la garnison turque était massacrée, Aroûdj s'échappa dans la campagne avec une petite troupe de fidèles; mais il fut rejoint par les cavaliers espagnols. Après une résistance désespérée, il fut tué et sa tête fut envoyée à Oran. La tradition place cette fin tragique sur les bords du rio Salado, ce qui est surprenant, car on ne comprend pas pourquoi Aroûdj aurait fui du côté de l'Est, où sa retraite était coupée. En réalité, il s'enfuit vers l'Ouest, du côté des Mérinides, dont il espérait le secours, et il périt dans les montagnes du Beni-Iznacen. Abou Hammou III fut replacé sur le trône (1518).

Baba Aroûdj s'était trouvé, vis-à-vis des petits princes africains menacés par l'Espagne, dans une situation analogue à celle de Yoûçouf ben Tachfin vis-à-vis des petits princes menacés par le roi de Castille. Mais, s'il avait l'habileté militaire du grand conquérant almoravide, il n'en avait pas l'esprit politique. Ce n'était qu'un corsaire; ses instincts féroces le perdirent. Kheir ed Din possédait le sens politique qui manquait à son frère. Aussi allons-nous le voir réussir à conserver, au milieu de difficultés inouïes, l'œuvre commune commencée par les deux frères.

Kheir ed Din vassal du Sultan (1518).

A la suite de cet échec, les Turcs restèrent vingt-quatre ans sans reparaître dans la province d'Oran. Nous laisserons donc provisoirement les provinces de l'Ouest pour donner toute notre attention aux événements qui vont se dérouler entre Alger et Tunis.

L'échec subi à Tlemcen était tellement grave, les corsaires s'étaient rendus tellement odieux par la dureté de leur domination, qu'ils étaient menacés de perdre à bref délai toutes leurs possessions. L'intention de Kheir ed Din était certainement de se faire un royaume indépendant; mais il comprit que, pour le moment, tout espoir d'y arriver était perdu; résolument, il se tourna vers le seul protecteur assez puissant pour rétablir ses affaires et offrit au sultan turc Selim Ier toutes ses possessions. Le sultan accepta et lui envoya im-

médiatement un premier renfort de 4.000 Turcs qui débarquèrent à Alger.

Expédition de Hugo de Moncade à Alger (1519).

De leur côté, les Espagnols voulurent réparer l'échec subi devant Alger par Diégo de Vera; mais ils perdirent du temps et ne surent pas profiter de leur succès. L'expédition, préparée en Sicile, sous les ordres de Hugo de Moncade, vint d'abord débarquer à Oran, sans doute pour y prendre quelques renforts et pour s'assurer le concours d'Abou Hammou. En 1519, elle mit de nouveau à la voile et vint débarquer à l'est d'Alger, à l'embouchure de l'Harrach. Abou Hammou devait amener ses contingents par terre; mais, soit impossibilité, soit mauvaise volonté, il fut en retard et ne parut pas. L'expédition eut le même sort que la première. Les Espagnols avaient couronné les hauteurs et commencé le siège, quand une attaque habile de Kheir ed Din sur leur camp les ramena en désordre vers la côte, où ils subirent un désastre complet. Pour les achever, la tempête qui sévissait en même temps détruisit ou jeta à la côte plus de la moitié des navires..

Suite des progrès de Kheir ed Din (1519 à 31).

Aussitôt débarrassé des Espagnols, Kheir ed Din se tourna contre son ancien allié, le sultan de Koukou en Cabylie, qui s'était déclaré contre les Turcs. Une expédition envoyée sous les ordres d'un lieutenant eut d'abord un plein succès et aboutit à la prise de Collo (1519). Mais, l'année suivante, les Cabyles prirent une éclatante revanche. Ahmed ben el Câdi appela tous ses contingents sous les drapeaux. Kheir ed Din voulut attaquer ses ennemis chez eux et s'avança audacieusement au centre de la Cabylie. Là il fut cerné par des forces très supérieures, sa retraite fut coupée; il parvint avec beaucoup de peine à s'échapper vers l'Est et à regagner Djidjelli. Alger, resté sans défense, tomba au pouvoir d'Ibn el Cadi (1520). Cherchell et Ténès reprirent leur liberté.

Kheir ed Din était ainsi revenu au même point qu'en 1514;

il avait, il est vrai, l'appui des Turcs; mais, pour le moment, cet appui était plus moral qu'effectif. Heureusement pour lui, les Espagnols montrèrent autant d'inertie que les Turcs, et il put employer les cinq années suivantes à refaire ses forces. Comme la première fois, il chercha un appui parmi les indigènes et en trouva chez les Beni-Abbès; il s'allia avec leur chef Abd el Aziz; grâce à son concours, il put soumettre Constantine. Ainsi, les Berbères travaillaient, par leurs dissensions, à leur propre asservissement.

En 1525, Kheir ed Dîn, appuyé par les Beni-Abbès, envahit la Cabylie et marcha sur Alger. Les Algériens ne gagnaient jamais à changer de maîtres. Ils détestaient Ibn el Câdi autant qu'ils avaient haï les Turcs; la plupart d'entre eux souhaitaient le retour de Kheir ed Dîn. Celui-ci remporta une première victoire au sein de la Cabylie, puis une seconde au col des Beni-Aïcha, que Ibn el Câdi était venu défendre en personne. Cette victoire ouvrait la route d'Alger; Kheir ed Dîn n'eut pas la peine d'assiéger cette ville. Ibn el Câdi fut tué par ses propres soldats et les Turcs entrèrent sans résistance à Alger (1525).

Les années 1526 et 1527 furent employées par les Turcs à rétablir leur domination sur les villes qui leur avaient échappé; tout le littoral, depuis Djidjelli jusqu'aux portes d'Oran, rentra en leur possession.

En 1529, Kheir ed Dîn s'empara enfin du Peñon, où les Espagnols étaient restés jusque-là, plus menaçants en apparence, que dangereux en réalité. La petite garnison, oubliée de la mère patrie et réduite à la misère, succomba après une résistance héroïque.

Les effets de cet événement se firent aussitôt sentir. Le roi de Tlemcen, Abou Mohammed Abdallah, qui avait succédé l'année précédente à son frère Abou Hammou, s'allia secrètement aux Turcs et reconnut leur suzeraineté, sans oser toutefois rompre encore ouvertement avec les Espagnols.

Pendant que les Turcs remportaient ces succès à Alger, ils avaient à lutter contre quelques difficultés du côté de l'Est; mais en somme leur situation s'était également affermie de ce côté. Le sultan hafcide, Abou Abdallah Mohammed, mort

en 1526, avait été remplacé par un de ses fils, Mouley Hâcen. Pour s'assurer la couronne, ce jeune prince avait fait assassiner deux de ses frères; mais le troisième, nommé Râched, s'était échappé, et était venu demander l'appui des Turcs. Ainsi, l'occasion de mettre le pied à Tunis s'offrait d'elle-même à Kheir ed Din; mais cette entreprise était encore au-dessus de ses forces; il aurait eu besoin de l'appui du sultan de Constantinople, alors fort occupé de son côté. Une brouille momentanée avec Abd el Aziz n'avait pas eu de suite, et en fin de compte, les Beni-Abbès restaient les alliés des Turcs. Toutefois, ceux-ci perdirent Constantine qui s'était soulevée, et qui rentra sous l'autorité du sultan hafcide.

En 1531, la flotte impériale, commandée par André Doria, parut inopinément devant Cherchell et s'empara de la ville; mais les troupes de débarquement ne purent prendre la citadelle; elles se laissèrent surprendre et finalement durent se rembarquer.

Kheir ed Din prend Tunis. — Première chute des Hafcides (1533).

A cette époque, le sultan Soleïmân donna à Kheir ed Din les fonctions de grand amiral sous le titre de capitan pacha, et l'appela à Constantinople. Le prétendant Râched s'y rendit également afin d'obtenir l'appui du sultan pour sa restauration. Soleïmân confia en effet à Kheir ed Din une flotte importante pour s'emparer de Tunis. La restauration de Râched était le prétexte qui devait soulever la population contre Mouley Hâcen; le renversement des Hafcides était le but. Soleïmân garda Râched à Constantinople, et pour plus de sûreté le fit mettre en prison.

La flotte mit à la voile en 1533. Kheir ed Din ne se rendit pas directement à Tunis; il vint débarquer à Bône pour achever ses préparatifs et compléter ses troupes de débarquement. Ce fut seulement l'année suivante (1534) qu'il vint débarquer à la Goulette. La lenteur de ces préparatifs chez un homme de la trempe de Kheir ed Din suffit pour montrer combien l'expédition lui paraissait sérieuse, et le trône des Hafcides encore solide, malgré les rudes secousses qu'il avait subies. Les Tunisiens avaient eu le temps de connaître, et par

suite de détester Mouley Hâcen; ils auraient donc volontiers accepté Râched; ils ne tardèrent pas à connaître le but réel de l'expédition et voulurent fermer leurs portes aux Turcs. Il était trop tard; la ville dut se rendre et fut mise au pillage.

Mouley Hacen s'était retiré à Constantine, et ses partisans tentèrent encore de résister; mais la politique habile de Kheir ed Din lui enleva bientôt cette ville, ainsi que toutes les places de Tunisie, qui appartenaient encore aux Hafcides. Mouley Hacen se réfugia auprès de l'empereur Charles-Quint pour demander son appui. Telle fut la première chute de cette dynastie; toutefois sa disparition n'était pas définitive; dans les convulsions de son agonie, elle devait reparaître encore deux fois avant de s'éteindre, pour toujours, quarante ans plus tard.

Charles-Quint prend Tunis. — Restauration du Hafcide Mouley Hacen (1535).

La chute de Tunis était un événement considérable. Charles-Quint protégeait Mouley Hacen et le roi zeyânite, en attendant que l'occasion de s'emparer de Tunis et de Tlemcen se présentât. L'expulsion de son protégé compromettait tous ses projets. Il résolut de frapper un grand coup et prépara la plus puissante expédition qui eût abordé sur les côtes d'Afrique depuis la croisade de saint Louis. En 1535, une escadre formidable de 400 navires, portant 30.000 hommes, partit de Barcelone; après avoir touché à Cagliari, comme celle de saint Louis, elle vint aborder à Carthage. L'empereur commandait en personne; André Doria et le duc d'Albe figuraient parmi ses lieutenants.

Les troupes dont disposait Kheir ed Din n'atteignaient pas le tiers de l'effectif de ses ennemis; la population de Tunis était hostile; dix mille captifs chrétiens constituaient un gros danger en cas d'échec. Sans se laisser décourager, le capitan pacha avait rapidement fortifié Tunis et surtout la Goulette, appui indispensable pour sa flotte. On assure qu'il avait donné l'ordre de massacrer les dix mille captifs chrétiens; mais, pour une cause inconnue, cet ordre, s'il fut réellement donné, ne fut pas exécuté.

Le premier effort des impériaux porta sur la Goulette; malgré une résistance désespérée, malgré les attaques de la garnison de Tunis, ils s'en emparèrent au bout d'un mois de siège et, du même coup, d'une grande partie de la flotte turque.

Dès le lendemain, Charles-Quint marchait sur Tunis. Malgré l'écrasante supériorité de ses ennemis, Kheir ed Din sortit à leur rencontre, et parvint à leur disputer la victoire dans une bataille acharnée. Pendant ce temps, les captifs chrétiens se soulevaient et se rendaient maîtres de la ville abandonnée par les Turcs. Ceux-ci étaient cernés; la retraite était devenue très difficile; Kheir ed Din l'effectua pendant la nuit, abandonnant tout ce qui embarrassait sa marche, et parvint, au prix de fatigues et d'efforts inouïs, à mettre ses troupes en sûreté. Il dirigea une petite colonne sur Constantine, sous les ordres de son plus habile lieutenant, l'eunuque renégat Haçen Agha, et se rendit avec le reste de sa petite armée à Bône, d'où il gagna Alger par mer (1535).

Malgré l'échec qu'il avait subi, cette défense de Tunis et la retraite qui la suivit font honneur à Kheir ed Din. Non seulement il lutta contre des forces très supérieures commandées par les premiers capitaines de l'Europe, mais il eut à faire sa retraite au milieu des tribus arabes hostiles, toujours prêtes à se jeter sur le vaincu, et sous la menace d'un ennemi puissant, son ancien allié, Ibn el Câdi.

Aussitôt après sa victoire, Charles-Quint pénétra dans Tunis. Cette malheureuse ville, de même que Tlemcen et Sidjilmâça, avait été mise à sac bien souvent; mais le pillage que lui firent subir les chrétiens dépassa en horreur tous ceux qui l'avaient précédé. Le massacre fut si effrayant que la ville en fut dépeuplée. Les Juifs, bien innocents cependant de tout ce qui se passait autour d'eux, furent particulièrement en proie à la rage du vainqueur. Les Espagnols poursuivaient jusque sur la terre étrangère la race qu'ils avaient impitoyablement chassée de chez eux.

Mouley Hacen fut rétabli sur le trône au milieu de ces ruines; il resta vassal et tributaire de l'empereur. Une clause du traité lui interdit de recevoir des Morisques, ces Maures con-

vertis au christianisme, que l'Espagne expulsait après les avoir poussés à bout par d'intolérables vexations. Charles-Quint gardait pour lui la Goulette, et se fit céder les deux ports importants de El Mehdia et Bône. Il n'était pas au pouvoir de Mouley Hacen de lui livrer le premier de ces ports où s'était installé le corsaire renégat Dragut, Grec d'origine comme les Barberousse. Quant à Bône, elle fut occupée à peu près sans résistance quelques jours après la prise de Tunis par une flottille espagnole qui y laissa une petite garnison. Cette troupe, insuffisante et mal approvisionnée, ne tarda pas à être bloquée comme celle qui occupait Bougie. Elle aurait été incapable de garder la ville contre une attaque sérieuse; au bout de quelque temps, elle se restreignit à l'occupation de la citadelle, dont la possession était tout à fait inutile.

Après un séjour d'environ un mois, Charles-Quint quitta Tunis après fait soigneusement fortifier et approvisionner la Goulette, et en laissant son protégé Mouley Hacent rétablir son autorité comme il le pourrait (1535).

Kheir ed Din quitte l'Afrique (1535).

Cependant Soleïmân II rappelait son capitan pacha à Constantinople pour organiser et commander ses flottes sans cesse menacées par l'infatigable activité d'André Doria. Les Turcs étaient, au début, d'assez médiocres marins; mais Barberousse était Grec; à son école une puissante flotte allait se former. Avant de partir, Kheir ed Din voulut venger, dans la mesure de ses forces, son échec de Tunis. A cet effet, il fit une formidable razia dans l'île de Minorque; il en ramena 6.000 prisonniers qui vinrent peupler le bagne d'Alger, après quoi il partit pour Constantinople, laissant le commandement à l'eunuque Hacen Agha, qui avait déjà fait un intérim et qui s'était montré digne de cette confiance par ses talents politiques et militaires (1535).

Kheir ed Din ne reparut plus en Afrique; mais sa carrière n'était pas finie; il rendit encore de grands services à son maître, qu'il servit fidèlement, et au roi de France, allié du sultan. C'était à la fois un marin de premier ordre, un habile

général comme il le montra dans les deux défenses d'Alger et dans la retraite de Tunis, et un fin politique. Il était certainement implacable, comme on l'était généralement à cette époque, mais seulement quand sa politique l'exigeait; il n'avait pas les instincts féroces de son frère. Malgré les résultats prodigieux auxquels il parvint, il ne put cependant pas fonder un empire personnel, comme c'était son but. Etranger au pays, il ne pouvait y trouver un appui solide; il ne pouvait compter que sur l'appui des Turcs, et sur les recrues attirées auprès de lui par la course et dont le nombre était nécessairement limité. Aussi son rôle devait-il se borner, en fin de compte, à être le précurseur des Turcs. Il fut assez sagace pour le comprendre.

Position difficile de Mouley Hacen. — Dragut (1536 à 40).

Mouley Hacen était aux prises avec d'inextricables difficultés. Le sud et le centre de la Tunisie, y compris Caïrouân et la côte, ne reconnaissaient pas son autorité; il ne régnait que sur la petite partie de la Tunisie comprise entre Tunis et Bizerte; encore son titre de protégé des chrétiens lui valait-il la haine d'une partie de ses sujets. Il passa toute l'année 1536 dans cette situation, demandant inutilement des secours à son protecteur. Le gouverneur de la Goulette demandait également des renforts sans lesquels on ne pouvait rien entreprendre contre El-Mehdia.

En 1537, quelques renforts envoyés en Sicile permirent aux deux alliés de faire une tentative contre Soûça; mais elle échoua piteusement. Cet échec fut réparé deux ans plus tard par André Doria, qui s'empara de Soûça et des autres petites places de la côte; mais il n'attaqua pas El-Mehdia, toujours occupée par Dragut et dont le siège offrait trop de difficultés. Cette conquête fut d'ailleurs stérile. En 1540, Mouley Hacen s'approcha de Caïrouân avec l'intention d'attaquer cette capitale, sans laquelle il ne pouvait être maître de la Tunisie. Il n'en eut pas le temps; attaqué lui-même dans son camp, il fut complètement battu; les petites villes de la côte en profitèrent pour se mettre sous la protection de Dragut, qui se trouva ainsi maître de tout le littoral.

Expédition de Charles-Quint contre Alger (1541).

L'année suivante (1541) vit la grande et désastreuse expédition de Charles-Quint contre Alger. Après la prise de Tunis, l'empereur avait résolu d'en finir avec cette ville qui avait déjà causé deux échecs terribles aux armes espagnoles. Il voulut, comme pour Tunis, commander en personne et s'assurer une supériorité de forces qui le mît à l'abri de toute déception. Plus d'une année fut employée à compléter les préparatifs. Port-Mahon, qui venait d'être si rudement éprouvé par la razia de Kheir ed Din, fut choisi pour point de concentration.

A la fin d'octobre 1541, une immense flotte de plus de 500 voiles, commandée par André Doria, et portant plus de 32.000 hommes, mettait à la voile; deux jours après, elle mouillait au fond du golfe d'Alger, non loin de l'endroit où avait atterri l'expédition d'Hugo de Moncade en 1518. Les immenses occupations de Charles-Quint avaient retardé le départ de sa flotte. La saison était un peu avancée pour une telle entreprise; on touchait au début de novembre, époque à laquelle commencent quelquefois les pluies accompagnées de violents coups de vent d'ouest ou de nord-ouest. D'autres fois, le temps reste obstinément beau, et les pluies impatiemment attendues pour les semailles arrivent beaucoup plus tard. Cette année-là, elles commencèrent de bonne heure, accompagnées d'une violente tempête.

L'armée débarqua, non sans difficulté, le 23 octobre, à l'embouchure de l'Harrach. Par suite d'un oubli, ou peut-être d'une impossibilité résultant du temps, il ne fut pas débarqué de vivres. Ce fut un grand malheur, car l'armée ne pouvait compter sur les ressources du pays; les Arabes aux aguets tenaient toute la campagne.

Des négociations avaient été entamées depuis quelques mois entre le comte d'Alcaudete gouverneur d'Oran et Hacen Agha pour obtenir la reddition de la ville; mais elles n'avaient abouti à rien. Après une sommation dédaigneusement repoussée par Hacen Agha, l'armée se mit en marche le 24, refoula tout ce qui était devant elle, et vint couronner les

hauteurs où s'éleva depuis le fort l'Empereur, sa droite s'étendant jusqu'au rivage. On reprenait donc à peu près exactement le plan d'Hugo de Moncade.

Malheureusement la nuit fut terrible; la tempête éclata, mettant la flotte en danger et couvrant d'eau l'armée affamée. Tout débarquement de vivres devenait impossible; les navires allaient à la côte l'un après l'autre. Hacen Agha ne laissa pas échapper l'occasion; malgré l'inégalité des forces, il fit une vigoureuse sortie qui fut finalement repoussée, mais non sans avoir causé des pertes cruelles aux Impériaux. La flotte n'aurait pu trouver un abri contre le terrible vent d'ouest qu'en venant mouiller sous le canon d'Alger. Pour la soustraire à une destruction complète, André Doria leva l'ancre et se réfugia à l'est du cap Matifou. On peut se figurer l'état des Impériaux affamés, sans abri, sous une pluie glaciale, l'esprit plein du souvenir des deux désastres subis par leurs compatriotes sur le même terrain et pour les mêmes causes. En même temps ils étaient attaqués par les Turcs avec une sauvage énergie; ils voyaient les navires s'éloigner, emportant leur dernier espoir, soit pour les vivres, soit pour la retraite, et ils apercevaient dans la campagne les Arabes guettant le moment de la retraite, suivant une tactique que nous avons nous-même éprouvée plus d'une fois.

Dans ces conjonctures, Charles-Quint se décida à ordonner la retraite. L'armée mit trois jours à rejoindre la flotte au cap Matifou, après avoir traversé avec peine les cours d'eau débordés; elle fut harcelée sans relâche, mais elle fit sa retraite avec un calme digne des vieilles troupes qui la composaient. Plusieurs navires furent jetés à la côte et périrent avec leurs équipages. Enfin, le 30 octobre, Charles-Quint, resté un des derniers à terre, s'embarqua à son tour. La flotte, très éprouvée et fuyant devant le vent, se réfugia à Bougie; à défaut de vivres frais, elle y trouva un mouillage sûr; vers la fin de novembre, elle put regagner les côtes d'Espagne.

Il est certain que l'expédition si bien préparée aurait pu être mieux conduite. L'expérience des deux premières, qui avaient eu lieu, l'une à la fin de septembre, l'autre à la fin

d'août, avait montré combien la côte d'Alger pouvait être dangereuse, même dans la bonne saison; en retardant à la fin d'octobre, on s'exposait à un péril encore plus grand. Après la fatale nuit du 24 au 25, Charles-Quint devait-il persévérer, comme on l'a souvent dit? Sans prétendre répondre à cette question, on peut remarquer que l'empereur, commandant en personne, était tenu à plus de prudence qu'un général ordinaire. Qu'on s'imagine l'expédition aboutissant à un désastre complet dans lequel Charles-Quint aurait succombé avec toute son armée, qui comptait les meilleurs capitaines de son temps, Fernand Cortès, un des Colonna, etc.! Quelles conséquences cet événement ne pouvait-il pas entraîner pour tous les pays soumis à l'empereur? En pareil cas, exposer le sort de son armée, c'était peut-être exposer celui de tout l'empire. Quoi qu'il en soit, une fois la résolution prise, Charles-Quint l'exécuta avec tout le calme et la sérénité dignes de son nom.

Il serait injuste de ne pas se rappeler en même temps l'énergie de l'eunuque Hacen Agha, qui ne se laissa intimider ni par l'énorme disproportion des forces, ni par la renommée de son redoutable adversaire. En récompense de son exploit, il reçut du sultan le titre de pacha que nous lui donnerons désormais. En bon général qu'il était, il voulut profiter de sa victoire; quelques mois plus tard, en 1542, il envahit la Cabylie, pour combattre Ahmed ben el Câdi, cet ennemi acharné des Turcs qui avait tenu Kheir ed Din en échec et dont l'hostilité n'avait pas désarmé depuis vingt-deux ans. Ibn el Câdi sentit l'impossibilité de la résistance et se soumit. Chose extraordinaire, il tint sa promesse et devint l'allié des Turcs; nous le retrouverons plus tard combattant à leurs côtés contre les Espagnols. Hacen pacha tourna ensuite au Sud et soumit sans difficulté une partie du Zâb.

Mouley Hacen détrôné par son fils Ahmed Sultân (1542).

La même année (1542) vit la fin du règne de Mouley Hacen à Tunis. Depuis son échec devant Caïrouân en 1537, ce monarque ne jouissait plus d'aucune autorité. Il avait une petite garde espagnole pour sa sûreté personnelle; cette circons-

tance, jointe à la présence des chrétiens à la Goulette, mécontentait ses sujets; ils portaient leurs regards vers les champions de l'islamisme, c'est-à-dire Dragut à El-Mehdia et les Arabes Chabbia à Caïrouân. Moulcy Hacen prit alors un parti énergique; il quitta Tunis pour aller en Italie demander des secours à l'empereur, et, dans le cas où il n'en obtiendrait pas, pour recruter lui-même des mercenaires. A cet effet, il emporta une partie de ses richesses et confia le reste au gouverneur espagnol de la Goulette. A peine fut-il parti, que son fils Ahmed Sultân accourut à Tunis et s'empara du pouvoir.

Mouley Hacen ne réussit que dans la seconde partie de ses projets. Il avait réuni environ 2.000 mercenaires italiens quand il apprit la révolte de son fils. Il rentra aussitôt en Afrique avec sa petite troupe et s'avança contre Tunis. Ahmed Sultân étant venu à sa rencontre avec des forces très supérieures, les deux troupes se rencontrèrent près du lieu qui avait été le théâtre de la victoire de Charles-Quint sur Kheir ed Din. Mouley Hacen vit sa petite troupe presque entièrement détruite et tomba lui-même entre les mains de son fils, qui le fit aveugler.

Les Espagnols ne pouvaient manquer de soutenir un autre candidat au trône; ce fut d'abord un prince hafcide nommé Abd el Malik, puis après la mort de celui-ci, survenue presque aussitôt, son fils Mohammed. Mais Ahmed Sultân n'eut pas de peine à les forcer à se réfugier à la Goulette, et resta maître du trône, où il parvint à s'établir solidement. Ainsi, le fruit de la victoire de Charles-Quint était déjà en partie perdu.

Enfin, cette même année 1542, les Turcs d'Alger portèrent leurs armes à Tlemcen. Il est temps, par conséquent, de revenir vers cette ville que nous avons laissée en 1518 après la mort de Baba Aroûdj, et le rétablissement de Abou Hammou III (p. 261).

Les Turcs et les Espagnols se disputent la protection de Tlemcen (1531 à 42).

Abou Hammou, vassal de l'Espagne, régna tranquillement jusqu'en 1528. A sa mort, son fils Abou Mohammed Abdallah, surnommé Abou Serhân el Meçaoûdi se hâta de rompre avec l'Espagne et de s'allier secrètement à Kheir ed Dîn, à qui il rendit hommage.

Le marquis de Comares, gouverneur d'Oran, ne fit rien pour punir cette défection; il était absent; mais, eût-il été présent, il n'eût pu faire plus. La garnison d'Oran, comme la plupart de celles des ports occupés par les Espagnols, — le Peñon d'Alger, Bougie, etc., — était réduite à la misère par suite de l'abandon où la laissait la mère patrie; peu ou point de solde, point de renforts pour réparer les pertes. C'est certainement cet abandon et le manque de suite dans les opérations qui rendirent inutiles tant d'efforts et d'actes héroïques. Les Espagnols d'Oran, obligés de vivre aux dépens du pays voisin, étaient détestés des habitants. Les Beni-Amer seuls leur étaient fidèles; aussi étaient-ils exécrés de leurs compatriotes.

En 1531, un fils de Mohammed Abou Serhân, nommé également Mohammed, se révolta contre son père; les Espagnols en profitèrent pour s'emparer du port d'Honeïn; c'est à cela que se borna leur appui, et le prince révolté continua de tenir la campagne. Quelque temps après, pour compléter le désordre, un autre prince zeyânite, nommé Abd er Rahmân ben Redouân, se révolta également et vint en personne à Oran demander l'appui des Espagnols, qui lui donnèrent un petit corps d'auxiliaires. Cet effort isolé eut un fâcheux résultat. Ibn Redouân fut battu par les Beni-Râched sur les bords de l'Isser, et la petite troupe chrétienne entièrement détruite ou prise (1535).

C'est à ce moment qu'on apprit la prise de Tunis par Charles-Quint et la défaite de Kheir ed Dîn, défaite que l'on pouvait croire définitive. Mohammed Abou Serhân s'empressa en conséquence de se tourner vers l'Espagne, à laquelle il offrit son hommage et son tribut. On accepta le dernier, mais sans s'engager pour le reste; les choses restèrent

en l'état, c'est-à-dire dans le désordre : les Espagnols confinés dans Oran, Ibn Redouân en état de révolte, attendant l'occasion de venger sa défaite.

D'ailleurs, le grand succès obtenu en 1541 à Alger par Hacen pacha devait ramener de son côté les rois zeyânites. Après avoir soumis ses voisins de l'Est, comme nous l'avons vu (p. 271), le pacha songea à soumettre ceux de l'Ouest, ou du moins à leur imposer son influence. Le roi de Tlemcen, Abou Mohammed était mort, et ses deux fils, Abou Abdallah Mohammed et Abou Zeyân, se disputaient le trône. Hacen pacha marcha d'Alger sur Tlemcen sans que les Espagnols d'Oran fussent en mesure de lui disputer le passage. A son arrivée, il donna le trône à Abou Zeyân; c'en était assez pour que son frère devînt le candidat des Espagnols. En effet Abou Abdallah se réfugia à Oran (1542).

Chabet el Lehâm (1543).

Hacen pacha rentra ensuite à Alger, après avoir laissé des garnisons de Tlemcen pour soutenir son protégé, et à Moslaganem qui, par sa position, menaçait la plupart des mouvements de la garnison d'Oran. A peine eut-il quitté le pays, le gouverneur d'Oran, comte d'Alcaudete, voulut à son tour mettre son protégé Abou Abdallah sur le trône de Tlemcen. Une petite colonne organisée dans ce but fut complètement exterminée au Chabet-el-Leham (défilé de la Chair), près d'Aïn-Temoucheut (1543).

Ce tragique événement, qui a laissé un profond souvenir chez les Arabes du pays, secoua l'indifférence du gouvernement espagnol à l'égard de ses possessions d'Afrique. Des renforts importants furent envoyés au comte d'Alcaudete, qui se mit lui-même à la tête de sa petite armée, et marcha sur Tlemcen. Les partisans d'Abou Zeyân furent vaincus une première fois sur l'Isser, et une seconde fois près de Tlemcen. La ville fut complètement pillée par les Espagnols. Abou Zeyân, qui commandait dans le dernier combat, fut obligé de s'enfuir vers l'Ouest; Alcaudete l'atteignit et le battit une troisième fois.

Après ces brillants succès, le comte d'Alcaudete revint à

Oran, laissant son protégé Abou Abdallah en possession d'un trône mal affermi. Le retour des troupes fut inquiété par les Arabes, fidèles à la tactique qui a souvent rendu les retraites de leurs ennemis très meurtrières, et les a quelquefois changées en désastres.

Attaque de Mostaganem par Alcaudete (1541).

Alcaudete, encouragé par ce succès, voulut ensuite s'emparer de Mostaganem; mais, trouvant la place trop forte, il revint sans l'assiéger. Il perdit beaucoup de monde pendant sa retraite, qui fut constamment harcelée (1544). Aussitôt après son départ de Tlemcen, Abou Zeyân était revenu à la charge; il avait pour lui la population, toujours ennemie du protégé des chrétiens. Cependant il fut battu par son frère; mais, pendant qu'Abou Abdallah était vainqueur en rase campagne, Tlemcen se soulevait contre lui et rétablissait Abou Zeyân.

Abou Abdallah vint demander le secours des Espagnols; mais il fut moins heureux que la première fois. Une petite colonne, commandée par le gouverneur, éprouva un échec qui la fit rentrer au plus vite à Oran. Abou Abdallah, poursuivi par ses ennemis, fut pris et mis à mort (vers 1544).

A la même époque, l'eunuque Hacen pacha, qui avait si brillamment succédé à Kheir ed Din, fut relevé de ses fonctions et mourut obscurément au bout de quelques années. Le gouvernement d'Alger fut donné à un officier nommé El Hadj Bachir qui ne resta que quelques mois en fonction. Ce peu de temps lui suffit pour voir éclater une révolte et pour la réprimer : la nouvelle du remplacement d'Hacen pacha amena un soulèvement des tribus voisines de Miliana qui, sous la conduite d'un chef nommé Bou Triq avaient infligé un sanglant échec à la garnison de cette ville. El Hadj Bachir organisa rapidement une colonne et écrasa la révolte. Il était à peine rentré de son expédition quand il fut remplacé par un fils de Kheir ed Din nommé El Hacen.

Hacen fils de Kheir ed Din (1544).

Le célèbre corsaire, devenu amiral-général des flottes turques, parcourait les mers à cette époque; mais il n'oubliait pas l'Afrique, théâtre de ses premiers exploits. Ne pouvant y rentrer lui-même, il en avait obtenu le gouvernement pour son fils (1544).

Cependant, les Espagnols n'avaient pas renoncé à mettre la main sur Tlemcen; leur protégé Abou Abdallah n'existait plus; la situation n'en était que plus nette. Le comte d'Alcaudete attendit d'avoir reçu quelques renforts et, en 1547, il marcha sur Tlemcen où le roi Abou Zeyân se préparait à la résistance. De leur côté, les Turcs ne voulaient pas abandonner leur protégé. Le nouveau gouverneur d'Alger, Hacen ben Kheir ed Dîn, se mit aussitôt en mouvement et vint menacer par derrière le comte d'Alcaudete, qui attendait vainement près d'Aïn-Temouchent les contingents de ses alliés arabes. La situation des Espagnols, entre le roi de Tlemcen et l'armée turque d'Alger, était très dangereuse. Ils en furent tirés par un de ces incidents si fréquents dans l'histoire des peuples musulmans. Kheir ed Din étant mort, son fils Hacen craignit que cet événement ne compromit sa situation à Alger et se hâta de retourner dans cette ville avec ses troupes pour parer à toute éventualité. Ses appréhensions furent vaines; en arrivant à Alger, il trouva la confirmation de ses pouvoirs avec le titre de bey arbeg.

Alcaudete, que le manque de parole de ses alliés arabes avait sans doute dégoûté de l'entreprise de Tlemcen, poursuivit les Turcs d'Alger dans leur retraite, et crut l'occasion favorable pour s'emparer de Mostaganem. Il prit Mascara au passage; mais Mostaganem résista à tous ses efforts et il fut obligé de se retirer sur Oran. Sa retraite, constamment harcelée, fut extrêmement pénible (1547). C'était le prélude du grand désastre que l'armée espagnole devait éprouver onze ans plus tard sur le même terrain.

La lutte engagée entre les Espagnols et les Turcs pour faire prédominer leur influence à Tlemcen, en attendant le moment de pouvoir s'approprier cette ville, durait depuis

vingt-neuf ans; elle avait commencé lors de l'expédition d'Aroûdj, en 1518. Mais voici qu'une troisième puissance va entrer dans la lice pour imposer son influence à la malheureuse ville trop bien protégée. Ce troisième larron est le Chérif saâdien dont l'influence grandissait depuis plusieurs années dans l'Ouest au détriment des Mérinides, qui ne comptaient presque plus. Il est donc nécessaire de revenir dans le Mag'rib, que nous avons abandonné depuis le commencement du siècle.

Débuts des Chérifs saâdiens (1516).

Nous avons laissé (p. 244) le sultan mérinide, premier de la branche des Beni-Ouattâs, régnant assez paisiblement. Il fut remplacé en 1504 par son fils Abou Mohammed el R'aleb, et celui-ci, en 1510, par son frère Mouley Mohammed el Mançour. A la même époque, le Chérif saadien Abou Abdallah Mohammed el Câïm régnait indépendant dans son nouveau royaume, qui comprenait le Sous et une partie du Drâa. Il luttait avec ardeur contre les Portugais, qui occupaient plusieurs points de la côte et qui avaient des alliés parmi les indigènes. L'étoile des chrétiens commençait à pâlir dans cette région.

El Câïm mourut en 1516; ses Etats furent partagés entre ses deux fils : l'aîné, *Abou'l Abbès* el Aradj, eut le Nord; le second, *Mohammed el Mahdi*, eut le Sud. La dynastie saâdienne était à peine fondée, et déjà la fatale division des héritages allait la mettre en danger. Heureusement pour elle, Mohammed el Mahdi était un homme remarquable qui sut rétablir l'autorité compromise.

Luttes des Saâdiens contre les Mérinides et les Portugais (1529 à 39).

Les deux frères vécurent d'abord en bonne intelligence, occupés à étendre leurs possessions et à lutter avec avantage contre les Portugais. En 1529, Abou'l Abbès s'empara de Maroc, où régnait un prince mérinide indépendant.

Le sultan mérinide Mouley Mohammed fit un effort vigoureux pour arracher Maroc aux Saâdiens; mais, pendant qu'il

assiégeait cette ville, une révolte éclata à Fès parmi ses parents; en même temps, l'autre chérif, Mohammed el Mahdi, accourait au secours de la place. Mouley Mohammed leva précipitamment le siège et rentra à Fès. Maroc était définitivement perdu pour les Mérinides.

Pendant les années suivantes, le chérif Abou'l Abbès continua à s'étendre vers le Nord et soumit le pays jusqu'à Tadla. En 1528, Mouley Mohammed tenta une seconde fois le sort des armes et vint livrer bataille au chérif près d'En Maï; l'issue du combat fut douteuse et les deux partis firent la paix.

Mouley Mohammed étant mort en 1530, le pouvoir échut d'abord à un de ses fils nommé Abou Haçoun, qui fut remplacé presque aussitôt, sans violence, par son frère Mouley Ahmed. Ce dernier voulut, après quelques années de règne, prendre une revanche des échecs de son père. En 1536, il vint attaquer Abou'l Abbès et fut battu. On fit encore la paix sur la base du *statu quo*. On doit reconnaître que les Chérifs avaient montré jusque-là une certaine modération; ils recueillaient les portions de l'empire mérinide, qui se détachaient comme les fruits se détachent de l'arbre; mais ils n'avaient pas encore touché le trône; ils s'attachaient à la bonne administration de leurs Etats, et à la guerre contre les Portugais. En 1536, Mohammed el Mahdi enleva à ces derniers la place de Santa-Cruz. En 1539, il vint assiéger Safi; la ville résista si bien et si longtemps que Mohammed leva le siège; mais les Portugais, jugeant cette place trop exposée, l'évacuèrent volontairement après en avoir rasé les fortifications. D'ailleurs, à cette époque, le roi de Portugal, Juan III, était dégoûté des entreprises d'Afrique à cause des grandes dépenses qu'elles entrainaient sans compensation. Il était disposé à renoncer à ces coûteuses conquêtes.

Divisions entre les Cherifs saâdiens (1539 à 44).

La division du royaume des Chérifs ne tarda pas à porter ses fruits. Déjà une première fois Abou'l Abbès avait attaqué son frère en 1537; la rupture n'avait pas eu de suites. En 1539, à la suite d'une nouvelle attaque de son aîné, Moham-

medel Mahdi marcha contre lui, le battit et le fit prisonnier. Le fils d'Abou'l Abbès s'empressa de demander l'appui des Mérinides et même de ses ennemis mortels les Portugais. Mohammed montra alors toute la modération de son caractère. Il remit son frère en liberté, lui rendit ses Etats, et conclut avec lui un accord en vertu duquel l'héritage des deux royaumes chérifiens devait revenir d'abord au fils de Mohammed el Mahdi, et, après lui, à celui d'Abou'l Abbès, qui était plus jeune. Cet accord bizarre était inexécutable; l'unité de la monarchie chérifienne fut rétablie plus promptement et par d'autres moyens.

Abou'l Abbès n'attendait qu'une occasion pour rompre le traité et prendre sa revanche. La lutte éclata de nouveau entre les deux frères en 1543. Abou'l Abbès, encore battu, ne put même pas se réfugier dans Maroc sa capitale. Après avoir vainement imploré le secours des Mérinides, se voyant abandonné de tous, il se décida à renoncer au pouvoir, et se retira à Tafilala, où se trouvaient déjà d'autres Chérifs, les Haçanites (1544).

Rétablissement de l'unité saâdienne. — Mohammed el Mahdi. Première chute des Mérinides (1511 à 47).

L'unité de la monarchie était rétablie, et le temps de la modération était passé. Mohammed el Mahdi se prépara à attaquer les Mérinides, auxquels il ne laissa plus de répit jusqu'à leur renversement complet. Le sultan mérinide Ahmed, ayant pris l'offensive, vint se faire battre sur le territoire du Chérif, au sud de l'oued Oum-el-Abid et fut fait prisonnier. Mohammed el Mahdi commença par lui faire promettre la cession de Miknès, comme prix de sa liberté; mais ce n'était pas tout d'avoir la promesse, il fallait encore en obtenir la réalisation. Le Chérif espérait peut-être profiter des circonstances pour s'emparer de tout l'empire. Le fait est qu'il commença par marcher rapidement sur Fès avec son prisonnier. Il y trouva une résistance vigoureuse organisée par Abou Haçoûn, frère du sultan dont nous avons parlé page 278, qui était destiné à être le dernier des Mérinides et à jeter un dernier éclat sur cette dynastie expirante (1547).

Mohammed el Mahdi, n'ayant pu avoir ni Fès ni Miknès, rentra dans ses Etats en gardant toujours Ahmed prisonnier. Il fit exécuter une nouvelle tentative sur Fès en 1548. Enfin, en 1549, Miknès fut remis au Chérif; Ahmed, rendu à la liberté, rentra à Fès et l'on fit un simulacre de paix. Mais Mohammed n'avait pas renoncé à ses projets; la même année, il vint assiéger Fès. Après un blocus long et rigoureux, Ahmed se rendit malgré les exhortations d'Abou Haçoûn, qui se retira en Espagne pour solliciter l'appui des chrétiens. Nous le verrons reparaître cinq ans plus tard et restaurer pendant quelques mois la dynastie mérinide.

Les Turcs ne pouvaient voir sans jalousie la dynastie des Chérifs, jeune et pleine de sève, remplacer la monarchie décrépite des Mérinides dont ils pouvaient espérer hériter un jour. Pour le moment, la pomme de discorde était Tlemcen, où la royauté zeyânite se mourait aussi, et dont chacun ambitionnait la succession.Nous avons laissé cette ville en 1547 (p. 276), entre les mains du roi Abou Zeyân, jadis protégé des Turcs, mais prêt à se donner à qui voudrait lui garantir sa couronne. Nous allons continuer à suivre les événements qui se dérouleront autour de cette ville et dans tout le Mag'rib jusqu'à la chute définitive des Mérinides.

Les Saâdiens prennent Tlemcen (1551).

Après son entrée à Fès, Mohammed el Mahdi réunit une armée considérable pour porter ses armes vers l'Est. Le bey arlbeg d'Alger, Hacen ben Kheir ed Din, ne soupçonna pas tout d'abord que ces préparatifs fussent dirigés contre son protégé le roi de Tlemcen. Il crut peut-être, sur les assurances de Mohammed el Mahdi, qu'ils étaient dirigés contre l'ennemi commun, l'Espagnol d'Oran. Néanmoins, par précaution, il envoya à Mostaganem, qui était devenu le boulevard des Turcs dans cette région, une armée d'une quinzaine de mille hommes commandée par un renégat devenu célèbre depuis, et nommé Haçan Corso. L'armée chérifienne, sous les ordres d'un fils de Mohammed el Mahdi, s'avança vers l'Est; mais, au lieu d'attaquer les Espagnols, elle se borna à

entrer sans coup férir à Tlemcen, pendant qu'Abou Zeyân s'enfuyait chez ses anciens ennemis à Oran (1551).

Luttes entre Turcs et Saâdiens. — Haçan Corso (1552).

Le fils de Mohammed el Mahdi envoya ensuite ses troupes vers l'Est pour soumettre les tribus qui dépendaient précédemment des Zeyânites. Quand ces troupes arrivèrent à hauteur de Mostaganem, Haçan Corso les attaqua, remporta une victoire complète et continua à s'avancer vers Tlemcen. Les Chérifiens avaient la supériorité du nombre, mais les Turcs avaient celle de la discipline et de l'armement. Bien que les armes à feu fussent connues dans le Mag'rib, elles y étaient moins répandues et surtout beaucoup moins bien maniées que chez les Turcs. La cavalerie, qui formait une partie importante des armées de l'Ouest, en était dépourvue. Dans la plupart des combats entre Turcs et Chérifiens, les premiers durent leurs succès à leur supériorité dans l'emploi des armes à feu.

Les Turcs prennent Tlemcen. — Fin des Zeyânites (1552).

A la nouvelle de l'échec de ses troupes, Mohammed el Mahdi se hâta de leur envoyer de puissants renforts commandés par trois autres de ses fils; une seconde bataille s'engagea sous les murs de Tlemcen. Malgré l'ardeur des Chérifiens, la discipline turque l'emporta; celui des fils de Mohammed el Mahdi qui commandait en chef fut tué, et sa tête envoyée à Alger. Après sa victoire, Haçan Corso entra à Tlemcen, la livra au pillage, poursuivit encore quelque peu les Chérifiens, puis revint à Alger, en laissant une garnison à Tlemcen, qui passait ainsi sous la domination directe des Turcs. Il ne fut pas question du rétablissement d'Abou Zeyân (1552).

Ici se termine pour nous l'histoire des Zeyânites. Il y eut bien encore un membre de cette famille, nommé Mouley Hacen, qui joua un rôle assez obscur à Tlemcen les années suivantes. Dans tous les cas, il quitta cette ville vers 1554 pour

se réfugier à Oran auprès des Espagnols, et Tlemcen resta aux Turcs.

Pendant ces événements, les montagnards de l'Atlas s'étaient révoltés contre le Chérif; l'horizon s'assombrissait autour de lui; aussi, à partir de ce moment, verrons-nous Mohammed el Mahdi, aigri par les difficultés, devenir impitoyable et cruel. Il fit mettre à mort l'ancien sultan mérinide Ahmed, qui était entre ses mains depuis sa capitulation de 1549; puis il alla réprimer les révoltes de l'Atlas. Il fut obligé de revenir avant d'avoir pu compléter la pacification.

Restauration des Mérinides. — Abou Haçoûn soutenu par Çalâh Reïs (1554).

Voici, en effet, ce qui s'était passé pendant son absence; le Mérinide Abou Haçoûn, qui s'était retiré en Espagne après la capitulation de Fès, avait fini par obtenir du Portugal le secours de quelques centaines d'hommes avec lesquels il allait tenter de restaurer son trône, en leur adjoignant ses partisans restés nombreux. Pendant que cette petite expédition gagnait les côtes d'Afrique, elle fut capturée par le nouveau bey arlbeg d'Alger, Çâlah Reïs, qui avait succédé à Hacan ben Kheir ed Din, comme on le verra plus loin. Cet événement ne fit que servir les projets d'Abou Haçoûn. Il n'eut pas de peine à persuader à Çâlah Reïs de s'allier à lui pour renverser le Chérif; il lui offrait l'aide de tous les partisans des Mérinides et le paiement d'une forte subvention après le succès.

En conséquence, Çalah Reïs réunit une petite armée d'une douzaine de mille hommes, avec laquelle il se rendit d'abord à Tlemcen. En même temps, une petite flotte venait mouiller à Ressaça pour assurer la liberté des mouvements du bey arlbeg et lui assurer une retraite du côté de la côte si cela devenait nécessaire.

De son côté, Mohammed el Mahdi réunit une armée de 40.000 hommes et s'avança à la rencontre de son adversaire. Pour remédier à la disproportion des forces, Çalah Reïs tenta une de ces opérations qui ne réussissent qu'avec une troupe bien disciplinée. Il fit attaquer par surprise le camp

des Chérifiens pendant la nuit; il en résulta une panique chez les Marocains, qui s'enfuirent sans éprouver de grandes pertes, mais dans un désordre qui ne put être réparé que sous les murs de Fès. Çalah Reïs les y suivit sans perdre de temps (fin 1553).

Il y eut alors deux combats successifs devant la capitale. Le premier fut un simple engagement entre les deux avant-gardes, commandées, l'une par Abou Haçoûn, l'autre par un des fils de Mohammed el Mahdi, nommé Abd el Moumen. On déploya de part et d'autre la plus brillante valeur sans avantage marqué. Le lendemain, la bataille fut générale; le jeune Abd el Moumen, qui s'était tant distingué la veille, attaqua avec tant d'impétuosité qu'il faillit décider la victoire: mais il ne fut pas soutenu convenablement; son père, que ses divers échecs paraissaient avoir frappé d'une sorte de stupeur, rentra dans Fès avec une partie de son armée, qui ne tarda pas à se débander; la nuit suivante, il évacua Fès, où les Turcs entrèrent le lendemain avec Abou Haçoûn (1554).

Il semble que la dynastie mérinide, si brillamment restaurée, avait encore un bel avenir devant elle. Mais ce fut la dernière lueur d'un feu qui s'éteint. Six mois après, elle n'existait plus.

Le premier soin d'Abou Haçoûn fut de se débarrasser de ses auxiliaires exigeants, qui étaient tout prêts à se transformer en maîtres. Il fallut leur payer la somme promise, ce qui ne se fit pas sans pressurer et indisposer fortement les populations. Puis il fallut chercher des partisans dans le pays. Il y avait un rival tout trouvé à opposer au Chérif Mohammed el Mahdi : c'était son frère Abou'l Abbès, retiré à Tafilala (p. 279) et qui ne pouvait manquer d'avoir sur le cœur sa démission forcée. Les montagnards de l'Atlas étaient toujours en révolte.

Dernière lutte d'Abou Haçoûn et des Saâdiens (1554).

Dans ces conjonctures difficiles, Mohammed el Mahdi retrouva toute son énergie. Il confia Maroc à un de ses fils et se porta rapidement sur Tafilala pour réduire son frère avant qu'il pût se joindre aux Mérinides. En même temps, pour se

couvrir contre une attaque du côté de Fès, il posta sur la route de cette ville un corps commandé par un de ses fils qu'il espérait pouvoir soutenir à temps après en avoir fini avec Tafilala. Mais la résistance de cette ville fut plus longue qu'il n'avait cru. Abou Haçoûn, sorti de Fès avec son armée, accabla le corps d'observation avant qu'il pût être secouru. Sans se laisser décourager, le Chérif fit annoncer à son frère qu'Abou Haçoûn venait d'être complètement battu. Cette ruse de guerre était sa dernière chance de salut; Abou'l Abbès s'y laissa prendre et se rendit avec ses trois fils. Mohammed, rendu cruel par le danger, fit décapiter les trois jeunes gens et se retourna contre Abou Haçoûn.

Fin des Mérinides (Beni Ouattâs) (1551).

Les deux armées se rencontrèrent à Messelma; la bataille fut décisive. Abou Haçoûn ayant été tué par un traître de son armée, l'âme qui animait ses troupes disparut; chacun s'enfuit. Les fils d'Abou Haçoûn périrent en cherchant à gagner l'Espagne. La dynastie mérinide s'éteignit ainsi pour toujours. Son dernier représentant s'était du moins montré jusqu'à la fin digne de la mémoire de Yacoûb el Mançoûr.

Mohammed el Mahdi entra à Fès le 25 août 1554.

Deux des trois dynasties qui se sont partagé l'Afrique pendant trois siècles viennent de s'éteindre. Nous allons abandonner pour quelque temps la dynastie saâdienne, qui leur a succédé dans le Mag'rib, pour revenir aux Turcs d'Alger, que nous ne quitterons plus jusqu'au moment où ils auront renversé la troisième de ces dynasties, les Hafcides de Tunis.

En 1547, Hacen, fils de Kheir ed Din, gouvernait Alger et venait de recevoir le titre de bey arlbeg, au retour de son expédition infructueuse de Tlemcen (p. 270).

Les Espagnols prennent El Mehdia. — Dragut. — Les Turcs prennent Tripoli (1551).

A la même époque, Ahmed Sultan, que les Espagnols appelaient Amidas, régnait à Tunis; il était monté sur le trône

en 1542, malgré les Espagnols qui occupaient toujours la Goulette (p. 272). Son royaume ne s'étendait guère au sud de la ville; Dragut possédait El-Mehdia et avait sous sa protection les Arabes Chabbia, maîtres de Caïrouân. Ce célèbre corsaire était tombé entre les mains des Pisans; mais il avait été remis en liberté en échange de l'île de Tabarca. Ses courses dans la Méditerranée pesaient si lourdement sur les chrétiens que Charles-Quint résolut d'y mettre fin en s'emparant de son repaire. Par son ordre, une expédition partit de Sicile en 1551, sous les ordres du vice-roi D. Juan de Vega. La flotte parut à l'improviste devant El-Mehdia. Dragut, qui était absent, revint précipitamment, mais ne put empêcher la ville d'être prise. Provisoirement, il abrita sa flotte à l'île de Djerba, comme précédemment. Le sultan, mécontent de cette perte, en fit peser la responsabilité sur Hacen ben Kheir ed Din et le rappela à Constantinople. Pour compenser cet échec, une expédition, à laquelle Dragut prit une part importante, vint la même année enlever Tripoli, qui avait été confiée par l'Espagne aux chevaliers de Malte. Ce fut au tour d'André Doria d'arriver trop tard pour empêcher la chute de la ville assiégée.

Campagne de Çâlah Reïs à Touggourt, aux Baléares, dans le Mag' rib (1552 à 54).

Le successeur de Hacen ben Kheir ed Din à Alger fut un corsaire d'origine égyptienne nommé Çâlah Reïs. C'était un homme de 65 ans, énergique, aussi habile sur terre que sur mer. Dès son arrivée, il eut à réprimer une révolte du petit sultan de Touggourt. On a vu (p. 250) qu'au moment de l'apparition des Turcs il y avait dans la région dont Constantine est le centre, trois petits souverains indépendants : le sultan de Touggourt, celui de Koukou en Cabylie, Ahmed ben el Câdi, d'abord l'allié puis l'ennemi des Turcs, et que nous retrouverons encore une fois leur allié; enfin celui des Beni-Abbès, Abd el Aziz, ancêtre de la famille des Mocrani. Ce dernier était devenu l'allié des Turcs et avait fait en compagnie de Haçan Corso la campagne de 1551 et 1552 contre les Chérifiens; il était le rival d'influence et, par suite, l'en-

nemi de son voisin Ibn el Càdi. Tous reconnaissaient l'autorité nominale des Turcs.

Çâlah Reïs, ayant appris que le petit sultan de Touggourt avait répudié cette autorité, organisa une expédition à laquelle prit part Abd el Aziz, des Beni-Abbès, s'empara de Touggourt et de Ouargla et les mit au pillage (1552). Mais le bon accord avec Abd el Aziz ne dura pas; ce fut, dit-on, le partage du butin qui amena la rupture. La même année, Çâlah Reïs pénétra chez les Beni-Abbès et les battit, non sans difficulté. Abd el Aziz sut même si bien profiter du terrain qu'il ne tarda pas à prendre sa revanche sur les généraux de Çâlah Reïs, qu'il battit successivement en 1553 et 1554.

D'autres soins détournèrent l'attention de Çâlah Reïs. D'abord ce fut une expédition concertée avec Dragut contre les Baléares et qui n'eut qu'un succès médiocre. C'est au retour de cette expédition qu'il captura, dans une croisière, la flottille amenant en Afrique le dernier des Mérinides, Abou Haçoûn, avec quelques centaines de Portugais (1554, p. 282). La politique des Turcs était de soutenir les Mérinides contre les Chérifs. Çâlah Reïs n'y manqua pas, et fit, la même année, l'expédition dans laquelle il entra à Fès et dont il est inutile de rappeler les détails.

Aussitôt après avoir pris et pillé Fès, Çâlah Reïs envoya prendre Velez, que les Espagnols avaient perdu vingt ans avant (1534) et qui, depuis lors, était restée aux mains des montagnards du littoral. Il y mit une petite garnison et rentra à Alger, après avoir reçu d'Abou Haçoûn la forte indemnité promise.

Çâlah Reïs prend Bougie; sa mort (1555 à 56).

Il tourna aussitôt ses vues sur Bougie, qui n'avait pas cessé d'appartenir aux Espagnols depuis 1510. Le but de l'infatigable Çâlah Reïs était de chasser successivement les chrétiens de toutes leurs possessions d'Afrique. Plus encore qu'Oran, Bougie souffrait de l'abandon où la laissait la mère patrie; aussi l'expédition, préparée avec le plus grand soin, eut-elle un plein et facile succès. La ville fut attaquée par mer et par terre; de ce dernier côté, une partie de l'armée était

fournie par Ibn el Cadi, redevenu allié. Après un siège d'une quinzaine de jours, la place capitula. Le gouverneur Peralta, reconduit en Espagne avec quelques blessés, fut condamné et eut la tête tranchée. On doit à sa mémoire la justice de dire qu'il n'avait pas séparé son sort de celui de la garnison; tous les hommes valides devaient également être rapatriés; mais Çâlah préféra les garder comme esclaves et n'exécuta pas cette clause de la capitulation (1555).

Çâlah Reïs se tourna ensuite contre Oran. L'entreprise était plus ardue; mais il avait obtenu du sultan les moyens d'action nécessaires; il poussait activement les préparatifs de l'expédition, quand il mourut de la peste (1556).

Tentative de Haçan Corso sur Oran (1556).

Le général Haçan Corso, qui s'était distingué dans une expédition de l'Ouest en 1551, à l'époque de Haçan ben Kheir ed Din (p. 280), prit le commandement par intérim et se hâta de commencer l'expédition. Il était homme à la mener à bien; mais il se hâta trop, sans s'être assuré qu'aucun obstacle ne lui viendrait de Constantinople. Le point de rassemblement général fut fixé à Mostaganem. De là, la flotte porta une partie des troupes avec l'artillerie à l'ouest de Mers-el-Kebir. Le corps de débarquement, négligeant la petite garnison de ce fort, vint attaquer Oran par les hauteurs du Heïdour (ou Merdjadjou) et fit sa jonction avec le reste de l'armée venu directement par l'Est. Déjà un fort était tombé aux mains des Turcs, quand un ordre venu de Constantinople rappela toute la flotte, dont le concours était nécessaire en Orient. Haçan Corso dut se résigner à lever le siège et à rentrer à Alger (1556).

Furieux, ainsi que ses soldats, de voir lui échapper une proie qu'il se croyait sûr de tenir, Haçan Corso refusa de reconnaître le successeur que la Porte venait de donner à Çâlah Reïs et qui était un marin turc nommé Mohammed Tekelerli. Les garnisons turques du littoral partageaient les mêmes sentiments, en sorte que quand Tekelerli se présenta successivement devant Bône, Bougie et Alger on refusa de le recevoir.

Rivalité des Reïs et des Yoldachs.

Il y avait alors à Alger deux corps différents qui se détestaient, et dont la rivalité fit couler à plusieurs reprises bien du sang : les soldats ou yoldachs, qui étaient haïs de la population à cause de leurs exigences insolentes, et les corsaires ou reïs, que l'on aimait au contraire comme l'usurier aime le jeune homme de famille, parce qu'ils amenaient constamment des prises qu'ils vendaient sans trop regarder au prix. Il suffisait que les yoldachs fussent opposés à Tekelerli pour que les reïs et les habitants devinssent ses partisans. Ils trouvèrent le moyen de l'introduire pendant la nuit. Aussitôt Tekelerli se vengea de ses ennemis avec une cruauté implacable. Haçan Corso fut accroché à des crochets de fer au-dessus de la porte Bab-Azoûn, où il mourut lentement (1556).

Mort de Haçan Corso et de Tekelerli (1556 à 57).

Les yoldachs n'étaient pas hommes à laisser sans vengeance la mort de leur chef. Quelques mois après, profitant de l'absence d'une partie des reïs, qui étaient en mer, ils cherchèrent à s'emparer de Tekelerli, qui était hors d'Alger. Le bey arlbeg leur échappa, mais il fut rejoint et tué à la porte d'Alger, dans la petite mosquée de Sidi-Yacoûb. Les yoldachs complétèrent leur vengeance en tuant bon nombre d'habitants ou de reïs, puis ils donnèrent le gouvernement par intérim au câdi (1557).

Pour remplacer Tekelerli, le sultan Soleïman Ier eut recours à Haçan ben Kheir ed Dîn, qu'il avait destitué en 1551. C'était un excellent choix; Haçan avait de l'autorité sur les deux partis et en était aimé. Dès son arrivée, son attention fut appelée sur le Mag'rib et sur l'attitude menaçante prise par le chérif Mohammed el Mahdi. On se rappelle que celui-ci était rentré à Fès en 1554 (p. 284) mais que Tlemcen n'avait pas cessé d'appartenir aux Turcs depuis 1552.

Tentative du Saâdien Mohammed el Mahdi sur Tlemcen; sa mort (1557).

En 1557, Mohammed el Mahdi voulut s'emparer de cette ville, il n'y réussit qu'en partie, car il ne put prendre le Méchouar, où la petite garnison turque se retira. Une communauté d'intérêts faisait du chérif un allié de l'Espagnol contre les Turcs. Pour se débarrasser de cet ennemi, Haçan employa le moyen le plus sûr et le moins coûteux, l'assassinat. Un petit parti de cavaliers turcs, feignant de déserter, s'enrôla dans les troupes du chérif, qui fut enchanté de cette occasion d'introduire dans son armée la discipline et l'ordre de manœuvre des Turcs. Pendant une expédition contre les Berbers de l'Atlas, qui étaient toujours en révolte, les faux déserteurs saisirent une occasion favorable, tuèrent Mohammed el Mahdi, lui coupèrent la tête, et s'efforcèrent de regagner Alger avec ce précieux trophée. Un des fils du chérif, Abd el Moumen, qui s'était déjà distingué plusieurs fois poursuivit si vivement les assassins qu'il les rejoignit et les tua presque tous. Mais il ne put avoir la tête de son père qui fut, dit-on, portée à Alger (1557).

Mohammed el Mahdi laissait plusieurs fils; il est regrettable pour le Mag'rib que son successeur n'ait pas été cet Abd el Moumen, dont le nom a déjà paru plusieurs fois, et qui avait hérité de la bravoure et des talents de son père. Ce fut l'aîné, Abou Mohammed Abdallah dit El R'aleb billah, qui monta sur le trône. C'était un prince cruel et peu capable. Pendant qu'il prenait le pouvoir à Maroc, le caïd de Fès, homme d'expérience, trouvant sans doute que le feu roi avait manqué aux vrais principes, déblaya le terrain, en faisant mettre à mort le frère aîné du défunt, Abou'l Abbès el Aaradj, et tous ses neveux. Les fils avaient déjà été décapités en 1554, après la reddition de Sidjilmâça (p. 284).

Tentative de Haçan ben Kheir ed Din contre Fès (1558).

En 1558, le bey arlbeg Haçan ben Kheir ed Din voulut recueillir le fruit du crime qu'il avait fait commettre au Maroc, et dirigea une expédition contre ce pays. Reprenant la tac-

lique employée en 1553 par Çâlah Reïs (p. 282), il envoya sa flotte à Ressâça et s'avança par terre jusque près de Fès. Le gouverneur de cette ville était le frère du nouveau chérif, le brave Abd el Moumen, qui l'obligea à se retirer. Cet homme, qui avait rendu tant de services à la dynastie saâdienne, en fut bien mal récompensé. Abou Abdallah, soupçonneux et cruel, redoutant toujours quelque tentative de la part de ses proches, fit décapiter un de ses frères et plusieurs de ses neveux. Il avait fait appeler Abd el Moumen auprès de lui; mais celui-ci, rendu justement défiant, s'enfuit à Alger où il fut honorablement traité. Quelques années après, Abou Abdallah vint à bout de son infâme dessein par l'assassinat (1).

Pour en revenir à Haçan ben Kheir ed Din, après son insuccès devant Fès, il gagna la côte, se rembarqua et rentra à Alger (1558). La même année, les Espagnols allaient lui donner l'occasion de prendre une éclatante revanche.

Désastre et mort d'Alcaudete devant Mostaganem (1558).

Le comte d'Alcaudete brûlait du désir de prendre Mostaganem, devant laquelle il avait échoué en 1547 (p. 270). Cette ville le menaçait à l'est comme Tlemcen à l'ouest; mais, pour le moment, cette dernière ville n'était plus dangereuse depuis que les Turcs y étaient bloqués dans le Méchouar, par les troupes du chérif. Mostaganem, au contraire, menaçait tout mouvement que les Espagnols eussent voulu tenter vers l'intérieur. Cette place prise, on pouvait, avec l'aide des troupes chérifiennes, marcher vers l'Est et même attaquer Alger. La difficulté était d'obtenir des troupes de la mère patrie. A force de sollicitations, Alcaudete, dont on ne saurait trop admirer la persévérance, avait obtenu des renforts qui lui permirent de disposer d'une dizaine de mille hommes. A la tête de cette petite armée, il s'avança vers Mostaganem,

(1) Abd el Moumen se réfugia à Alger; Haçan ben Kheir ed Din lui donna en mariage une de ses filles et le nomma gouverneur de Tlemcen. C'est dans cette ville qu'il fut assassiné par un sicaire de son frère en 1562.

pendant que quelques petits navires, suivant la côte, portaient des vivres et les grosses munitions.

Ces moyens étaient insuffisants contre une place de la force de Mostaganem et devant un ennemi tel que Haçan ben Kheir ed Din. En effet, celui-ci ne perdit pas de temps pour secourir la place menacée; tout d'abord ses corsaires vinrent capturer devant Arzew les navires chargés de vivres; en même temps, Haçan se mettait en route avec 5,000 à 6,000 hommes qu'il avait sous la main.

La ville fut néanmoins attaquée avec vigueur par les Espagnols, mais sans succès; les munitions d'artillerie étaient insuffisantes. Un second assaut fut également repoussé; au même moment, Haçan paraissait avec l'armée de secours. Une prompte retraite s'imposait; malheureusement, malgré tous les efforts d'Alcaudete, elle se fit en désordre; les troupes, harassées, affamées et poursuivies avec acharnement, finirent par être cernées et exterminées à peu près complètement. Le vieux général trouva une mort glorieuse en cherchant à rallier ses troupes. Les Turcs respectèrent son cadavre et le remirent à son fils, qui le fit transporter à Oran (1558). Cet échec fut le plus complet de ceux que subirent les Espagnols pendant les deux siècles où ils occupèrent Oran. Il eut lieu non loin du terrain où nous fîmes notre désastreuse retraite de la Macta.

Campagne de Haçan ben Kheir ed Din dans l'Est (1558 à 59).

A la suite de ce brillant succès, Haçan ben Kheir ed Din tranquille du côté de l'Ouest, se tourna, l'année suivante, contre son ennemi de l'Est, Abd el Aziz, des Beni-Abbès. On a vu (p. 286) que ce dernier s'était brouillé avec les Turcs et avait battu les généraux de Çâlah Reïs en 1553 et 1554. Depuis lors, il était resté en état d'hostilité et interceptait les communications entre Alger et Constantine. En 1558, Haçan s'avança au centre du pays des Beni-Abbès, et y installa deux forts qui devaient assurer la liberté des mouvements des Turcs. A peine était-il rentré à Alger, qu'Abd el Aziz, qui jusque-là n'avait fait aucun mouvement, enleva les deux forts dont les garnisons furent massacrées (1558).

C'en était trop. Hagan appela à son aide le prince de Koukou, Ibn el Câdi, devenu son allié fidèle, et vint en 1559 mettre le siège devant la Calâa des Beni-Abbès. Malgré une résistance héroïque, cette citadelle fut emportée; Abd el Aziz, qui avait mis un moment les Turcs en danger, fut tué et sa tête envoyée à Alger. Cependant les résultats de cette victoire furent loin d'être complets. Amocrân, frère et successeur d'Abd el Aziz, continua à tenir la campagne; grâce à la nature difficile du pays, il fut bientôt presque aussi redoutable pour les Turcs que son prédécesseur (1559). Aussi Hagan se décida-t-il à traiter avec lui, et la paix se fit sur la base d'un léger tribut payé par Amocrân.

Tentative désastreuse des Espagnols sur Djerba (1560).

L'année suivante (1560) vit encore un désastre des armes espagnoles. Au lieu de concentrer ses efforts sur un point et d'en partir pour avancer méthodiquement, Philippe II les éparpillait et se faisait battre successivement partout. En 1560, il résolut d'attaquer Tripoli, où Dragut avait mis son quartier-général depuis qu'il avait perdu El-Mehdia (p. 285).

L'expédition partit de Sicile sous les ordres du vice-roi duc de Médina Celi. Elle n'eut pas la peine d'aller jusqu'à Tripoli. Elle vint d'abord toucher à l'île de Djerba, qui était aussi un refuge de Dragut, et s'en empara sans difficulté; mais là on perdit du temps; on se mit à construire des fortins qu'on aurait eu mille fois le temps d'élever après la prise de Tripoli. Pendant ce temps, Dragut avait rapidement obtenu l'envoi d'une flotte de secours de Constantinople. Cette escadre vint surprendre la flotte chrétienne, qui fut presque entièrement détruite. Comme toujours, des actes individuels d'héroïsme sauvèrent l'honneur des vaincus; une petite troupe d'Espagnols, abandonnée dans l'île, se défendit jusqu'à la dernière extrémité, et succomba glorieusement (1560).

Haçan ben Kheir ed Din chassé d'Alger; son retour (1561 à 62).

Jamais la situation de Haçan ben Kheir ed Din n'avait été plus brillante, quand il fut brusquement renversé par un complot des yoldachs. Ces soldats indisciplinés, qui avaient précédemment renversé et tué Tekelerli, s'étaient d'abord soumis d'assez bonne grâce à Haçan; mais bientôt les mesures de précaution prises contre eux par cet habile politique les avaient indisposés; le bon ordre énergiquement maintenu par lui dans la ville ne leur convenait pas non plus. Ils ourdirent un complot à la suite duquel ils s'emparèrent du gouverneur; mais, n'osant pas mettre à mort le fils du grand Kheir ed Din, ils se bornèrent à le réexpédier à Constantinople, et donnèrent le gouvernement par intérim à leur chef, qui s'appelait aussi Haçan (1561).

Le sultan Soleïmân ne goûta pas cette manière de lui renvoyer ses lieutenants; il envoya aussitôt comme nouveau gouverneur un de ses amiraux, Ahmed pacha, appuyé par une flotte. Ahmed aurait trouvé un appui, s'il en avait eu besoin, dans la population et chez les reïs, toujours ennemis des janissaires. Un certain nombre de têtes furent tranchées et tout rentra dans l'ordre. L'année suivante, Ahmed mourut presque subitement. Cette mort rapide a inspiré des soupçons qui n'ont pas été éclaircis (1562).

Soleïmân, pensant que la leçon donnée aux janissaires avait profité, renvoya pour la troisième fois Haçan ben Kheir ed Din à Alger, en le faisant appuyer à tout événement par une flottille. Cette fois les yoldachs n'osèrent pas bouger.

Tentative de Haçan ben Kheir ed Din contre Mers-el-Kebir (1563).

Le bey arlbeg, revenu au pouvoir, reprit avec son activité habituelle le projet d'expédition contre Oran, qui avait échoué en 1556 (p. 287). Il avait deux ennemis dans l'Ouest : les Chérifs et les Espagnols; il était naturel d'attaquer d'abord ceux-ci, qui menaçaient toujours les communications de toute expédition dirigée contre le Mag'rib.

L'expédition de Mostaganem en 1558 avait surpris Haçan;

il ne lui avait pas été possible de poursuivre son succès, car il n'avait pas eu le temps de préparer des moyens d'attaque en rapport avec la force d'Oran et de Mers-el-Kebir. Cette fois il prit toutes ses précautions; son armée se montait à près de 25.000 hommes, tant réguliers qu'irréguliers; une flotte importante s'avançait de conserve (1563).

Philippe II, informé de ces préparatifs, avait essayé de ravitailler Oran; mais la flotte envoyée dans ce but avait été retenue et en partie détruite par le mauvais temps sur les côtes d'Espagne.

Le rendez-vous des Turcs fut fixé à Mostaganem, comme dans l'expédition de Haçan Corso. Mais le plan des opérations fut modifié. Au lieu de tourner le fort de Mers-el-Kebir pour attaquer d'abord Oran, Haçan ben Kheir ed Din tourna Oran pour aller attaquer Mers-el-Kebir. Il était en effet prudent de commencer par s'assurer la possession de cette belle rade; où la flotte turque aurait été en sûreté sous le canon du fort, et à l'abri du mauvais temps. L'héroïsme de la petite garnison espagnole fit écrouler tous ces projets. Le fort fut bombardé pendant plus d'un mois; presque chaque jour il subit des assauts furieux. La place d'Oran, n'étant pas maîtresse de la mer, ne pouvait envoyer aucun secours. Tout fut inutile. Le fort tint bon jusqu'à l'arrivée d'une flotte de secours supérieure en force à la flotte turque. Cette dernière, sans point d'appui sur la côte, fut obligée de regagner Alger et n'échappa à ses ennemis que par une manœuvre habile. Après le départ de sa flotte, Haçan fut obligé de lever le siège et rentra également à Alger. Cette défense de Mers-el-Kebir par D. Martin de Cordoba, fils de l'ancien gouverneur, comte d'Alcaudete, contre un ennemi à la fois courageux, tenace et très supérieur en nombre, est une des plus belles pages de l'histoire des armes espagnoles en Afrique (1563).

Un bonheur va rarement seul. La flotte espagnole alla ensuite prendre le Peñon de Velez, qui avait été perdu en 1534 et que les Turcs occupaient depuis 1551 (p. 286).

Attaque de Malte par les Turcs. — Mort de Dragut (1566).

Le sultan Soleïman ne voulut pas rester sous le coup de ces échecs et résolut de frapper un grand coup en s'emparant de l'île de Malte. Il réunit à cet effet l'armée la plus formidable qui eût encore été mise sur pied pour une expédition de ce genre. Les Turcs de Berbérie fournirent un large contingent à cette armée, qui comptait plus de 45.000 hommes. Les trois généraux les plus célèbres d'Afrique y prirent part : Haçan ben Kheir ed Din, Dragut, et un Italien, Euldj Ali, dont la renommée commençait à percer depuis quelque temps. Après quelques succès partiels, cet effort gigantesque échoua devant la résistance obstinée de La Valette. L'arrivée d'une armée de secours obligea enfin les Turcs à la retraite. Dragut avait été tué dans un des assauts; cette perte seule équivalait, pour les musulmans, à une grave défaite (1566).

Quelque temps après, le sultan nomma Haçan ben Kheir ed Din capitan pacha, et lui donna pour successeur un fils de Çâlah Reïs, nommé Mohammed. Dragut avait été remplacé à Tripoli par Euldj Ali.

Le nouveau pacha arrivait à Alger dans une situation difficile. La rivalité des janissaires et des reïs était plus aiguë que jamais; les revers subis par les Turcs avaient réveillé les idées d'indépendance des habitants de la province de Constantine; cette ville, boulevard des Turcs du côté de l'Est, leur avait à peu près échappé. Mohammed ben Çâlah s'occupa activement à rétablir l'ordre. Il eut à subir à Alger une audacieuse tentative de surprise exécutée par un marin espagnol nommé Juan Gascon, qui fut sur le point d'enlever la ville pendant la nuit. Cet épisode n'aurait pu avoir des conséquences que si Philippe II avait eu des forces toutes prêtes pour profiter de la surprise; il n'y pensait nullement. Juan Gascon fut pris et mis à mort (1567).

Mohammed ben Çâlah s'occupa ensuite de rétablir l'ordre dans la province de Constantine; la ville fut sévèrement châtiée, et personne n'osa plus bouger (1568). Les débuts de Mohammed s'annonçaient assez bien, quand il fut remplacé

par Euldj Ali. Le sultan Soleïmân avait besoin à Alger d'un habile marin en vue des événements qui se préparaient et qui allaient amener la bataille de Lépante.

Les Turcs à Tunis; deuxième chute des Hafcides (1569).

Euldj Ali comprit immédiatement que, dans ces conjonctures, la possession de la Goulette avait une extrême importance pour les Espagnols, s'ils savaient en tirer parti. La Sicile, Malte, la Goulette, aux mains des chrétiens, formaient un triangle qui séparait l'Orient de l'Occident; mais, pour avoir la Goulette, il fallait d'abord être maître de Tunis et, pour cela, renverser l'ombre de royauté hafcide qui y subsistait encore. Le roi hafcide était alors Ahmed sultan, qui avait succédé en 1512 à son père Mouley Hacen (p. 271). Euldj Ali marcha contre lui, le battit une première fois près de Béja, une seconde fois près de Sidi-Ali-ben-Hattâb, et entra sans difficulté à Tunis pendant qu'Ahmed sultan se réfugiait auprès des Espagnols (1569). C'était la seconde éclipse de la dynastie hafcide; elle n'était pas encore tout à fait définitive.

Bataille de Lépante (1570).

L'année suivante, eut lieu la bataille de Lépante, lutte gigantesque à laquelle la chrétienté et l'islamisme se préparaient depuis plusieurs années. La flotte algérienne y prit une part importante et glorieuse. Euldj Ali, après avoir tenu en échec l'aile qui lui était opposée, parvint, lorsque le désastre devint général, à sauver la majeure partie de ses galères et échappa ainsi à la destruction du reste de la flotte musulmane. Le sultan fut si satisfait de sa conduite, qu'il lui donna le commandement général de ses flottes, en remplacement du capitan pacha qui avait été tué pendant la bataille. Il ne le remplaça pas à Alger, dont le gouvernement fut simplement donné à son khalifa ou lieutenant Arab Ahmed.

Don Juan d'Autriche à Tunis. — Deuxième restauration des Hafcides (1573).

La bataille de Lépante, qui arrêta les progrès des musulmans en Europe, eut aussi son contre-coup en Afrique. Ce fut d'abord une révolte de la province de Constantine, dont les Turcs finirent cependant par avoir raison. Puis, en 1573, Philippe II envoya de Sicile une expédition dans le but de reprendre Tunis et d'y replacer les Hafcides. Mais, au lieu de profiter vivement de l'effet produit par le coup de tonnerre de Lépante, il voulait, dans sa politique bizarre, se borner à détruire les points d'appui des Turcs; la Goulette même devait être abandonnée. En butte aux sollicitations des Hafcides, des Chérifs et autres ennemis des Turcs, il croyait sans doute que ses protégés suffiraient pour jeter ces derniers à la mer. Il donna le commandement de l'expédition à son frère D. Juan d'Autriche. Celui-ci avait déjà songé à se créer une grande situation digne du sang qui coulait dans ses veines. Dans tout l'éclat de la gloire de sa récente victoire, il pensa trouver un terrain favorable sur les côtes d'Afrique, et se garda bien de rien démanteler ou de rien abandonner. Son armée, comprenant environ 27.000 hommes, débarqua à la Goulette; elle n'eut qu'à marcher sur Tunis pour y entrer sans coup férir. La garnison turque se retira à Caïrouân pour attendre les événements.

Don Juan commença par restaurer les Hafcides, mais il ne remit pas sur le trône Ahmed sultan, qui avait montré précédemment des velléités d'indépendance; il y mit Mouley Mohammed, qui accepta d'être tributaire et dans une situation très dépendante. Il s'occupa ensuite de fortifier sa conquête. Indépendamment de la Goulette, les Espagnols possédaient le fort Chekli ou Saint-Jacques, dans un îlot du lac. Don Juan ajouta aux fortifications de Tunis une citadelle située entre la ville et le lac, et qui prit le nom de fort de la Porte de mer (Bab-el-Behar). Il renforça et ravitailla les garnisons, donna le gouvernement de Tunis avec le commandement général à Serbelloni, celui de la Goulette à Porto-Carrera et quitta enfin la Tunisie après en avoir complété l'organisation aussi bien que possible, et contrevenu par là

aux instructions de Philippe II. On peut bien penser que celui-ci n'en fut que plus décidé à laisser ces deux places à l'abandon lorsqu'elles seraient attaquées par les Turcs, ce qui ne pouvait tarder.

Les Turcs à Tunis. — Fin des Hafcides (1574).

En effet, l'année suivante (1574), les forces de l'islamisme convergèrent de tous côtés autour de Tunis; les contingents de Tripoli et de Constantine, joints à l'ancienne garnison turque de Tunis retirée à Caïrouân, arrivèrent les premiers; puis ce fut le tour de celui d'Alger, qui arriva par mer sous les ordres d'Arab Ahmed, et de la flotte ottomane sous ceux de Euldj Ali.

Sinân pacha commandait en chef l'expédition. La Goulette et Tunis furent attaqués simultanément. La première de ces places fut emportée de vive force après six jours de siège et après deux assauts repoussés. Serbelloni continua de défendre vigoureusement le fort de la Porte de mer pendant vingt jours contre toutes les forces réunies de ses ennemis, et repoussa plusieurs assauts; à la fin, ce fort, dont la garnison était en grande partie détruite, fut aussi emporté. Le fort insulaire de Chekli, qui s'était dégarni d'une partie de ses défenseurs pour soutenir les deux autres, capitula. Mouley Mohammed, Serbelloni et Porto-Carrera furent faits prisonniers et conduits à Constantinople.

Ainsi finit la dynastie hafcide (1574).

La même année, le gouverneur intérimaire d'Alger, Arab Ahmed, fut rappelé et remplacé par le pacha Ramdân, renégat sarde.

(Voir le tableau chronologique à la fin du chapitre XIV, p. 345.)

CHAPITRE XIV

DEUXIÈME PARTIE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE (1574-1659).

DYNASTIE SAADIENNE. — GOUVERNEMENT TURC

Aperçu général.

Cette histoire pourrait s'arrêter ici. Le pays a pris à peu près l'assiette qu'il gardera jusqu'à la conquête française. Cependant, un élément nouveau va paraître sur la terre d'Afrique. Au vieux système des dynasties héréditaires, monotones et toujours semblables à elles-mêmes, va se substituer peu à peu dans les pays turcs celui d'une démagogie militaire dont le chef, produit direct de cette démagogie, sera investi d'un pouvoir absolu; puis, par une transformation aussi curieuse, une vraie dynastie héréditaire sortira sans secousse, à Tunis, de ce système démagogique.

La première des deux périodes qui nous restent à parcourir est consacrée dans le Mag'rib, à la dynastie saâdienne. Pendant ce temps, Alger et Tunis se dégagent progressivement de la souveraineté ottomane pour arriver à un système qu'on pourrait appeler de monarchie démagogique non héréditaire.

Au moment où nous sommes arrivés, les Turcs étaient maîtres de la Berbérie depuis Tripoli jusqu'à Tlemcen, mais avec de nombreuses lacunes; les chérifs saâdiens possédaient ce qui forme l'empire actuel du Maroc avec leurs deux capitales de Fès et Maroc.

Intervention des Turcs au Maroc. — Le pacha Ramdân (1576).

Le chérif Abou Mohammed Abdallah el R'aleb était mort en 1573 en laissant la mémoire d'un prince cruel, peu courageux, mais assez bon administrateur, seule qualité de son père dont il eût hérité. Son fils *Abou Abdallah Mohammed* el Motaouakkil lui succéda et se montra dès l'abord tout aussi cruel. Il commença par faire tuer un de ses frères, emprisonner l'autre, et aurait fait subir le même sort à ses deux oncles, Abou Merouân Abd el Malik et Abou'l Abbès Ahmed, s'ils ne s'y étaient dérobés par une prompte fuite. L'un et l'autre étaient destinés à monter sur le trône. Abd el Malik gagna Constantinople, prit part à l'expédition de Tunis, et se concilia si bien les bonnes grâces du sultan Selim II qu'il obtint son appui pour renverser Abou Abdallah Mohammed et le remplacer à Fès.

En conséquence des ordres reçus, le pacha d'Alger Ramdân organisa une petite armée qui se dirigea sur le Maroc avec les deux frères et leurs partisans. Abou Abdallah Mohammed vint à leur rencontre et leur livra bataille à El Rokn: abandonné d'une partie de ses troupes, il fut battu et s'enfuit à Maroc, pendant qu'Abd el Malik était couronné à Fès sous les noms de Motacîm et de R'azi (1570).

Abd el Malik sultan saâdien (1576).

Le nouveau souverain, devenu assez fort pour se passer des Turcs ses alliés, les congédia après leur avoir payé une forte somme; c'est une chose que les Turcs ne manquaient jamais d'exiger en pareil cas (Çâlah Reïs à Fès en 1554). La dynastie saâdienne pouvait désormais se passer d'alliés; elle vécut en paix avec les Turcs. Son histoire devint indépendante de celle du reste de l'Afrique. Nous en profiterons pour nous attacher à elle et la suivre jusqu'à sa fin, qui survint en 1659, bien plus tôt que ses brillants débuts n'auraient pu le faire supposer.

Abd el Malik voulut en finir avec son neveu et marcha sur Maroc. Abou Abdallah Mohammed fut encore battu et s'enfuit dans le Sous. Au bout de quelque temps il reparut et, étant

parvenu à tromper le chérif, il entra par surprise à Maroc. A l'approche des deux frères réunis, il se retira de nouveau, fut battu et poursuivi par Abou'l Abbès et finalement se réfugia en Espagne pour y demander le secours des chrétiens, dernière ressource des rois musulmans détrônés (1570).

Campagne et mort de D. Sébastien de Portugal (1578).

Il trouva un excellent accueil auprès du roi de Portugal. En effet, D. Sébastien ne voulait pas imiter la politique de renoncement suivie par son père dans les affaires d'Afrique. Il voulait, au contraire, y faire de grandes choses et venger d'une manière éclatante les revers subis précédemment par les Portugais. Dans ce but, il préparait depuis trois ans une grande expédition, véritable croisade dont l'importance dépassait de beaucoup celle des campagnes antérieures dans cette région. Il accueillit avec empressement les offres d'Abou Abdallah Mohammed et le chargea de prendre les devants pour aller réunir les nombreux contingents qu'il promettait.

En 1578, l'armée, forte probablement d'une trentaine de mille hommes, débarqua à Acila; on y trouva Abou Abdallah Mohammed à peu près seul. Le projet de D. Sébastien était d'aller prendre Larache; son esprit d'aventure le poussa à s'y rendre par terre, en faisant une marche dangereuse.

Pendant ce temps, Mouley Abd el Malik avait réuni son armée et s'avançait vers le Nord. Il était gravement malade; mais il n'avait pas voulu quitter l'armée et se faisait porter en litière. Son frère Abou'l Abbès commandait sous ses ordres; il avait en outre auprès de lui son vizir, le renégat Redouân, ministre habile et fidèle qui lui servait en quelque sorte de chef d'état-major. Pour attirer son ennemi dans l'intérieur des terres, il piqua son amour-propre par une provocation insultante qui atteignit parfaitement son but.

Bientôt les deux armées se trouvèrent près l'une de l'autre, l'oued Mekhâzen entre les deux. Cette rivière n'était généralement pas guéable; on la franchissait sur un pont situé près de Casr-el-Kebir (ou Kelâma). Abd el Malik eut encore recours à la ruse pour attirer son adversaire dans une position dangereuse. Il écrivit à Sébastien : « J'ai fait seize étapes

pour venir à la rencontre, n'en feras-tu pas une pour venir vers moi? »

D. Sébastien tomba complètement dans le piège; le lendemain il franchit la rivière et s'avança sans s'inquiéter de fortifier ni de garder le pont, son unique moyen de retraite en cas de malheur. Abd el Malik ordonna à une troupe de cavalerie de faire un détour et d'aller s'en emparer. Les deux armées s'attaquèrent ensuite avec fureur. On dit qu'Abd el Malik mourut dans les premiers instants de la bataille; mais le vizir Redouân tint cette mort cachée, et continua de commander au nom de son maître, dont il feignait de venir prendre les ordres dans sa litière. La bataille fut courte; les Portugais, battus, s'enfuirent vers le pont, qu'ils trouvèrent occupé par l'ennemi. La foule en désordre se mit à chercher inutilement un gué; les fuyards, poursuivis l'épée dans les reins, se poussaient eux-mêmes dans la rivière et furent presque tous noyés, y compris le roi; les autres furent faits prisonniers. Abou Abdallah Mohammed, le seul qui ne fût pas à plaindre au milieu de cette lamentable catastrophe, se noya également. Son cadavre fut retrouvé et écorché; sa peau, bourrée de paille, fut envoyée à Maroc, ce qui lui valut de joindre à son surnom de Motaoukkil celui moins noble de Mesloukh (Écorché) (1578).

L'amiral portugais, resté devant Açila, se dirigea lentement le long de la côte en recueillant jusqu'à l'anger ceux de ses compatriotes qui avaient échappé au désastre, et, de là regagna le Portugal.

Ahmed ed Dahabi, sultan saâdien (1578).

Abou'l Abbes *Ahmed*, qui s'était couvert de gloire pendant la bataille, succéda sans difficulté à son frère et prit le surnom bien mérité de El Mançoûr. Plus tard, quand la conquête du Soudan eut fait introduire beaucoup d'or au Maroc, il reçut aussi le surnom de *Ed Dahabi* (le Doré). C'est celui sous lequel il est le plus généralement connu (1). Seul un des

(1) Il ne faut pas le confondre avec un autre Ahmed ed Dahabi, de la dynastie Haçanite, qui était loin d'avoir les qualités de celui-ci.

frères de El Mesloukh, nommé En Nacer, refusa de le reconnaître et alla demander l'aide des Espagnols. Ceux-ci l'envoyèrent à Melilla, où nous le retrouverons plus tard dans une petite révolte qu'il parvint à fomenter.

Ce règne si bien commencé dura vingt ans; il fut constamment prospère et marqué par des conquêtes dans l'extrême Sud et au Soudan. La préparation de ces expéditions exigea une prévoyance et une habileté plus remarquables encore que les conquêtes elles-mêmes. D'ailleurs, Ahmed ed Dahabi fut un excellent administrateur, qualité commune dans sa famille.

Les grands succès des Chérifs sur les Portugais, la prépondérance incontestée que ces succès leur donnaient dans l'Ouest ne pouvaient manquer d'exciter la jalousie des Turcs et surtout d'Euldj Ali, qui n'avait pas perdu l'espoir de revenir en Berbérie. On persuada à Mourad III qu'il fallait écraser le nouvel ennemi avant qu'il fût devenu plus puissant; en 1581 il envoya Euldj Ali à Alger pour préparer une expédition dans ce but. Ahmed ed Dahabi fit aussitôt ses préparatifs de guerre avec sa prévoyance habituelle; en même temps il envoyait des ambassadeurs à Mourad pour s'efforcer de maintenir la paix. L'un de ces ambassadeurs parvint à Constantinople à l'insu d'Euldj Ali et démontra au sultan combien une guerre entre musulmans, sous les yeux de l'Europe chrétienne, serait désastreuse; il lui fit sans doute entrevoir que les vues d'Euldj Ali n'étaient pas désintéressées. Bref, le sultan fut convaincu et décommanda l'expédition (1582). Au point de vue des intérêts musulmans, ce fut un acte de haute sagesse, car Ahmed, en présence du danger qui le menaçait, avait déjà fait des démarches pour se rapprocher du roi d'Espagne.

Ahmed avait fidèlement servi son frère; son fils aîné était déjà en âge de lui succéder au besoin; il semble donc que l'on n'eût dû avoir aucun souci pour le cas où sa succession se serait ouverte prématurément. Néanmoins, telle est la difficulté qu'offre toujours une succession au trône en pays musulman, qu'une maladie d'Ahmed suffit pour inquiéter son entourage. Dès qu'il fut guéri, on le supplia de désigner son

héritier pour assurer la tranquillité de l'Etat. Ahmed y consentit; son fils aîné Mohammed fut proclamé avec une grande solennité (1583) et lui succéda en effet plus tard; mais ces précautions ne suffirent pas pour empêcher les troubles que l'on voulait éviter.

Expédition du Touat (1583).

Tranquille du côté des Turcs, Ahmed ed Dahabi se prépara à étendre son empire vers le Sud. Les deux grandes expéditions préparées par lui, et exécutées suivant ses ordres, offrent pour nous le plus haut intérêt, parce qu'elles eurent lieu dans deux pays qui sont aujourd'hui en notre pouvoir, mais que nous n'avons pu atteindre qu'au prix de grandes difficultés : le Touat et Timbouktou.

Les populations du Touat avaient été tributaires des Almoravides; elles l'avaient été également des Mérinides; mais depuis longtemps elles avaient cessé de payer tout tribut. Ces Berbers étaient dans la situation où nous les avons retrouvés; indépendants et ne payant tribut à personne. Vers 1585, Ahmed envoya contre eux une armée qui atteignit le Touat en soixante-dix étapes; nous manquons malheureusement de renseignements sur son effectif (1). La résistance des oasis fut vive, beaucoup plus énergique que celle que nous avons rencontrée nous-mêmes. A la fin, les Berbers furent contraints de se soumettre.

Avant de pousser plus loin au Sud, Ahmed eut à pourvoir à sa sûreté contre les chrétiens de la côte. Philippe II ayant annexé le Portugal en 1581, les Espagnols avaient remplacé les Portugais dans toutes les places des côtes barbaresques. On sait que Philippe II avait renoncé à toute entreprise sérieuse en Afrique; il fit même évacuer Açila; mais il possédait toujours les deux portes de l'Afrique, Ceuta et Tanger.

---

(1) Cette armée se réunit probablement autour de Maroc et dut nécessairement passer par Tafilala et l'oued Çaoura. En admettant que son point de départ fût la ville de Maroc, elle aurait marché à assez petites journées, car de Tafilala au débouché de l'oued Çaoura, dans le Touat, on ne compte guère plus de vingt-cinq étapes moyennes.

Expédition de Timboktou. — Ahmed Baba (1590 à 93).

Ahmed pensa ensuite à l'expédition de Timboktou, pour laquelle il fallait faire traverser tout le grand désert à une armée, entreprise, qui, aujourd'hui, nous paraîtrait chimérique. Les préparatifs de cette expédition furent nécessairement très longs. Timboktou était alors la capitale d'un royaume musulman nègre très florissant; les lettres y étaient cultivées avec succès. Un des savants qui y vivaient, Ahmed Baba, a acquis, par suite de circonstances indiquées plus loin, une grande notoriété dans le Mag'rib, où ses ouvrages sont connus, très appréciés, et souvent cités.

Le roi régnant était Ishaq ben Daoud, de la dynastie des Soquia, son aïeul s'était fait donner en Egypte, lors d'un pélerinage qu'il faisait à la Mekke, une sorte d'investiture religieuse. Ses descendants se considéraient comme dépendant des khalifes hafcides de Tunis; il est vrai que ceux-ci n'existaient plus; mais Ishaq l'ignorait; fort de son firman, il se croyait parfaitement en règle. Ahmed ed Dahabi avait la prétention, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, d'être le seul successeur légitime du Prophète et de ses khalifes. C'est ce mauvais prétexte dont il se servit pour sommer Ishaq de reconnaître sa suzeraineté et de lui payer tribut. Ishaq, se fiant sur son bon droit et plus encore sur l'éloignement de son ennemi, refusa. Aussitôt, Ahmed acheva ses préparatifs et réunit son conseil pour lui faire part de ses intentions. Les objections ne manquèrent pas; le Nozhet el Hadi nous a conservé toute la curieuse discussion qui eut lieu à cette occasion. Comme on insinuait au chérif que ses puissants prédécesseurs, les Almohades et les Mérinides, avaient reculé devant les dangers d'une expédition au Soudan, il répondit : « Pour ce qui est des dangers, quels sont les plus forts, une armée ou les négociants qui vont journellement au Soudan pour trafiquer? Quant aux Lemtouna et aux Mérinides, leurs expéditions en Espagne les ont détournés du Soudan; mais Dieu a fermé pour nous la porte de l'Espagne. » Ces paroles faisaient allusion à la perte de Ceuta.

Le meilleur des arguments était que tel était sa volonté.

L'expédition se mit en route vers la fin de 1590, sous les ordres du général Djouder, qui portait le titre de pacha. En effet, les Chérifs cherchaient à emprunter aux Turcs leur organisation militaire et, comme toujours en pareil cas, on avait commencé par prendre les noms.

L'armée chérifienne mit quatre mois et demi à franchir cette énorme distance, et rencontra l'armée d'Ishaq près de Timboktou. Grâce à la supériorité de sa tactique et de son armement, elle remporta sans peine une victoire complète. Le roi Ishaq se réfugia à Gar'ou et s'y prépara à la résistance. Djoûder l'y suivit après avoir pillé Timboktou. Ishaq, effrayé, fit alors des propositions de paix et accepta les conditions qui lui étaient imposées; mais la ratification du chérif était nécessaire, et il fallait attendre pendant de longs mois, puisqu'on était à cent lieues à l'est de Timboktou. Djoûder ne crut pas pouvoir prolonger pendant si longtemps le blocus de Gar'ou, et rentra à Timboktou pour attendre la réponse de son souverain et donner du repos à ses troupes.

Ahmed apprit en même temps les propositions de paix d'Ishaq et la levée du siège de Gar'ou; il interpréta mal ce dernier acte, qui lui causa une grande déception et une violente colère. Sans tenir compte des difficultés qu'il ne pouvait apprécier de loin, ni du tour de force exécuté par Djoûder pour traverser le désert avec son armée, il le destitua et envoya un nouveau pacha nommé Mahmoûd. Celui-ci ramena aussitôt l'armée devant Gar'ou. Ishaq, se voyant près de succomber, se retira avec quelques troupes et mourut pendant sa retraite.

La guerre se trouva ainsi terminée; tout le pays reconnut l'autorité du chérif; le sultan de Bornou lui-même lui envoya son hommage. Ce fut le moment de la plus prodigieuse extension du pouvoir des souverains marocains (1593). Cette campagne avait duré trois ans, ce qui est peu, eu égard à l'immensité des espaces à parcourir.

Naturellement les dépouilles du pays vinrent enrichir Maroc; mais, en raison de la difficulté des transports, on s'attacha surtout à envoyer de l'or. Il était très abondant dans la région du Niger, et il le devint tellement au Maroc, que l'on donna à cette époque à Ahmed le surnom de Dahabi.

Nous ne terminerons pas cette campagne sans prendre congé de notre ami le cheikh nègre Ahmed Baba. Au moment du pillage de Timboktou, il avait vivement protesté contre cette violation du droit musulman et avait eu la douleur de voir brûler les riches bibliothèques dont la sienne était une des plus belles. La liberté de son langage l'avait fait emprisonner et conduire au Maroc; mais, là, il ne perdit rien de son assurance; il parla très librement au souverain, qui eut le bon esprit de ne pas s'en fâcher et qui finit par lui permettre de retourner dans son pays, après qu'il eut acquis l'estime et l'admiration de tous les savants du Mag'rib.

Fin du règne d'Ahmed ed Dahabi (1591 à 1603).

Il semble qu'après de pareils succès Ahmed ed Dahabi aurait dû être à l'abri des révoltes de famille. Cependant, en 1594, un de ses cousins germains, nommé En Nâcer, fils de Abou Mohammed Abdallah el It'aleb, qui était muni d'un gouvernement important et avait l'appui des Espagnols, vint soulever les montagnards du Rif; il eut bientôt assez de partisans pour s'emparer de Tâza et tenir le chérif en échec, car il battit un de ses généraux. Il fallut que El Mamoûn, fils du sultan, marchât en personne. A la fin, il parvint à s'emparer du rebelle, dont la tête fut envoyée à Maroc (1596).

El Mamoûn était précisément celui qui avait été reconnu héritier présomptif avec tant de solennité en 1583. Il habitait Fès, dont il était le gouverneur. Cette dualité des capitales avait l'inconvénient de préparer et de faciliter les révoltes. El Mamoûn, s'étant adonné à la débauche, mécontentait tout le monde et surtout son père qui tenait beaucoup à la bonne administration de ses Etats. A plusieurs reprises, El Mamoûn avait conspiré contre son père, qui lui avait pardonné. A la fin, Ahmed lui avait retiré son gouvernement pour lui donner celui de Sidjilmâça, afin de l'éloigner du théâtre de ses débauches et de pouvoir rétablir l'ordre dans la province de Fès. El Mamoûn avait fait de belles promesses, mais n'avait pas quitté Fès. Les choses en vinrent au point que le sultan dût marcher sur cette ville avec une armée pour réduire à l'obéissance le fils rebelle. El Mamoûn s'enfuit avec ses plus

fidèles partisans et fut pris après une vive résistance; il fut ramené à Miknès et emprisonné.

Quel allait être le sort de ce fils qui avait si mal récompensé l'indulgence paternelle? Tous les conseillers opinaient pour la mort. Ahmed était sévère à l'occasion, mais nullement sanguinaire; il hésitait et il est probable qu'il aurait fait grâce encore une fois, mais il mourut de la peste (1603). Il n'avait pas pensé à désigner un autre héritier présomptif, ou il n'en eut pas le temps.

Nous venons d'assister à un règne brillant; la dynastie saâdienne paraît établie solidement et avoir un bel avenir devant elle. Nous allons, au contraire, la voir s'effondrer lentement au milieu des compétitions des fils d'Ahmed ed Dahabi. Elle se traînera encore pendant un demi-siècle. L'insipide confusion de ces luttes de famille fait regretter que ce délai n'ait pas été plus court.

Luttes entre les fils d'Ahmed ed Dahabi (1603 à 10).

Ahmed laissait trois fils : Zidân à Fès, Abou Fâres à Maroc, et El Mamoûn prisonnier à Miknès. Les cheikhs de Fès proclamèrent Zidân; ceux de Maroc proclamèrent Abou Fâres. L'unité de la monarchie saadienne était rompue; elle ne fut jamais rétablie. Les deux nouveaux élus allaient immédiatement entrer en lutte; mais il importait de ne pas laisser El Mamoûn à Miknès; chacun de ses frères avait intérêt à l'avoir sous la main. Zidân donna l'ordre de l'amener à Fès; mais il fut au contraire conduit à Maroc. Là, Abou Fâres fit un singulier usage de son prisonnier; il avait déjà envoyé vers l'oued Oum-er-Rebia une armée commandée par son fils, à la rencontre de celle commandée par Zidân, qui marchait sur Maroc. Pour utiliser l'influence que El Mamoûn pouvait avoir sur ses quelques partisans, il l'envoya prendre le commandement de son armée, après lui avoir fait jurer solennellement qu'en cas de victoire, il ne ferait rien pour s'emparer du pouvoir. On sourirait d'une pareille naïveté si on ne savait qu'Abou Fâres avait en même temps recommandé secrètement de s'assurer de la personne de son frère

aussitôt après la victoire. El Mamoûn battit son frère Zidân; personne n'osa l'arrêter. Quelques jours après, il entrait à Fès et s'y installait en maître, pendant que Zidân se réfugiait à Sidjilmâça (1604).

Les habitants de Fès avaient été exaspérés par l'inconduite et les exactions de El Mamoûn quand il était gouverneur. Ce fut bien pis quand il revint comme roi. Après avoir pendant quelque temps donné carrière à ses passions, et extorqué le plus d'argent possible à ses sujets, il envoya contre son frère Abou Fâres une armée commandée par son fils Abdallah. Celui-ci battit son oncle, entra à Maroc, qui fut horriblement pillée, et s'y installa en gouverneur ou plutôt en tyran (1607). Les habitants, poussés à bout par ses rigueurs, cherchèrent un chef. Leur ancien maître Abou Fâres s'était montré médiocre politique; il venait même de se rapprocher d'El Mamoûn, sans doute dans le but d'en obtenir quelque gouvernement. Les Marocains s'adressèrent à Zidân, qui accourut de Sidjilmâça; ils firent alors dans l'intérieur de leur ville un si grand massacre des troupes d'Abdallah, que celui-ci s'échappa avec peine, et rentra à Fès en fugitif.

Voilà donc Zidân, autrefois roi de Fès, devenu roi de Maroc, tandis que El Mamoûn règne à Fès. L'un et l'autre feront passer la souveraineté à leurs fils, mais non sans avoir encore subi plusieurs vicissitudes.

Tout d'abord El Mamoûn voulut venger la défaite de son fils Abdallah et lui confia à cet effet une nouvelle armée. Abdallah marcha de nouveau sur Maroc, battit une première fois les partisans de Zidân sur l'oued Tefelfel, une seconde fois à Ras-el-Aïn, et entra dans la malheureuse ville de Maroc, qui fut soumise à un nouveau pillage (1608).

Les Marocains ne se laissèrent pas décourager; ils prirent cette fois pour chef un nommé Mouley Mohammed, fils de ce brillant Abd el Moûmen que nous avons vu assassiné en 1562, par ordre de son frère le chérif Abdallah el R'aleb (p. 290). Mouley Mohammed les conduisit à la victoire et battit Abdallah ben el Mamoûn, qui dut encore une fois regagner Fès. Peu de temps après, les Marocains rappelèrent Zidân; ils le considéraient comme l'héritier légitime de son

père; c'est ce qui explique leur apparente ingratitude envers Mouley Mohammed.

La guerre était encore inévitable entre les rois de Fès et de Maroc. Cette fois Zidân prit le commandement de ses troupes, battit Abdallah et entra à Fès (1608). El Mamoûn, son fils et son frère Abou Fâres qui, comme nous l'avons dit, partageait maintenant sa fortune, se retirèrent vers le Nord; El Mamoûn se rendit même en Espagne pour solliciter l'appui des chrétiens.

Il semble que l'unité de la monarchie saadienne allait être rétablie; il n'en fut rien. Zidân ayant été rappelé au Sud par une révolte, Abdallah reprit l'offensive, battit le général de son oncle et rentra à Fès en compagnie de son autre oncle Abou Fâres, qu'il fit étrangler quelques jours après par précaution, bien que le malheureux ne se fût cependant guère montré dangereux (1609).

El Mamoûn, qui était en Espagne, ignorait ce succès. Prêt à tout pour recouvrer sa couronne, il s'était reconnu vassal de Philippe III et lui avait promis la cession de El-Araïch comme prix du concours qu'il sollicitait. Quand il rentra en Afrique, il trouva son trône rétabli; mais il fut obligé d'exécuter sa promesse et livra El-Araïch aux chrétiens, à la grande indignation de tous les bons musulmans (1610). Son fils Abdallah lui-même n'accepta pas un acte aussi avilissant; pendant une absence de El Mamoûn, il voulut délivrer El-Araïch de la présence des chrétiens.

Mais pendant qu'il faisait ses préparatifs, son oncle Zidân vint encore une fois attaquer Fès. Les choses se passèrent exactement comme en 1608; Zidân fut d'abord vainqueur et entra à Fès; puis il poursuivit son neveu Abdallah; il fut alors battu à son tour et regagna Maroc.

De son côté Abdallah rentra à Fès; mais il n'y fut pas longtemps tranquille. Pendant une de ses absences, la vieille ville se souleva et lui ferma ses portes; à son retour il dut se confiner dans la ville neuve.

Cependant les confréries religieuses, qui commençaient à prendre une grande importance en Afrique, ne pouvaient pardonner la remise de El-Araïch aux Espagnols. Aussi, pen-

dant que El Mamoûn parcourait les environs de Tetouân, fut-il assassiné en même temps qu'un de ses fils par un mocaddem. Son fils Abdallah lui succéda (1610). Mais il était toujours renfermé dans Fès-le-Neuf, tandis que des chefs populaires gouvernaient Fès-le-Vieux.

Commencement de la puissance des Marabouts au Maroc (1611).

C'est à ce moment que commence à se montrer le pouvoir des marabouts, qui, appuyés sur de puissantes confréries religieuses, se partageaient depuis quelque temps le sud du Mag'rib. Nous allons les voir, de 1611 à 1671, renverser peu à peu la monarchie saâdienne et s'en disputer les dépouilles, jusqu'à ce que la famille de l'un d'entre eux, celle des chérifs haçanites, finisse par rétablir l'unité à son profit.

Au début, ces marabouts, de même que leurs prédécesseurs les Almoravides, rappelaient les fidèles à la stricte observation de la Sounna. L'inconduite de El Mamoûn, et après lui celle des derniers Saâdiens, ne leur donnait que trop l'occasion de tonner contre la corruption des mœurs. Le premier d'entre eux, Abou'l Abbès Ahmed ben Abdallah, dit Abou Mahalli, originaire de Sidjilmâça, était venu à Fès dans l'espoir de soulever le peuple par ses prédications. N'ayant pu réussir, il revint dans le Sud, dans la région de l'oued Çaoura, y recruta des partisans et finit par s'emparer de Sidjilmâça, qui dès lors fut perdue pour les sultans saadiens (1611).

Suite des luttes intestines des Saâdiens (1611 à 21).

Le sultan de Maroc, Zidân, à qui appartenait Sidjilmâça voulut reprendre cette ville et envoya contre le marabout une armée commandée par son fils. Abou Mahalli lui infligea une sanglante défaite et entra peu de temps après à Maroc, où il se proclama sultan (1612).

Pour recouvrer sa capitale, Zidân eut recours à un autre marabout, Yahia ben Abd el Mounâm, qui habitait l'Atlas et qui avait déjà assez d'influence pour pouvoir recruter facilement un assez grand nombre d'adhérents. Les marabouts

étaient à peine à leur aurore, et déjà ils se jalousaient et se combattaient mutuellement. Yahia accepta et marcha sur Maroc; les armées des deux marabouts se rencontrèrent et Abou Mahalli fut tué par une balle. Ses partisans, désabusés, s'enfuirent. En effet, il les avait persuadés qu'il les rendrait invulnérables comme lui. De nos jours, les marabouts algériens emploient encore la même grossière supercherie et toujours avec le même succès. Yahia entra à Maroc avec la tête d'Abou Mahalli et remit le pouvoir à Zidân, non sans quelques hésitations (1012).

La situation d'Abdallah ben el Mamoûn à Fès n'était pas plus brillante; il était toujours enfermé dans la ville neuve, pendant que les chefs populaires gouvernaient dans l'autre partie de la ville et s'y disputaient le pouvoir par l'assassinat. Cette situation dura six ans. A la fin, par lassitude, la vieille ville finit par se soumettre à Abdallah (1017).

Les Espagnols profitèrent de ce désordre pour s'emparer, la même année, de Mehedia du Mag'rib, autrement appelée Mamoûra.

En 1019, une révolte ayant un caractère religieux éclata contre Abdallah. Les insurgés mirent à leur tête un de ses frères nommé Mohammed Zer'oûda. Celui-ci marcha contre son frère, le battit et entra à Fès; mais, peu de temps après, Abdallah prit sa revanche et rentra dans sa capitale (1019). Mohammed Zer'oûda fut encore battu l'année suivante et abandonna définitivement la partie.

Abdallah vécut encore jusqu'en 1024, s'adonnant aux mêmes vices qui avaient souillé la vie de son père. Aussi vit-on les révoltes se succéder. Les provinces se détachaient et se gouvernaient isolément. Abdallah perdit même encore une fois la vieille ville de Fès. Il fut remplacé par son frère Abd el Malik ben el Mamoûn, qui ne valait pas mieux que lui (1024) (1).

Ainsi le pouvoir des rois saâdiens de Fès et de Maroc était

(1) Récapitulons : Pendant le cours de leur règnes, Zidân fut expulsé trois fois de Fès et deux fois de Maroc; Abdallah fut expulsé quatre fois de Fes et deux fois de Maroc, sauf oubli de notre part.

tombé à peu près à rien. L'un et l'autre étaient menacés par les marabouts.

Marabouts : Abou Haçoûn ; el Ayâchi ; derniers rois saâdiens (1621 à 37).

Après la mort d'Abou Mahalli, dont on a vu la fin tragique, les marabouts destinés à jouer les principaux rôles à cette époque étaient :

Dans le Soûs, à Taroudent, Yahia, le vainqueur d'Abou Mahalli;

Dans le Soûs également, Abou'l Hacen Semlâli dit *Abou Haçoûn*, rival d'influence du précédent et qui finit par devenir prépondérant;

Sur le littoral : Sidi Mohammed *el Ayâchi* de Salé, qui s'illustra dans la guerre sainte contre les Espagnols;

A Sidjilmâça : Mouley chérif, chef de la nombreuse famille des chérifs haçanites, souche de la dynastie actuellement régnante;

A Dela : Mohammed ben Abi Bekr ben Amer, prépondérant dans le sud du Mag'rib.

Les deux rois saâdiens et tous ces personnages ou leurs fils vont être en lutte pendant plus de vingt ans; il est donc nécessaire de les bien connaître.

El Ayâchi débuta par être au service de Zidân, roi de Maroc, qui l'avait nommé caïd d'Azemmor. Il se fit bientôt connaître par ses exploits dans la guerre sainte contre les Espagnols, qu'il tenait étroitement bloqués dans leurs places de la côte. Son maître le laissait sans ressources, en sorte qu'il prit l'habitude de vivre indépendant et de guerroyer pour son compte. Il se fit même délivrer par les cheikhs une feloua consacrant cette indépendance. D'ailleurs, il n'en abusa pas; ses efforts furent exclusivement dirigés contre les Espagnols, et jamais contre son maître.

En 1627, les deux rois Abd el Malik de Fès et Zidân de Maroc, moururent. Les deux héritages passèrent dans la famille de Zidân.

Celui-ci laissait de nombreux enfants, parmi lesquels nous citerons : Abd el Malik, Abou'l Abbès Ahmed, El Oualid et

Mohammed cheikh. Le premier, Abd el Malik, lui succéda à Maroc.

Le second, Abou'l Abbès Ahmed, se rendit à Fès et s'y fit proclamer roi. Il avait un oncle, Mohammed Zer'oûda, que nous avons vu en état de révolte en 1619, et qui pouvait être considéré comme ayant des droits à la couronne. Abou'l Abbès le fit mettre à mort (1628). Son règne fut court. La même année, il fut renversé. A partir de ce moment, la dynastie saâdienne disparut à Fès, qui resta dans l'anarchie.

A Maroc, les choses n'allaient guère mieux. Dès que Abd el Malik fut monté sur le trône, ses frères El Oualid et Mohammed cheikh se révoltèrent. Ils furent battus et Abd el Malik régna quatre ans. En 1631, il fut assassiné par ses miliciens renégats. C'était un ivrogne et un débauché, comme la plupart des membres de sa famille.

Son frère El Oualid lui succéda. Il aimait également le plaisir, mais avec plus de mesure. Se rappelant sans doute la révolte à laquelle il avait lui-même pris part, et pour prévenir des tentatives analogues de la part de ses parents, il en fit périr un grand nombre, il fit emprisonner son frère Mohammed cheik, qui avait été son compagnon de rébellion. Il mourut de la même mort que son frère aîné, assassiné par ses miliciens en 1636, et Mohammed cheikh sortit de prison pour lui succéder. Ce jeune prince n'avait pas les vices de ses frères; mais le pouvoir dont il héritait n'était plus qu'une ombre; en dehors de Maroc sa capitale, personne ne s'inquiétait plus du sultan.

Le marabout de Dela, Mohammed ben Abi Bekr, étant mort la même année 1636, fut remplacé par son fils Mohammed el Hadj, homme énergique et ambitieux qui visait à la royauté. Il commença par s'emparer de Fès, de Miknès et bientôt il régna sur tout le nord du Mag'rib. Mohammed cheikh II, ayant voulu s'opposer à ses conquêtes, fut battu et obligé de rentrer à Maroc pour n'en plus bouger (1640).

Un autre adversaire plus sérieux pour Mohammed el Hadj était l'autre marabout, El Ayâchi. Le prétexte de la rupture fut un châtiment plus ou moins mérité que ce dernier voulut infliger à une colonie de Maures espagnols réfugiés à Salé.

El Ayâchi avait voulu faire contre El-Araïch une tentative pour laquelle il avait besoin d'échelles; ces objets avaient été commandés aux Andalous de Salé, mais ils n'arrivèrent pas. El Ayâchi devait avoir d'autres griefs plus sérieux; il se fit donner une feloua prononçant la peine de mort pour cette négligence; pour appliquer cette sentence, il fit piller et massacrer les malheureux Andalous, dont une partie seulement parvint à se réfugier dans d'autres villes du littoral.

Mohammed el Hadj avait voulu empêcher cette brutale exécution; mais El Ayâchi n'avait tenu aucun compte de ses protestations. Il avait même marché contre les troupes du marabout de Dela et les avait battues, après quoi, il était reparti en campagne contre les Espagnols de Tanger. A son retour, une seconde bataille eut lieu; cette fois, El Ayâchi fut complètement battu; il fut assassiné pendant sa fuite, et sa tête fut envoyée à Salé (1641).

L'année précédente, le Portugal avait recouvré son indépendance; Juan IV avait été proclamé roi. Comme conséquence, les Portugais avaient repris leurs anciennes possessions d'Afrique, notamment Tanger, leurs garnisons y avaient remplacé les Espagnols.

Pendant que ceci se passait au Nord, des compétitions analogues se produisaient entre les marabouts du Sud. Yahia ayant fini par disparaître devant son rival Abou Haçoûn, la lutte d'influence restait circonscrite entre ce dernier, marabout du Soûs, et Mouley Chérif, marabout de Sidjilmâça. Ces deux personnages étaient d'abord amis; mais la discorde ne pouvait manquer d'éclater. Le motif déterminant fut une oasis, le csar de Tabouaçamt, voisin de Sidjilmâça, que l'on se disputait : les partisans des deux marabouts s'y trouvaient en présence. On n'en était pas encore venu aux mains quand Mouley M'hammed (1), fils et héritier présomptif de Mouley chérif, trancha la difficulté en s'introduisant par surprise dans le csar, et faisant main basse sur tous les partisans d'Abou Haçoûn. Mouley chérif se rendit aussitôt dans sa nouvelle conquête pour en prendre possession (1037).

(1) M'hammed ou Mehammed est un nom distinct de Mohammed et fort usité dans les provinces de l'Ouest.

Abou Haçoûn ne laissa pas cette insulte sans vengeance; il fit saisir Mouley chérif à Tabouaçamt et envoya en même temps une colonne prendre possession de Sidjilmâça. Peu après, Mouley M'hammed parvint, avec l'appui des habitants, à reprendre cette ville, où les agents d'Abou Haçoûn s'étaient rendus odieux par leurs exactions. Mouley chérif obtint sa liberté moyennant une forte rançon et rentra à Sidjilmâça, où il vécut encore vingt-deux ans; mais il cessa tout rôle politique et se renferma dans ses attributions de personnage religieux. Mouley M'hammed conserva la direction politique du parti, qu'il avait prise au moment de la captivité de son père (1637).

Progrès du Haçanite Mouley M' hammed (1616).

Il s'occupa d'étendre ses possessions du côté de l'Est, où il n'avait pas de rivaux. Après avoir avancé dans cette direction, il comptait remonter ensuite au Nord, en contournant les possessions du marabout de Dela, et s'étendre dans la province d'Oran, soumise pour lors aux Turcs, mais trop éloignée de leur centre pour pouvoir être défendue efficacement par eux. De ce côté, les possessions des Turcs s'étendaient jusqu'à Oudjda inclusivement. Mouley M'hammed parvint à réaliser son projet, mais non sans avoir été entravé par ses voisins. Ses premiers succès éveillèrent la jalousie du marabout de Dela, Mohammed el Hadj. Après une lutte assez longue, ce dernier finit par remporter une victoire complète, et entra à Sidjilmâça (1646). Toutefois, il n'abusa pas de son triomphe, qui avait peut-être été chèrement acheté. Il se fit un accord à la suite duquel Mouley M'hammed rentra à Sidjilmâça. Le traité fixait rigoureusement les limites qui lui étaient imposées; il promit de les respecter, mais on sait ce que valent les promesses de ce genre.

Mouley M'hammed traite avec les Turcs (1647 à 49).

Mouley M'hammed se remit en campagne dès l'année suivante (1647). Poursuivant méthodiquement son plan, il remonta au nord et parvint à Oudjda, dont il fit son centre

d'opérations. De là il rayonna à l'est dans toutes les tribus soumises aux Turcs, depuis les Beni-Iznacen au nord, jusqu'aux Beni-Snoûs au sud. Il poussa ainsi jusque sous les murs de Tlemcen, en raziant toutes les tribus traversées. L'année suivante (1618), il poussa au sud-est et parvint jusqu'à Aïn-Mâdi. Les Turcs, trop peu nombreux, ne purent rien faire pour s'opposer à cette marche; quand ils reçurent quelques renforts d'Alger, Mouley M'hammed était déjà rentré à Oudjda et y avait mis son butin en sûreté. Ils se décidèrent alors à faire la part du feu et conclurent avec le marabout un traité qui lui abandonnait tout le territoire à l'ouest de la Tafna (1618).

Comme tout s'était passé aux dépens des Turcs, le marabout de Dela n'avait rien dit, malgré la jalousie que devaient lui inspirer ces succès. Ce fut la ville de Fès qui fit éclater la guerre entre les deux marabouts. Cette ville était divisée en deux portions toujours ennemies. Depuis qu'elle appartenait à Mohammed el Hadj, elle était déchue de son rang de capitale; cette situation ne faisait qu'augmenter la division des partis. L'un d'eux appela à son aide Mouley M'hammed, dont les récents succès avaient fait grand bruit. Il se crut assez fort pour braver son rival de Dela, et accourut à Fès, où il entra sans difficulté. Il avait trop présumé de ses forces; Mohammed el Hadj ne tarda pas à arriver devant Fès. Mouley M'hammed fut encore battu et s'enfuit à Sidjilmâça (1619). Cependant il conserva Oudjda et ce qu'il avait enlevé aux Turcs.

Fin de la dynastie saâdienne (1619 à 59).

En 1631, le roi de Maroc, Mohammed cheikh II, mourut et fut remplacé par son fils Mouley Ahmed el Abbès, en qui devait s'éteindre la dynastie saâdienne. Ce jeune prince avait des oncles maternels de la tribu des Chebânât qui cherchèrent aussitôt à le détrôner. Ils vinrent à bout de le tuer en 1659. Leur chef Abd el Kerîm, dit Kerroûm, s'empara de Maroc; mais il n'était pas chérif, et son autorité éphémère disparut sans qu'il lui ait été donné de fonder une dynastie; celle des Saâdiens était éteinte (1659).

La même année, le vieux chérif haçanite Mouley chérif mourut à Sidjilmâça. Sa mort fut l'occasion de nouvelles luttes qui amenèrent la fondation de la dynastie haçanite. Nous allons maintenant quitter le Mag'rib pour revenir aux Turcs, que nous avons quittés depuis 1570 (p. 300).

Organisation des Etats barbaresques.

La promptitude des succès des Turcs en Afrique est moins remarquable encore que leur durée, et cette durée est certainement due à l'organisation qu'ils avaient donnée à leur conquête et à l'établissement d'une armée régulière. Ce n'est pas que cette organisation fût un modèle de simplicité, ni surtout de douceur; elle était, au contraire, essentiellement rude; mais enfin c'était une organisation qui succédait à un désordre bien des fois séculaire. Cela suffisait pour créer une supériorité réelle sur l'état de choses antérieur. Il est vrai aussi que le pouvoir ne tarda pas à échapper presque entièrement au sultan de Constantinople; mais il resta aux mains des Turcs, ce qui rendait encore plus remarquable la solidité de leur organisation. Pour la comprendre, il faut d'abord se rendre compte de la signification des titres de leurs fonctionnaires, signification qui, pour quelques-uns, a beaucoup varié.

Au bas de l'échelle, nous trouvons d'abord le dey qui, primitivement, était simplement un officier à peu près équivalent à un capitaine commandant; il y en avait 40 à Tunis. Son nom, qui signifie oncle, donne une idée de l'importance et du caractère familial de son commandement.

Au-dessus, était le bey, officier général commandant ordinairement un territoire ainsi que les troupes mises à sa disposition. L'agha (ou ar'a) était aussi un général avec un caractère plus exclusivement militaire; il y avait d'abord l'agha unique à Alger, général des troupes qui s'y trouvaient; puis il y eut l'agha des janissaires, celui des spahis, celui des tribus makhzen.

Le titre de pacha était plus élevé que celui de bey et associé à des commandements analogues; c'est celui que porte un

ministre ou le gouverneur d'une grande province. Enfin le titre de bey arlbeg (bey des begs) était analogue à celui de généralissime; il était donné à un personnage important par ses services, — nous avons vu Kheir ed Din et ses successeurs le porter.

Le pays était divisé en trois Etats : Alger, Tunis et Tripoli. Le sultan nommait auprès de chacun d'eux un haut fonctionnaire : à Tunis et Tripoli, c'était habituellement un pacha; à Alger, ce fut, au début, le bey arlbeg; quelquefois c'était un simple khalifa (lieutenant) qui faisait l'intérim en attendant la nomination d'un titulaire. Ce haut fonctionnaire n'administrait pas seul; il était assisté d'un conseil nommé *diwân*, dans lequel entraient de droit un certain nombre d'officiers admis à la retraite, après avoir atteint (à l'ancienneté) les grades supérieurs. Peu à peu, à Tunis et à Alger, l'importance du représentant du sultan s'amoindrit devant celle des éléments locaux, qui finirent par l'évincer complètement; à la fin, il n'assistait plus que comme un comparse aux événements sur lesquels il n'avait plus aucune influence; on finit par ne plus le laisser débarquer et, après plusieurs éclipses, il disparut complètement; c'est ainsi que ces deux Etats devinrent indépendants, n'ayant plus envers le sultan qu'une très vague vassalité. La période où nous entrons va être consacrée à cette émancipation progressive.

A Tripoli, au contraire, l'autorité du sultan se maintint, et même se raffermit en finissant par se mettre au-dessus des éléments locaux. En 1835, Tripoli redevint simple province de l'empire ottoman.

A Tunis, à la suite de quelques excès de pouvoir qui avaient mécontenté les soldats, on résolut, en 1590, de prendre un des deys et de le mettre à la tête du nouveau diwân pour sauvegarder les intérêts de la troupe. Ce fonctionnaire prit bientôt de l'importance, il devint le dey par excellence, le dey tout court; mais, un peu plus tard, un certain bey ayant pris une grande importance personnelle par suite de son habileté dans les gouvernements, et les commandements de troupe dont il était investi, éclipsa complètement le dey; il en fut de même pour ses successeurs; pendant longtemps

il y eut encore un dey, qui était généralement nommé parmi les créatures du bey; puis toutes les autres autorités s'abaissèrent graduellement devant le bey, qui finit par devenir le chef héréditaire de l'Etat.

A Alger, les choses se passèrent autrement. Le sultan, après avoir donné plusieurs fois le commandement à un personnage très important, jugea plus avantageux de le donner à un simple pacha qui, en principe, devait être relevé tous les trois ans. En 1659, une révolution rendit tout le pouvoir au diwân assisté de l'agha, qui devait être relevé tous les trois mois. Cette dernière disposition ne fut jamais exécutée, et cette situation dura douze ans. Comme elle avait amené un désordre effroyable, les janissaires crurent trouver un remède en remplaçant l'agha par un fonctionnaire nommé par eux pour un temps indéterminé, et lui donnèrent le nom de dey, à l'instar de ce qui s'était passé à Tunis, quoiqu'en réalité ses fonctions fussent complètement différentes. Le dey d'Alger fut immédiatement une sorte de souverain qui exerçait un pouvoir plus ou moins absolu, suivant sa personnalité. Comme il n'y avait pas de forme légale pour le déposer, il restait en fonctions jusqu'à la mort. Quand les yoldachs qui l'avaient nommé étaient mécontents de lui ils l'assassinaient.

L'armée était très hiérarchiquement organisée; mais elle était en somme peu nombreuse; elle fournissait dans les villes importantes de petites garnisons qui étaient relevées périodiquement. A côté des soldats ou janissaires, se trouvait à Alger le taïf, ou corporation des reïs. On a déjà vu quelle était la rivalité entre ces deux corps. Les corsaires faisaient la fortune de la ville; les reïs ou capitaines étaient soumis à une réglementation très prévoyante. Leurs équipages étaient composés d'Algériens, de renégats de tous les pays et de bon nombre de Berbers. Malgré le grand développement de leurs côtes, les Berbers avaient été médiocrement portés vers la marine, à laquelle ils semblaient cependant destinés par leur sobriété et leurs instincts aventureux; la cause en est sans doute dans la rareté des plages, des bons ports, et du bois de construction. Mais ils étaient, et sont peut-être encore capa-

bles de faire de bons matelots, à la condition d'entrer, sous une bonne direction, dans des équipages tout organisés.

L'Algérie était divisée entre trois beys nommés par le pacha (plus tard par le dey), généralement pour trois ans. Ils étaient habituellement réélus si on était content d'eux, c'est-à-dire s'ils faisaient bien rentrer l'impôt. Ces trois beyliks, ancêtres de nos départements actuels, avaient leurs sièges à Mazoûna, Titeri et Constantine. Celui de Mazoûna fut transféré plus tard à Mascara puis à Oran; en le plaçant à Mazoûna, dans une petite ville si éloignée de leur frontière occidentale, les Turcs avaient eu sans doute pour but de la mettre à l'abri d'un coup de main des Marocains et des Espagnols d'Oran; leurs boulevards dans cette région étaient : Tlemcen contre les Marocains, Mostaganem contre les Espagnols.

Le bey de Titeri avait sa résidence à Médéa; il commandait aux territoires de la province d'Alger actuelle, moins la Mitidja et autres territoires voisins d'Alger, qui étaient sous l'administration directe du pacha (ou dey).

Le bey de Constantine avait la province de Constantine actuelle, moins la Cabylie, qui était sous les ordres d'Ibn el Câdi, ancien sultan de Koukou, et qui relevait directement du pacha.

Les trois beys, de même que le pacha, s'appuyaient sur des tribus makhzen, formant une sorte de milice prête à prendre les armes au premier appel, rétribuée par l'exemption d'impôts, et éventuellement par les razias. A notre arrivée dans le pays, nous avons trouvé et utilisé ce makhzen, qui était généralement détesté des autres tribus. Celui d'Oran nous a rendu les plus grands services; les deux tribus qui le composaient avaient reçu le nom de douaïr et de zmala. Leurs derniers chefs ont été Mohammed ben Daoud, agha des douaïr, et Ben Aouâli, agha des zmâla, l'un et l'autre, serviteurs d'une fidélité inébranlable à la France. Les mêmes noms de douaïr et de zmâla se retrouvaient dans les autres provinces.

Les beys nommaient les caïds des tribus; ceux-ci étaient plus ou moins puissants; plus ou moins indépendants, suivant leur situation personnelle et l'importance des tribus.

Dans les grandes tribus, le commandement était héréditaire: c'étaient de véritables seigneurs féodaux. Parmi les plus importants, on peut citer, dans la province de Constantine : le sultan de Koukou en Cabylie, Ahmed ben Amocrân, chef des Beni-Abbès, et la famille des Ben-Djellâb, sultan de Touggourt. Un peu plus tard, un chef des Douaouïda reçut dans Constantine même le titre de cheikh el arab.

Haçan Veneziano (1576).

Nous avons laissé les Turcs en 1576, au moment où le pacha Ramdân venait d'aider à l'établissement de la monarchie saâdienne par sa campagne de l'Ouest. La même année, il fut envoyé à Tunis et remplacé par un autre renégat, Haçan Veneziano, qui inaugura son gouvernement en allant ravager les Baléares. C'était un corsaire de l'école des Barberousse et des Çâlah Reïs. Le sultan avait généralement la main heureuse dans ses choix; si ses pachas étaient assez souvent cruels et sans scrupules, ils étaient habiles et énergiques. Cette dernière qualité était indispensable au milieu des éléments disparates et indisciplinés qui formaient la population d'Alger. Cependant la violence du Veneziano dépassait un peu les bornes, et produisit, comme on le verra plus loin, un effet contraire à celui attendu.

Relations d'Alger et de la France.

C'est à cette époque (1577) que le premier consul français fut installé à Alger, après plusieurs tentatives infructueuses faites précédemment dans le même but. L'inimitié commune contre l'Espagne et l'empire avait constamment fait des rois de France les alliés des Turcs, depuis François Ier. Kheir ed Din était venu vendre ses prises à Marseille; en 1503, la France avait fourni quelques navires de transport pour coopérer au siège d'Oran. Par réciprocité, les navires de nos nationaux avaient droit à être respectés des corsaires sous certaines conditions; mais cette clause était souvent violée par les reïs, et donnait lieu à de nombreuses réclamations;

c'est pour les appuyer qu'un consul français fut établi à Alger.

Le Bastion de France (1577).

C'est également de cette époque que date le développement du comptoir français de la Calle; un petit fort devenu célèbre sous le nom de Bastion de France fut construit par la compagnie concessionnaire près de cette ville. La France avait aussi depuis quelques années des comptoirs sur cette partie de la côte, à Bône, Collo et Stora. Ces établissements prospéraient par le trafic avec les populations voisines, et par la pêche du corail.

Les Espagnols possédaient encore Oran et Mers-el-Kebir; mais Philippe II était dégoûté de l'Afrique; il avait même pensé à abandonner ces deux places. Il se décida cependant à les garder, en renonçant à toute grande expédition. Il leur avait donné, en 1577, un nouveau gouverneur, le marquis de Comarès.

Le pacha Haçan Veneziano, arrivé à Alger la même année 1577, se rendit tellement odieux par sa sévérité et sa violence que le désordre le plus complet régna bientôt dans la ville; les reïs seuls lui étaient dévoués, parce qu'il était corsaire dans l'âme et leur donnait toujours raison dans les affaires de course. Des plaintes parvinrent à Constantinople; Haçan fut rappelé et reprit la mer (1580).

Djafer pacha d'Alger (1580).

Son successeur, l'eunuque Djafer pacha, montra une habile fermeté; il sévit à propos contre les janissaires et parvint à rétablir un peu d'ordre. Pendant la durée de son gouvernement, Euldj Ali vint à Alger avec la mission de diriger une expédition contre le sultan du Maroc, Ahmed ed Dahabi (1581). On a vu (p. 303), comment le sultan saâdien sut détourner cet orage par l'envoi d'un ambassadeur à Constantinople. Euldj Ali, déçu dans son espoir, fut rappelé en Orient avec sa flotte (1582). Il y vécut encore cinq ans.

A la même époque, Djafer pacha fut rappelé et remplacé

par Ramdân pacha, le même qui avait déjà gouverné de 1674 à 1677. La situation était difficile. Le sultan de Constantinople avait promis de faire respecter les vaisseaux de la France par les corsaires; c'était un grave sujet de mécontentement pour les reïs; ils s'accordaient sur ce point seulement avec les janissaires leurs éternels rivaux. En présence de ces difficultés, Ramdân se retira prudemment à la campagne, et Alger fut replongée dans l'anarchie (1582).

Haçan Veneziano usurpe le pouvoir (1582).

Haçan Veneziano, qui faisait toujours la course dans la Méditerranée, profita de cette situation, rentra à Alger et y reprit le pouvoir. Pendant cinq ans il continua avec succès ses expéditions sur les côtes d'Italie et d'Espagne.

Pachas triennaux à Alger (1587).

En 1587, Euldj Ali étant mort, le sultan Mourad III modifia le gouvernement d'Alger. Les deux gouverneurs Euldj Ali et Haçan Veneziano avaient montré une indépendance dangereuse. Mourad rappela Haçan, et décida de ne plus nommer les pachas que pour une durée déterminée qui devait être normalement de trois ans.

Le successeur de Haçan fut Dali Ahmed pacha, qui suivit les errements de son prédécesseur et dirigea de nombreuses expéditions maritimes, à la grande joie des reïs. En 1589, il eut à diriger contre Tripoli une expédition dans laquelle il perdit la vie. Cette région était en révolte depuis plusieurs années. Un marabout du nom de Yahia s'était soulevé le premier; il avait ensuite été battu et tué par un autre agitateur nommé Nouar; mais la garnison turque n'avait pas su tirer parti de cette diversion, et était restée bloquée. Ramdân pacha était venu de Tunis pour tenter de la délivrer; il avait été tué. Le sultan Mourad, décidé à rétablir son autorité, ordonna l'envoi de deux expéditions qui partirent simultanément d'Alger et de Constantine, l'une et l'autre sous les ordres de Dali Ahmed. Les insurgés furent battus et vigoureusement poursuivis. Leur chef, fut fait prisonnier et écorché;

suivant l'usage, sa peau, bourrée de paille, fut envoyée à Constantine; mais Dali Ahmed avait été tué (1589).

Son successeur, Kheder pacha (1589 à 1592), eut à lutter contre les Beni-Abbès de la Medjana, qui, depuis assez longtemps, étaient en état d'insubordination plutôt que de révolte ouverte. A la suite d'une campagne qui ne fut signalée par aucun combat, mais par beaucoup de ravages, Amocrân, qui ne s'était pas senti de force à lutter en pleine campagne, consentit à payer une amende et fit la paix.

Etablissement des deys à Tunis (1591).

Vers cette époque, eut lieu à Tunis le changement dans la forme du gouvernement que nous avons signalé (p. 319). Les yoldachs, mécontents de leur diwân, le renversèrent, tuèrent une partie des membres et en formèrent un nouveau à la tête duquel ils placèrent un de leurs deys (1591). Il se trouva heureusement que les premiers de ces personnages furent des hommes habiles qui surent tirer de cet élément démocratique un gouvernement assez solide. En même temps, l'influence du délégué du sultan fut à peu près annihilée. Cette situation se prolongea jusque vers 1660, époque à laquelle le pouvoir du bey, général des troupes, grandit au détriment de celui du dey, pour se substituer ensuite entièrement à lui, et finir par devenir héréditaire.

Les Algériens, ayant voulu copier l'institution des deys, n'aboutirent qu'à des résultats détestables. La différence des résultats obtenus par des moyens identiques doit être attribuée en grande partie au caractère plus pondéré des Tunisiens. Cette différence des caractères se montrera constamment dans toute la suite de cette histoire; elle subsiste encore aujourd'hui.

Pachas d'Alger (1592 à 1603).

A Alger, Kheder pacha avait fait beaucoup de mécontents parmi les janissaires, et même parmi les reïs, bien qu'il soutînt plutôt ces derniers. Aussi ne fut-il pas renommé après sa période triennale. Chabân pacha, qui lui succéda en 1592,

eut un gouvernement assez tranquille et fut rappelé à la fin de sa période, en 1595.

Kheder pacha obtint de revenir à Alger pour lui succéder; mais, dès son arrivée, il donna tant de sujets de plainte, le désordre devint tel qu'il fut rappelé au bout d'un an et remplacé par Mostafa pacha (1596). Celui-ci fut lui-même remplacé en 1599 par Dali Haçân dit Ben Richa. Sous le gouvernement de ces deux pachas, le désordre continua à régner dans Alger; la course seule était toujours florissante; les attaques des reïs contre les navires français ne cessaient d'occasionner d'énergiques réclamations de la part de nos consuls. Dali Haçân, complètement incapable d'empêcher ces attaques, fut rappelé au bout d'un an (1600) et remplacé par un renégat vénitien du nom de Soleïmân.

Les Cabyles du Djerdjra, devenus indépendants, portaient leurs déprédations jusqu'aux portes d'Alger et avaient même tenu cette ville bloquée pendant quelques jours. Le nouveau pacha voulut les mettre à la raison; mais il échoua complètement. Il fut battu à deux reprises, en 1600 et 1601, et finit par renoncer à soumettre ces montagnards.

Les chrétiens dirigèrent à cette époque deux attaques contre les Turcs d'Alger. En 1601, l'Espagne envoya une flotte portant une dizaine de mille hommes pour tenter de s'emparer d'Alger. Une surprise pouvait seule réussir; les échecs qui avaient terminé les trois grandes expéditions antérieures ne le démontraient que trop; au contraire, la prise d'Oran en 1509 montrait que l'on avait des chances de réussir en se présentant à l'improviste et en agissant vite. Au lieu de cela, on perdit du temps; la mauvaise saison survint, empêcha le débarquement et préserva probablement cette expédition du sort des précédentes.

La seconde tentative fut organisée, dans des proportions beaucoup plus modestes, par un moine, le père Mathieu, et vint débarquer sur les côtes de Cabylie. On se flattait d'entraîner les Cabyles et de marcher ensuite sur Alger. Cet espoir fut déçu. Le père Mathieu et ses compagnons furent saisis et mis à mort (1603).

On ne s'explique pas comment, à la fin de la période trien-

nale de Soleïmân, Kheder pacha, qui avait donné tant de sujets de plainte, trouva moyen de se faire nommer gouverneur d'Alger par le nouveau sultan Ahmed Ier (1604). Au mépris des instructions formelles de son souverain, il porta les plus graves atteintes aux intérêts des Français. Les établissements de la Calle et de Bône furent pillés. Henri IV continuait la politique traditionnelle d'amitié avec les Turcs; cette bonne intelligence était nécessaire pour la réussite des projets qu'il méditait contre l'Espagne; elle devait, en outre, assurer la sécurité de notre commerce, dont Henri IV était très soucieux. Pour donner satisfaction à ses réclamations, Ahmed Ier envoya à Alger un nouveau pacha, M'hammed Koûça, avec mission de mettre à mort Kheder et de relâcher les prisonniers français (1605).

Mission de M. de Brèves à Tunis et Alger (1605).

M'hammed Koûça réussit facilement dans la première partie de sa mission. Kheder fut étranglé; mais il n'en fut pas de même pour la libération des captifs; le pacha ne put l'obtenir. Les choses finirent par s'arranger, grâce à l'habileté et à la fermeté de notre ambassadeur, M. de Brèves, qui venait de s'acquitter d'une mission analogue à Tunis au prix de difficultés inouïes.

Des différends du même genre s'étant élevés dans cette ville, le sultan Ahmed Ier y avait envoyé Koûça Mostafa, avec des instructions analogues à celles données à M'hammed Koûça à Alger (1605). M. de Brèves arrivait en même temps à Tunis, où il se heurtait au mauvais vouloir de la population, des janissaires et du dey Otmân. Il avait trouvé un auxiliaire inattendu dans la personne d'un vieux corsaire, Mourad Reïs, qui était d'avis de s'arranger à l'amiable; mais, malgré l'autorité de ce vénérable forban, toutes les négociations avaient échoué; notre ambassadeur, dont la vie était en danger, venait de se rembarquer quand il reçut de nouvelles et pressantes instructions qui le décidèrent à tout braver pour réussir. Il revint, et à force de courage, d'habileté et de persévérance, il finit par obtenir la libération des prisonniers et un arrangement convenable (1605).

Après avoir ainsi arrangé les choses à Tunis, M. de Brèves, Koûça Mostafa et Mourad Reïs se rendirent à Alger, espérant y avoir le même succès; mais il n'en fut rien. Le pacha M'hammed Koûça, qui était très âgé, n'avait aucune autorité; il était traité avec mépris et fut même maltraité par les janissaires. Koûça Mostafa ne fut pas mieux écouté, et M. de Brèves dut se réfugier à bord pour éviter un mauvais parti. A la fin, cependant, grâce à Mourad Reïs, il se fit un accord pour la libération des captifs. Les autres satisfactions furent prudemment ajournées (1605). Il en résulta un état de paix officiel constamment troublé par des hostilités, et qui aboutit vingt ans plus tard à une rupture complète.

Lutte des Turcs et des Espagnols d'Oran (1605).

Le vieux M'hammed étant mort sur ces entrefaites, Koûça Mostafa lui succéda (1605). Il tourna tout d'abord son activité contre les Espagnols d'Oran. En effet, ceux-ci, depuis qu'ils n'étaient plus inquiétés par les Turcs, continuaient fructueusement leurs razias sur les tribus voisines; le succès leur assurait la fidélité de leurs alliés les Beni-Amer. Le gouverneur D. Ramirez de Guzman était devenu la terreur de la région. Mostafa prit lui-même la direction d'une expédition contre ce redoutable ennemi; mais il fut battu (1606). Le cheikh Bou Ras donne des détails curieux sur l'effroi que les Espagnols inspiraient aux Arabes des environs d'Oran; les habitants étaient réfugiés au sommet des montagnes; on ne descendait aux mosquées que pendant le jour; des sentinelles surveillaient les débouchés de la ville; on ne pouvait se livrer au sommeil que grâce à leur surveillance. Enfin les Espagnols employaient des Juifs pour percevoir l'impôt en pays arabe, et leur permettaient d'avoir des esclaves musulmans; aucune injure ne pouvait être plus sensible au cœur des musulmans (1).

---

(1) Les exhortations des poètes pour chasser les infidèles et les anathèmes contre leurs alliés musulmans ne manquaient pas. Bou-Ras cite un poème contenant un appel aux tribus de la province d'Oran, véritable

En 1607, les Toscans dirigèrent une petite expédition contre Bône. Le corps expéditionnaire ravagea les environs de cette ville, battit les troupes de secours, et regagna tranquillement Livourne avec son butin.

La même année, pour une cause que nous ignorons, Mostafa fut remplacé à Alger par le dey Ridouân.

Expulsion des Morisques d'Espagne (1609).

En 1609, les derniers Morisques furent expulsés d'Espagne; on sait avec quelle implacable rigueur cette mesure fut exécutée. Un grand nombre de ces malheureux périrent lors de cette expulsion. Les autres furent jetés sur les côtes de Berbérie; le sort qui les attendait n'était guère moins lamentable. Ceux qui débarquèrent près d'Oran furent victimes de la rapacité des Habra; on prétend que ces derniers ouvraient le ventre des malheureux fugitifs pour s'assurer s'ils n'avaient pas avalé des pierreries. Ceux qui débarquèrent près d'Alger furent d'abord mieux traités; mais, trois ans plus tard, pendant une grande disette, ceux qui n'avaient pu se procurer des ressources furent expulsés et même massacrés. Tunis fut plus hospitalière et accueillit charitablement ces infortunés; elle n'eut pas à s'en repentir; car elle profita de l'habileté de ces excellents agriculteurs dont l'Espagne venait de se priver volontairement.

Marseillaise arabe d'une sauvage énergie. Nous en extrayons les vers suivants :

« Je vous adjure par Allah! Quelle excuse avez-vous quand Oran est aux mains des pourceaux? — Vous êtes humiliés sous les affronts. Comment acceptez-vous de voir les vierges filles des plus nobles personnes, réduites en esclavage? — L'oppression de l'infidèle vous a rendus pareils au Juif qui paie la capitation; vous la payez aux êtres les plus vils — Aucune noble pensée ne vous élève au-dessus de ce monde; aucun amour-propre ne vous pousse aux belles actions — Vous n'observez pas le pacte avec votre Prophète; vous ne savez pas défendre votre honneur avec le sabre — Le bât de l'humiliation pèse sur vous. Où sont vos mâles? N'ont-ils pas vu les filles nobles en esclavage? — La jeune fille arabe à la taille flexible est sous le Juif qui se vautre sur elle. Le pourceau domine le lion — O Beni Amer, il n'y a parmi vous que des eunuques marqués par le fer d'infamie des Chrétiens. »

Relations d'Alger et de Tunis avec les chrétiens.

Pendant ce temps, Tunis prospérait sous la direction du dey Otmân. Les marins de cette ville s'adonnaient à la course comme ceux d'Alger mais ils avaient à lutter contre des voisins redoutables, les chevaliers de Malte, qui tenaient aussi la mer, et venaient fréquemment insulter les côtes de Tunisie. En 1605, une flottille était venue s'emparer de Hammama et y avait fait un riche butin. Toutefois l'équipage avait dû s'embarquer précipitamment après avoir subi de fortes pertes; en massacrant les matelots, les Arabes criaient par dérision : « San Juan dormirl » C'est à cette époque que saint Vincent de Paul prit les fers d'un prisonnier à Tunis, action qui mérite d'être inscrite en lettres d'or dans les annales de l'humanité.

Otmân obtint un succès important pour la tranquillité du pays en chassant de Caïrouân les Chabbia, qui, depuis de longues années, avaient tout le centre de la Tunisie en leur pouvoir. Il mourut en 1610 et fut remplacé par son gendre Yoûçouf dey, dont le règne, également prospère, se prolongea jusqu'en 1637.

A partir de ce moment, jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle, l'histoire des relations extérieures d'Alger et de Tunis se résume dans celle de la course et des guerres ou négociations par lesquelles les puissances chrétiennes tentaient d'y mettre un terme. Dans l'espace de huit années, le nombre des navires capturés s'éleva à près de 900; si on se rappelle que les équipages étaient soumis à une dure captivité, on se fera une idée de l'épouvantable fléau que les corsaires faisaient peser sur le commerce des chrétiens. Les chevaliers de Malte et de Saint-Etienne, les galères de Gênes et de Livourne usaient de représailles autant qu'ils le pouvaient, et le sort des prisonniers turcs dans nos bagnes n'était guère plus enviable que celui des chrétiens à Alger; mais, par suite du peu de développement du commerce sur les côtes de Berbérie, les occasions de représailles étaient rares. Le seul adoucissement apporté au sort des captifs chrétiens leur venait des efforts faits par certains ordres religieux pour favoriser leur rachat.

L'ordre des Trinitaires fut fondé dans ce but. Aujourd'hui il est représenté par les religieuses trinitaires, qui sont venues, dès les premiers temps de la conquête, se dévouer sur la terre d'Afrique aux soins des malades et à l'instruction des enfants.

La France elle-même, cette alliée fidèle du sultan, n'échappait pas toujours au fléau. Les reïs, constamment en guerre avec les chevaliers de Malte, se plaignaient de trouver des Français parmi les chevaliers qu'ils faisaient prisonniers, et en prenaient prétexte pour capturer des navires de notre nation. Quand ils ne voulaient pas désobéir trop ouvertement aux ordres de leur souverain, ils se contentaient sans doute de piller les cargaisons et de détruire en mer navires et équipages. Bien des drames de ce genre ont dû rester ignorés. On en verra un exemple dont la découverte, due à un hasard extraordinaire, amena un violent conflit avec la France.

Affaire des canons Danser (1609).

Un incident en apparence insignifiant amena une première rupture. Un marin flamand, nommé Simon Danser, avait imaginé, pour faire plus rapidement fortune, de s'enrôler parmi les corsaires algériens; mais il n'avait pas renoncé à faire souche d'honnêtes gens après fortune faite; en conséquence, il était resté chrétien et avait laissé sa famille à Marseille. Son habileté professionnelle lui avait valu promptement une belle position à Alger. En 1609, après trois années bien remplies, il songea à se retirer. Il partit comme pour faire une croisière, et vint tranquillement débarquer à Marseille. Son navire portait deux canons qui lui avaient été confiés par le pacha, lequel restait sans doute propriétaire d'une partie de l'artillerie placée à bord des corsaires. Comme ces objets ne devaient plus profiter à Danser dans sa nouvelle situation, il en fit cadeau au duc de Guise, gouverneur de Marseille. Le départ de Danser avait été la cause d'une vive colère chez tous les Algériens; la remise des canons amena des réclamations violentes qui ne furent pas écoutées. La rupture

éclata, et tout le fruit des négociations de M. de Brèves fut perdu.

L'année suivante (1610), Ridouân ayant terminé sa période triennale, Koûça Mostafa devint pacha pour la deuxième fois. Il s'attacha à réduire les Cabyles du Djerdjra qui depuis longtemps coupaient ses communications avec la province de Constantine. Dans sa première période de gouvernement, il avait déjà fait une tentative du même genre qui avait échoué. Cette fois il fut plus heureux et obligea les Cabyles à se tenir pour un temps confinés dans leurs montagnes. Après sa période triennale, il fut remplacé par Hocein cheikh (1613).

Cependant, les hostilités maritimes avec les chrétiens continuaient de plus belle. La ville de Marseille avait organisé à ses frais une escadrille et en avait donné le commandement à Simon Danser. C'était bien le cas d'utiliser les fameux canons, cause de tant de mal; cependant ils furent conservés par le gouverneur. Ces navires, s'ajoutant à ceux de Gênes et de Livourne, rendirent coup pour coup aux corsaires, qui commencèrent à souffrir de cet état d'hostilité. Cette situation les rendit plus accessibles aux sollicitations de nos représentants; car, chose singulière, cette guerre de corsaires n'empêchait pas la présence de nos agents en Afrique.

En 1617, après de longues négociations, une convention fut conclue entre le dey de Tunis, Yoûçouf, et le chevalier Vinciguerra, représentant de Marseille. Il fallut encore deux ans pour conclure une paix analogue avec Alger. Koûça Mostafa était revenu pour la troisième fois en 1617; mais il avait peu d'autorité sur les reïs, qui ne voulaient de la paix à aucun prix. Une tentative faite par la France pour relever l'établissement de la Calle échoua complètement. Enfin Hocein cheikh, qui avait été nommé pacha pour la seconde fois cette même année 1617, parvint à conclure la paix en 1619.

Malheureusement, avant même que toutes les stipulations fussent exécutées, un incident déplorable amena une nouvelle rupture. La libération réciproque des prisonniers était une des conditions de la paix; les Turcs avaient envoyé des

délégués à Marseille pour recevoir leurs nationaux, ainsi que les canons Danser qui leur tenaient toujours au cœur. On était au commencement de 1620, quand un corsaire algérien, rencontrant un navire français richement chargé, s'empara de la cargaison; puis, pour cacher cette violation de la paix, il massacra l'équipage, aborda le navire et s'éloigna, pensant que la mer ferait bientôt disparaître les traces de son forfait, comme cela était arrivé sans doute bien souvent. Deux matelots, qui s'étaient tenus cachés, bouchèrent tant bien que mal les voies d'eau, et le navire en dérive vint échouer sur les côtes de Sardaigne. A la nouvelle de ce crime, les Marseillais se soulevèrent; les soldats firent cause commune avec le peuple; malgré les efforts de quelques hommes courageux, la plupart des envoyés turcs et des captifs libérés réunis auprès d'eux furent massacrés. Les autorités firent leur possible pour empêcher cette violence, et en punirent plus tard sévèrement les principaux auteurs. Mais que peut la voix de la raison contre les passions populaires? De leur côté, les reïs ne demeurèrent pas en reste; bon nombre de Français furent tués, et la rupture fut plus complète que jamais; elle s'étendit même à la Tunisie, où les passions étaient cependant moins ardentes.

Les hostilités continuèrent sans interruption jusqu'en 1626. Toutes les puissances maritimes finirent par y prendre part.

Hostilités avec l'Angleterre et la Hollande (1620).

En 1620, l'Angleterre envoya une escadre devant Alger, tout se borna à des engagements insignifiants. La Hollande, dont le commerce maritime était alors le plus important de l'Europe, employa un moyen plus efficace en armant une flottille de corsaires qui usèrent de vigoureuses représailles. Le dey de Tunis, Yoûçouf, comprenant mieux ses intérêts que les reïs d'Alger, conclut la paix en 1622. Deux ans plus tard, le capitaine Lambert Verhoer, commandant la flottille hollandaise, employa un moyen nouveau et énergique pour obtenir la libération de ses nationaux captifs; après s'être procuré un bon nombre de prisonniers turcs, il parut de-

vant Alger, et annonça qu'il allait faire pendre tous ces prisonniers aux vergues de ses navires si ses nationaux ne lui étaient pas immédiatement remis. Cette sommation étant restée sans effet, le capitaine exécuta sa menace, et partit pour se procurer de nouveaux prisonniers turcs. Quelque temps après il reparut, et renouvela sa sommation, qui, cette fois, reçut une suite favorable. Ce même capitaine devint consul à Tunis en 1625.

Mission de Samson Napollon (1626).

Enfin, en 1626, la France renouvela ses tentatives d'accommodement, en s'adressant directement au pacha d'Alger. Le négociateur fut très habilement choisi et s'acquitta admirablement de sa mission. Il se nommait Samson Napollon, avait déjà été employé dans le Levant et connaissait très bien le terrain où il allait opérer; personne ne maniait mieux que lui ce qu'on appelle, suivant le temps ou le pays : cadeaux, bakchichs, ou pots de vin. Pendant deux années il négocia au milieu de difficultés de toutes sortes, dont la moindre n'était pas d'obtenir de la France l'exécution des dispositions convenues; il dut pour cela revenir à Marseille, réunir de grosses sommes pour le rachat des captifs, et enfin obtenir la remise des célèbres canons Danser, auxquels les Algériens tenaient obstinément. Le gouverneur de Marseille ne voulut s'en dessaisir que contre argent comptant, et ce fut la ville qui en fit les frais.

Enfin, après tant d'efforts, une paix que l'on croyait définitive fut conclue; elle comportait de nombreux avantages pour la France, notamment le rétablissement du bastion de France et des comptoirs de Bône et la Calle, dont Napollon fut nommé directeur (1628).

Tant de soins, hélas! allaient rester inutiles, et cette fois il faut reconnaître que la faute en fut aux Français. D'abord Napollon fut violemment attaqué par ses compatriotes, à tel point que Richelieu crut devoir ordonner une rigoureuse enquête sur sa conduite. On remarquera avec quel soin le grand ministre choisissait et surveillait ses agents diploma-

tiques. L'enquête tourna à la confusion des ennemis de Napollon.

Les marins provençaux, qui s'étaient plaints avec tant de raison de l'acte de piraterie commis en 1620 par les corsaires algériens, ne résistèrent pas à la tentation de les imiter.

En 1629, trois barques ou navires algériens furent capturés au mépris du traité, et leurs équipages massacrés ou vendus. La vengeance des Algériens ne se fit pas attendre; bientôt leur bagne fut de nouveau rempli de prisonniers français, parmi lesquels se trouvait le consul. Napollon s'employait de son mieux à calmer les passions et à rétablir la paix, quand il mourut devant Tabarca; il avait entrepris d'enlever par surprise cet îlot aux Génois, qui contrecarraient, disait-il, ses opérations. Cette tentative ne réussit pas et Napollon fut tué (1629).

Evénements intérieurs (1624).

Ces intéressants épisodes de l'histoire internationale nous ont fait perdre de vue un instant les événements accomplis à l'intérieur des pachaliks de Tunis et d'Alger depuis le commencement du siècle. Mentionnons d'abord, pour n'y plus revenir, les ravages causés dans l'Afrique septentrionale par la peste durant la première moitié du XVII^e^ siècle. Le terrible fléau parcourait aussi l'Europe à la même époque; la grande peste de Milan eut lieu en 1630.

On a vu (p. 330) qu'à Tunis le bey Otmân, prédécesseur de Youçouf, avait chassé de Caïrouân les Chabbia qui occupaient et tyrannisaient depuis longtemps la région s'étendant depuis cette ville jusqu'au méridien de Tebessa. Les Chabbia, ainsi repoussés, s'étaient avancés vers l'Ouest sous la conduite de leur chef Abd es Çamed, en foulant d'abord le territoire de leurs vassaux les Hanancha (1), et avaient soumis tout le sud de la province de Constantine à leur dure domination. Un acte de cruauté, exercé par leur chef envers la

(1) Les Hanancha qui occupaient cette région étaient des descendants des grandes tribus berbères Haouâra et Nefzâoua, dont nous avons souvent rencontré le nom. Ils avaient changé de nom en s'arabisant, et ne tardèrent pas à en changer encore et à se subdiviser.

famille d'un pieux marabout estimé de tous, amena une révolte générale et la chute définitive du pouvoir de cette tribu. Yoûçouf se trouva ainsi débarrassé de voisins dangereux (1624).

Le pacha d'Alger avait pu espérer un instant la même bonne fortune à l'égard de son voisin le roi des Beni-Abbès. Sidi Nâcer, fils et successeur de Ahmed ben Amocrân, fut tué dans sa Calâa, avec presque toute sa famille, par ses turbulents vassaux, qui lui reprochaient son indolence, ou qui du moins en profitèrent; mais un de ses fils, Sidi Belteka, releva la puissance paternelle. Toutefois, il n'habita plus la Calâa des Beni-Abbès, qui fut abandonnée.

Les principaux chefs avec qui les Turcs avaient à compter à cette époque (vers 1620) étaient les Mocrâni, le sultan de Koukou en Cabylie, les Hanancha, qui venaient de détruire le pouvoir des Chabbia, et les Douaouïda, dont un chef portait à Constantine le titre de cheikh el arab.

En 1624, le pacha d'Alger, Khosrou, dirigea une colonne dans l'Ouest jusqu'à Tlemcen, pour affirmer et consolider son pouvoir dans cette partie éloignée de son pachalik; puis il se retourna contre le sultan de Koukou en Cabylie, qu'il battit et contraignit à une soumission momentanée.

Première rupture entre Alger et Tunis.

En 1627, il mourut et fut remplacé par le pacha Hocein. Celui-ci rompit avec Tunis à propos de la fixation des frontières, et, pour la première fois, les Turcs se battirent entre eux. On voit par là combien l'autorité du sultan de Constantinople était déjà affaiblie en Afrique. Les deux armées se rencontrèrent près de la frontière. Les Tunisiens furent d'abord vainqueurs grâce à leurs auxiliaires arabes; mais ceux-ci, qui n'aimaient pas plus les Turcs de Tunis que ceux d'Alger, se retournèrent ensuite contre leurs suzerains, et aidèrent les Algériens à remporter à leur tour une victoire éclatante. Le pacha et le dey eurent la sagesse de se mettre d'accord et de fixer à l'amiable la frontière litigieuse.

Origine des beys à Tunis, Mourad, Hamoûda (vers 1631).

Yoûçouf profita de la paix pour prendre sa revanche sur les Arabes du Kef qui l'avaient trahi; il sut adroitement les diviser, et confia le soin de les combattre à un de ses officiers qui portait le titre de bey; son vrai nom était Mohammed, mais il est plus connu sous le nom de Hamoûda; il était fils d'un personnage important de l'Etat nommé Mourad, qui portait le titre de pacha et que nous allons voir succéder à Yoûçouf comme dey. Quant à Hamoûda, il ne fut jamais dey, il est vrai; mais c'est lui qui commença à donner aux fonctions de bey la prépondérance qui ne fit que s'accroître plus tard. Les tribus des Ben-Chennoûf et des Oulad-Saïd, qui étaient les plus compromises, furent battues et presque détruites. Hamoûda poussa ses succès jusque dans l'oasis de El-Hamma (1631). La puissance des Turcs en Tunisie fut ainsi solidement établie à l'intérieur, tandis qu'à l'extérieur leur prospérité était assurée par une politique de modération envers les nations chrétiennes.

Désordres à Alger (1633).

Il n'en était pas de même à Alger, où le désordre continuait à régner; le pacha était impuissant à maîtriser les rivalités des reïs et des yoldachs; chaque jour son pouvoir était contesté et amoindri par le diwân. En 1633, ces désordres amenèrent une vraie catastrophe. Les reïs étaient naturellement les ennemis de toute conciliation avec les chrétiens; les yoldachs, plus désintéressés dans la question, étaient portés à une certaine modération. Il y avait un troisième parti, celui des koulour'lis, fils de Turcs et de femmes indigènes. Les yoldachs les méprisaient et les craignaient; cela suffisait pour rapprocher les reïs des koulour'lis; les yoldachs avaient même obtenu l'expulsion de ces derniers. Vers le milieu de 1633, les koulour'lis expulsés rentrèrent par surprise à Alger et tuèrent un certain nombre de leurs ennemis; ils avaient mal choisi leur moment; une grande partie de leurs amis, les reïs, étaient en course. Les yoldachs, revenus

de la première surprise, attaquèrent vigoureusement les koulour'lis et les acculèrent à la Casba; à ce moment une poudrière ayant sauté, détruisit une partie de la ville, et ensevelit sous les décombres un grand nombre de combattants. La majeure partie des koulour'lis périt.

Mission Samson Lepage. — Rupture d'Alger avec la France (1634).

En 1634, la France fit une nouvelle tentative d'accommodement avec Alger. L'envoyé, nommé Samson Lepage, ne put s'entendre avec le nouveau pacha Yoûçouf. Les malheureux captifs continuèrent à encombrer le bagne. Pendant les années suivantes, nos escadres chassèrent vigoureusement les corsaires des côtes de Provence, mais ne purent empêcher leurs déprédations sur celles d'Italie et des îles méditerranéennes. Les corsaires, reprenant la tradition des premiers sarrasins, ne se bornaient plus à enlever les navires de commerce; ils faisaient des descentes à main armée sur les côtes, pillaient et se rembarquaient avec leur butin et leurs prisonniers. Malgré cet état d'hostilité, les relations avec la France n'étaient pas rompues; les établissements de Bône et de la Calle subsistaient toujours.

En 1637, le dey Yoûçouf mourut à Tunis après vingt-sept années d'un règne florissant, résultat d'une habile politique. Son successeur fut Mourad, le père d'Hamoûda, dont il a été question un peu plus haut. Il suivit la même politique.

La même année, Samson Lepage fit une dernière tentative d'accommodement, accompagnée d'une démonstration navale devant Alger. Cette tentative n'eut aucun succès; des menaces on passa aux faits. La rupture fut complète; un de ses premiers effets fut la destruction par les Turcs des établissements français de Bône et la Calle, dont le personnel fut fait prisonnier.

Les Turcs n'eurent pas à se louer de cette nouvelle rupture, qui fut pour eux le point de départ d'une série de revers. Les indigènes de la province de Constantine, qui étaient indifférents aux démêlés des reïs et des chrétiens, entretenaient avec le Bastion de France des relations commerciales

très profitables; la destruction de cet établissement les mécontenta vivement. Peu après, une rigueur maladroite de Mourad, bey de Constantine, amena une révolte dans cette province. On se rappelle qu'un chef des Douaouïda, investi du titre de cheikh el arab, exerçait un commandement important parmi ses compatriotes. Le bey, ayant eu à se plaindre de ce personnage, qui s'appelait M'hammed ben Sakhri, prit un prétexte pour l'appeler auprès de lui et lui fit trancher la tête en même temps qu'à son fils et à plusieurs notables (1637). Cet acte de perfidie fit éclater la révolte. Le frère de la victime, nommé Ahmed ben Sakhri, se mit à la tête des insurgés, battit les troupes du bey et ravagea toute la région de Constantine.

Le pacha d'Alger voulut venir au secours de son lieutenant; il ne fut pas plus heureux. Les troupes du pacha, ayant attaqué Ahmed ben Sakhri à Guedjâl, près de Sétif, éprouvèrent une sanglante défaite.

Défaite des Reïs commandés par Bitchinin (1638).

Sur mer, les Turcs ne réussirent pas mieux; le sultan de Constantinople, Mourad IV, ayant demandé à Alger et à Tunis un contingent pour renforcer ses escadres en Orient, ces deux villes fournirent chacune plusieurs vaisseaux qui se réunirent sous le commandement de l'amiral algérien, le renégat Piccinino, connu sous le nom d'Ali Bitchinin. Cette petite escadre fut vigoureusement poursuivie dans l'Adriatique par l'amiral vénitien Capello, et détruite dans le port de Valone (1638).

Rétablissement du Bastion de France (1639).

L'année suivante (1639), les Turcs d'Alger éprouvèrent une nouvelle défaite sur terre; une colonne qui se rendait dans l'Est fut battue, cernée, et aurait été anéantie sans l'intervention d'un marabout qui fit accepter aux Algériens des propositions fort sages, mais assez humiliantes pour leur orgueil; une de ces conditions était le rétablissement du Bastion de

France et des relations commerciales avec notre pays. On voit par là quelle importance les indigènes attachaient à ces relations. En outre, les koulour'lis, qui depuis leur aventure de 1633 étaient proscrits d'Alger, furent amnistiés et autorisés à fonder une colonie au confluent de l'Isser et de l'oued Zitoûn. La populace algérienne, furieuse de ces échecs successifs, massacra le général malheureux; néanmoins les conditions furent exécutées; le Bastion de France fut rétabli, et les relations commerciales renouées; un traité de paix fut péniblement préparé par nos négociateurs; mais le gouvernement français, ayant trouvé insuffisantes les conditions inespérées que la fortune lui offrait, refusa de ratifier ce traité. On en revint à la situation bizarre où l'on s'était déjà trouvé: les relations commerciales par la Calle et les hostilités avec Alger continuèrent simultanément (1610).

Coup de main des chevaliers de Malte sur la Goulette (1610).

Le dey de Tunis, Mourad, mourut la même année. Grâce à sa fermeté et à l'influence que ses anciens succès militaires lui donnaient sur les troupes, l'ordre et la prospérité avaient continué de régner en Tunisie. Son successeur Ali (ou Ahmed), appelé aussi Ozen Khodja, eut le désagrément de voir son règne inauguré par un hardi coup de main des chevaliers de Malte, qui vinrent incendier ses navires jusque dans le port de la Goulette (1610).

Expédition de Constantine (1612).

Pendant que la Tunisie vivait dans cette tranquillité relative, Alger continuait à être troublée par l'insubordination du peuple et des yoldachs. Cependant, en 1611, le pacha Abou Djemâl Youçouf fit une expédition heureuse contre Constantine, qui s'était soustraite à l'autorité de son bey; il se rendit personnellement par mer sur un point de la côte, probablement pour y prendre un contingent auxiliaire, et marcha de là sur Constantine, pendant qu'une colonne partie d'Alger s'y rendait directement par terre. L'adversaire obs-

tiné des Turcs, Ibn el Câdi, sultan de Koukou, n'existait plus. C'est vers cette époque que cette petite souveraineté disparut, bien plus par suite des dissensions intestines des Cabyles que sous les efforts des Turcs. L'hostilité de la Cabylie ne disparut pas pour cela; mais elle fut très affaiblie. Ce fut sans doute une des causes qui amenèrent le succès de l'expédition de Yoûçouf et le rétablissement de l'autorité turque à Constantine. Malgré ce succès, l'indiscipline des Algériens était telle qu'une révolte éclata dès le retour du pacha, qui fut jeté en prison et remplacé par Mohammed Boursali (1612).

Bitchinin. — Derniers contingents fournis au Sultan (1615 à 32).

Les ordres du sultan de Constantinople étaient complétement méprisés. En 1615, le sultan Ibrahim ayant, à l'exemple de son prédécesseur, demandé un contingent pour renforcer ses flottes, les reïs, commandés par leur amiral Bitchinin, s'y refusèrent formellement. Ils avaient encore sur le cœur le désastre de Valone et ne se souciaient pas de s'exposer au danger pour une cause qui ne les intéressait nullement. Pour punir cette désobéissance, le sultan envoya une mission qui devait lui rapporter les têtes de Bitchinin et des personnages les plus compromis; mais les membres de la mission eurent eux-mêmes de la peine à échapper à la mort. Le pacha Mohammed Boursali, qui cherchait cependant à ménager tout le monde, fut maltraité par les mécontents. Bitchinin triomphait; mais ces beaux jours durèrent peu. Les désordres populaires avaient eu leur répercussion habituelle sur les finances; la paie des troupes était en retard. Or, on savait Bitchinin très riche; on le somma d'avancer lui-même la solde arriérée. Son dévouement pour ses partisans n'allait pas jusque-là; il gagna du temps, fit filer ses trésors chez les amis qu'il avait en Cabylie, et alla ensuite les rejoindre.

Tout cet imbroglio se termina d'une manière inattendue. Le sultan pardonna à Bitchinin et lui envoya un titre honorifique avec des marques d'estime d'une sincérité douteuse.

Les Algériens s'étaient payés, comme il n'arrivait que trop souvent, en pillant les Juifs. Rien ne s'opposait plus au retour de Bitchinin, qui rentra en effet à Alger, où il mourut peu après. L'arrivée d'un nouveau pacha ne fut peut-être pas étrangère à cette mort rapide.

Depuis ce moment jusqu'en 1659, année de la révolution politique d'Alger, la situation de cette ville resta sensiblement la même : les corsaires continuèrent leurs courses au détriment de toutes les nations; l'Europe, absorbée par les grandes luttes qui marquèrent le milieu du XVII^e^ siècle, leur laissait à peu près carte blanche. En même temps, ils prenaient part à la guerre maritime que le sultan de Constantinople soutenait contre les Vénitiens et les chevaliers de Malte. Mais cette guerre sans profit leur plaisait peu. Nous venons de voir qu'une première fois, en 1645, ils s'y étaient nettement refusés. Une nouvelle défaite subie dans un combat livré aux Vénitiens dans le canal de Nègrepont, en 1647, les en dégoûta tout à fait, et ils refusèrent une seconde fois leurs services. Pour les décider à obéir, le sultan finit par leur offrir une somme importante (1649). Les reïs consentirent alors à marcher; mais ils considérèrent dès lors ce subside comme régulièrement dû; ce fut plus tard une cause de troubles. Ils furent du reste peu heureux dans leur coopération : les flottes turco-algériennes furent battues en 1649 à Fochia, en 1651 devant Candie par Mocenigo, en 1652, près du cap Malapan, par Morosini. Ces échecs dans les combats réguliers étaient compensés par la capture d'innombrables vaisseaux marchands. Les hostilités n'empêchaient toujours pas la présence de nos consuls à Alger. En 1646, notre consul était un lazariste, choisi et envoyé par saint Vincent de Paul.

Les événements qui se produisirent à l'intérieur pendant cette courte période furent peu nombreux. Constantine, où l'autorité turque avait été rétablie en 1641, s'y était de nouveau soustraite; mais, lasse sans doute des troubles qui accompagnaient son indépendance, elle offrit elle-même de se soumettre et demanda pour bey Ferhat, fils de ce Mourâd, dont la cruauté avait amené une révolte en 1637. Le pacha

Yoûçouf y consentit. La sagesse et la fermelé du nouveau bey ramenèrent bientôt la tranquillité dans le pays (1647). Ferhat gouverna pendant six ans; il sut faire rentrer les impôts et paya exactement au pacha ce qui lui revenait; aucune qualité n'était plus appréciée en haut lieu; aussi le pacha voulait-il absolument le maintenir en fonctions; mais Ferhat eut l'habileté de s'y refuser et de faire agréer pour son successeur son fils Mohammed (1653).

A la même époque, les Turcs d'Alger virent leurs possessions de l'Ouest entamées par le marabout Mouley M'hammed et perdirent Oudjda. Ces événements ont été indiqués précédemment (p. 317).

Hamoûda pacha à Tunis.

Pendant ce temps, la Tunisie continuait à être florissante. Le général Mohammed Hamoûda, qui avait reçu le titre de pacha, continua les succès militaires dont nous avons vu le début en 1651 (p. 337). Les Berbers et les Arabes furent forcés de payer l'impôt, et, ce qui valait mieux encore, la sécurité du pays fut assurée.

Hostilités avec les chrétiens (1631 à 56).

Cependant, les nations européennes, lasses d'être mises à une si lourde contribution par les corsaires, finirent par entrer à leur tour dans la lutte qui jusque-là avait été soutenue si vaillamment par les Vénitiens seuls. En 1654, une escadre anglaise commandée par Robert Blake parut sur les côtes de Berbérie. Elle se présenta d'abord devant la Goulette. Après une violente canonnade, elle réduisit au silence les batteries tunisiennes, et incendia les navires qui étaient dans le port. Blake se rendit ensuite devant Tripoli, puis devant Alger. Les gouverneurs de ces villes, effrayés par le combat de la Goulette, ne songèrent plus à résister, et s'empressèrent de donner toutes les satisfactions demandées, dont la principale était la libération des captifs (1655). La France, Venis, Gênes battirent également les corsaires. Les Hollan-

dais, sous les ordres de Ruyter, leur infligèrent une grave défaite devant Gibraltar (1656).

Les reïs, irrités par tous ces échecs, s'en prirent à notre consul, le P. Barreau, missionnaire de Saint-Vincent-de-Paul, qui fut traité de la manière la plus barbare. Un événement malheureux vint encore aggraver cette situation. Le directeur du Bastion de France, nommé Picquet, redoutant le mauvais vouloir des Turcs, prit le parti de détruire cet établissement, et se retira avec tout ce qu'il put emporter, y compris quelques Turcs destinés à être vendus. Le gouvernement français s'empressa de nommer un nouveau directeur plus scrupuleux, et négocia activement pour mettre fin aux avanies qui, à la suite de cet événement, avaient redoublé sur les captifs et sur le malheureux P. Barreau.

Etablissement des Aghas à Alger (1659).

Ces négociations furent entravées par la révolution politique qui survint alors à Alger. Depuis quelque temps, les pachas s'inquiétaient fort peu du divân, qui devait théoriquement participer au pouvoir avec eux; ils favorisaient de préférence les reïs, auxiliaires précieux et productifs. De là un double sujet de mécontentement pour les yoldachs. En 1659, le pacha Ibrahim, homme extrêmement cupide, eut la maladresse de mécontenter aussi les reïs. Pour se couvrir des dépenses considérables qu'il avait faites à Constantinople, afin de se faire maintenir en fonctions, il eut l'idée de faire un prélèvement sur le subside que le sultan payait aux reïs depuis 1619. Les reïs n'acceptèrent pas ce virement, et mirent Ibrahim en prison. Aussitôt, les yoldachs saisirent habilement l'occasion pour relever le divân et se débarrasser du pacha. Ils établirent un nouveau régime, dans lequel tout le pouvoir appartenait au divân, présidé par l'agha (général de l'armée) dont les fonctions devaient durer deux mois seulement. Bon gré, mal gré, le sultan accepta cette situation qui devait durer douze ans (1659).

La même année, la dynastie saâdienne s'éteignait au Maroc par la mort de Mouley Ahmed el Abbès (p. 317).

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES DEUX PREMIÈRES PARTIES DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE (1510 à 1650).

SAADIENS (Maroc)

A Abou Abdallah Mohammed el Câïm.	vers	1500
Abou'l' Abbès el Aaradj, fils de *A*.		1516
Abou'l' Abbès el Aaradj à Maroc, *tué*.	1520 à	1543
B Abou Abdallah Mohammed Cheikh el Mahdi, fils de *A*...		1520
Abou Abdallah Mohammed Cheikh el Mahdi à Maroc...		1543
Abou Abdallah Mohammed Cheikh el Mahdi à Maroc et Fès, *tué*.		1544
C Abou Mohammed Abdallah el R'aleb, fils de *B*.....		1557
Abou Abdallah Mohammed el Motaouakkil, fils de *C*, *noyé*		1573
Abou Merouân Abd el Malik el Motacim er Razi, fils de *B*.		1576
D Abou'l Abbès Ahmed I el Mançour ed Dahabi, fils de *B*.		1578
Abou Fâres Abdallah el Ouatiq, fils de *D*, à Maroc, *étranglé*.	1603 à	1607
E Mohammed Cheikh I el Mamoûn, fils de *D*, à Fès.	1601	1608
Mohammed Cheikh I el Mamoûn à Maroc et à Fès, *assassiné*.	1607	1608
F Zidân, fils de *D*, à Maroc.	1608	1627
Abdallah, fils de *E*, à Fès.	1600	1624
Abd el Malik, fils de *E*, à Fès.	1624	1627
Abd el Malik, fils de *F*, à Maroc, *assassiné*.	1627	1631
Abou'l Abbès Ahmed II, fils de *F*, à Fès.	1627	1628
El Oualid, fils de *F*, à Maroc, *assassiné*.	1631	1636
G Mohammed Cheikh II, fils de *F*, à Maroc.....	1636	1654
Mouley Ahmed el Abbès, fils de *G*, à Maroc, *tué*.....	1654	1659

ALGER.

Aroûdj Barberousse, roi indépendant, *tué*.		1515

Beyarlbegs ou pachas.

Kheir Ed din Barberousse, roi.		1518
Kheir Ed din Beyarlbeg.....		1519
Hacen Agha.		1533
El Hadj Bachir.....		1543
Haçan ben Kheir ed din.....		1544
Çaffah khalifa.		1547
Çalah Reis.		1551
Haçan Corso, *tué*.		1552
Mohammed Tekelerli, *tué*.....		1556
Haçan ben Kheir ed din (deuxième fois).		1557
Haçan Agha.		1561
Ahmed.		1561
Haçan ben Kheir ed din (troisième fois).		1562
Mohammed, fils de Çalah Reis.		1567
Euldj Ali.		1568
Arab Ahmed.		1570
Caïd Ramdân.		1574
Haçan Veneziano.		1577
Djafer.		1580
Ramdân (deuxième fois), *tué*.		1582
Haçan Veneziano (deuxième fois).		1583

Pachas triennaux.

Dali Ahmed, *tué*.		1587
Kheder.		1589
Chaban.		1592
Kheder (deuxième fois).		1595
Mostafa.		1598
Haçan bou Richa.....		1599
Soleïmân le Vénitien.....		1600
Kheder (troisième fois), *étranglé*.		1601
M'hammed Koûça.		1605
Koûça Mostafa.		1605
Redouân.		1607
Koûça Mostafa (deuxième fois).		1610
Hocein Cheikh.		1613

1617 Koûça Mostafa (troisième fois). 1617
Soleïmân Catania. 1617
Hocein Cheikh (deuxième fois). 1617
Kheder. 1620
Khosrou. 1623
Hocein. 1627
Hocein (deuxième fois). 1633
Yoûçouf. 1634
Ali. 1637
Hocein Cheikh. 1639
Abou Djemal Yoûcouf, *empoisonné*. 1640
Mohammed Boursali. 1642
Ali Bitchinin. 1645
Mahmoud Boursali. 1645
Yoûçouf. 1647
Otmân, Mohammed, Ahmed, Ibrahim. ..... 1647 à 1655
Ahmed (deuxième fois). 1656
Ibrahim (deuxième fois), *emprisonné*. 1658 1659

SULTANS DE CONSTANTINOPLE

A Selim I, fils d'Abou Yazid... 1512
B Soleïmân I, fils de *A*..... 1520
C Selim II, fils de *B*..... 1566
Mourâd III, fils de *C*..... 1574
D Mohammed III, fils de *C*.... 1595
E Ahmed I, fils de *D*..... 1603
Mostafa I, fils de *D*..... 1617
Otman II, fils de *E*, *étranglé*. 1618
Mostafa I (deuxième fois)..... 1622
F Mourâd IV. 1623
G Ibrahim, frère de *F*, *étranglé*. 1639
Mohammed IV, fils de *G*, *dépossédé*. 1648 1687

TUNIS.

Kheir ed din Barberousse 1534 1535
Occupation espagnole, fin de la dynastie Hafcide (voir p. 253..... ..... 1535 1573

Pachas turcs.

Hider Pacha. 1573

Deys.

Ibrahim Roudseli (de Rhodes). 1591
Moûça. 1592
Kara Otmân. 1593
Yoûçouf. 1610
Mourad pacha, père de Hamoûda. 1637
Ali ou Ozen Khodja..... 1640
Hadj Mohammed Laz..... 1647
Hadj Mostafa Laz. 1653
Hadj Mostafa Kara Coux..... 1665

FRANCE

François I. 1515
Henri II. 1547
François II. 1559
Charles IX. 1560
Henri III, *assassiné*. 1574
Henri IV, *assassiné*. 1589
Louis XIII. 1610
Louis XIV. 1643

ESPAGNE

Ferdinand le Catholique..... 1479
Charles-Quint. 1516
Philippe II. 1556
Philippe III. 1598
Philippe IV. 1611 1665

PORTUGAL

Emanuel le Fortuné..... 1495
Juan III. 1521
Sébastien. 1557
Henri I. 1578
Antoine I. 1580
Philippe I (II en Espagne), roi d'Espagne. 1581
Philippe II (III en Espagne), roi d'Espagne. 1598
Philippe III (IV en Espagne), roi d'Espagne. 1621
Juan IV Bragance..... 1640
Alfonse VI. 1656 1667

CHAPITRE XV

TROISIÈME PARTIE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE

DYNASTIE HAÇANITE — ALGER ET TUNIS INDÉPENDANTS (1659 à 1760).

Nous allons d'abord laisser provisoirement de côté Alger et Tunis pour nous attacher pendant un siècle au Maroc, qui désormais vit d'une existence presque à part et n'a plus que de rares relations avec ses voisins. Nous ne le quitterons qu'en 1747, à l'avènement de Mohammed ben Abdallah, qui marque le retour à l'unité et au calme après d'effroyables désordres.

Situation du Mag'rib.

Rappelons d'abord brièvement quelle était la situation du Mag'rib en 1659 :

Les Portugais étaient rentrés en possession de Ceuta et Tanger depuis qu'ils étaient redevenus indépendants de l'Espagne. Le dernier Saâdien, Ahmed el Abbès, venait d'être tué et remplacé à Maroc par un de ses parents, Abd el Kerîm, dit Kerroûm, chef des Chabbânât, lequel n'était pas chérif. Le marabout du Soûs, Mohammed el Hadj, régnait à Dela, et possédait Fès qui n'était pas sa capitale. Le pays s'étendant de Sidjilmâça à Oudjda appartenait au chérif haçanite Mouley M'hammed, dont le père, Mouley chérif, mourut cette même année 1659. Ce vieux marabout s'était retiré de la politique; tout le pouvoir était passé à son susdit fils Mouley M'hammed; après sa mort, un autre de ses fils, Er Rachîd, redoutant de la part de son frère un de ces actes de violence si fréquents lors des ouvertures de succession,

s'enfuit de Sidjilmâça, auprès du marabout de Dela. Il était destiné à fonder la dynastie haçanite.

Enfin un Maure andalou de Salé, nommé R'eïlân, sorte d'habile condottiere, agissait pour son compte dans le nord du Maroc. Il opérait volontiers contre les chrétiens de Tanger et de Ceuta. Cependant, en 1660, il fit une razia sur les terres du marabout de Dela, Mohammed el Hâdj

Tanger à l'Angleterre (1661).

En 1661, la régente de Portugal, lasse d'entretenir des garnisons coûteuses dans le nord de l'Afrique, céda Tanger à l'Angleterre. Ceuta fut cédée de même à l'Espagne en 1668. Le peuple portugais a toujours eu l'amour-propre plus sensible que ses souverains. La cession de Tanger fut vivement ressentie; elle ne se fit pas sans protestations. L'amiral anglais, comte de Sandwich, venu pour en prendre possession, éprouvait de grandes difficultés, quand le malheureux gouverneur portugais, étant tombé dans une embuscade tendue par R'eïlân, périt avec presque tous ses soldats. La tâche des Anglais se trouva ainsi très facilitée.

Pour compliquer encore la situation, un autre champion, désigné par le nom de sa tribu, Ed Dreïdi, vint pour son compte s'emparer du vieux Fès (1663). Aussitôt, le légitime propriétaire, Mohammed el Hâdj, envoya son fils pour rentrer en possession de cette ville; mais ce fut inutilement. De son côté, Mouley M'hammed, partant de Sidjilmâça, marcha également sur Fès et fut plus heureux; il reçut l'hommage de cette ville; mais, dès qu'il fut éloigné, Ed Dreïdi y revint et s'installa dans la ville neuve. Les autres quartiers restèrent soumis à des petits chefs indépendants.

Dynastie haçanite. — Er Rachid (1664 à 72).

Cependant Er Rachid, après s'être réfugié à Dela, pensait à se faire des partisans et à se créer également un royaume. Ses premières tentatives du côté de Fès furent sans succès. Il se porta alors dans la région d'Oudjda et, profitant de

l'éloignement de son frère Mouley M'hammed, qui était à Sidjilmâça, il gagna à sa cause les habitants de cette région, et notamment les principaux d'entre eux, les Beni-Iznâcen. Grâce à cet appui, il entra à Oudjda et s'y fit proclamer roi. A cette nouvelle, Mouley M'hammed s'empressa d'accourir. Les deux frères se rencontrèrent dans la plaine des Angads; Mouley M'hammed ayant été tué dès le début de l'action, ses partisans furent vaincus et dispersés. Er Rachîd manifesta des regrets un peu tardifs de la mort de son frère et lui fit donner une sépulture honorable; puis il se hâta d'aller recueillir sa succession à Sidjilmâça. Ce ne fut pas sans peine; car un fils de Mouley M'hammed y avait déjà pris le pouvoir. Après un long siège, Er Rachîd s'empara de la ville, et fut dès lors le maître incontesté de tout l'héritage de son frère (1665).

L'année suivante, il remonta au Nord, s'empara de Tâza, battit les habitants de Fès et vint assiéger cette ville. N'ayant pu l'enlever de vive force, il remonta encore au Nord et soumit toute la région du Rif. Il revint ensuite devant Fès en 1667, et s'en empara après un siège régulier. Le maître de la ville neuve, Ed Dreïdi, et les chefs des autres parties de la ville s'enfuirent.

Er Rachîd se tourna ensuite contre R'eïlân, qui régnait sur le pays compris entre Salé et Ceuta. Celui-ci, effrayé sans doute par les succès de son puissant voisin, s'était allié avec le gouverneur anglais de Tanger; il fut battu et quitta le pays pour se réfugier à Alger; ses possessions vinrent augmenter le royaume du Haçanite. Jusque-là le marabout de Dela, le vieux Mohammed el Hadj, n'avait rien fait pour prévenir le danger qui le menaçait. Cependant, Er Rachîd ayant fait une incursion sur le territoire de ce marabout, les tribus attaquées se réunirent et marchèrent sur Fès; elles furent également vaincues. Ainsi, tout pliait devant le nouveau souverain. Enfin, en 1668, il marcha lui-même sur Dela. Toutes les troupes de Mohammed el Hâdj, commandées par un de ses fils, vinrent à sa rencontre. La bataille eut lieu à Baten-er-Roummân. Er Rachîd fut vainqueur et entra à Dela (1668). Il fit détruire la zaouïa de fond en comble et envoya Moham-

med el Hâdj prisonnier, d'abord à Fès, puis à Tlemcen, où il mourut en 1670.

Ce fut ensuite le tour de Maroc, où régnait un Chabbâni, Abou Bekr, fils et successeur de ce Kerroûm qui avait enlevé cette ville au dernier Saâdien en 1659. Er Râchid entra dans la ville sans que personne osât lui résister et fit mettre à mort Abou Bekr. Il fit même déterrer et brûler le cadavre de Kerroûm (1668). Pourquoi cette vengeance sévère contre un ennemi qui ne s'était pas défendu? On ne peut l'attribuer qu'au désir de faire un exemple sur les impies qui avaient osé détrôner et tuer un chérif.

L'année suivante fut employée par le nouveau sultan à étendre et consolider ses conquêtes. Restait le Soûs, où régnait encore Mohammed, fils d'Abou Haçoûn (p. 313 et 316). En 1670, Er Rachid s'y rendit à la tête d'une nombreuse armée et battit successivement tous les opposants. Cependant il revint à Fès sans avoir obtenu la complète soumission de ce pays difficile.

En 1672, il se trouvait à Maroc et préparait une nouvelle expédition contre le Soûs, quand ses ennemis, effrayés, lui envoyèrent leur soumission. Il était donc maître de tout le Mag'rib. C'est à ce moment qu'un vulgaire accident mit fin à ses jours. Pendant qu'il galopait à l'occasion d'une fête à Maroc, il heurta si violemment un arbre qu'il se brisa le crâne (1672). Son frère Mouley Abou Nacer Ismaïl lui succéda et compléta son œuvre.

Mouley Ismaïl (1672).

Pendant son long règne, qui dura cinquante-cinq ans, Mouley Ismaïl eut à chasser les chrétiens des ports qu'ils occupaient encore sur les côtes; il fit à plusieurs reprises des tentatives contre ses voisins les Turcs, mais avec peu de succès. Ces guerres continuelles ne l'empêchèrent pas de donner ses soins à l'administration de son empire, et en particulier de la ville de Miknès, dont il fit sa capitale favorite. Une de ses créations les plus remarquables fut celle de sa garde nègre; au bout de quelques années, voyant qu'il ne pouvait pas

compter sur ses sujets, turbulents et inconstants, il forma de véritables colonies de nègres astreints au service militaire, auxquels il donna des femmes et des terres, et il eut à sa disposition une troupe absolument dévouée; partout où ce fut nécessaire pour la sécurité du pays, on établit des postes occupés par ces fidèles soldats. Cette milice fut placée sous le patronage du célèbre traditionniste Bokhâri et reçut son nom. Une milice régulière formée d'éléments arabes, les Oudaïa, fut organisée un peu plus tard.

Ismail réprime diverses révoltes (1672 à 73).

Les premières années de ce règne furent employées à lutter contre les révoltes qui éclataient un peu partout. Les principaux agitateurs furent Mouley el Harrân, frère du sultan, à Tafilâla; son neveu Ahmed ben Mahrez, à Maroc, et R'eïlân, qui était revenu d'Alger dans le Rif. Ce dernier ayant été tué dans une rencontre, Mouley Ismail put tourner tous ses efforts contre Ahmed ben Mahrez, qui avait occupé Fès. Après un long siège, le sultan s'empara de cette ville, et poursuivit son neveu, qui s'était réfugié à Maroc; il battit ses troupes près de Tadla et l'obligea à chercher un refuge dans le Drâa (1674). Peu de temps après, Ahmed, profitant de l'éloignement de son oncle appelé ailleurs par une révolte, réoccupa Maroc et s'y fortifia. Mouley Ismail revint aussitôt et entreprit le siège de cette ville qui résista vigoureusement; enfin, après un siège de près d'un an, il parvint à l'emporter d'assaut pendant que son neveu s'enfuyait encore une fois dans le Sud (1677).

Ismail se retourna alors contre un descendant des marabouts de Dela qui avait profité de ces événements pour fomenter une révolte. Il reçut assez froidement les offres de service de son frère Mouley el Harrân, qui espérait sans doute conserver Sidjilmâça. Cet espoir fut déçu, car après avoir réprimé et sévèrement puni la révolte du marabout, Ismail envoya une colonne qui s'empara de Sidjilmâça. Mouley el Harrân fut fait prisonnier.

On comprend que toutes ces révoltes aient irrité le sultan;

nous sommes obligé d'avouer qu'elles le portèrent à des actes de rigueur inflexible, pour ne pas dire de cruauté, qui eurent du moins pour résultat d'assurer la tranquillité du pays.

Ismail attaque les Turcs (1678).

En 1678, Ismail fit une expédition dans le Soûs et acheva de soumettre toute cette région. Tranquille alors sur son territoire, il pensa à s'étendre sur celui de ses voisins les Turcs. A cet effet, l'année suivante (1679), il dirigea une grande expédition qui, prenant le sud des hauts plateaux, s'avança vers le haut Chélif. Elle y rencontra une petite armée turque. Ismail n'avait pas encore sa milice nègre; les contingents arabes qui formaient la majeure partie de son armée ne purent tenir devant la discipline de leurs adversaires. Le sultan marocain, abandonné de presque tout son monde, conclut la paix sur la base du *statu quo*.

Révolte d'Ibn Mahrez (1683).

Les années suivantes furent employées à comprimer les révoltes qui surgissaient encore de divers côtés, notamment chez les Beni-Iznâcen, toujours intraitables, et à développer l'organisation de la milice nègre. En même temps, Ismail faisait commencer le siège des places de la côte que possédaient encore les chrétiens. On débuta par El-Mehdia, qui fut prise en 1681. L'année 1682 fut marquée par un traité de paix avec la France; comme les Marocains se livraient peu à la course, il fut facile de s'entendre. Il y eut en même temps quelques actes d'hostilité sur la frontière turque. Ismail fit attaquer les Beni-Amer qui étaient sur le territoire turc; comme cette tribu était l'alliée habituelle des Espagnols, cette opération pouvait à la rigueur ne pas être considérée comme un acte d'hostilité contre les Turcs; cependant ceux-ci pénétrèrent chez les Beni-Iznâcen, où ils avaient beaucoup de partisans; mais ils en furent rappelés précipitamment par le bombardement d'Alger par Duquesne, et ces incidents n'eurent pas de suite. Ismail s'occupa alors de soumettre le Soûs que son neveu Ahmed ben Mahrez avait encore réussi à sou-

lever (1683). Après plusieurs combats sanglants, Ibn Mahrez se retira dans les montagnes, et les deux ennemis cessèrent les hostilités d'un commun accord.

Evacuation de Tanger par les Anglais (1684).

Ces divers soins ne détournaient pas le sultan de son projet favori, qui était d'expulser les chrétiens de la côte. Les Anglais étaient étroitement serrés dans Tanger, les Espagnols possédaient encore Melilla, Ceuta et El-Araïch, qui leur avait été cédé par les Portugais. En 1684, les Anglais se décidèrent à abandonner volontairement Tanger, après avoir détruit tout ce qu'ils purent détruire. Les troupes du sultan y entrèrent aussitôt.

En 1687, Ismail fut enfin délivré de son neveu Ahmed Ibn Mahrez; cet éternel agitateur s'était allié avec Mouley el Harrân, à qui son frère le sultan avait laissé la vie après la prise de Sidjilmâça en 1677. Les deux révoltés s'étaient fortifiés dans le Soûs, à Taroudent. Ibn Mahrez fut tué dans un combat. Quelque temps après, Taroudent était emporté d'assaut, et toute la population massacrée (1687).

Prise de diverses places de la Côte (1689 à 91).

La même année, Melilla fut attaquée vigoureusement, mais sans succès.

L'année 1689 vit la chute de El-Araïch, qui était assiégée depuis longtemps, et dont toute la garnison fut prisonnière. En 1691, ce fut le tour d'Açila.

Echecs d'Ismail dans la province d'Oran (1692 à 97).

Ismaïl n'avait pas renoncé à ses projets contre la province d'Oran, il y était appelé à la fois par l'attrait de la conquête et par le désir d'expulser les Espagnols. Il fit en conséquence des préparatifs importants, et se mit en route en 1692. Mais le dey d'Alger, Hâdj Chabân, avait eu le temps de se préparer; il prit même les devants et vint attendre son adversaire au passage de la Moulouya. Bien que l'armée marocaine fût

numériquement un peu supérieure à celle des Turcs, surtout en cavalerie, elle ne put résister à la supériorité tactique de ces derniers, et subit une défaite complète. Le sultan dut se résigner à signer une seconde fois la paix, sans avoir même pénétré sur le territoire ennemi. Il prit sa revanche en soumettant les tribus pillardes de l'Atlas, qui furent traitées avec une implacable rigueur. De nombreuses exécutions et l'établissement de postes réguliers assurèrent la sécurité de cette région.

Malgré son échec dans la province d'Oran, Ismail reprit, dès l'année suivante (1693), ses projets de ce côté. Il est vrai qu'il se borna à attaquer les Beni-Amer, alliés des Espagnols; puis il essaya d'enlever Oran; mais il fut repoussé. C'est à cette occasion, que, faisant allusion au fort Santa-Cruz qui domine la ville, il prononça, dit-on, ces paroles souvent citées par les auteurs arabes : « Oran est une vipère cachée sous une pierre; elle fait du mal et on ne peut l'atteindre. »

Le sultan, toujours infatigable, se retourna encore une fois contre les places de la côte occupées par les Espagnols. Il attaqua lui-même Ceuta en 1693 avec une armée considérable; la place était trop forte pour ses moyens et résista à tous ses efforts. Il ne fut pas plus heureux devant Melilla, qui fut attaquée inutilement pour la seconde fois en 1697.

Bataille de la Djedioua (1701).

En 1700, les circonstances lui parurent favorables pour revenir une troisième fois à ses desseins sur la province d'Oran. Nous verrons, dans l'histoire d'Alger et de Tunis, qu'à cette époque la discorde régnait entre ces deux villes. Mourâd, bey de Tunis, attaquait la province de Constantine; il s'allia à Mouley Ismaïl, qui fit aussitôt ses préparatifs et envahit la province d'Oran (1701). Négligeant cette fois Oran, il s'avança dans la vallée du Chélif, sans que personne s'opposât à sa marche. Quand il fut arrivé près de la petite rivière de Djedioua, il rencontra l'armée algérienne commandée par le dey Hâdj Mostafa, qui venait de remporter, quelques mois auparavant, une brillante victoire sur Mourâd bey.

Cette fois encore Ismail subit une sanglante défaite, et dut regagner précipitamment sa frontière.

Cette expédition impolitique eut pour résultat un rapprochement momentané des Turcs et des Espagnols d'Oran.

Dernières années d'Ismaïl (1701 à 27).

Le règne de Mouley Ismail dura encore vingt-six ans; ces années n'ajoutèrent rien à sa gloire. Il eut, comme beaucoup de souverains musulmans, la fâcheuse idée de donner des gouvernements à plusieurs de ses nombreux fils. Aussitôt la discorde se mit entre eux; l'un d'eux, Mohammed ben Alem, se révolta même ouvertement contre son père et s'empara de Maroc; un de ses frères, Zidân, fut chargé de le mettre à la raison. La répression fut atroce : Mohammed ben Alem s'était réfugié à Taroudent, après que cette ville eut été emportée d'assaut et mise à sac, il fut pris et eut une main et un pied coupés par ordre de son père (1703). Le vainqueur Zidân fut lui-même assassiné quelques années plus tard. Un autre de ses frères eut le même sort.

Vers cette époque, une quatrième et dernière expédition fut envoyée dans la province d'Oran; elle fut arrêtée par le bey de Mascara, Mostafa bou Chlar'em qui infligea un désastre aux Marocains à l'est d'Oran, près de la forêt qui porte encore aujourd'hui le nom de Mouley Ismail, bien que le sultan paraisse n'avoir pas commandé en personne cette expédition.

Depuis le siège malheureux de Ceuta en 1692, les Espagnols étaient étroitement bloqués. Les Marocains avaient établi dans ce but un camp aux portes de la ville; la longue immobilité des Espagnols avait fini par leur inspirer une sécurité trompeuse. En 1721, un corps expéditionnaire venu d'Espagne fit une sortie brusque et formidable; le camp marocain fut emporté, et la place débloquée pour quelque temps.

Enfin, en 1727, Mouley Ismail mourut à Miknès qu'il ne quittait plus depuis plusieurs années. Nous avons signalé les cruautés qui malheureusement marquèrent son règne. Il faut reconnaître aussi qu'il fit une faute politique grave en attaquant à quatre reprises différentes ses voisins les Turcs.

dont il n'avait jamais eu à se plaindre, et qui auraient pu être pour lui d'utiles alliés. S'il avait reporté contre les Espagnols de Melilla et Ceuta tous les efforts perdus dans ces quatre expéditions, peut-être serait-il parvenu à réaliser le rêve de toute sa vie : expulser les chrétiens du Maroc.

Luttes des fils d'Ismail (1727 à 47).

Tant qu'Ismaïl avait tenu l'empire sous sa main de fer, les éléments turbulents avaient été maîtrisés. Il n'en fut plus de même dès qu'il eut disparu. Nous avons dit qu'il avait donné des gouvernements à plusieurs de ses nombreux fils; les autres étaient comme en réserve à Sidjilmâça, berceau de la famille. Bien que la mort eût déjà fait des vides parmi eux, ils n'étaient encore que trop nombreux, car dans un intervalle de vingt années nous allons voir quinze changements de règne; sept de ses fils, tous également médiocres, monteront sur le trône. L'un d'eux, le plus mauvais peut-être, Moulèy Abdallah, y sera appelé, pour son compte, cinq fois. C'est lui qui était destiné à faire souche et à passer la couronne à son fils.

Tous ces changements furent dus à l'élément militaire. La ville de Fès y participa également, mais d'une manière pour ainsi dire passive. Cette ville était riche : de tout temps sa division en deux fractions y avait favorisé les dissensions des partis; en 1649, elle avait pris une part active aux luttes qui avaient eu lieu entre Mouley M'hammed et le marabout de Dela. Elle eut prodigieusement à souffrir pendant le règne des fils de Mouley Ismaïl qui la dévastèrent et la rançonnèrent à qui mieux mieux.

Influence néfaste des Abid et des Oudaïa.

Le premier qui monta sur le trône fut Ahmed ed Dahabi, bien peu digne du nom de son glorieux homonyme le Mérinide. Il ne fut pas cruel pour ses sujets; mais il était faible et ne sut pas couper court aux causes de désordre : d'un côté l'élément militaire, Abîd et Oudaïa, exerçait sa prépolence

sur les populations; d'autre part les tribus désarmées et terrorisées par Ismaïl reprenaient leurs habitudes d'insubordination et de pillage. Les excès des Oudaïa à Fès y amenèrent une première révolte. Les Abîd, mécontents de la faiblesse du sultan, le déposèrent après un an de règne (1728) et le remplacèrent par un de ses frères, Abd el Malik. Ces événements se passèrent à Miknès, qui était devenue la capitale préférée des Haçanites. Le sultan renversé fut envoyé au dépôt à Sidjilmâça.

Si Ahmed était faible, Abd el Malik était avare, défaut encore plus grave aux yeux des Abîd, qui rappelèrent la même année Ahmed ed Dahabi à Miknès. Abd el Malik, retiré à Fès, continua à régner dans le nord de l'empire, qui fut ainsi divisé en deux parties. Ed Dahabi ne tarda pas à venir assiéger Fès et s'en empara après un long siège pendant lequel la ville souffrit énormément. Il renvoya Abd el Malik à Sidjilmâça. Peu de temps après, il se sentit malade et près de mourir; ne voulant pas laisser sa couronne à ce frère qui l'avait dépossédé, il envoya l'ordre de l'étrangler, et le suivit lui-même quelques jours après (1729).

Les Abîd rappelèrent alors un troisième fils d'Ismaïl, nommé Abdallah, qui fut bien accueilli à Miknès et à Fès. Cependant cette dernière ville, toujours soucieuse de son indépendance, ayant refusé de se soumettre à certaines exigences, il en résulta de nouveaux excès des Oudaïa, qui causèrent une nouvelle révolte. Le sultan s'empara de la ville après un long siège, où il avait pour ingénieur Riperda, ancien ministre de Philippe V d'Espagne. Il traita d'abord sa conquête avec une certaine modération; mais les années suivantes, il y envoya successivement trois caïds qui exercèrent en son nom la plus odieuse tyrannie. Bientôt il donna lui-même carrière à son caractère rapace et sanguinaire, et en fit sentir le poids même aux militaires et à sa bonne ville de Miknès. Le mécontentement général devint tel qu'en 1735, voyant ses jours menacés, il s'enfuit dans le Soûs, pendant que les Abîd amenaient de Sidjilmâça un quatrième fils d'Ismaïl, nommé Mouley Ali.

A partir de ce moment, les changements se succèdent avec

une telle rapidité qu'on a peine à les suivre. La même année 1735, nouveaux excès des Oudaïa et révolte à Fès. En 1736, Abdallah revient du Soûs et reprend le pouvoir, pendant que Mouley Ali s'enfuit pour ne plus reparaître; nouveaux excès et nouvelle révolte à Fès. Les Abîd proclament un cinquième fils d'Ismaïl, Mohammed ben Ariba, et Abdallah s'enfuit vers le Nord. Le désordre est à son comble.

En 1738, les Abîd arrêtent le sultan, et vont chercher à Sidjilmâça un sixième fils d'Ismaïl, El Mostadi, qui comptait depuis longtemps des partisans, et avait même précédemment tenu la campagne dans le Nord. Le nouveau sultan était pour le moins aussi cruel que ses prédécesseurs; un de ses frères, Zîn el Abîdîn (l'ornement des hommes pieux), qui paraissait jouir de la faveur des militaires, faillit être victime de sa férocité; il fut sauvé par les Abîd, ce qui lui permit de régner à son tour un peu plus tard.

A la suite de quelques autres actes du même genre, les Abîd déposèrent Mohammed ben Ariba, qui s'enfuit, et rappelèrent Abdallah pour la troisième fois (1740).

Après cinq années de désordre, les Abîd, las des sévérités du sultan, le déposèrent et proclamèrent Zîn el Abîdîn qu'ils avaient sauvé précédemment. C'était le septième fils d'Ismaïl appelé au trône (1745). Abdallah s'enfuit d'abord à Fès; cette malheureuse ville, à laquelle il avait fait tant de mal, l'accueillit cependant assez bien. Il gagna ensuite la montagne. Le premier soin de Zîn el Abîdîn fut d'aller punir Fès du séjour momentané qu'y avait fait son frère; mais il ne put s'en emparer. Les Abîds étaient déjà mécontents de lui; quelques-uns songeaient à se rapprocher d'Abdallah. Dès que Zîn el Abîdîn eut levé le siège, Abdallah rentra à Fès. L'empire était de nouveau divisé en deux parties.

Les Abîds, las de Zîn el Abîdîn, revinrent à El Mostadi (1746) qui marcha aussitôt sur Fès pour combattre son frère Abdallah. Celui-ci se retira d'abord; puis, ayant recruté de nombreux partisans parmi les Berbers, il reparut et reprit tranquillement possession de Fès. L'année suivante, El Mostadi revint avec des troupes plus nombreuses que la première fois; les deux frères se rencontrèrent et la victoire d'Ab-

dallah fut complète (1747). Mostadi se retira au Sud, pendant qu'un de ses généraux, le pacha Er Rifi, se retirait au Nord, dans la direction de Tanger, où il avait de nombreux partisans. Des deux côtés, on se prépara à une nouvelle lutte. Elle tourna encore à l'avantage d'Abdallah; il marcha d'abord contre Er Rifi, et le battit sur l'oued Loukkos, puis contre son frère qu'il battit à Dar-el-Abbès près de Fès. Les Abîds, dégoûtés de servir un prince qui se laissait battre, abandonnèrent El Mostadi qui s'enfuit pour ne plus reparaître (1747).

Le sultan Abdallah rétablit l'unité (1747).

Abdallah restait donc seul souverain; mais il était loin d'être le maître. Il occupait, il est vrai, la capitale, Miknès; mais, de tous côtés, les tribus se soulevaient; Fès elle-même lui fermait ses portes. Les Abîds, devenus ses partisans, avaient été battus en plusieurs rencontres par les révoltés. Pour sortir de cette situation, ils voulurent déposer le sultan et, fort heureusement, ils ne songèrent plus à lui substituer un de ses frères, bien que la liste de cette nombreuse lignée ne fût pas encore épuisée. Ils proclamèrent son fils Mohammed, qui était gouverneur de Maroc. Ce jeune prince donna en cette circonstance un exemple bien rare d'obéissance filiale; il refusa la couronne et continua à exercer son gouvernement de Maroc, bien que les Abîds le considérassent toujours comme leur sultan (1748). De son côté, Abdallah, instruit par l'expérience, semblait chercher à faire oublier ses cruautés; il se réconcilia avec Fès et avec les Berbers, ses anciens partisans, qu'il s'était aliénés par sa dureté. Enfin, en 1750, Mohammed parvint à assurer une pacification générale. Abdallah rentra à Miknès et y régna encore sept ans assez tranquillement, pendant que son fils continuait d'exercer son gouvernement de Maroc et s'y montrait à la fois bon administrateur et général habile. Ce n'est pas que, pendant ces sept années, des révoltes ne se soient produites, et que les Abîds se soient montrés disciplinés. Mohammed fut même obligé de quitter momentanément Maroc, mais il ne tarda pas à y rentrer, ses expéditions heureuses, tant dans le Sud qu'au Nord, finirent par ramener un peu d'ordre

et de calme dans ce pays qui en avait tant besoin. Aussi succéda-t-il sans difficulté à son père quand celui-ci mourut en 1757. Le Mag'rib put alors espérer des jours de prospérité. Nous allons en profiter pour revenir vers Alger et Tunis que nous avons abandonnés depuis un siècle (p. 344).

Aperçu sur l'histoire d'Alger et de Tunis.

Pendant le siècle écoulé de 1659 à 1756, Alger et Tunis avaient achevé de se séparer de Constantinople. Le sultan avait bien continué à y envoyer des pachas; mais ces fonctionnaires ne comptaient à peu près pour rien; à la fin, on ne les recevait plus. Alger, agitée de troubles incessants par suite de la mauvaise organisation du pouvoir, s'attira à plusieurs reprises l'inimitié et des représailles de la part de son ancienne alliée la France. Le beylik de l'Ouest seul jeta quelque gloire sur les armes musulmanes dans la longue lutte soutenue pendant cette période contre les Espagnols d'Oran. Tunis, mieux dirigée, eut moins à souffrir de ses démêlés avec les puissances chrétiennes; pendant une vingtaine d'années, elle fut agitée par les luttes des descendants de Hamoûda pacha; puis il s'établit un gouvernement héréditaire et stable qui contrasta heureusement avec celui de sa voisine. Les deux Etats, qui étaient déjà entrés en lutte en 1627 (p. 336), se combattirent pendant la seconde moitié de cette période, sans profit pour aucun d'eux.

Les Aghas à Alger (1659).

Au moment où nous avons laissé Alger en 1659 (p. 344), un nouveau régime politique venait de s'y établir; le pays devait être gouverné par le divân, présidé par l'agha, dont la fonction devait durer deux mois seulement. Cette règle bizarre ne fut jamais observée. Il y eut successivement quatre aghas qui gouvernèrent de 1659 à 1671, c'est-à-dire pendant plus de vingt ans et qui furent tous quatre assassinés. Le pouvoir était ainsi aux mains des yoldachs; les reïs, longtemps si puissants, en étaient exclus. Cette situation aurait

pu être avantageuse pour le commerce des chrétiens, si une habile politique avait su en tirer parti.

Le premier agha, Khalil, conserva le pouvoir pendant un an; on prit prétexte de cette violation de la règle pour l'assassiner et le remplacer par Ramdân (1660). Celui-ci fut lui-même assassiné un an après (1661) et remplacé par un renégat portugais qui avait pris le nom de Chabân. Jusque-là les reïs avaient continué leurs courses, mais sans qu'il y eût rupture officielle avec la France. Le nouvel agha ne garda aucun ménagement, et dès lors nos navires de guerre usèrent largement de représailles. L'Angleterre et la Hollande en firent autant. De vigoureuses campagnes dirigées par sir Lawson en 1661, Ruyter en 1662, Van Tromp en 1663, intimidèrent un moment les Algériens et les amenèrent à conclure avec ces deux dernières nations des traités de paix, d'ailleurs immédiatement violés.

Expéditions françaises à Djidjelly (1664).

Le gouvernement français conçut à cette époque un projet qui, s'il eût été suivi avec persévérance, aurait peut-être donné le moyen de mettre les corsaires à la raison. Nos escadres volantes leur faisaient beaucoup de mal; le duc de Beaufort y gagnait comme amiral une réputation de meilleur aloi que celle qui lui avait jadis valu le surnom de roi des Halles. Mais les ports d'attache étaient trop éloignés. Si la France avait possédé, à l'est d'Alger, un établissement aussi solide que celui des Espagnols à Oran, et surtout si elle l'avait soutenu et ravitaillé avec soin (ce qui manquait absolument à Oran), nos navires auraient pu tenir constamment la mer et détruire sans pitié tous les corsaires rencontrés sur leur route. Peut-être serait-on parvenu ainsi à les dégoûter de leur métier, tandis que les bombardements dont on usa largement ne pesaient que sur les citadins d'Alger, et émouvaient peu les reïs. Toutefois, il faut reconnaître que ce plan aurait compromis nos établissements de la Calle et exigé leur abandon pour un certain temps. De plus, pour qu'il fût pleinement efficace, il aurait fallu une entente entre la France

et l'Espagne qui, au contaire, etaient presque constamment en guerre.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement français jeta d'abord les yeux sur Stora, puis il choisit finalement Djidjelly. L'expédition fut préparée à Toulon. Le corps de débarquement fut mis sous les ordres du comte de Gadagne, et la flotte sous celui de Beaufort, qui avait une sorte de commandement en chef mal défini (1664). Après une démonstration contre Bougie, le petit corps expéditionnaire débarqua presque sans résistance à Djidjelly et commença par se couvrir de quelques retranchements; il resta ainsi pendant plus de deux mois dans une sorte d'inertie résultant du manque d'entente entre les deux chefs. Pendant ce temps, un corps turc arrivait d'Alger, installait ses batteries de siège, et finalement attaquait nos retranchements; mais il fut vigoureusement repoussé. Au lieu de profiter de ce succès, les généraux français restèrent à discuter et leurs soldats dans l'immobilité. Cela donna aux Turcs le temps de recevoir des renforts et un parc de siège. Précisément au même moment, Beaufort reçut l'ordre de reprendre la mer et de continuer ses croisières. C'était, il est vrai, un moyen de rétablir l'unité du commandement; mais ce départ affaiblit et découragea le corps de débarquement, qu'une trop longue inaction avait commencé à démoraliser. Quand les Turcs eurent mis en ligne une nombreuse artillerie, Gadagne comprit la nécessité de la retraite; il parvint à rembarquer, non sans difficulté, à peu près tout son monde, et n'abandonna que son artillerie, après quoi il rentra à Toulon 1664).

Cette expédition fut surtout mal conduite. Il nous semble, en outre, que l'effectif, qui était d'un peu plus de 8.000 hommes, n'était pas tout à fait suffisant pour l'entreprise. L'éloignement de Beaufort eut du moins un bon résultat : l'amiral continua ses croisières avec tant de succès que les reïs, furieux de leurs revers, s'en prirent à l'agha Chabân, le massacrèrent et le remplacèrent par Ali agha (1665).

Cet état d'hostilité violente avec les nations chrétiennes se continua les années suivantes. En 1669, la France envoya à Alger le comte de Vivonne, qui obtint entre autres satisfactions, l'exécution de quelques reïs coupables d'avoir attaqué

un navire français. La même année, une escadre anglaise vint canonner Alger sans grand succès. En 1671, une autre escadre anglaise détruisit une flottille de corsaires dans le port de Bougie, sous le feu des batteries de terre. Ces leçons répétées eurent l'effet habituel d'exaspérer les reïs et les yoldachs contre l'agha Ali, qui fut pris et massacré (1671).

Etablissement des deys à Alger (1671).

L'institution des aghas ayant manqué son but, on eut recours, après de longues discussions, à un autre expédient. On voulut suivre l'exemple de Tunis, où l'institution des deys avait donné de bons résultats. On donna donc le nom de dey au nouveau chef du gouvernement, qui différait de l'agha en ce qu'il était élu directement en vue de ses fonctions, et non plus en tant que général d'armée, et parce que la durée de son pouvoir n'était plus limitée. En réalité, il allait devenir un chef d'État puissant ou faible, suivant les individus et les circonstances, mais toujours à la merci de la milice dont il était la créature.

Le premier dey fut un vieux reïs nommé Hâdj Mohammed, dont le gouvernement dura onze ans.

En 1672, à l'occasion d'une de ces réclamations que la France avait constamment à présenter, le P. Dubourdieu, notre consul, fut rapatrié d'office par M. d'Almeras, qui était venu à Alger porteur de nos réclamations. Un autre religieux, le Père trinitaire Le Vacher, le remplaça provisoirement, puis devint titulaire en 1675.

Pendant ce temps, la situation d'Oran restait sensiblement la même. Les gouverneurs espagnols cherchaient à se donner de l'air par des razias souvent heureuses sur les tribus voisines. En 1678, le gouverneur D. Iñigo de Tolède, ayant voulu pousser une pointe sur Tlemcen, échoua. Son mouvement attira l'attention des Turcs, qui vinrent ébaucher le siège d'Oran; l'arrivée de renforts venus d'Espagne les obligea à s'éloigner, et l'on en revint comme avant à une sorte de blocus à distance. L'année suivante, eut lieu la première campagne du sultan du Maroc, Mouley Ismaïl, contre les Algé-

riens, campagne qui échoua piteusement comme on l'a vu p. 353.

En 1680, le dey d'Alger intervint pour la première fois dans les affaires intérieures de la Tunisie, et ouvrit ainsi la série des luttes qui, séparées par des intervalles de paix, allaient armer ces deux Etats l'un contre l'autre pendant plus d'un siècle. Nous allons donc revenir un peu en arrière pour voir ce qui s'était passé à Tunis depuis 1659.

Hamoûda à Tunis ; sa mort; son fils Mourad (1666).

Le célèbre Hamoûda pacha avait continué à occuper en Tunisie la plus haute situation à côté et au-dessus des deys, tandis que le pacha représentant de la Porte passait inaperçu. La course n'était pas abolie; mais elle avait bien moins de développement qu'à Alger; aussi les relations avec les puissances chrétiennes étaient-elles plus faciles. Le dey était en paix avec la France; en 1662, il signa des arrangements avec l'Angleterre et la Hollande.

L'année suivante, Hamoûda pacha commença à créer une sorte d'hérédité dans sa famille en partageant entre ses trois fils ses fonctions de général et les commandements dont il était investi.

En 1665, le dey Hâdj Mostafa Kara Couz signa avec le duc de Beaufort, représentant la France, un traité extrêmement favorable pour nous.

L'année suivante (1666), Hamoûda pacha mourut; son fils aîné, Mourâd bey, hérita de tout son pouvoir.

Peu de temps après, le dey Mostafa, s'étant montré trop violent envers la population, fut renversé et mis à mort. Le choix de son successeur fut très laborieux; en 1667 seulement, les yoldachs finirent par désigner un vieillard tombé en enfance, Hâdj Mohammed Our'li. On comprend qu'un pareil personnage n'était pas fait pour s'opposer aux envahissements de pouvoir du bey; il fut déposé en 1669, et remplacé par Hâdj Chabân.

Le nouveau dey essaya de réagir contre l'influence prépondérante du bey Mourâd; mais il s'attaquait à plus fort

que lui; Mourâd le fit déposer en 1671, et remplacer par un homme à sa discrétion Hâdj Mohammed Mentchâli.

En 1672, la France envoya encore des navires, sous le commandement du marquis de Martel, pour exiger la confirmation du traité de 1665, qui avait subi quelques atteintes.

Cependant les janissaires, jaloux de leurs prérogatives qu'ils voyaient disparaître devant l'influence du bey, déposèrent Mentchâli en 1673 et le remplacèrent par Hâdj Ali Laz. Puis, comme Mourâd avait pris les armes, ils le destituèrent et nommèrent un autre bey. Aussitôt Mourâd marcha sur Tunis, battit le général qu'on avait prétendu lui substituer, entra dans la ville, et exigea la destitution d'Ali Laz, qui fut remplacé par Hâdj Mani Djemâl (1673).

Mourâd bey s'installa ensuite au Bardo comme un véritable roi; à l'exemple de son père, il commença à préparer la transmission du pouvoir à ses fils, en leur donnant le commandement de l'armée jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1675.

Luttes de Mohammed et Ali, fils du bey Mourad à Tunis (1675 à 80).

Mourâd laissait trois fils : Mohammed, Ali et Ramdân. Les deux premiers, habiles et énergiques, vont se disputer le pouvoir pendant onze ans, et attirer sur la Tunisie les malheurs, suite habituelle de ces disputes de famille; quant à Ramdân, plus jeune et d'un caractère plus faible, la rivalité de ses frères le mettra un moment en évidence avant qu'il disparaisse dans l'oubli.

Tout d'abord Mohammed et Ali entrèrent en discussion pour partager l'héritage paternel. Mohammed, confiant peut-être dans ses droits d'aînesse, proposa de s'en remettre au dey et au diwân. Il fut trompé dans son attente. Le diwân donna le titre de bey à un frère de Mourâd, nommé El Hafci. Aussitôt Mohammed quitta Tunis, réunit ses partisans et rentra peu après dans la ville sans rencontrer de résistance; il reprit les fonctions de bey avec toute la puissance qui s'y était attachée (1675). Précisément au même moment débarquait le pacha envoyé de Constantinople, incident auquel on ne faisait plus attention. Mohammed profita du retour du navire pour se débarrasser de son oncle El Hafci en l'envoyant

à Constantinople. Le sultan crut trouver là une occasion de faire sentir son autorité compromise, et d'abaisser la puissance des beys. Il envoya une escadre avec mission de rétablir El Hafci. Mais cette prétention parut tellement exorbitante à tout le monde, qu'on empêcha El Hafci de débarquer, et l'escadre repartit avec lui pour l'Orient. Cependant son rôle n'était pas complétement fini, nous le verrons reparaître en 1678; le sultan profita alors de la rivalité de Mohammed et d'Ali pour faire revivre ses prétentions et faire accepter son candidat par les Tunisiens, non plus il est vrai comme bey, mais du moins comme pacha.

Après le succès de son frère, Ali avait été tenu très surveillé; mais il trouva moyen de s'échapper et de gagner Constantine (1676). Il fut bien accueilli par le bey de cette ville, Dali Abd er Rahmân. Il noua aussitôt des relations avec les tribus voisines, et prépara une expédition contre son frère sous l'œil bienveillant de Dali bey, qui cependant ne sortit pas de la neutralité.

Ali se mit en campagne la même année. La lutte entre les deux frères fut acharnée. Ali parvint d'abord à surprendre son frère dans le djebel Oustât et lui infligea une défaite terrible, à la suite de laquelle il s'empara de son camp. Le lendemain Mohammed revint à la charge et fut vainqueur à son tour; cependant, sa victoire n'étant pas complète, il se retira pour aller chercher des renforts, revint et surprit à son tour son frère près de Sbitla; il était sur le point d'être vainqueur, quand, ses soldats s'étant mis à piller trop tôt, Ali revint à la charge et remporta une victoire complète. Tout le monde à Tunis se tourna vers le vainqueur et lui rendit hommage. Ali se mit ensuite à la poursuite de son frère, qui s'était retiré dans le Kef. Mohammed, qui avait rallié son monde, fut vainqueur à son tour et rentra à Tunis (1677).

La fortune semblait vouloir tenir la balance égale entre les deux frères. Ali s'était retiré dans le djebel Oustât, témoin de ses premiers succès. Mohammed, étant venu l'y combattre, fut battu et mis en fuite. Ali fit aussitôt nommer dey un homme à lui, Mohammed Tabak, et mettre à mort le malheureux Mani Djemâl. Il confia l'administration de Tunis à Ta-

bak, et, croyant en avoir fini avec son frère, il alla diriger dans le Djerid l'expédition annuelle. En effet, les tribus étant presque constamment en révolte, une des principales occupations du dey était d'aller les réduire et d'assurer ainsi la perception des impôts.

Mohammed profita de cet éloignement; il avait gardé à Tunis des partisans qui proclamèrent dey une de ses créatures, Hocein Sakseli, tandis que Tabak était obligé de s'enfermer dans la Casba. Ali s'empressa d'accourir. Mohammed, qui était allé à sa rencontre, fut encore battu. Dès qu'il s'était éloigné de Tunis, Tabak avait repris la ville et mis à mort son compétiteur Sakseli (1678).

C'est alors que El Hafci revint à Tunis avec le titre de pacha. Ce titre n'éveillait plus les défiances de personne; mais El Hafci, en vrai fils de Hamoûda, ne renonçait pas à rendre au pacha son ancienne autorité, et s'occupa aussitôt de tirer parti de la division de ses neveux. Mohammed ne se tenait pas définitivement pour vaincu. Il fut encore battu plusieurs fois par son frère; mais, en 1680, il parvint à lui infliger un échec. Telle était la situation quand les Turcs d'Alger jugèrent le moment opportun pour intervenir.

Résumé des conflits entre Alger et Tunis.

A partir de 1680, les relations d'Alger et de Tunis furent presque constamment troublées. De 1680 à 1812, on ne compte pas moins de dix conflits entre les deux Etats. Les Algériens intervinrent d'abord dans les affaires de leurs voisins en appuyant un des partis qui se disputaient le pouvoir (1680-84). Puis ils attaquèrent ouvertement avec l'intention de rendre Tunis vassale et tributaire, et ils y parvinrent; ils s'emparèrent même de la ville (1692-1694). Mais les Tunisiens secouaient cette vassalité dès qu'ils le pouvaient, et cessaient de payer le tribut. En 1700 et 1702, profitant d'une période de prospérité, ils prirent même l'offensive et attaquèrent Constantine; mais les Algériens reprirent à leur tour Tunis en 1705, 1735, 1740 et 1756. La paix entre les Etats ne fut pas troublée jusqu'au siècle suivant. La situation restait tendue, il est vrai, et la guerre faillit éclater; mais tout se termina

sans effusion de sang. La guerre ne devait reprendre que dans le XIX^e^ siècle.

Intervention des Algériens à Tunis (1680).

Nous avons laissé en Tunisie Ali bey en lutte avec son frère Mohammed (1680). Tout à coup, deux nouveaux adversaires s'élevèrent contre lui : d'abord une armée venue d'Alger sous le commandement de Baba Hacen, gendre du dey El Hâdj Mohammed, entra en Tunisie sous prétexte de rétablir le bon accord dans le pays. En second lieu, le pacha El Hafci, oncle d'Ali bey, et représentant du sultan, désireux de sortir de son rôle effacé, s'allia avec Mohammed qu'il vint rejoindre près de Caïrouân. Ali s'empressa d'aller les attaquer et les battit. El Hafci, après s'être d'abord retiré à Caïrouân, alla rejoindre les Algériens. Ceux-ci, après avoir cherché à soulever le pays, ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur nouvel allié, El Hafci, ne leur apportait guère que sa personne; ils reprirent prudemment leur rôle de médiateurs, et finirent par amener une pacification générale. El Hafci reprit ses fonctions de pacha; les frères ennemis se réconcilièrent en apparence; Mohammed donna en otage son jeune fils, et Ali conserva le pouvoir, après quoi Baba Hacen revint à Alger. Un grave événement s'y préparait.

Bombardements d'Alger par Duquesne (1682 à 83).

La France, lasse de conclure sans cesse des traités dont aucun n'était observé, s'était décidée à employer la force. On venait précisément de trouver un moyen d'employer les mortiers à bombe sur des galiotes. Le succès obtenu par le tir des bombes dans le siège des places, succès qui avait tant réjoui notre bon Racine, promettait un résultat analogue contre les villes maritimes. L'expédition, qui demandait de longs préparatifs, fut confiée à Duquesne. A la nouvelle de ces préparatifs, le dey Hâdj Mohammed s'enfuit à Tripoli, en laissant l'intérim à son gendre, Baba Hacen, qui revenait de Tunisie. C'est à ce moment que se place la petite expédition sur le ter-

ritoire marocain des Beni-Iznâcen qui a été mentionnée précédemment (p. 353).

Un peu après, en 1681, le gouverneur d'Oran, D. Pedro de Guzman de Teba, tomba dans une embuscade pendant qu'il faisait une razia du côté de Mostaganem et périt avec presque toute sa troupe. Cet événement ne fit que resserrer le cercle qui entourait la ville.

En juillet 1682, Duquesne parut devant Alger et commença le bombardement, qui ne donna pas tous les résultats espérés. La manœuvre des galiotes était encore à son début. Les reïs, d'abord effrayés par ce nouvel engin, offrirent comme d'habitude de traiter; puis ils s'habituèrent vite à des dégâts qui les touchaient peu, puisqu'ils pesaient seulement sur les habitants. Après un séjour de plus d'un mois devant Alger, Duquesne, voyant approcher le mauvais temps, se retira.

L'année suivante (1683), il reparut, et recommença le bombardement, qui, cette fois, produisit des ravages beaucoup plus sérieux. Baba Hacen, qui s'était montré intraitable l'année précédente, commença à céder aux plaintes de la population et entra en pourparlers; pour aboutir plus facilement, il envoya à bord le chef des reïs, Hâdj Hocein, surnommé Mezzo Morto. Déjà on avait rendu les esclaves, c'était toujours la première condition exigée par les chrétiens; mais comme on ne pouvait s'entendre sur l'indemnité à payer, Mezzo-Morto demanda à retourner à terre, sous prétexte d'aplanir les difficultés. En réalité, les reïs ne voulaient pas d'accommodement. A peine débarqué, Mezzo-Morto souleva ses compagnons, s'empara de Baba Hacen, le fit mettre à mort, et prit le pouvoir à sa place. Le bombardement recommença. Les reïs, exaspérés, attachèrent à la bouche d'un canon notre consul le P. Le Vacher, qui pendant toutes les négociations avait montré un zèle admirable. A la fin, Duquesne se retira sans avoir rien obtenu, en laissant la ville à moitié détruite, mais les fortifications intactes.

Cependant cette mesure de rigueur ne fut pas tout à fait inutile; elle dut faire une certaine impression sur les esprits, car les négociations reprirent et, en 1684, Tourville vint avec une escadre et signa le traité préparé. La paix était conclue pour cent ans; elle en dura quatre.

Suite des luttes de Mohammed et Ali en Tunisie (1632 à 86).

Ce moment de tranquillité permit aux Algériens de mettre une seconde fois la main dans les affaires de Tunis. La paix entre les deux frères Ali et Mohammed n'avait pas duré un an. Un des éléments de désordre avait disparu, il est vrai : le pacha El Hafci, voyant qu'il ne pouvait rendre à ses fonctions l'importance qu'il avait espéré, était retourné en Orient. Mais un changement de deys amena une guerre civile. Ali avait fait étrangler son ancienne créature, le dey Tabak (1682). Le nouveau dey, Ahmed Tchalabi, refusa de lui obéir; la population était sans doute lasse des exigences des beys; car Tchalabi trouva immédiatement de nombreux partisans, et se fortifia dans Tunis. Ali étant accouru pour assiéger la ville, Mohammed, qui n'était probablement pas étranger à tous ces événements, accourut aussi, battit son frère et pénétra dans Tunis, où il se fit proclamer bey. Ali eut alors l'atroce cruauté de mettre à mort le fils de son frère, qui lui avait été donné comme otage lors de la réconciliation de 1660.

Il est probable que Tchalabi se montra aussi revêche envers Mohammed qu'il l'avait été envers Ali, car, malgré le crime abominable de ce dernier, les deux frères se réconcilièrent encore une fois pour s'unir contre Tchalabi.

Une armée algérienne, commandée par Ibrahim Khodja, lieutenant de Mezzo-Morto, venait d'entrer en Tunisie (1684). Les deux frères s'unirent à elle pour assiéger Tunis et battre leur ennemi commun Tchalabi.

Le dey avait un parti nombreux qui lui permit de résister à ses ennemis réunis jusqu'en 1686; mais, à la fin, il succomba, abandonné par la plus grande partie des Tunisiens qu'il avait fini par lasser lui aussi. Il fut pris et mis à mort.

Les deux beys entrèrent à Tunis avec les Algériens; ils y installèrent le nouveau dey Mohammed Baktach et se partagèrent le pouvoir. On ne fera pas un jugement bien téméraire en supposant qu'aucun d'eux n'avait l'intention de respecter ce partage; mais Mohammed se trouva presque aussitôt débarrassé de son frère. Les vainqueurs avaient com-

mis quelques excès en entrant à Tunis; la population, mécontente, se souleva et massacra Ali bey (1686). Mohammed resta donc seul bey et reprit la situation prépondérante d'autrefois; il ne fit rien dans le but de punir les auteurs d'une mort si opportune pour ses intérêts. Quant au pacha, comme il fallait remplacer El Hafci, le sultan trouva plus simple de donner ce titre au dey Mohammed Baktach, qui cumula les deux fonctions, devenues l'une et l'autre presque une sinécure (1).

Il en fut de même à Alger, où le dey Mezzo-Morto reçut également le titre de pacha. Cependant le sultan ne renonça pas définitivement à envoyer un représentant spécial.

Hostilités devant Oran (1685).

L'année 1685 avait amené à la garnison espagnole d'Oran un revers analogue à celui de 1681. Le gouverneur D. Fray de Bracamonte avait péri dans une embuscade. Encouragé par ce succès, le bey de l'Ouest vint mettre le siège devant la ville; mais, après une bataille sanglante, il fut tué et ses troupes repoussées. Les pertes avaient été grandes des deux côtés.

Mission de d'Estrées à Tunis et Tripoli (1685).

La même année, le maréchal d'Estrées se présenta devant Tunis et obtint sans difficulté quelques réparations dues à la France. Il venait de Tripoli qu'il avait rigoureusement bombardée pour punir la ville d'une odieuse violation du droit des gens. Cette mesure de sévérité contribua sans doute à la facilité avec laquelle il réussit à Tunis.

Devant Oran, la lutte contre les Espagnols continua sous la direction d'Ibrahîm Khôdja, le même qui avait conduit l'armée algérienne en Tunisie en 1681. Bien que ce général fût une créature du dey Mezzo-Morto, il avait pensé à le supplanter et était parvenu à se faire nommer dey; puis, com-

(1) Il ne faut pas confondre ce dey Mohammed Baktach avec le dey d'Alger, portant le même nom, qui prit Oran en 1707.

prenant qu'il était dangereux de s'attaquer à son ancien maître, il avait tourné son activité contre Oran (1688).

Bombardement d'Alger par d'Estrées (1688).

A la même époque, la fameuse paix conclue avec la France pour cent ans, en 1684, fut rompue; les griefs de notre gouvernement étaient toujours les mêmes. Le maréchal d'Estrées vint bombarder Alger; les dégâts furent encore plus considérables qu'au second bombardement de Duquesne, et la lutte prit un vrai caractère de férocité. Mezzo-Morto fit attacher aux bouches des canons notre consul et tous les Français sur lesquels on put mettre la main. La flotte française ripostait par le même procédé avec les prisonniers musulmans. Il y eut dans la ville un très grand nombre de victimes; mais Mezzo-Morto resta intraitable, et la flotte partit sans avoir rien obtenu. Cependant cet acte de vigueur avait, comme les précédents, fortement impressionné les esprits. Les négociations qui s'ouvrirent ensuite auraient abouti rapidement sans la présence de Mezzo-Morto. Le sultan, cédant aux sollicitations de la France, lui retira le titre de pacha; mais il s'en soucia fort peu. Quand le nouveau pacha envoyé de Constantinople arriva, il ne le laissa pas même débarquer. Or, Mezzo-Morto n'était plus légalement dey depuis que Ibrahîm Khôdja avait été nommé à ces fonctions; ses violences et son despotisme finirent par mécontenter les yoldachs, qui se révoltèrent. Mezzo-Morto, haï de tout le monde, n'eut que le temps de s'enfuir pour sauver sa tête. Il rendit encore des services à la Porte comme amiral; mais il ne reparut plus en Algérie (1688).

Paix avec la France (1688).

Ibrahîm Khôdja aurait peut-être pu recueillir cette succession; mais, peu de temps auparavant, à son retour de la province d'Oran, il avait failli être mis à mort par ordre de Mezzo-Morto; il s'était enfui à Tunis où il trouva moyen de se faire nommer dey. On choisit à Alger un homme modéré,

Hâdj Chabân, avec lequel la France put se mettre promptement d'accord; un nouveau traité fut signé (1689).

Cette paix, à peine troublée par quelques incidents, devait durer plus d'un siècle; ce fut seulement en 1799, lors de l'expédition de Bonaparte en Egypte, que les rapports d'Alger et de la France furent sérieusement troublés. Il n'en fut pas de même entre la France et Tunis d'une part, Alger et les autres nations chrétiennes d'autre part. Le XVIIIe siècle nous montrera encore bien des ruptures suivies de raccommodements plus ou moins sincères.

On a vu précédemment (p. 353), qu'en 1692 le sultan du Maroc, Mouley Ismaïl, avait fait une expédition contre le territoire algérien, et que le dey Chabân lui avait infligé une défaite sur les bords de la Moulouya. A son retour, le dey eut à réprimer une révolte qui avait éclaté à Alger pendant son absence; la répression fut sévère et tout rentra dans l'ordre (1693).

Le dey d'Alger prend Tunis (1694).

Chabân se tourna alors contre Tunis. Il avait à sa cour un intrigant tunisien, nommé Mohammed Tchakar, qui s'était réfugié à Alger et n'aspirait à rien moins qu'à rentrer à Tunis pour y supplanter le bey Mohammed. Tchakar obtint du dey Chabân une petite armée avec laquelle il entra en Tunisie et qui fut renforcée d'un contingent de Tripolitains. Par suite d'une sorte de groupement des Etats barbaresques, alors que le sultan du Maroc attaquait Alger, et s'alliait ainsi au moins indirectement à Tunis, Alger et Tripoli se rapprochaient.

Le dey Chabân vint prendre le commandement de tous les contingents réunis (1694).

Mohammed bey, venu à sa rencontre, fut complètement battu près du Kef; à la nouvelle de cette défaite, le dey de Tunis, Ali Reïs, heureux de la chute du puissant bey Mohammed, se hâta de faire proclamer à sa place le troisième fils de Mourâd bey, Ramdân, jusque-là si obscur. Mais, dès que Mohammed rentra à Tunis, Ali Reïs et son candidat

Ramdân s'enfuirent en Italie. Mohammed fit alors nommer dey notre ancienne connaissance Ibrahîm Khôdja.

Chabân, victorieux, vint assiéger Tunis, et y entra après un siège de trois mois, pendant que Mohammed bey quittait furtivement la ville (1). Chabân installa comme bey son favori Tchakar, après lui avoir imposé l'obligation de se reconnaître tributaire, et s'être fait payer une forte indemnité de guerre. Ibrahîm Khôdja, qui avait à peine eu le temps de prendre ses fonctions de dey, fut exilé, et remplacé par un ami de Tchakar nommé Mohammed Tabar (1694).

Tchakar bey et Tabar dey se valaient pour la rapacité et la cruauté. Bientôt ils furent détestés de tout le monde. Si Mohammed bey était malheureux dans le combat, du moins il était persévérant, qualité qui finit souvent par ramener le succès à la guerre. Dès l'année suivante, 1695, il reparut, et battit Tchakar aux environs de Caïrouân d'une manière si complète, que celui-ci s'enfuit d'une traite au Maroc, d'où il revint un peu après à Alger. Nous l'y verrons reparaître d'une manière malheureuse dix ans plus tard. Mohammed marcha ensuite sur Tunis. A son approche, le dey Tabar, qui s'était signalé par des excès de tout genre, s'enferma dans la Casba.

Ces événements eurent leur contre-coup à Alger. Les yoldachs, surexcités par la défaite de Tchakar, en prirent prétexte pour se révolter; ils s'emparèrent du dey Chabân, et, après avoir tâché d'extorquer les trésors qu'on lui supposait, ils le mirent à mort (1695). Ils nommèrent à sa place l'un d'entre eux, vieillard idiot, nommé El Hâdj Ahmed.

Mohammed bey rétabli à Tunis (1695).

Quand ces nouvelles parvinrent à Tunis, Tabar, découragé, se décida à capituler. Il était trop tard. La population, qui l'exécrait, le massacra. Il fut remplacé par un nom-

(1) D'après l'ouvrage de M. Mercier, il y eut deux campagnes successives dirigées l'une par Tchakar, l'autre par Chabân, et Mohammed fut successivement battu dans ces deux campagnes. J'ai suivi la version des *Annales tunisiennes* de Rousseau, auxquelles M. Mercier renvoie lui-même à cette occasion, et où les dates sont données en détail.

né Mohammed Khôdja. Quand à Mohammed bey, il reprit encore le pouvoir et s'entendit facilement avec le nouveau dey d'Alger.

Ramdân succède au bey Mohammed à Tunis (1696).

La paix était ainsi rétablie entre les deux Etats, Tunis commençait à jouir d'un peu de tranquillité quand Mohammed bey mourut (1696). Les Tunisiens avaient pris l'habitude de voir les fonctions de bey rester dans la même famille; tout le monde s'accorda pour les donner à Ramdân, dernier fils de Hamoûda, qui en avait déjà été investi pendant quelques jours en 1694. C'était, comme on l'a vu, un prince extrêmement faible; il se laissa bientôt dominer par un renégat florentin nommé Mazoul. Celui-ci lui persuada que son neveu, le jeune Mourâd, fils d'Ali bey, jouissait de la faveur populaire et pourrait bien le supplanter un jour, ce qui d'ailleurs n'avait rien d'improbable. Ramdân, effrayé, ordonna d'arrêter son neveu et de lui crever les yeux. Mais ce jeune homme fut préservé par un de ces moyens qui nous paraissent invraisemblables, même dans les romans. Le chirurgien chargé de l'opération trouva moyen de l'épargner, tout en faisant croire qu'il l'avait aveuglé.

Le faux aveugle s'échappa ensuite sans difficulté et se réfugia dans le djebel Oustât. A cette nouvelle, un soulèvement général eut lieu contre Ramdân, qui fut pris et mis à mort (1699).

Mourad bey de Tunis. — Guerre avec Alger (1697 à 1702).

Le jeune Mourâd, nommé bey, s'occupa aussitôt, avec l'ardeur de son âge, d'attaquer ses voisins d'Alger; il renouvela l'alliance avec le sultan Mouley Ismaïl, s'assura le concours de Tripoli et passa la frontière (1700). Il remporta successivement deux victoires sur le bey de Constantine, et vint mettre le siège devant cette ville.

Ces nouvelles produisirent une vive émotion à Alger; en pareil cas, le dey avait tout à craindre de la fureur populaire. Le dey Hacen Chaouch, qui avait remplacé en 1698 le

vieux Hâdj Ahmed, mort de mort naturelle, s'empressa de donner sa démission et fut assez heureux pour la voir accepter. Son successeur Hâdj Mostafa se hâta de réunir des troupes et de marcher au secours de Constantine. Mourâd bey ne l'attendit pas et vint à sa rencontre jusqu'auprès de Sétif. Là, il fut battu, perdit son artillerie et la majeure partie de ses troupes, et s'enfuit jusqu'en Tunisie avec son allié le bey de Tripoli. Heureusement pour lui, le dey Mostafa ne le poursuivit pas et s'arrêta à Constantine. Il est probable que les habitants de Caïrouân avaient profité de l'absence du bey pour se révolter, car à leur retour, Mourâd et son allié châtièrent sévèrement cette ville si souvent saccagée, et la ruinèrent presque complètement, après quoi Mourâd s'occupa de préparer sa revanche.

On a vu (p. 354) qu'après en avoir fini avec le bey de Tunis, le dey Mostafa s'était retourné contre Mouley Ismaïl, et avait remporté sur lui une victoire sur les bords de la Djedioua, affluent du Chélif (1701).

En 1702, Mourâd bey ayant terminé ses préparatifs, voulut envahir de nouveau la province de Constantine. Il avait d'abord caché le but de son expédition; en effet, les soldats ne se souciaient pas de recommencer la campagne désastreuse de l'année précédente. Aussitôt que la vraie destination fut connue, un général ambitieux, nommé Ibrahim Chérif, profita du mécontentement des soldats, assassina Mourâd et ramena les troupes à Tunis, où il se fit nommer bey, après avoir eu la précaution de faire mettre à mort tous les parents de Mourâd, y compris les enfants. C'est ainsi que l'hérédité, qui semblait établie dans la famille de Hamoûda, passa à une autre famille; toutefois ce ne fut pas celle d'Ibrahim qui en profita.

Ibrahim bey de Tunis. — Guerre avec Alger (1702 à 4).

Le nouveau bey simplifia les rouages du gouvernement en se faisant attribuer les titres de dey et de pacha, représentant du sultan. Ces deux derniers, à vrai dire, n'étaient plus que des sinécures. Cette concentration ne lui survécut pas;

car, après lui, les trois titres se séparèrent de nouveau sur des têtes différentes.

Nous devons signaler vers ce moment une dernière et malheureuse apparition de Mohammed Tchakar, l'ancien favori du dey d'Alger Chabân. Il avait voulu profiter de quelques désordres à Alger pour rentrer en scène; il en fut puni par une rude bastonnade qui le dégoûta pour toujours de la politique, car on ne parla plus de lui.

Le bey de Tunis, Ibrahim, vécut d'abord en paix avec Alger. Bien plus, pour punir de quelques griefs son ancien allié le bey de Tripoli, il voulut s'allier avec le dey d'Alger Mostafa (1704). Celui-ci était aussi fourbe politique que bon général; il laissa Ibrahim rompre avec Tripoli et saisit ensuite un prétexte pour lui déclarer la guerre. Ibrahim se trouvait donc entre deux ennemis; il se hâta d'attaquer son voisin de Tripoli, avant que le dey d'Alger fût prêt; il fut d'abord victorieux et vint assiéger Tripoli; mas là finirent ses succès; la peste fit de tels ravages dans son armée qu'il dut en ramener les débris à Tunis (1705).

A peine de retour, il eut à faire face à l'attaque du dey Mostafa, qui s'avançait avec une armée considérable; il vint prendre position près du Kef; mais il avait autour de lui beaucoup de mécontents; il fut abandonné par une partie de ses contingents arabes. Un de ses généraux, Hocein ben Ali, refusa même d'exécuter un mouvement commandé; la bataille fut perdue, Ibrahim fait prisonnier, et les vainqueurs s'emparèrent du Kef.

Hocein bey de Tunis. — Paix avec Alger (1705).

Hocein, dont la conduite en cette occasion fut assez louche, remplaça Ibrahim. Ce fut lui qui parvint à fixer le titre de bey dans sa famille, et qui fut la souche de la famille actuellement régnante. A peine arrivé dans la capitale, il prit des mesures rapides et énergiques pour la réorganisation de l'armée; il trouva un concours empressé dans le divân et dans la population. Le dey Mostafa perdit quelque temps à laisser ses auxiliaires arabes piller la contrée, et à envoyer à Tunis des sommations qui restaient infructueuses. A mesure que

Hocein se sentait plus fort, ses réponses devenaient plus fermes; à la fin il déclara nettement au dey qu'il n'avait plus qu'à rentrer à Alger. Mostafa avait continué à s'avancer lentement; quand, enfin, il arriva devant Tunis, il n'était plus temps; la résistance était solidement organisée. Au même instant, une partie de ses auxiliaires arabes l'abandonnèrent pour rentrer chez eux. Il fallut battre en retraite; ce fut le signal de la débandade des autres Arabes. Hocein n'attendait que ce moment pour poursuivre les réguliers, qui regagnèrent péniblement l'Algérie, harcelés par les Tunisiens et même par leurs anciens auxiliaires.

A la nouvelle de ce grave échec, la populace algérienne se souleva suivant son habitude. Les soldats et le peuple, oubliant les services antérieurs et les belles victoires de Mostafa, proclamèrent un nouveau dey, Hocein Khôdja. Rentrer à Alger, c'était la mort pour Mostafa; il gagna Collo, mais il n'échappa pas à sa destinée; les soldats de la garnison le suivirent et le mirent à mort (1705).

Hocein bey, demeuré maître de Tunis, s'occupa d'y bien asseoir son pouvoir, à la manière des beys qui l'avaient précédé. Ce ne fut pas d'abord sans quelque difficulté. Il avait fait nommer dey un homme qu'il croyait entièrement à sa discrétion, Mohammed Khôdja; il s'était trompé. Mohammed parvint à se recruter quelques partisans et voulut rendre à ses fonctions quelque indépendance. En même temps, le dey d'Alger, Hocein Khôdja, voulant intervenir à sa manière dans les affaires de Tunis, mettait en liberté l'ancien bey Ibrahim, fait prisonnier à la bataille du Kef, après avoir obtenu de lui les plus belles promesses. Ibrahim s'empressa de se rendre par mer en Tunisie. Hocein, ainsi menacé par deux ennemis, se débarrassa promptement de l'un et de l'autre. Après être sorti de Tunis, pour s'assurer de ses partisans, il revint et s'empara du dey Mohammed Khôdja, qui fut décapité. A peu près en même temps, Ibrahim débarquait à Porto-Farina et subissait le même sort. Un nouveau dey d'un caractère plus souple, Kara Mostafa, remplaça l'ancien, et Hocein bey jouit d'un pouvoir sans conteste.

Prise d'Oran par les Turcs (1708).

A cette époque, les deys d'Alger commençaient à tourner tous leurs efforts contre Oran et laissèrent la Tunisie en paix; il en résulta pour ce pays une ère de tranquillité et de prospérité qui dura tant que les deys d'Alger furent occupés dans l'Ouest, c'est-à-dire jusqu'en 1735.

Les Espagnols d'Oran vivaient, vis-à-vis des Turcs, dans un état de paix officielle constamment troublée par des attaques réciproques; les premiers ne se gênaient pas pour faire, à l'occasion, des razias sur les tribus soumises aux Turcs. En 1703, une sortie de ce genre, dans laquelle les Espagnols avaient fait un certain nombre de prisonniers, fournit au bey de Mascara, Mostafa Bou Chlar'em (à la Moustache), l'occasion qu'il attendait pour provoquer une rupture effective. L'année suivante, il prit l'offensive et, comme ses moyens ne lui permettaient pas un siège régulier, il resserra Oran dans un blocus rigoureux qui dura jusqu'en 1707.

Cette même année, le dey d'Alger, Hocein Khôdja, fut renversé pour une question de solde par les yoldachs, qui l'avaient élu; il eut la bonne fortune d'échapper à la mort. Son successeur, Mohammed Baktach (pierre dure), se contenta de l'exiler dans l'Est. Le nouveau dey était actif et entreprenant; il résolut aussitôt de convertir le blocus d'Oran en siège régulier. A cet effet, il réunit des forces considérables et les envoya dans l'Ouest, sous le commandement de son gendre Ozen Hacen (1707). Alors commença un siège mémorable, où les deux partis montrèrent une égale ténacité. Les Espagnols étaient commandés par D. Carlos Carrafa, qui fut remplacé un an plus tard par D. Melchior de Avellaneda.

Les assiégeants attaquèrent d'abord le bordj el Aïoûn, ou Bou Denica (S. Fernando des Espagnols), situé sur la rive droite du ravin dont les sources alimentaient la ville; ils s'en emparèrent après plusieurs assauts. Ils attaquèrent ensuite le fort Santa-Cruz qui avait découragé Mouley Ismaïl en 1693. Ils l'abordèrent par la montagne du Merdjadjou ou Alméïda, et s'en emparèrent également; puis vint le tour du

fort Saint-Grégoire, qui succomba après une longue et héroïque résistance, puis le fort Lamoune. Il faut se rappeler que la ville était alors collée contre le flanc de la montagne de Santa-Cruz. Les Turcs étaient maîtres de tous les forts qui dominaient la ville à petite portée de canon de cette époque. S'ils avaient possédé une forte artillerie, ils auraient anéanti la ville en quelques heures; mais il est probable que les bouches à feu n'étaient ni assez nombreuses, ni surtout assez bien approvisionnées pour entamer les solides murailles dont les Espagnols s'étaient entourés, car dans toutes leurs attaques, ils ouvrirent les brèches par la mine. Cependant les Espagnols possédaient encore, sur la rive droite du ravin, le bordj El-Ahmer, qui, depuis, a été développé, et a pris le nom de Château-Neuf.

Le gouverneur Avellaneda jugea la situation désespérée et quitta la ville par mer en emmenant tout ce que ses navires purent emporter. Il gagna d'abord Mers-el-Kebir, puis l'Espagne. Cet acte doit être jugé sévèrement et contraste avec la bravoure chevaleresque déployée par tous les autres gouverneurs d'Oran, et avec l'héroïsme de la population et de la partie de la garnison restée dans la ville. Si la place était réellement perdue, le gouverneur devait rester personnellement pour diriger les derniers efforts de la résistance, ou pour s'efforcer d'obtenir une capitulation honorable.

Malgré cette situation désespérée, la garnison repoussa une attaque au corps de place après le départ du gouverneur. Il fallut toute l'énergie d'Ozen Hacen pour ramener ses troupes, qui finirent par emporter la place dans un assaut furieux. Oran subit le sort des villes prises de vive force (1708).

Restait le fort de Mers-el-Kebir. Les Espagnols avaient eu le temps de le ravitailler, en sorte qu'il résista pendant plus de trois mois. A la fin, à bout de ressources, il capitula quand la brèche était déjà ouverte. Les vainqueurs souillèrent leur victoire en massacrant une partie de la garnison, au mépris de la capitulation (1708).

Alger de 1708 à 1732.

Après ce grand triomphe, le siège du beylik de l'Ouest fut transféré de Mascara à Oran, où Mostafa bou Chlar'em s'installa. Ozen Hacen retourna à Alger auprès de son beau-père. On va voir comment l'un et l'autre furent récompensés du service qu'ils venaient de rendre à l'Islam.

Les yoldachs n'étaient pas patients quand leur solde était en retard; elle était cependant difficile à assurer; on y parvenait au moyen du tribut ou denouch envoyé par les beys. Or, en 1710, le bey de l'Est prit la fuite avec le produit de tous les impôts. A cette nouvelle, les yoldachs, furieux, se révoltèrent, massacrèrent le dey Mohammed Baktach ainsi que son gendre Ozen Hacen; ils nommèrent dey l'un d'entre eux nommé Dali Brahim.

Celui-ci était un homme grossier et violent qui donna l'exemple de la licence; au bout de quelques mois, comme il avait voulu prendre la femme d'un yoldach, les camarades du mari outragé se soulevèrent et le tuèrent (1710).

Son successeur, Ali Chaouch, fut obligé de prendre des mesures énergiques pour rétablir l'ordre et supprimer la licence à laquelle on s'était habitué pendant les quelques mois du malheureux gouvernement de Dali Brahim.

Depuis quelque temps, la Porte n'avait plus de représentant à Alger. En 1711, le sultan voulut rétablir l'ancien usage et envoya un pacha; mais Ali Chaouch s'opposa à son débarquement, et l'obligea à repartir. Quelque temps après, il obtint même que le sultan renonçât spontanément à envoyer ce fonctionnaire inutile. Cette promesse fut tenue pendant longtemps. Plus tard, la Porte tenta de nouveau l'envoi d'un pacha, mais sans plus de succès.

Ali Chaouch gouverna en paix jusqu'à sa mort, survenue en 1718; il montra une grande énergie contre diverses tentatives de révolte; lors du grand tremblement de terre qui désola Alger en 1715, il eut à réprimer les désordres qui furent la conséquence de ce fléau; il le fit avec sa sévérité habituelle. Aussi son gouvernement fut-il une période d'abaissement pour le diwân et les yoldachs. Cependant ceux-ci

conservèrent toujours l'élection du dey. A sa mort, Ali Chaouch fut remplacé par Mohammed ben Hacen, surnommé Mohammed Effendi.

Alger continua à jouir d'un certain calme jusque vers 1732, époque à laquelle les Espagnols reprirent Oran. Les provinces de l'Est et de l'Ouest étaient florissantes sous la direction de leurs beys qui avaient assez de stabilité; celle de Constantine prit un essor tout particulier sous le gouvernement du bey Kelîân Hocein, connu sous le nom de *Bou Kemia*, qui avait pris ses fonctions en 1713 et qui les conserva vingt-trois ans; il eut à soutenir de rudes luttes contre divers chefs indigènes qui lui infligèrent même de sérieux échecs; mais, petit à petit, il parvint à établir son ascendant dans le pays.

Cependant le dey Mohammed Effendi, ayant mécontenté les yoldachs, fut massacré par eux en 1724. Cet événement n'eut pas d'aussi funestes conséquences que les autres drames du même genre si fréquents à Alger. Le nouveau dey, *Kourd Abdi*, bien qu'octogénaire, ne s'en laissa pas imposer par la soldatesque; il réprima impitoyablement toutes les tentatives de sédition, et repoussa dédaigneusement les démarches faites par la Porte pour reprendre quelque influence à Alger. C'est ainsi qu'en 1729, renouvelant ce qui s'était déjà fait en 1711, il empêcha le débarquement d'un pacha que le sultan avait tenté de lui envoyer.

Les Espagnols reprennent Oran (1738).

C'est à cette époque que mourut le sultan du Maroc, Moulay Ismaïl (p. 355). L'avènement de son fils, l'inepte et cruel Mouley Abdalah, assurait à l'Algérie la tranquillité de sa frontière occidentale. Mais, quelques années après, un coup bien douloureux vint frapper l'Islam de ce côté. L'Espagne ne s'était pas résignée à la perte d'Oran. En 1732, Philippe V, débarrassé des difficultés qui l'avaient assailli presque sans relâche depuis son avènement, prépara une expédition formidable pour reprendre la ville perdue; 30.000 hommes et plus de 500 navires y prirent part; un général habile, le duc de Montémar, fut mis à sa tête. Les troupes débarqué-

rent le 30 juin à l'ouest de Mers-el-Kebir. Le bey Mostafa bou Chlâr'em, le même qui avait tant contribué à la prise d'Oran vingt-quatre ans auparavant, avait réuni toutes ses troupes sur la montagne dont l'extrémité porte aujourd'hui la grande batterie dominant l'ancien fort de Mers-el-Kebir. Il avait avec lui ses réguliers et de nombreux auxiliaires arabes; il avait aussi demandé des renforts au dey, mais sans pouvoir les obtenir. Le 30 juin, après un combat acharné, l'armée espagnole enleva ces hauteurs. Le lendemain, on apprit que les musulmans avaient évacué Oran; après la bataille, les auxiliaires arabes s'étaient débandés; Bou Chlâr'em, réduit à ses seuls réguliers, avait compris l'impossibilité de la résistance et s'était retiré sur Mostaganem. Le même jour, 1er juillet, les Espagnols entrèrent à Oran, et, le lendemain, Mers-el-Kebir capitula.

Ainsi une seule bataille heureuse avait rendu à l'Espagne une place dont la prise avait exigé des mois de siège, et coûté tant d'efforts aux musulmans.

Après avoir mis la place en état, Montémar rentra en Espagne, laissant le commandement au marquis de Santa-Cruz de Marcenado.

Le vieux dey Kourd Abdi fut vivement frappé par cet événement, dont il était en partie responsable, et mourut quelques jours après. Il fut remplacé par son beau-frère Ibrahim. Bou Chlâr'em fut également inconsolable de cette perte; il avait repris à Mostaganem l'ancienne position d'où les Turcs menaçaient le flanc de toute expédition que les Espagnols auraient tenté d'envoyer dans l'intérieur du pays. Le nouveau dey lui envoya promptement des renforts; moins d'un mois et demi après il se disposa résolument à reprendre Oran et vint ouvrir la tranchée devant la place. Mais il n'avait plus de moyens proportionnés à une telle entreprise; la garnison était nombreuse et bien approvisionnée. Le siège se prolongea pendant neuf mois et fut marqué par de sanglants combats. A plusieurs reprises, les Espagnols firent de violentes sorties, et repoussèrent les assaillants; puis, se laissant entraîner trop loin, ils voyaient leur retraite compromise, et ne rentraient dans la place qu'au prix de cruels sacri-

fices. Enfin, en 1733, l'insuccès amena la désunion parmi les assiégeants; le contingent d'Alger et celui du bey Bou Chàr'em se séparèrent, et le siège fut levé. On revint alors à l'ancien système de blocus à distance, si énervant pour la garnison espagnole. Bou Chàr'em vécut encore deux ans et mourut à Mostaganem en 1735. Il fut remplacé par son fils Youçouf, qui reporta le siège du beylik à Mascara.

Tunis sous le bey Hocein (1705 à 35).

Pendant que ces graves événements se passaient en Algérie, Tunis continuait à être calme et prospère sous le gouvernement du bey Hocein. Il est vrai que des difficultés s'élevaient périodiquement à l'occasion d'incidents de la guerre de course avec les nations chrétiennes, et même avec la France, malgré sa situation privilégiée; mais, grâce à l'esprit conciliant du bey, ces difficultés, dont la responsabilité ne remontait pas toujours aux musulmans, finissaient par s'aplanir. C'est ainsi qu'en 1710 une escadre française parut devant Tunis, et qu'un nouveau traité de paix fut signé. A la suite de nouveaux incidents, nouveau traité en 1720.

En 1727, une escadre française vint encore soutenir nos réclamations, et les affaires s'arrangèrent à l'amiable; cette même escadre se rendit ensuite à Tripoli et fut obligée d'avoir recours au bombardement pour obtenir satisfaction. En 1731, nouvelle démonstration d'une escadre française, commandée par Dugay-Trouin. Les autres puissances chrétiennes, quoique moins favorisées, obtenaient cependant des traités avantageux; tel fut le cas de la Hollande en 1712, et celui de l'empire en 1724 et 1725.

Hocein avait l'intention bien arrêtée de perpétuer les fonctions de bey dans sa famille, à l'exemple de ce qui s'était passé dans celle de Hamoûda; mais, quand il prit le pouvoir, il n'avait pas de fils. Cette circonstance l'avait porté à désigner pour héritier un de ses neveux nommé Ali. Plus tard, une jeune captive chrétienne lui ayant donné trois fils, Mohammed, Ali et Mahmoûd, il rétablit l'héritage dans sa lignée

directe, et chercha à dédommager son neveu en lui faisant donner la dignité de pacha, représentant de la Porte.

C'était une maigre compensation, dont Ali ne se contenta pas, et ce fut un malheur pour la Tunisie. En effet, en 1728, ce prince s'échappa de Tunis, gagna le djebel Oustât et y recruta de nombreux partisans; la guerre civile était allumée.

Hocein se mit aussitôt en marche, et vint attaquer son neveu. Après une campagne qui se prolongea jusqu'en 1729, le bey finit par soumettre tous les révoltés, et remporta deux victoires : l'une près de la frontière algérienne, l'autre près de Mermadjenna. Ali prit alors la fuite et se réfugia à Alger, où il espérait entraîner le dey dans son parti. Cette espérance fut d'abord déçue. Le dey Kourd Abdi le retint même prisonnier à la demande de Hocein bey, qui lui promit un tribut annuel de dix mille sequins pour prix de ce service rendu.

Nouvelle lutte d'Alger et Tunis (1735).

Les choses restèrent en cet état jusqu'en 1735; mais alors, Hocein, s'étant lassé de payer le tribut convenu, il en résulta entre les deux États une rupture qui amena trois fois l'invasion de la Tunisie; nous allons voir en effet le dey d'Alger, aider Ali à renverser Hocein, puis, par un singulier revirement, un autre dey appuyer une tentative faite par Mohammed, fils aîné de Hocein, pour renverser Ali (1746), puis enfin un autre dey reprendre ce même dessein et le faire aboutir (1756). Ainsi, Hocein ne put pas transmettre directement le pouvoir à son fils, comme il s'en était flatté; néanmoins les fonctions de bey finirent par revenir chez ses descendants, et y restèrent.

Aussitôt que Hocein eut cessé de payer l'annuité convenue pour la détention d'Ali, celui-ci sollicita l'appui du dey Ibrahim, en lui promettant formellement de se reconnaître vassal et tributaire dès qu'il régnerait à Tunis. Ibrahim acquiesça et envoya des instructions dans ce sens au bey de Constantine. Mais Bou Kemia avait noué de bonnes relations avec

Hocein; l'un et l'autre avaient eu à souffrir de l'esprit d'insubordination des tribus frontières; entre deux bons administrateurs comme eux, l'entente était avantageuse et facile. Aussi Bou Kemiâ opposa-t-il une certaine force d'inertie aux ordres venus d'Alger. Ibrahîm prit alors le parti d'organiser lui-même une expédition dont il confia le commandement à son neveu, qui était aussi son khaznadar (trésorier), Ibrahîm Routchouk, qui lui succéda plus tard comme dey. Celui-ci, en passant à Constantine, prit Bou Kemiâ, qui ne put plus refuser son concours (1735).

Hocein essaya d'abord de détourner l'orage; il eut même recours à l'influence de la Porte, qui fut sans le moindre effet. Alors il prit bravement son parti et marcha au-devant des Algériens, qu'il rencontra à Semendja, sur l'oued Miliana. Il se passa alors quelque chose qui rappelle la bataille de Zalaca. Pendant que Mohammed, l'un des fils du bey, s'avançait contre le gros des Algériens et le mettait en déroute, un corps détaché commandé par Bou Kemiâ venait, par un mouvement tournant, s'emparer du camp du bey, laissé à la garde de Mahmoûd, son autre fils. Quand Mohammed revint après son succès, il était trop tard, la bataille était perdue. Hocein, blessé, s'enfuit avec ses fils à Caïrouân, qui lui resta fidèle ainsi que toute la région de la côte située au sud de Souça.

Luttes intestines en Tunisie. Mort de Hocein (1736 à 40).

Les Algériens entrèrent à Tunis, où Ali fut proclamé bey et se reconnut vassal et tributaire d'Alger, selon sa promesse. L'armée algérienne se retira ensuite, laissant Ali achever sa conquête comme il l'entendrait. En effet, la lutte entre les deux rivaux ne tarda pas à recommencer. Hocein, ayant réuni une nouvelle armée, s'avança au Nord jusqu'à El-Alam. Ali envoya contre lui son fils Youûnes, qui fut complètement battu. Hocein marcha ensuite sur Tunis; mais, ayant appris que Youûnes avait reformé ses troupes derrière lui, il revint sur ses pas pour en finir avec cet adversaire. Cette fois, la fortune fut contraire au vieux bey, qui fut obligé de se réfu-

gier à Caïrouân, où il fut aussitôt assiégé (1736). Mais là, il était solide; pendant qu'il résistait énergiquement, son fils Mohammed tenait la campagne et lui recrutait des partisans.

Cette situation dura quatre années avec des fortunes diverses. En 1739, Ali eut de nouveau recours au dey d'Alger. Ibrahim avait peut-être des sujets de mécontentement contre lui; peut-être entrait-il dans sa politique de le laisser aux prises avec des embarras, pour mieux le tenir dans sa dépendance; le fait est que les négociations traînèrent sans aboutir à aucun résultat positif. En même temps, un des fils de Hocein intriguait de son côté à Alger. Enfin, en 1740, Younes parvint à s'emparer de Caïrouân, qui fut encore une fois mise à sac. Hocein fut tué. Ses fils résistèrent encore quelque temps en s'appuyant sur les villes du littoral restées fidèles, puis ils se réfugièrent à Alger.

Ali bey de Tunis (1710).

Rien ne semblait plus s'opposer à ce qu'Ali devînt un fondateur de dynastie. Par ses cruautés et sa maladresse, il détruisit lui-même la fortune de sa famille. Il commença par se brouiller avec la France, dont Hocein, qui comprenait mieux les intérêts de son pays, avait toujours ménagé l'alliance. Le résultat de cette brouille fut le blocus de Tunis par notre escadre.

Rupture de Tunis avec la France. Affaire de Tabarca (1710 à 43).

La compagnie française de la Calle possédait au cap Nègre un comptoir qui lui avait été concédé depuis quelques années. Quant à l'île de Tabarca, elle appartenait à une famille génoise depuis 1510. Des pourparlers avaient été ouverts pour la cession de cette île à la Compagnie française. Ali l'ayant su, prit les devants et envoya son fils Younes s'emparer de l'île, ce qui fut fait sans difficulté; puis il fit ruiner l'établissement du cap Nègre, et réduisit le personnel en esclavage (1740).

Le gouvernement français ne se montrait pas pressé de

punir cette offense; en 1742, un officier de marine, M. de Saurins, s'offrit pour commander une expédition qui devait s'emparer de Tabarca; la Compagnie fournit des fonds, et le lieutenant de Saurins vint à la Calle préparer son expédition. Il attendait quelques navires promis par le gouvernement et qui n'arrivaient pas; las de cette attente, et emporté par son esprit aventureux, il voulut tenter d'enlever l'île par surprise avec quelques hommes qu'il avait sous la main; mais les Turcs étaient avertis. L'entreprise échoua; de Saurins fut blessé grièvement et amené à Tunis; il allait être mis à mort, quand Youûnes, qui avait été chargé de l'interroger, fut frappé d'admiration pour sa constance et son courage chevaleresque, et lui sauva la vie. Contre toute attente, il guérit de ses blessures et servit d'intermédiaire dans les négociations qui aboutirent à la paix. Comme conséquence du traité qui s'ensuivit, la Compagnie rétablit son comptoir du cap Nègre, et Ali garda Tabarca (1742). Tout le poids de son caractère violent retomba alors sur son voisin le bey de Tripoli, qu'il accabla de vexations.

Pendant la fin du gouvernement du dey Ibrahîm à Alger, quelques différends s'élevèrent encore avec la France et furent aplanis sans grande difficulté; nous n'en ferons pas le monotone récit. Le dey mourut en 1745, et fut remplacé par son neveu Ibrahîm Routchouk.

Guerre feinte entre Alger et Tunis (1746).

Ce nouvel Ibrahîm était le khaznadar, qui avait commandé l'expédition de Tunis en 1735, et qui avait mis Ali sur le trône. L'arrogance et la puissance croissante de son ancien protégé ne pouvaient manquer de lui porter ombrage. Aussi, dès l'année suivante, s'empressa-t-il d'attaquer ce rival ambitieux (1743). Le prétexte fut la mort du bey de Tripoli, qui avait fini par se suicider, poussé à bout par les mauvais traitements dont Ali l'avait accablé. Deux des fils de Hocein bey étaient réfugiés sur le territoire algérien : Mohammed et Mahmoûd; ils prirent part à l'expédition qui fut placée sous les ordres du bach agha Ahmed. Mahmoûd était chargé de

réunir les contingents auxiliaires de la frontière tunisienne. Le bey de Constantine, Bou Hanecq, qui avait succédé à Bou Kemiâ, marchait aussi avec cette expédition, dont le résultat semblait devoir être le remplacement d'Ali par Mohammed ben Hocein. Mais il n'en fut rien. De même que Bou Kemiâ avait été l'ami de Hocein, de même Bou Hanecq était lié avec Ali; il était, au contraire, ennemi des chefs indigènes qui marchaient dans sa propre armée; il marchait à contre-cœur, et ne fit rien pour assurer le succès de la campagne.

L'armée algérienne vint d'abord assiéger le Kef. La discorde régnait entre Bou Hanecq et les fils de Hocein. Le premier eut l'adresse d'exciter les alarmes du dey Ibrahîm, et sa méfiance contre le bach agha Ahmed. Le dey, effrayé, envoya l'ordre de rétrograder, et chargea Bou Hanecq de le délivrer du bach agha par le meurtre, ce qui fut fidèlement exécuté (1746). Cette guerre a été appelée guerre feinte, non pas certes que le dey Ibrahîm n'eût des intentions sérieuses en l'entreprenant; mais il fut trompé par Bou Hanecq et il n'y eut jamais de véritables hostilités.

Alger de 1746 à 1754.

La fortune débarrassa ainsi pour le moment Ali d'un grand danger; les chances de son rival paraissaient complètement perdues. Mohammed et Mahmoûd furent retenus à Constantine, sous la garde peu bienveillante de Bou Hanecq, et Mahmoûd y mourut peu de temps après.

Ibrahîm Routchouk mourut en 1748; on suppose qu'il fut empoisonné par les koulour'lis, qui redoutaient un acte de violence de sa part. Il avait, en effet, de graves sujets de mécontentement contre les koulour'lis de Tlemcen, comme on le verra plus loin.

Son successeur, M'hammed ben Bekr, régna pendant six ans et s'appliqua à conserver la paix avec les puissances chrétiennes et avec la Tunisie. La province d'Oran seule continua à être le théâtre de luttes entre les Turcs et les Espagnols; ces luttes ne dépassaient pas les limites du beylik de l'Ouest, et n'intéressaient qu'indirectement Alger. En 1738, une petite

expédition tentée vers l'Ouest par les Espagnols sous le commandement du colonel Villalba, s'était terminée par un désastre près du rio Salado. Les fonctions de bey de l'Ouest s'étaient à peu près fixées dans la famille de Bou Chlâr'em, dont les membres se disputaient et obtenaient successivement l'investiture du dey. Grâce, sans doute, à ces rivalités, et aussi à leur éloignement, les koulour'lis de Tlemcen, qui étaient fort nombreux, avaient chassé les Turcs de cette ville et vivaient à peu près indépendants. Ils avaient la sympathie de ceux d'Alger; c'est sans doute là ce qui indisposa le dey d'Alger contre eux, et qui causa sa mort.

Dissentiments entre Ali bey et son fils Yoûnes à Tunis (1752 à 54).

Pendant la durée du gouvernement de M'hammed ben Bekr, la paix, avons-nous dit, régna entre Alger et Tunis; mais cette dernière ville commença à être troublée par les dissentiments d'Ali et de son fils Yoûnes. On a vu les grands services rendus par ce dernier à son père; peut-être ces services suffirent-ils pour commencer à alarmer l'esprit soupçonneux d'Ali. Yoûnes avait un caractère généreux dont il donna un bel exemple en sauvant la vie du lieutenant de Saurins, avec qui il se lia d'une véritable amitié; aussi était-il très aimé, dans l'armée, mais il faut reconnaître qu'il était très adonné au plaisir; il s'y livra sans contrainte, dès que la guerre ne l'occupa plus. Un de ses frères, Mohammed, en profita habilement pour le dénigrer auprès de son père et pour alarmer ce vieillard. Jusque-là Yoûnes avait joui des prérogatives habituelles de l'héritier présomptif, dont l'une était de commander l'expédition annuelle dans les tribus. Peu à peu sa situation fut amoindrie; il ne parut pas s'en soucier. Quand Mohammed jugea le moment venu, il somma Yoûnes, au nom de son père, d'avoir à choisir entre l'exil en Orient ou la mort.

Yoûnes se réveilla alors de sa torpeur; il commença par demander quelques jours de répit; puis, réunissant ses nombreux partisans, il s'empara de Tunis et ensuite de la Goulette (1752). Tout ce qui était turc était pour lui. Cependant,

Ali sut empêcher, par sa prévoyance, le mouvement de s'étendre au dehors, et arma des navires qui vinrent bloquer étroitement la Goulette. Il chargea ensuite ses deux autres fils, Mohammed et Soleïmân, d'attaquer Tunis. Le siège dura plusieurs mois; à la fin, le manque de poudre obligea Youûnes à abandonner d'abord la Goulette, puis Tunis, d'où il parvint à se réfugier à Constantine (1752).

Ali et ses deux fils rentrèrent à Tunis; au lieu de s'en prendre aux Turcs, qui avaient été les vrais partisans de Youûnes, ils se vengèrent sur les chrétiens et les juifs, dont les maisons furent pillées. Mohammed restait l'aîné et l'héritier présomptif; mais cela ne lui suffisait pas; jaloux et haineux, il redoutait son frère Soleïmân, qui était aimé de l'armée. Après avoir cherché à le discréditer auprès de son père, il finit par le faire assassiner (1754).

Guerre entre Tunis et Alger. — Mort d'Ali bey (1751 à 59).

Cette même année 1754, le dey d'Alger, M'hammed ben Bekr, fut assassiné par quelques soldats, sous la direction de l'un d'entre eux nommé Ozen Ali, qui se déclara dey; mais les conjurés furent aussitôt massacrés; on nomma dey l'agha Baba Ali Nekcis, surnommé Bou Sba.

Après les premières rigueurs destinées à venger la mort de son prédécesseur, Bou Sba ordonna une expédition contre Tunis, avec l'intention bien déclarée de renverser Ali et de le remplacer par Mohammed, fils de Hocein, qui était toujours sur le territoire algérien avec un autre de ses frères nommé Ali. Le bey de Constantine, Hocein Azreg Aïnou (aux yeux bleus), reçut l'ordre d'organiser l'expédition avec le concours d'un corps régulier venu d'Alger. Les deux fils de feu Hocein bey y prirent part avec des tribus auxiliaires. Tout le monde se prépara avec une joie causée par des motifs différents. La plupart se réjouissaient à l'idée du pillage. L'armée était à peine en route, que le dey, homme fantasque et ignorant, changeait d'avis et ordonnait de s'arrêter. Bientôt, sur les instances du général en chef, il changea encore d'avis, et l'armée se remit définitivement en marche. Elle se rendit

directement devant Tunis (1755), et, après un siège de plusieurs mois, la ville fut prise d'assaut en 1756; elle fut encore pillée. Ali et son fils Mohammed furent pris et décapités.

L'autre Mohammed, le fils de Hocein, fut proclamé bey, et le pouvoir rentra ainsi dans la descendance de Hocein pour n'en plus sortir. Mohammed dut naturellement se reconnaître vassal d'Alger, et même payer les frais de la guerre. Ce ne fut pas sans difficulté. La Porte saisit cette occasion pour offrir ses bons offices et envoya un commissaire. Enfin, les choses s'arrangèrent, et l'indemnité fut payée.

On s'étonnera peut-être que Youûnes, qui se trouvait aussi en solliciteur sur le territoire algérien au commencement de la guerre, ait été complètement oublié en cette circonstance. Il n'avait pas manqué d'offrir ses services et de demander l'appui du dey; mais Baba Ali avait d'anciens sujets de rancune contre lui et le détestait; il repoussa dédaigneusement sa demande, et même, pendant les négociations qui suivirent l'expédition pour le paiement de l'indemnité, sous prétexte que Youûnes avait emporté de Tunis une partie du Trésor public, il le fit jeter dans un cachot à Constantine et le tint longtemps détenu. Plus tard, il le fit mettre en liberté, mais ce fut, croit-on, pour le faire mettre à mort.

Mohammed ben Hocein régna tranquillement pendant trois années à Tunis et entretint de bonnes relations avec les chrétiens, il mourut en 1759, laissant deux jeunes enfants. Leur oncle Ali, que nous avons vu figurer à la tête des contingents auxiliaires dans l'expédition de 1755, prit la régence en promettant solennellement de rendre le pouvoir à l'aîné de ses neveux dès qu'il serait en âge de l'exercer. Il faut avouer de suite qu'il n'en fit rien, et qu'à la suite d'un règne prospère de vingt-trois ans, il transmit le pouvoir à son propre fils. Mais, du moins, il ne fit pas ce que tant d'autres princes eussent fait à sa place, il n'ôta pas la vie à ses neveux; au contraire, il les traita constamment bien et les recommanda à son fils en mourant.

Baba Ali dey d'Alger (1751 à 66).

De son côté, Baba Ali régna encore dix ans à Alger; mais il n'imita pas la sage conduite du bey tunisien. Son caractère tracassier le mit en hostilité avec tout le monde. D'abord ce fut avec la France, dont il alla jusqu'à mettre le consul au bagne. Cet acte de violence amena une conspiration chez les yoldachs. Les bombardements d'Alger avaient fait une grande impression sur les esprits; lorsque les mauvais procédés du gouvernement algérien envers la France dépassaient par trop les bornes, les yoldachs, craignant des représailles, étaient tout prêts à sacrifier leur dey comme victime expiatoire. C'est le motif qui avait amené l'assassinat de M'hammed ben Bekr en 1754. En cette circonstance, les janissaires voulurent agir de même avec Baba Ali; mais le dey ne se laissa pas surprendre et fit mettre à mort tous les conjurés (1756). Il y eut ensuite de violentes insurrections des tribus cabyles des environs de Ténès et du Djerdjra; on n'en vint à bout qu'à grand'peine.

Pendant le gouvernement de Baba Ali, la province de Constantine, bien administrée par son bey Ahmed Kolli, jouit d'une véritable prospérité. Le beylik de l'Ouest fut un peu plus troublé à cause de la présence des Espagnols. Un ancien bey appelé Caïd s'était réfugié à Oran et crut pouvoir s'opposer par la force à l'installation d'un nouveau bey envoyé d'Alger et nommé Otmân; mais il ne réussit pas. Otmân s'installa à Mascara; il y épousa une petite-fille de Bou Chlâr'em, et fit ainsi rentrer indirectement le pouvoir dans cette famille. Il soumit de nouveau à l'autorité turque les habitants de Tlemcen, qui vivaient tranquilles dans leur indépendance; le caïd qu'ils s'étaient donné fut pris et envoyé à Alger, où il fut écorché vif. Les Espagnols avaient repris, depuis leur rentrée à Oran, leur système de razias, payé plusieurs fois au prix de pertes cruelles, car les indigènes s'entendaient amirablement à les attirer dans des embuscades.

La peste et les mauvaises récoltes pesaient lourdement sur les provinces de l'Algérie; mais, en somme, leur situation politique était bonne. A Alger, elle n'était troublée que par

les caprices de Baba Ali. En 1763, une révolte des esclaves chrétiens, provoquée par ses duretés, fut noyée dans le sang. En même temps, sous un prétexte futile, le dey fit arrêter le consul de France et saisir les établissements de la Calle. La France fit appuyer ses réclamations par quelques vaisseaux. Baba Ali rejeta la faute sur son trésorier, qu'il fit étrangler, et s'empressa de donner toutes les satisfactions demandées.

Il mourut enfin en 1766 et fut remplacé, pour le plus grand bien de l'Algérie, par Mohammed ben Otmân.

Alger et Tunis étaient gouvernés à ce moment par deux hommes habiles qui allaient leur assurer un peu de tranquillité. Retournons donc au Maroc, que nous avons quitté depuis bien longtemps (p. 360).

CHAPITRE XVI

SUITE
DE LA TROISIÈME PARTIE DE LA TROISIÈME ÉPOQUE

DYNASTIE HAÇANITE
ALGER ET TUNIS INDÉPENDANTS (1710 à 1830).

Mouley Mohammed au Maroc (1757).

Mouley Mohammed avait succédé à son père Mouley Ismail en 1757. La transmission du pouvoir se fit très facilement, car, dans ses fonctions de vice-roi de Maroc, Mohammed avait su faire apprécier sa vigueur et sa sagesse. Son règne dura trente-deux ans, et fut un des plus prospères dont ait joui le Maroc. Il vécut généralement en paix avec les chrétiens; quelques démêlés avec la France et l'Espagne furent rapidement aplanis. A l'intérieur, il eut facilement raison de quelques agitateurs obscurs; l'élément militaire oudaïa et abid lui créa quelques difficultés qu'il résolut habilement avec très peu d'effusion de sang. Les seuls désagréments sérieux qu'il éprouva lui vinrent, comme il arrivait trop souvent, de son fils et héritier.

En somme, pendant son règne, le pays fut tranquille. Cela n'empêchait pas le sultan de faire presque chaque année une expédition successivement contre les tribus qui s'attiraient ce châtiment par leur turbulence; les tribus coupables étaient razies et tout rentrait dans l'ordre. C'était, et c'est presque encore maintenant, l'état normal de tranquillité au Maroc.

Dès son avènement, Mouley Mohammed montra son souci pour la prospérité du pays et en particulier de la marine; il fit entreprendre des travaux dans les ports de Martil, Salé et Rabat et mettre des navires sur le chantier. Il profita de son passage dans le Rif pour faire couper la tête d'un agita-

leur qui s'était permis d'annoncer que le pouvoir du sultan ne durerait pas. Au cours de ses tournées, il destitua et punit sévèrement les gouverneurs qui lui avaient été signalés pour leurs exactions.

Il s'occupa également, dès le début, d'avoir de bonnes relations avec les puissances chrétiennes et conclut des traités avec la plupart d'entre elles. Plusieurs de ces traités étaient conclus sur les bases de ceux des Algériens, c'est-à-dire que les navires des contractants étaient à l'abri de la piraterie, moyennant le paiement de certaines redevances, notamment en agrès et cordages. L'Espagne, la France et le Portugal ne conclurent la paix que quelques années pus tard. Dès sa première inspection, Mohammed vint devant Ceuta; après s'être assuré que cette place était inattaquable avec les moyens dont il disposait, il la fit saluer d'une décharge générale à poudre, et fit retirer les troupes qui se trouvaient encore devant elle.

En 1758, eut lieu une incartade des Oudaïa de Fès. L'histoire de ces petites séditions est curieuse parce qu'elle montre comment Mohammed savait les réprimer sans verser des torrents de sang, comme n'eussent pas manqué de le faire ses prédécesseurs. Les Beni-Idrâcen, tribu voisine de Miknès, étaient en hostilité avec leurs voisins les Guerouân. Les Oudaïa s'allièrent avec ces derniers et attaquèrent les Beni-Idrâcen; mais ils furent battus. Les Oudaïa étaient donc déjà punis; Mohammed, très irrité, attendit une occasion pour les châtier plus complètement. En 1760, il marcha sur Fès; les Oudaïa, effrayés, étant venus à sa rencontre, il commença par les menacer d'une exécution en masse; puis il se contenta de faire piller leur camp et les dépaysa en les amenant à Miknès, par permutation avec un certain nombre d'Abîd. Les Oudaïa casernés à Miknès furent bien tenus en main, et finirent par faire une bonne milice qui faisait contrepoids aux Abîds.

En 1764, Mouley Mohammed fonda la ville et le port de Mogador (Souëïra des Arabes).

Cependant, la France ayant à se plaindre de quelques méfaits des pirates, une petite escadre commandée par du

Chaffault vint, en 1766, bombarder Salé, puis Rabat. La population s'étant réfugiée dans les jardins, le résultat fut presque nul. De là, l'amiral vint à Larach, où le bombardement fut plus sérieux; malheureusement, une tentative de débarquement, faite dans le but d'incendier les navires ancrés dans le port fut contrariée par la marée, et plusieurs chaloupes tombèrent avec leurs équipages entre les mains des musulmans.

Vers cette époque, Tanger ayant donné quelques sujets de mécontentement, Mohammed, fidèle à son système d'éparpillement des milices et d'équilibre entre les partis, transplanta une partie des habitants à El-Mehdia et les remplaça par 1.500 Abîds pris à Miknès.

En 1767, le traité en préparation avec la France fut enfin signé; il en fut de même en 1768 avec l'Espagne. Ce dernier traité, signé par un nommé El-R'azzâl, amena deux ans plus tard un curieux incident.

Le sultan était alors au comble de la prospérité. Cette même année 1768, il donna sa fille en mariage à Serour, chérif de la Mekke. Cette jeune fille fut conduite à l'occasion du pèlerinage par son frère, l'héritier présomptif, Mouley Ali. Les noces furent célébrées avec une grande pompe devant tous les pèlerins. Ce mariage, qui unissait deux familles chérifiennes, fut un événement important pour le monde musulman.

Mouley Mohammed continuait à parcourir son empire pour y maintenir la tranquillité. Au cours de ces expéditions, il s'empara de Mazagran (El-Bridja des Arabes) et chassa ainsi les Portugais de leur dernière possession d'Afrique (1678).

Il vint ensuite assiéger Melilla, malgré le traité de paix conclu avec l'Espagne. Cette puissance réclama énergiquement. Mohammed se tira d'affaire par une singulière subtilité; il prétendit que le traité s'appliquait seulement à la mer et non à la terre; quand on lui eut envoyé le texte officiel, il reconnut son erreur vraie ou simulée, et, comme le siège n'avançait pas, il ne fit pas de difficultés pour le lever. Les Espagnols transportèrent par mer une partie de son matériel à Tanger; tout le monde était bien aise d'en finir. Ce fut le négociateur El-R'azzâl qui paya les frais; il fut disgracié.

Insubordination de Yazid fils de Mouley Mohammed (1775).

En 1675, il y eut une révolte des Abîds de Miknès; Mohammed avait voulu retirer de cette ville 1.100 Abîds pour renforcer la colonie déjà installée à Tanger. Les nègres n'acceptèrent pas ce déplacement et se révoltèrent. Le sultan envoya son second fils Yazîd, qu'il avait auprès de lui à Maroc, pour apaiser la sédition. Mais ce jeune homme se laissa proclamer sultan par les rebelles et leur prodigua l'or du Trésor public. Les Oudaïa n'avaient sans doute pas oublié la leçon reçue en 1658; ils restèrent fidèles au sultan, s'allièrent aux Beni-Idrâcen et battirent Yazîd et ses Abîds. Quand Mohammed arriva, tout était fini.

Les Abîds, dégoûtés de la lutte, se soumirent; Yazîd s'enfuit et le sultan pardonna à tout le monde, même à son fils. Peu de temps après, il acheva de faire partir les Abîds de Miknès, et les répartit entre Tanger et diverses autres places. Dès l'année suivante, ceux de Tanger se révoltèrent; leurs chefs parvinrent à les ramener au devoir. Cette fois, la répression fut plus sévère. Le sultan résolut de se débarrasser tout à fait de ces soldats indisciplinés. Pour commencer, il fit couper un pied et une main à chacun des meneurs; puis il réunit les Abîds, sous prétexte de les ramener à Miknès; il les fit cerner par plusieurs tribus arabes, les désarma et les donna comme esclaves aux indigènes de ces tribus. Cependant cette mesure extrême ne dura pas. Quatre ans plus tard, Mohammed reconnut que cette milice lui était indispensable pour maintenir les Arabes; la leçon qu'elle avait reçue devait avoir porté ses fruits, il la rétablit de lui-même.

Le Maroc eut à souffrir pendant six ans (1778 à 1782) d'une grande disette qui donna au sultan l'occasion de montrer sa prévoyance, sa générosité et sa parfaite connaissance des habitudes de ses fonctionnaires. Le Trésor public était bien pourvu; il fit aux affamés des prêts considérables, qui devaient être remboursés après la famine. Quand revint l'abondance, Mohammed dit à ses débiteurs : « En vous donnant cet argent, je n'ai pas eu l'intention de faire un prêt; si j'ai pro-

noncé ce mot, c'est que j'ai voulu éviter que cet argent fût accaparé par vos chefs, ce qu'ils n'eussent pas manqué de faire, s'ils avaient su qu'on n'aurait pas à le rendre (1). »

En 1783, Mouley Ali mourut et Yazîd se trouva héritier présomptif. Son père lui avait pardonné; mais il avait contre lui une méfiance bien justifiée, comme on va le voir. L'année suivante, il envoya Yazîd faire le pèlerinage; comme il voulait faire en même temps de riches cadeaux aux villes saintes et à diverses personnes, il envoya son fils par terre, sans aucun apparat, avec quelques serviteurs; pendant ce temps, les cadeaux étaient confiés à la caravane des pèlerins qui, cette année, fut envoyée par mer sur une goëlette espagnole. Yazîd attendait l'arrivée de la caravane en Egypte; quand il sut qu'elle était arrivée par la voie de mer, il se rendit à la Mekke et mit la main sur tous ceux des cadeaux qui n'avaient pas encore été distribués. A cette nouvelle, Mouley Mohammed, furieux, maudit son fils, et écrivit en Orient pour demander son châtiment. Yazîd demeura trois ans absent; à la fin, il revint, et, pour se mettre à l'abri du châtiment mérité, il se tint enfermé dans un asile religieux, le sanctuaire de Mouley Abd es Selâm.

Mouley Mohammed avait projeté d'enlever à ce fils indigne tous droits à la succession au trône, quand il fut lui-même surpris par la mort (1700).

Yazîd succède à Mouley Mohammed (1790).

Yazîd s'empressa de se faire proclamer sultan. Son règne, heureusement fort court, fut tel qu'on pouvait l'attendre après de pareils débuts. Il trouva d'abord une adhésion universelle; il employa pour cela un moyen infaillible. Le Trésor public amassé par la prévoyance de son père fut gaspillé en largesses; les Abîds reçurent, comme don de joyeux avènement, le pillage des Juifs de Tanger; les sages mesures qui avaient eu pour effet de dépayser les Oudaïa et les Abîds furent rapportées; chacun rentra dans son séjour de prédilec-

(1) Et Tordjmân, etc... (traduction de M. Houdas).

tion, les premiers à Fès, les seconds à Miknès. Les consuls étrangers furent molestés. Au commencement de 1791, Yazîd vint mettre le siège devant Ceuta, cette ville que son père avait jugée imprenable; il n'obtint d'autre résultat que d'attirer les représailles de la flotte espagnole, qui vint bombarder Tanger.

En même temps, les cruautés du sultan exaspéraient tout le monde. Les provinces du Sud se soulevèrent et mirent à leur tête son frère Hicham. Un autre de ses frères, Moslma, trouva également des partisans. Yazîd marcha contre les révoltés et les battit; mais il fut lui-même blessé pendant la bataille, et mourut quelques jours après (février 1792).

Le sultan Soleïmân (1792).

Il laissait un jeune fils nommé Ibrahîm; mais il n'en fut même pas question pour la succession. Le choix des chefs indigènes et de l'armée se réunit sur un frère du défunt, Moulay Soleïmân, bien qu'il ne fût pas l'aîné. Sa piété et son caractère modéré lui valurent ce choix. L'espoir mis en lui ne fut pas déçu, car il possédait la plupart des qualités de son père, Mohammed; son règne, qui dura trente ans, fut heureux pour le Maroc; ce fut à peu près la répétition de celui de son père, avec quelques révoltes plus graves à réprimer : chaque année voyait l'expédition habituelle pour le maintien de l'ordre ou la rentrée des impôts. Les relations avec les chrétiens furent constamment bonnes. Le Maroc vit tellement isolé des autres pays, qu'aucun des événements qui bouleversèrent l'Europe à cette époque n'y eut son contrecoup.

Vers la fin de son règne, Soleïmân eut la sagesse de renoncer lui-même à la course, qui d'ailleurs était loin d'avoir dans ses Etats le même développement qu'à Alger.

Au moment de son avènement, deux de ses frères avaient été reconnus sultans, Moslma sur le littoral de l'Atlantique, et Hichâm dans les tribus du Sud. Leurs partisans, qui s'étaient trop pressés, les soutinrent mollement. Soleïmân fit marcher contre eux des troupes commandées par Tayeb, un

autre de ses frères demeuré fidèle, et, bientôt, Moslema, abandonné de ses partisans, quitta le Maroc.

Ce succès fut compensé par une révolte des Chaouïa, qui occupaient les environs de Rabat (1702); ils infligèrent un échec à R'enimi, général du sultan. Une autre révolte éclata chez les R'omara, dans le Rif; elle avait pour chef un nommé Zitân, qui infligea également un rude échec à R'enimi.

En 1704, Soleïmân envoya contre ces rebelles son frère Tayeb, qui finit par en avoir raison. Zitân demanda son pardon et l'obtint.

Maroc et tout le Sud étaient restés au pouvoir de Hichâm, mais sa dureté et ses exactions lassèrent vite ses partisans, qui lui substituèrent un de ses frères, El Hocein. Des luttes violentes eurent lieu à cette occasion; Soleïmân laissait faire, attendant les événements.

Après la répression de la révolte des R'omâra, les Chaouïa, intimidés, avaient fait leur soumission et avaient reçu pour gouverneur un certain Abd el Malik ben Edris. Ce personnage ne tarda pas à pousser lui-même les Chaouïa à une nouvelle révolte. Le sultan marcha contre eux et faillit être enlevé pendant une attaque de nuit dirigée contre son camp; il fut sauvé par l'artillerie placée devant sa tente (1). Les rebelles furent défaits et obtinrent l'amân 1705). Abd el Malik s'enfuit et obtint également son pardon quelque temps après.

Pendant ce temps, le bey turc de l'Ouest, Mohammed el Kebir, dont nous verrons les exploits lors de la prise d'Oran, avait profité des troubles du Maroc pour faire occuper Oudjda, où il percevait les impôts. Soleïmân, délivré de la révolte des Chaouïa, pensa à régler cette question, et, tout en faisant ses préparatifs militaires, commença par essayer de la voie diplomatique. Le bey Mohammed eut la sagesse de céder promptement; il prétendit n'avoir agi que pour assurer la sécurité du pays, et être heureux de remettre Oudjda à son légitime propriétaire (1795).

(1) Cet usage de placer les canons devant les tentes du sultan dans les expéditions, ou lorsqu'il se transporte d'une capitale à l'autre, subsiste encore. On prétend que, quand un criminel poursuivi parvient à toucher ces canons, il obtient grâce de la vie.

Les années suivantes furent employées à la conquête du Sud, qui se fit pacifiquement. Hichâm et Hocein demandèrent et obtinrent successivement l'amân; leur frère Tayeb fut nommé gouverneur de Maroc (1797). C'est alors qu'éclata une peste violente qui ravagea le pays pendant plusieurs années. Suivant le chroniqueur Ez-ziâni, Dieu se servit de ce fléau pour délivrer le sultan des embarras qu'auraient pu lui susciter ses frères. En effet, elle enleva successivement Tayeb, Hocein et Hichâm.

En 1800, le consul français qui avait été installé à Salé fut transféré à Tanger, qui est resté la résidence des consuls étrangers.

Les expéditions habituelles contre les tribus insoumises étaient ordinairement heureuses; cependant, en 1801, les Aït Malou cernèrent dans les montagnes une colonne envoyée contre eux et la détruisirent; le général El Hakmâoui, qui la commandait, fut fait prisonnier, puis relâché.

La même année, Soleïmân dirigea une expédition dans le pays compris entre Sidjilmâça, l'oued Saoura, le Drâa et la mer; tout ce pays, qui était devenu un foyer de troubles, fut pacifié. Les expéditions des années suivantes furent également heureuses.

Les Derqâoua au Maroc (1805).

En 1805, eut lieu dans la province d'Oran la grande révolte des Derqâoua; avec un souverain moins politique, cette révolte n'eût pas manqué d'altérer les relations du Maroc avec les Turcs. Les Derqâoua formaient une confrérie qui avait son origine au Maroc, et sur laquelle le sultan avait, par conséquent, une certaine action; elle s'était étendue dans la province d'Oran, où une révolte générale de la confrérie contre les Turcs avait eu lieu. Le bey, assiégé dans Oran, demanda des secours à Soleïmân, qui essaya d'arranger les choses diplomatiquement, mais sans grand succès. Peu de temps après, les révoltés étant venus assiéger Tlemcen, les habitants envoyèrent des députés à Soleïmân pour se donner à lui. Le sultan n'accepta pas; il se contenta de leur promettre ses bons offices auprès de l'autorité turque; il envoya

à cet effet le cadi Ayâd à Tlemcen. Mais la famine régnait à ce moment dans le pays; les habitants se réfugièrent sur le territoire du Maroc, déclarant qu'ils ne pouvaient supporter à la fois deux fléaux : la faim et l'administration turque. Soleïmân les accueillit, leur donna des secours, et, plus tard, quand la famine eut cessé, il facilita leur retour.

Soumission momentanée du Touat (1806).

En 1806, Figuig fut soumis et reçut une colonie d'Abîds. Le Touat, qui avait été conquis vers 1585 (p. 304) et qui ne payait plus d'impôts depuis bien longtemps, fut conquis de nouveau en 1808, et paya l'impôt, mais pendant bien peu de temps.

Quand le pays était tranquille d'un côté, il se soulevait de l'autre. En 1810, le Soûs se rendit indépendant. En 1811, ce fut le tour des provinces de l'Est, et, cette fois, les armées impériales subirent un vrai désastre. Une première armée, envoyée contre les Gueroûân, fut défaite à Safrou. Le sultan en réunit une seconde qu'il conduisit en personne; pendant qu'il opérait une marche rétrograde, son arrière-garde fut taillée en pièces près d'Alib; ses autres troupes remportèrent une victoire qui le dégagea : mais, quand il voulut regagner Fès, les Berbers, suivant leur tactique, attaquèrent de tous côtés l'armée en retraite et lui firent subir des pertes cruelles. A la fin, cependant, Soleïmân parvint à les battre et à les soumettre.

Les dernières années de son règne furent affligées par des troubles plus graves encore. Son fils et héritier présomptif, Ibrahim, avait été chargé de réprimer une révolte survenue au sud de Fès; il fut complètement défait (1819). Le sultan marcha alors en personne sur Tedla. Son camp fut surpris, Ibrahim fut tué et le sultan lui-même fait prisonnier. Il fut ensuite relâché et se retira à Miknès pendant que les révoltés proclamaient à Fès un autre Ibrahim, fils de Yazid, et par conséquent neveu du sultan (1820).

L'unité du Maroc un instant détruite (1820).

Le Maroc était donc divisé entre deux souverains : l'Est était resté fidèle à Soleïmân; le littoral de l'Atlantique soutenait Ibrahim. Ce dernier, étant mort en 1821, fut remplacé par son frère Saïd, en 1822, Soleïman parvint à s'emparer de sa personne et à rétablir l'unité de l'empire. Il mourut l'année suivante (1823). La mort de son fils Ibrahim ne lui laissait d'autres fils que des mulâtres; ce n'était pas assez pour sauvegarder la dignité chérifienne. Soleïmân désigna pour son héritier un fils de son frère Hichâm qui, on se le rappelle, était son aîné. Ce fils devint le sultan Abd er Rahmân.

Le sultan Abd er Rahmân (1823).

Soleïmân ne paraît pas avoir été, personnellement, un grand général, et il ne fut pas toujours heureux dans le choix des commandants de ses armées; mais ce fut un habile politique. Malgré les graves désordres contre lesquels il eut à lutter, il laissa le Maroc dans un état aussi prospère que le comporte la nature des populations qui l'habitent. Ce pays continua à vivre dans l'isolement où nous le voyons encore, et qui est une des conditions de son existence au milieu des âpres convoitises des nations européennes. Ses relations avec les peuples chrétiens ont été généralement bonnes; les nombreux actes de brigandage qui les ont troublées ont été l'œuvre des tribus pillardes qui échappent à l'action de leur souverain. Avec de la fermeté, et un peu de bonne volonté réciproque, on peut espérer rendre ces actes plus rares et les faire disparaître.

Aperçu sur le dernier siècle de l'histoire d'Alger et de Tunis.

Pendant que le Maroc continuait à suivre cette politique prudente inspirée par un sage esprit de conservation, il n'en était pas de même à Alger; les excès d'un gouvernement inepte et l'aveugle avidité des corsaires allaient pousser l'Europe à bout, et amener la France à se charger de la destruction, devenue nécessaire, de ce nid de pirates.

Pendant le dernier siècle de leur histoire, les régences d'Alger et de Tunis continuèrent à présenter le contraste qu'on a déjà pu observer précédemment : la Tunisie en général, tranquille et prospère, grâce à ses bonnes institutions, pendant que l'Algérie s'agitait dans des convulsions dues à son détestable gouvernement et à l'humeur remuante de ses populations indigènes. Les deys étaient à la merci des yoldachs qui les nommaient; sur dix deys qui régnèrent de 1760 à 1830, six furent massacrés. Les provinces avaient d'abord joui d'une certaine prospérité due à la présence d'hommes distingués à leur tête, et à leur stabilité relative; mais ensuite, les deys, redoutant l'accroissement de puissance de ces beys, prirent l'habitude de les destituer et même de les faire mettre à mort; en même temps, ils saisissaient leurs biens, quelquefois trop considérables, il faut l'avouer, pour avoir été acquis bien régulièrement; c'était pour le dey un stimulant de plus pour l'usage du fatal lacet. De 1792 à 1818, ont peut compter vingt beys destitués, dont dix-huit mis à mort.

Les relations des deux Etats avec les puissances chrétiennes offraient les mêmes différences que leurs situations intérieures; celles de Tunis restèrent généralement bonnes et ne furent troublées que par des hostilités passagères; celles d'Alger, au contraire, furent constamment agitées jusqu'à la catastrophe finale. Chose remarquable, la France continua presque sans interruption à jouir de sa situation privilégiée dans ces deux pays malgré les efforts de l'Angleterre pour l'en déposséder pendant les guerres de l'Empire. Seule, l'expédition de Bonaparte en Egypte amena une grande émotion, qui se calma ensuite assez rapidement.

Les relations des deux Etats entre eux furent assez bonnes de 1760 à 1807, chacun restant occupé chez soi; mais alors, il y eut une rupture qui dura dix ans. Nous allons en profiter pour nous attacher pendant cette période successivement à chacun des deux Etats en commençant par Alger (v. p. 394).

Alger de 1766 à 1772.

Mohammed ben Otmân, nommé dey en 1766, eut d'abord besoin de toute son énergie pour faire face aux désordres intérieurs du pays.

Dès 1767, une grande révolte éclata chez les Cabyles et dura six ans; une première armée envoyée contre eux fut battue (1768). L'année suivante, le dey organisa contre les révoltés un grand mouvement concentrique auquel prirent part les beys de Constantine et de Titeri; les Turcs éprouvèrent encore une sanglante défaite et perdirent leur général. Les Cabyles, victorieux, sortirent de leurs montagnes et vinrent piller jusqu'aux portes d'Alger. Le dey avait à craindre les mouvements que les échecs soulevaient d'ordinaire dans la populace algérienne; mais il réprima sévèrement toute tentative de ce genre. Quelque temps après, la désunion s'étant mise parmi les Cabyles, il parvint d'abord à les refouler dans leurs montagnes en 1769; puis, quand ils furent las de leurs guerres intestines, il obtint leur soumission en 1772.

En 1770, Alger fut bombardée sans résultat par une flottille danoise, venue pour obtenir réparation de quelques méfaits. Les fortifications d'Alger étaient puissamment armées, près de 500 canons étaient en batterie. Pour agir efficacement contre la place, il allait s'en approcher assez près, ce qui n'était pas facile sous le feu de cette formidable artillerie. C'est ce qui causa l'échec de plusieurs bombardements, et, en particulier, de celui qui nous occupe.

En 1772, les Turcs éprouvèrent encore une défaite en combattant les tribus insurgées du Sud, à la tête desquelles étaient les Oulâd-Naïl. Le bey de Titeri, qui commandait, fut tué. Mais, l'année suivante, le bey de Constantine, Çalah ben Mostafa, les châtia sévèrement et les réduisit à l'obéissance.

Expédition d'O'Reilly contre Alger (1775).

A cette époque, Alger était en paix avec l'Espagne. Les hostilités qui se produisaient autour d'Oran avaient lieu en-

tre Espagnols et Arabes et pouvaient à la rigueur être considérées comme n'intéressant pas les Turcs. Cependant, le roi d'Espagne, voyant la paix rétablie en Europe, reprit le projet qui avait déjà si mal réussi à son pays et organisa une grande expédition contre Alger. L'armée, forte d'environ 25.000 hommes, fut mise sous les ordres du général O'Reilly, qui donna son nom à cette malencontreuse tentative.

On a vu que les expéditions contre Oran avaient réussi grâce à la promptitude de l'exécution, qui n'avait pas permis aux musulmans de concentrer leurs forces. Cette fois, le temps avait marché; il était devenu plus difficile de dissimuler ses préparatifs; d'ailleurs on ne fit rien pour cela. Au contraire, il semble que le gouvernement espagnol, mû par le fâcheux désir de plaire à l'opinion publique, ait divulgué à plaisir ses préparatifs, qui durèrent plus de six mois.

Le dey Mohammed eut le temps de concentrer près d'Alger tous ses moyens de résistance; il le fit avec rapidité et décision. Les beys de Constantine et de Titeri arrivèrent avec de nombreux contingents; celui de Mascara, retenu par le voisinage d'Oran, envoya aussi quelques troupes sous le commandement de son khalifa Mohammed ben Otmân (1), qui devait lui succéder et s'illustrer par la prise d'Oran. Toutes ces forces prirent place au sud d'Alger, prêtes à se joindre aux Turcs de cette ville pour fondre sur l'ennemi dès qu'il tenterait de débarquer.

La flotte espagnole arriva devant Alger au mois de juillet 1775. Après quelques hésitations sur le point de débarquement, causées par les changements de vent, O'Reilly, craignant sans doute un malheur pareil à celui de l'expédition de 1516 (p. 259), décida de débarquer au fond de la baie d'Alger; il reprenait par conséquent à peu près le plan de Charles-Quint; mais il ne put même pas le mener aussi loin.

Toute la côte était garnie de défenseurs. Le débarquement commença le 8 juillet, et l'avant-garde poussa vigoureusement en avant. Bientôt elle fut assaillie de tous côtés. O'Reilly

---

(1) On voit que ce khalifa, le futur Mohammed el Kebir, portait exactement les mêmes noms que le dey d'Alger. Les Arabes le désignent aussi par le surnom de El Ak'hal (le Noir).

ne crut pas pouvoir avancer plus loin avant d'avoir assuré sa position par la construction d'un camp retranché. On y travailla tout le jour sous un feu incessant, pendant que l'avant-garde, engagée dans un combat inégal, s'efforçait de protéger les travailleurs. Les pertes furent telles que le général en chef comprit qu'en persistant, il s'exposait à un désastre complet. Dès le lendemain 9 juillet, l'armée se rembarquait, et la flotte reprenait la route de l'Espagne, sans autre résultat que d'avoir, au prix de pertes cruelles, déployé une fois de plus un héroïsme stérile.

Le bey de Constantine, Çâlah ben Mostafa, s'était particulièrement distingué à la tête des contingents de l'Est (1).

Les Derqâoua. — Mohammed el Kebir bey de Mascara (1780).

L'état de guerre avec l'Espagne devait durer encore seize ans, à peine interrompu par un traité resté à l'état de lettre morte. Cependant les années qui suivirent immédiatement ce grave échec ne furent marquées par aucun acte d'hostilité. La paix ne régna pas pour cela sur le sol algérien; un nouvel élément de trouble, la secte des Derqâoua, venait d'y faire son apparition; cette secte, dont le centre était au Maroc, existait depuis plusieurs siècles et s'était étendue dans la province d'Oran et une partie de celle d'Alger; jusque-là, elle n'avait eu aucun caractère politique; mais, depuis quelque temps, elle poussait à la révolte contre les Turcs, dont elle se déclarait l'adversaire; un centre d'agitation s'était formé à Aïn-el-Hoût, non loin de Aïn-Temouchent.

Le bey de l'Ouest étant mort en 1777, son khalifa Mohammed ben Otmân, qui s'était distingué devant Alger, paraissait indiqué pour lui succéder. Ce fut un certain Hâdj Khelil

---

(1) Ces dures leçons de l'expérience n'ont pas été perdues pour nous. Dans une entreprise de ce genre, il fallait, par le choix de la saison, diminuer les chances de mauvais temps. C'est ce que firent, en 1775, les Espagnols, instruits par leurs expéditions antérieures. Il fallait débarquer assez loin d'Alger pour avoir toutes ses troupes à terre avant d'avoir l'ennemi sur les bras; il ne fallait pas non plus débarquer trop loin, afin de ne pas laisser derrière soi une longue ligne de communication exposée aux attaques des Arabes. On sait comment ces différentes conditions ont été remplies en 1830.

qui fut nommé et Mohammed demeura khalifa. En 1780, le bey marcha contre les révoltés Dercâoua; mais, arrivé devant Tlemcen, il mourut subitement d'une manière inexpliquée, pendant un violent orage qui mettait le désordre dans sa petite armée. Mohammed ben Otmân lui succéda; le dey avait enfin trouvé l'homme qui allait jeter un véritable éclat sur les armes turques dans l'Ouest. Pendant quelques années, la révolte des Dercâoua cessa de faire parler d'elle. Le bey Mohammed en profita pour faire disparaître le brigandage du pays, pour soumettre les tribus trop turbulentes, pour établir un paiement régulier des impôts. En même temps, il resserrait le blocus d'Oran, en inquiétant la garnison par des coups de main.

Bombardement d'Alger par les Espagnols (1783).

En 1783, une flotte espagnole se présenta pour bombarder Alger. Depuis longtemps, les préparatifs de cette expédition étaient connus, et le vieux dey Mohammed avait pris ses précautions en vue d'un débarquement comme lors de l'attaque d'O'Reilly. Le gouvernement espagnol avait encore choisi le mois de juillet pour diminuer les chances de mauvais temps. Le bombardement dura plusieurs jours; des deux côtés, la lutte d'artillerie fut soutenue vigoureusement. Les Espagnols, ayant fait approcher leurs chaloupes assez près, parvinrent à lancer un grand nombre de bombes dans la ville; s'ils ne firent pas grand mal aux fortifications, ils en firent beaucoup à la ville. Quand les munitions furent épuisées, ils se retirèrent. C'était un succès, mais avec un faible résultat.

L'année suivante, toujours au mois de juillet, une autre escadre vint recommencer le bombardement; mais il fut mené avec moins d'énergie que le premier; les chaloupes ne parvinrent pas à s'approcher assez près. Après avoir épuisé ses munitions, la flotte se retira sans avoir causé grands dommages (1784).

Les reïs se vengeaient de leur mieux en se livrant plus que jamais à la course; aussi l'Espagne, lasse de cette guerre onéreuse, cherchait-elle à traiter. Après de longs pourparlers, une paix fut conclue en 1785; elle ne fut ratifiée qu'en

1786; mais, comme elle comportait l'abandon d'Oran par l'Espagne, contre lequel protestait l'amour-propre national, cette dernière condition ne fut pas exécutée, et, en réalité, la guerre recommença au bout de peu de temps.

Succès des beys de Mascara et de Constantine (1784 à 90).

Le héros de cette guerre devait être le bey de l'Ouest, Mohammed ben Otmân; mais, avant sa campagne d'Oran, il avait déjà remporté de brillants succès dans sa province. Pendant ses premières années de commandement, il avait rétabli l'ordre dans le Tell. En 1784, il commença une série d'expéditions dans le Sud; il poussa les armées turques dans une région où elles n'avaient pas encore paru, et où régnait le plus grand désordre. Il traversa les hauts plateaux et alla soumettre la ligne des kçour qui sont au sud du djebel Amour. En 1785, il se dirigea vers le Sud-Est, passa par Aflou, et parvint jusque devant Laghouât, battant tous les contingents qui refusaient de se soumettre. L'oasis voulut résister; elle fut enlevée après une de ces résistances comme on en rencontre chez les kçouriens. Le bey s'avança jusqu'à Aïn-Mâdi et personne n'osa plus résister. Après cette brillante campagne, il rentra à Mascara.

Pendant ce temps, le bey de l'Est, Çâlah ben Mostafa, rivalisait avec son collègue de l'Ouest pour la bonne administration et les succès militaires. En 1784, il fut sur le point d'entrer en conflit avec le bey de Tunis à propos d'une question de tribus frontières; Çâlah prit l'initiative d'une démarche de conciliation qui réussit. En 1787, la guerre faillit encore éclater sous le prétexte que quelques agitateurs s'étaient retirés à Tunis. Une petite armée était déjà réunie à Constantine, et le dey avait donné son autorisation. Le bey de Tunis céda devant ces exigences assez peu justifiées, et la paix ne fut pas troublée (1787).

La destinée de Çâlah bey, peut-être le désir de cueillir des lauriers comme son collègue de Mascara, l'amenèrent à faire, en 1788, une expédition à Touggourt. Mais il fut moins heureux que le bey de Mascara. On se rappelle qu'il y avait à Touggourt un petit sultan appartenant à la famille des Ben-

Djellâb, qui désirait naturellement échapper le plus possible à l'influence turque. Çâlah bey désirait substituer à cette famille la famille cabyle des Ben-Gana, dont les descendants sont aujourd'hui de fidèles serviteurs de la France. Des luttes intestines, qui s'étaient produites parmi les Ben-Djellâb, fournirent au bey le prétexte cherché. Il réunit son armée vers Biskra et s'avança rapidement sur Touggourt. La résistance de l'oasis fut acharnée; on était en hiver, et le froid était très vif; après bien des fatigues, l'armée turque fut obligée de battre en retraite. Ce que la force des armes n'avait pu faire, la politique en vint à bout. Peu de temps après, le sultan de Touggourt étant mort, ses héritiers furent habilement écartés, et un Ben-Gana leur fut substitué.

A l'Ouest, le bey Mohammed ne restait pas en retard; après avoir donné, comme nous l'avons vu, l'ordre et la prospérité à sa province, il préparait son œuvre principale, la prise d'Oran. Les Espagnols tardaient à remettre cette place, et, par suite, les hostilités continuaient malgré le traité de 1780. Mohammed avait déjà fait ses préparatifs, quand une catastrophe qui fondit sur Oran le décida à brusquer l'attaque.

Siège d'Oran. — Les Espagnols évacuent la ville (1792).

Dans la nuit du 9 au 10 octobre 1790, un effroyable tremblement de terre, dont quelques traces sont encore visibles aujourd'hui, détruisit en quelques instants presque toute la ville. Le gouverneur par intérim, toute sa famille et près de 3.000 personnes furent enfouies sous les décombres; un régiment arrivé la veille périt presque en entier. La source qui alimentait la ville tarit, tous les fours furent détruits. Au milieu d'une si grande désolation, le colonel de Cumbre Hermosa, qui prit le commandement ne se laissa pas décourager. Les fortifications avaient souffert, mais n'étaient pas détruites. Tout le monde se mit à l'œuvre; des secours demandés en Espagne arrivèrent promptement; il était temps.

De son côté, le bey Mohammed accourut, et fit, dit-on, le trajet de Mascara à Oran en deux jours. Il crut pouvoir profiter de la stupeur causée par la catastrophe pour emporter

la place d'assaut; mais il rencontra une héroïque résistance; l'énergie de la défense fut à hauteur de l'impétuosité de l'attaque. Après plusieurs assauts infructueux, le bey dut se résigner à faire un siège régulier, et, comme son artillerie était insuffisante contre les remparts d'Oran, il eut recours au procédé long et toujours incertain de la mine.

Le siège traîna en longueur et fut interrompu, au commencement de 1791, par de nouvelles négociations entre l'Espagne et le dey. L'Espagne, dont l'attention se tournait du côté de la France, était réellement disposée à évacuer Oran; mais elle voulait conserver, soit un comptoir, soit divers privilèges. Au mois d'avril, le siège reprit avec vigueur et dura encore trois mois. Le bey le poussa avec sa persévérance habituelle; il dirigea ses attaques d'abord par les hauteurs, du côté de Santa-Cruz, puis sur le bordj El-Aïoûn, sur la rive droite du ravin. Partout ses assauts furent repoussés. Enfin, la mort du dey d'Alger, Mohammed, survenue au mois de juillet, vint résoudre la question. Son successeur Haçan fut plus conciliant, et conclut avec l'Espagne un traité qui assurait à cette puissance quelques avantages en échange de la cession d'Oran. Le bey reçut l'ordre de rentrer à Mascara pour y attendre l'exécution du traité. Le 24 février 1792, il fit son entrée solennelle à Oran.

Mohammed el Kebir, on le voit, n'a pas pris Oran; ses attaques furent repoussées comme l'avaient été celles de Bou Chlâr'em; il faut donc ramener à leur juste valeur les louanges exagérées que lui ont décernées ses compatriotes. Mais la vigueur de son attaque a puissamment contribué au succès des négociations qui ont amené l'évacuation de la ville. Si ces négociations n'avaient pas abouti, nul ne peut dire si l'énergie et la persévérance de l'attaque n'auraient pas fini par avoir raison d'une place si cruellement éprouvée. Le bey eut aussi d'autres mérites plus précieux à nos yeux; dans sa victoire, il montra une grande modération, soit envers les musulmans qui habitaient la ville, soit envers les quelques Espagnols qui voulurent y rester, soit envers les malheureux qui la quittèrent. Quand il vint pour y faire son entrée, il s'avança avec une extrême lenteur, parce que le mauvais état de la mer retardait l'embarquement des Espagnols. Sa

sollicitude alla jusqu'à empêcher les musulmans d'abuser des circonstances pour exiger un prix exagéré pour le transport des bagages au port (1).

Déplorable administration. — Beys destitués et étranglés (1792 à 98).

Les beaux succès remportés par les beys dans leurs provinces auraient dû ouvrir une ère de prospérité pour l'Algérie, d'autant plus que l'attention des puissances européennes se détournait d'elle à cause de la Révolution française et des guerres qui en furent la suite. Mais l'esprit avide et soupçonneux du dey Haçan allait au contraire arrêter court cette prospérité. Les succès de ses lieutenants lui firent craindre de les voir devenir trop puissants, et amenèrent une période de destitutions et de meurtres.

Les services rendus par le bey de l'Ouest étaient trop éclatants pour que le dey pût rien faire contre lui; il se borna à lui retirer presque toutes ses troupes régulières en ne lui laissant que ses auxiliares. Il s'en prit ensuite au bey de Titeri, Mostafa el Ouznâdji, qui fut destitué et n'échappa à la mort qu'en se réfugiant dans un asile religieux. Nous verrons un peu plus tard sa fin tragique. Il fut remplacé par Mohammed ed Debbah.

Ce fut ensuite le tour de celui de Constantine; mais les choses ne se passèrent pas si aisément. Le bey Çâlah ben Mostafa avait des partisans dévoués parmi les soldats. Quand son successeur Ibrahim ben Sba arriva, Çâlah lui céda la place avec une soumission, vraie ou feinte; mais, trois jours après són arrivée, Ibrahim fut massacré avec toute son escorte, par les soldats qui proclamèrent de nouveau Çâlah et le jetèrent ainsi dans la révolte.

Le dey, furieux, donna à Çâlah un nouveau successeur

---

(1) Le bey Mohammed est enterré dans la petite mosquée située dans le quartier de cavalerie de Kargueutah. Ce petit édifice servait et sert sans doute encore de salle de bains pour la troupe. Il serait bien à désirer que, tout en écartant les offres que peut inspirer certaine cupidité, on donnât à cette ancienne mosquée une destination en rapport avec le souvenir de l'homme dont elle abrite les restes. Une nation s'honore en consacrant les grands souvenirs du passé. Les noms de Mohammed el Kebir et de Cumbre Hermosa ne devraient pas disparaître d'Oran.

nommé Hocein, qui s'achemina, non sans inquiétude, vers Constantine. Hélas! Çâlah apprit bien vite combien il faut peu compter sur la faveur populaire. Dès l'arrivée de Hocein, la population lui ouvrit les portes, se rua sur Çâlah, s'en empara, et le remit aux mains du nouveau bey. Quelques jours après, Çâlah était étranglé; de nombreuses exécutions accompagnèrent sa mort; ses biens, qui étaient considérables, furent confisqués au profit du dey Haçan (1792).

En 1791, Mohammed ed Debbah, bey de Titeri, fut destitué et remplacé par Brahim Boursali; ses biens furent confisqués.

En 1795, Hocein, bey de Constantine, fut destitué, et, en plus, étranglé. Ses biens furent également confisqués. Il fut remplacé par l'ancien bey de Titeri, Mostafa el Ouznâdji.

En 1796, Brahim, bey de Titeri, fut destitué et ses biens furent confisqués.

En 1797, Mostafa el Ouznâdji fut destitué, étranglé et remplacé par Mostafa ben Engliz. De nombreuses exécutions accompagnèrent cette mutation.

La même année, le bey d'Oran mourut en allant porter à Alger le tribut triennal, ou en en revenant. Des bruits d'empoisonnement coururent à ce sujet, mais sans aucune preuve. Mohammed el Kebir laissait deux fils, qui furent tous les deux beys : Mohammed Mquellech et Otmân. Ce dernier était le plus jeune et, lors du siège d'Oran, il avait rendu de grands services à son père, qui l'en avait récompensé en l'associant au pouvoir et en lui donnant le gouvernement de la partie occidentale de son beylik. Le dey Haçan confirma cette désignation en nommant Otmân bey. Il est quelquefois désigné sous le surnom d'Otmân le Borgne.

La mort surprit le dey Haçan en 1798. La lugubre série des destitutions n'était pas close pour cela. Son successeur allait la continuer.

Relations d'Alger avec la France. — Prêt au Directoire.

Cette triste énumération nous a fait perdre de vue les relations extérieures qui avaient été un peu troublées pendant le gouvernement du dey Haçan. La France avait continué à

jouir d'une situation privilégiée, malgré les intrigues des Anglais. Le dey avait même prêté cinq millions de francs au Directoire. Cette créance eut plus tard une grande influence sur nos relations avec Alger. Il y avait alors dans cette ville deux Juifs fort riches, nommés Bacri et Bussnach, qui jouissaient de toute la faveur du dey. Dans le cours de leurs opérations financières, ils acquirent la créance des cinq millions dus au dey. Puis la brouille survint, entre notre gouvernement d'une part, le dey et les deux Israélites d'autre part, brouille qu'explique très bien la période troublée que traversait alors notre pays. Le Bastion de France fut le premier à en souffrir. Le comptoir de Collo fut abandonné en 1795.

Conséquences de l'expédition d'Egypte (1799).

Le nouveau dey Mostafa était aussi cupide que son prédécesseur. Néanmoins, il marque son avènement en faisant rétablir le comptoir de Collo. C'est à ce moment que commençait l'expédition française en Egypte. Cet événement n'eut pas sur nos relations avec les pays barbaresques l'influence que l'on pouvait croire. D'abord, Bonaparte eut l'habileté de présenter aux musulmans la suppression de l'ordre de Malte comme un bienfait pour eux. Au fond, cette campagne intéressait peu les Etats barbaresques. On a vu que le Maroc y était resté indifférent; mais les autres Etats étaient encore liés à la Porte par un vague lien de vasselage. Le sultan envoya des ordres à Alger, Tunis et Tripoli, pour que les Français fussent traités en ennemis. Ces ordres furent exécutés assez mollement à Alger, et encore bien plus à Tunis. Cependant leur conséquence fut une ruine complète des établissements français de la Calle, Collo, etc. (1799). C'est à cela que se bornèrent les hostilités. Alger et Tunis étaient même si peu disposés à nous faire la guerre, qu'en 1800, ces deux Etats furent sur le point de conclure une paix officielle avec la France; ils en furent empêchés par les agissements de l'Angleterre, et la situation resta la même jusqu'à la conclusion de la paix entre la Porte et la France, en 1801. Les relations reprirent alors comme avant, et les établissements de la compagnie d'Afrique furent rétablis. Seulement les rois

avaient profité de la situation pour se livrer à la course avec plus d'ardeur que jamais.

Nouvelles destitutions de beys. — Révolte de Bou Dali (1799 à1806).

A l'intérieur, l'histoire d'Alger se résumait toujours en une série de destitutions et de confiscations. Il allait s'y joindre de violentes révoltes qui devaient à la longue ébranler le pouvoir des Turcs.

Dans l'Ouest, le bey Otmân, suivant l'exemple de son père, avait fait, en 1798, une expédition dans le Sud, à Aïn-Mâdi, contre la secte des Tedjini. Cette secte a encore aujourd'hui son centre au même endroit; on sait que, depuis quelque temps, par suite d'une circonstance bizarre, la France a acquis sur elle une certaine influence. Le fondateur Ahmed et Tedjini était allé au Maroc, où il avait noué d'utiles relations, et en était revenu chérif, c'est-à-dire descendant du Prophète; à son retour dans son pays, il avait fondé et développé sa secte vers 1782. De tous côtés, les offrandes affluaient, comme elles le font encore aujourd'hui, quoique moins abondamment qu'autrefois. Cette petite puissance naissante porta ombrage à Otmân, qui dirigea une expédition contre Aïn-Mâdi. Il ne put s'emparer du marabout qui s'était éloigné à son approche; il exigea une forte contribution de guerre et revint à Oran. La confrérie continua comme avant.

En 1800, Otmân fut destitué et ses biens furent confisqués. Il fut arrêté et conduit à Alger, où il devait s'attendre à la mort. Cependant il parvint à avoir la vie sauve et rentra même assez en faveur pour être envoyé trois ans plus tard comme bey à Constantine. Son sort était donc analogue à celui de l'ancien bey de Titeri, Mostafa el Ouznâdji; mais une mort plus glorieuse l'attendait. Il fut remplacé à Oran par Mostafa el Menzali.

En 1801, le bey de Titeri fut destitué, arrêté, et ses biens furent confisqués.

En 1802, des actes de piraterie, commis par les corsaires contre les Français, amenèrent une réclamation de la France. C'était Napoléon qui parlait; il le fit en maître et fut écouté. Toutes les réclamations reçurent satisfaction, et les vexations

habituelles contre les établissements de la compagnie cessèrent.

En 1803, Mostafa ben Engliz, bey de Constantine, fut destitué et arrêté; ses biens furent confisqués. Il fut remplacé par Otmân, l'ancien bey d'Oran. A peine arrivé, Otmân se trouva aux prises avec une révolte. Ce fut d'abord chez les Hanancha, où il remporta un succès complet; ce fut ensuite la grande insurrection religieuse de Bel-Ahrech dit Bou Dâli. Cet homme était un Marocain se disant chérif et appartenant à la secte des Dercâoua, ou, du moins, en adoptant les allures. Il revenait de conduire une caravane de pèlerins et se déclarait hautement l'ennemi des Français, qu'il avait vus en Egypte. Il parvint à se faire de nombreux adhérents parmi les montagnards cabyles, et s'établit d'abord à Djidjelly, où il se procura un navire pour faire la course. Il fit bientôt alliance avec un chef religieux de la région de Mila et, à la tête d'une foule de Cabyles évaluée, dit-on, à 60.000 hommes, il marcha sur Constantine. Otmân était alors en expédition dans l'ouest de sa province. Il revint précipitamment et son approche suffit d'abord pour faire fuir les montagnards dans un désordre épouvantable. Cependant Bou Dâli parvint à les rallier et à les ramener à l'attaque de la ville; l'assaut fut repoussé avec de grandes pertes; Bou Dâli fut grièvement blessé et l'arrivée du bey compléta la déroute des assiégeants.

Otmân possédait en partie les qualités militaires de son père; il voulut poursuivre l'agitateur et s'emparer de sa personne; les ordres venus d'Alger l'y poussaient d'ailleurs vivement. Il se hâta d'entrer sur le territoire des insurgés, et arriva à El-Mila. Là, il fut trompé par un marabout, qui, avec la fausse promesse de lui livrer Bou Dâli, attira l'avant-garde dans une embuscade, où elle fut cernée et subit des pertes énormes. Otmân se porta aussitôt au secours de son avant-garde et parvint à en dégager les débris; mais, quand il voulut se retirer, il fut cerné à son tour, et périt avec presque toute son armée. Le désastre fut complet (1804).

Ce grand succès des insurgés n'eut pas de lendemain; leurs bandes se séparèrent; le nouveau bey, Abdallah ben Ismaïl, se mit à la poursuite de Bou Dâli, battit ses adhé-

rents dans un petit combat (1805), et le chérif disparut momentanément de la scène, pour reparaître l'année suivante.

La même année, le dey Mostafa fut assassiné. On le haïssait à Alger à cause de son amitié pour les Juifs, et notamment pour Bussnach. Déjà en 1801 et 1804, il avait échappé avec beaucoup de peine à des tentatives du même genre. Au commencement de 1805, son ami Bussnach avait été assassiné, et, pour échapper au même sort, il avait autorisé le pillage général des magasins des Juifs. Peu de jours après, il était lui-même massacré. Il ouvrait une série de six deys qui devaient successivement mourir de mort violente; il fut remplacé par Ahmed dey.

Le calme qu'on avait pu espérer dans la province de Constantine ne fut pas de longue durée. En 1806, Bel Ahrech reparut, se porta d'abord sur Bougie, et parvint à exciter une nouvelle révolte. Battu une première fois par les troupes du bey, il se réfugia dans le Babor; il fut battu une seconde fois non loin de Sétif, et disparut dans la province de Constantine, pour se réfugier dans celle d'Oran, où les Derkâoua étaient en pleine révolte; nous l'y retrouverons.

Voici comment le bey de Constantine, Abdallah ben Ismaïl, fut récompensé. Un différend s'était élevé entre le dey Ahmed et la France au sujet des navires italiens que Napoléon voulait voir respecter à l'égal des français. Ahmed saisit cette occasion pour livrer aux Anglais tous nos établissements de la côte. Il faut rendre à nos nationaux cette justice, qu'ils s'étaient fait de fidèles clients commerciaux dans les populations voisines de leurs comptoirs. Déjà, plus d'une fois, ces populations avaient eu à souffrir lors des disparitions momentanées qu'avaient subies nos établissements, et elles avaient élevé des plaintes à ce sujet. Cette fois, le bey de Constantine crut devoir se faire l'écho de ces plaintes. Cela suffit pour causer sa perte. Par ordre du dey, il reçut 2.000 coups de bâton et, comme il avait résisté à cet effroyable supplice, il fut décapité. Un fils de l'ancien bey Çâlah, nommé Hocein, le remplaça (1806).

Révolte des Dercâoua (1806).

Cette période fut également agitée pour la province d'Alger. Les Dercâoua, révoltés, en occupaient la partie occidentale jusqu'à Miliana. Plusieurs tribus avaient profité de l'occasion pour tenter de s'affranchir des Turcs. Le soulèvement s'était étendu au Sud jusque chez les Oulad-Naïl. Ibrahim, bey de Titeri, parvint, non sans peine, à réduire successivement ces tribus à l'obéissance (1806).

Pendant ce temps, la province d'Oran avait été mise en feu par une nouvelle révolte des Dercâoua. On a vu (p. 409) qu'après le mouvement qui avait amené l'expédition et la mort du bey Hâdj Khelil, en 1780, cette secte s'était tenue tranquille en apparence; mais le feu couvait sous la cendre. En 1805, leur chef, nommé Chérif le Dercâoui, parvint à soulever de nombreux contingents et vint s'installer vers les sources de la Mina. Le bey Mostafa el Menzâli forma une colonne et marcha contre les insurgés. Ceux-ci vinrent à sa rencontre, le surprirent au confluent de l'oued El-Abid et de la Mina, et remportèrent une victoire complète; tout le camp des Turcs resta entre leurs mains. Le chérif entra ensuite triomphalement à Mascara et la révolte se propagea de tous côtés. Le bey, qui s'était enfui à Oran, y fut assiégé. Peu de temps après, son khalifa, qui opérait dans le Dahra, fut également défait.

Il était urgent de remplacer Mostafa el Menzâli par un homme plus énergique. Le dey Ahmed choisit à cet effet Mohammed Mquellech, l'autre fils de Mohammed el Kebir (1). Le nouveau bey avait hérité, comme son frère Otmân, des qualités militaires de leur père. Ne pouvant entrer par terre à Oran, qui était bloqué, il y arriva par mer. L'ardeur des révoltés se refroidissait, comme il arrive souvent dans ces masses indisciplinées. Bientôt Mohammed Mquellech prit l'offensive et débloqua la ville (1806). Le chérif battu ne put rentrer

---

(1) Mohammed était l'aîné de son frère Otmân; j'ignore pour quel motif leur père avait donné la préférence à ce dernier pendant l'expédition d'Oran. On remarquera, seulement à titre de coïncidence, que le surnom de Mquellech signifie affreux, difforme.

à Mascara, et se réfugia au sud de cette ville. Les tribus insurgées se soumirent l'une après l'autre et s'empressèrent de combattre leurs anciens compagnons de révolte. Le bey poursuivit vivement ses succès et battit encore le chérif dans la région de la Mina. Une des tribus les plus compromises était celle des Beni-Amer, installés entre Oran et Sidi-bel-Abbès, c'étaient les anciens alliés des Espagnols; leurs coreligionnaires les détestaient. Le bey leur infligea une dure leçon dans le Tessala.

C'est à cette époque que les habitants de Tlemcen, épuisés par leurs dissensions et par la disette, voulurent se donner au sultan du Maroc Soleïmân. On a vu (p. 402) la conduite prudente de ce souverain, et la manière dont il déclina ces offres, tout en facilitant le retour des habitants sous la domination turque. Mohammed Mquellech vint à Tlemcen pour y mettre un peu d'ordre; puis il reprit son expédition contre les Dercâoua, parcourut le Dahra, s'avança jusqu'à Miliana et revint au Sud. Après une série de victoires, il finit par écraser l'insurrection à laquelle Bou Dâli, l'ancien agitateur de la province de Constantine, était venu prêter son concours. et où il trouva, dit-on, la mort.

Mohammed n'avait de son père que les talents militaires. Après ses succès, il se livra à toutes sortes de débordements. Le dey Ahmed en prit occasion pour le faire arrêter et étrangler, après avoir pris tous ceux de ses biens sur lesquels il put mettre la main. Mostafa el Menzâli revint une seconde fois comme bey à Oran (1808).

Quand les Dercâoua ne sentirent plus la dure main de Mohammed, ils commencèrent à relever la tête. Si Menzâli ne possédait pas toute l'énergie nécessaire dans ces conjonctures, c'était un bon administrateur, très intègre. La même année, le dey le nomma *khaznadji* (trésorier) à Alger, et le remplaça par Mohammed er Requiq (le Mince); c'était un frère de Mohammed el Kebir, surnommé aussi Bou Kabous (l'Homme au pistolet); il avait acquis ce surnom en tuant un jour d'un coup de pistolet un cheikh venu sous sa tente pour s'excuser de quelque menue contravention. Il était violent et cruel plus encore que ses neveux Mquellech et Otmân (1808).

Fin du règne d'Ali bey à Tunis (1766 à 82).

Nous voici arrivés à la veille d'une rupture entre Alger et Tunis; revenons donc un peu en arrière pour voir ce qui s'était passé dans cette dernière ville depuis 1766. Nous y avons laissé (p. 392) le bey Ali continuant son règne prospère commencé en 1759 par un procédé peu correct.

Hostilités avec la France (1770).

En 1770, un conflit éclata avec la France. C'était la conséquence de la réunion de la Corse à la France qui avait eu lieu deux ans auparavant. Notre gouvernement exigeait que les marins corses fussent traités comme tous nos autres nationaux et que les esclaves fussent rendus. Après de longs pourparlers, une escadre vint bombarder successivement Bizerte et Soûça. Le bey Ali, vivement pressé par la Porte, finit par consentir aux conditions exigées, et la paix se rétablit.

Ali continua à administrer sagement la régence jusqu'à sa mort, qui survint en 1782. Il entretint de bonnes relations avec les nations chrétiennes, et spécialement avec la France. On a vu combien, au contraire, pendant cette période, les conflits avaient été fréquents entre ces puissances et Alger.

Hamoûda bey de Tunis (1782).

Ali bey avait complètement négligé d'accomplir la promesse faite jadis de rendre le pouvoir à ses neveux lors de leur majorité (p. 392). Il avait, au contraire, tout préparé pour le transmettre à son fils Hamoûda, qui en effet lui succéda sans difficulté et régna trente-deux ans. Pourvu que le prince ne fût pas un tyran ou un idiot, un règne de cette durée, était un gage de prospérité en pays musulman. Hamoûda n'était ni l'un ni l'autre, mais il était obstiné, signe d'un esprit un peu étroit, et cela lui attira quelques désagréments.

Guerre avec Venise. — Tunis de 1784 à 1799.

On a vu (p. 410) comment, en 1784, un conflit entre les beys de Tunis et de Constantine put être évité grâce à l'initiative de ce dernier. Mais, la même année, la guerre éclata avec Venise. Le point de départ remontait au règne d'Ali bey; les corsaires n'y étaient pour rien; c'était au contraire le bey qui réclamait une indemnité pour certains de ses sujets, à raison d'une question de droit maritime. Hamoûda avait soutenu la réclamation avec insistance. Au commencement de 1784, un autre incident maritime vint compliquer cette affaire, que l'envoyé de Venise aurait pu arranger avec un peu d'adresse, et finalement Hamoûda rompit lui-même les relations. Comme conséquence, la Sérénissime République envoya sous les ordres de l'amiral Emo une escadre qui bombarda Soûça.

L'année suivante (1785), elle revint bombarder la même ville, puis Sfax, puis la Goulette, dont les batteries furent réduites au silence. Hamoûda, qui croyait ses raisons bonnes et qui n'avait aucun acte d'agression à se reprocher, refusait tout accommodement. D'autre part, l'amiral Emo, sentant sans doute que Hamoûda n'avait pas tout à fait tort, offrait toujours de traiter, et s'éloigna même un certain temps, pour rendre les négociations plus faciles.

En 1786, l'amiral Emo revint de nouveau bombarder Sfax, puis Bizerte, puis encore Souça. Tous ces bombardements, en augmentant les dommages subis par les sujets du dey, ne faisaient qu'accroître ses exigences.

La situation aurait pu se prolonger longtemps; mais, l'amiral Emo étant allé à Malte, y mourut subitement. Cet événement amena aussitôt une détente. La guerre était très onéreuse pour la république. Des deux côtés on désirait la paix. Hamoûda regardait Emo comme son ennemi personnel, parce qu'il avait poussé aux hostilités, ce qui était un peu vrai; il se sentait menacé du côté d'Alger par les incidents qui faillirent amener la guerre en 1787 (p. 410); son amour-propre étant sauvegardé, il entra en pourparlers avec Venise pour la paix, qui ne fut cependant signée qu'en 1702;

mais les hostilités, sans cesser complètement, se réduisirent à quelques actes sans importance.

L'Espagne, sans être en guerre ouverte avec Tunis, était dans cet état d'hostilité où se trouvait, vis-à-vis des Etats barbaresques, toute nation qui n'était pas liée avec eux par un traité. C'était le moment où elle se décidait à faire le sacrifice d'Oran. En 1791, elle conclut aussi un traité avec Tunis.

En 1792, Hamoûda fut amené à intervenir dans les affaires de Tripoli à propos d'une affaire qui montre bien la singulière nature des rapports de la Porte avec ses vassaux barbaresques. Tripoli était restée un peu plus dépendante de la Porte que ses voisines; elle était gouvernée par un pacha nommé par le sultan et nommé Karamanli. Un ancien corsaire turc enrichi, nommé Ali Bourr'oul, conçut le projet de s'emparer de Tripoli. Il arma une flottille, débarqua avec ses compagnons et expulsa le vieux Karamanli, qui se réfugia à Tunis. Il est probable qu'il aurait fait ratifier ce facile triomphe par le sultan, et qu'il en aurait joui paisiblement, s'il n'avait eu l'idée d'attaquer Djerba, qui dépendait de Tunis. Hamoûda dirigea aussitôt sur Tripoli une petite armée. Quand elle arriva, la population avait déjà chassé Borr'oul, et les Tunisiens rétablirent Karamanli sans avoir tiré un coup de fusil. La Porte n'était pas intervenue dans ces événements.

En 1797, une petite escadre française, qui avait amené à Tunis un négociateur, le brigadier Allois Herculais, était mouillée à la Goulette, dans les eaux tunisiennes. Une escadre anglaise d'une force très supérieure, commandée par l'amiral Was de Graves, vint mouiller auprès d'elle et, au mépris du droit des gens, elle attaqua les vaisseaux français, s'en empara, et retint tous les équipages prisonniers.

En 1798, l'expédition française en Egypte amena le sultan à prescrire à tous ses vassaux de déclarer la guerre à la France. Les conséquences de cet ordre se bornèrent à la cessation des relations diplomatiques avec notre consul, qui resta cependant à Tunis, et à l'autorisation officielle de la course contre les navires français.

Razia des Tunisiens sur l'île Saint-Pierre (1798).

Il en résulta, à Tunis comme à Alger, un redoublement d'activité chez les reïs. La Sardaigne en supporta les douloureuses conséquences. Par suite de sa position et de la faiblesse de son gouvernement, cette île n'avait jamais cessé d'être l'objet de l'attaque des corsaires. Pendant le XVIII^e^ siècle, ils y avaient fait pour le moins une dizaine de débarquements rappelant ceux par lesquels les musulmans d'Espagne jetaient, aux XI^e^ et XII^e^ siècles, l'effroi sur les côtes de la Méditerranée. Cagliari avait même été bloqué pendant plusieurs jours. Il est vrai que les marins sardes ripostaient de leur mieux et qu'ils avaient détruit bien des galères tunisiennes ou algériennes. Le guide de l'expédition tunisienne fut un marin de l'île de Capraja, qui s'était marié dans l'île de Saint-Pierre et qui, ayant des motifs de jalousie, jura de se venger. Il vint à Tunis et, sur ses indications, une flottille d'une dizaine de navires vint surprendre l'île Saint-Pierre. La petite garnison fut massacrée ou prise; plus de 800 personnes, dont la plupart étaient des femmes, furent emmenées et vendues sur le marché de Tunis. Une frégate française, mouillée à Cagliari, avait mis aussitôt à la voile, mais était arrivée trop tard pour sauver ces malheureux. Ce ne fut pas le dernier exploit des forbans tunisiens.

Ce fut cette même année 1798 que les États-Unis conclurent avec Tunis un traité qui mettait leur commerce à l'abri de la course. Une des conditions fut la fourniture d'une notable quantité de munitions à la Régence.

Enfin, en 1802, la paix fut signée avec la France. Mais l'esprit étroit et tracassier de Hamouda fit encore traîner longtemps les négociations relatives à la mise en liberté des esclaves; il chicanait sur tout, même sur les cadeaux que les puissances lui envoyaient selon l'usage. Aux uns, il se plaignait aigrement que les pièces de drap n'eussent pas la largeur habituelle, à d'autres que les ornements des pistolets fussent en cuivre doré et non en or massif.

Guerre entre Alger et Tunis (1806 à 8).

Cependant ses relations extérieures étaient bonnes; le pays était tranquille sous une administration qui allait s'affermissant tous les jours. Hamoûda jugea le moment venu de braver son voisin le dey d'Alger, qui, deux fois déjà, avait été sur le point de l'attaquer, et auquel il était encore lié par une sorte de vasselage qui l'humiliait profondément. En 1736, le bey Ali s'était reconnu, comme ses prédécesseurs, tributaire d'Alger. Peu à peu, le tribut avait diminué, puis s'était effacé; on avait même cessé d'envoyer chaque année une cargaison d'huile qui en faisait partie (1); mais d'autres conditions plus lourdes subsistaient, telles que l'interdiction d'élever des fortifications sur la frontière.

Hamoûda, résolu à secouer ce reste de joug, fit ses préparatifs et trouva, en 1806, une occasion de manifester son indépendance en faisant bâtonner et décapiter des Algériens établis à Tunis qui avaient conspiré contre lui. Le dey Ahmed comprit où tendait son voisin et prit les devants. En 1807, il envoya bloquer la Goulette et fit commencer les hostilités par des razias exécutées sur la frontière. Hamoûda riposta avec vigueur en prenant l'offensive, et fit entrer sur le territoire de Constantine quatre colonnes placées sous le commandement en chef de Soleïmân Kiahia dit El Kebir, et dont l'effectif atteignait 50,000 hommes. Cette vigoureuse entrée en campagne intimida les habitants de Constantine, qui firent des propositions de paix, appuyées directement par le dey Ahmed. Mais Hamoûda repoussa avec hauteur ces propositions, qui, de la part du dey, n'avaient probablement pas d'autre but que de gagner du temps.

Soleïmân Kiahia el Kebir vint mettre le siège devant Constantine; il commença par remporter une victoire sur le corps turc qui avait essayé de couvrir la ville au dehors; mais il ne sut pas profiter de son succès. Le siège traîna en longueur: un assaut fut repoussé. Pendant ce temps, deux corps de se-

---

(1) On sait, en effet, que la Tunisie est mieux plantée en oliviers que l'Algérie, et qu'elle doit en partie ces plantations aux Maures réfugiés d'Espagne.

cours arrivaient, l'un d'Alger, l'autre de Bône. Soleïmân les attaqua tous deux et éprouva deux échecs. Il comprit qu'il n'inspirait plus confiance à ses troupes, et céda le commandement à son lieutenant, qui s'appelait comme lui Soleïmân Kiahia, mais avec le surnom de Es Cerîr (le petit).

Le moment de la retraite était venu. Trente années plus tard, nous devions apprendre combien une retraite dans ces conditions est difficile. Celle du Tunisien fut un désastre; quarante mulets chargés d'oreilles furent envoyés à Alger (1).

Pour profiter de sa victoire, le dey Ahmed envoya d'Alger une nouvelle division placée sous le commandement de son trésorier, avec ordre de se mettre à la tête de toutes les troupes, y compris celles commandées par le bey de Constantine, Hocein, d'envahir la Tunisie et de s'emparer du Kef. Beja devait être la nouvelle frontière. De son côté, Hamoûda avait rapidement réuni quelques troupes avec les débris de son armée et mis le tout sous les ordres de son premier ministre Yoûçouf, garde du sceau. Les deux armées se rencontrèrent près du Kef. Les Tunisiens, bien qu'en nombre inférieur, prirent une éclatante revanche, et s'emparèrent du camp de leurs ennemis. Un nommé Moreau, ancien soldat de l'armée d'Égypte, devenu musulman sous le nom d'Otmân, se distingua tout particulièrement.

Après cette belle victoire, Hamoûda, au lieu de couper des oreilles, eut la générosité de renvoyer à Alger les prisonniers qui voulurent partir. Bon nombre de prisonniers préférèrent rester à son service. Cette offre indirecte de paix n'eut pas de succès; le dey Ahmed imita de mauvaise grâce son adversaire en renvoyant les prisonniers arabes, mais il garda les Turcs. Il se dédommagea en faisant étrangler le bey de Constantine, Hocein, qu'il remplaça par un nommé Ali. Il lui ordonna de préparer immédiatement une autre campagne.

---

(1) Il est plusieurs fois fait mention, pendant le XVIII^e^ siècle, d'envoi de mulets chargés d'oreilles. Cette manière barbare de donner une preuve matérielle de la victoire avait remplacé l'usage d'envoyer les têtes. Il est probable qu'on devait essoriller non seulement les morts, mais aussi les prisonniers. Cependant, le nombre de quarante mulets doit être exagéré, car un mulet, même algérien, doit pouvoir porter au moins mille paires d'oreilles.

En effet, en 1808, le bach agha, amenant un corps de troupes d'Alger, avait rejoint le bey Ali à Constantine quand éclata parmi les yoldachs un soulèvement préparé par un intrigant nommé Ahmed Chaouch. Soit que ce mouvement eût été prémédité, soit que des circonstances fortuites l'aient fait éclater, le fait est que le bach agha et le bey furent tués. Ahmed Chaouch s'empressa de distribuer l'argent du Trésor aux soldats, et n'eut pas de peine à se faire proclamer bey. Il ne pouvait plus songer à la guerre avec Tunis; il offrit de sa propre autorité la paix à Hamoûda; il se mit ensuite en route pour Alger, après avoir annoncé son arrivée au dey Ahmed, par lequel il espérait faire accepter de gré ou de force les faits accomplis.

Quoique très effrayé, le dey Ahmed sut se tirer habilement d'affaire. Il commença par nommer un autre bey qui s'appelait aussi Ahmed dit Tobbâl, et envoya des émissaires adroits pour travailler l'esprit des habitants de Constantine. Or, ces habitants étaient exaspérés contre Ahmed Chaouch, à cause des désordres auxquels s'étaient livrés les yoldachs lors de sa rébellion. Les yoldachs eux-mêmes étaient las de leur idole du jour. Ahmed Chaouch, se sentant abandonné par eux, les ramena à Constantine. Il y trouva déjà installé son successeur, Ahmed Tobbâl, dont le premier soin fut de le faire arrêter et décapiter. De nombreuses exécutions, moins méritées, suivirent celles de l'usurpateur.

Trêve entre Alger et Tunis (1808).

Cette aventure avait arrêté et désorganisé tous les projets contre Tunis. Le dey Ahmed proposa une trêve qui fut acceptée. Quelques mois après il était tué par des yoldachs révoltés qui lui donnèrent pour successeur un ancien laveur de morts nommé Ali, et surnommé El R'assal, à cause de sa profession (1808).

Sous le gouvernement de cet homme, aussi inepte que cruel, le désordre devint si grand à Alger, que les yoldachs eux-mêmes sentirent le danger de la situation et la nécessité de remplacer le dey. En conséquence, trois mois après sa nomination, le laveur de morts fut invité à donner sa démis-

sion et, comme il refusait, on l'étrangla. Il fut remplacé par Hadj Ali, homme plus capable mais violent et cruel (1809).

Hadj Ali voulait reprendre la guerre avec la Tunisie; mais les événements intérieurs l'en empêchèrent pendant quelque temps. D'abord, il satisfit sa haine contre les favoris du feu dey Ahmed, et, en particulier, contre les Juifs; il fit périr Bacri dans les supplices. Il fit ensuite étrangler le bey de Constantine Ahmed Tobbâl, accusé de quelques complaisances envers Bacri, et le remplaça par Mohammed Nomân (1811). Puis, les graves événements qui s'étaient passés dans l'Ouest, absorbèrent son attention.

Le bey Bou Kâbous à Oran (1811).

Nous avons laissé en 1808 (p. 420), le bey Bou Kâbous en présence des Dercâoua vaincus, mais non détruits. Leur chérif s'était retiré du côté de Frenda. Le bey s'était mis à sa poursuite et l'avait obligé à se réfugier au Maroc. Il était allé ensuite au nord de Tlemcen châtier les Trâra, qui avaient de nombreuses intelligences avec le Dercâoui. Il avait achevé de soumettre sa province avec une implacable rigueur quand, en 1811, le dey Hadj Ali voulut mettre à exécution ses projets contre Tunis. Les hostilités commencèrent sur mer, et la flotte algérienne fut victorieuse devant Soûça. Les beys des provinces reçurent l'ordre d'amener leurs contingents dans l'Est. Mais Bou Kâbous refusa péremptoirement. Il paraît avoir conçu le projet de rompre entièrement avec l'autorité turque, car il fit arrêter la plupart des fonctionnaires qui se trouvaient sur son territoire, et vint avec son seul makhzen prendre une position menaçante sur la Mina. D'ailleurs les derniers actes de sa vie semblent indiquer qu'il n'avait plus le cerveau très sain.

Force fut donc au bey de suspendre ses projets contre Tunis et de commencer par réduire ce rebelle. L'agha Omar en fut chargé et s'avança avec une petite armée, pendant que l'oukil Mouley Ahmed arrivait par mer à Oran et en prenait possession. A l'approche d'Omar et de ses réguliers, Bou Kâbous se vit abandonné de tous ses partisans, et s'enfuit précipitamment à Oran, où il s'enferma dans le donjon af-

fecté aujourd'hui à la direction d'artillerie. Il menaçait de faire sauter les poudrières; puis il se laissa convaincre par un khodja, ouvrit docilement les portes et se soumit. Un grand malheur était ainsi évité; néanmoins, il fut mis à mort dans d'horribles supplices, dont l'un consista à avoir la figure écorchée. Cette circonstance lui valut le surnom de Mesloukh (l'Ecorché), surnom que nous avons eu trop souvent l'occasion de rencontrer dans cette histoire. Son successeur fut Ali Kara Bar'li, gendre de Mohammed el Kebir, excellent bey qui administra sagement et aima à s'entourer de savants. Sa province jouit enfin d'un peu de tranquillité (1812).

Tous ces événements avaient empêché le dey Ahmed de donner suite à ses projets contre Tunis. Les hostilités s'étaient bornées à des attaques de la flotte algérienne contre le commerce tunisien. Pour protéger ses navires. Hamoûda avait armé une flotille et un combat naval eut lieu devant Soûça. Il avait mal tourné pour les Algériens, qui avaient perdu leur frégate amiral (1811). Mais aucun conflit ne s'était produit sur terre. C'était fort heureux pour Hamoûda, car il venait d'échapper, la même année 1811, à un grave danger intérieur.

Fin des yoldachs à Tunis (1811).

En prévision de la guerre contre Alger, qu'il jugeait inévitable, son père Ali bey avait donné un grand développement à la milice des yoldachs. Hamoûda, qui voyait tous les dangers de cette mesure, voulut affaiblir graduellement cette milice, et en suspendit le recrutement dans le Levant; il créa un nouveau corps, composé de Coulour'lis et une garde personnelle de Mamelouks, renégats ou autres, sur lesquels il pouvait absolument compter; en même temps, il diminua l'importance de quelques fonctionnaires turcs. Les yoldachs comprirent parfaitement le but de ces mesures et résolurent de se défaire de Hamoûda. L'assassinat devait avoir lieu dans la mosquée; mais le bey ne s'y étant pas rendu, les yoldachs se révoltèrent, commencèrent par piller les magasins des Juifs, élirent un nouveau bey et s'enfermèrent dans la casba

au nombre de 2.500 environ. Aussitôt la population prit les armes pour combattre ces bandits, qui venaient de montrer ce dont ils étaient capables. Des troupes arrivèrent du Bardo; il fallut faire le siège de la casba, qui dura un jour et deux nuits. Quand la brèche fut ouverte, la moitié des révoltés s'échappa nuitamment, dans l'espoir de gagner Tabarca et de s'embarquer; l'autre moitié mit bas les armes. Hamoûda se montra sévère; de nombreuses exécutions eurent lieu à Tunis et dans les garnisons qui avaient trempé dans le complot. Quand aux fuyards, qui essayaient de gagner la côte, ils furent rejoints par la cavalerie et exterminés jusqu'au dernier (1811).

Hostilités entre Alger et Tunis (1812 à 14).

En 1812, une flottille algérienne parut devant la Goulette et en fit le blocus. L'amiral qui la commandait apportait des propositions de paix assez modérées. La suzeraineté réclamée devait se traduire par quelques signes extérieurs, tels que le rétablissement de l'ancienne cargaison d'huile qui était tombée en désuétude. Hamoûda entra volontiers en négociations; mais il écarta tout ce qui tendait à confirmer le caractère de suzeraineté réclamé. Il consentit à fournir la cargaison d'huile, mais comme don religieux destiné à pourvoir à l'éclairage des mosquées. On ne put s'entendre, et les négociations furent rompues. Le parti de la guerre reprit le dessus à Alger.

La même année, l'amiral anglais lord Bentink, agissant comme intermédiaire officieux pour le gouvernement de Sicile, obtint un traité de paix avec Tunis (1). En même temps, le gouvernement de Murat cherchait à en obtenir un pareil pour le royaume de Naples, par l'intermédiaire du consul français. Les négociations, ralenties par la question du prix

(1) Lady Bentink était venue à Tunis, où elle s'occupait activement du rachat des esclaves. Au moment de la signature du traité, elle eut la curiosité de voir la cérémonie, et demanda à y assister. Hamoûda y consentit, mais à la condition qu'elle aurait la figure voilée. Elle n'accepta pas cette condition qui, aujourd'hui, ne nous paraît plus avoir rien de choquant, et préféra assister à la cérémonie sous le costume d'un officier de marine. Cela conciliait tout.

de rachat des esclaves, traînèrent en longueur, et le traité fut signé seulement en 1814.

En 1813, la flotte algérienne parut devant la Goulette et en bombarda les fortifications, mais avec peu de succès. Un mois après, elle se retira. Il y eut également sur la frontière quelques hostilités entre les troupes tunisiennes, commandées par Youçouf garde du sceau, le vainqueur de la bataille du Kef, et les Algériens, commandés par l'agha Omar assisté du bey de Constantine, Nomân. Ces derniers étaient venus assiéger le Kef; ils menèrent le siège mollement et ne tardèrent pas à rétrograder.

Ce furent, en réalité, les dernières hostilités sérieuses entre Alger et Tunis, bien que la paix ne dût être signée que plusieurs années plus tard. Hamoûda était devenu indépendant en fait, et le dey d'Alger allait être assez occupé chez lui.

En effet, le beylik de Titeri était agité par une vaste révolte qui s'étendit à cette époque à une partie de celui de Constantine. L'agha Omar détestait le bey Nomân et voulait s'en défaire. Comme leur armée avait éprouvé des pertes sensibles dans sa retraite après le siège du Kef, Omar en rejeta la responsabilité sur Nomân et obtint sa perte. Le dey prit pour cela quelques précautions, dans le but d'endormir la méfiance de Nomân; il lui donna l'ordre de se rendre dans le Hodna pour combattre la révolte conjointement avec Omar, qui s'y rendait directement d'Alger. Les deux colonnes se rencontrèrent en effet à Bou-Saada; après quelques jours d'opérations contre les révoltés, l'agha fit étrangler Nomân à Msila (1814). Son successeur fut un Turc fanatique nommé M'hammed Tchakar.

Mort de Hamoûda bey. — Drame de famille (1814).

Six mois plus tard, dans le courant de la même année, Hamoûda mourait subitement à Tunis, dans la salle de justice, frappé d'apoplexie suivant les uns, empoisonné suivant les autres. Cette mort eut pour conséquence un sanglant drame de famille. Deux candidats étaient en présence : les fils de l'ancien bey Mohammed, dépossédés par leur oncle Ali en 1759, vivaient encore; l'aîné, nommé Mahmoûd, pou-

vait revendiquer la couronne qu'Ali n'avait prise qu'à titre de dépôt. L'autre candidat était Otmân, frère du défunt. Mahmoûd commença par renoncer à toutes prétentions avec une sincérité apparente; peut-être ne jugeait-il pas son heure venue. Otmân fut proclamé; mais son règne fut court. Il avait deux fils, Ç'âlah et Ali, qui redoutaient Mahmoûd et surtout son fils Hocëin, qui avait à peu près leur âge; ils résolurent de les perdre.

De son côté, Mahmoûd, instruit des intentions de ces deux jeunes gens, prit les devants. Pendant une nuit de décembre, le bey Otmân fut assassiné dans le Bardo avec plusieurs de ses favoris. Un de ses fils, enfant, fut emprisonné dans le palais avec sa mère, qui donna bientôt le jour à un autre fils. Ce dernier a été mis en liberté en 1855, après quarante ans de captivité.

Les deux aînés, Çâlah et Ali, qui avaient pu s'enfuir, cherchèrent à s'embarquer à la Goulette; mais le gouverneur, en homme prudent, jugea qu'il devait s'être passé quelque chose de grave, et gagna du temps. Cela permit à El Hocein, fils de Mahmoûd, d'arriver. Les deux jeunes gens se jetèrent à l'eau; mais ils furent repêchés et décapités sous les yeux de leur cousin.

Mahmoûd fut proclamé bey. C'est ainsi que la couronne rentra dans la branche aînée de la descendance de Mohammed bey, et, par suite, dans la descendance directe de Hocëin Ier.

Événements tragiques à Alger (1815).

Pendant ce temps, un changement également tragique se préparait à Alger. Les beyliks de Constantine et de Titeri étaient toujours très troublés. Le nouveau bey de Constantine, M'hammed Tchakar, marqua son avènement par des actes impolitiques de cruauté. Il attira dans un guet-apens plusieurs membres de la famille des Mocrâni et les fit mettre à mort. Cela n'eut pour effet que d'augmenter la révolte et de mettre la Medjâna en feu. Le contre-coup de cette situation se faisait sentir à Alger, où l'on était très mécontent du dey Ahmed. Au commencement de 1815, un de ses favoris

l'étrangla. Son successeur Mohammed fut lui-même étranglé un mois plus tard.

Il était urgent de nommer un homme capable; on pensa de nouveau à l'agha Omar, qui, jusque-là, avait prudemment refusé ce dangereux honneur. Cette fois il accepta, pour son malheur.

Quelques années à peine nous séparent de la chute d'Alger, et l'on se croirait encore au temps des Barberousse et des Dragut. Aucun des Etats turcs barbaresques n'avait renoncé à ses deux grands moyens d'existence : la course et l'esclavage. Le paiement des rançons constituait un fructueux tribut prélevé sur les nations étrangères.

Le bey de Tunis et, à plus forte raison le bey d'Alger, s'appuyaient sur ce principe du droit coranique, qu'on doit offrir à l'infidèle le choix entre la guerre ou le paiement d'un tribut. Aussi considéraient-ils comme un droit absolu, presque comme un devoir, de courir sus à tout navire non musulman. Il n'était fait exception que pour ceux des nations qui avaient acheté cette faveur au moyen d'un traité; en pareil cas, le traité stipulait, soit une redevance annuelle, soit une somme une fois donnée, souvent aussi la fourniture de munitions de guerre. C'était l'équivalent du tribut prescrit par le Prophète. Les corsaires tenaient soigneusement la main à ne laisser tomber en désuétude aucune de ces conditions. En 1772, pour obtenir la paix qu'il n'avait pu imposer par la force, le Danemark paya une forte contribution de guerre et fournit une grande quantité de bouches à feu et de munitions. Après le bombardement d'Alger par les Espagnols en 1783, les munitions furent fournies par la Suède et le Danemark. On a vu qu'en 1798, ce fut le tour des Etats-Unis. On pourrait encore citer nombre d'exemples du même genre.

Mesures prises par les nations chrétiennes (1815).

Ces doctrines étaient tellement entrées dans l'esprit des souverains barbaresques que nous allons les voir s'y obstiner jusqu'au dernier moment et ne céder que devant la force. Les guerres de la Révolution et de l'Empire leur avaient laissé le champ libre; ils en avaient profité, comme on l'a vu lors du

débarquement dans l'île Saint-Pierre en 1798. La conclusion de la paix après les Cent-Jours allait permettre aux puissances européennes de mettre fin à ce fléau. Cependant les mesures prises par elles furent d'abord isolées et incomplètes. Ce fut seulement en 1819 qu'on se décida à réclamer d'Alger la suppression absolue de la course; on ne put même obtenir aucun engagement à ce sujet.

Ce furent les États-Unis qui agirent les premiers pour leur compte en 1815. Une escadre parut devant Alger après avoir battu la flottille des reïs et imposa la suppression du tribut stipulé en 1798.

Comme les Algériens étaient très mécontents de cette paix qui portait atteinte à ce qu'ils considéraient comme leurs droits, le dey Omar chercha un dérivatif en faisant revivre les vieilles prétentions contre Tunis; il envoya une escadrille à la Goulette pour exiger une reconnaissance formelle de sa suzeraineté. Le bey Mahmoûd, qui était prêt à la résistance, repoussa ces prétentions avec mépris et il n'en fut plus question. Ce fut la dernière menace de rupture entre les deux États. Les événements qui survinrent peu après firent sentir des deux côtés que ce n'était pas le moment de se déchirer mutuellement. Les relations commerciales reprirent et précédèrent la paix officielle.

Razia de l'île d'Antioche (1815).

En prévision d'une attaque d'Alger, Mahmoûd avait renforcé sa flotte. Cette circonstance amena un événement qui réveilla enfin l'attention des nations européennes. Depuis le coup de main de l'île Saint-Pierre en 1798, il ne s'était pas passé une année sans que les corsaires reparussent sur les côtes de Sardaigne. Ils y avaient plusieurs fois débarqué, et malgré la vigoureuse résistance des populations, ils avaient emmené un certain nombre d'esclaves. Dans l'été de 1815, la flotte tunisienne, récemment renforcée et bien pourvue, se présenta, forte de dix-huit vaisseaux, dans le golfe de Cagliari, et vint faire un débarquement dans l'île d'Antioche. La résistance, dirigée par un officier d'artillerie, nommé Mellis, fut énergique; elle coûta la vie à cet officier et à la

petite garnison de 28 hommes qu'il commandait. Les corsaires se rembarquèrent en emmenant environ 150 esclaves, parmi lesquels une jeune fille de quinze ans, Angelina Mellis, sœur du malheureux officier.

Ce coup de main émut les puissances, réunies au congrès de Vienne; mais on ne songea d'abord qu'au plus urgent : la libération des captifs. L'Angleterre se chargea d'autant plus volontiers de la réclamer qu'elle se fit donner à cette occasion la protection des îles Ioniennes.

Mission de lord Exmouth (1816).

L'année suivante (1816), lord Exmouth parut avec une flotte imposante devant Alger et réclama la liberté des captifs, moyennant rançon, ainsi que la paix avec les royaumes de Naples et de Sardaigne. Le dey Omar souscrivit à ces conditions, qui n'étaient pas contraires aux prétentions de principe des musulmans.

Lord Exmouth se rendit ensuite devant Tunis, et là, ses prétentions furent beaucoup plus étendues; en outre de ce qu'il avait demandé à Alger, il demanda l'abolition de la course et de l'esclavage. Les négociations marchèrent rapidement; elles furent seulement un peu retardées parce que le bey Mahmoûd avait déjà commencé à traiter avec le consul de France pour la paix avec Naples. Il tenait beaucoup à terminer cette affaire avec la France, afin de ne pas avoir l'air de céder à la force, au moins sur ce point; mais lord Exmouth tenait tout autant à évincer les Français de cette négociation, afin d'affaiblir leur influence. Le consul français finit par céder, et le bey souscrivit à toutes les conditions. Cependant lord Exmouth n'avait pas compris dans son traité les Romains et les Toscans. Ce fut seulement un peu plus tard qu'il répara par lettre cette omission; le bey aquiesça sans difficulté à cette nouvelle demande.

Le traité avec Naples stipulait encore un cadeau annuel au bey. Bien que la course fût abolie en principe, le droit d'armer des corsaires contre les nations avec lesquelles Tunis pouvait être en guerre, n'était pas contesté; les nations chrétiennes le revendiquaient encore pour elles-mêmes; le traité

prévoyait même le cas où un corsaire de l'une des nations pouvait se trouver dans les eaux de l'autre. Cette disposition pouvait encore donner lieu à bien des abus.

De Tunis, lord Exmouth se rendit à Tripoli où il exigea et obtint les mêmes engagements (1816).

La conclusion de ce traité fit éclater à Tunis une insurrection militaire, comme on devait s'y attendre. Huit jours après le départ de la flotte anglaise, un certain nombre de soldats, commandés par un nommé Dalibachi, se soulevèrent avec l'intention de renverser le bey Mahmoûd et de lui substituer son frère Ismaïl; mais ce dernier refusa. Les révoltés, enfermés dans la Casba, comptaient sur le concours de la garnison de la Goulette; ce concours fit défaut. Le découragement et la désunion se mirent alors parmi eux. Les uns se soumirent et livrèrent Dalibachi qu'ils avaient commencé par garroter eux-mêmes; les autres, au nombre de 1.200, gagnèrent la Goulette, s'emparèrent de cinq navires corsaires et prirent le large; ils furent tous capturés peu de temps après par des navires de guerre de diverses nations.

A son retour de Tripoli, lord Exmouth s'arrêta de nouveau à Alger pour compléter son œuvre, et réclamer les conditions obtenues de Tunis et de Tripoli : abolition de la course et suppression de l'esclavage. Il se heurta à un refus complet et regagna l'Angleterre sans avoir rien obtenu (1816).

Précisément au même moment, se passèrent d'autres faits qui touchaient de bien plus près les intérêts britanniques; des équipages anglais, occupés à la pêche du corail, furent maltraités; les établissements que les Anglais s'étaient fait céder à Bône furent pillés, à l'instigation du bey de Constantine, M'hammed Tchakar, et enfin la Compagnie française fut autorisée à rouvrir ses établissements.

Bombardement d'Alger par lord Exmouth (1816).

Le gouvernement anglais se décida alors à passer aux actes; il envoya de nouveau lord Exmouth, avec l'ordre formel d'agir s'il n'obtenait pas satisfaction. La flotte anglaise se présenta au mois de juillet devant Alger, renforcée d'une division hollandaise qu'elle avait rencontrée à Gibraltar et

qui demanda à prendre part aux opérations. On a vu précédemment qu'une flotte ne pouvait bombarder sérieusement Alger qu'à la condition de s'approcher assez près de la ville, opération délicate, et même dangereuse. Pendant qu'on délibérait sur son ultimatum, lord Exmouth s'approcha sans obstacle, et, quand il ouvrit le feu, les effets furent terribles. Les flottes subirent des pertes sensibles, mais les batteries d'Alger furent éteintes, la ville en partie détruite; 7.000 habitants furent tués ou blessés. Toute résistance était devenue impossible. Le lendemain, le dey se soumit à toutes les conditions, en tête desquelles était l'abolition de l'esclavage. On est étonné de ne pas y voir figurer expréssément l'abolition de la course, comme à Tunis et Tripoli. Peut-être pensa-t-on que la dernière était la conséquence forcée de l'autre, et voulut-on, par là, faciliter au dey la signature d'un traité qui devait exaspérer les reïs. Cela ne le sauva pas.

Derniers actes du dey Omar (1817).

En même temps que le dey Omar recevait de l'extérieur cette humiliation, il éprouvait de sérieux revers à l'intérieur. La tyrannie et la cruauté de sa créature, le bey de Constantine M'hammed Tchakar, avaient mécontenté tout le monde; les révoltes éclataient de toutes parts; le bey éprouva de rudes échecs en 1816 et 1817. Si jamais un bey avait mérité une punition, c'était bien Tchakar. Au contraire, la cruauté d'Omar tomba sur le bey d'Oran. Ali Kara Bar'li avait, par sa fermeté et la probité de son administration, ramené et maintenu la tranquillité dans sa province. C'en fut assez pour le perdre. Comme il venait apporter le tribut triennal à Alger, Omar le fit étrangler près de Miliana (1817). Il lui donna pour successeur un gendre de Bou Kâbous, appelé El Haçan, qui fut le dernier bey d'Oran. Ce fut le dernier exploit d'Omar; peu de temps après, il fut lui-même étranglé dans une révolte (1817).

Ali Khôdja dey d'A . (1817).

Son successeur, Ali Khôdja, était un homme fantasque et livré à ses passions; mais il ne manquait pas d'habileté. Il pensa tout d'abord à conclure la paix avec Tunis; le bey Mahmoûd y était tout disposé. Les Algériens renoncèrent au fameux chargement d'huile; le négociateur algérien acheta lui-même, pour le compte de son gouvernement, l'huile nécessaire pour l'éclairage des mosquées. Ce traité ne fut pas le dernier; les mauvaises dispositions des Algériens faillirent encore amener la guerre; nous verrons, en 1821, les deux États conclure un dernier et définitif traité de paix.

Fin des yoldachs d'Alger (1817).

Ali Khôdja avait participé aux diverses conspirations qui avaient amené la mort de ses prédécesseurs. Instruit par l'expérience, il résolut d'abaisser la puissance des yoldachs et de suivre l'exemple donné en Tunisie par Hamoûda en 1811. Après s'être entouré d'une garde cabyle, et avoir bien organisé les koulour'lis, il prit une série de mesures qui devaient déplaire aux yoldachs; il leur déclara ensuite que ceux qui ne voudraient pas s'y soumettre n'avaient qu'à s'en aller. C'est ce que firent la plupart d'entre eux; ils allèrent dans la province de Constantine, où il y avait toujours des mécontents disposés à marcher sur Alger; ils revinrent ensemble sur la ville, mais ils furent vigoureusement attaqués et subirent de grandes pertes. Les survivants furent sévèrement punis. Ceux qui obtinrent leur grâce se retirèrent pour la plupart en Orient. Les autres se soumirent; la puissance de cette milice était détruite (1817). C'est sans doute à cet abaissement que les deux derniers deys durent de ne pas mourir de mort violente comme leurs prédécesseurs.

Aussitôt après Ali Khôdja pensa à se débarrasser du bey de Constantine. Il lui envoya un successeur nommé Kara Mostafa, avec mission de s'en emparer comme il le pourrait. Tchakar s'efforça bien de résister; mais il était tellement haï que tous ses soldats l'abandonnèrent; il fut pris et étranglé;

puis, comme Kara Mostafa ne valait guère mieux, il fut lui-même déposé et mis à mort un mois plus tard (1817).

Hocein, dernier dey d'Alger (1818).

Malgré plusieurs mesures étranges, produit de son esprit fantasque, Ali Khôdja avait en somme bien gouverné Alger, quand il mourut de la peste en 1818. Son successeur, Hocein (ou Hussein), fut le dernier dey d'Alger. Il était ferme et énergique et s'occupa activement des affaires de l'État. S'il était dur dans la répression, il n'avait pas le caractère bassement cruel de la plupart de ses prédécesseurs; il révoqua plusieurs fois des beys, mais se contenta généralement de les interner. Seulement il était obstiné, et profondément imbu des idées barbaresques à l'égard des chrétiens. C'est ce qui le perdit.

Une partie de l'Algérie était révoltée. Dans l'Ouest, le bey Haçan maintenait avec énergie les marabouts toujours disposés à se soulever. C'était un ancien cuisinier qui s'était élevé par son mérite, et avait fini par devenir gendre de Bou Kâbous. Il n'était pas sanguinaire comme son beau-père, mais d'une sévérité inflexible; l'exemple suivant en donnera une idée : son gendre, El Terdjmi, espérant le supplanter, avait écrit au dey Hocein une lettre renfermant quelques dénonciations, vraies ou fausses, et avait demandé la succession de Haçan, en offrant une somme de 4.000 doublons. Hocein trouva la somme bonne à prendre; il envoya la lettre au bey en lui disant : « Fais de ton gendre ce que tu voudras, mais envoie-moi les doublons. » Haçan fit étrangler son gendre et envoya sa tête à Alger avec la somme réclamée. Avec un homme de cette trempe, se révolter n'était pas chose facile.

Dans la province de Constantine, la Cabylie était en pleine révolte. Le bey Ahmed Mamloûk ne paraissait pas avoir les qualités requises pour la situation. Le dey le destitua et se contenta de l'interner. Il le remplaça par M'hammed el Mili. Enfin, dans la province d'Alger, les Tedjini avaient relevé la tête à Aïn-Mâdi. Au lieu de laisser aux beys de ces deux provinces le soin de lutter comme ils pourraient contre les révoltés, Hocein chargea de ce soin son ami l'agha Yahia,

général habile dont il connaissait le mérite. Yahia commença par marcher sur Aïn-Mâdi, mais il ne paraît pas y avoir remporté de succès décisif. De là il vint combattre les insurgés de la province de Constantine et finit par les soumettre (1819).

De son côté, le bey de cette province, Mohammed el Mili, avait voulu diriger une expédition dans le Zab; il fut peu heureux. Comme c'était un homme grossier et incapable, il fut destitué, interné et remplacé par un nommé Braham (1819).

Mission de l'escadre anglo-française (1819).

Cette même année, les puissances chrétiennes s'étaient enfin mises d'accord pour en finir avec la course et les corsaires. En effet, lors du traité de 1816, le dey d'Alger n'avait pas renoncé au droit d'armer des corsaires. La course pouvait renaître d'un moment à l'autre avec toutes ses conséquences. Une escadre anglo-française fut chargée d'aller notifier aux Etats barbaresques la décision des puissances et de leur faire connaître les mesures de répression adoptées en cas d'infraction à ces décisions. Non seulement le dey Hocein refusa de s'y soumettre, mais il revint sur les promesses arrachées par la force au dey Omar en 1816. Il prétexta que le traité n'avait été conclu que pour trois ans, et maintint son droit d'attaquer les navires des nations auxquelles il n'était pas lié par un traité spécial. Ainsi, de ce côté, la menace de la course resta toujours suspendue sur les nations chrétiennes. Tunis et Tripoli se soumirent, au contraire, à cette sommation.

Telle était la situation des Etats barbaresques, et telle elle resta jusqu'en 1830. Cette histoire pourrait donc s'arrêter ici Nous nous bornerons à indiquer rapidement les principaux faits qui se passèrent depuis ce moment jusqu'à la rupture avec la France.

Alger de 1820 à 1824.

En 1820, le bey d'Oran, Haçan, dirigea une expédition contre les Tedjini d'Aïn-Mâdi; il n'obtint qu'un demi-succès, car il dut se borner à bombarder l'oasis et à razier les tribus dissidentes. Le bey de Titeri obtint aussi des succès contre les révoltés. Celui de Constantine, Braham, fut destitué, et Ahmed Mamloûk rappelé pour lui succéder. Moins heureux que ses prédécesseurs, Braham fut mis à mort à Constantine. Nous ignorons si Ahmed le fit de sa propre autorité, ou par ordre du dey.

L'année suivante (1821), Ahmed Mamloûk fit une expédition victorieuse contre les Ben-Djellab de Touggourt, et revint chargé de butin. Cette même année, la guerre faillit éclater entre Alger et Tunis. Bien que les deux Etats fussent officiellement en paix, de nombreuses agressions, provenant toutes des Algériens, rendaient une rupture imminente; le bey de Tunis, Mahmoûd, se tenait prêt. La médiation de la Porte amena la conclusion d'un nouveau traité de paix qui fut le dernier.

En 1822, le bey de Constantine, Ahmed Mamloûk, fut destitué et interné pour la seconde fois. Ses actes de sévérité maladroite, et surtout ceux de son khalifa, furent sans doute les causes de cette disgrâce. Son successeur fut un autre Braham, surnommé El Greitli. La révolte de la Cabylie continuait presque sans interruption. L'agha Yahia vint lui-même diriger les opérations en 1823; il subit un échec grave, mais finit cependant par obtenir la soumission des rebelles.

En 1824, une rupture complète eut lieu entre Alger et l'Angleterre. Les corsaires y furent étrangers. La Cabylie étant en révolte, le dey avait voulu faire arrêter tous les Cabyles qui étaient à Alger, y compris ceux qui étaient employés dans les consulats. Quelques consuls les firent évader, d'autres les livrèrent. Le consul anglais, seul, ayant péremptoirement refusé, vit son domicile envahi et ses Cabyles enlevés. Toutes les réclamations de l'Angleterre ayant été vaines, une flotte fut envoyée sous les ordres de l'amiral Néal. Les sommations furent sans effet, et le bombardement commença.

Mais les navires n'avaient pas pu s'approcher comme lors du bombardement de lord Exmouth, et les dégâts se réduisirent à peu de chose. Cette affaire ne fut pas poussée plus loin.

Hocein, dernier bey de Tunis (1824).

A Tunis, Mahmoûd mourut la même année (1824), et fut remplacé par son fils Hocein. Les dernières années de son règne avaient été tranquilles; car on ne doit pas attacher d'importance aux incidents qui donnaient lieu à chaque instant aux réclamations des consuls et qui, à Tunis comme à Alger, étaient la monnaie courante des relations avec les chrétiens.

Alger de 1824 à 1830.

Cette même année, El Greitli, bey de Constantine, fut destitué, son administration avait été bonne; mais le dey commençait à prêter trop facilement l'oreille aux intrigants qui l'entouraient. On trouva moyen de l'indisposer contre Braham el Greitli, qui fut emprisonné et remplacé par M'hammed Manaranni. C'était un vieillard ignorant, aussi incapable de faire le bien que le mal. Néanmoins, il resta en fonctions jusqu'en 1826. Sous sa déplorable administration, les révoltes continuèrent de plus belle, et, ce qu'il y avait de pis, le Trésor était vide, en sorte que, le moment venu, le bey fut dans l'impossibilité de payer le tribut; c'était la faute la plus grave qu'il pût commettre; aussi fut-il immédiatement destitué et interné.

Le dey céda alors aux sollicitations dont il était assailli depuis longtemps, et nomma à Constantine, El Hadj Ahmed, descendant d'un ancien bey. C'était un excellent choix. El Hadj Ahmed connaissait la province et en était connu; il parvint à y rétablir l'ordre et, ce qui valait mieux pour lui, à payer régulièrement le tribut.

A peine le calme était-il rétablit à l'Est que le désordre renaissait à l'Ouest. Le chef des Tedjini, que Hagan n'avait pu déloger de Aïn-Mâdi en 1820, ayant réuni tous ses partisans avec l'importante tribu des Hâchem, s'avança dans le Tell et vint mettre le siège devant Mascara. Là, il fut arrêté

par le bey Haçan, accouru d'Oran. Dans un combat livré près de Mascara, le Tedjini fut tué et tous ses partisans dispersés. Le bey vainqueur marcha ensuite contre les Dercâoua, qui avaient tenté un nouveau soulèvement près de la frontière du Maroc; il les battit près de l'emplacement actuel de la smala de Sidi Medjahed. La tranquillité fut ainsi rétablie.

Les trois beyliks étaient alors gouvernés par des hommes capables. Le dey avait auprès de lui un serviteur fidèle et habile, l'agha Yahia (1). On pouvait donc espérer une période de calme; c'est alors que se produisit l'incident qui devait amener la chute d'Alger.

La fameuse créance Beeri Bussnach, ouverte sous le Directoire, n'avait jamais été réglée. Les guerres de l'Empire avaient fait négliger cette question. Les créanciers étaient morts, mais leurs héritiers et le gouvernement du dey ne cessaient de réclamer. Des négociations avaient été ouvertes à maintes reprises à ce sujet, mais n'avaient jamais abouti, tant à cause de l'exagération de la somme demandée, qu'à cause de la complication des intérêts et du nombre des ayants droit. Enfin, en 1819, on était tombé d'accord sur un chiffre de 7 millions, au lieu de 14 qui étaient demandés primitivement; mais, en présence des prétentions de certains créanciers, le gouvernement français avait versé seulement 4 millions et demi; le surplus avait été déposé à la Caisse des dépôts et consignations, à la disposition de qui de droit. La justice musulmane est généralement prompte, quand elle n'a pas intérêt à être lente; les formalités compliquées de la nôtre ne lui sont pas habituelles. Les souverains musulmans n'ignorent pas l'art de traîner les négociations en longueur; mais, quand ils le font, c'est intentionnellement. Aussi le dey est-il un peu excusable de n'avoir pas bien saisi le mécanisme de notre Caisse des dépôts et consignations et d'avoir cru à du

(1) On sera peut être étonné de ne pas voir l'agha Yahia au premier rang de nos adversaires, au combat de Staoueli. Depuis deux ans, ses ennemis avaient obtenu sa perte. Pour y arriver, ils avaient eu recours à la calomnie. Par une trame habilement ourdie, ils avaient persuadé au dey que Yahia trafiquait sur les vivres de la troupe; c'est ainsi qu'ils avaient fini par obtenir l'ordre de l'arrêter et de le mettre à mort.

mauvais vouloir de notre part. Il prit mal la chose, entra dans une violente colère, et, dès lors, les relations entre les deux gouvernements devinrent extrêmement tendues.

Le 30 avril 1827, eut lieu le célèbre incident du coup de chasse-mouche donné à notre consul. La course en fut, sinon la cause, du moins l'occasion, car le consul entretenait le dey de l'affaire d'un navire capturé sous pavillon français, quand la conversation tomba sur la malencontreuse créance et amena l'explosion de colère du dey. La guerre n'éclata que trois ans plus tard; nous ne dirons rien des négociations et des incidents qui finirent par la rendre inévitable. C'est de l'histoire contemporaine connue de tous.

Il est impossible de rappeler l'origine de notre conquête sans éprouver un profond sentiment de gratitude pour le gouvernement qui sut la mettre en bonne voie. Non seulement la tâche était difficile, puisque Charles-Quint y avait échoué; mais, pour en venir à bout, le gouvernement eut à surmonter les obstacles qui lui venaient du dedans et du dehors. A l'intérieur, l'opposition jouait le jeu de toutes les oppositions possibles. A l'extérieur, l'Angleterre, toujours en travers de notre route pour arrêter toute tentative d'expansion de notre part, alla jusqu'aux menaces pour empêcher l'expédition. Le ministère tint de ces menaces le compte qu'il fallait en tenir.

Le pouvoir des Turcs, quoique assez bien organisé, n'avait aucune racine dans le pays; aussi tomba-t-il sans laisser aucune trace de son existence. La France se trouva alors en face de populations indigènes restées indépendantes dans l'âme, comme leurs ancêtres l'avaient été du temps des Romains et des Vandales. La conquête était une nécessité. En l'entreprenant au nom de la civilisation, la France a assumé une grande et belle tâche. Cette œuvre sera vraiment glorieuse et féconde à la condition de respecter la religion et les biens de ces peuples attachés à leur sol de temps immémorial, et de ne restreindre leurs droits et leur liberté que dans la mesure nécessitée par le maintien de l'ordre qui nous incombe désormais.

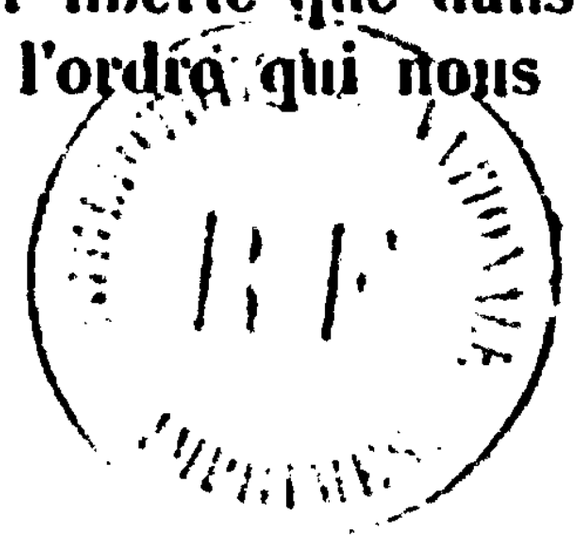

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DES DYNASTIES PENDANT LA TROISIÈME PARTIE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE (1659 à 1830).

ALGER.

Aghas.

Khelil, *assassiné*.	1659
Ramdân, *assassiné*.	1660
Chabân, *assassiné*.	1661
Ali, *assassiné*.	1665

Deys.

Had Mohammed.	1671
Baba Hacen, *assassiné*.....	1682
Hocein Mezzo Morto, *chassé*.	1683
Hadj Chabân, *assassiné*.....	1688
Hadj Ahmed, *imbécile, démissionnaire*.	1695
Haçan Chaouch, *démissionnaire*.	1698
Hadj Mostafa, *assassiné*.....	1700
Hocein Khôdja, *déposé*.....	1705
Mohammed Bakdach, *massacré*.	1707
Dali Brahim, *massacré*.....	1710
Ali Chaouch.	1710
Mohammed Effendi, *assassiné*.	1718
Kourd Abdi.	1721
Ibrahim.	1732
Ibrahim Routchouk, *empoisonné (?)*.	1745
M'hammed ben Bekr, *assassiné*.	1748
Baba Ali bou Sba.....	1751
Mohammed ben Otmân.....	1766
Haçan.	1791
Mostafa, *massacré*.	1798
Ahmed, *massacré*.	1805
Ali el R'assâl, *étranglé*.....	1808
Hadj Ali, *étranglé*.....	1809
Mohammed, *étranglé*.	1815
Omar (l'agha), *étranglé*.....	1815
Ali Khodja.	1817
Hocein. . . .. 1818 à	1830

MAROC

(Haçanites.)

A Mouley Cherif à Tafilala.....	1633
M'hammed, fils de *A*.....	1637
Er Rachid, fils de *A*.....	1664
B Abou Nacer Ismaïl, fils de *A*.	1672
Ahmed ed Dahabi, fils de *B*, se dispute le pouvoir avec son frère, Abdel Malik, *étranglé*. . . .. 1727 à	1728
Ahmed ed Dahabi (seul).....	1728
C Abdallah, fils de *B*.....	1729
Ali, fils de *B*.....	1735
C Abdallah, fils de *B* (deuxième fois).	1736
Mohammed ben Ariba, fils de *B*.	1738
El Mostadi, fils de *B*.....	1738
C Abdallah, fils de *B* (troisième fois).	1740
Zin el Abidin, *C* Abdallah (quatrième fois) et El Mostadi, fils de *B*, se disputent le pouvoir. . ..... 1745 à	1747
C Abdallah, fils de *B* (seul) (cinquième fois).	1747
D Mohammed, fils de *C*.....	1757
Yazid, fils de *C*, *mort de ses blessures*.	1790
Soleïman, fils de *D*.....	1792
Abd er Rahman, petit-fils de *D*.	1823

SULTANS DE CONSTANTINOPLE

Mohammed IV, *déposé*.....	1648
Soleïmân III.	1687
Ahmed II.	1691
Mostafa III.	1695
Ahmed III.	1703
Mahmoûd I.	1730
Otmân III.	1754
Mostafa III.	1757
Abd el Hamîd.....	1774
Selim III.	1789
Mostafa IV.	1807
Mahmoûd II. 1808	1829

TUNIS.

Deys.	
(Voir les sept premiers deys p. 316.)	
Hadj Mostafa Laz.....	1653
Mostafa Kara Couz, *tué*.....	1665
Mohammed Our'li.	1667
Chabân.	1669
Mohammed Mentchâli.	1671
Ali Laz.	1673
Mami Djemâl.	1673
Mohammed Bechâra.	1676
Mami Djemâl (deuxième fois), *tué*.	1677
Mohammed Tabak.	1677
Hocein Sakseli, *tué*.....	1678
Mohammed Tabak, *étranglé*...	1678
Ahmed Tchalabi, *tué*.....	1682
Mohammed Baktach.	1686
Ali er Reïs, *chassé*.....	1688
Mohammed Tabar, *tué*.....	1694
Ibrahim Khôdja, *exilé* puis *décapité*.	1694
Mohammed Khôdja, *décapité*.	1695
Dali Mohammed.	1699
Kara Mostafa.	1702
Ibrahim dey et bey, *décapité*.	1702

Beys.	
A Hamouda, fils du dey Mourad. . ..... vers	1630
B Mourad, fils de *A*.....	1666
Mohammed, fils de *B*.....	1675
Mohammed, fils de *B*, se dispute le pouvoir avec son frère *C* Ali, *massacré*... 1677 à	1686
Mohammed, fils de *B* (seul)....	1686
Ramdân, fils de *B*, *tué*.....	1696
Mourâd, fils de *C*, *assassiné*...	1699
Ibrahim (autre famille), *décapité*.	1702
D Hocein (autre famille).....	1705
D Hocein (tué en 1739) se dispute le pouvoir avec son neveu Ali. . . .. 1735 à	1739
Ali, neveu de *D* (seul), *décapité*.	1739
E Mohammed, fils de *D*.....	1756
F Ali, fils de *D*.....	1759
Hamoûda, fils de *F*.....	1782
Otmân, fils de *F*, *assassiné*,....	1811
Mahm'oud, fils de *E*.....	1814

ESPAGNE	
Philippe IV.	1611
Charles II.	1665
Philippe V.	1700
Interrègle de Louis I.....1724	
Ferdinand I.	1746
Charles III.	1759
Charles IV.	1788
Ferdinand VII et Joseph Bonaparte.	1808
Ferdinand VII. . ..... 1815 à	1833

PORTUGAL	
Alfonso VI.	1656
Pierre II, régent puis roi.....	1667
Juan V.	1706
Joseph.	1750
Maria I et Pierre III.....	1757
Juan VI, régent puis roi.....	1792
Pierre IV.	1826
Maria II.	1826
Don Miguel. 1828	1833

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE. 5

CHAPITRE I

PÉRIODE ANTÉRIEURE A L'ISLAMISME

Domination romaine. 11
Invasion vandale (428). 13
Campagnes de Bélisaire (533). 14
Situation au moment de l'apparition de l'islamisme. 14
Division en époques. 17
Tableau sommaire des dynasties pendant les cinq époques. 18

PREMIÈRE ÉPOQUE

L'Afrique dépend des khalifes d'Orient (710 à 802).

CHAPITRE II

DE L'INVASION DE L'AFRIQUE A L'INVASION DE L'ESPAGNE (610 à 710)

Situation de l'Afrique. 23
1re expédition, Abdallah ben Saad (611). 22
2e expédition, Moaouïa ben Hodeidj, fondation de Caïrouân (665). . 23
3e expédition, Oeba ben Nâfi' (682). 24
4e expédition, Zoheir ben Queis, la Kahina (688). 25
5e expédition, Haçan ben Nouân (689). 26
6e expédition, Haçan ben Nouân ; mort de la Kahina (693). 26
7e expédition, Moûça ben Noceir (705). 27

CHAPITRE III

DE L'INVASION DE L'ESPAGNE A LA FONDATION DU ROYAUME AR'LABITE (710 à 802)

Résumé de cette période. 29
Situation de l'Espagne. 29
Le comte Julien, expédition de Tarif (710). 30

Pages.

Campagne de Târiq (710)..... 31
Campagne de Moûça (712)..... 32
Premiers successeurs de Moûça ben Noceir (715 à 740)..... 33
Commencement de la révolte des Kharedjites (740 à 42)..... 35
Les Syriens passent en Espagne (742)..... 37
Abder Rahmân s'empare des fonctions de gouverneur (743)..... 37
L'Espagne devient indépendante (747)..... 38
Principales tribus en 750..... 38
Mort d'Abder Rahmân, guerre civile (755)..... 39
Fondation du khalifat en Espagne (755)..... 40
Guerres des Kharedjites Ibâdites (759 à 61)..... 41
Les Rostemides à Tiharet (761)..... 42
Suite de la guerre des Kharedjites; El Ar'leb ben Sâlem (762 à 91).. 42
Révolte des Arabes (791 à 95)..... 44
Mohammed ben Mocâtel (795 à 99)..... 44
Ibrahim ben el Ar'leb (800)..... 45
Situation dans l'Ouest, Edricites (788)..... 46
Petites dynasties dans l'Ouest..... 47
Tableau chronologique de la première époque..... 48

DEUXIÈME ÉPOQUE

De l'avènement des Ar'labites à celui des Almoravides (802 à 1067).

Aperçu général de la deuxième époque..... 51

CHAPITRE IV

PREMIÈRE PARTIE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE

Du commencement à la fin de la dynastie ar'labite (802 à 910).

Ibrahim ben el Ar'leb (800 à 12)..... 52
Abou'l Abbès (812)..... 53
Ziâdet Allah Ier (817)..... 53
Expéditions antérieures contre la Sicile..... 54
Les Ar'labites en Sicile. — Açad ben el Fourât (827)..... 55
Abou Fical el Arleb (838)..... 56
Abou'l Abbès II (841)..... 57
Successeurs d'Abou Fical (856 à 875)..... 52
Ibrahim II (875)..... 58
Expédition d'Egypte (896)..... 60
Abdication d'Ibrahim (901)..... 60
Abou'l Abbès III. — Origine des Chiaïtes..... 61
Ziâdet Allah III. — Progrès des Chiaïtes (903 à 909)..... 63
Edricites. — Fondation de Fès (798 à 917)..... 64
Situation de l'Ouest. — Miknâça et Mor'râoua..... 67

CHAPITRE V

DEUXIÈME PARTIE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE

Les Fatimites (910 à 72).

Situation à l'apparition des Fatimites. — Ketâma, Çanhâdja, Mor'râoua, Beni Yfren, Miknâça 68
Aperçu de l'histoire de cette période 70
Progrès des Fatimites. — Chute des Rostemides (910) 71
Obeid Allah. — Mort d'Abou Abdallah. — Fondation de El-Mehdia .. 71
Expédition en Egypte et dans l'Ouest. — Moûça ben Abi'l Afiya à Fès (914 à 21) 73
Guerres dans l'Ouest. — Edricites, Meçâla, Moûça ben Abi'l Afiya. — Mohammed ben Khazer (921 à 33) 74
El Caïm succède à Obeid Allah. — Guerres dans l'Ouest. — Influence des Omeyades (931) 76
Ziri ben Menâd client des Fatimites. — Révolte de l'Homme à l'âne (942 à 46) 77
Ismaïl el Mançour. — Fin de la révolte de l'Homme à l'âne (946) ... 80
Règne de El Moizz. — Rupture avec les Omeyades (953) 81
Expédition de Djouher en Egypte (969) 83
Guerres dans l'Ouest. — Bologguin, fils de Ziri ben Menâd (970) 84
El Moizz se transporte en Egypte (972) 85
Evénements de l'Ouest. — Edricites. — Meçâla (910 à 29) 86
Moûça ben Abi'l Afiya (929 à 47) 88
Lutte d'influence des Omeyades et des Fatimites (917 à 72) 89
Fin des Edricites (974) 91

CHAPITRE VI

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE

Zirites et Hammâdites (973 à 1067).

Commencement des Zirites. — Bologguin ben Ziri (973) 93
Expédition de Bologguin dans l'Ouest. — Sa mort (979 à 84) 93
Influence des Omeyades. — Almanzor. — Gouverneurs Zenètes à Fès 95
Tentative de restauration Edricite de El Hacen ben Quennoûn (934). 96
Ziri el Mançour en Ifriquiya (985 à 88) 97
Gouverneurs Zenètes. — Ziri ben Atiya (993) 98
Mort de Ziri el Mançour 99
Rupture entre Ziri ben Atiya et Almanzor (991 à 98) 99
Luttes de Ziri ben Atiya contre les Zirites d'Ifriquiya, sa mort (998 à 1001) 100
Le Zirite Bâdis en Ifriquiya; ses luttes contre ses oncles 100
Les Mor'râoua à Tripoli 101
Les Hammâdites; fondation de leur Calaa (1001) 103
El Moizz succède à Bâdis. — Fondation du royaume Hammâdite (1016) 103

Pages.

Guerres d'El Moizz avec les Chrétiens et les Hammâdites (1016 à 45)..... 103
Rupture avec l'Egypte. — Invasion des Arabes hilaliens (1045 à 53). 104
Bologguin ben Mohammed le Hammâdite (1054 à 62)..... 105
Gouverneurs Zenètes. — El Moizz, fils de Ziri ben Atiya (1001)..... 106
Disparition de l'influence Omeyade (1008)..... 107
Luttes des Mor'râoua et des Beni-Ifren (1030 à 67)..... 108
Tableau chronologique de la deuxième époque..... 109

TROISIÈME ÉPOQUE

Almoravides et Almohades (1061 à 1269).

Aperçu général de la troisième époque..... 113

CHAPITRE VII

DÉBUT ET APOGÉE DES ALMORAVIDES (1042 à 1106).

Origine des Almoravides..... 115
Prise de Sidjilmâça (1053)..... 116
Conquête du sud du Maroc (1056)..... 117
Abou Bekr se rend dans le Sud (1061)..... 118
Retour d'Abou Bekr, Yoûçouf ben Tachfin et Zeïneb (1062)..... 118
Suite de la conquête du Maroc (1063 à 71)..... 119
Premier appel des princes andalous. — Prise de Tanger (1071 à 86). 121
Monnaies de Yoûçouf ben Tachfin..... 121
Campagne de Zalaca (1086)..... 122
Seconde campagne; chute des princes andalous. — Motamid ben Abbâd (1090)..... 123
Relations avec les Hammâdites..... 125
Mort de Yoûçouf (1106)..... 126
Temim le Zirite (1063 à 1108)..... 128
En Nâcer le Hammâdite. — Fondation de Bougie (1063 à 89)..... 128
El Mançour, Bâdis Hammâdites (1089 à 1105)..... 129

CHAPITRE VIII

Fin des Almoravides, des Zirites et des Hammâdites. Début des Almohades (1106 à 63).

Ali ben Yoûcouf l'Almoravide (1106 à 21)..... 130
Commencement des Almohades. — Ibn Toûmert, Abd el Moumen (1105 à 24)..... 131
Fondation de Tinmellel (1121)..... 134
Guerres avec les Almoravides (1121 à 42)..... 134
Tachfin ben Ali l'Almoravide. — Apparition des Abd-el-Ouad (1142). 133
Mort de Tachfin à Oran (1145)..... 136
Prise de Fès, triomphe des Almohades (1146)..... 137
Yahia ben Temim le Zirite (1107 à 16)..... 138
Ali ben Yahia le Zirite. — Guerres contre les Hammâdites et les Normands (1116 à 21)..... 138

Pages.
El Hacem, dernier Zirite, renversé par les Normands (1121 à 48).. 139
Les Almohades renversent les Hammâdites (1152)..... 140
Abd el Moumen s'empare de la Tunisie et chasse les Normands (1160)..... 141
Fin du règne d'Abd el Moumen (1160 à 63)..... 142

CHAPITRE IX

APOGÉE ET FIN DES ALMOHADES (1163 à 1269)

Abou Yacoûb Yoûçouf, ses guerres, sa mort devant Santarem (1163). 144
Yacoûb el Mançour. — Révolte d'Ali ben R'âniya (1184)..... 146
Campagne d'Alarcos (1196)..... 148
Relations avec les Chrétiens..... 150
Mohammed en Nâcer (1199)..... 150
Yahia ben R'âniya, campagnes de En Nâcer à Mayorque et en Tunisie (1201 à 7)..... 151
Mohammed ben Abi Hafs, gouverneur de Tunis (1207)..... 152
Suite des révoltes d'Ibn R'âniya (1208 à 9)..... 152
Las Navas de Tolosa (1211)..... 153
Abd el Ouad et Mérinides..... 154
El Mostancir, révoltes de Ibn R'âniya (1221 à 24)..... 155
Règne d'Abd el Ouahed (1224)..... 156
El Adel, dernière révolte d'Ibn R'âniya (1224 à 27)..... 156
Règne malheureux de El Mamoûn. — Yahia et El Moaïed lui disputent le pouvoir (1227 à 30)..... 157
Malheurs en Espagne, les Hafcides à Tunis, les Abd el Ouâd à Tlemcen (1230 à 32)..... 159
Er Rachîd, ses luttes avec Yahia (1232 à 42)..... 160
Progrès des Beni-Mérin et des Abd-el-Ouâd. — Ya'morâcen ben Zeyân..... 161
Abou Zakaria le Hafcide (1238 à 41)..... 162
Es Saïd l'Almohade lutte avec les Beni-Merin. — Perte de Séville (1242 à 48)..... 163
El Mortada l'Almohade (1248)..... 164
Prise de Fes par les Beni-Merin. — Fondation de la dynastie Mérinide (1250)..... 164
Luttes de El Mortada contre les Mérinides (1255)..... 165
Yâcoub El Mançour le Mérinide (1259)..... 165
Dernières luttes de El Mortada et des Mérinides. — Bataille de l'Oum-er-Ridjleïn (1261)..... 166
Abou Debboûs, dernier Almohade (1266 à 69)..... 167
Règne des Hafcides. — Abou Zakaria et El Mostancir (1241 à 67).. 169
Tableau chronologique de la troisième époque..... 170

QUATRIÈME ÉPOQUE

De la chute des Almohades à l'apparition des Turcs (1269 à 1510).

Aperçu général de la quatrième époque..... 173

CHAPITRE X

PRÉPONDÉRANCE DES MÉRINIDES (1269 à 1358)

Pages.

Abou Yoûçouf Yacoûb..... 175
Coup de main des Portugais sur El-Araich (1270)..... 175
Luttes des Mérinides et des Zeyanites, Yar'morâcen (1271)..... 176
Abou Yoûçouf en Espagne. — Bataille d'Ecija. — Siège d'Algézirás (1275 à 79)..... 176
Lutte entre Mérinides et Zeyanites. — Deuxième siège de Tlemcen (1281)..... 178
Abou Yoûçouf passe pour la troisième fois en Espagne (1282)..... 178
Mort de Yar'morâcen; son fils Otmân lui succède (1283)..... 179
Quatrième expédition d'Abou Yoûçouf en Espagne; sa mort (1285 à 86)..... 179
El Mostancir, croisade de Saint-Louis (1269 à 75)..... 180
El Ouatiq le Hafcide (1275 à 79)..... 182
Abou Ishaq le Hafcide (1279)..... 183
Pierre III d'Aragon à Collo (1282)..... 183
Révolte d'Ibn Abi Amâra en Ifriquiya (1283)..... 184
Division du royaume Hafcide entre Tunis et Bougie (1284)..... 185
En Nâcer le Mérinide. — Otmân le Zeyânite (1286)..... 186
Septième expédition mérinide contre Tlemcen (1290)..... 186
Perte de Tarifa et d'Algeziras (1292)..... 187
Expédition mérinide contre Tlemcen. — Quatrième siège (1295 à 97). 188
Grand siège de Tlemcen (1299)..... 188
Mort de d'Otmân et de En Nâcer. — Levée du siège (1306)..... 189
Abou Tâbet, roi mérinide (1306)..... 190
Amou Rebia, roi mérinide; il reprend Ceuta (1308)..... 191
Abou Zeyân, roi zeyânite (1301 à 8)..... 192
Les deux royaumes hafcides (de 1239 à 1309)..... 192
Abou'l Baca rétablit l'unité hafcide (1309)..... 193
Nouvelle division du royaume hafcide, Abou Yahia, Ibn el Lihyâni (1311 à 14)..... 194
Abou Hammou Ier, roi de Tlemcen. — Son intervention à Bougie.. 194
Luttes entre Mérinides et Zeyânites. — Sixième siège de Tlemcen (1314)..... 195
Abou Saïd, roi mérinide. — Révolte de son fils Abou Ali (1311 à 29). 196
Abou Hammou Ier intervient à Bougie. — Berhoûm (1314)..... 197
Luttes entre Hafcides .— Abou Daba (1315 à 17)..... 197
Second rétablissement de l'unité hafcide (1319)..... 198
Abou Tachfin succède à Abou Hammou Ier (1318)..... 198
Luttes entre Zeyânites et Hafcides (1321 à 29)..... 199
Diversion des Mérinides (1330)..... 201
Abou'l Hacen, roi mérinide (1330)..... 202
Première campagne d'Espagne. — Prise de Gibraltar (1330)..... 202
Septième siège et prise de Tlemcen (1337)..... 203
Campagne en Espagne. — Le Rio Salado (1340)..... 204
Mort du Hafcide Abou Yahia (1346)..... 204
Abou'l Hacen prend Tunis (1347)..... 205
Bataille de Caïrouân. — Abou'l Hacen ne conserve que Tunis (1348). 206
Le Hafcide El Fâdel à Bougie (1348)..... 207
Révolte du Mérinide Abou Inân (1348)..... 207
Première restauration zeyânite. — Abou Saïd Otmân (1348)..... 208
Partage du royaume hafcide en trois parties. — Abou'l Hacen perd Tunis (1348)..... 209
Dernières luttes d'Abou'l Hacen avec son fils (1351)..... 210

Pages.
Deuxième chute des Zeyânites (1352)..... 211
Luttes entre prétendants hafcides (1353 à 56)..... 213
Deuxième occupation mérinide de Tunis (1357)..... 214
Abou Inân reperd la Tunisie, sa mort (1358)..... 214

CHAPITRE XI

DÉCLIN DES MÉRINIDES (135) à 91)

Compétitions mérinides. — Deuxième restauration zeyânite. — Abou Hammou II (1359)..... 216
Abou Sâlem, roi mérinide; il attaque Tlemcen (1360)..... 217
Paix avec Tlemcen. — Mort d'Abou Sâlem (1361)..... 218
Compétitions mérinides. — Démembrement momentané. — Le vizir Omar (1361 à 67)..... 219
Abou Hammou II; il attaque Bougie (1366)..... 221
Abd el Aziz rétablit l'unité mérinide (1368)..... 222
Abd el Aziz prend Tlemcen, sa mort (1370 à 72)..... 223
Restauration d'Abou Hammou II (1372)..... 224
Compétitions mérinides. — Nouveau démembrement (1372 à 79).. 224
Abou'l Abbès rétablit l'unité mérinide (1382)..... 225
Abou Hammou II chassé de Tlemcen pour la quatrième fois (1383).. 226
Intrigues du roi de Grenade. — Chute d'Abou'l Abbès. — Le vizir Ibn Maçaï (1384)..... 226
Restauration d'Abou'l Abbès (1387)..... 227
Abou Hammou II rentre à Tlemcen (1384)..... 228
Luttes d'Abou Hammou II et de son fils Abou Tachfin; sa mort (1387 à 89)..... 228
Discordes entre Mérinides et Zeyânites. — Mort des deux rois (1391). 230
Abou Ishaq II à Tunis (1357)..... 231
Abou'l Abbès à Constantine (1390)..... 231
Abou Abdallah à Bougie. — Le royaume hafcide en trois parties (1361)..... 232
Le royaume hafcide en deux parties (1366)..... 232
Abou'l Abbès rétablit l'unité hafcide (1370 à 91)..... 232
Mort d'Abou'l Abbès (1391)..... 234
Vie d'Ibn Khaldoûn (1332 à 1406)..... 234

CHAPITRE XII

PRÉPONDÉRANCE HAFCIDE. — CONQUÊTES HISPANO-PORTUGAISES (1391 à 1510)

Situation générale..... 239
Abou Fâres Azzoûz à Tunis (1391 à 1431)..... 240
Prise de Tétouân et de Ceuta par les Portugais (1415)..... 240
Les sept fils d'Abou Hammou. — Intervention hafcide (1391 à 1431). 241
Division du royaume mérinide (1431)..... 243
Attaque des Portugais (1437)..... 243
Mérinides remplacés par les Beni-Ouattas (1470)..... 243
Tanger aux Portugais (1471)..... 244
Chérifs saâdiens et haçanites..... 244
Zeyânites (de 1431 à 1505)..... 245
Mort d'Abou Fâres Azzoûz. — Les Hafcides (de 1431 à 91)..... 245
Chute de Grenade; ses conséquences (1492)..... 246

Pages.
Conquêtes des Espagnols et des Portugais. — Melilla (1501)..... 247
Mers el Kebir (1505)..... 247
Mazagrân, Safi (1506)..... 248
Peñon de la Gomera (1508)..... 248
Oran (1509)..... 248
Bougie (1510)..... 249
Tripoli (1510)..... 249
Le Peñon d'Alger (1510)..... 249
Azemmor (1513)..... 250
Tableau chronologique de la quatrième époque..... 251

CINQUIÈME ÉPOQUE

De l'apparition des Turcs à la conquête française (1510 à 1830).

CHAPITRE XIII

PREMIÈRE PARTIE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE

Fin des Mérinides, Zeyânites et Hafcides. — Conquête turque (1510 à 1574).

Situation générale..... 256
Aroûdj Barberousse (1510 à 16)..... 257
Expédition de Diégo de Vera à Alger (1516)..... 259
Prise de Tlemcen par Aroûdj (1517)..... 259
Mort d'Aroûdj (1518)..... 260
Kheir ed din vassal du sultan (1518)..... 261
Expédition de Hugo de Moncade à Alger (1519)..... 262
Suite des progrès de Kheir ed din (1519 à 31)..... 262
Kheir ed din prend Tunis. — Première chute des Hafcides (1533)... 264
Charles-Quint prend Tunis. — Restauration des Hafcides. — Mouley Hacen (1535)..... 265
Kheir ed din quitte l'Afrique (1535)..... 267
Position difficile de Mouley Hacen, Dragut (1536 à 40)..... 268
Expédition de Charles-Quint à Alger (1541)..... 269
Mouley Hacen détrôné par son fils Ahmed Sultân (1542)..... 271
Les Turcs et les Espagnols se disputent la protection de Tlemcen (1531 à 42)..... 273
Chabet el Leham (1543)..... 274
Attaque de Mostaganem par Alcaudete (1544)..... 275
Hacen, fils de Kheir ed din (1544)..... 276
Début des chérifs saâdiens (1516)..... 277
Luttes des Saâdiens contre les Mérinides et les Portugais (1529 à 39). 277
Division entre les chérifs saâdiens (1539 à 44)..... 278
Rétablissement de l'unité saâdienne. — Mohammed el Mahdi. — Première chute des Mérinides (1544 à 47)..... 279
Les Saâdiens prennent Tlemcen (1551)..... 280
Luttes entre Turcs et Saâdiens. — Hacen Corso (1552)..... 281
Les Turcs prennent Tlemcen. — Fin des Zeyânites (1552)..... 281

Pages.

Restauration mérinide. — Abou Haçoûn soutenu par Çalah Reïs (1554)..... 282
Dernière lutte d'Abou Haçoûn et des Saâdiens (1554)..... 283
Fin des Mérinides (1554)..... 284
Les Espagnols prennent El Mehdia, Dragut ; les Turcs prennent Tripoli (1551)..... 284
Campagne de Çâlah Reïs à Touggourt, aux Baléares, dans le Mag'reb (1552 à 54)..... 285
Çâlah Reïs prend Bougie; sa mort (1515 à 56)..... 286
Tentative de Hacen Corso sur Oran (1556)..... 287
Rivalité du Reïs et du Yoldach..... 288
Mort de Hacen Corso et de Tekelerli (1556 à 57)..... 288
Tentative du Saâdien Mohammed el Mahdi sur Tlemcen; sa mort (1557)..... 289
Tentative de Haçan ben Kheir ed din contre Fès (1558)..... 289
Désastre et mort d'Alcaudete devant Mostaganem (1558)..... 290
Campagne de Haçan ben Kheir ed din dans l'Est (1558 à 59)..... 291
Tentative désastreuse des Espagnols sur Djerba (1560)..... 292
Haçan ben Kheir ed din chassé d'Alger, son retour (1561 à 62)..... 293
Tentative de Haçan ben Kheir ed din contre Mers-el-Kebir (1563).. 293
Les Turcs attaquent Malte. — Mort de Dragut (1566)..... 295
Les Turcs à Tunis. — Deuxième chute des Hafcides (1569)..... 296
Bataille de Lépante (1570)..... 296
D. Juan d'Autriche à Tunis. — Deuxième restauration des Hafcides (1573)..... 297
Les Turcs à Tunis. — Fin des Hafcides (1574)..... 298

CHAPITRE XIV

DEUXIÈME PARTIE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE

Dynastie saâdienne. — Gouvernement turc (1574 à 1659).

Aperçu général..... 299
Intervention turque au Maroc. — Le pacha Ramdân (1576)..... 300
Abd el Malik, sultan saâdien (1576)..... 300
Campagne et mort de D. Sébastien de Portugal (1578)..... 301
Ahmed ed Dahabi, sultan saâdien (1578)..... 302
Expédition du Touat (1583)..... 304
Expédition de Timboktou, Ahmed Baba (1590 à 93)..... 305
Fin du règne d'Ahmed ed Dahabi (1591 à 1603)..... 307
Luttes entre les fils d'Ahmed ed Dahabi (1603 à 10)..... 308
Commencement de la puissance des Marabouts au Maroc (1611)... 311
Suite des luttes intestines des Saâdiens (1611 à 21)..... 311
Marabouts Abou Haçoûn, El Ayâchi ; derniers Saâdiens (1621 à 97). 313
Progrès du Haçanite Mouly M'hammed (1646)..... 316
Mouley M'hammed traite avec les Turcs (1647 à 49)..... 316
Fin de la dynastie saâdienne (1649 à 59)..... 317
Organisation des états barbaresques..... 318
Haçan Veneziano (1576)..... 322
Relations d'Alger et de la France..... 322
Le bastion de France (1577)..... 325
Djafar pacha d'Alger (1580)..... 323
Haçan Veneziano usurpe le pouvoir (1582)..... 324

Pages.
Pachas triennaux à Alger (1587)..... 324
Etablissement des deys à Tunis (1591)..... 325
Pachas d'Alger (1592 à 1605)..... 325
Mission de M. de Brèves à Tunis et Alger (1605)..... 327
Luttes des Turcs et des Espagnols d'Oran (1605)..... 328
Expulsion des Morisques d'Espagne (1609)..... 329
Relations d'Alger et de Tunis avec les Chrétiens..... 330
Affaire des canons Dauser (1609)..... 331
Hostilités avec l'Angleterre et la Hollande (1620)..... 333
Mission de Samson Napollon (1626)..... 334
Evénements intérieurs (1624)..... 335
Première rupture entre Alger et Tunis..... 336
Origine des beys à Tunis, Mourad, Hamoûda (vers 1631)..... 337
Désordres à Alger (1633)..... 337
Mission Samson Lepage. — Rupture d'Alger avec la France (1634). 338
Défaite des Reïs commandés par Bitchinin (1638)..... 339
Rétablissement du bastion de France (1639)..... 339
Coup de main des chevaliers de Malte sur la Goulette (1640)..... 340
Expédition de Constantine (1642)..... 340
Bitchinin. — Derniers contingents fournis au sultan (1645 à 52)..... 341
Hamoûda pacha de Tunis..... 343
Hostilités avec les Chrétiens (1654 à 56)..... 343
Etablissement des aghas à Alger (1659)..... 344
Tableau chronologique des deux premières parties de la cinquième époque..... 345

CHAPITRE XV

TROISIÈME PARTIE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE

Dynastie haçanite. — Alger et Tunis indépendants (1569 à 1760).

Situation du Mag'reb..... 347
Tanger à l'Angleterre (1661)..... 348
Dynastie haçanite; er Rachid (1661 à 72)..... 348
Mouley Ismail (1672)..... 351
Ismaïl réprime diverses révoltes (1672 à 78)..... 350
Ismaïl attaque les Turcs (1678)..... 352
Révolte d'Ibn Mahrez (1683)..... 352
Evacuation de Tanger par les Anglais (1684)..... 353
Prise de diverses places de la côte (1689 à 91)..... 353
Echecs d'Ismail dans la province d'Oran (1692 à 97)..... 353
Bataille de la Djeliona (1701)..... 354
Dernières années d'Ismaïl (1701 à 27)..... 355
Luttes des fils d'Ismaïl (1727 à 47)..... 356
Influence néfaste des Abid et des Oudaïa..... 356
Le sultan Abdallah rétablit l'unité (1747)..... 359
Aperçu sur l'histoire d'Alger et de Tunis..... 360
Les aghas à Alger (1659)..... 360
Expédition française à Djidjelly (1664)..... 361
Etablissement des deys à Alger (1671)..... 363
Hamoûda à Tunis; sa mort, son fils Mourad (1666)..... 364
Luttes de Mohammed et Ali, fils du bey Mourad à Tunis (1675 à 80). 365
Résumé des conflits entre Alger et Tunis..... 367

Pages.
Intervention des Algériens à Tunis (1680)..... 368
Bombardements d'Alger par Duquesne (1682 à 83)..... 368
Suite des luttes de Mohammed et Ali en Tunisie (1682 à 86)..... 370
Hostilités devant Oran (1685)..... 371
Mission de d'Estrées à Tunis et Tripoli (1685)..... 371
Bombardement d'Alger par d'Estrées (1688)..... 372
Paix avec la France (1688)..... 372
Le dey d'Alger prend Tunis (1691)..... 373
Mohammed bey rétabli à Tunis (1695)..... 374
Ramdân succède au bey Mohammed à Tunis (1696)..... 375
Mourad bey de Tunis. — Guerre avec Alger (1699 à 1702)..... 375
Ibrahim bey de Tunis. — Guerre avec Alger (1702 à 4)..... 376
Hocein bey de Tunis. — Paix avec Alger (1705)..... 377
Prise d'Oran par les Turcs (1708)..... 379
Alger de 1708 à 1732..... 381
Les Espagnols reprennent Oran (1732)..... 382
Tunis sous le bey Hocein (1705 à 35)..... 384
Nouvelle lutte d'Alger et Tunis (1735)..... 385
Luttes intestines en Tunisie. — Mort de Hocein (1736 à 40)..... 386
Ali bey de Tunis (1740)..... 387
Rupture de Tunis avec la France. — Affaire de Tabarca (1740 à 45). 387
Guerre feinte entre Alger et Tunis (1746)..... 388
Alger de 1746 à 51..... 389
Dissentiments entre Ali bey et son fils Younes à Tunis (1752 à 54).. 390
Guerre entre Alger et Tunis. — Mort d'Ali bey (1751 à 59)..... 391
Baba Ali dey d'Alger (1754 à 66)..... 393

CHAPITRE XVI

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE DE LA CINQUIÈME ÉPOQUE

Dynastie hoçanite. — Alger et Tunis indépendants (1760 à 1830).

Mouley Mohammed au Maroc (1757)..... 395
Insubordination de Yazid, fils de Mohammed (1775)..... 398
Yazid succède à Mouley Mohammed (1790)..... 399
Le sultan Soleïmân (1792)..... 400
Les Derqâoua au Maroc (1805)..... 402
Soumission momentanée du Touat (1806)..... 403
L'unité du Maroc un instant détruite (1820)..... 404
Le sultan Abd er Rahmân (1823)..... 404
Aperçu sur le dernier siècle de l'histoire d'Alger et de Tunis..... 404
Alger de 1766 à 1772..... 405
Expédition d'O'Reilly contre Alger (1775)..... 408
Les Derqâoua. — Mohammed el Kebir, bey de Mascara (1780)..... 408
Bombardement d'Alger par les Espagnols (1783)..... 409
Succès des beys de Constantine et de Mascara (1784 à 90)..... 410
Siège d'Oran. — Les Espagnols évacuent la ville (1792)..... 411
Déplorable administration ; beys destitués et étranglés (1792 à 98).. 413
Relations d'Alger avec la France. — Prêt au Directoire..... 414
Conséquences de l'expédition d'Egypte (1799)..... 415
Nouvelles destitutions de beys. — Révolte de Bou Dâli (1798 à 1806). 416
Révolte des Derqâoua (1806)..... 419

Fin du règne d'Ali bey à Tunis (1766 à 82)..... 421
Hostilités avec la France (1770)..... 421
Hamoûda bey de Tunis (1782)..... 421
Guerre avec Venise. — Tunis de 1784 à 1798..... 422
Razia des Tunisiens sur l'île Saint-Pierre (1798)..... 424
Guerre entre Alger et Tunis (1806 à 8)..... 425
Trève entre Alger et Tunis (1808)..... 427
Le bey Bou Kâbous à Oran (1811)..... 428
Fin des Yoldachs à Tunis (1811)..... 429
Hostilités entre Alger et Tunis (1812 à 14)..... 430
Mort de Hamoûda bey. — Drame de famille (1814)..... 431
Événements tragiques à Alger (1815)..... 432
Mesures prises par les nations chrétiennes (1815)..... 433
Razia de l'île d'Antioche (1815)..... 434
Mission de lord Exmouth (1816)..... 437
Bombardement d'Alger par lord Exmouth (1816)..... 436
Derniers actes du dey Omar (1817)..... 437
Ali Khôdja dey d'Alger (1817)..... 438
Fin des Yoldachs d'Alger (1817)..... 438
Hocein, dernier dey d'Alger (1818)..... 439
Mission de l'escadre anglo-française (1819)..... 440
Alger de 1820 à 24..... 441
Hocein, demi-bey de Tunis (1824)..... 442
Alger de 1824 à 30..... 442
Tableau chronologique de la troisième partie de la cinquième époque. 445

Paris et Limoges. — Imp. milit. Henri CHARLES-LAVAUZELLE.